

ÉCOLE DOCTORALE SHS

THÈSE présentée par :

Anne BOSSÉ

soutenue publiquement le 09 juillet 2010

pour obtenir le grade de : Docteur de l'université François - Rabelais

Discipline : Géographie

L'expérience spatiale de la visite.

Engagement dans l'action, épreuve collective et transformations urbaines

Thèse co-élaborée à l'UMR CITERES (université de Tours – équipe IPA-PE)
et au Laua (Ensa Nantes –MCC)

THÈSE dirigée par :

Mr LUSSAULT Michel
Lyon)

Professeur à l'université de Lyon (École Normale Supérieure de

Et co-dirigée par

Mr DEVISME Laurent
l'ENSA Nantes

Maître-Assistant en Aménagement de l'espace et Urbanisme à

RAPPORTEURS :

Mr BORDREUIL Jean-Samuel
Mme YOUNES Chris

Directeur de recherche CNRS (université de Provence)
Professeur des écoles d'architecture (ENSA Paris La Villette)

JURY :

Mr LE GUIRRIEC Patrick
Mr THIBAUD Jean-Paul

Professeur à l'université François – Rabelais de Tours
Directeur de recherche CNRS (ENSA Grenoble)

L'Université de Tours n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans cette thèse. Ces opinions doivent être considérées comme propres à l'auteur.

Remerciements

Merci astronomique à Ludovic.

Merci scientifique à Laurent Devisme.

Merci géographique à Michel Lussault.

Merci syntaxique à Marie-Laure Guennoc.

Merci critique à Élise Roy, Marc Dumont, Elisabeth Pasquier, Emmanuelle Chérel.

Merci logistique au Laua, Guillaume Ertaud, Marine Grellet, et à l'Université de Tours.

Mercis empiriques à Emmanuel Lambert, Pierrick Beillevaire, Gaëlle Delhumeau, Philippe Hamont, Arnaud Renou, Xavier Fouquet, à Pierre-Jacques et Marianne, aux visiteurs.

Merci éclectique à ma mère.

Mercis gastronomiques à Gérard et Catherine.

Mercis sympathiques à Solen, Maëlle, Tanguy, Matthieu, Clément.

Sommaire

Remerciements.....	5
Sommaire	7
Introduction.....	9
PREMIÈRE PARTIE : Exploration argumentée d'un objet de recherche.....	15
Chapitre I. Coups de sonde et tours d'horizon.....	16
1. S'ouvrir l'horizon.....	16
2. Coups de sonde dans le XIX siècle.....	50
Chapitre II. Resserrer l'investigation - s'inscrire dans le champ des études urbaines 83	
1. Le visiteur comme figure conceptuelle de l'analyse des espaces urbains	83
2. Construire un outillage théorique adéquat	92
3. Méthodologie	108
DEUXIÈME PARTIE : Microspatiologie de la visite	128
Chapitre III. Épreuve spatiale et engagement du visiteur : connaître à l'œil nu... 129	
1. Forces et faiblesses de l'œil	131
2. Juger à l'œil nu (le coup de cœur spatial)	136
3. Interpréter : entre visible et invisible	143
4. La visite dispositif.....	149
5. À l'épreuve du visiteur.....	156
6. Agir sur la perception : la figure de l'agent immobilier.....	164
7. Juger en actes et sur pièces.....	171
8. Inspecter : performer	183
9. Conclusion : Voir, un accomplissement pratique	189
Chapitre IV. Structure et dynamiques de l'expérience : éprouver en commun 192	
1. Préambule : Nicolas et la dalle, la visite une « aventure de franchissement » 192	
2. Introduction et présentation des deux terrains d'études.....	198
3. Texture et caractéristiques de l'expérience.....	212
4. Structure interactionnelle de l'expérience.....	245
5. La visite comme activité collective de réception	287
6. Conclusion : le public des visiteurs.....	313
Chapitre V. L'urbain visité	318
1. Les horizons du visiteur	319
2. L'ordre du visitable	328
3. Conclusion : Le <i>Visitscape</i>	360
Conclusion générale.....	366
Bibliographie.....	375
Table des schémas, diptyques, photographies, planches visuelles, encarts, figures,390	

Introduction

L'urbain est sillonné de visiteurs. Ils en sont l'un des apports économiques et l'une des raisons principale de ses aménagements ou embellissements. Pour eux on protège, par eux on espère protéger. Les visiteurs s'imposent et imposent la visite dans le paysage urbain. Pas un lieu ne semble pouvoir se dérober à la visite, pas une manifestation qui ne pourrait s'en passer. Pourtant, alors que les mobilités sont de plus en plus importantes et leurs raisons et formes variées, que les processus migratoires se diversifient et se complexifient, la visite n'est pas considérée comme une activité à part entière, ni investiguée en tant que telle. Elle est souvent mal jugée, ne servant que l'analyse d'un sujet ou d'une thématique plus vaste. Paradoxalement, la visite est ainsi peu renseignée dans la géographie, l'anthropologie ou la sociologie urbaine alors qu'elle est actuellement une dynamique essentielle de transformations des espaces urbains. Qu'est-ce qui pousse ces visiteurs à la découverte d'espaces ? Qu'en attendent-ils ? Qu'en apprennent-ils ? La visite nous parle d'espaces clos, d'espaces nouvellement accessibles ou aux accès différemment négociés. La visite nous parle des frontières et des tensions entre visible et invisible. Visant à participer d'une *science de l'espace des sociétés* (Lévy, Lussault), nous nous sommes saisis de cette absence de questionnement global sur la visite comme d'une véritable opportunité de réflexion et d'enquête, afin de construire une approche géographique de la visite et du visiteur.

L'hypothèse centrale qui est ici la source et le fil de l'interrogation est que visiter devient un registre de plus en plus courant de la spatialité (ensemble des actions spatiales) des individus et qu'*être en visite* pèse plus lourdement dans le rapport des individus entre eux et dans leur rapport à l'espace. Deux ambitions sont alors apparues essentielles au fil de la

problématisation de ce travail : d'une part connaître, comprendre, avancer dans une théorisation de la visite et du visiteur ; d'autre part se servir de cet angle d'investigation « neuf » comme moyen de confrontation théorique et comme analyseur des évolutions des espaces urbains, des enjeux (d'usages, formels) qui les traversent. Si l'introduction peut être le moment de « *se laver les mains* »¹ comme le reprend Isaac Joseph à la suite de Goffman, ce n'est pas tant pour se dédouaner que parce que le travail tel qu'il a été mené, correspondant à des choix de son auteur, doit être explicité au lecteur afin qu'il comprenne et juge au mieux du projet.

Un parti pris exploratoire

La visite et le visiteur sont au centre de bien des histoires : le 17 avril 2009 une femme a été retrouvée morte au bout d'un an – sans recevoir de visite donc - dans son logement HLM. Une nouvelle arnaque dite « à la nigériane » (sic) se développe sur le marché de l'immobilier parisien : se faire envoyer la caution sans faire visiter. À San Francisco, le 26 décembre 2007, un visiteur du zoo est tué par un tigre qui s'est échappé de son enclos. Paris et Lyon se visitent en 2CV décapotable avec des chauffeurs très « français ». En mars 2009, une association de familles de travailleurs à Hartford organise une visite guidée du quartier où résident quelques dirigeants de l'assureur américain AIG. Le 9 mai 2009, 80 visiteurs restent coincés dans l'attraction le « gyrotour », une nacelle rotative en haut d'une tour de 45 mètres². Ces exemples visent à faire valoir l'importance du caractère exploratoire de notre proposition. S'attacher au visiteur et à la visite c'est accepter ce préalable nécessaire qui consiste à collecter, compiler les exemples et les cas, à décroquer plutôt qu'enfermer. C'est pas à pas que les éléments ont été assemblés afin de fournir un programme de recherche plus précis et mieux défini. Une grande partie du travail a ainsi été d'en construire et d'en déterminer les enjeux à partir de ce constat préalable d'une « actualité d'un phénomène » dont il faudra faire la preuve. La mise au point de l'objet de recherche comme du mouvement du texte sont donc ici particulièrement imbriqués. En forme d'avertissement, on signale alors que la lecture en est peut-être exigeante au sens où elle requiert du lecteur ce suivi patient : la clarification tant de notre manière d'aborder ce sujet que de là où se situe sa pertinence principale ne se faisant qu'au long de ce parcours.

Le programme microsociologique

L'entrée théorique et problématique de cette recherche est résolument celle de la visite considérée comme une activité spécifique, réfléchie et posée comme une expérience spatiale particulière. Un numéro récent de la revue *Urbanisme*³ au dossier intitulé « *Petits riens urbains* », appelle à une anthropologie de l'ordinaire urbain⁴. Ola Soderström, dans son texte

¹ Joseph, 2007, p. 88

² Les références dans l'ordre : *Le Monde*, 28 novembre 2007, *Libération*, 2 mars 2010, http://www.lexpress.fr/actualite/monde/un-visiteur-du-zoo-de-san-francisco-tue-par-un-tigre_468871.html, <http://www.4roues-sous-1parapluie.com/>, *Libération*, 23 mars 2009, <http://www.rtl.fr/fiche/4786085/futuroscope-80-visiteurs-coince-a-30-metres-de-hauteur.html>

³ *Urbanisme*, n°370, Janvier Février 2010.

⁴ Principalement l'érito de Thierry Paquot.

Observer, voit la possibilité, dans ce travail repris de l'étude de l'ordinaire urbain, de contribuer « à une analyse de la condition humaine à l'ère de la ville mondiale » (p. 47). Cette recherche est proche de ce programme. Elle veut se ranger aux côtés de chercheurs qui, suite aux reconfigurations théoriques nécessaires liées aux processus de globalisation et de mondialisation, apportant fragmentations et différenciations spatiales, visent contre les seules analyses de la « crise » des espaces urbains, à en réinvestir l'ordinaire, une dimension plus « micro », afin de reformuler les aspects, la nature et les enjeux de l'expérience urbaine contemporaine. Le chantier de Simmel ou de l'École de Chicago est ainsi largement à ré-ouvrir : que ce soit face au processus de globalisation qui replace l'urbain comme un terrain d'enjeux d'une observation de la localisation du global (Sassen, 2009) ; face à la manière dont la métropolisation semble ne produire que des enclaves ou des espaces où la fonction marchande gouverne tout ; ou face à l'impact encore difficilement évaluable des réseaux virtuels sur la participation à la vie publique et ses espaces, une investigation qui s'attache patiemment au citoyen, lui « colle aux basques », dans ses engagements et désengagements, ses socialisations et désocialisations, apparaît d'une actualité pertinente. Les travaux sur les acteurs de l'aménagement et du projet urbain ont peut-être depuis quelques années trop repris à eux la discussion sur les espaces accessibles, sur les espaces partagés, sur l'hospitalité urbaine, laissant de côté ceux qui les vivent, les expérimentent et les ressentent. Quelles formes d'urbanités se développent aujourd'hui ? Observe-t-on l'émergence d'une nouvelle culture urbaine ? Comment s'éprouve-t-on citoyen ? Autant de questionnements exigeants relevant d'un programme microsociologique attentif aux relations en public, aux épreuves et compétences, aux arts d'être et de faire avec et dans la métropole mondialisée dont Isaac Joseph a été l'un des grands initiateurs et contributeurs.

Une dimension empirique fondamentale

Un des enjeux majeurs est donc celui de l'investigation empirique. La visite et le visiteur ne sont pas observés dans leurs actes, renseignés sur leurs intentions dans une approche géographique portant la dimension spatiale. Pourtant, les recherches qui nous paraissent ces dernières années les plus stimulantes d'un point de vue théorique ont chaque fois tenu et maintenu une dimension empirique essentielle : plus ancien, Howard Becker avec son travail sur les fumeurs de marijuana ; Anselm A. Strauss et le monde médical ; plus récemment, Callon et Latour observant des chercheurs dans leur laboratoire ou sur le terrain ; d'autres tout aussi stimulantes ont relié entre elles, dans la lignée de Goffman peut-être le premier à faire apparaître toute la valeur du « travail de l'incongruité »¹, différentes situations, ou suivi des acteurs (ou des objets) à travers diverses scènes (on pense au travail *Experts et Faussaires* de Bessy et Chateauraynaud (1995) par exemple). Cette recherche veut s'approcher de ces modes de faire et de penser, de l'inventivité qui semble souvent en être issue. Il se caractérise donc avant tout par une patience, une observation attentive des situations de visite et des actions des visiteurs. Il postule que c'est par l'étude concrète des visites et de ce qui s'y déroule que l'on pourra comprendre le sens comme la portée de cette

¹ Joseph, 2007, p. 159 (Joseph cite le texte de R. Watson in Joseph et al., *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 83-89).

expérience et participer d'une « épaisseur » des engagements multiples en ville. Que se passe-t-il dans une visite ? Quels liens ou appartenances nouent les visiteurs ? Entre eux ? Avec la ville ? Cet apport de connaissances empiriques sur l'expérience de la visite est ainsi en soi un des résultats attendus.

Mouvement du texte

Deux grandes parties structurent cette recherche. La première *Exploration argumentée d'un objet de recherche* est composée de ce travail de construction, pas à pas, d'une fabrication théorique d'une approche géographique de la visite et du visiteur. Elle permet dans un premier temps d'inscrire cette expérience dans le monde ordinaire, ses espaces et ses pratiques, ses règles et ses discours, mais également de faire état des connaissances empiriques et théoriques sur le visiteur et la visite dans des champs de recherche où il est apparu soit marginal soit plus central. Elle permet également de remettre cette expérience dans le contexte du XIX^e siècle où elle participe de processus qui mènent tout à la fois aux origines de la science empirique dont la visite est un des déterminants, et aux premiers dispositifs de visualisation qui font de la participation du visiteur la raison même de leur existence. Le second chapitre de cette première partie est le premier moment de resserrement de l'investigation. Il traque le visiteur et quelques-unes de ses « sorties » en sociologie ou géographie urbaine afin de poser les bases de ce statut d'analyste. Il stabilise ensuite, se nourrissant des débats en cours et de croisements de plusieurs disciplines ou courants théoriques, autour principalement des notions d'« action », d'« expérience » et de « situation », les enjeux d'une analyse telle qu'on propose de la définir d'une *microspatiologie* de la visite. Relevant d'un parti méthodologique nécessitant d'être explicité, le dernier point traité de cette première partie concerne la production d'une typologie des modalités de l'expérience de la visite dont le statut se présente à la fois comme une grille de lecture des « mondes » de la visite mais également comme une transition vers la partie suivante de par son importance méthodologique.

Trois chapitres structurent cette seconde partie *Microspatiologie de la visite*. Elle s'appuie sur l'ensemble des matériaux des enquêtes empiriques et privilégiées, s'arrimant aux courants pragmatistes, le visiteur en action, la visite dans son déroulement, l'activité de transmission du voir la ville en train de se faire. À la croisée d'une sociologie de la perception et d'une géographie de l'action, le chapitre intitulé (*connaître à l'œil nu*) lui s'interroge sur la visite comme moyen de connaissance. Épreuve, engagement visuel et compétences du visiteur sont renseignés et permettent de stabiliser des acquis sur les rapports entre vision et connaissance, sur les conditions de félicité et de réussite de l'expérience. Le chapitre suivant (*éprouver en commun*) analyse les situations de visites collectives, la structure interactive, les contraintes et ressources de la spatialité de cette activité. Il élargit l'interrogation sur la question du public et de la communauté des visiteurs. Dans ces deux chapitres, les actes d'énoncer et de voir sont ainsi saisis depuis leur contexte de production obligeant à prendre en considération toute l'exigence de la situation, les circonstances, la vulnérabilité. Ils relativisent alors des théorisations fréquentes comme l'association de l'œil et de la surveillance, la logique d'imposition et de domination du visiteur, conduisant à une

conceptualisation revue de la réception collective et du public des visiteurs. Le dernier chapitre (*l'urbain visité*) est enfin le moment de réinvestir les connaissances empiriques et de réfléchir l'urbain à l'épreuve de la visite. Le parc d'attraction et le musée comme modèles d'urbanisme sont questionnés, tout comme les logiques favorisant l'émergence du visiteur. Nous nous attachons en dernier point aux évolutions paysagères et construites des espaces urbains sous l'effet de la visite.

PREMIÈRE PARTIE :
Exploration argumentée d'un objet de
recherche

Chapitre I.

Coups de sonde et tours d'horizon

1. S'OUVRIRE L'HORIZON

On ne s'étonnera pas de rentrer dans le sujet non pas *sans* mais bien *avec* détour. Cette volonté de commencer par ouvrir l'horizon tient d'une part au constat que la visite est souvent directement associée à la visite guidée touristique ou à la visite médicale¹, et d'autre part à la manière dont ce travail s'est entamé, à savoir une collecte tous azimuts visant à prendre la mesure des échos de la visite dans « le monde »². Cette attention ne fut pas déçue : les différents sens que recouvrent les mots, la diversité des usages du vocabulaire de la visite ou du visiter, ainsi que le nombre incroyable de visites possibles ou effectuées semblent permettre d'envisager qu'il y ait, depuis moins d'une dizaine d'années, comme un contexte propice à la visite, et justifier en partie l'intérêt que nous y portons. Aussi ce premier point vise-t-il avant tout à projeter le lecteur dans cette diversité voire cette profusion. Préalable nécessaire donc, car si la visite est souvent trop strictement associée à la visite touristique, on imagine sans peine qu'elle puisse faire l'objet d'un jugement globalement négatif participant de l'ensemble des préjugés associés au tourisme, lui-même amplement dévalorisé³. Ainsi, pour se dégager de cette conception parfois réductrice ou cloisonnée de la visite, entamons cette déambulation qui permet de prendre conscience des premières pistes d'enjeux spécifiques à la visite. Une définition *a minima* de visiter comme « aller voir » et de la visite comme « l'action ou le fait d'aller voir » va servir de point de départ. Elle rappelle, et c'est essentiel, que la visite allie de manière indissociable déplacement et vision.

A- Échos dans le monde

– Pas de visite sans accès à...

¹ J'ai fait cette expérience à de multiples reprises quand on m'interrogeait sur mon sujet de thèse (Ah ! La visite guidée ? Non. Médicale ?).

² Cette volonté ne présupposait pas de bons supports et visait à faire « feu de tout bois » mais la presse quotidienne régionale et nationale l'alimente en grande partie. Certains articles peuvent dater de l'année 2006. Les informations ont été actualisées quand elles pouvaient l'être.

³ On m'a rapporté par exemple que « la visite d'une ville avec papa et maman » pouvait être une punition dans la palette de parents amenés à sévir.

La visite est avant tout un mode d'accès. À des gens, comme quand on allait voir quelqu'un par charité ou bienveillance au XVIII^e siècle, mais plus banalement par envie, parce que c'est un proche, une connaissance, un ami. Dans la pratique courante nous sommes souvent amenés à faire ce genre de visite, comme nous pouvons être amenés à en faire dans des cadres plus exceptionnels et parfois moins agréables. Par exemple dans des établissements publics tels que l'hôpital, où la personne que vous souhaitez voir est dite « visitable » entre des heures précises. Être visiteur c'est alors souvent être considéré comme extérieur et de passage dans les lieux. Ainsi réserve-t-on au visiteur un parking spécifique ; éventuellement il devra accrocher à sa veste un badge le nommant visiteur qui lui permettra de circuler librement et surtout d'être différencié des membres permanents. D'autant que, comme à l'hôpital, les professionnels (on pense évidemment aux médecins) peuvent tout à fait être amenés à faire également des visites. Parfois la venue du visiteur n'est pas souhaitée¹ ou alors elle est problématique et fait l'objet d'importantes conditions. Dans l'institution carcérale, où la question de l'accès est particulièrement centrale, les règles d'encadrement des visites sont conséquentes. Horaires, permis de visite, respect du règlement intérieur... Cela est encore plus flagrant pour les « visiteurs de prison », activité bénévole, conçue comme citoyenne, qui vise, par le biais de la visite régulière à un(e) ou quelques détenu(e)s, à offrir une écoute, une possibilité de dialogue avec l'extérieur, une présence. Soutien moral avant tout, le visiteur peut parler de réinsertion, des manières d'envisager la suite. Cette activité est encadrée par une charte (du visiteur de prison) écrite par l'Association Nationale des Visiteurs de Prison afin d'en constituer la déontologie et d'éviter au maximum son exercice trop improvisé². Cette charte définit de manière assez détaillée les engagements (interdiction de rapporter à l'extérieur ce qui se dit à la prison, obligation de venir régulièrement) comme ceux des services pénitentiaires. La procédure pour réussir à devenir visiteur de prison est assez lourde. Recevoir d'abord l'agrément par l'association ainsi qu'un avis favorable du chef d'établissement pénitentiaire offre une première autorisation, provisoire, d'une période de six mois. Au bout de cette période, un agrément d'une période de deux ans renouvelable est délivré, la carte de visiteur de prison pouvant toujours être retirée si celui-ci manque à ces engagements.

– La visite, la visibilité encadrée par le droit

La visite est donc clairement encadrée par des aspects réglementaires et légaux. Pour continuer sur la prison, les visites des avocats sont également soumises à législation, mais en retour ces derniers sont à même de saisir l'État quand les modalités de leurs visites ne sont

¹ Sous forme d'anecdote, on mentionne qu'il existe des usages métaphoriques des mots « visite » ou « visiteur » pour qualifier une venue non souhaitée. Celle d'un cambrioleur (ainsi le terme peut se rencontrer au détour d'une publicité pour une assurance habitation : « protégez votre habitation des visiteurs indéliçats ») ou encore à propos d'un rapport sexuel comme dans cette citation de *Microfictions* : « Ils pénètrent nos vagins, comme des visiteurs un peu goujats qui entrent sans frapper quand la porte est ouverte » (Jauffret, Régis, Gallimard, 2007, p. 200).

² Presque toutes les informations sont tirées du site de l'association, cf. <http://www.anvp.org/anvp> (consulté le 4 04 07).

pas respectées, celles-ci pouvant en effet varier suivant les contextes locaux¹. Ainsi la visite peut être un droit du visité. Centres de rétention, zones d'attente sont évidemment concernés par ces arbitrages juridiques. Il a fallu la création en 1989 d'une association, l'Anafé (l'Association nationale d'assistance aux frontières pour les étrangers) pour qu'une situation avérée (de maintien des étrangers dans des zones particulières au sein des aéroports) soit légalisée en 1992 puis amendée par deux décrets, en 1995 et 2005. Le décret de 1995 vise notamment à encadrer les visites des associations habilitées. « *Chaque association disposait de dix cartes de visiteurs mais ne pouvait effectuer au plus que huit visites par an et par zone d'attente. Le décret prévoyait également un maximum de deux personnes par visite, des horaires de visite (entre 8h et 20h), et l'obligation de solliciter une autorisation préalable du Ministère de l'intérieur* »². Les débats et batailles s'orientent ensuite vers l'assouplissement de ces contraintes et la possibilité d'habiliter de nouvelles associations. Actuellement (depuis 2006) treize associations (dix membres de l'Anafé et trois autres) le sont. Les difficultés de dialogue avec les pouvoirs publics sont autant de preuves pour ces associations de l'intention délibérée de minimiser « les yeux extérieurs » sur ce qui se déroule dans ces zones. Dans un tel cadre, visiter est un enjeu essentiel, car c'est l'action qui permet de porter une assistance matérielle, psychologique et juridique aux personnes qui, sinon, en sont privées³.

À ce jeu du *droit* de la visite, certains sont plus « forts » que d'autres. S'il y a des accès réduits pour certains, pour d'autres ils sont illimités ou au moins largement facilités. On pense à l'inspecteur fiscal et au frisson des chefs d'entreprises⁴ (des règles régissent d'ailleurs ces contrôles notamment par rapport au temps du contrôle, à ce qui doit ou pas lui être accessible sur place...). Pris dans des hiérarchies de pouvoir, cet accès illimité apparente alors plutôt la visite à une inspection, à un moyen de surveillance. Les inspecteurs de l'ONU sont par exemple habilités à effectuer des visites impromptues, et spécialement les inspecteurs de l'Agence atomique, en cas de doute sur l'arrêt des constructions d'installations nucléaires⁵. La visite, posée en terme d'ingérence d'une entité supranationale dans les affaires des États (nationaux), nous transporte ici au cœur de questions géopolitiques ou de diplomatie internationale. Le Comité européen pour la Prévention de la Torture et des peines ou traitements inhumains (CPT) profite lui aussi d'un droit supranational. Il a à charge de surveiller l'état carcéral des différentes nations membres de l'UE et, « *par le moyen de visites, [...] examine le traitement des personnes privées de liberté en vue de renforcer, le cas échéant, leur protection contre la torture et les peines ou traitements inhumains ou dégradants* »⁶. Les visites de ces « experts indépendants » sont à caractère essentiellement préventif mais « *les délégations peuvent se rendre à leur gré dans tous les*

¹ Le centre de détention d'Argentan limitait les visites d'avocats à leurs clients ; à raison d'une matinée et deux après-midi par semaine. Le tribunal de Caen, saisi par un avocat, a annulé ces restrictions. *Ouest-France*, mercredi 24 mai 2006.

² <http://www.anafe.org/index.php> (consulté le 7 06 09).

³ Personnes qui peuvent faire l'objet de traitements particulièrement durs comme souhaitait le mettre au débat le film français *La Blessure* de Nicolas Klotz en 2005.

⁴ http://www.lentreprise.com/3/5/1/controle-fiscal-quelle-galere-quand-l-rsquo-inspecteur-debarque_5525.html (consulté le 7 06 09).

⁵ *Libération*, 7 juillet 2006.

⁶ <http://www.cpt.coe.int/fr/apropos.htm> (consulté 3 06 06).

lieux de détention et ont le droit de se déplacer sans entrave à l'intérieur de ceux-ci ». La visite est aussi un droit de regard souvent associée à la notion de transparence.

– Rendre public, rapporter

Constituant un acte de visibilité, il ne reste que peu à faire pour analyser la visite en tant que moyen de rendre public, de publiciser ces éléments observés. Le CPT produit des comptes rendus publiés. Un des *Dossiers et Documents* du quotidien *Le Monde*¹ sur « la réalité pénitentiaire française » rapportait les propos alarmistes d'un rapport du CPT sur la situation française. Au final la visite est productrice de dissymétries, partageant ceux qui, d'un côté, sont fondés à les faire, et ceux qui, de l'autre, cherchent à en faire l'objet. Dans ce journal, il était fait mention également du droit des détenus de prison d'obtenir des visites. Pour les détenus, l'enjeu d'une visite d'expert qui vient constater l'état (insalubre) de leurs cellules est avant tout un moyen de rendre public leurs conditions de vie et d'obtenir éventuellement une amélioration de ces conditions. L'expert ou le visiteur se fait alors porte-parole de la réalité observée. Ce n'est donc pas un hasard si toutes les remarques précédentes autour de la question de la visibilité-publicité sont faites à partir d'informations accessibles dans la sphère médiatique. Les visiteurs et leurs écrits peuvent remplir par le biais de l'intermédiaire médiatique un rôle de dévoilement, de dénonciation... Les différents médias et la visite font ainsi bon ménage. Sur ce registre de la publicité d'ailleurs, « l'actualité » (celle des médias) est scandée par les visites ou déplacements officiels de différentes personnalités, souvent politiques, telles que des chefs d'État à divers homologues, fonctionnaires ou simples citoyens de leurs territoires. Elles ne manquent pas de faire l'objet d'un compte rendu des faits, voire plus si un incident survient et sont autant de ponctuations du calendrier politique.

– Le visiter, toujours un accueillir ?

On se rend compte à travers les exemples cités jusque-là que pour que toutes ces visites puissent s'effectuer, il faut bien que le visité même s'il y est forcé accueille le visiteur. Cette dimension sociale de la visite est parfois cruciale. Dans le cas de la prison toujours, la visite est la principale source de sociabilité, le visiteur étant l'une des rares personnes de l'extérieur que le détenu peut rencontrer. Un projet, encore expérimental, d'Unité de Vie Familiale est actuellement en cours dans certaines prisons. Ces UVF sont de petits appartements où la famille d'une détenue peut être hébergée le temps d'un week-end sous certaines conditions². Les détenues parlent de ces UVF comme d'un temps leur apportant l'énergie vitale nécessaire à leur maintien. Avoir une visite c'est donc n'être pas seul au monde, une preuve que vous avez toujours quelqu'un à accueillir. Dans une maison de retraite par exemple les discussions peuvent être alimentées par le fait que telle personne ne reçoit pas de visite (ou souvent au contraire). Cela va d'ailleurs parfois jusqu'à qualifier une personne, lui fournir une réputation au sein de ces espaces où les visiteurs ne sont pas si nombreux. La visite empêche le sentiment d'abandon. Elle est parfois le mode de sociabilité minimal, ce qui

¹ « La réalité pénitentiaire française », *Dossiers et documents du Monde*, n°351, mars 2006.

² *Ouest-France*, 3 juillet 2006.

conduit par exemple l'association Familles Rurales Sarthe appelée « le réseau de voisins » à inclure cette activité de visites dans ses initiatives de proximité et de solidarité. Elle est alors considérée comme un service à la personne, un moyen de lutte contre l'isolement des personnes âgées en milieu rural. La visite va ainsi de pair parfois avec des états psychiques. On peut n'être pas en capacité (sociale, physique) d'accueillir l'autre et d'accepter son regard sur soi.

Autour de ces questions d'accueils et de regards, on trouve un certain nombre d'articles concernant cette fois le domaine urbain et rendant compte de questions que soulève le fait d'accueillir des visiteurs. Il s'agit parfois de regrets formulés sur l'image que la ville donne d'elle-même aux visiteurs alors entendus comme touristes pour lesquels elle devrait faire un effort de présentation (ainsi du quai d'arrivée des paquebots à Nantes qui malheureusement, selon le président de l'association Accueil des paquebots, « n'a rien d'une carte postale »¹). Mais cette notion de l'accueil renvoie plus fondamentalement à des questions de conflits ou de difficultés de cohabitations comme cela peut être exprimé soit par des riverains à l'occasion de la fête foraine implantée chaque année dans le centre-ville de Nantes² soit par des habitants d'un quartier de la Politique de la Ville (« ils sont venus nous voir comme au zoo, dans un bus protégé, des fois que nous, les animaux ne les agressions ! »³) suite à une visite d'élus. Ces diverses réactions donnent à entendre que, même si la visite peut être un mode de sociabilité minimale, ses effets, ici de ressentis négatifs, peuvent être de l'ordre de la confrontation sociale.

– Le tout visitable et l'extrême visite

La presse se fait aussi l'écho de l'essor de la visite comme activité de loisirs, en en ayant fait une catégorie à part entière dans les pages « loisirs week-end » côtoyant les festoù-noz, brocantes, concours de pétanque ou concerts. Mais, volontiers plus alléchante, elle met surtout en avant les nouveautés, les bizarreries, les lieux mystérieux, et l'étrangeté que produit l'essor du tourisme quand il est poussé à l'extrême. On constate par exemple que les anciens pays soviétiques sont bien représentés dans ce type d'articles. Un article du quotidien *Le Monde*⁴ présente ainsi les offres de visites d'une ancienne prison militaire soviétique et d'une ancienne base militaire, dont il relate en détail le déroulement, l'ambiance ainsi que la mise en scène. Ces visites visent à faire comprendre la réalité de l'époque, soit à transporter les visiteurs au cœur de la guerre froide : « *le capitaine Juris Rakis dirige le groupe d'une main de fer. Il commande aussi la prison et se fait appeler "chef". Enfermées dans un cachot humide, les vacancières écoutent l'histoire de l'homme*

¹ *Ouest-France*, 31 mai 2006.

² « Voir tout d'abord, voir la débauche de saletés et de détritiques engendrés par les différents visiteurs de cette kermesse ; [...] Entendre : entendre quoi ? [...] musiques disharmonieuses, annonces gueulées plutôt que prononcées par les forains, cris et hurlements des visiteurs en mal d'émotions fortes », *Ouest-France*, 19 avril 2006.

³ *Libération*, 17 février 2006.

⁴ *Le Monde*, 27 septembre 2008.

qui a déserté trois fois. Exécuté, il serait enterré à proximité. Un coup de feu retentit. S'ensuit un silence de plomb ».

Ce type de pratiques profile un horizon du tout visitable, dans la perspective duquel le sensationnel n'a plus de limite. On parle d'une « *expérience de tourisme extrême* » ou d'une « *visite surréaliste* » pour la zone interdite de la centrale de Tchernobyl¹. Cette zone est en effet maintenant accessible car « *le site de la centrale est inclus dans le programme d'un tour-opérateur ukrainien* »². La présence y est illégale mais tolérée. Parmi ces visites extrêmes, l'idée d'être dans l'illégalité et de « vibrer » de cet interdit est à l'origine d'une nouvelle pratique « l'exploration urbaine » et d'un réseau mondialisé d'explorateurs³ qui s'introduisent dans des lieux divers (principalement la nuit), abandonnés ou non, suivant leurs « préférences » : usine électrique désaffectée, hôpital abandonné, canalisations souterraines, toitures d'édifices publics, mines. Ils s'échangent les bonnes adresses de visite et vont jusqu'à voyager, parfois assez loin, pour vivre l'expérience accompagnée par un explorateur local. Internet et le cyberspace sont d'ailleurs évidemment gagnés par cette rhétorique du tout visitable. Guantanamo, « *la zone interdite par excellence* »⁴ est par exemple accessible à la visite virtuelle. À partir d'images prises sur place et disponibles sur Internet, les auteurs de ce site web ont réussi à reconstituer les lieux, espérant ainsi susciter la curiosité. Qu'il s'agisse de la réalité virtuelle ou non, une dynamique semble redistribuer continuellement ce qu'il faut, ce qui peut se visiter.

– Visite et patrimoine

La visite va de pair avec l'ouverture, qu'elle soit instituée et encadrée légalement ou qu'on la force et la provoque. Et pas besoin d'aller aussi loin que Tchernobyl pour se rendre compte de l'attrait que l'ouverture de lieux jusque-là privés, interdits ou peu visibles, représente. Les visites d'entreprise sont en développement croissant (de plus en plus d'entreprises se visitent et reçoivent de plus en plus de visiteurs). Les manifestations comme les *Journées du patrimoine* en France, comme la plupart des musées, vivent depuis environ dix ans un « boom » de la participation⁵. *Journées du patrimoine* qui ont d'ailleurs fait leur réputation en partie sur ce concept de « l'ouverture exceptionnelle au public », car il est normalement possible de visiter ces jours-là des lieux qui d'ordinaire ne sont pas forcément accessibles. Au-delà de la seule notion d'ouverture, la question du patrimoine est très liée à la visite. Elle fait indéniablement partie du processus de patrimonialisation, en est souvent le pendant, le résultat attendu. Ces liens entre visite et patrimoine conduisent à ce que la visite ne soit pas que le résultat de ce processus mais s'y inscrive parfois plus en amont, voire dès le départ, participant de ce qui va finalement se définir comme patrimoine. On constate par exemple l'attirance exercée par les friches industrielles. À Belle-Isle-en-Terre l'attachement

¹ *Télérama*, n°3053, 16 juillet 2008.

² M'étant rendue en Ukraine au cours de l'été 2008, je peux confirmer que la visite de Tchernobyl est inscrite dans le *Lonely Planet*.

³ *Le Monde*, 16 et 17 novembre 2008. Le site <http://www.forbidden-places.net/> est une référence de « l'urbex ».

⁴ *Libération*, 3 mars 2006.

⁵ *Télérama*, n°2944, 14 juin 2006.

d'individus au site se révèle lors des Journées du patrimoine par un afflux important de visiteurs. Suite à ce succès, décision fut prise de sécuriser et nettoyer le site *a minima* pour l'ouvrir à la promenade¹. C'est donc parfois vraiment le déplacement qui est le déclencheur d'une prise de conscience de l'intérêt mémoriel de certains lieux. Les mines, les terrils, les anciens complexes industriels, font ainsi partie des propositions récentes de visites, promenades, balades, randonnées... de « découverte ». Elles s'analysent parfois comme la preuve de l'extension de la conscience environnementale, qui conduit aussi à vouloir conserver « les aberrations » ou ce qui a participé de la « destruction » de l'environnement. Se développe ainsi un « *tourisme de la fin du monde* »², celui des touristes « *climatiques* » qui vont voir les glaciers, les derniers tigres, pour voir et prendre conscience de ce qu'on est en train de perdre avant que cela ait disparu. Que ce soit pour ce qui est humain ou pour ce qui est naturel, l'exceptionnel est hautement valorisé.

– Quand la visite ne dit pas son nom (ou l'alter visite)

Ce plaisir pointé pour les lieux inaccessibles ou un peu secrets se traduit également dans des propositions de visites qui s'annoncent comme « différentes », « autres », renouvelant plus que les lieux, les manières de *faire* ou de le *dire*. À Nantes, a par exemple eu lieu la première semaine du tourisme participatif au cours de laquelle des visites insolites ont été organisées par diverses associations tels Les Greeters (néologisme créé à partir de *to greet*, accueillir). Des Nantais font découvrir leur ville, voire leur département, aux touristes (ou aux habitants) qui le souhaitent : « Anne-Sylvie, Cédric ou Cécile » vous embarquent pour le passé négrier de Nantes, des ateliers d'artistes ou une balade en vélo...

Cette volonté distinctive touche également les propositions écrites. À Nantes toujours, « un guide indigène de (dé)tourisme urbain », projet d'écriture collectif, a été publié en juin 2009³. Elle se traduit également dans la profusion de vrais guides de voyage qui mettent en avant leurs propositions qualifiées de plus insolites ou de plus inhabituelles. Il arrive même que les deux (*alter* et *faux alter*) se rencontrent comme quand le Latourex (laboratoire de tourisme expérimental) écrit par Joël Henry, une suite de néologismes qui sont autant de façon d'expérimenter autrement le tourisme, fait l'objet d'une publication en 2006 par les éditions *Lonely Planet*. « *Un ouvrage incroyable vous proposant des voyages alternatifs, différents, auxquels parfois vous n'auriez pas pensé...* »⁴. Pour exemple, on trouve dans le Latourex le « *crucitourisme* », d'une part « *exploration des carrefours dans une perspective touristique* », et d'autre part « *visite des endroits dont le nom comporte le mot « croix » ou ses équivalents étrangers : Croix (59), Croixault (80), Creutzwald (57), Kreutzberg (57), Cross Fell, Charring Cross (U.K.), Santa Cruz (Argentine, Bolivie, Canaries...), Veracruz (Mexique)...* »⁵. Si les propositions sont de l'ordre de l'anti-voyage ou de l'alter-voyage et non strictement de la visite, elles révèlent clairement cet esprit de détournement qui vise à se

¹ *Télérama*, n°2957, 13 septembre 2006.

² *Terra economica*, n°52, février 2008.

³ http://toutalacrie.free.fr/?page_id=163 (consulté le 5 mai 2009).

⁴ http://guidaltern.samizdat.net/article.php3?id_article=537 (consulté le 5 mai 2009).

⁵ http://www.latourex.org/latourex_fr.html (consulté le 15 juin 2008).

différencier de la visite « classique ». On peut varier les temps, comme par exemple proposer des visites de nuit, varier les « guides » et organiser des déambulations avec un artiste, miser sur plus sportif et organiser des rallyes à thème, voire mettre en place le « sight jogging » comme à Lyon (soit « une séance de jogging et une visite touristique commentée en même temps »), ou varier les moyens de transport, du bateau au vélo. On cherche à allier le côté loisir et l'acquisition de connaissances (historiques) de parfois bien curieuse façon. Mais on assiste aussi à des lectures visite, des parcours visuels et sonores... Dans ce mouvement, de nombreuses propositions artistiques trouvent avec la visite une forme de départ. Des spectacles, entre théâtre de rue et théâtre, font ainsi visiter *autrement*, par le biais d'un dispositif artistique, tantôt le bourg d'une commune et ses alentours, tantôt un quartier d'habitat social. Ces propositions s'appellent alors « randonnée spectaculaire » ou « balades sonores ». On retrouve souvent des propositions en effet liées au son. Que ce soit le casque d'un walkman¹ ou plutôt maintenant d'un lecteur mp3, la visite s'effectue par le biais de ce mode d'écoute, intime et individuel, avec un contenu documentaire ou plus fictif. Le médium son est alors valorisé comme permettant de *voir* autrement.

– Le VIV (ou Very Important Visitor)

Dans le sillage de cette multiplication et surtout diversification des propositions de visite, celles des offices de tourisme, qui cherchent à satisfaire aux demandes de plus en plus variées des visiteurs, tentent le renouveau. Aux traditionnelles visites de monuments ou de centres-villes historiques, s'ajoutent celles des bâtiments à l'architecture contemporaine, la visite dans les traces d'un personnage célèbre issu du local, ou les propositions thématiques relevant *a priori* également de l'histoire locale ou de « spécialités » (Nantes, pays de la gourmandise...). Dans cette volonté de se rendre visitables, les communes périurbaines ne sont d'ailleurs pas en reste. Elles proposent divers circuits (comme à Rezé juste à côté de Nantes avec « le tour de village »), souvent plus longs (de plusieurs kilomètres) pour lesquels est signifié le temps estimé de parcours, renvoyant plutôt à une bonne balade du dimanche à laquelle s'adjoignent des points de passage par des sites remarquables, un village spécifique, un château ou un manoir. Au niveau départemental également, des circuits de visite sont proposés (la visite peut se faire libre ou guidée), par exemple le temps d'un été, alliant monument historique et proposition artistique (mise en évidence d'un circuit « chapelles » dans lesquelles des œuvres sont exposées).

Cette frénésie de propositions traduit une indéniable attention pour le visiteur. Mais elle ne saurait être toujours équivalente et s'accompagne bien plutôt d'une différenciation de valeur desdits visiteurs. Ainsi certains profitent de plus d'égards que d'autres, et leur venue peut même influencer sur les lieux qu'ils visitent, tant et si bien qu'on ne peut plus parler de visiteurs au sens générique du terme mais bien de visiteurs spécifiques, des VIV ou Very Important Visitor. Recevoir la Commission d'évaluation du Comité International Olympique venant visiter Paris, ville candidate pour les jeux de 2012 (mars 2005), n'est pas la même chose que recevoir un car de touristes luxembourgeois. La première fait l'objet d'une mobilisation pour

¹ Comme dans le spectacle Walk man (1, 2 et 3) du Théâtre de l'Arpenteur de Hervé Lelardoux.

les accueillir plus importante. Mais, même à un niveau d'enjeu moindre, les services communication des villes mettent au point des « packs » ou des « kits » à distribuer aux visiteurs prestigieux (on pourrait de même réfléchir à une hiérarchie des lieux en fonction des visiteurs qu'ils accueillent). Cadeau de bienvenue et opération de communication trouvent ainsi joliment (ce sont souvent des objets *design*) à fusionner. Pour Nantes, c'est sur les supports d'un CD-ROM et d'un livret imagé rangés dans une petite valise que sont disponibles des aperçus des ressources culturelles de la ville (musique, arts plastiques...).

– La visite, outils et appareillages

Face à la frénésie dont nous faisons état, des moyens visent à remettre un peu « d'ordre ». Des réseaux tels que *Ville d'art et d'histoire* visent par exemple à coordonner et assurer une qualité professionnelle à l'animation du patrimoine pour les villes partenaires. Ce sont aussi des systèmes de « pass » ou de cartes multivisites qui permettent de simplifier et réduire les moments d'attente, les prises de billets, les jonctions logistiques de tous ces parcours. La visite s'assortit ainsi d'une production matérielle importante afin essentiellement de laisser le choix entre se débrouiller seul et arpenter la ville à sa guise ou se laisser guider. Dépliants, prospectus ou plans ornent les comptoirs et autres banques d'accueil des offices de tourisme et sont parfois des compléments à un mobilier spécifique installé dans la ville. Le parcours est souvent alors matérialisé par un marquage au sol et les stèles ou panneaux à lire qu'il relie sont autant de numéros sur ces dépliants. Les deux peuvent ainsi se relayer. Les discours autour des potentialités nouvelles offertes au visiteur grâce aux outils liés aux nouvelles technologies de la communication mettent fortement en avant cette dimension libertaire. Les rythmes et les temps peuvent s'individualiser (plus d'horaire imposé à respecter). Dans cette veine les téléchargements de bandes-sons gratuites (des audioguides) depuis Internet ou *via* un appel depuis un téléphone portable permettent d'écouter sur site et individuellement des commentaires de type guide touristique¹, une version urbaine finalement de l'audioguide des musées dans lesquels une œuvre commentée est signalée par un logo spécifique. Mais ce sont aussi divers guides électroniques interactifs qui allient, toujours sur le téléphone portable, géolocalisation et points commentés, pour offrir plus de services au visiteur en mobilité (*Mobi Visit* est le guide développé par le service Recherche et Développement de France Télécom). Le visiteur peut alors repérer immédiatement les arrêts de bus, les entrées de métro les plus proches comme les commerces ou restaurants à proximité !

– Les lieux dédiés

Les lieux structurés autour de la visite et du visiteur sont évidemment concernés par ce mouvement de renouveau. Dans les musées, on vient de mentionner l'audioguide, la manière d'envisager les visites se discute en même temps que change la conception que l'on se fait de

¹ On pourra regarder le site <http://www.zevisit.com/> partenaire fréquent des offices de tourisme.

l'espace du musée. Les propositions de visites évoluent vers des nocturnes, vers la présence et l'accompagnement par un écrivain, un acteur ou un chanteur. Le musée s'anime plus souvent et plus longtemps, voire l'ensemble du musée s'ouvre. Les réserves, les coulisses, sont parfois incluses dans la visite lors d'événements comme par exemple la Nuit des musées. La scénographie participe également de cette évolution, concevant des expositions voulues ludiques, participatives, à destination exclusive des enfants, ou alors visant à immerger le visiteur, le plonger dans une réalité, un univers ou un monde différent. Au musée, on doit maintenant pouvoir faire des *expériences*, et de nombreuses propositions artistiques prenant place dans divers lieux culturels ou d'art contemporain visent également à considérer ainsi le visiteur. Le faire intervenir, le faire participer, qu'il interagisse, ressente des émotions et ne soit pas seulement un spectateur passif constitue le cœur de la proposition et du propos artistiques.

D'autres lieux exclusifs des visiteurs mettent également en avant, là dans un discours peut-être plus franchement à teneur commerciale, le côté sensations fortes, expérience saisissante ou amusement, et ce depuis leur création. Ce sont les parcs d'attractions, de loisirs ou à thème (d'Eurodisney au Futuroscope) qui sont nés de cette idée que des lieux pouvaient être dédiés strictement à l'*entertainment* du visiteur (même si le Futuroscope s'accompagnait au début d'un discours « scientifique » le site Internet donne maintenant à voir les attractions et spectacles sous l'intitulé « *Expériences n°x* »)¹. Pour tous ces lieux en tous les cas, il existe les indispensables « conseils de visite » afin de prendre connaissance des tarifs pratiqués, s'assurer des horaires d'ouverture et des conditions d'accessibilité (comment venir ?), connaître les possibilités d'hébergement à proximité (où se loger ?), et profiter, éventuellement, des formules ou offres promotionnelles... Toute une logistique encadre la venue du visiteur.

– Les bons lieux

Dans le domaine de l'architecture ou de l'urbanisme de très nombreuses visites d'opérations sont aujourd'hui organisées. On voit ainsi émerger des lieux modèles suivant les problématiques des mondes professionnels urbains. L'éco-quartier de Fribourg, en Allemagne, fait le plein de visiteurs depuis l'impératif du « développement durable ». *Le Moniteur*, revue destinée aux diverses professions du bâtiment et de la construction, s'en fait l'écho régulièrement. Un certain nombre de lieux devenus exemplaires ressortent pour leur capacité à attirer le visiteur. Certaines opérations d'architecture semblent ainsi également être plus riches d'enseignement pour les professionnels. Les CAUE² sont, du fait de leur mission de promotion de la qualité architecturale et urbaine (notamment auprès des élus), en prise avec ce type de pratiques de visites, et en organisent de manière très régulière. Ils concourent par ce biais à distinguer au niveau départemental les opérations remarquables des autres mais visent surtout à former un œil critique sur la production contemporaine. Dans ces domaines en tout cas, la visite s'inscrit très souvent dans un événement. Elle est au

¹ <http://www.futuroscope.com/> (consulté le 12 02 09).

² Conseils d'Architecture d'Urbanisme et d'Environnement. Ce sont des organismes départementaux.

programme de presque tous les colloques concernant l'aménagement urbain. Des parcours urbains sont mis en place lors des *Entretiens* du Club Ville Aménagement, des visites guidées lors des *Ateliers Projet Urbain* conçus par Ariella Masboungi. Localement, un colloque à l'initiative du CNRS, de l'Université et de Nantes Métropole sur l'identité maritime invitait lui à plusieurs visites différentes, dont celle des Chantiers de l'Atlantique ou celle d'*Escal'Atlantic*, un équipement qui recrée dans le port de Saint-Nazaire une ambiance intérieure de paquebot. À chaque fois, les bulletins d'inscription à ces événements proposent, en plus d'en suivre le contenu, de participer aux visites (comme au dîner). Dans ce cadre, la visite se présente comme un mélange de loisir et de temps professionnel, le moment ludique entrecoupe le travail plus institué des ateliers et des débats.

La visite est aussi un moyen pour faire se rencontrer les mondes professionnels et non professionnels. C'est l'objectif de la manifestation Vivre les villes, occasion de partir « à la découverte de l'architecture et de l'urbanisme de votre ville »¹. Cette opération ministérielle de sensibilisation organise (en appui sur le local) un certain nombre de promenades urbaines et de visites architecturales (réparties entre équipement public, opération de logement, infrastructure) qui sont animées par les professionnels de la ville (architecte, paysagiste, maître d'ouvrage), dans le but de comprendre *réellement* comment la ville se construit et fonctionne. La visite est alors autant un moyen de rencontre finalement. Et de ce point de vue-là elle se trouve investie par tout un ensemble de professionnels, au-delà des seules questions urbaines bien sûr. Lors des Journées de l'économie sociale et solidaire (ESS) organisées à Nantes, en plus des débats et des conférences, des visites permettaient au public d'aller à la rencontre des acteurs de l'ESS, voir leurs ateliers, leurs usines, leurs fermes et prendre connaissance de leurs manières de travailler. Fortement liée à la question pédagogique, la visite se constitue comme une incontournable méthode de diffusion, d'explication ou de promotion, sans qu'il soit toujours possible de faire la part entre ces différentes visées.

– La visite médiate

Il reste à mentionner des usages un peu différents du mot visite. Dans la presse il est très souvent employé aussi pour s'approprier en fait le mode narratif du « aller voir ». Un article peut facilement s'intituler « Visite de... » s'il rend compte d'une visite réelle effectuée par le journaliste. La construction de l'article, alors, en découle : description linéaire et chronologique de ce que le narrateur a rencontré sur son passage, de la manière dont on l'a reçu. Un article sur une usine de Corée du Nord² met ainsi en scène l'ensemble des barrières et contrôles que le visiteur doit franchir pour accéder à l'usine. Autant d'éléments qui doivent permettre au lecteur de « se mettre à la place » du journaliste, d'être dans les lieux sans y avoir été. L'écriture est alors le moyen de médiatiser une visite réelle. Évidemment, comme pour les visites de l'extrême, de nombreux articles qui s'intitulent ainsi tendent à parler de lieux difficilement accessibles au public (voire fictifs). *Libération* a intitulé un de

¹ <http://www.vivreslesvilles.fr/> (consulté le 1 05 09).

² *Libération*, 2 mai 2006.

ses carnets d'été « *Libération* revisite des lieux mythiques »¹, mêlant lieux imaginaires, réels, historiques, contemporains... Cet emploi du vocabulaire de la visite est particulièrement emblématisé depuis quelques années par Internet et son glossaire (visite virtuelle, visiter un site...). Visiter sans se déplacer est devenu la formule choc de certains sites web (comme ceux des agences immobilières) et notamment de tous ceux qui, grâce aux améliorations de la prise de vue mais surtout des logiciels de traitement des images, réussissent à annuler les déformations des visites panoramiques qu'ils proposent pour qu'on arrive « vraiment » à être dans ce que l'on voit. La cité Machu Picchu est ainsi maintenant visitable sur Internet² « *un plaisir écologique : admirer Machu Picchu tout en préservant le site* »³ mais le journaliste de reconnaître qu'il n'est pourtant « *pas sûr que MacchuPicchu360 dissuade d'aller sur place, bien au contraire* ». Les visites virtuelles semblent plutôt aller de pair avec les visites réelles que s'y opposer, de la même manière qu'on constate à quel point la fiction participe de la dynamique des visites : à Stockholm sur les pas du best-seller *Millénium*⁴ de Stieg Larsson, à Rome avec *Anges et démons* de Dan Brown (à la suite de *Da Vinci Code*⁵ à Paris).

Dans ce rapide panorama, on perçoit une multiplication des visites qui semblent dans un premier temps pouvoir s'analyser en lien avec l'essor du tourisme et des mobilités individuelles. Sans statuer sur une éventuelle nouveauté du phénomène, on peut parler d'une diversification et d'une augmentation des visites proposées. Le temps de loisir augmente, certes, mais on peut sans doute dire que cette activité de visite devient un plaisir en soi, un objectif. Elle serait appréciée par la façon dont elle arrive à mêler déplacements (plus ou moins sportifs) et prise de connaissance dans ce mouvement (au niveau également plus ou moins élevé). Certains acteurs semblent aussi lui attribuer des vertus, qu'elles soient pédagogiques, communicationnelles ou plus subversives. Pratique spatiale éventuellement à hauts risques alors qu'on l'associe plus habituellement à la « visite guidée » ennuyeuse, la visite et ses déclinaisons, à n'en pas douter, nous obligent à remettre à jour nos connaissances.

Passer de la prison au Futuroscope, du monde médical aux professionnels de la ville, du cambrioleur à l'arpenteur, par un effet de collage que je tendrais à trouver stimulant est aussi, évidemment, déroutant. Un seul mot pour tant de types d'expériences différentes. Et pourtant, l'enjeu est bien ici de s'intéresser à l'expérience spatiale de la visite, qui permet *a priori* de passer du Grand Palais au contrôle fiscal. Traquer le mot visite nous a fait rencontrer des synonymes plus ou moins proches (voyage, balade, promenade, excursion, inspection, examen...) qui le situe entre deux « bornes » : l'inspection et la balade. Cet écart est important pour la suite de ce travail. On ne peut bien évidemment se contenter du ou des mots pour avancer dans la construction de l'objet de ce travail et il n'est d'ailleurs pas

¹ Au cours de l'été 2004.

² <http://www.mp360.com>

³ *Télérama*, n°3042, 30 avril 2008.

⁴ *Ouest-France*, 16-17 mai 2009.

⁵ *Le Monde* 2, 2 mai 2009.

question d'édicter ce qui est ou n'est pas une visite parmi les multiples emplois de ce mot, mais bien de viser à définir ce qu'est une visite pour l'angle de travail ici choisi¹. On peut pointer que visiter est un verbe de perception visuelle souvent précédé d'un verbe de mouvement (aller, venir) et a pour complément un locatif, au sens d'un espace où quelque chose se trouve ou se produit (Grezka, 2009).

Dans l'objectif de précision de l'objet de ce travail, on tentera dans un premier temps de rester le plus large possible, le plus longtemps possible, sans s'arrimer trop vite à un domaine de recherche du monde scientifique (sociologie du tourisme, sociologie des professions et en l'occurrence éventuellement médicales...), tout en devant écarter, au fur et à mesure, certaines pistes, afin de préciser nos intentions. La plupart des visites évoquées ci-dessus ne deviendront, tels quelles, des terrains d'enquête. On retrouvera des inspecteurs, mais pas des inspecteurs de l'ONU ; on reparlera de la prison et de l'hôpital mais on sera au XIX^e siècle. On le comprendra par la suite, ce travail vise explicitement à analyser des visites *a priori* plus « ordinaires », moins ancrées dès le départ dans des contextes très particuliers et conflictuels car postulant que chaque terrain est à même de révéler un aspect de l'expérience spatiale de la visite. Aussi les jalons abordés ci-dessus traversent finalement l'ensemble de ce travail, qui, de plus, par son inscription disciplinaire et la formation initiale de son auteur (architecte, on le rappelle ici) portent l'intérêt vers des visites se déroulant dans un cadre plus urbain et public. Et puis, bien qu'adepte de l'observation participante, mais n'ayant été visitée au cours de ce travail ni par Dieu ni par les extraterrestres, d'eux non plus nous ne parlerons pas.

¹ Pour autant le travail classique de recherche dans les dictionnaires a évidemment été important (*le Petit Robert*, *le Dictionnaire historique de la langue française*, *l'Encyclopédie Larousse*). Il fait valoir sans aucun doute la « visée » du mot (visiter est issu de voir, *videre* (d'où sont issus les dérivés tel que visible, visuel, vision) qui a pour fréquentatif *visere* « aller ou venir voir » d'où « viser », qui a lui-même pour fréquentatif *visitare* « voir souvent », « venir voir qqn » « inspecter »), visée liant le déplacement avec l'attention visuelle, qui explique les « bornes » repérées de la balade et de l'inspection. Le premier emploi de visiter est constaté en théologie au sujet de Dieu et signifie « soumettre les hommes à une épreuve » et correspond aux acceptions de visitation qui insiste sur l'action d'éprouver quelqu'un. Par la suite, il s'emploie pour aller voir quelqu'un, par civilité, par devoir (XI^e) et pour aller voir des monuments (XIII^e). Egalement au sens latin de « regarder » pour examiner avec soin comme « visiter une blessure ». Au XIV^e visiteur se dit du religieux chargé d'aller inspecter les maisons d'un ordre, ou de celui qui opère des perquisitions (le sens est encore attesté comme dans visiter un bagage à la douane). Ce n'est qu'au XVIII^e qu'il désigne une personne allant voir quelqu'un chez lui (le visiteur des pauvres, les visites de charité) et ensuite pour celui qui visite un lieu ou un monument. La visite désigne ici le fait de se rendre dans un lieu pour y procéder à une inspection puis l'action d'avoir quelqu'un. Classiquement maintenant les dictionnaires séparent entre aller voir quelqu'un chez lui (visite de condoléances, visite de fiançailles, visite de remerciements...) et aller voir un monument, un lieu. Ce sens de l'« examen » attentif se retrouve dans la visite médicale, tout comme le rapport à la vision dans des expressions comme « trappe de visite », égouts « visitables ». Le sens proche du tourisme est donc minoritaire et plus tardif. On constate d'ailleurs en anglais que *visit*, met l'accent sur la temporalité de l'action, le but de l'action et moins sur son acception visuelle, ayant pour synonyme *tour*, ou même *call* pour une « short visit » s'employant dans des expressions comme *to pay a visit* pour rendre visite ou faire un petit tour. Le *sightseeing*, en revanche, signifiant le tourisme renvoie clairement à une activité visuelle (*le grand Robert & Collins*).

B- État de la recherche contemporaine

Dans le second temps de cette ouverture on va s'attacher aux différentes disciplines scientifiques dont les travaux abordent la visite et le visiteur. On constatera d'ailleurs à plusieurs reprises que les points soulevés ci-dessus par les échos dans le monde ne sont ni étanches ni complètement différenciés des préoccupations des mondes scientifiques. S'il est clair qu'aucun travail n'est réellement en lien avec la manière dont on souhaite aborder cet objet, ce sont autant de portes d'entrée intéressantes à analyser. On pardonnera à nouveau dans ce second point le sacrifice de l'exhaustivité au profit de la diversité volontairement généraliste de cet état d'une recherche contemporaine qui a à dire sur la visite. Il ne s'agit en effet pas de se plier à ce qui serait un exercice obligé mais bien d'explorer la manière dont la visite est ou non travaillée, ce qui renseigne sur certains points aveugles, angles noirs toujours intéressants à éclairer.

1/ Les liens avec les approches touristiques

Si l'entame de cette partie se fait par la question touristique, c'est pour faire tout de suite le point sur le rapport de ce travail au champ du tourisme. À la fois parce qu'on l'a déjà dit, la visite est trop souvent cantonnée ou directement associée au domaine touristique alors que nous cherchons à l'étudier pour elle-même en la détachant d'une accroche de sous-champs disciplinaires. Et à la fois parce qu'il est évident, grâce notamment aux travaux de différents géographes, que le tourisme participe aujourd'hui d'une redéfinition des rapports aux lieux et aux temps, ce qui nous invite à ne pas sous-estimer la portée de certaines analyses pour ce travail.

a. Le visiteur : unité gestionnaire du tourisme

Le « visiteur » est largement présent dans toute une production d'écrits techniques ou de type « ingénierie touristique », où il sert d'indicateur statistique d'évaluation. « *On considère de plus en plus souvent le nombre de visiteurs comme l'indicateur premier, voire exclusif, de la réussite ou de l'échec d'une activité* » (Patin, 1997, p. 105). Divers supports d'information ou de communication se font d'ailleurs largement le relais de cette importance du « poids numérique » des visiteurs, élément d'information devenu incontournable pour juger de la réussite ou de l'échec aussi bien de manifestations, d'évènements, que des saisons touristiques de régions ou d'équipements. À Nantes par exemple, à la fin de l'été 2007, déclarée période particulièrement significative, voire clef, car y étaient prévues des (ré)ouvertures importantes de lieux touristiques, a circulé la fameuse liste bilan mettant en rapport sites et nombre de visiteurs. Étant donnée l'importance prise par la venue, ou non, du visiteur, on a cherché à mieux le connaître. Dans ce type d'écrits, c'est avant tout à l'aide de la statistique que se construisent ces connaissances. Ces différentes études produisent en fait des visiteurs *moyens* unités de base d'un état quantitatif global. D'une manière qu'on dira traditionnelle, sexe, âge, profession sont des éléments renseignés pour pouvoir obtenir plus

largement, à partir de visiteurs individuels, des types de public-visiteur mis en rapport avec leurs pratiques. Il peut être boulimique, intensif, occasionnel ou indifférent. Il peut être aussi primo-visiteur, la variable de « l'état de santé » d'un site (Patin, p. 122). Cette volonté d'objectiver les types de publics s'explique de la part des gestionnaires de sites par la nécessité d'améliorer l'offre, de s'approcher des demandes ou d'être plus en adéquation avec les envies des visiteurs. Mais l'objectif peut être évidemment mercantile, lorsque l'enquête concerne les dépenses en boutique, dans le but de savoir si elles sont plus ou moins importantes suivant l'emplacement de la boutique, à l'entrée ou à la sortie du musée, ou d'éditer le chiffre de la dépense moyenne par visiteur par an en France.

Dresser cet état quantitatif se révèle être l'outil principal de gestion des sites, il permet ensuite de formuler des prescriptions, d'orienter des choix et des décisions. Car si la présence du visiteur est particulièrement souhaitée, il faut néanmoins la contrôler. Concernant le problème épineux de la gestion des flux, comptabiliser la fréquentation quotidienne, maximale et minimale, permet de calibrer et de définir des capacités de charges et d'accueil. La fréquentation par tranches horaires permettant elle d'affiner les temps d'ouvertures (donc de rationaliser les dépenses salariales) comme de répartir de manière plus équilibrée les flux (par incitations diverses à destination du visiteur). Ce type de répartition des visiteurs vise à contrecarrer les effets de leur trop grande affluence, voire de leurs comportements, qui peuvent être dangereux pour des sites « naturels » (tout comme il faut, pour ces gestionnaires, garantir leur sécurité). S'imposent finalement des mesures de contingentement, de zonage, d'organisation de circuits... Autant d'opérations de séparation spatiale qui leur sont destinées et participent de leur rapport aux lieux. C'est ainsi que certains sites vont être écartés, par mesure de précaution, de l'activité touristique, qui doit alors parfois en passer par une copie, comme pour les grottes de Lascaux.

Cette volonté statistique de connaissances nous renseigne non pas sur le visiteur (cette conception statistique ne correspond pas à la manière dont ce travail est engagé) mais plutôt finalement sur les questionnements en termes d'économie du visiteur chez ceux qui sont à son contact : réfléchir sur les capacités, les moyens, logistiques, d'infrastructure, de structures d'accueil ou autres, semble impératif pour ces professionnels divers du tourisme face à une présence de plus en plus importante de la population visiteuse.

b. Le visiteur et l'approche géographique du touriste

Les propositions gestionnaires de séparation spatiale que nous venons d'évoquer à l'attention du visiteur sont liées à sa réputation de destructeur de site, une représentation anti-touristique largement partagée et véhiculée, y compris par de nombreux travaux de recherche comme l'ont montré certains géographes¹. En se plaçant depuis les points de vue de cette dévalorisation du tourisme, la visite (guidée ou pas) en constitue le summum. C'est en effet lors de cette activité du parcours touristique que le touriste s'éloigne le plus du voyageur.

¹ Voir entre autres MIT, 2002.

Dans l'échelle des valeurs, le séjour touristique n'est souvent qu'une réduction du voyage de découverte que « *nous ne ferons jamais plus* » (Augé, 1997), aussi la visite touristique, au plus bas de l'échelle, ne se réduit-elle qu'à un simple exercice dont il faut à tout prix se distinguer. Le visiteur n'est pas le touriste. Dans l'ensemble des recherches sur le tourisme, le visiteur est le touriste quand ce dernier rentre dans un musée, une église, un monument. Le visiteur *est* quand on sait précisément où il se trouve. La visite est un temps court, inclus dans un séjour plus ou moins long, et se déroule en un lieu précis. Liée au fait que le visiteur ne fasse pas l'objet d'une réflexion à part ou particulière, cette manière de le considérer est active également parmi les travaux des géographes qui pourtant renouvellent la manière de penser le tourisme. Ils préféreront par exemple employer à propos de *Disneyland Resort Paris* le terme de visiteur et non de touriste, et la typologie qu'ils proposent des lieux créés par le tourisme¹ laisse entendre que le « site » (cirque de Gavarnie) ou le « comptoir » (les *Center Parcs*) compteraient plus de visiteurs que de touristes. Sous-entendu, le visiteur est le touriste de passage, quand ce dernier ne séjourne pas.

En prolongeant l'hypothèse de ces géographes à propos du touriste, on peut dire que le visiteur est visiteur quand il *agit* en visiteur, ce qui semble bien renvoyer à des différences par rapport au touriste (p. 290). Quelles seraient alors les distinctions ? Penser le touriste à partir de ce qu'il « fait » les a amenés à le définir comme une « *personne se déplaçant temporairement vers des lieux situés dans l'espace-temps du hors quotidien afin d'y développer des pratiques récréatives* » (p. 301) et à faire finalement de ce va-et-vient entre lieux familiers et lieux distancés un aspect essentiel de la compréhension du tourisme. Le touriste est un être en mouvement et donc en transformation. Distance à soi, réflexivité, voire invention de soi, différentes hypothèses sont proposées pour nourrir la mise en avant de la dimension récréative et non strictement récréative. À la suite d'un auteur comme Relph, le touriste est un *outsider*, soit « *celui qui n'a pas un rapport de familiarité ou un sentiment d'attachement aux lieux, ce qui peut lui conférer une liberté voire une irresponsabilité vis-à-vis de ces lieux* » (MIT, 2002, p. 95). Mais plus que la manière dont ces géographes pensent le tourisme, ce sont finalement les réflexions qu'ils ont engagés, *via* ce sujet, « en retour » sur la géographie, qui nous paraissent novatrices et que nous mobiliserons. En adoptant ce point de vue de la mobilité, notion centrale, ils réinterrogent les modalités et régimes de l'habiter (ils font du touriste un habitant temporaire), réfléchissent aux expériences différentes des lieux, réinvestissent les pratiques spatiales et leurs espaces. Car c'est bien d'une grille plus fine dont nous aurons besoin, et les notions mentionnées le permettent, puisque la visite et le visiteur ne peuvent se penser dans cette rupture quotidien/hors quotidien, qui paraît d'ailleurs de plus en plus floue aujourd'hui et difficile à mener de manière aussi duale. C'est par exemple le propos tenu autour du « post tourisme » dans l'appel à communication pour le colloque « Fins et confins du tourisme »² qui fait le constat de mutations qui produisent de multiples situations entre-deux quand prévalaient jusque-là

¹ Cette typologie des lieux touristiques distingue le « site », à savoir les lieux créés par le tourisme (le « comptoir », la « station », la « station-ville ») et les lieux investis par le tourisme (« couple ville-station », « ville ou village touristifiés », « ville ou village à fonction touristique », « ville ou village étape ») (MIT, 2002, p. 221-222).

² Colloque international *Fins et confins du tourisme*, 26 et 27 mai 2009, MSH Alpes, Grenoble.

des ruptures du type quotidien/hors quotidien. Maintenir ces oppositions théoriques conduirait à laisser impensées de nombreuses situations, dont celles de la visite qui semble bien être toujours le fruit d'une imbrication plutôt que d'une dissociation ou d'une rupture : un espace-temps spécifique au sein d'un séjour touristique, un espace-temps de loisir dans une journée de travail, un moment de travail-loisir dans un week-end... La visite va nous obliger à penser hors de ces oppositions. Il n'empêche que si on revient à ce que *fait* le visiteur, cette approche géographique du tourisme nous offre quelques apports. Le visiteur est également en déplacement, et ces travaux rappellent l'importance du déplacement physique dans la transformation individuelle. Mais l'espace circonscrit de la visite, définie depuis cette approche comme un temps de passage on l'a vu, obligerait à se questionner sur les liens entre l'impact de ce déplacement et l'augmentation de la distance. De la même manière si le visiteur crée bien une rupture, elle se caractérise surtout par sa temporalité courte, et cela conduirait à envisager une sorte de récréation express ! On se rend compte que ces approches sont effectivement bâties à partir du tourisme et qu'elles ne pourront être réinvesties telles quelles mais plutôt à partir de leurs extensions, autour des modalités de l'habiter notamment sur lesquelles nous reviendrons. Mais si comme le propose Michel Lussault, « *le tourisme a infusé la société* »¹ dans le cadre de cette réflexion sur la visite, ce détour par le tourisme paraissait essentiel. Si l'appétit géographique est une hypothèse viable, nul doute que celui pour la visite y soit lié, éclairant sa profusion.

2/ Les liens avec les mondes artistiques

Dans cette exploration des bords, des liens sont apparus avec les mondes artistiques. Une partie du champ des pratiques artistiques a en effet à voir avec la visite, comprise ici préférentiellement comme un parcours ou une déambulation, et considérée comme une méthode ou un processus (si les mots employés peuvent être parcours, balade, expédition, déambulation, marche, il s'agit parfois plus d'une volonté de distinction liée aux connotations du mot visite que de différences fondamentales). En fait, c'est vite un réseau que l'on découvre autour de ces notions, les auteurs référençant les pratiques les unes par rapport aux autres et les ancrant dans une histoire commune. Réseau qui, finalement, déborde largement les seuls mondes artistiques. Aussi les lignes qui suivent sont-elles dédiées à donner à voir ce réseau, comme un air du temps, présenté dans son étendue et dans la diversité des pratiques qui le composent (pour une analyse fine de ces pratiques on pourra se reporter aux livres mentionnés).

a. Le sens de la visite : la dimension artistique

De nombreux textes scientifiques, issus de l'esthétique, de l'art contemporain ou de l'histoire de l'art, analysent souvent conjointement un ensemble de pratiques de déambulations artistiques. Cette histoire de l'art et du déambulatoire, la plupart en font remonter l'origine à

¹ Lussault, 2007b, p. 335.

la première visite Dada à Saint-Julien-le-Pauvre organisée le 14 avril 1921, première d'une série d'excursions et de visites, mais qui restera sans suite. « *Les dadaïstes de passage à Paris voulant remédier à l'incompétence de guides et de cicérones suspects, ont décidé d'entreprendre une série de visites à des endroits choisis, en particulier à ceux qui n'ont pas vraiment de raison d'exister. – C'est à tort qu'on insiste sur le pittoresque (Lycée Janson de Sailly), l'intérêt historique (Mont Blanc) et la valeur sentimentale (la Morgue). – La partie n'est pas perdue mais il faut agir vite.* »¹. Cette visite sert en fait de repère à une tendance importante de l'art au cours du XX^e siècle qui quitte la production d'œuvres ou d'objets pour s'affirmer en tant qu'attitude (Hollevoet, 1995, p. 113). Itinéraire, parcours, dérive, déambulation, errance... compte la « dé/marche » (p. 113), ce qu'elle produit, les vertus qu'on lui attribue, les discours qui l'accompagnent et pas la production matérielle, devenue trop souvent marchandise, constituée alors seulement des traces de cette expérience (photographies, carnets de bords, cartes). Dans cette « *lignée des pratiques itinérantes dans l'espace urbain posées comme alternative à l'art pour l'art* » (p. 116) sont alors souvent rapprochées, y compris en donnant à voir les différences, les errances des surréalistes (de Breton en particulier), les dérives psychogéographiques de Debord, les pratiques itinérantes du groupe Fluxus, les excursions suburbaines de Robert Smithson² mais aussi plus tard Sophie Calle et ses filatures ou encore Daniel Buren. Un ensemble de propositions traversées (en vrac) par la volonté de lier art et critique de la vie quotidienne, de porter l'attention sur l'apparemment banal, de mêler art et ludique, de valoriser l'expérience et viser à son intensification. Paul Ardenne a proposé récemment une nouvelle notion pour rassembler des pratiques et des formes artistiques, celle « *d'art contextuel* » (Ardenne, 2004). Dans une catégorie qu'il nomme « *le déambulatoire urbain* » il propose une définition de l'artiste contextuel : « *La ville, dans les termes qui nous intéressent ? Un réceptacle nourri d'actes de présence artistique. Le premier de ces actes ? La marche, vecteur de la visite. L'artiste contextuel est un marcheur doublé d'un promeneur impénitent.* » (p. 88). C'est avant tout la forme marchée de l'art (p. 89) qui caractérise ces pratiques, même s'il faut distinguer, comme le souligne l'auteur, pérégrination hasardeuse et déplacement motivé, reprenant finalement les distinctions entre errances surréalistes et dérives situationnistes (distinction énoncée par Debord lui-même). Le pouvoir de la marche a posé « *les bases d'une esthétique nouvelle* » (p. 97) de nature cinéplastique selon Thierry Davila³, et d'un rapport renouvelé à la ville conçue comme espace pratique, d'action, d'exploration et d'expérimentation. Aussi des auteurs qui s'intéressent à la marche ou au parcours dans un sens plus large et notamment en lien avec l'espace urbain (par exemple Andrea Urlberger⁴ (2003)), inscrivent-ils également leur réflexion dans cette généalogie. La marche, le parcours, la traversée, le trajet sont pensés comme des actes créateurs et le corps « arpenteur » de l'artiste (Ardenne, 2004, p. 89), ce « *nomade urbain* » (Davila, 2002, p. 181), fait l'objet d'une véritable valorisation dans sa capacité à fabriquer de « l'expérience », maître mot de ce type de

¹ Extrait du « *papillon Dada* » annonçant la visite (Hollevoet, 1995, p. 114). Il a fait l'objet d'une édition en couverture d'un carnet de bord vendu en maison de la presse.

² Le travail de cet artiste américain commence vers le milieu des années 1960.

³ Davila, 2002.

⁴ Urlberger, Andrea, *Parcours artistiques et virtualités urbaines*, Paris, L'Harmattan, 2003, 224 p.

productions. Au sein de ces filiations multiples, la visite *artiste* peut donc s'envisager comme une pratique fortement ancrée dans l'espace urbain, critique et esthétique, où le récréatif se joint au subversif. L'ensemble des principes qui viennent d'être énoncés pour résumer rapidement ces pratiques spécifiques du champ artistique trouverait à s'investir plus ou moins dans la visite. Certes, la visite n'est pas l'errance. Elle se range assurément du côté des « déplacements motivés », même si l'emploi de cette généalogie commune permet de nourrir le côté processuel de la visite impliqué par la marche au-delà d'une distinction de hasard, de choix et d'intentionnalité. Cette généalogie rapide nous révèle aussi les liens entre pratique et discours théorique ou critique, dont a pu se trouver investie la visite et qui surtout éclaire tout un « réseau secondaire ». En effet, de nombreuses pratiques contemporaines dans des champs divers et non plus seulement artistiques, que ce soit l'urbanisme, les sciences sociales, voire des croisements entre les deux, sont issues en partie (et s'en revendiquent souvent) de ce que nous venons de retracer. Et comme pour le tourisme, il paraît essentiel de les faire apparaître tant nous avons et allons rencontrer des discours émanant de ces croisements.

b. Multiplication théorique : la dimension des sciences sociales

Si les écrits précédemment mobilisés se situaient dans l'histoire de l'art (acception élargie), l'essor de ces pratiques déambulatoires en dehors de l'art conduit aussi à une diversification : textes produits par les acteurs eux-mêmes, textes méthodologiques de sociologues ou d'anthropologues, textes commentaires-analytiques de chercheurs au sein d'une recherche-action, mais aussi parfois des textes plus proches de l'essai. La théorisation de ces pratiques n'est en effet pas surprenante tant elles se présentent elles-mêmes, au départ, comme des mises en pratiques de théorie. La notion de « situation construite » par exemple, définie dans *l'Internationale situationniste* n°1 de juin 1958 (Violeau, 1998, p. 8) reflète cette imbrication entre pensée et pratique, à la fois concept et expérience (le groupe lui-même étant composé d'artistes et de théoriciens). Cette notion s'est particulièrement diffusée, ainsi que la pensée plus globale des situationnistes dans le domaine de l'architecture, et notamment du côté de ceux pour qui la construction apparaît plus comme une destruction. Il est très souvent fait référence au laboratoire *Stalker*, groupe d'architectes italiens qui revendique dans son manifeste¹ l'exploration de ce qu'il appelle « les territoires actuels », « les aires interstitielles et marginales, les espaces abandonnés ou en voie de transformation. ». « Traverser est pour nous un acte créatif » (p. 4). Nommés « post-situationnistes » par Guy Tortosa (critique d'art) qui parle avec/pour eux, il écrit que « ce que Stalker tente d'établir du côté de l'architecte, c'est l'invention d'une pratique du regard, d'une herméneutique, d'une activité à proprement parler sans objet (ou sans œuvre), d'une science de la construction dont, pour une partie au moins, le plan, l'esprit et le matériau sont apportés par l'utilisateur » (p. 14) Apparaît ici un point que nous n'avons pas encore mentionné, mais qu'Ardenne met particulièrement en évidence : l'art contextuel se définit aussi comme art de la participation, l'artiste se positionnant comme activateur de pratiques de partage et de

¹ *Stalker, Attraverso i territori attuali = à travers les territoires actuels*, Paris, Jean-Michel Place, 2000, 60 p.

création collective (principe déjà présent dans *l'Internationale situationniste*). Ainsi de marcheurs, les artistes, mais évidemment aussi les architectes et les urbanistes, peuvent se faire organisateurs de marches. L'essor de l'esthétique participative des années 1990 (Ardenne, 2004, p. 196) opère un glissement. Le public, sa participation, s'inclut dans les démarches des artistes déambulateurs. Boris Sieverts a par exemple créé une « *agence de voyages urbains* » (Sieverts, 2002, p. 40) à Cologne. Il est guide de randonnées pédestres qu'il organise décidant l'entièreté du cheminement de manière très précise, et qui sont pour lui autant de projet « *de densification poétique du monde* » (p. 40)¹. Il est attiré par les espaces suburbains, les marges de la ville ou espaces entre-deux tout comme *Stalker* : « *Dans le système de repère que je tente de reconstruire avec mes randonnées, les autoroutes, les gravières, les sablières et les zones industrielles représentent l'équivalent des rues de traverse, des bâtiments et des tours que remarque plus volontiers le randonneur urbain ordinaire* » (p. 50). Il vise, dit-il, à transformer la perception habituelle de la périphérie.

Changement de perception, participation, parcours, engagement, dispositif pratico-théorie et critique... il y a de quoi se perdre dans les méandres de ce qui pourrait finir par être mis en lien et qui fait partie de l'architecture, de l'art, de l'urbanisme (on peut citer les *Chemins de Randonnées Urbaines* du collectif *Ne pas plier* (Ivry-sur-Seine), les explorations urbaines ou marches créatives du *Labau* (laboratoire urbain) et des *Ouvreurs de promenades* (Paris) ou encore les visites guidées à travers l'inconscient des villes par *l'Agence Nationale de Psychologie Urbaine*²). On comprend facilement comment de telles notions peuvent attirer et être mobilisées par des milieux divers. À l'occasion d'un colloque « *Construire quoi ? Comment ? Rencontres nationales des pratiques socioculturelles de l'architecture* »³, on pouvait se rendre compte de la diversité des formes possibles des pratiques professionnelles. Se proposant d'échanger pendant trois jours autour des pratiques visant à produire un travail avec *l'autre*, à base de matériaux issus de promenades, visites, balades, veillées ou réunions, ce colloque réunissait autour de la table (au sein de laquelle le livre de Paul Ardenne faisait référence) rien de moins que des collectifs d'artistes visant une pratique plus ou moins subversive, des bureaux d'études en quête de méthodes nouvelles pour conduire des diagnostics plus épais dans un souci d'assistance à maîtrise d'ouvrage, des collectifs ou agences d'architectes spécialistes d'installations éphémères et participatives, des associations animatrices d'ateliers pédagogiques... Les issues pratiques de ces principes théoriques et méthodologiques *a priori* assez proches parmi ces différents acteurs se sont révélées parfois à milles lieux les unes des autres.

¹ On notera au passage, mais nous le mentionnons rapidement car nous y reviendrons plus longuement dans la partie suivante, que ce texte de Sieverts est tiré d'une revue intitulée *Le Visiteur*.

² L'*Agence de Psychologie Urbaine* regroupe le *pOlau* (pôle des Arts Urbains) de Tours et le collectif d'architectes *Exyzit* (Paris). Pour des précisions sur ces démarches on peut se reporter aux sites Internet : <http://www.lesouveursdepromenades.org/> ; <http://www.anpu.fr/> ; <http://www.polau.org/> (celui du Labau est en construction <http://www.laboratoireurbain.org/> et *Ne pas plier* ne semble pas en posséder) (consultés le 12 05 09).

³ Elles ont eu lieu du 16 au 18 octobre 2007 à la Friche de la Belle de Mai à Marseille.

Nous arrêterons donc là cette exploration pour revenir à des répercussions plus proches des sciences humaines et sociales (même si, on l'a compris, la pluridisciplinarité est constitutive des pratiques que nous évoquions). On pense entre autres à des méthodes comme les parcours commentés travaillés par l'équipe du CRESSON ou à la méthode des itinéraires de Jean-Yves Petiteau¹. Ce dernier, interrogé sur l'émergence de la notion de parcours dans les sciences sociales, filiation reconnue à sa méthode des itinéraires, renvoie également aux mouvements des années 1970. Les philosophies libertaires et libératrices de l'époque, qui pensent le ludique et l'artistique comme possibles subversions à l'ordre établi, conduisent à revaloriser la notion de parcours. Félix Guattari, Michel Foucault, Henri Lefebvre, les Situationnistes sont présents dans sa généalogie, mais Jean-Yves Petiteau mentionne plus particulièrement dans sa trajectoire personnelle la figure de Fernand Deligny, le premier à faire du parcours une méthode marginale par rapport aux savoirs constitués. Travaillant auprès d'autistes, le parcours se révèle pour lui un moyen d'aller chercher le sens là où on n'essayait pas de le trouver. Dans cette filiation, le parcours est alors lié aux situations d'écoute, à la manière de faire surgir du sens, une expression qui soit différente. Le second temps, selon Jean-Yves Petiteau, dans le développement des parcours, est lié à l'essor et à l'émergence des Arts de la rue : cette seconde phase conduirait à une systématisation de la notion de parcours, basculant alors vers l'exemplarité et se vidant de son sens.

Les Arts de la rue (comme ils seront appelés par la suite) se structurent (y compris institutionnellement) dans les années 1980, accompagnés d'un discours savant sur l'urbain. En fait, c'est autour des Villes Nouvelles que s'expérimente la réunion de ce champ artistique en émergence, de l'urbanisme et de la sociologie. En effet, des chercheurs (de l'EDRESS) mènent une enquête à l'occasion d'une manifestation à la Ferme du Buisson à Marne-La-Vallée organisée sous l'égide de *Lieux Publics*² qui conduit à théoriser ce type « d'intervention culturelle en espace public » et notamment en rapport au sentiment d'une ville en crise (perte de sens des espaces modernes). Une idée nouvelle émerge selon Philippe Chaudoir (sociologue spécialiste des Arts de la rue) qui consiste à tenter de réanimer *la rue* conçue comme un espace festif, un espace de partage citoyen³. Chercheurs et artistes sont à nouveau réunis pour réfléchir à la fonction sociale de l'art et à ses « territoires d'intervention » (l'art peut-il participer de la création du lien social ? l'art peut-il faire émerger une identité des lieux ?). Le pendant « recherche-action » des Arts de la rue qui va en découler mobilisera en effet la notion de parcours, sous l'impulsion d'un acteur en particulier, Michel Crespin, directeur de *Lieux Publics* (basé depuis à Marseille) qui engage un travail intitulé « les parcours d'artistes », soutenu par une commande de recherche du Plan Urbain (recherche menée en 1995 et 1996). Le parcours est conçu comme le premier temps d'un cheminement qui mènera l'artiste à concevoir un projet pour la ville de Marseille. « *L'artiste arrive, le premier jour, à 19 heures. Alors commence un premier parcours où c'est le Marseille nocturne qui occupera le devant de la scène. Il durera 12 heures et débute par une vue panoramique, celle du Belvédère qui domine le Nord de*

¹ Pour l'explicitation de ces méthodes se reporter à Petiteau, Pasquier, 2001 et Thibaud, 2001.

² Ostrowetsky, Sylvia, « La ferme urbaine », *Espaces et sociétés*, n°60-61, 1991, pp. 27-59.

³ Chaudoir, 2000.

Marseille. C'est un espace étonnant, situé sur l'autoroute du Littoral, au débouché de la chaîne de l'Estaque. Ici Marseille, abruptement, commence. » (Chaudoir, 2000, p. 98). La pérennité des réflexions engagées à cette occasion sur le rapport entre l'artiste et la ville se révèle dans une recherche-action récente qui en est le prolongement. Menée par l'urbaniste Maud Le Floc'h (en charge du *pOlau* mentionné ci-dessus), cette recherche a fait l'objet d'un livre intitulé *Un élu un artiste : Mission repérage(s)*¹. Si elle ne réunit plus cette fois Michel Crespin et des artistes mais des élus et des artistes, elle s'inscrit toujours dans ce réseau de travaux et réflexions méthodologiques qui associe autour de cette notion de parcours, celle de la valorisation de la marche, de la rencontre avec l'autre et de l'écoute, comme *autres* moyens (car non dominants) de lecture des espaces urbains et des territoires². À la fin de l'ouvrage, on retrouve des textes de chercheurs comme Philippe Chaudoir mais aussi Luc Gwiazdzinski (géographe) qui ont accompagné cette recherche.

Dans son texte Gwiazdzinski, qui se met sous la bannière des « *praticiens urbains alternatifs* » (p. 238), donne à voir la collusion d'intérêts entre chercheurs et artistes autour de la question du renouvellement des méthodes. Ce géographe est en quête de manières différentes d'explorer l'espace urbain afin de nourrir ses réflexions sur la ville 24/24, principal axe de ses travaux. On retrouve à nouveau dans ce texte la généalogie que nous donnions précédemment (s'y ajoutent Georges Perec, François Maspero, Marc Augé ainsi que le Latourex déjà évoqué), donnant à penser qu'elle finit par légitimer tous types de pratiques mobilitaires. Selon ce géographe, « *cet amour du mouvement et cet attrait pour les dimensions sensibles de la ville ne sont pas la propriété des géographes et des artistes. Elles s'inscrivent dans une histoire longue et correspondent également à un nouveau besoin des chercheurs comme de la population : mouvement et éveil des sens* » (p. 239). Il invite les usagers à partir eux-mêmes à la découverte de leur propre ville dans une sorte de condensé de ce que nous avons abordé : « *les guides de randonnées urbaines se multiplient. Les parcours urbains thématiques fleurissent jusque dans les plus petites villes* » (p. 240). « *Sortez des trajets quotidiens usants ou des figures touristiques imposées et retrouvez le goût de la ville et des autres ! Exploreurs du quotidien, partez à la conquête de la ville avec méthode tout en laissant faire le hasard* » (p. 244). Ainsi nul doute, si nous le suivons, que le parcours soit à la mode.

Nous allons arrêter ici cette compilation de pratiques et de leurs acteurs. La volonté, était d'une part, dans la logique de ce tour d'horizon, de donner à voir des ramifications plus que des analyses en profondeur, et d'autre part d'associer l'art avec la visite, car ce domaine constitue une boîte où puiser des idées, des discours et des manières de faire pour de nombreux acteurs. Ces différents exemples mettent suffisamment en valeur les croisements,

¹ Le Floc'h, Maud, 2006.

² Les parcours ont lieu dans plusieurs villes en France. L'élu et l'artiste font ensemble deux parcours dans la ville de l'élu, un préparé par l'artiste et l'autre préparé par l'élu. Le parcours est conçu comme un dispositif autant de compréhension critique de la ville-même que de rencontre entre deux types différents de regards et de conceptions. Pourtant cette méthodologie paraît tellement « encadrée » qu'on finit par se demander si, en effet, le processus ne dépasse pas le contenu lui-même. C'est en tout cas l'aspect qui ressort du livre, desservant dans son mode de restitution les expériences *in situ* dont il est difficile de percevoir la force. On s'appuie sur notre note de lecture (in *Lieux communs*, n°10, 2007).

les échanges qui se trament autour de la question du déplacement en espace urbain. On perçoit que le parcours est relié à des schémas de pensées qui en font un acte créatif, une expérience de l'espace urbain à même de le subvertir, une participation festive et ludique potentiellement identitaire et mémoire d'une ville... De même que parler du tourisme nous a indiqué que la visite était un temps court, circonscrit spatialement, aborder ces aspects artistiques conduit à différencier la visite de la dérive hasardeuse ou encore de l'errance. D'une part, la visite mène d'un départ à une arrivée, parcours au cours duquel ce n'est pas le hasard mais une intention qui dirige. D'autre part, cette multiplication des parcours soulève des questionnements autour de la systématisation de méthodes ou de processus (y compris d'ailleurs à propos de la méthode des itinéraires) incluant la visite. Ces pratiques ne sont-elles que des récupérations vidant de leurs contenus premiers les modèles qui les ont en partie nourries ? La visite est-elle parfois plus un modèle procédural, c'est-à-dire une manière de *faire* et non pas tant de *dire* ? Nous pourrions alors entamer une critique, non pas de l'art pour l'art, mais de la méthode pour la méthode. Dans le même temps en tout cas de notre propre réflexion sur la visite, se perçoit comme une montée en puissance de l'expertise du parcours et des visites.

3/ Dans les lieux du visiteur : des sciences spécifiques

Notre poursuite des sciences produisant un savoir sur le visiteur et la visite nous a fait rencontrer des disciplines plus ou moins stabilisées, que l'on se permet ici de regrouper parce qu'elles ont à voir avec la question de la transmission ou de la réception, et qu'elles interrogent en ce sens le visiteur : la muséologie, qui analyse le musée comme média et les expositions comme communication ; les sciences de l'information et de la communication ; ou encore la médiologie quand elle interroge les monuments, les jardins et autres lieux visités ou visitables. Autant de possibilités de chercher à savoir ce qui se passe quand le visiteur visite.

a. Le visiteur : récepteur d'un message

La muséologie définie comme « *science du musée* » (Gob, 2006, p. 15) inclut dans son (vaste) programme l'étude du public, et ce de manière particulièrement nette depuis le début des années 80 où le visiteur s'est imposé pour les institutions muséales comme un maillon à prendre en compte, aboutissement de l'évolution du musée qui *s'adresse à* et non plus seulement *laisse voir*, et affirme ainsi sa fonction d'exposition (et moins de conservation stricte par exemple) (p. 83). Le travail renouvelé autour de la présentation des œuvres, le développement de la scénographie et la multiplication des expositions ludiques ou interactives font partie de cette révolution muséale. En termes de travaux de recherche, chaque type de musée, chaque type d'exposition peut alors être l'occasion d'étudier le

visiteur, de réfléchir aux expériences, différentes ou non, apportées par telle exposition¹. Le musée est ainsi le lieu paradigmatique de l'étude du visiteur, et la question de la manière dont il comprend le sens de l'exposition est ce qui anime et justifie les principaux travaux sur le musée.

Évaluation des expositions et études des comportements semblent ainsi aller de pair. Il se trouve en effet qu'il est très difficile (et la position ou la définition de la muséologie n'y aide en rien) de réussir à les dissocier tant les deux semblent imbriquées l'une dans l'autre, au sein de ce que François Mairesse appelle, à l'instar des *visitor studies*, les études de visiteurs² (*a contrario* de la distinction par l'objectif proposée par les auteurs de *La muséologie* qui classent études de comportements en recherche fondamentale et évaluation des expositions en recherche appliquée).

L'approche dite « comportementale » (qui complète celle statistique classique du *qui* est le visiteur) vise à comprendre comment le visiteur *reçoit* l'exposition. Menée surtout par des psychologues, des pédagogues ou des cognitivistes, la méthode mise en œuvre s'appuie sur l'observation directe du visiteur pendant sa visite et notamment l'observation de son parcours de l'exposition. Dans le postulat de départ de son texte *La méthode des parcours dans les lieux d'exposition*, Sophie Mariani-Rousset (2001) formule ce lien entre comportement et sens de l'exposition : « *l'appropriation du contenu de l'exposition se concrétise dans celle de l'espace qui se manifeste notamment par les parcours de visiteurs* » (p. 29, l'auteur souligne). Autrement dit, dans cette méthode, la manière dont le visiteur se déplace, ses mouvements, ses attitudes constituent autant de révélateurs pour l'observateur extérieur. Mariani-Rousset fait remonter aux années trente l'étude de l'exposition *via* l'observation du visiteur (p. 32), et on comprend en effet clairement ce que ce type d'approche doit aux tenants des origines, Edward S. Robinson et Arthur W. Melton, deux chercheurs (psychologues) américains qui ont vraisemblablement marqué le champ. Deux de leurs textes ont été traduits dans le numéro 8 de la revue *Publics & Musées*. « *Exit le visiteur type, les musées se penchent sur les hommes et femmes réels* » de Robinson³ renvoie à la volonté dans ces années-là de passer d'une connaissance « *impressionniste du visiteur de musée* » (p. 14) à une systématisation des connaissances nécessaires et permises par l'introduction des « *méthodes d'observation et les moyens statistiques de la psychologie moderne dans cet environnement, pour développer peu à peu une connaissance concrète du visiteur de musée* » (p. 14). Mariani-Rousset en rappelle un des résultats, à savoir que le visiteur a tendance à tourner à droite en entrant dans une salle « *dont l'environnement ne*

¹ Dans sa thèse, Florence Belaën réfléchit ainsi précisément aux caractéristiques des expositions à scénographie d'immersion (Université de Bourgogne, Sciences de l'information et de la communication, « L'expérience de visite dans les expositions scientifiques et techniques à scénographie d'immersion », 2002).

² Ces études de visiteurs constituent comme il l'écrit dans un « provocative paper » un domaine propre lié au musée particulièrement bien structuré qui possède « ses propres congrès et association (*Visitors studies association*) ainsi que des périodiques qui sont entièrement (*Visitor Studies, Visitor Behavior, ILVS Review, Current Trends in Audience Research and Evaluation*) ou partiellement consacrés au sujet (*Publics & Musées, Culture & Musées*) ». <http://www.lrz-muenchen.de/~iims/icofom/provocativemairessefrances.pdf> (consulté le 3 08 08)

³ « Études de publics, années 30 », *Publics & Musées*, n°8, Presses Universitaires de Lyon, juillet-décembre 1995, pp. 11-17.

favorise aucun côté particulier » (Mariani-Rousset, 2001, p 31). Robinson positionne clairement ce type d'études dans une application pratique, le conservateur doit « *tirer avantage du parcours naturel de ses visiteurs* » (p. 16). Le texte de Merton¹ traduit aussi une visée essentiellement pratique de son étude dans laquelle il cherche à mettre en rapport un nombre de tableaux exposés et « *l'intérêt manifesté* » des visiteurs. On ne peut raisonnablement parler de recherche fondamentale à propos des études comportementales, car la manière de poser les questions épouse les problèmes des gestionnaires et des concepteurs d'exposition. Mais ce qui nous préoccupe n'est finalement pas tant de dire que c'est un « problème » que de montrer le rapport au visiteur et à l'espace que ces travaux impliquent.

Ce que Merton appelle « *l'intérêt manifesté* » des visiteurs est en fait « *le temps moyen passé à regarder* » mesuré en secondes et rapporté au nombre de tableaux. Tableaux dont il est impossible de savoir si le temps passé devant est dû à leur intérêt intrinsèque ou à leur emplacement dans la salle ! En bref, il est possible pour eux de rapporter un intérêt global au temps total passé dans la salle. La muséologie contemporaine est prise dans le même type de questionnements quand elle cherche à savoir ce que lit un visiteur, soit finalement « *à peine un tiers des textes d'une exposition* » (Gob, 2006, p. 120). Le visiteur est avant tout considéré comme une capacité d'attention. Cette attention quantifiée, détaillée, est reliée à l'intérêt qu'il porte. Et la visée pratique de ces travaux de recherche met les auteurs parfois dans des positions compliquées, obligés par exemple de mettre cette note de bas de page à la suite de cette remarque sur la non-lecture du visiteur : « *et surtout ne pas considérer que c'est la faute du visiteur, qu'il est trop paresseux ou trop bête* ». S'il n'est pas bête ou paresseux, il est quand même bien un peu récalcitrant ! Ces différentes remarques traduisent une conception du visiteur à éduquer, à toujours intéresser plus. Ce sont d'ailleurs souvent des êtres « psychologisés » (il leur faut du rythme, qu'ils ne se découragent pas...) (Mariani-Rousset, 2001, p. 30). L'exposition, dite moyen de communication « *doit servir le message qu'elle véhicule* » (p. 32), mais elle est bien plutôt moyen de transmission, dans le sens où le regrette Yves Winkin à propos de l'acception communément admise des Sciences de l'information et de la *communication* qui réfléchissent en termes de flux unidirectionnel la *transmission* de messages vers des récepteurs (Winkin, 2001, p. 19). Malgré les intentions énoncées comme celle qu'« *une caractéristique fondamentale du média exposition est le rôle essentiel laissé au récepteur – le visiteur – dans la construction du sens* » (Gob, 2006, p. 104), la manière de mener ces études de comportements conduit à penser que ce n'est pas si évident. Le visiteur n'est considéré que dans l'écart entre parcours prévu (par les concepteurs et gestionnaires de lieux d'exposition) et parcours vécu, écart que ces études cherchent à renseigner et « corriger » pour que se rejoignent finalement toujours plus l'intention (parcours prévu) et la réception (parcours vécu). Et si l'article de Mariani-Rousset vise en effet à épaissir le visiteur en lui accordant la construction de son sens de l'exposition, et qu'elle inclut de nombreux autres aspects méthodologiques à coupler aux « suivis » de parcours pour obtenir une étude complète, il n'empêche que la conception de l'espace que

¹ « Études de publics, années 30 », *Publics & Musées*, n°8, Presses Universitaires de Lyon, juillet-décembre 1995, pp. 21-41.

ces études implique est totalement instrumentale. L'espace contraint, oriente, bref ne se comprend que dans une pensée fonctionnaliste et normative, amenant *in fine* à définir le bon parcours comme « *celui permettant la meilleure reconstruction possible du message initial de l'exposition* » (p. 35).

b. Le visiteur : un usager compétent

Nous retrouvons des questionnements proches de ceux qui agitent la muséologie et ces études de visiteur dans le champ médiologique. Cette discipline (qu'on dira en construction sous l'égide de Régis Debray) s'appuie sur un intérêt très large pour les faits et moyens de transmission, et interroge donc entre autres la transmission du sens. Catherine Bertho-Lavenir écrit dans l'introduction à l'ouvrage collectif *La visite du monument* : « *que se passe-t-il lorsque nous visitons un monument ? Comment ce dernier prend-il sens à nos yeux ? Quel message est délivré ? Que signifie, au sens propre, l'édifice que nous côtoyons ?* » (2004, p. 9). D'autres ouvrages donnent à voir une partie de ce que recouvre la médiologie. Monique Sicard dans *La fabrication du regard* (1998) s'intéresse à montrer les effets et ce que produisent les innovations scientifiques ou techniques liées à l'image dans les sciences. Elle y analyse de manière très concrète comment de nouvelles imageries redéfinissent le champ du savoir en fonction des potentialités nouvelles qu'elles offrent (de visibilité, de transportabilité...). Bertho-Lavenir, dans *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes ?* (1999a) reprend une histoire du tourisme depuis le point de vue d'une histoire des évolutions techniques et analyse les implications dans la géographie et les espaces du tourisme de la voiture et de la bicyclette, moins connus que le chemin de fer. Bref, on comprend que des auteurs émergeant à la médiologie en viennent à s'intéresser au monument au sens large¹, à le considérer comme média et à l'interroger dans sa participation des redéfinitions de sens. Les textes de *La visite du monument* visent d'ailleurs à décrire la façon dont la pratique fait surgir le sens de l'édifice. La médiologie fait donc aussi de la visite un moment de construction du sens, « *le moment où un édifice acquiert une signification aux yeux de celui qui lui est confronté* » (Bertho-Lavenir, 2004, p. 10), mais elle promulgue au visiteur un rôle plus déterminant, voire « milite » pour sa réintroduction dans les recherches sur le patrimoine et la mémoire collective (Bertho-Lavenir, 1999b, p. 161) étant donné que le visiteur est pour elle participant de la construction du sens et coproducteur du monument : pas de monument sans visiteur (2004, p. 10). Elle montre en effet que la visite s'inscrit dans la production du monument et que l'usage « *accompagne très étroitement leur découverte et leur institution* » (1999b, p. 159) que le visiteur intervient dans la fabrique mais aussi dans ce qui est dit sur/à propos du monument. On a donc bien là un visiteur qui est coproducteur du sens, et non pas seulement reconstruteur d'un sens qu'on lui propose. Aborder les valeurs culturelles, la construction des regards vient restituer une épaisseur à la lecture de ces visiteurs. Le visiteur n'est plus seulement en « bout de chaîne ». L'expérience qu'il accumule, qu'il restitue (écrits divers), vient également « *diffuser un*

¹ Un numéro des *Cahiers de médiologie* y fut consacré (« la confusion des monuments », n°7, premier semestre, 1999, Gallimard).

mode de lecture privilégié » (2004, p. 21) ou des modèles de comportement. Le livre *Le territoire du vide* d'Alain Corbin consacre ce lien entre voyages, visites (comme celle essentielle et rituelle du chemin de Scheveningen qui conduit jusqu'à la mer) et évolution de la perception des rivages. La visite est ainsi pensée comme une expérience sociale, plus problématique et complexe, et au visiteur sont restitués son expérience, son corps et ses émotions (Bertho-Lavenir, 2004, p. 18). Et même s'il s'agit de montrer que le visiteur se conforme au parcours attendu, qu'il fait les arrêts à faire pour voir les choses à voir, faisant de son corps un « *corps comprenant* » comme l'a écrit Marie-Blanche Potte à propos de la visite des jardins de Versailles¹. Mais dans ce texte, elle détaille les codes et les normes liés au système politique et esthétique de l'époque, qui lui paraissent nécessaires à la compréhension de ces comportements, en tant qu'ils sont autant de « *modes d'emprise sur le visiteur* » (Potte, 2004, p. 166). Elle propose finalement, dans son analyse, de penser que respecter ces codes, s'y employer et non s'y plier, permettent au visiteur à la fois de faire « la juste visite », d'éprouver « le juste sentiment », et à la fois de montrer un savoir-faire. Pour elle, le visiteur est *savant* de paraître en un lieu et de s'y comporter convenablement (p. 174). Cette dimension est absente des études de muséologie alors qu'on peut en effet se demander comment ne pas penser la posture du visiteur de musée en termes de normes (préconisant le rapport au toucher, la distance au tableau...) et y inclure ces « arrêts devant tableaux » qu'elle comptabilise. Regarder est l'activité attendue dans ce lieu, et ce pour quoi est pensée comme « déviante » une absence de regard vers une œuvre. De la même manière, il n'est pas fait état des interactions avec les autres visiteurs, ils n'apparaissent qu'à l'état de foule quand, trop nombreux, ils font prendre au visiteur des décisions intempestives (du type prendre à gauche en entrant). Les études de visiteur finalement nous révèlent à quel point les manières de se comporter peuvent être présupposées et non pas historicisées.

Il ne s'agit pas d'opposer radicalement la muséologie et la médiologie mais cette mise en parallèle paraissait intéressante. Dans les lieux dédiés aux visiteurs, les attentes de comportements, portées par des règles, des dispositifs spatiaux ressortent peut-être plus clairement que dans des lieux moins « idéal-typique », ce qui conduit aussi à souvent envisager les comportements effectifs comme des réponses. C'est vraisemblablement en spécifiant nos angles théoriques et notamment de la théorie spatiale que de tels aspects pourront être discutés. Le corps et son parcours font sens dans ce type d'approche et ce n'est pas l'exploration précédente du champ artistique qui fera douter de cette affirmation, mais tout dépend de la conception théorique du visiteur et de son savoir. En effet, ces travaux alertent sur les coups de force parfois possibles entre ce qu'on observe et ce qu'on peut en dire. Si ce travail se positionne clairement dans une conception d'un visiteur actif, ceci incluant évidemment son activité visuelle (et les apports de l'ethnométhodologie permettront d'en discuter), est-il possible de savoir ce à quoi pense un individu seul qui regarde quelque chose ? Est-ce bien nécessaire ?

¹ « Petite suite des convenances au jardin : Versailles, Stowe, Citroën » In Bertho-Lavenir (dir), 2004, p. 159-174.

4/ La visite comme situation

Depuis le début de ce tour d'horizon, la visite est plus apparue comme un analyseur (des comportements touristiques, de l'évolution des messages des monuments ou de la réception d'une exposition) que concrètement analysée. Les textes suivants, pris dans des domaines et des champs de recherche différents, ont un lien essentiel, celui de prendre la visite comme une situation analysable. Si la visite est certes encore dans ces écrits le moyen de renseigner *autre chose*, reflétant alors l'ancrage théorique des auteurs, elle y est tout de même analysée de manière approfondie. L'analyse d'une situation de visite est un choix opéré par certains auteurs. Lorsqu'on est pris dans une enquête de terrain, dans une recherche sur un temps long, analyser voire exemplifier une visite et écrire un texte (plus ou moins long) sur ce qu'elle révèle est un moyen semble-t-il efficace de rapporter sous forme condensée et un peu différente des résultats d'enquêtes. Il ne s'agit plus alors de visiteurs moyens ou génériques tels qu'on les a plutôt croisés jusque-là mais de visites plus « personnalisées » dont les acteurs, et ceux-là précisément, importent.

Joël Mariojouis dans son texte intitulé « *Pierre Bourdieu au Val Fourré : de quelques obstacles à la réception profane d'une sociologie critique* » (2006) analyse ainsi la visite d'une personnalité connue du monde scientifique. Il fait de la visite de ce sociologue un *cas* pour poser « *le problème générique des relations susceptibles de se nouer entre un sociologue (ou plus généralement un "intellectuel") et les classes populaires ("le peuple")* » (p. 116). Il se saisit de cet « *évènement où se cristallisent les interactions* » pour renseigner une problématique qui dépasse cette seule visite (qui consiste en fait en la participation à une émission de radio et à une conférence-débat). Pour l'argumentation déployée dans cet article, il renseigne la trajectoire de ce visiteur particulier afin d'expliquer sa participation ce jour-là à ce type d'évènement, reflet pour lui de la volonté de Pierre Bourdieu, en fin de carrière, de penser un « *savoir engagé* », de réfléchir à l'utilité possible de la sociologie dans une volonté de transformation sociale. Élargissant sa réflexion de la visite réelle à la « *logique d'un ordre social* » et à la manière dont les écarts dans la distribution des capitaux ressortent, il fait du visiteur qu'est Bourdieu finalement plus un idéal-type qu'un visiteur réel. Joël Mariojouis se saisit de cette visite comme cas aussi parce que son travail lui permet de connaître en amont ce terrain du Val Fourré¹, qu'il peut reconnaître dans le public des participants et en produire à rebours une analyse. Sa connaissance est plus importante que celle de Bourdieu, en effet rapide visiteur.

On retrouve des enjeux similaires dans un texte de Séverin Muller (2002) qui fait une thèse sur la sociologie du risque sanitaire dans les abattoirs. Il extrait les visites du reste de son travail de terrain car elles « *révèlent de façon originale les interactions au sein de l'entreprise entre le personnel de la production et celui des bureaux, comme elles éclairent sur les relations que noue l'entreprise avec l'extérieur* » (p. 89). Voici ce qu'il précise dans un encadré méthodologique : « *ces différentes phases de l'enquête m'ont permis d'être*

¹ L'auteur précise qu'il mène une enquête ethnographique depuis une douzaine d'années sur les jeunes des classes populaires.

successivement visiteur, ouvrier au moment des visites, puis observateur aux réunions d'encadrement où il était fait mention de celles-ci. Manifestement, il existe un grand décalage entre le fait d'être visiteur, guidé par un professionnel de la communication sur un chemin balisé, et celui de se retrouver en tant qu'ouvrier pendant que se déroule une visite. Ce constat soulève une question d'ordre méthodologique : quel crédit peut-on accorder aux études qui, s'appuyant sur des visites dans un temps limité et sous une autorité désignée, n'interrogent pas le sens de la présence des visiteurs et son effet sur le déroulement des événements visibles ? Dans les abattoirs, par exemple, lors d'une visite profane, les scènes sont si violentes que le regard subjugué se focalise sur les aspects sensationnels. Nous sommes guidés en spectateurs naïfs et dociles, à la mesure de nos étonnements successifs. Découvrir un milieu totalement étranger empêche de poser le regard sur ce qui est caché. La longue durée de l'observation permet au contraire de mettre en lumière la diversité des manières de travailler à un même poste et de saisir le décalage avec le premier regard du visiteur ».

Cette longue citation est un passage important pour un ensemble de présupposés logiques qu'il est possible d'en extraire : il existe une différence entre le visiteur et le visité ; les événements présentés aux visiteurs ne sont pas les événements normaux ; la visite n'est pas l'ordinaire ; de fait, les études qui se contentent d'une analyse unilatérale (côté visiteurs) sont biaisées voire faibles ; le visiteur, surtout si c'est spectaculaire, n'a pour lui que les apparences ; de l'autre côté (celui des ouvriers) se saisit la réalité quotidienne du travail. Comme dans l'exemple précédent, le texte de Mariojouls, la différence entre le visiteur et le visité s'ancre résolument sur une question de savoir. Celui du visiteur étant toujours minoré, ridiculisé. D'où le renvoi qu'il fait à la notion de mise en scène : *« le travail est véritablement mis en scène et il apparaît que les observateurs de passage et les observés entretiennent l'illusion selon laquelle la manière de travailler au moment des visites est celle en vigueur de façon permanente. »* (p. 91). À lire le début de son texte, on pense d'ailleurs qu'il va chercher à montrer les ressources propres des ouvriers (dans un positionnement sociologique assez « classique » croisé là à une sociologie des professions qui pose des statuts clairs et définitifs) pour déjouer les visites qu'il nomme des intrusions (il ne va pas faire état de ce que pensent les différents visiteurs, ici limités au rôle d'intrus observateur). Son enquête lui permet assurément de récolter un matériau empirique conséquent qui, en tant que tel, nous intéresse (connaissance très précise de ce qui change en fonction du public, des types de visites et leurs agendas), mais qui surtout l'amène à complexifier (si on se base sur l'effet de l'introduction) la portée de ces visites.

Ses observations viennent en effet perturber l'opposition duale entre travail prescrit et effectivement réalisé pour obtenir une pluralité de prescriptions et de manières de faire. Il aboutit d'ailleurs à proposer une typologie de visites (en fonction des catégories d'intrus, degré d'importance accordée par le personnel et incidence sur le suivi des prescriptions et la cadence), qui cadrent (même s'il ne le dit pas de cette manière) différemment les situations faisant qu'un comportement peut être admis dans une visite et prohibé dans une autre (celle d'un public scolaire et celle d'un agent de contrôle). *In fine* les visites et les connaissances qu'elles permettent aux ouvriers d'accumuler sur le fonctionnement leur apportent « un

*pouvoir accru dans "l'ordre négocié" avec leurs supérieurs hiérarchiques. Ces derniers sont en effet obligés de partager occasionnellement des informations auxquelles les ouvriers n'auraient pas eu accès en l'absence de visite » (p. 108). Qu'elle arrive plus ou moins à être instrumentalisée ou mobilisée par les acteurs en présence, la visite est l'occasion dans ce texte à nouveau de constater de la dissymétrie. Mais les visités ne sont pas strictement dominés, y compris dans la situation la plus dissymétrique *a priori* (la visite non annoncée) où les ouvriers ont finalement un système pour se prévenir juste à temps de l'arrivée d'un visiteur et de sa catégorie.*

On est loin du témoignage de Christian Corouges (avec Michel Pialoux) dans le texte *Chronique Peugeot* (1984) au cours duquel cet ouvrier témoigne de visites à l'usine. L'asymétrie y est si forte pour celui qui travaille dans des conditions extrêmement difficiles que des réactions violentes peuvent avoir lieu. Il emploie la métaphore du zoo pour qualifier les comportements de ces visiteurs-là, sortes de prédateurs qui jugent un peu vite du travail des ouvriers. On retrouve à nouveau cette incapacité du visiteur à juger comme il faut ce qu'il voit. Il prend l'exemple d'un ouvrier qui dort sur une machine, harassé de fatigue, et que le visiteur a tôt fait de qualifier de fainéant. Indéniablement le visiteur n'interprète pas d'une façon satisfaisante ce qu'il observe. Mais celui-ci fait aussi avec ce qu'il voit et les informations qui lui sont rendues accessibles. Plutôt que de mettre irrémédiablement le visiteur du côté de l'incompétence, du trop rapide ou du pas assez, n'y aurait-il pas intérêt à observer le *savoir* produit lors des visites, et ses éventuelles conséquences ?

Certes le visiteur ne jette qu'un coup d'œil. Mais il faut bien admettre que, dans de nombreuses situations, un regard, qui extrait d'une scène un élément, sert à fonder un savoir plus généraliste, pour reprendre la capacité qu'attribue Simmel à l'œil (1999). Il est impossible de se dire, au jour le jour, à chaque fois qu'on observe un fait, qu'il n'est que partiel. Il faut bien admettre qu'une partie de notre savoir se fonde ainsi sur des aperçus, des coupes dans ce qui nous entoure, à partir desquels on retient, déduit, analyse, réfute. Comment s'extraire de son propre point de vue pour voir le monde, pour le savoir ? Le quotidien ne consiste pas à croiser chaque information « vue » avec une autre, à la remettre en question. Quand trois fois de suite vous vous rendez à l'hôpital et que les ascenseurs ne marchent pas, vous en déduirez vraisemblablement, si vous vous faites la remarque (et serez à même de le formuler à d'autres), que les ascenseurs de l'hôpital sont souvent (ou tout le temps pour ceux qui aiment à en rajouter) en panne. Comment vous accuser d'être du genre déduction hâtive ! Trois fois qu'en tant que visiteur la situation se présente à vous sous cette forme. Et pourtant, les ascenseurs de l'hôpital ne sont vraisemblablement pas en panne tout le temps ! On se fait couramment ce type de remarque. On peut alors qualifier ce savoir de *juste* en ce sens qu'il est lié à ce que nous pensons pouvoir déduire de la situation que nous observons. Si cet exemple précis ne semble pas porter à conséquence, ce type de fonctionnement individuel doit pouvoir se trouver engagé parfois de façon plus problématique (regard vite jeté mais lourd de conséquences pourrait-on dire) comme le laisse entendre Christian Corouges dans son témoignage.

Le regard du visiteur est donc disqualifié dans sa pertinence. Pourtant Muller écrit que finalement « *le sujet "visité" bien qu'il soit considéré de l'extérieur comme un simple exécutant, emploie des méthodes d'analyse assez proches de celles utilisées par le sujet visiteur* » (p. 106)    propos des méthodes des ouvriers pour savoir « d'un coup d'œil » quel type de visiteurs arrive et ajuster leur comportement¹. La manière de formuler ainsi les choses se base sur des oppositions préalables, chercher les compétences de l'ouvrier reposant sur un présupposé de départ, à savoir qu'il n'est en effet qu'un simple exécutant. De la même manière, dire que le visiteur est trompé, c'est avoir posé préalablement que son observation aurait dû être compétente (associée clairement pour cette sociologie à une figure dominante). En gros le visiteur finit toujours incompétent, qu'il le soit au départ ou à l'arrivée.

La démarche d'analyser les rapports visiteurs/visités est aussi celle de Florence Weber qui, travaillant par ailleurs sur la question des jardins ouvriers et de la culture ouvrière en général, profite de la succession des visites au début du XX^e siècle sur un même site (les jardins ouvriers d'Ivry) pour en faire l'objet d'une analyse. Considérant « *les visites aux jardins comme des rencontres exceptionnelles in situ entre des jardiniers et des "Messieurs", notables et observateurs professionnels* » (Weber, 1996, p. 41), l'analyse qu'elle déploie, structurée par deux visites   v  nements, exemplaires de la visite de curiosité pour l'une et de la visite cérémonielle pour l'autre, questionne les rapports de l'époque entre philanthropes et ouvriers, entre assistance et rôle de la Ligue du Coin de Terre et du foyer et enjeux de réputation et d'estime de soi. Si elle renvoie d'ailleurs dans le fil de son texte à Pialoux et Corouges, tout comme à Nicolas Mariot, elle prend un parti diff  rent sur cette question de la mise en scène qui, loin de berner les visiteurs, leur évite d'être voyeur (de la dureté du monde de l'usine par exemple) et permet à chacun, visité comme visiteur, de maîtriser l'image qu'il donne de lui-même. On peut citer également (rapidement, car nous y reviendrons plus longuement par la suite) le travail de Mariot sur les visites pr  sidentielles². Cet auteur, dans une perspective de sociohistoire, procède à un décorticage minutieux des visites (analyse du compte-rendu des   v  nements à partir de la presse, interrogation de l'économie de la visite pour l'organisation locale...) afin de questionner les analyses sur la fête ou autres   v  nements collectifs en termes d'émotions et de sentiments prêtés aux foules, analyses elles-mêmes au fondement ensuite de « *la capacité de ces   v  nements    créer ou à entretenir du lien social.* » (Mariot, 2006, p. 5). « *Le terrain des visites présidentielles doit ici aider à mettre à l'épreuve la robustesse de l'assimilation entre "relation intersubjective et relation sociale"* » (p. 13).

Nous arrêterons là, car la volonté n'est pas tant d'épuiser les articles sur des situations de visites que de montrer justement le crédit que ces auteurs accordent à cette situation. Tous ont jugé qu'elle pouvait s'extraire en tant que telle et faire l'objet d'une analyse intéressante, ce qui les rapproche évidemment de notre propre manière d'engager ce travail. Ils mettent en

¹ D'ailleurs des erreurs d'interprétation se produisent de la même manière quand, par exemple, le directeur financier arrive avec une personne portant un casque avec le « V » rouge et que les ouvriers s'ajustent à une visite « client » ou une visite de « certification » alors que c'est une visite de courtoisie d'un directeur d'une entreprise portugaise.

² Ouvrage intitulé *Bains de Foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002* (2006).

évidence, également, et les situations analysées ont été choisies en ce sens, l'intrication qui existe entre visiter *un espace* et visiter *des gens*. Si la visite du musée, d'un jardin ou d'un monument, peut laisser entrevoir cette dimension séparée, celle d'une usine, de jardins ouvriers ou d'une ville, semble rendre caduque de vouloir séparer lieux et gens (qui y travaillent, y habitent...).

Encart 1. - Première mobilisation du cinéma dans cette recherche.

Tout d'abord, la description d'une scène de *Mon oncle* (Jacques Tati, 1958) pour faire écho au visiteur incompétent. Mr Arpel (le beau-frère de Mr Hulot) est le directeur de l'entreprise « Plastac » qui fabrique des tuyaux plastiques. Ce jour-là, un nouveau client important vient voir les différents produits fabriqués. Mr Arpel est appelé à l'extérieur pour aller voir la nouvelle voiture qu'il pense offrir à sa femme pour leur anniversaire de mariage. Il confie donc la visite des ateliers de fabrication à son bras droit, Mr Pichard. Cette séquence alterne ensuite entre des scènes de Mr Hulot, qui travaille depuis peu dans cette entreprise, et des scènes de Pichard et de son visiteur. Mr Hulot s'endort sur sa table alors qu'un de ses collègues lui demande de surveiller la machine. Voyant sortir le tuyau de la pièce, il se décide à intervenir et dérègle d'autant la machine au fur et à mesure qu'il essaye d'arranger la situation. Les tuyaux sortent comme des boas (gonflements) puis comme des saucisses (rétrécissements) dans un bruit suspect. Dehors, le visiteur suspendu sur une échelle est secoué du fait de l'emballement de la machine de Hulot de l'autre côté du mur. Il doit tenir son pantalon, remonter son chapeau... Pendant que Pichard, lui, sur l'échafaudage, continue sa présentation sans se rendre compte de rien « *la polymérisation se fait ici* » « *afin que vous compreniez bien* » « *et remarquez bien...* ». À l'arrière plan, près d'une porte de l'usine, on aperçoit Mr Hulot qui s'approche puis repart dans l'espoir de prévenir Pichard, occupé. À l'intérieur un contremaître arrive enfin à arrêter la production de la machine et dit à Hulot : « *vous allez cacher ça non !* ». Au moment où Hulot veut sortir avec les malfaçons compromettantes sous sa veste plastique transparente, Mr Pichard et le visiteur, arrivés dans les ateliers, sont face à lui. Il se retourne en vitesse. Pichard qui vient à l'instant de repérer le manège attrape *in extremis* un bout de tuyau resté sur le sol. Il le cache d'un geste vif à l'intérieur de sa veste. Le visiteur n'a rien vu ! Mr Pichard qui est toujours en train de lui parler avec des termes très techniques, lui indique alors le plafond. Le visiteur, le nez levé ne se rend compte de rien. Ils ressortent dehors (non sans percuter un ouvrier qui a tous les tuyaux sous le bras) en direction de Mr Arpel (qui vient lui-même de ne pas voir le 1/3 des dysfonctionnements de sa future voiture du fait de l'habileté du vendeur). Mr Pichard sort le bout de tuyau à tête de saucisse, preuve de l'incompétence de Mr Hulot.

Ensuite, trois films autour de la sociabilité de la visite. *La visite* de Nicolas Guicheteau (France, 2004) montre une jeune femme qui fait à pied le trajet qu'on fait trop rapidement normalement en train entre Paris et Bruxelles. Tandis qu'elle demande à être logée chez des gens qui l'accueillent en effet, on reste en deçà des relations qu'elle ne noue pas. De passage, on sent qu'elle se laisse prendre par ce qui advient, tout en restant sur sa trajectoire et ce projet préétabli. Est-ce pour ça que le réalisateur appelle son film la visite ? Pour souligner ce côté passager, marché, trajectorisé, cherchant à montrer les

lieux plutôt que les individus qu'elle rencontre et qui pourtant scandent son trajet (on la voit chez eux, leur parlant parfois à peine) ? À l'inverse, le film franco-israélien *La visite de la fanfare* de Eran Kolirin (2007) raconte le court séjour de la fanfare d'Alexandrie de la police égyptienne en Israël. Non accueillis, désespérément seuls à la sortie de l'aéroport, les protagonistes se trompent et échouent dans un nouveau quartier, désert et loin de tout. L'hospitalité leur est accordée par une femme, tenancière d'un restaurant, qui oblige deux de ses clients à eux-mêmes accueillir chez eux quelques musiciens de la fanfare. Montrant avec humour et délicatesse les rapports juifs arabes, le film est centré sur les personnages, la manière dont cette visite des musiciens dans ce quartier va tous les faire évoluer (musiciens compris), se dévoiler, partager une sorte de moment suspendu. Le but réel de la visite de la fanfare (jouer dans un centre culturel arabe) ne constitue que les quelques minutes de la fin du film. Le caractère anodin *a priori* de cette visite est compréhensible dès les premières minutes du film où l'on entend en voix off que personne ne se souvient de cette visite car elle n'était pas importante. Toute la suite du film n'est que l'infirmité de cette remarque. Si la visite affichait un but clair, elle est détournée au profit de ce qu'elle est tout autant, une possibilité de rencontre. On pourrait ajouter à ces deux films *Une journée particulière* d'Ettore Scola (Italie, 1977) dans lequel la visite d'Hitler à Mussolini, le 8 mai 1938, mobilise tous les romains, vidant presque intégralement de ces habitants une cour d'immeubles. L'occasion pour un homosexuel et une femme mariée épuisée, qui ne s'y rendent pas, de vivre une rencontre particulière. L'ensemble du film se déroule ainsi dans le hors champ de la visite qui n'est presque pas montrée.

Peut-être que la discipline des derniers auteurs mobilisés ici (principalement sociologues) explique qu'ils ramènent dans l'histoire le visité, sûrement aussi parce que, dans ces derniers textes, les terrains visités sont habités, à l'inverse des lieux dédiés aux visiteurs, objet d'études de la muséologie ou de la médiologie sous les aspects évoqués. Si, pour travailler la question de l'expérience spatiale, l'intention de visiter un espace apparaît logiquement essentielle, la perspective de n'étudier que des lieux dédiés aux visiteurs paraît peu fructueuse, étant donné la complexité et l'intérêt des rapports visiteurs / visités. Aussi, les choix de terrains viseront à se situer dans cet entre-deux, ni lieux strictement dédiés, ni impliquant des relations interpersonnelles (entre intimes, proches ou connaissances) et engageant un travail d'une nature trop éloignée à la fois de la question du public ou de la publicité (qui fonde l'intérêt aussi des cas présentés) et à la fois de la question de l'expérience spatiale. Ces quelques remarques expliquent et participent de ce qui aura peut-être surpris le lecteur, ne pas avoir vu jusque-là apparaître des notions comme l'hospitalité ou l'accueil (du visiteur). Elle n'a en effet pas été abordée « frontalement » engageant vers un immense champ philosophique que balise un auteur comme Alain Montandon par exemple. Par contre, plus proche, l'accueil du visiteur est travaillé par des sociologues en lien avec la notion d'habiter et les espaces privés de l'habitat. Ainsi Céline Rosselin (1999) réinterroge-t-elle le concept d'habiter sous l'angle de l'appropriation à partir d'une enquête sur les pratiques habitantes dans les logements une pièce. Elle y formule que le *rendre visite* est une dimension sociale fondamentale de l'habiter, une manière de socialiser le privé, l'intime, qui participe de l'appropriation du logement, reposant finalement sur un rapport

intime à soi et une dimension sociale qu'est le recevoir. Revoyant à ce que nous mentionnions dans la partie précédente, elle explique qu'« *en l'absence de visite, il n'y a qu'un pas pour que l'intimité individuelle recherchée se transforme alors en solitude subie* » (p. 52). Elle produit d'ailleurs dans un autre texte (1995) une approche anthropologique de l'espace de l'entrée dans le logement, qu'elle analyse comme le lieu de rencontre du visiteur et de l'habitant. Marc Bréviglieri¹, lui, dans le cadre de sa réflexion sur l'habiter et le travail social de proximité, aborde les visites de l'assistante sociale à domicile (elles font partie de cette dynamique de rapprochement des usagers). Il conclut qu'elles sont finalement un moyen de mettre à l'épreuve la capacité de l'usager à l'hospitalité et que renseigner cette capacité à recevoir chez soi informe finalement sur la capacité à participer à la vie sociale, à l'ouverture sur les autres et sur la ville. Ces travaux concernent des relations d'intimité et aborder l'expérience spatiale de la visite et l'ancrer dans sa dimension urbaine explique d'une part que ces terrains ne soient pas ceux retenus prioritairement et d'autre part que l'on va passer de l'hospitalité ou de l'accueil, inscrits plus globalement dans une anthropologie du rapport à l'autre, à une interrogation en termes d'ouverture et d'ancrage. Pourtant cette réflexion sur l'habiter et la dimension sociale de la visite dans ce cadre théorique est loin d'être exclue : on la retrouvera attribuée à l'espace urbain avec par exemple un sociologue comme Joan Stavo-Debauge.

En dernier point, ces articles sont basés sur une analyse qualitative et non quantitative, soit sur des observations empiriques, soit à partir de corpus constitués essentiellement de comptes rendus ou documents produits à l'occasion de ces visites (visant à les organiser, à en rapporter la teneur...). Ils renseignent ainsi sur l'existence d'une importante production écrite et visuelle des visites, sur laquelle se basent les analyses des chercheurs, qu'elles viennent à la suite elles-mêmes augmenter. Pour Nicolas Mariot (2006) par exemple, les visites sont à la fois matériel empirique et objet d'études. Il analyse les formes incroyablement régulières des récits de visites au cours des voyages. Les analyses médiologiques présentées précédemment sont basées sur le guide écrit de la main du roi lui-même pour les jardins de Versailles, ou sur des romans du type récits de voyage dans les analyses de Bertho-Lavenir, pris comme modèles du ressenti du visiteur de l'époque. Les visites vont jusqu'à constituer des modèles narratifs (on l'a vu à propos des articles de journalistes) qui peuvent faire l'objet d'analyses de type linguistique, attentives aux rhétoriques et formes de langage. On pense aux analyses sur l'émergence des guides de voyage et leurs rôles dans la structuration du voir et des lieux touristiques. Ou encore à Lorenza Mondada (2000) qui entend, à travers l'analyse de récit de voyages, de guides ou de romans, montrer des modèles de descriptions qui sont des manières d'ordonner la ville. La description en forme de parcours, type guide de voyage, linéarise la ville, reliant un lieu visité à un autre. Les villes ont ainsi un ordre de visite. Ces productions diverses à partir de visites sont donc des productions de savoirs à l'origine d'autres productions de savoirs. Mais ces visites ne se constituent visiblement pas seulement comme modèle narratif mais aussi

¹ On s'appuie sur son intervention du 17 mai intitulée « Un regard sur l'habiter. La visite à domicile » dans le séminaire *Théorie des sciences de l'espace des sociétés* (2006-2007) organisé par Laurent Devisme (LAUA, Nantes – UMR CITERES, Tours).

comme modèle de visite pour d'autres visites. Florence Weber (1996) montre dans son article ce que la visite au jardin doit à la fois à la visite aux pauvres de la philanthropie sociale et aux fêtes de charité. De même qu'elle renvoie aux descriptions des visites politiques telles qu'analysées par Mariot.

C'est, entre autres, de cette manière que notre attention a été portée sur « l'historique » des visites. Mais aussi parce que la question de la visite en lien avec celle de la production de savoirs s'est révélée éminemment intéressante, traversant presque l'ensemble de ce dont nous venons de discuter, et justifiant comme nous allons essayer de le montrer un « coup de sonde » dans le XIX^e siècle.

2. COUPS DE SONDE DANS LE XIX SIECLE

Un détour par le XIX^e siècle s'est en effet avéré rapidement indispensable dans le cadre de cette réflexion sur la visite, pour deux raisons. C'est tout d'abord au XIX^e siècle qu'on fait remonter les premières enquêtes sociales au sein desquelles, nous allons le voir, la visite joue un rôle particulier. On peut en effet inscrire l'histoire de la visite (de ses différents modèles) et du visiteur dans une histoire longue de l'observation de l'homme, ainsi que dans une réflexion sur les débuts de la sociologie empirique¹. C'est l'objet de ce premier point intitulé *Le visiteur-observateur*. Et puis le XIX^e siècle est essentiel pour apporter les bases des interrogations que ce travail portera par la suite visant à réfléchir, dans le cadre de la visite, le « voir la ville ». Particulièrement, réfléchir le Paris du XIX^e est incontournable dans les analyses sur le régime scopique moderne et ses implications urbaines. C'est là d'ailleurs que se puise une partie du discours « anti-oculacentriste » de la pensée intellectuelle française de la fin du XX^e siècle comme le postule Martin Jay (1989, 2007). Ce sera donc l'objet du second point, *Les dispositifs de visualisation*, une manière d'amorcer aussi le recentrement de ce travail autour de sa dimension urbaine. Procéder par coups de sonde revient à sélectionner des moments déterminants et non pas à restituer une histoire qui serait considérée comme une succession d'évènements. C'est une manière non pas de réduire la portée de l'analyse proposée (qui se veut également une montée en théorie pour la suite du travail) comme l'emploi de ce terme le laisse parfois entendre, mais bien de faire valoir un mode analytique qui ne repose pas sur le systématisme mais sur l'extraction et sur les vertus des bonds dans le temps.

¹ Deux ouvrages sont importants : Leclerc, Gérard, *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Paris, 1979 et Savoye, Antoine, *Les débuts de la sociologie empirique. Études socio-historiques (1830-1930)*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1994.

A- Le visiteur-observateur

Évidemment, la tentation de réfléchir à l'origine de la visite est forte quand on démarre ce type de travail, pourtant la réflexion s'est révélée bien plus riche et pertinente à en chercher « *les commencements* » comme le dirait Foucault (2001), la pluralité des origines, tant la visite va se rencontrer en pratique d'enquête, de soutien ou de surveillance, pratique des professionnels comme des amateurs... Cette partie est structurée de deux temps différents. Le premier est de filiation foucauldienne et donne à voir le versant disciplinaire de la visite. Autour de deux cas, à Paris, l'affaire de l'Hôtel Dieu à la fin de l'Ancien Régime et l'épidémie de 1832 de choléra-morbus, largement documentés par deux recherches dont Foucault était partie prenante¹, on renseignera également un point de vue particulier sur les liens entre l'espace et la visite. Le deuxième temps visant à discuter l'angle théorique du premier, traversera sur la longueur le XIX^e siècle pour montrer la diversité des pratiques de visite tout en s'inscrivant dans la perspective de « *la sociologie débutante où la science s'entremêle avec la politique et l'action sociale* » (Savoye, 1994, p. 9).

1/ Le visiteur-enquêteur et Michel Foucault

a. L'affaire de l'Hôtel-Dieu

En 1772, pour la troisième fois en trente ans, le feu gagne et détruit l'une des ailes de l'Hôtel Dieu. C'est le déclencheur de « l'affaire de l'Hôtel Dieu » (Foucault, *et al.*, 1979) tant les mouvements de population provoqués par la peur de la maladie augmentent les dénonciations faites à l'adresse de cet hôpital et viennent rendre impérative une intervention. En 1784, le secrétaire d'État Breteuil demande aux membres de l'Académie des Sciences de former un groupe de réflexion. La « Commission des hôpitaux » est constituée de personnalités extérieures à l'hôpital, médecins, physiciens et chimistes les plus éminents de l'époque², proches du pouvoir (secrétariat d'État) et peu portés aux compromis³. Le premier rapport (1786) de cette commission est suscité par le projet de l'architecte Poyet. Elle lance ensuite une très vaste enquête composée de visites d'hôpitaux, d'envoi de questionnaires, d'appels à idées. L'Académie des Sciences et la Commission des hôpitaux récupèrent également les nombreux mémoires (plus de 120 entre 1785 et 1788 sur la seule question

¹ *La politique de l'espace parisien* sous la direction de Bruno Fortier, rapport de recherche de 1975, et *Les machines à guérir* (une deuxième étape issue de cette première recherche) de 1979. L'équipe est légèrement différente entre les deux recherches. Pour la première les auteurs sont Barret-Kriegel B., Béguin F., Fortier B., Friedmann D., Monchablon A. (direction Fortier B.), et pour la seconde Barret-Kriegel B., Béguin F., Fortier B., Foucault M., Thalamy A (direction Foucault M.).

² Daubenton, Tenon, Bailly, Lavoisier, Laplace, Coulomb, d'Arcet, Condorcet.

³ C'est en fait la deuxième commission chargée d'examiner les moyens d'améliorer les hôpitaux de Paris et surtout de réformer l'Hôtel Dieu (envisager son déplacement et proposer d'autres lieux). Mais la première, créée en 1777 par Necker, conseiller d'État, regroupait différentes personnalités (administrateurs de l'Hôtel Dieu, conseillers d'État, religieux, médecins) trop proches du « bureau » de l'Hôtel Dieu pour s'écarter vraiment de ses directives. Les commissaires de Necker s'étaient déclarés pour le maintien sur place de l'hôpital, et souhaitaient faire cesser les récriminations abusives dont il faisait l'objet.

hospitalière (Fortier, *et al.*, 1975)) produits par des savants, qui depuis le début des années 1770, visitent prisons, cimetières et hôpitaux, et voyagent parfois dans toute l'Europe¹, rassemblant ainsi leurs notes, descriptions, chiffres et comptes rendus. Le deuxième rapport des commissaires paraît suite à cette vaste enquête (1787) et conclut à la nécessité de changer l'Hôtel Dieu d'emplacement. Les tableaux comparatifs effectués par les commissaires révèlent en effet la « mortalité » très forte de cet hôpital. La parution d'un troisième et dernier rapport, en 1788, entérine définitivement la décision de diviser l'Hôtel Dieu en quatre hôpitaux à répartir dans des lieux jugés adéquats, et le modèle du plan pavillonnaire sera progressivement adopté pour faire de l'hôpital « une machine à guérir ».

L'objectif des équipes de recherche qui analysent cette période est de comprendre comment se met en place, en fait, une politique médico-urbaine de l'espace parisien. Deux éléments permettent/participent de ce « pré-urbanisme » (hypothèse formulée par Bruno Fortier) : le changement qui intervient dans la conception de l'espace et le rapport entre savoir et pouvoir (le rôle des Académies). Nous débutons cette histoire par les dénonciations de plus en plus virulentes dont fait l'objet l'Hôtel Dieu à cette époque. En fait, c'est l'ensemble de la description de Paris qui, dans les dernières années de l'Ancien Régime, se concentre sur des zones précises : les lieux de crainte que sont ceux mélangeant corps morts et corps vivants (les prisons, les hôpitaux, les cimetières). Se développe une hantise de l'entassement des corps dans ces lieux contagieux formant des « *réseaux miasmatiques par lesquels s'infiltrait l'épidémie* » (Corbin, 1986, p. 64). Pour Corbin, c'est l'importance de l'odorat liée à sa qualité pour repérer les miasmes « nauséabonds » qui ordonne cette perception de la ville. Les années 1760 sont aussi marquées par un changement du rapport à la mort qui conduit à affirmer le besoin de santé et voir d'un œil toujours plus critique les hôpitaux. La médecine de la fin de l'Ancien Régime est encore une médecine climatique (la Société Royale de Médecine, fondée en 1776, est chargée de réfléchir aux liens entre climats, particularités géographiques et épidémies). En effet, jusque-là, seule la situation générale de la ville (proximité de marais, distance à la mer, circulation de l'air...) était envisagée comme cause des maladies. Mais plus la ville s'étend, et plus sont mises à mal les explications simplistes : il devient difficile d'apprécier de plus en plus finement les détails climatologiques constitutifs des maladies. Air et eau sont alors perçus comme des flux supports de la maladie qui abolissent les frontières et notamment celles des prisons ou des cimetières. « *L'espace urbain se substitue aux conditions climatiques dans la généalogie épidémique* » (Fortier, *et al.*, 1975, p.74). C'est la ville qui devient l'espace de génération des maladies, elle qui cause des dérèglements à la fois moraux et pathologiques. Partant de cette conception nouvelle, c'est l'espace urbain lui-même qui devient décisif, en ce sens qu'il peut avoir un effet sur la santé des populations. L'espace est alors *cause* et l'intervention sur l'espace *solution*. Ce changement de conception du climatique vers l'urbain, à la fois favorise et permet, la prise en main par les scientifiques (les chimistes principalement) et les médecins de la question de l'aménagement de l'espace parisien. Soit une prise en main par des « non-spécialistes », *a priori*, de l'espace.

¹ John Howard amorce ses voyages par son enquête sur l'état des prisons en Angleterre en 1773. En 1786, Tenon lui y est envoyé pour faire un rapport sur les hôpitaux anglais.

Ce sont eux, les Académiciens des sciences, qui vont occuper le débat et contrôler entièrement cette question, évacuant les architectes de toute intervention. Le projet d'ensemble des Académies a été conçu par Colbert (vers 1660) pour « *faire un corps consultatif de fonctionnaires appelés à donner leur avis* » (Fortier, *et al.*, 1975, p. 159). Si le rôle des Académies¹ est en effet consultatif plus que décisionnel, le réseau que forment l'Académie des Sciences et la Société Royale de Médecine (de moindre importance) s'institutionnalise fortement, jouant « *le rôle d'un relais ou d'un carrefour de transmission* » (p. 160). À la fin de l'Ancien Régime, les Académies sont des éléments de l'appareil d'État aux rôles honorifiques (les membres sont tous éminemment reconnus) scientifique et administratif. Cette prise de pouvoir par un champ professionnel nouveau traduit l'implication progressive de l'appareil d'État dans les questions spatiales. Le premier contrôle politique de l'espace urbain est un contrôle médical, soumis aux impératifs d'un corps extérieur qui accroît sa légitimité tout au long du siècle (entre autres par de nombreuses parutions scientifiques et revues). Pour Barret-Kriegel, il s'agit d'une « *forme mal reconnaissable mais certaine d'enrôlement du savoir au service du pouvoir ou d'intervention politique par l'opération savante* » (p. 160). Les prescriptions des Académies, amorcées sur l'hôpital, inspireront plus vastement la conception de l'espace urbain. Ce transfert de savoir vers le médecin-hygiéniste ou les mathématiciens et les chimistes sur des sujets ne relevant pas de leurs compétences n'est possible que par cette « *délégation officielle, politique d'intervention* » assurée par l'État. Tout proches du pouvoir, ces académiciens obtiennent un droit d'accès aux données, s'octroyant de fait un pouvoir par la centralisation et le rassemblement d'informations par leurs enquêtes ou investigations, principe et explication même de leur existence. S'ils se présentent comme de nouveaux « spécialistes », ils sont avant tout de nouveaux « possesseurs » de données, ils accumulent le savoir, « *chaînon essentiel à la mise en place de cette politique médico-urbaine de l'Académie* ». L'Académie d'Architecture est sollicitée, elle, sur un plan technique, et ne se verra jamais confier ce type d'enquêtes. La question de l'enquête est donc au cœur de cette phase d'intervention politique par l'opération savante. Les procédures et manières d'enquêter sont systématisées, organisées. « *Chemine l'idée qui orientera l'action éclatante des révolutionnaires, à savoir que l'enquête permettra la connaissance, de préparer la réorganisation et de conduire la décision* » (p. 160). Fortier détaille ainsi ce cycle opératoire : accident, dénonciation, enquête, et réorganisation justifiant *in fine* transparence et contrôle (p. 130).

– « Tout voir et entendre par soi-même »

La chronologie de l'investissement de la question spatiale par l'analyse scientifique est souvent rapportée ainsi : d'abord prisons, hôpitaux, ensuite industrie, puis habitat privé. Aussi l'influence de John Howard est-elle souvent mentionnée comme essentielle. « *Visiter les lieux d'enfermement des délinquants et des pauvres, inspecter, mesurer ; tout voir et entendre par soi-même ; rendre compte en dénonçant les abus et en réclamant les améliorations nécessaires : telle est la démarche de John Howard, à la fois statisticien,*

¹ Ce point est plus spécifiquement abordé dans le texte de Barret-Kriegel (pp. 153-189).

précurseur de l'observation sociale et de l'inspection administrative » (pp. 38-39) écrivent les auteurs préfaciers de la nouvelle traduction (Christian Carlier et Jacques-Guy Petit) de *L'état des prisons*. La méthode empirique qui s'ébauche - Howard écrit lui-même qu'il se lance dans ses voyages pénitentiaires avec la volonté de visiter les prisons d'Angleterre et puis d'Europe « *afin de compléter [son] information, de mesurer l'étendue du mal et d'observer avec précision ses diverses manifestations* » (Howard, 1994, p. 69) - est proche de celle de la Commission des hôpitaux. On le rappelle, le premier rapport de cette commission est suscité par l'examen du projet de l'architecte Poyet pour le nouvel Hôtel Dieu. Dans ce rapport, on peut lire : « *D'ailleurs l'examen des hôpitaux en général doit servir de préliminaire à l'examen du projet de M. Poyet. Nous ne pouvons rien connaître que par comparaison ; ce sont les hôpitaux existants qui doivent eux-mêmes se prononcer, pour ainsi dire, sur le mérite ou sur les défauts du nouvel hôpital. Un hôpital qu'on élèverait aujourd'hui doit être, dans un siècle éclairé comme le nôtre, le résultat des connaissances acquises [...]* » (traduit in Foucault, et al, 1979, p. 66). Pour recueillir la « parole » des hôpitaux, les commissaires définissent une procédure d'enquête : « *visiter tous les hôpitaux et en observer avec soin et attention les détails et consulter les registres où sont inscrits chaque jour les malades qui y sont entrés et ceux qui en sont sortis guéris ou morts.* » (Fortier, et al., 1975, p. 158). On repère ici un bouleversement dans ce qui peut être une source de savoir liée à ce poids nouveau que l'on accorde à l'espace dans l'origine des maladies. Il apparaît intéressant à ces académiciens d'aller voir les hôpitaux existants pour savoir comment concevoir un autre hôpital, qui se devra d'être « *le résultat de connaissances acquises* ». « *Les vertus manifestement prêtées à l'observation et la possibilité de confronter des modèles par le biais de voyages répétés ne sont pas nouvelles* » (p. 73). En effet, la pratique du voyage était déjà éprouvée pour le voyage architectural classique, mais « reprise » par les médecins (dans une période d'intensification des mobilités qui corrobore la circulation des données), ce n'est plus un complément de formation ou d'apprentissage. Le voyage change de nature. Quant il devient scientifique ou d'enquêtes, il n'est plus qu'une des formes de l'enquête médicale dont l'horizon, « *pour la première fois sans doute, [est] la justesse de l'espace architectural.* » (p. 77). Le scientifique vise l'objectivation et s'enhardit dans le même temps à voir les lieux *in situ*. La visite fait figure d'épreuve initiatique pour ceux qui se préoccupent d'hygiène publique (Corbin, 1986, p. 60). Elle semble une étape cruciale dans les méthodes d'enquête envisagées à cette époque : elle apparaît comme garante d'une « science » également en chemin vers une reconnaissance plus profonde de « sa » vérité.

– À l'épreuve du réel

Cette enquête et les réactions provoquées éclairent sur les enjeux de cette nouvelle volonté savante de transparence. La salubrité est la justification impérieuse qui doit faire ouvrir les portes et les registres, mais l'observation préconisée dans « les lieux mêmes » oblige ces scientifiques à imposer leur présence, forcer l'entrée ou la négocier dans des lieux jusque-là considérés bien souvent comme des enclaves. Howard écrit qu'il ne se laisse pas décourager par les geôliers qui cherchent à lui faire peur. De la même manière, il fait appel à des

« informateurs privilégiés » et reconnaît en conclusion de son ouvrage qu'ils lui ont parfois certainement caché délibérément des éléments. Les commissaires rencontrent également ce genre de difficultés au cours de leur enquête, l'hôpital ne s'ouvrant pas facilement à ces regards jugés indiscrets. En tant qu'observateurs extérieurs, ils sentent que leur présence inquiète et l'enquête apparaît comme une « *volonté d'effraction à l'intérieur du traditionnel système hospitalier* » (Fortier, *et al.*, 1975, p. 22). Elle prive en effet de leur autorité les traditionnels détenteurs du pouvoir dans l'hôpital qui peuvent aller jusqu'à en refuser l'entrée (hôpitaux tenus par les ordres religieux). Les commissaires au final n'obtiendront jamais le droit d'accéder à l'Hôtel Dieu, pourtant l'objet principal de leur enquête, et devront procéder finalement à une « enquête aveugle » (Foucault, *et al.*, 1979, p. 66). Le passage du rapport des commissaires sur cette partie délicate de l'enquête indique que Tenon a été élève trois ans à l'Hôtel Dieu et qu'il a continué de s'y rendre en tant que médecin régulièrement depuis. « *Il en résulte qu'il connaît cette maison à peu près autant qu'on peut la connaître. Ses observations nous ont été communiquées et ont suppléé en partie aux connaissances de détail que nous n'avons pu obtenir* » (p. 68). En plus de ces notes et de feuilles statistiques sur le nombre de malades entrés¹, les commissaires vont se servir des façades visibles de l'Hôtel Dieu (relevées par Poyet) pour essayer de déduire la surface totale, le nombre de lits que celui-ci doit contenir, un plan plus ou moins exact des différentes salles...

L'importance accordée à l'observation *in situ* et la réalité de l'enquête effectuée laissent penser paradoxalement que les médecins ne voient pas « vraiment » les lieux. Ils sont en fait attentifs à des données quantifiables qui peuvent s'obtenir en partie sans mettre les pieds dans l'hôpital concerné : chiffres des malades, nombre de lits, taille, hauteur des salles, taux de mortalité. Les préfaciés de *L'État des prisons* prennent à cœur de montrer les connaissances fournies par Howard sur les prisons mais admettent également le côté rébarbatif de ses comptes rendus lesquels ne sont qu'une énumération du nombre et des décès des prisonniers répartis en différentes catégories, des dimensions des ouvertures, des pièces et des cachots, du nombre de marches, du poids et du montant journalier auquel ont droit les prisonniers... (Howard, 1994, p. 39). Ils emploient de nombreux verbes pour qualifier les activités de l'enquêteur : arpente, mesure, compte, pèse, relève, dénombre, recense, recopie, évalue... (p. 39).

L'enquête quantitative amoindrit le rôle de l'observateur, promu machine à comptabiliser. « *Si l'on voit désormais, c'est toujours pour compter, mesurer, comparer et puisqu'il n'est plus besoin d'éprouver pour comprendre, d'autres peuvent bien le faire : d'où l'appareil du questionnaire et les nouvelles techniques d'enquête que l'on voit avec l'hôpital se mettre peu à peu en place* » (Foucault, *et al.*, 1979, pp. 65-66). Mais, en même temps, les commissaires semblent en peine devant l'incroyable « bavardage » que leur fournissent ces visites et questionnaires (Fortier, *et al.*, 1975, p. 78). Ils ne savent pas « faire avec » toutes ces données, qui leur révèlent par-dessus tout l'immensité de ce qu'il faudrait voir pour connaître et les met face à leurs lacunes. L'État éprouve à ses dépens la force de ce qu'il

¹ Ces feuilles s'intitulent *États des baptêmes, des naissances et des morts de la ville et des faubourgs de Paris*. Les académiciens ont en leur possession celles établies entre 1720 et 1785 (Foucault, *et al.*, 1979, p. 68).

voulait investiguer. « *Quelque chose se produit avec elle [cette enquête] qui permet d'analyser sans voir et d'effacer les lacunes de l'enquête par un raccourci inédit, ou plus précisément, la force projective d'un espace quantifié* » (p. 88).

– Preuves et prescriptions

Paradoxalement donc, ce n'est pas tant le visible qui fournit les informations nécessaires à l'enquête des commissaires que cette masse chiffrée et les calculs auxquels ils procèdent. De toute façon, les connaissances théoriques de la médecine ne permettent pas en l'état d'émettre des hypothèses sur les causes des épidémies. Aussi, procéder à une enquête aveugle est plausible autant que secourable, quand l'efficacité en termes d'établissement de la preuve repose sur le fait de réussir à établir une comparaison entre les hôpitaux. Les commissaires arrivent en effet à faire apparaître dans leur rapport le gaspillage de vies humaines et la mortalité terrible de l'Hôtel Dieu (un mort sur quatre à l'Hôtel Dieu et un sur onze à l'hôpital faisant souvent office de modèle, l'hôpital de Lyon). La preuve est administrée par le biais de l'outil statistique, effort particulièrement saillant dans le rapport de la commission (Fortier, *et al.*, 1975). L'effort administratif est déjà ancien avec Richelieu puis Colbert mais là, pour Barret-Kriegel, « *cet effort de quantification est ici strictement expliqué et utilisé comme moyen d'investigation, comme instrument indiscutable de la démonstration, enfin comme outil de prévision.* » (p. 172). Ces tableaux comparatifs sont ce sur quoi se fondent les scientifiques de la commission pour prescrire le déménagement de l'Hôtel Dieu et sa répartition en quatre hôpitaux plus petits. La capacité de dire « *l'espace qui convient* » (Fortier, *et al.*, 1975, p. 89) revient donc à ceux qui enquêtent, mais avant tout à ceux qui en produisent les discours et dirigent les débats. Le rapport émis ne s'arrête en effet pas aux constats. On voit s'y dessiner au travers des prescriptions architecturales formulées l'hôpital salubre, suffisant, l'hôpital conçu comme un équipement : reconnaissance et repérage de l'individualité du malade à travers la prescription du lit individuel qui vise aussi à diminuer les risques de contagion ; fonctionnalisation de l'hôpital et prescriptions des comportements au travers la réglementation des examens et des visites. Le rapport érige le modèle pavillonnaire comme l'hôpital idéal, ce qui ne sera pas sans conséquences plus tard sur l'aménagement de l'espace urbain quand les médecins hygiénistes voudront y appliquer la même logique (comptabiliser, individualiser, séparer, surveiller). L'origine du discours et de la pensée de l'urbanisme est donc du côté de ceux qui enquêtent à la fin de l'Ancien Régime sur les prisons ou les hôpitaux, et ce même si l'absence de documents graphiques ou de grands plans de prévision tend à évacuer cette période d'une histoire officielle de l'urbanisme (Fortier, *et al.*, 1975)¹. En effet, les conséquences sur l'espace urbain sont plutôt de l'ordre de l'effacement : raser des prisons, déplacer des cimetières et les hôpitaux en périphérie de la ville. Mais les écrits laissés, eux, ont des effets considérables au sein d'une opération de connaissance de cette ampleur. Ils sont le sens de la visite et la matérialisent²,

¹ Cette remarque doit être remise dans le contexte d'écriture de ces recherches, le milieu des années 1970. Elle serait à actualiser aujourd'hui suite aux nouveaux travaux.

² Les auteurs des principaux travaux cités ne cessent de se référer aux comptes rendus de visites, dans les prisons, les hôpitaux...

car pour l'heure, le visiteur en lui-même semble bien n'être qu'un personnage secondaire de cette affaire.

b. L'épidémie de choléra de 1832

L'urgence de l'insurrection populaire montante face aux incendies de l'Hôtel Dieu est réactivée au début des années 1830 face à l'épidémie de choléra-morbus. On sait qu'elle rode autour de la France depuis une quinzaine d'années (la maladie traverse le Bengale, la Chine, la Russie, l'Afrique puis atteint l'Europe, avec la Pologne, l'Autriche, la Hongrie, la Prusse puis l'Angleterre), pour finalement se déclarer à Paris en mars 1832. C'est une catastrophe terrible qui provoque la mort d'environ 800 000 personnes sur toute la durée de l'épidémie (Barret-Kriegel, 1977). La Révolution est passée par là, le contexte pourrait sembler très différent. Pourtant, les chercheurs auteurs de *La politique de l'espace parisien (à la fin de l'ancien régime)* et de *Politiques de l'habitat (1800-1850)*¹ mettent en avant surtout la continuité. Ils se disent « *plus frappés par la permanence des stratégies de 1760 à 1820 que par le remaniement des opérations pendant la Révolution* » (Fortier, et al., 1975, p. 188). Par rapport à leur objet d'études, les idées et les méthodes persistent et ce malgré les remaniements institutionnels : le Conseil de la Santé créé en 1790, celui de la Salubrité en 1802, les Sociétés savantes qui vont progressivement « remplacer » les Académies, autant de lieux où, si les acteurs changent, les théories perdurent. Les décisions se prennent suite à des enquêtes effectuées par des commissions de spécialistes nommées dans ce but, et leurs rapports servent de discussions pour les solutions à envisager. « *Le processus de médicalisation de l'espace urbain a traversé la Révolution comme un chemin se risque au carrefour, venu d'avant, allant après* » (p. 190). L'exemple le plus fréquent est celui des « topographies médicales », un genre d'essais médicaux qui se multiplie de 1760 à 1820 et cherchent à mettre en évidence les facteurs météorologiques et climatiques dans les maladies. De 1760 à 1820, on mène la même politique de salubrité, celle qui s'est étendue de l'hôpital à l'aménagement de l'espace urbain. L'aération, l'écoulement des eaux, l'isolement des foyers d'insalubrité orientent toujours les actions entreprises - « Paver, drainer, ventiler » - accompagnés par une police sanitaire qui se veut de plus en plus précise et inscrite dans la logique économique nouvelle d'attention plus forte à la rentabilité qui guidera ensuite ses propres actions sur l'espace (Corbin, 1986).

Aussi le changement notable ou tournant dans la conception de l'espace urbain et des techniques d'enquêtes se situe-t-il plutôt autour de ces années 1830, quand émergent avec l'épidémie de choléra les premiers questionnements sur une origine « sociale » des maladies. La mobilisation particulière qui est faite de l'enquête au cours de cette épidémie va définitivement faire évoluer les vues scientifiques dans cette perspective. Au cours de cette

¹ Cette recherche Corda de 1977 sur l'amorce d'une politique de l'habitat au début du XIX^e siècle sera mobilisée dans la suite de ce chapitre, et notamment le texte de Barret-Kriegel, B. : « Les demeures de la misère. Le choléra-morbus et l'émergence de l'"Habitat" » qui s'attache à la question de l'épidémie dans cette émergence. Elle réunit à nouveau, sous la direction de M. Foucault, Alliaume, J.-M., Barret-Kriegel, B., Beguin, F., Rancière, D., Thalamy, A.

période, l'habitat passera de « tâche aveugle » (absence d'investissement politique et des Académies sur ce sujet à la fin de l'Ancien régime) à nouvelle variable d'intelligibilité de la salubrité urbaine. Transfert du vital au social qui corrobore un glissement de l'espace public à l'espace privé et affecte la conception de la visite.

– Stratégie spatiale : quadriller, veiller

On retrouve sur le devant de cette nouvelle scène l'Académie Royale de Médecine, qui prend en charge la mise en débat du sujet du choléra-morbus avant même que l'épidémie ne se déclare. L'enquête fait en effet office dans un premier temps de « système de prévention » (Barret-Kriegel, 1977, p. 80). Au cours de l'année 1831, trois rapports seront rendus et discutés. Trois commissions formées de médecins sont également dépêchées en Hongrie, Pologne et Russie pour réaliser sur place une enquête dont les résultats doivent être comparés à celles que réalisent les ambassades de ces mêmes pays. C'est donc en allant à l'étranger prendre note et observer les effets de l'épidémie qu'on espère pouvoir en tirer les bonnes conclusions et empêcher son arrivée en France. La majeure partie des débats au sein des commissions vise avant tout à préparer l'enquête. En effet, dans la gestion de l'épidémie de choléra, c'est « *l'enquête qui précède le crime* » (p. 83) et non, comme dans l'affaire de l'Hôtel Dieu, une réaction face à l'urgence. Avérée efficace à l'occasion de cette affaire, l'enquête se fait ici « en vue de ». Tout semble indiquer, dans la manière dont les pouvoirs publics prennent en main les enquêtes de 1830-1831, qu'on se prépare à « être prêt »¹. On décide de se concentrer sur les effets à défaut d'avoir quelque certitude sur les causes. Seul le bilan que l'on tirera de la catastrophe semble à même de permettre d'avancer sur la connaissance de la maladie. L'enquête au cours de l'épidémie, l'observation des effets sur les corps, la comptabilité des morts quartiers par quartiers fera avancer vers une connaissance plus approfondie. Les médecins sont mobilisés dans une « *guerre contre l'épidémie* » « *que l'enquête topographique, statistique, sociologique permettrait peut-être de gagner* » (p. 107).

Dans ce contexte, le niveau de maîtrise statistique paraît primordial et passe par une organisation spatiale efficace, soit pyramidale. Une commission de quartier (Paris est divisée en 48 quartiers) est chargée plus spécialement de visiter les maisons particulières de son aire de surveillance, en faisant attention à l'état des « *fosses d'aisance, des plombs, des puits, des puisards* » (p. 109), les écoles, les ateliers... Les Commissions d'arrondissements (12 arrondissements pour 48 quartiers) sont, elles, chargées de rassembler l'ensemble de ces données, et ces commissaires forment, avec des chimistes, des pharmaciens, des médecins et des commissaires de police, la Commission centrale de la Salubrité. Créée spécialement pour l'épidémie, elle prend en charge l'inspection des établissements publics, et elle doit surtout produire la synthèse finale des conclusions de l'enquête menée sur la ville et en rédiger le

¹ Cette façon de faire, d'observer pendant l'épidémie et de comptabiliser, sera fortement ressentie semble-t-il par le peuple et en partie responsable d'émeutes. « *En protestant contre l'expérimentation "in vivo" réalisée sur leurs corps, les miséreux s'indignaient de ce que la seule stratégie mise au point contre la maladie fût l'enquête sur les effets de l'épidémie, se révoltaient de ce que les seules tactiques élaborées en matière de thérapeutique fussent l'observation sur les malades et les cadavres, des ravages accomplis.* » (Barret-Kriegel, 1977, p. 78).

rapport (p. 109-110). À cette échelle du quartier les enquêteurs peuvent avoir une connaissance fine de la rue, voire de la maison, espérant ainsi pouvoir repérer les rues les plus meurtrières. Observer un hôpital « meurtrier » (l'Hôtel Dieu en 1800) laisse perplexe finalement nos commissaires. Très vaste, avec de nombreuses salles ou couloirs, l'hôpital c'est finalement trop de possibilités de circulation d'air, d'échanges et de flux pour discrétiser une variable d'une autre dans l'origine des maladies. À l'échelle de la maison, la quantité d'éléments observables et comparables seraient réduits et appréhendables pour un observateur humain.

– Mise en évidence de nouvelles variables

Cette stratégie spatiale et d'enquête mise en place au cours de l'épidémie vise à pouvoir affirmer la pertinence de l'origine sociale. L'analyse des trois rapports discutés à l'Académie Royale de Médecine en 1831 révèle en effet la prise de conscience scientifique de la faiblesse des théories de l'hygiène climatologique et topographique. Comment expliquer par les vents, les températures ou aberrations climatiques, « *un fléau que rien n'arrête, qui franchit les monts, passe les mers, va contre les vents, conservant à deux mille lieues de son point de départ, le caractère qu'il offre à sa source* » ? (Barret-Kriegel, 1977, p. 85-86 citant le troisième rapport lu à l'Académie en 1831). La notion de « constitution épidémique » fait l'objet de fortes remises en cause : « *on est bientôt convaincu qu'elle ne mène à rien et que s'il y a une maladie, une altération de l'air ou de la terre, tout cela nous échappe* » (p. 92). Les thèmes des topographies évoluent, elles sont plus nombreuses par exemple sur les manufactures. On peut percevoir cette évolution également au sein des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* créées en 1829. Un médecin comme Villermé y écrit en 1830, à la suite de son travail sur les taux de mortalité des différents arrondissements de Paris, que les facteurs précédents (vent, eau, exposition...) ne jouent pas tant sur la mortalité que « *l'aisance ou la misère* » (Fortier, et al., 1975, p. 292). La prise de conscience (progressive évidemment) d'une différence de mortalité entre pauvres et riches conduit sur la voie de la variable de l'habitat, dont on organise alors la surveillance comme moyen prophylactique¹. Dans l'enquête sur le choléra, les médecins (qui gagnent en légitimité tout au long de cette période) sont en position d'infirmer ou confirmer des théories qui commencent à s'échafauder, et les objets de l'observation sont revus suite à cette première enquête préventive. De nouvelles variables sont en effet renseignées dans la logique statistique de plus en plus prégnante : les classes, les professions, les sexes, les âges. L'enquête, au travers principalement des monographies d'arrondissement², mettra bien en évidence une nouvelle catégorie, celle de l'habitat, un « *habitat mouroir* » (p. 119), confirmant la question qui résume les tâtonnements de cette période : « *l'hygiène écologique ne doit-elle pas s'effacer devant l'hygiène sociologique ?* » (p. 106). Procédant à nouveau par la superposition de chiffres, les commissaires sont bien obligés dans le rapport de

¹ Le mot « prophylaxie » comme méthode visant à prévenir une maladie remonte d'ailleurs à la fin du XVIII^e siècle (*Le Petit Robert*).

² Le texte de Barret-Kriegel est en grande partie basé sur ces « histoires statistiques » du choléra qui paraissent entre 1832 et 1833.

synthèse, « *comme à regret* »¹ (p. 119), de relever l'absurdité des causes traditionnelles (vents, air, eau) de la maladie et de faire apparaître brutalement les différentiels entre quartiers. L'accumulation des chiffres qui, par quartiers, isolent les rues misérables, et l'effet obtenu par la discrétisation presque maison par maison des taux de mortalité rend totalement ineptes les causes précédentes. Sans ce niveau de connaissance fine, l'intensité meurtrière d'une rue serait noyée dans les chiffres trop larges du quartier, et ne pourrait donc être repérée. Là, les tableaux des commissaires d'arrondissement mettent en rapport le nombre de maisons atteintes par l'épidémie dans une rue et celles déclarées insalubres suite aux visites des commissaires de quartiers. Les nouvelles données qui émergent potentiellement (ce ne sont absolument pas des certitudes) dans la suite du rapport sont donc les classes sociales, les professions, la densité, les mœurs, et l'habitat (p. 114-115).

La restitution de ces deux crises montre la mise en valeur de la visite dans le cadre d'une légitimité montante de l'enquête basée sur l'observation. Elle est une source de savoir. Si elle est, dans l'affaire de l'Hôtel Dieu faiblement mobilisée, soit qu'elle est rendue impossible par un refus d'accès, soit que finalement ce soient les « chiffres des lieux » surtout qui sont rapportés de l'observation. Par contre, au début des années 1830, à travers l'épidémie de choléra, les commissaires visiteurs ont un pouvoir d'enquête plus important (la visite y est au départ de la chaîne du savoir) légitimé jusqu'à l'espace privé et devenu aussi pouvoir de surveillance. Cette restitution adopte en partie, aussi pour la rendre intelligible, le cadre théorique qui était celui des auteurs, clairement foucaldien, de la nouvelle microphysique du pouvoir mise en place entre les XVII^e et XIX^e siècles. Dans ce cadre-là, un incendie, une épidémie sont autant « d'exigences de conjoncture » qui conduisent au renforcement de ce pouvoir (Foucault 1975, p. 163). L'impératif souverain de la catastrophe vient justifier une surveillance et un contrôle s'appliquant *in fine* là au domicile du pauvre (depuis que la catégorie de l'habitat est devenue pertinente et que le contrôle des mœurs des pauvres participe d'une politique sanitaire globale de l'espace urbain). Mais c'est plus largement dans le cadre de la diffusion des mécanismes disciplinaires que le logement du pauvre se trouve mis sous surveillance et que la visite joue un rôle central. Dans le cadre de pensée d'une société disciplinaire, les visiteurs sont avant tout des observateurs, des enquêteurs considérés comme des opérateurs du regard disciplinaire, et la visite comme une technique de surveillance. Foucault remonte dans le XVIII^e siècle pour « charger » la visite. Avec l'école externalisant la surveillance par des « visiteurs » chargés de « *s'enquérir, dans les familles, des élèves qui ont été absents ou qui ont commis des fautes graves* » (p. 207). Avec les groupes religieux, les associations de bienfaisance, les compagnies de charité qui font également des visites aux pauvres pour observer leur moralité. Mais il la repère aussi comme une procédure examinatrice dans l'évolution de l'hôpital. La visite s'institutionnalise en un rituel (horaires et durée réglementés) qui transforme une inspection jusque-là épisodique en une observation régulière (p. 218) et participe de l'entrée de l'individu dans le

¹ L'auteur mentionne également le rôle de la presse dans la politisation du choléra, presse prompte à nommer le choléra « *maladie du Peuple* » (p. 112)

champ du savoir. En le suivant, la visite ainsi se spécifierait par des caractéristiques à haute valeur disciplinaire ajoutée, régulière, répétitive, *a priori* anodine ou tout du moins sans « éclat », et permettant la documentation du malade, du pauvre, de son état, comme de son logement.

Aller jusqu'au bout de cette théorisation de la visite, jusqu'à l'inclure dans une généalogie des sciences de l'homme, était essentiel. D'autant qu'elle marque profondément les analyses qui peuvent être faites sur le XIX^e siècle au cours duquel l'augmentation des moyens de connaissance est telle qu'elle nourrit ce point de vue. Un historien comme Christian Topalov par exemple, quand il analyse les choix méthodologiques de l'enquête de Charles Booth sur lesquels on reviendra, adopte cette perspective du « *rapport étroit entre la science sociale naissante et les institutions chargées de surveiller et éduquer le peuple* » (Topalov, 2004, p. 129). Mais, si indéniablement la visite s'inscrit *aussi* comme technique de surveillance dans une généalogie de l'enquête, cette conception n'est pas exclusive, et le point de vue porté par des auteurs qui cherchent notamment à faire une histoire des enquêtes « sociales », centrée sur une observation « scientifique » de l'homme, conduisent à d'autres acceptions de la visite et du visiteur.

2/ La visite dans les débuts d'une science empirique

On constate que ce qui se joue dans cette période de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e tend à faire consensus¹. Que ce soit Gérard Leclerc stipulant au début de son histoire des enquêtes sociales le constat d'une « *brusque demande d'informations supplémentaires sur la société* » entre la fin du XVIII^e et surtout le début du XIX^e siècle (Leclerc, 1979, p. 14) ou Antoine Savoye qui renvoie à la politique positive que les ministres de Louis-Philippe mettent en œuvre en s'appuyant « *sur une meilleure connaissance des faits et de l'état de l'opinion* », l'État ordonne et centralise le recueil d'informations sur les conditions de vie des pauvres, les conditions de travail (des enfants) ou encore de l'enseignement. Il se fait enquêteur. De même, la primauté accordée à l'observation directe, « *la vue immédiate des choses* » (p. 16), et la compilation de données numériques (Savoye, 1994, p. 17) comme mode d'investigation et d'acquisition de connaissance est bien établie. Pour Savoye, qui se place depuis une histoire institutionnelle, les premières enquêtes sociales datent des années 1830, et elles sont là où la sociologie trouve ses premières applications. Ces enquêtes « *ne participent pas seulement de la technologie bavarde évoquée par Foucault à propos des prisons. Loin d'être rudimentaires, elles soulèvent des problèmes épistémologiques, méthodologiques et politiques que retrouve la sociologie contemporaine* » (l'auteur qui souligne, p. 7). Pour lui donc, on ne gagne pas vraiment à se contenter d'envisager ces enquêtes strictement comme des enrôlements du savoir dans une pratique du pouvoir. Il

¹ Si les dates précises ne sont pas les mêmes, ce qui n'est pas le plus important, cela s'explique surtout par le fait que les auteurs mobilisés dans ce qui va suivre, ne choisissent pas eux, à l'inverse des précédents, l'optique de l'hygiène et de la salubrité.

porte le point de vue d'une logique gestionnaire et administrative animée d'un souci de gouverner qui n'est pas seulement lié au contrôle. Et les descriptions détaillées qu'il fait des enquêtes de 1833 et de 1847 visent à complexifier cette conception trop utilitariste du savoir¹. Il adopte un point de vue clairement plus porteur d'une positivité du savoir acquis. D'autant que, tout au long du XIX^e siècle, pris dans « *une frénésie d'enquêtes* » (Prochasson, 2004, p. 9), les enquêteurs d'État sont loin d'être les seuls. De nombreux enquêteurs individuels entreprennent également des travaux. Pour Leclerc ils constituent une « *élite observationnelle* » qui peuple « *l'Académie des sciences morales et politiques, les sociétés statistiques et les sociétés philanthropiques qui fleurissent alors tant en France qu'en Angleterre* » (Leclerc, 1979, p. 24). Cet auteur déploie d'ailleurs autour de cette question de la demande en information une analyse « économique » qui mérite d'être mentionnée. Il réfléchit ainsi les données sociales en termes de coûts d'observation, de collecte, de centralisation et de traitement (p. 17) (c'est leur coût élevé qui explique leur relative rareté et le fait qu'elles soient menées exclusivement par des hommes riches) ce qui le conduit à formuler l'hypothèse que les observateurs qui seront recrutés le seront parce qu'ils sont des « *intermédiaires* » (p. 19), en fait des observateurs privilégiés. Il définit en effet par ce terme d'intermédiaires tout un ensemble de professionnels qui ont « *une "rente informationnelle" ou "observationnelle"* » (p. 19) : des médecins, des employés des paroisses, des prêtres... En fait, un certain nombre d'entre eux sont des visiteurs des pauvres et des malades qui se retrouvent, à ce moment-là, mobilisés avant tout parce qu'« *ils offrent au pouvoir central la possibilité d'obtenir des informations sociales à bon marché, sans beaucoup d'investissements supplémentaires* » (p. 20). C'est donc pour lui la hausse de l'utilité des informations (par exemple produite par « *une crise* » (p. 20)) qui conduit à chercher à collecter des informations qui jusque-là ne l'étaient pas (à partir de pratiques qui par contre existaient) et surtout à les centraliser. Ces visiteurs se retrouvent, dans le cadre d'une volonté de meilleure connaissance de la société, des observateurs privilégiés mais aussi compétents, car « *à portée de bien voir* »². Le visiteur est ainsi plus « *au bon endroit au bon moment* » et moins originellement une figure de surveillance et de savoir comme le laisserait penser parfois l'entreprise disciplinaire.

Ainsi, le XIX^e siècle se caractérise avant tout par une diversité des pratiques d'enquêtes. Mais avant de les aborder chacune, il faut mentionner ce qui les rassemble et autorise d'associer ces pratiques par le terme générique de « visiteurs des pauvres » comme le reprend en titre une anthologie récente de textes d'enquêtes britanniques qui couvre le XIX^e et le XX^e siècles (Carré, *et al.*, 2000). Tous ces « professionnels » (les philanthropes, les

¹ Il explique notamment la fonction délibérante de l'enquête de 1837 qui est publique, publiée et débattue, véritablement support d'une prise de conscience collective du sort des enfants ouvriers (p. 29). Avec l'enquête de 1833 sur l'instruction publique, la visite refait surface sous ses atours de la surveillance. Cette enquête (qui quadrille et vise l'exhaustivité, chaque école doit être visitée) met en place ensuite un système d'inspection régulière (passer de la « visite accidentelle » et unique à une « institution permanente ») (p. 27) attribuant un pouvoir institutionnel à l'inspecteur de l'instruction publique.

² Leclerc cite Chaptal en 1800 qui écrit aux préfets dans le but de préparer l'enquête démographique de 1800 (p. 20).

journalistes, les enquêteurs institutionnels, les statisticiens, les « sociologues ») s'intéressent à « *la pauvreté urbaine* », un objet commun qui donne à voir que l'enquête sociale est moins un genre qu'un « *corpus protéiforme* » (Carré, *et al.*, 2000, p. 6). Tous ces visiteurs sont obsédés « *du contact avec la pauvreté, de l'immédiateté de l'expérience [...]* » (p. 8), une expérimentation du social mise en valeur en soi. Ce sont des « empiristes » qui veulent avant tout informer sur la condition méconnue des pauvres, particulièrement des autorités, et sont, en ce sens, engagés. Ces préoccupations sur la gravité des conditions des classes pauvres peuvent par ailleurs être déclarées internationales dans le sens où de nombreux ouvrages s'accordent sur les influences réciproques et notamment méthodologiques entre l'Europe et les États-Unis. Le mélange des genres est ainsi avéré, fruit d'une « *porosité des domaines du savoir si caractéristique de la fin du XIX^e siècle* » (Prochasson, 2004, p. 8). Pourtant, le *comment* fonde des lignes de partage entre ces visiteurs, des différences sont repérables et intéressantes à analyser (aussi parce qu'elles font sens pour ces acteurs de l'époque) parmi ces multiples expérimentations méthodologiques, qu'elles soient institutionnelles ou privées, relèvent du domaine de la charité ou de la volonté scientifique. On repère ainsi des axes qui structurent les débats autour des méthodes (d'observation, de restitution), des rapports entre science et action, entre science et politique. En se plaçant depuis ce point de vue des débuts « concrets » de la sociologie, la visite est ainsi indéniablement prise dans la construction d'une méthodologie de l'observation. Jusque-là, la visite était en effet une des manières premières d'obtenir du savoir, et le visiteur le premier observateur jugé compétent. Dans cette diversification, sa conception va évoluer.

a. Le modèle de l'exploration sociale

Parmi ces visiteurs, certains paraissent de prime abord les plus éloignés d'une volonté scientifique : ce sont des « hommes de plume », des journalistes, des romanciers, des critiques littéraires. Pour eux, le territoire du pauvre est un motif « *d'exploration sociale* » (Topalov, 2004). Toute une série d'écrits autour de la question de la misère alimentent en effet le marché de la presse en explosion. La volonté de ces explorateurs sociaux est de rapporter la souffrance véridique des pauvres à un public bourgeois qui se traduit par un registre d'écriture particulier. Leurs écrits littéraires sont ainsi teintés de réalisme : tableaux de mœurs, romans réalistes, descriptions pittoresques (Lyon-Caen, 2007). Ils peuvent également écrire des textes plus contrôlés sur la misère, voire concourir au prix de l'Académie des sciences morales et politiques (les enquêtes parlementaires sur les questions sociales aussi se vendent « bien », parfois à plusieurs milliers d'exemplaires à cette époque-là en Angleterre) (Topalov, 2004). Mais jugeant nécessaire (et efficace) de susciter l'émotion de leurs lecteurs qui raffolent de ce genre d'écrits, ces visiteurs versent dans le sensationnel ou le mélodramatique, mêlant librement observation et fiction. Henry Mayhew par exemple, présenté dans l'anthologie d'enquêtes britanniques comme un véritable sociologue de terrain, est en fait journaliste. Ses reportages paraissent dans la presse régulièrement, et leur compilation lui fournit les quatre volumes de son ouvrage publié entre 1861 et 1862. Une traduction de la préface de son ouvrage sur les Irlandais des rues à Londres donne accès à ses intentions : « *publier l'histoire d'un peuple, de la bouche des gens eux-mêmes. [...] Ce livre*

dépeint l'état de leur foyer et de leur famille par l'observation personnelle des lieux, en communion directe avec les individus ». Plus loin, on peut lire que c'est un « livre curieux parce qu'il apporte la preuve des faits si extraordinaires que le voyageur au pays inconnu des pauvres doit, comme Bruce, se résigner à passer pour un affabulateur » (Carré, et al., 2000, p. 44). À une manière très littéraire d'écrire sur le « monde exotique de la pauvreté urbaine » (Topalov, 2004, p. 112) s'articule une argumentation en faveur de l'objectivité (que lui accorde le traducteur du texte dans l'anthologie) basée sur l'observation. Ces explorateurs revendiquent le fait d'être allés observer directement les faits, d'être allés au contact de la pauvreté (à la fois fascinés et dégoûtés) et non plus de se contenter des chiffres ou séries d'auditions accumulés par les nombreuses enquêtes parlementaires ou celles des Sociétés savantes¹. Ils utilisent de toute façon certaines techniques qui ne sont pas si éloignées de méthodes « brevetées » comme scientifiques. Le romancier Jack London, à la toute fin du XIX^e siècle (reprenant d'ailleurs un « art » d'un journaliste du milieu du siècle), se déguise pour prendre l'apparence d'un ouvrier misérable et rester ainsi en immersion dans l'*East End*, quartier emblématique du Londres de cette époque. Il s'essaie à l'observation participante *incognito*. Ces récits s'apparentent à des voyages dans la nation des pauvres, surtout pour un public bourgeois qui vit globalement dans l'ignorance de ce qui se passe dans ces quartiers. Vers les années 1880, il ne s'agit plus prioritairement pour ces explorateurs de retranscrire des souffrances méconnues. Toujours en rivalisant de « style », ils veulent dénoncer l'inaction des gouvernements ainsi que la négligence des propriétaires. Se perçoit alors une contradiction montante entre assurer de l'authenticité de leurs écrits (ils jurent ne pas noircir la réalité) et heurter les sensibilités pour réussir à faire réagir les hommes au pouvoir. « Il s'agit de la description brute de faits bruts. Toutefois, aucun imprimeur respectable ne publierait (et certainement aucune famille décente n'admettrait) le compte rendu, même le plus neutre, des horreurs et des infamies découvertes au fil de brèves visites de maison en maison »².

S'ils partagent donc des méthodes et finalement aussi des registres d'écriture, car à l'inverse l'emploi d'une écriture littéraire se constate dans les rapports des enquêteurs parlementaires³, ces explorateurs font facilement figures de repoussoirs pour ceux qui veulent donner plus de sérieux aux enquêtes. Aux États-Unis, ce sont les *muckrakers* (littéralement « les racleurs de fange », autrement dit « fouille merde ») (Savoye, 1994, p 86) qui emblématisent cette attitude du reporter qui voyage à la sortie de chez lui, et que Leclerc analyse comme la transposition dans la sociologie de l'ethnologie (Leclerc, p. 75) qui conduit à faire de la ville un terrain d'enquêtes⁴. Pourtant, Robert Ezra Park, autour de qui se constitue ce qui sera

¹ Dans l'extrait traduit de Mayhew, on peut voir qu'il a intégré les citations de personnes rencontrées ; il serait le premier à accorder la parole aux pauvres.

² Extrait d'un texte de Mearns et Preston, in Carré (2004) p. 81.

³ « Les enquêteurs sont plus proches de la figure de l'auteur que de celle de l'enquêteur professionnalisé, s'adossant à un protocole scientifique qui guide et encadre son travail d'investigation » (Prochasson, 2004, p. 12).

⁴ Il parle du style *muckraker* qui décrit « la jungle des villes » (p. 76).

appelée l'École de Chicago, ne rejette pas lui-même son passé de journaliste¹, allant jusqu'à se présenter comme « *un des premiers et modestes racleurs de fange* » (Savoye, 1994, p. 87).

b. Le modèle charitable

La visite aux pauvres est une activité depuis longtemps philanthropique car religieuse². Les philanthropes seraient, parmi tous « ces visiteurs du pauvre », les plus soucieux de la gravité de la situation des pauvres. Leurs niveaux d'implications sont variables mais les visiter dans leurs taudis relève de la vocation. « *D'après nombres de récits autobiographiques ou de confidences imprimées, elle résulte généralement d'une expérience originelle qui a mis le sujet en présence de la misère digne et lui a révélé, de façon intime et ineffaçable, un devoir* » (Topalov, 1999, p. 366). Tout au long du XIX^e siècle, la visite aux pauvres comme activité philanthropique évolue, principalement du fait du passage d'une charité privée à une politique de l'assistance marquée par la volonté de classer les pauvres. Un personnage accompagne ces mouvements, le Baron de Gérando, qui, avec son ouvrage de 1824 *Le visiteur du pauvre*, est cité comme un des deux « théoriciens » (avec Le Play) de la visite comme méthode. Ce Baron est un personnage important de l'histoire des sciences de l'homme et son ouvrage a eu un impact essentiel dans les milieux de l'assistance, bien sûr³, mais pas seulement. Il participe en effet des débuts de la sociologie au sein de l'Académie des Sciences politiques et morales qui en est un des creusets (Savoye, 1994, p. 117). En 1800, la Société des observateurs de l'homme (1799-1805), dont Gérando fait partie, publie son premier ouvrage, *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* visant à préparer l'un des premiers « voyages de découvertes », ouvrage considéré comme le premier « *guide d'enquête* » (Dibie, 1998, p. 40-41). Mais la Société des observateurs de l'homme, dont la mission est rendue impossible par les guerres napoléoniennes et la dangerosité des océans, se trouve absorbée par une société philanthropique. Leclerc indique que « *faute de pouvoir observer les sauvages, trop lointains, on se rabat sur les secours aux pauvres, au prochain* » (p. 56), et l'évolution entre les deux ouvrages de Gérando est révélatrice de ce processus. Il décrit donc au début du XIX^e un mouvement inverse de celui de la fin du début du XX^e siècle avec l'École de Chicago, pensant la sociologie comme remplaçant une ethnologie impossible. La connaissance de l'ouvrier et de l'indigent se substitue à celle de l'indigène, du sauvage (p. 56). La philanthropie devient alors non pas seulement une activité d'amour et de soutien de son prochain, mais « *aussi d'observation sociale, elle est un savoir, elle est une science* » (p. 59). La visite, « *méthode d'enquête de ces sociétés philanthropiques-statistiques [...] est*

¹ Grafmeyer, Joseph, 1979.

² Elle s'inscrit comme on l'a déjà mentionné dans l'histoire de la charité avec le Bureau des pauvres, fondé au XVI^e siècle, qui s'occupait de l'assistance publique à domicile, ou encore dans la lignée des visites aux pauvres des compagnies de charité au XVII^e. Il n'est pas rare aujourd'hui encore d'avoir des visites à vocation prosélyte de démarcheurs...

³ Jean-Noël Retière mentionne dans une recherche contemporaine sur « *l'aide alimentaire confessionnelle à Nantes des années 30 à nos jours* » le livre de Gérando comme « *un code de conduite pour des générations d'âmes charitables dont F. Ozanam* ». Frédéric Ozanam étant le fondateur en 1833 de la Société Saint-Vincent-de-Paul (Retière, 2002)

transposée de sa fonction de secours à une fonction d'observation » (p. 61). Le troisième livre de De Gérando, *De la bienfaisance publique*, publié en 1839, fait à nouveau référence. Il propose une théorie de la bienfaisance visant à partager la vraie indigence et celle que la charité, comme la pratique la Société Saint-Vincent-de-Paul, entretient. Des usages concurrents de la visite s'affrontent ainsi, celle-ci se pensant comme un soulagement et se devant de ne pas être humiliante, l'autre rejetant l'accusation d'inquisition formulée par la première et légitimant l'investigation du philanthrope chez le pauvre par la science. Pour De Gérando, la visite est une « saisie de la pauvreté dans sa vérité originare, qui la surprendrait telle qu'elle se donne à voir à elle-même, telle qu'elle se trahit dans une vision instantanée qui en dit plus long sur la réalité [...] »¹, « le moment-clé de l'interprétation de la misère : c'est là que le philanthrope-sémiologue peut percer la vérité d'une situation de misère » (Lyon-Caen, 2007, p. 108). On retrouve la mobilisation des techniques d'enquêtes formulées dans *Le visiteur du pauvre*, et notamment sur la présentation du philanthrope « que rien dans nos manières, dans nos expressions ne vienne trahir de notre part la répugnance ou le dégoût à la vue des haillons de la misère »².

Dans la foulée de De Gérando, la charité privée est donc toujours plus critiquée, jugée trop désordonnée, paternaliste et inefficace économiquement. Elle se doit d'être une *science* de l'assistance se fondant sur des réalités chiffrables et une rationalisation des modes d'intervention (Carré, et al., 2000). En Angleterre est fondée la *Charity Organisation Society* à l'origine de la promotion d'un nouveau modèle charitable : « assistance froide, éloignée de tout sentimentalisme, rationnelle, efficace, ciblée » (Dab, 1999, p. 220). Ce seront les principes de ce modèle que reprendra la Société des visiteurs, fondée à Paris en 1896 en réaction à la charité de la Société Saint-Vincent-de-Paul, même si son projet reste axé sur le principe de la visite aux pauvres à domicile. Ces différents modèles de la bienfaisance personnalisée seront remplacés par le travail social, développé sur les modes de l'infirmière visiteuse ou de l'assistante sociale, les nouveaux professionnels de la visite au domicile du pauvre. Leclerc montre l'impact en termes d'observation sociale de cette professionnalisation : plus le travail social devient professionnel, administratif, plus les autres observateurs perdent en légitimité (les enquêtes sont de plus en plus mal acceptées (p. 91)). L'observation elle-même est devenue professionnelle : la visite qui ne l'est pas doit se justifier plus lourdement, la charge de la preuve se transforme.

c. Le modèle réformateur

De ces visiteurs philanthropes, on peut dire qu'ils pratiquent une visite avant tout d'assistance (de soutien, de conseil) qui se révèle aussi, par défaut ou à profit, d'observation. D'autres pratiquants encore de la visite s'en démarquent dans le sens où ils visent avant tout la production de connaissances et non pas l'aide. On l'a vu, écrire du sensationnel pour dénoncer était une façon de faire, aller voir les pauvres eux-mêmes pour les assister en est

¹ Battegay, Fritsch, Joseph, 1977, p. 92.

² Citation de *Le visiteur du pauvre*, in *ibid*, p. 93.

une autre ; la catégorie des savants, elle, envisage l'engagement par la production savante, et se différencie surtout par l'augmentation de l'exigence scientifique qu'elle veut donner à l'enquête.

Le Play propose une théorie de la visite comme méthode au sein de la conceptualisation plus générale de sa « science sociale ». Sa formation puis son métier d'ingénieur des Mines sont essentiels pour comprendre l'élaboration de cette science sociale particulière. Lors de son premier voyage en Allemagne du Nord en 1829, il visite autant les mines ou les usines que les populations ouvrières. C'est au cours des voyages successifs qu'il met au point sa méthode. Kalaora et Savoye attribuent à certains de ses textes le statut de guide d'enquête (il y évoque par exemple la relation observateur-observé). Le moment de la visite prend place dans sa méthode comparative appelée les « monographies de famille ». Il détaille ce que l'observateur doit regarder et noter au domicile des familles pour en faire une monographie minutieuse. « *Inventorier les meubles, les ustensiles, le linge et les vêtements ; évaluer les immeubles, le montant des sommes disponibles, les animaux domestiques, le matériel spécial des travaux et des industries et, en général, les propriétés de la famille ; estimer les réserves de provisions [...]* » (citant un extrait de *Les ouvriers européens*, p. 96). Les interroger longuement fait partie de son deuxième point méthodologique avant de demander confirmation, éventuellement, aux autorités locales. Cette pratique d'aller sur place pour observer directement la réalité sociale, on ne peut raisonnablement, après les exemples précédents, l'attribuer strictement à Le Play mais bien plutôt inscrire son travail dans le courant de pensée de l'époque. L'Académie des sciences politiques et morales, même si elle discute de cette méthode par échantillonnage de Le Play, partage l'étude *in situ* des réalités sociales (p. 126). L'investigation s'y fait plutôt sur le modèle de Villermé, une étude large du phénomène considéré (Kalaora, 1989) permettant de produire un *tableau* plus exhaustif que monographique mais dans laquelle, au cours de l'enquête, est toujours préconisée la visite. Mais par rapport aux autres catégories d'enquêteurs, tous visent à prendre en compte la question de la pauvreté de manière élargie, le rapport des familles à leur environnement, aussi se rendent-ils dans les ateliers, les fabriques, les usines (Villermé) et cherchent à montrer le pauvre comme « produit » par des conditions de vie difficiles (en prise directe avec les effets de la révolution industrielle), se mettant en quête des causes, et non plus comme seul responsable de son état (mise en cause de ses mœurs et de sa faiblesse morale). Mais ce qui différencie plus profondément l'activité de recherche de Le Play, c'est qu'elle est orientée par la volonté de transmission de ce savoir. Il veut, dans une conception réformatrice qu'il emblématise, « *faire passer ses connaissances scientifiques et son savoir technique au plan politique pour réformer la société.* » (Kalaora, 1989, p. 89). En 1856, il fonde la Société d'Économie sociale destinée à se préoccuper spécifiquement du sort des populations ouvrières, avec la volonté de maîtriser les implications sociales du développement économique. La réforme sociale (en 1864 paraît *La réforme sociale en France*) passe par l'étude des populations. Le Play est un « *sociologue engagé* » (Kalaora, 1989) dans le sens où il ne retire pas le domaine scientifique du pouvoir et de l'action politique, qui servent même de « *mise à l'épreuve* » (p. 11). Une recherche-action, ou recherche appliquée, comme on pourrait le formuler aujourd'hui, même si ces enquêteurs-

sociologues ont parfois été entièrement au service du pouvoir (comme les enquêteurs au sein de l'Académie des sciences politiques et morales en 1848) (p. 135).

Les mouvements réformateurs héritiers de Le Play forment une « constellation » (Savoye, 1999) avec la figure de l'ingénieur social pour lequel activité cognitive et pratique professionnelle sont imbriquées. Ils aspirent ces héritiers à mettre en pratique le principe que « *la réflexion va de pair avec l'expérimentation* » (p. 81) et on les retrouve plus tard dans les domaines du logement (Société d'HBM), dans des organismes charitables, dans les institutions d'enseignement et de recherche (Musée social, École libre des sciences politiques). Aux États-Unis, le mouvement réformiste (avec des prochaines figures du pragmatisme telles que Dewey), le développement de la recherche-action, s'incarnent notamment au début du XX^e siècle dans le *social survey* en regard duquel va se construire la sociologie universitaire.

3/ Déboires et espoirs de la visite

La visite, au long de ce XIX^e siècle, est une pratique de l'observation partagée par de nombreux domaines d'action différents, philanthropiques, réformateurs, scientifiques, littéraires... Les débats et les discussions autour de son rôle, la manière de la mener, dessinent les contours et les questionnements, qui tout au long du XX^e siècle, vont chercher à délimiter l'observation scientifique. Prendre la visite comme entrée, comme nous venons de le faire, conduit à questionner la sociologie sous l'angle de ses débuts pratiques, concrets (Savoye, 1994) qui la situent en définitive à l'articulation de la surveillance et du soutien, du soutien et de l'observation, de l'observation et de l'action, de la science et de la politique. Aussi bien utile (et instrumentale ou instrumentalisée) que connaissance. Les visiteurs sont les premiers observateurs compétents de ces enquêtes, des intermédiaires « pratiques » aux deux sens du terme. On retrouve dans l'enquête de Charles Booth (1886-1889), une utilisation de ces visiteurs comme informateurs privilégiés, et là non pas tant par défaut mais bien dans une réflexion méthodologique. Les entretiens ne sont pas réalisés auprès des familles mais des *School Boards Visitors* (qui comme en France rendent visite aux familles quand l'enfant est absent), informateurs patentés, reconnus, que Booth rémunérait pour les entretiens. Il a donc recours aux spécialistes de l'observation, collecte leurs savoirs du terrain, un ensemble d'informations ainsi « remontées » qu'il se charge de traiter en vue d'un comptage statistique¹. S'inaugure le modèle de l'enquête urbaine, systématique, qui vise une cartographie du territoire. Ces choix révèlent les premières mises en doute de l'observation au tournant du XX^e siècle. « *Pour Charles Booth, le savant devait se défier de ce qu'il pouvait voir en parcourant la ville, en observant ses rues ou en interrogeant ses habitants. Il cessait d'être un promeneur ou un explorateur, pour s'attacher à découvrir ce que les yeux ne voient pas et les oreilles n'entendent pas* » (Topalov, 2004, p. 107). On constate en effet aujourd'hui que si la visite est toujours une pratique du journaliste, de l'écrivain réaliste, du

¹ Ensuite seulement, Booth passe un hiver entre trois familles typiques d'ouvriers, typiques au sens où il les a classées (très pauvres, pauvres, confortables...). L'observation vient là compléter l'enquête statistique.

travailleur social, du médecin, elle ne semble plus qu'exceptionnellement faire partie de la boîte à outils du sociologue (en tout cas pas théorisée). C'est plus largement l'observation qui a été évacuée dans le processus d'institutionnalisation de la sociologie avant de faire un retour en force depuis une vingtaine d'années. On ne va pas revenir sur l'ensemble des débats épistémologiques autour de l'enquête de terrain¹ mais proposer quelques réflexions depuis le point de vue strict de la visite. La visite varie en effet en fonction des termes dans lesquels s'édicte l'obtention du savoir scientifique mais elle est surtout, d'une manière plus générale, largement remise en cause.

La visite aux pauvres sur le modèle charitable (si elle se pratique vraisemblablement encore) sera progressivement abandonnée, trop épisodique et n'étant pas un moyen d'assister durablement les pauvres (dans une volonté réformatrice). Aux États-Unis par exemple, le mouvement des *social settlements* (dont fait partie le *meeting summer* de Patrick Geddes, personnage que l'on va bientôt retrouver), lancé tout d'abord en Angleterre à la fin des années 1880, invente une nouvelle forme de travail social en substituant « à la visite aux pauvres de la philanthropie traditionnelle, l'installation au cœur des quartiers où sévit la misère » (p. 87). L'efficacité d'un système reposant sur la visite est largement remise en cause au moment aussi où les critiques sur l'aspect intrusif ou voyeuriste augmentent, conduisant à une demande plus forte d'argumentation et de justification sur les méthodes, y compris au sein des milieux scientifiques. L'introduction de l'extrait de Mahler et Rathbone de 1911 donne à voir cet aspect par l'emploi ironique du terme *slumming*. Les visites de taudis (*slum*) prennent selon ces auteurs plus l'allure d'excursions dépayssantes et contrôlées dans la pauvreté (Carré, *et al.*, 2000) que d'enquêtes scientifiques. Sous l'effet de la professionnalisation des visiteurs du travail social (d'institutionnalisation de la visite dans divers domaines), la légitimité des autres observateurs est remise en question. Pour Leclerc, c'est même la particularité de l'observation sociologique par rapport à ces observations sociales. Elle n'est plus basée sur une légitimité de supériorité (toutes ces figures qu'on vient de voir était « supérieures » et le pauvre les laissait rentrer de ce fait), n'est plus une imposition de pouvoir, mais bien un échange. Le sociologue devra lui justifier de sa neutralité, devra faire comprendre sa différence d'avec le travailleur social, le policier ou le journaliste. L'observation participante en découle, il n'est plus possible de profiter d'un statut, mais il faut se plier aux règles du groupe (Leclerc, 1979, p. 93). Dans ce cadre-là, d'une observation qui n'est plus un pouvoir mais un échange, les négociations autour de la visite sont évidemment à revoir.

Mais si déboires de la visite il y a, ils s'expliquent aussi dans son alliance avec le modèle réformateur et la façon d'envisager les rapports entre savoir et pouvoir. En France, l'institutionnalisation de la sociologie se fait autour de Durkheim (évacuant donc par exemple les Le Playsiens), processus qui conduit à modéliser un chercheur neutre et non impliqué : « Pour les uns, la commande sociale, la pratique du terrain, l'engagement dans une activité pratique sont les conditions sine qua non du savoir. Pour les autres, la

¹ Cf. par exemple le très complet *L'enquête de terrain* avec des textes réunis, présentés et commentés par Daniel Cefaï (2003).

neutralité scientifique, la distanciation par rapport à l'objet, la professionnalisation sociologique aux dépens d'autres activités, constituent les qualités nécessaires du savant » (Kalaora, 1989, p. 34). La science ne se questionne plus tant du point de vue de son utilité que de celle de sa scientificité et de ce qui peut en être garant. Dans ce processus d'institutionnalisation, l'observation directe est une méthode qui perd de sa pertinence peut-être aussi parce que les termes de son effectuation sont devenus plus lourds de négociations comme nous le mentionnions précédemment. Aux États-Unis on observe un même rejet de la part des premiers sociologues envers les réformateurs. Avec le développement des *field studies* de la sociologie universitaire de Chicago, le *social survey* est repris pour sa dimension cognitive et quelques méthodes, mais sans ses implications sociopolitiques (Savoye, 1994). Park insiste sur le détachement de l'attitude scientifique, « [réagissant] ainsi au courant dominant précédent dans la sociologie naissante d'alors : l'enquête sociale, qui voyait les chercheurs être davantage des intervenants sociaux voulant soulager les misères sociales que des sociologues cherchant à comprendre ou à expliquer les rapports sociaux. Selon Park, il fallait que la sociologie se professionnalise en se détachant de l'attitude dominante réformiste des "do-gooders" qui parsemaient alors les associations de travail social. Il fallait séparer les destins respectifs du travail social, de la philanthropie et de la sociologie » (Coulon, 1994, p. 96). La définition de l'observation scientifique doit ainsi beaucoup à une logique de distinction. La visite est trop associée à l'intervention sociale de laquelle le sociologue se doit de se détacher, tout comme les enquêtes sociales, globalement dépréciées car « très empreintes de moralisme et plus proches d'un journalisme d'enquête que de la recherche scientifique » (p. 3).

Si les critères et les valeurs édictées lors du processus d'institutionnalisation de la sociologie annulent en quelque sorte l'intérêt scientifique de la visite (et il faut insister sur le terme scientifique car les nombreux exemples donnés dans la première partie font entendre son développement dans d'autres domaines ce qui n'est pas sans rapport), ceux formulés lors du retour au terrain également. Le retour de l'observation directe se fait sous la forme de l'enquête de terrain, valorisant avant tout la durée, avec les études longues de communautés comme *cas exemplaires*. Le *slum*, par exemple, lieu par excellence de la visite est, dans *Street Corner Society*¹, une référence (*a posteriori*) de l'observation participante, le lieu du séjour. L'observation directe s'envisage alors plus sous la forme du campement, de l'immersion, le temps long *in situ* pour l'enquête est valorisé. Les questionnements méthodologiques et éthiques autour du rôle de l'observateur, qui n'est plus transparent mais interfère dans la situation qu'il observe, tendent à faire du rôle social d'observateur (ce qu'était le visiteur du pauvre) « celui qui expose le plus l'observation directe à la critique au nom du risque de perturbation de la situation par la présence de l'enquêteur » (Arborio, Fournier, 2005, p. 27) Ces nouveaux termes dans lesquels se produit le savoir scientifique conduisent à ne plus faire du visiteur un poste clef mais bien plutôt un observateur facilement trompé.

¹ Ouvrage de William Foote Whyte paru pour la première fois en 1939.

Le Play comme De Gérando¹ seront très longtemps jugés réactionnaires ou doctrinaires et peu d'ouvrages les mentionneront, avant une période récente, pour leur qualité « scientifique ». Le rapport des analystes contemporains (sociologues, historiens...) à ces travaux « pré-scientifiques » est d'ailleurs très largement critique sur leur valeur réelle. Ambiguïtés dans le rapport aux pauvres, naïveté méthodologique, visée plus idéologique que scientifique sont les principaux reproches qui amènent certains à conclure que ces enquêtes sont plus utilisables en tant que matériau sur l'idéologie de l'enquêteur que réellement exploitables en tant que données sur cette période historique. Quand Gareth Stedman Jones (1996) analyse le livre de Engels *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* qu'il écrit suite à un séjour entre 1842 et 1844, il reconnaît que la description que fait Engels de Manchester est basée sur son expérience personnelle et familière de la ville, mais il la pense largement préstructurée. « *De toute évidence, le Manchester qui se révèle au regard d'Engels n'est pas le pur produit d'une expérience brute, ni d'une simple émancipation à l'égard de préjugés bourgeois, ni le fait d'un œil particulièrement doué pour l'observation.* » (p. 14). Il repère, dans le procédé littéraire employé, la formation intellectuelle hégélienne de Engels (passage de l'apparence à l'essence qui prend la place de la visite en contrée exotique) et sa conversion au communisme (puis sa rencontre avec Marx dans les moments de la rédaction). Stedman Jones en vient à remettre en cause le travail de terrain de Engels, terrain sur lequel ce dernier serait venu plaquer, dirait-on maintenant, des théories construites ailleurs, instrumentalisant en partie ces ouvriers pauvres à qui il ne donne pas la parole (au philosophe « *d'exprimer par les mots le sens des actions ouvrières* ») (p. 17). La critique d'une observation socialement préconstituée est également celle qu'adresse Topalov (1997) à Maurice Halbwachs à partir des photographies et commentaires de sa visite à la Cité Jeanne-d'Arc, « *un îlot d'habitations populaires fameux pour être l'un des pires "taudis" parisiens* » (p. 128), qui révèlent tout à la fois son expérience personnelle de l'espace urbain et son engagement socialiste dans la manière de parler de l'ouvrier et de ses conditions de logement. Halbwachs illustre à nouveau, au début du XX^e siècle, les imbrications maintes fois mentionnées. Sociologue, socialiste normalien, il est nommé vice-président de la Société des visiteurs et, en tant que visiteur des pauvres, il n'est pas moins « *curieux des types humains rencontrés et passablement dégoûté des lieux où ils habitent* » (p. 137) que d'autres profils rencontrés. Ce statut le conduit à s'aventurer en dehors de ses quartiers habituels lors de « *promenades urbaines* » (p. 134) dont il est adepte, pour son œil sociologique comme pour sa détente personnelle.

Pour Savoye, l'épistémologie des sciences sociales au XX^e conduit en partie à cette occultation de Le Play. Il formule alors l'hypothèse que son actuelle redécouverte est liée à un retour du terrain, du concret, et que la période de ce point de vue serait une transition (p. 55). Retour des systèmes de pensée comme le pragmatisme ou l'empirisme face à la crise des explications globales de la société. « *L'impossibilité de raisonner sur le tout pour rendre compte d'une complexité de plus en plus grande des phénomènes sociaux et la fin des discours intégrateurs* » (p. 55) opère un repli sur des méthodes et des pratiques sociologiques

¹ *Le visiteur du pauvre* a été réédité aux éditions Jean-Michel Place en 1989.

qui renvoient à celles que fondent Le Play et ses continuateurs, « *renouveau de l'observation, de l'enquête ethnologique, des modèles d'interprétation à portée limitée et non plus générale* » (p. 66). Michel Marié, dans la préface de *Les inventeurs oubliés*, mentionne par le terme de malaise cette redécouverte « à tout prix » qui manquerait peut-être de distance, et livre cette interrogation : jusqu'où peut-on être Le Playsien aujourd'hui ? (Kalaora, Savoye, 1989, p. 10).

Incontestablement, et c'est là que le lien avec la visite nous intéresse, Le Play et De Gérando faisaient figures de repoussoir, y compris pour des auteurs dont les parcours débutaient, avec eux, sur la question de la famille, de l'enfant, du logement ouvrier et qui deviendront quelques années plus tard les tenants d'un renouvellement de la sociologie urbaine. Il est tout de même intéressant de noter la présence de De Gérando dans la biographie d'Isaac Joseph, un auteur qui va être important pour la suite de ce travail (c'est pourquoi on s'y attarde ici). En effet, *Disciplines à domicile*, ouvrage issu d'une recherche avec Alain Battagay et Philippe Fritsch (1977) amène à l'hypothèse d'un impact fort des théories de Foucault sur l'association visite/surveillance, qui lui aura forgé cette réputation dont il serait dur de se départir. Ce premier coup de sonde autour du visiteur-observateur reflète d'une certaine manière l'évolution du travail d'Isaac Joseph tel qu'il le retrace lui-même dans l'article *La notion de public : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman* (Joseph, 2003). Il y revient sur ce livre *Disciplines à domicile* (dans lequel les auteurs se livrent à une analyse approfondie de De Gérando et de Le Play¹) et sur son cadre, une interrogation sur le processus de normalisation de la famille s'inspirant « *massivement de Foucault* » (p. 329). « *Les laboratoires de l'entreprise de normalisation à l'œuvre depuis le XVIII^e siècle – les dispositifs de prise en otage de l'enfant des milieux populaires, les machines à guérir et les machines à punir, mais aussi à produire des visibilité institutionnelles et à reproduire la force de travail, demeuraient implicitement ou explicitement des dispositifs relevant de l'État et de ses bras armés : maîtres d'école, médecins hygiénistes, philanthropes observateurs et visiteurs du pauvre* » (p. 330). Daniel Cefaï, dans la préface de *L'athlète moral et l'enquêteur modeste* (2007), reprend aussi ce parcours théorique par un paragraphe intitulé « *des dispositifs disciplinaires à l'espace public* », et parle de « *lecture paranoïaque* » (p. 10) à propos (entre autres) de celle de De Gérando par ce groupe de chercheurs. En même temps, dès l'introduction de *Disciplines à domicile*, on perçoit des auteurs cherchant à valoriser l'impossibilité d'une position tranchée sur ces pratiques philanthropiques, relevant de l'enthousiasme de militants pressés d'agir autant que de la répression². Par la suite, on le sait, Isaac Joseph se mettra au travail avec un autre outillage qui le conduira paradoxalement vers le versant *hospitalité* de la visite, attribuée à l'espace public. Il proposera même aux historiens, dans le texte intitulé *Eléments pour l'analyse de l'expérience de la vie publique* (2007) un chantier, celui des sociabilités urbaines, « *un champ "intermédiaire", celui des*

¹ Pour eux d'ailleurs la pensée de Le Play, qui fera de la famille un observatoire, trouve son origine dans la nouvelle politique de l'assistance préconisée par De Gérando, alors que Savoye ne mentionne jamais De Gérando.

² Isaac Joseph finit d'ailleurs le chapitre intitulé « le domicile du pauvre et le voyage du philanthrope » par un extrait de *Les misérables* de Victor Hugo, dans lequel Thénardier est *plus que prêt* à recevoir comme il se doit le philanthrope. Il casse exprès un carreau de faïence, ordonne à sa femme de se mettre au lit... (p. 97)

réseaux de rencontre, de voisinage et d'entraide, tout le champ des rituels de présentation de soi et des pratiques de territorialisation qui est capital si l'on veut faire par exemple une histoire de l'hospitalité, de la visite, du papotage, des rumeurs, une histoire des scandales et de la pudeur » (p. 147). Vraisemblablement, l'auteur pense au rendre visite, à la visite de sociabilité et n'y inclurait pas *a fortiori* la visite aux pauvres. Trop « marquée » peut-être, elle n'est pas analysée sous l'angle de la compassion alors même que le texte de Sandra Dab (1999) sur la Société des visiteurs fait état par exemple de conversions au socialisme de certains des visiteurs suite à leurs expériences des taudis, mais que surtout l'expérience de la visibilité urbaine de la pauvreté sera, pour Isaac Joseph, fondatrice de l'expérience urbaine. Dans ce parcours, la visite, elle, restera incluse dans le cadre d'une réflexion philosophique sur l'hospitalité de l'urbain et ne sera pas empiriquement réinvestie comme on l'analysera plus loin.

À plusieurs reprises dans cette partie sur le visiteur-observateur on a croisé la visite comme moment d'observation, avec l'enjeu essentiel du regard porté. Aussi, la conception théorique par rapport au visuel et au regard est évidemment essentielle, et c'est l'exemple de Foucault avec la mise en exergue du modèle de la surveillance qui a permis de mettre cet aspect en évidence. L'hypothèse d'une dépréciation de la visite et de son « manque » dans les recherches urbaines seraient liés à cet effet d'éclipse opéré par l'emprise de l'investigation foucaldienne obligeant à revenir aujourd'hui sur des aspects de ce fait évacués. La volonté de décoller la visite de la notion d'enquête justifie ce second coup de sonde sur les dispositifs de visualisation.

B- Dispositifs de visualisation

En effet, cette foi dans l'observation directe que nous avons constatée tout au long des analyses précédentes n'est pas uniquement présente au cours du XIX^e siècle dans des formes liées aux enquêtes. On constate tout au long de ce siècle de multiples évolutions et transformations concernant la vue, la vision, le regard, qui sont en partie à l'origine, comme le montre Martin Jay, d'un discours « anti-oculacentriste » très présent dans la pensée intellectuelle française de la fin du XX^e siècle (Jay, 2007). C'est là que le modèle cartésien de la vision commence à s'effriter avant d'être mis en crise par les artistes impressionnistes et l'expérience de la guerre¹. Cette « frénésie du visible » (Comolli cité par Bordreuil, 2003) du XIX^e incarnée par la multiplication des expériences visuelles liées aux domaines scientifiques comme artistiques et accompagnée par une évolution profonde de l'exercice de

¹ S'expérimente une perte de confiance dans l'œil (Jay, 2007, p. 163). La guerre est assurément essentielle sur cette question. Que ce soit sous l'angle de l'invisibilité de l'ennemi rapportée par André Loez (2003) qui cite Eric J. Leed (*No man's land*, 1979) : « l'invisibilité de l'ennemi, et le repli sous terre des troupes, détruisirent toute idée que la guerre était le spectacle d'une lutte entre des humains », sous l'angle de la guerre du gaz et la question des conditions de respirabilité de l'air, de la non-perception des radiations ou encore les anticipations actuelles de l'arme climatique visant par exemple à perturber la vision dans l'espace aérien (Sloterdijk, 2005).

la vision dans Paris et les grandes métropoles, ou encore avec l'essor du chemin de fer¹, conduit selon Martin Jay à une perte de confiance (notamment dans le spectateur humain) et finalement à un dénigrement de l'ensemble du visuel (par le biais de la critique de la suprématie de la vision). Jonathan Crary (1994) montre lui, dès 1820, l'évolution de la conception du fonctionnement physiologique de l'œil (la vision se retrouve incarnée) et analyse l'importance des changements technologiques introduits par de nouveaux appareils (stéréoscope, phénakistiscope, stroboscope...), entre ludiques et scientifiques, provoquant un malaise grandissant. En lien avec ce type d'analyse, Jay relève l'importance des questionnements autour de l'invention de la photographie sur les interrogations faites au XX^e siècle sur la vue. Elle reçoit en effet un accueil chaleureux au sein du monde scientifique (Arago présente le daguerréotype à l'Académie des sciences en 1839) (Sicard, 1998) avant d'être au centre de trois controverses participant de cette mise en doute progressive (notamment la relation de la photographie à la vérité, à l'illusion optique) (Jay, 2007). Ensuite, des artistes comme Manet cherchant à reproduire les phénomènes qui se produisent sur la rétine, « l'œuvre voyeuse » de Duchamp associant le regard et désir sexuel, ou encore *l'histoire de l'œil*, récit pornographique de Bataille, ainsi que les surréalistes qui pensent l'œil avant tout comme un véhicule de la violence, finiront de poser les bases de cette pensée anti-oculaire alors même que le visuel prédomine dans la culture française (Jay, 1989). Jay détaille son hypothèse entre autres avec l'hostilité de Sartre envers la vue, pour qui le regard de l'autre est un instrument de réification, conduisant à une perte de liberté et avec Foucault qui n'a pas selon lui accordé de crédit à une ontologie de la vision et privilégié les sinistres implications du regard (« l'œil du pouvoir », le regard cadavérisant...).

L'enjeu dans cette introduction de faire rapidement état de cet « anti-œil » français, vise avant tout à en faire prendre conscience, car dans les questionnements sur la visite et ses implications visuelles contemporaines, il nous faudra repartir de cet état de fait. Mais cet anti-oculacentrisme soulève également l'importance de revenir sur les autres manières dont la visite a été mobilisée au XIX^e siècle et pas seulement donc dans le cadre d'une observation de l'homme, du pauvre, de son taudis... Prise dans cet incroyable appétit visuel de l'époque, on ne peut rester trop focalisé sur les fonctions disciplinaires et normalisatrices de la visite, dans ces liens qu'elle entretient avec la science et le pouvoir, tels que nous les avons surtout jusque-là abordés. On va donc tout d'abord rapidement mentionner quelques éléments qui participent de la culture visuelle urbaine spécifique de l'époque pour revenir ensuite sur des dispositifs de visualisation² qui cherchent à agir sur le corps du visiteur et mettent en avant d'autres fonctions du regard. Les analyses de ces dispositifs se font aussi parfois depuis ce discours antivisuel et donc l'instruisent en partie.

L'expérience de la ville du XIX^e siècle a été abondamment décrite. Les transformations urbaines du baron Haussmann à partir de la seconde moitié du siècle, le boulevard qui

¹ Voir Schivelbusch (1990) et l'analyse qu'il propose des perturbations visuelles et sensorielles introduites par le chemin de fer.

² En reprenant la définition qu'Ola Söderström propose de « visualisation », soit la relation existant entre des opérations de pensée et des formes concrètes d'inscription des objets, des connaissances et des idées (Söderström, 2000, p. 9).

devient le lieu de l'agitation bourgeoise, de la foule et du déploiement de la marchandise participent d'une intensité nouvelle liée à l'augmentation du mouvement et des mobilités, qui trouvent des traductions dans les échanges de regards, la gestion, l'objet des attentions¹. Confusion, incertitude visuelle, la grande ville « *devient une éducatrice de l'œil en multipliant les stimulations* » (Vincent-Buffault, 2004, p. 46) : enseignes, affiches, signaux mais également vélocité nécessaire du regard de celui qui circule. Paris voit venir de plus en plus de visiteurs, de voyageurs, de représentants, des « étrangers », dont par exemple l'évolution et la diversification des guides touristiques révèlent la diversité des attentes, entre la « visite curieuse » pour des visiteurs urbains « amateurs des beaux-arts » conçue sur le modèle du Grand Tour d'une métropole qui fait de Paris « *une grande ville d'art, de culture, et d'histoire* » (Chabaud, 2000, p. 95) et l'apport de renseignements pratiques de plus en plus nombreux. L'esthétisation du décor urbain comme sa mise en visite s'affirment. Cet espace public en élargissement sous l'effet des mobilités, Jean-Samuel Bordreuil (1987) l'analyse en termes de libération du regard et du « report » du spectacle sur la ville (et non sur l'identité comme au XVIII^e siècle), attitude emblématisée par le flâneur. Simmel insiste sur l'importance de l'anonymat, ces regards d'évitement (la nouveauté introduite par l'omnibus) ou blasés². Dans cette effervescence, la visite de loisirs, comme on la nomme aujourd'hui, se crée de nombreux terrains de prédilection, à l'initiative de l'État comme les expositions universelles (1855, 1867, 1889 et 1900), ou à celle des multiples sociétés savantes. Ainsi du premier zoo, créé à Londres par la Société zoologique en 1833. Dans ce développement et cette diversification des spectacles, en même temps que se testent ces formes au croisement du pédagogique, du ludique ou du scientifique, qui ne sont pas sans rappeler les hybridations constatées au sujet des enquêtes³, on voit émerger la notion nouvelle de *public* et de « visiteur spectateur ». Des dispositifs de visualisation seront ainsi de grands succès populaires s'intégrant dans cette « *véritable mode des spectacles en rama [qui] s'empare des grandes métropoles européennes* » comme le note Jean-Marc Besse (2003, p. 187). La manière dont ils mobilisent la visite et ce qu'ils en attendent doit être rapportée. Ils réinvestissent de manière évidente les découvertes de la physiologie de la vision et sont parfois des purs spectacles d'optique, conçus pour leurs effets sur le visiteur, ou plutôt sur son œil.

1/ L'œil éperdu

Le panorama, qui prendra son nom en 1792, est cette invention brevetée par Barker en 1787 à Londres et qui aura beaucoup de succès de 1800 à 1860. Il consiste en un édifice en rotonde au sein duquel est exposée une toile circulaire de 360° degrés, « *un tableau dit en*

¹ Si on considère la ville comme champ visuel (ou de visibilité sociale) qui oblige celui qui s'y inscrit à la gestion des attentions et des regards mutuels (ceux qu'on ne veut pas voir posés sur nous comme ceux que l'on porte) (Bordreuil, 1987).

² « Excursus sur la sociologie des sens », in *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*, PUF, 1999, p. 629-644 ou encore « Métropoles et mentalité », in Grafmeyer, Joseph, 1979, p. 61-77.

³ Ainsi Le Play est le commissaire général de l'exposition de 1867 et il en profite pour mettre en pratique sa conception du savoir engagé en mettant en place une « auto-enquête » de la part d'ouvriers élus de leur industrie.

panorama » dérivé du grec et signifiait « *tout voir* » (Comment, 1993, p. 5). Les effets à produire sur le spectateur sont réfléchis en incluant le fonctionnement physique de l'œil. À savoir : il faut que le spectateur se sente réellement englobé, enveloppé dans la peinture (d'où le choix du 360) de telle manière qu'il ait par exemple l'impression de voyager sans se déplacer si les toiles représentent des villes lointaines. Les témoignages de l'époque révèlent une véritable efficacité des panoramas, efficacité qu'il est difficile maintenant, étant donné l'état de l'œil contemporain, d'envisager tout à fait. La visite est donc ce qui va faire le lien entre la forme et les attendus. Elle consiste d'abord à couper le visiteur du monde extérieur par un trajet spécifique. « *Après avoir parcouru un long couloir et des escaliers assombris qui lui font oublier les repères extérieurs de la ville, le visiteur pénètre par en dessous sur une plate-forme délimitée par une balustrade qui empêche de s'approcher de la toile et permet "que celle-ci développe son effet de tous les points d'où elle peut être vue"* » (Comment, 1993, p. 6). Volontairement, il y a ce temps de circulation entre l'agitation du boulevard duquel vient le visiteur et un intérieur plus propice à la contemplation, moyen également que l'œil et notamment la rétine (dont on connaît depuis 1820 le phénomène de persistance des images rétinienne) se réadapte à la luminosité ambiante, car l'illusion de la réalité attendue face à la toile se joue aussi dans l'intensité lumineuse. Cette dernière arrive d'en haut et se diffuse. Techniquement, la peinture également est cruciale. « *Tous les moyens seront bons pour atteindre à la plus grande exactitude visuelle* » (p. 7). Ainsi les peintres panoramistes vont sur place pour des relevés de terrain, mais c'est surtout dans l'élimination des distorsions provoquées par la forme circulaire de la toile que se joue la réalité, coller à la perception « naturelle » de l'œil. Au sol également, des objets réels s'inscrivent dans la perspective de la peinture.

Pour Bernard Comment, le panorama nourrit le goût du dépaysement, de l'ailleurs. Il cherche aussi à tenir des ambitions pédagogiques en informant le public, et joue un rôle dans la volonté de maîtrise de l'espace confus des grandes métropoles, de cette ville devenue illisible. Mais il reste avant tout commercial (ils doivent être rentables pour ces nouveaux « entrepreneurs du spectacle ») voire assume à l'occasion une fonction de propagande avec les thèmes guerriers. Dans une analyse empruntant à *La société du spectacle* (Debord), le panorama fait problème selon lui en tant que représentation. Il emblématise en effet ce passage de la représentation à l'illusion, l'image devenant la réalité et se substituant à l'expérience du monde. On n'y ferait plus que l'expérience du simulacre, ce qui justifie pour Bernard Comment les nombreux parallèles avec la télévision. « *Dès lors, et selon un destin toujours plus marqué qui là encore rappelle la télévision, il est davantage un outil d'aliénation que d'émancipation. [...] S'il touche un aussi vaste public, c'est aussi parce qu'il renonce aux prérogatives de l'art pour flatter au contraire le goût facile du neuf et du sensationnel, mais aussi la naïveté et la paresse intellectuelle* » (p. 83). Le visiteur spectateur est avant tout selon lui un consommateur passif qu'on trompe et qui se satisfait de l'expérience du simulacre. Nul doute qu'une conception antivisuelle du spectateur anime cette analyse. Récemment, Jacques Rancière (2008) a retracé cette accusation si fréquente du « mal d'être spectateur ». « *Premièrement regarder est le contraire de connaître. Le spectateur se tient en face d'une apparence en ignorant le processus de production de cette*

apparence ou la réalité qu'elle recouvre. Deuxièmement, c'est le contraire d'agir. La spectatrice demeure immobile à sa place, passive. Être spectateur, c'est être séparé tout à la fois de la capacité de connaître et du pouvoir d'agir » (p. 8).

Pour Samuel Bordreuil, cette interrogation du panorama à partir des notions de réalité et de fiction n'est pas satisfaisante. Pour lui, ce sont autant de « lieux-laboratoires » où se produisent les effets culturels stabilisés en topos partagés, où s'élabore le sens commun de la culture urbaine. Il prend donc acte de l'incroyable diffusion de la posture panoramique qui, du dispositif du panorama aux vues à vol d'oiseau et à son usage dans les guides touristiques du point haut, « *peuple la ville* » (Bordreuil, 2003). Selon lui, l'effet du panorama n'est pas un effet de représentation (donc pas lié à une illusion visuelle dont l'enjeu est de faire croire à ce qui est montré) mais un effet de présence. Ainsi, le panorama ne simule pas un objet ou un sujet, il simule un type de situation qui aboutit à « *une absorption, une dilution de la conscience subjective dans la contemplation du paysage et du sentiment plein d'y être* » (Bordreuil, 1987, p. 472). Ce n'est pas une perception de soi (dans la position de, prenant l'identité de) mais une perception interne, de « l'être en situation » que toute la sophistication du panorama est nécessaire à obtenir. Cette diffusion du panorama traduit selon lui l'intérêt pour la structure qui le caractérise et correspond à l'expérience que fait le visiteur spectateur, faire coexister en un même lieu deux espaces différents, expérimenter le changement, la rupture d'ambiance (au cœur de Paris, rentrer dans un panorama et être à Naples...). Le panorama l'intéresse pour les effets subjectifs liés à l'occupation de la place de celui qui voit. Dans ce cadre, le panorama a souvent été associé au panoptique, métaphore au succès indéniable, chez Crary par exemple (clairement foucaldien) parce que le spectateur est limité dans ses déplacements pour que l'illusion picturale fonctionne¹, et chez Bernard Comment parce que la position qu'il occupe lui offre le monde sur le mode du *rundblick*, un regard continu qui embrasse presque tout l'horizon (p. 96). Ainsi aussi dans *La ville panorama* de De Certeau (1990), où l'on retrouve une implication « négative » de celui qui voit « d'en haut », lecteur de la ville ainsi lisible et voyeur vivant l'expérience divine et totale du surplomb. Bordreuil tend lui à noter surtout la fonction territorialisante de cette posture panoramique (1987, p. 485). Ces regards sont alors des « *vecteurs d'appropriations spatiales* » (p. 486). On perd la dimension dénonciatrice de la vision en hauteur dominatrice, car le panorama totalise mais indifférencie, et ne peut donc être assimilé au panoptique.

2/ L'œil vertigineux

Parmi ces spectacles en *rama*, certains pourraient vraisemblablement être analysés en termes de domination, notamment les établissements proposant « *des spectacles du monde* » (Besse, 2003, p. 187) ayant des vertus plus délibérément pédagogiques que les panoramas, c'est-à-dire cherchant à vulgariser les savoirs de la géographie. Jean-Marc Besse analyse par

¹ S'approcher trop près c'est constater les travers de la perspective.

exemple les géoramas¹ mais dans une interrogation plus large sur les « spectacles géographiques » au sein desquels on trouve les jardins et donc une mobilisation particulière de la visite. La visite du jardin, expérience visuelle et sensible, permet tout à la fois de parcourir réellement une représentation du monde, de mémoriser et de s'approprier ses dimensions. Elle est un moyen de parcourir l'abstraction qu'est le globe terrestre et est donc un acte essentiel à la formation d'une conscience géographique (p. 111). Dans la conception par exemple du baron de Bouis pour son projet de parterre géographique (le plus achevé conceptuellement) (p. 136), parcourir le jardin plusieurs jours est « *ce qu'il faut pour que l'ordre des lieux géographiques se dépose dans l'œil, puis l'esprit de l'élève, et pour que la terre devienne intellectuellement mais aussi visuellement, par l'intermédiaire du jardin, fréquentable* » (p. 162).

Au croisement du spectacle de rotonde et de la pédagogie de la géographie, se trouve le géorama. Moins populaire que son contemporain le panorama (en France, ils fonctionnent principalement de 1825 à 1832), on le trouve aux mêmes emplacements, le long des boulevards. Le géorama de Delanglard, que ce dernier présente à la Société de géographie de Paris en 1822, propose au visiteur d'embrasser « *presque d'un seul coup d'œil toute la surface de la Terre* »². Ce dispositif de visualisation ne se sert pas comme médiation d'une peinture ou d'un objet (un globe par exemple) mais d'une carte. Le visiteur est amené à rentrer dans une sphère à l'intérieur de laquelle, depuis une plateforme, il peut observer une mappemonde concave (p. 190-191). Là aussi, la lumière, la manière dont elle se diffuse, son intensité, la manière de pénétrer dans la sphère sont autant de points de conception réfléchis en termes d'effets. « *À l'instar des panoramas, le géorama donne le monde à voir dans une pénombre qui renforce le caractère d'illusion et de mystique du dispositif adopté* » (p. 198). À nouveau enveloppé, le spectateur fait l'expérience sensible de l'étrangeté, comme s'il était ailleurs, tout en étant là. Spectacle, lieu qui permet la découverte scientifique et la diffusion des connaissances géographiques, la visite, comme dans le jardin géographique, est clairement envisagée comme efficiente. Elle pallie à l'impossibilité pour l'œil du spectateur d'avoir une vision globale de la surface de la terre, réflexion de l'époque à nouveau en prise avec les capacités de l'œil physiologique.

On retrouve selon Besse le programme épistémologique de l'époque : la volonté d'exactitude dans la manière de renseigner le globe, la mise en avant de la comparaison comme outil de connaissance, la notion de pédagogie active de Marc-Antoine Jullien qui pose que « *toute connaissance doit commencer par l'éducation visuelle* »³. Les témoignages de visiteurs du géorama montrent la prise de conscience de la taille relative des pays les uns par rapport aux autres, de l'importance des océans... Pour Besse, se met en oeuvre un raisonnement spatial essentiel, celui de pouvoir comparer les parentés et les discontinuités des entités géographiques (2003, p. 206). Mais c'est surtout la volonté de la vue synoptique,

¹ On s'appuie aussi dans l'analyse qui suit sur une conférence donnée par Jean-Marc Besse sur ce thème à l'école d'architecture de Nantes le 26 mars 2008 « Voir le monde d'un seul coup d'œil ».

² Citation du brevet déposé par Delanglard, in Besse, 2003, p. 190.

³ Conférence du 26 mars 2008.

d'ensemble, « *obtenir pour le sujet la totalité de la réalité d'un seul coup d'œil* »¹ caractéristique de l'époque que remplit ce géorama. Ces spectacles géographiques (jardins ou géoramas...) sont en effet des dispositifs de visualisation qui mobilisent l'échelle perceptive du corps humain (faire parcourir le jardin n'a rien à voir avec regarder une carte) jusqu'à sa limite de préhension directe. Pour Besse, « *ce sont des lieux où l'imagination géographique s'incarne, dans des topographies appropriables par tout un chacun. Ces espaces ne sont donc pas seulement voués à la mise en spectacle. Il faut les considérer aussi comme des territoires, comme des espaces où la conscience géographique du monde s'intensifie, par le biais d'une expérience de corps et de regard* » (p. 13). Comme Bordreuil, Jean-Marc Besse fait de la fréquentation de ces lieux une expérience signifiante (engageant un travail réflexif de situation), des dispositifs qui rendent possible la compréhension et la perception du monde dans une expérience publique (p. 227). Pour lui s'y « *préfigure et s'incarne effectivement le rétrécissement de l'espace et du temps, considérés aujourd'hui comme typiques de la modernité* » (p. 228). La visite profite là d'attributs positifs, au-delà de son instrumentalisation évidemment toujours possible : mémorisation spatiale, mise en action de l'imagination (comprise comme installée à partir de l'image, une conscience de la réalité et par exemple du territoire (p. 11)), prise de conscience ... L'œil est loin d'être dévalué dans ses effets.

3/ L'œil vertueux

On va retrouver cette importance de l'œil dans une synthèse originale de ce qui a pu être mentionné jusque-là à travers le dispositif de l'Outlook Tower de Patrick Geddes au tout début du XX^e siècle. L'homme lui-même incarne le mélange des genres que nous avons à maintes reprises constaté. Scientifique, pointé par Savoye comme l'initiateur des enquêtes urbaines et l'inventeur du *regional survey* (pour lequel il aurait emprunté la triade de Le Play devenue *Place, Folk and Work* (Savoye, 1994, p. 97)), il est aussi organisateur du *Summer Meeting*, sorte d'université d'été qui a lieu à Edimbourg. Ressource donc de la pensée urbanistique au tournant du XX^e siècle², il est aussi un de ces « entrepreneurs » de la « nébuleuse réformatrice » présenté comme un « *autodictate en quête de position et de reconnaissance sociales* »³, une manière de ne pas oublier que ces figures que nous rencontrons ne sont pas qu'intéressées au progrès de l'humanité. Geddes est également un grand voyageur⁴. Il est animé par la volonté d'agir contre les mutations industrielles et cette crise qui touche le pays comme les villes (surpeuplement, insalubrité, épidémies...) et en passe autant par l'organisation d'expositions internationales concernant les villes et l'urbanisme (Soderström, 2000, p. 5), qu'une inscription locale de reconquête du *slum*

¹ Conférence du 26 mars 2008.

² En urbanisme, il est resté célèbre non pas tant pour le *regional survey* que pour le *survey before plan* qui « *repose sur cette conviction que l'œil entraîné constitue le meilleur instrument de connaissance scientifique et la représentation graphique son meilleur vecteur de diffusion* » (Soderström, 2000, p. 5).

³ « Entrepreneurs en réforme », in Topalov (1999), p. 403.

⁴ Il a fait entre autre deux séjours aux Etats-Unis (visitant le *social settlement* de J. Adams et l'école expérimentale de Dewey (Savoye, 1994, p. 98))

d'Edimbourg. En soi, Patrick Geddes est bien plus de son époque (avec cette idée qu'il faut connaître l'existant pour l'urbanisme ou la valorisation de l'observation directe) que vraiment novateur. « *Geddes n'est ni un commencement ni un aboutissement, il se situe plutôt à un moment charnière* » (p. 6) celui de l'institutionnalisation de l'urbanisme au début du XX^e siècle. Pour Pierre Chabard¹ d'ailleurs, dans cette institutionnalisation, le *survey* ne deviendra qu'un diagnostic préalable à l'action et perdra la dimension d'éducation du public si essentielle dans la conception et les actions entreprises par Geddes (il ambitionnait de créer un *civic survey*).

Avec ce projet de l'Outlook Tower, il souhaite agir sur l'individu. Il conçoit l'éducation comme un moment d'émancipation, devant restaurer à l'individu la conscience de sa condition, et c'est notamment lui « faire voir » qui peut être un moyen de réforme, voire offrir des moyens et des envies d'action, de réaction. L'œil est, pour Geddes, « *l'organe essentiel de l'intelligence, celui qui permet le déchiffrement et la compréhension du monde* » (Chabard, 2001, p. 68). Il faut qu'il soit « entraîné » (Soderström, 2000, p. 5). Le projet de l'Outlook Tower est ainsi entièrement organisé par rapport à la vision et la conception qu'il en a². Hybride, l'Outlook Tower est influencée par les dispositifs multiples pour « voir le monde », s'y trouvent une *camera obscura*, des cartes et des représentations multiples (maquettes, peintures, dioramas, photographies...), une invention comme l'épiscope ainsi qu'une terrasse panoramique, faisant qu'elle tient tout à la fois du musée, du laboratoire civique et de l'observatoire (à la différence des deux dispositifs précédents, on observe le réel et on en a des représentations). À nouveau, le visiteur et la manière dont doit se faire la visite sont ce qui donne le sens de l'ensemble des éléments réunis en ce lieu. Geddes lui-même écrit, dès 1906, un « petit guide de la visite de l'Outlook Tower » qui conditionne le récit des autres visiteurs par la suite³). Le parcours est pensé, non plus tant en termes d'effet de conviction d'une illusion, mais dans une conception presque initiatique, qui soumet le visiteur « à un protocole expérimental » (p. 69). Le visiteur se retrouve confronté à un ensemble d'expériences qui provoquent autant de changements voulus tranchés entre des états physiques. Le corps comme l'œil sont physiquement activés : monter tout en haut de la terrasse c'est autant faire circuler le sang que rompre avec le point de vue du piéton, on peut être ébloui puis se retrouver dans le noir, avoir une vue directe ou médiatisée. « *Le visiteur est constamment amené à alterner les modes de vision* » (p. 69) mais il commence, dans ce protocole de la visite conseillée par Geddes, par la vue panoramique, un moment essentiel. C'est selon lui le moment de s'extraire du quotidien, du présent, ce qui doit amener le visiteur à « *se re-situer dans le cycle de l'évolution, et, plus concrètement, à devenir citoyen capable d'imaginer et de construire son propre avenir et, collectivement, celui de sa cité* » (Chabard, 2001, p. 70). Celui-ci accorde une indéniable compétence au visiteur-spectateur.

¹ Précisément sur l'Outlook Tower, *Le visiteur* (n°7, automne 2001, p. 64-73) et la conférence à l'école d'architecture de Nantes le 9 avril 2008. Également sa thèse *Exposer la ville : Patrick Geddes et le Town planning movement* (2008, Université Paris 8).

² C'est vraisemblablement ce qui fait la réelle « originalité » de Geddes, la synthèse opérée en un seul lieu en fait un cas unique.

³ Comme celui de Bertrand Faure, un texte de 1910. « Le professeur Geddes et son outlook tower », in *Le visiteur*, n°7, automne 2001, p. 76-89.

Dans la tour, il attend qu'il soit véritablement au travail, en posture réflexive, et ce grâce et par l'intermédiaire du travail de l'œil. La suite de la visite conduit à enchaîner les échelles d'appréhension du monde, passer à chaque étage du local au global, amenant un raisonnement géographique d'emboîtement, de comparaison et de distinction que le jardin a également mis en évidence. L'affection de Geddes va au régional comme le traduit l'épiscope (un instrument qui fait voir la terre depuis un point de référence, ici Edimbourg).

Le récit de la visite de Bertrand Faure (avocat et homme politique girondin) en 1910 montre bien qu'il visite le projet de réforme d'un socialiste. Il en repart convaincu : « *en fait, on écoute trop et l'on ne regarde pas assez : c'est que l'on ne sait pas regarder ; il faut apprendre ; il faut éduquer l'œil à cette fonction [...]. Nos préjugés et l'habitude bornent nos horizons* » (p. 77-78). D'où la remarque de Faure qui pense que la visite de l'Outlook Tower, et en particulier de la salle consacrée à la ville d'Edimbourg, permet une visite de la ville « *plus intelligente et profitable pour le touriste* ». Selon lui, la mise en application de cet œil neuf peut être immédiate et sert dans l'espace de la ville. On apprend ainsi à la fin du texte de Faure que Geddes organise également des excursions dans la ville et la région. Au fil du texte, on voit Geddes en « guide » de sa tour, conseillant de monter sans faire attention car la redescente se fera « *avec plus de profit* » (p. 80) et révélant incidemment la difficulté de se passer de ce mode d'emploi. Dans la cellule de méditation par exemple, Faure attend sans voir rien paraître, et ne comprend pas, mécontent et pris en défaut, ce qu'il serait censé comprendre. Face à l'épiscope également, il « *peste contre le dessinateur malhabile* » ne pouvant reconnaître les mers : « *et, si c'est bien là une carte du monde, de notre monde à nous, quel malheur, quel accident lui est-il donc arrivé* » (p. 84). Geddes lui répond par une citation de la réaction de son ami, l'éminent géographe Paul Reclus face au même instrument : « *voici, a-t-il déclaré, quelque chose qui fait réfléchir* ». Il a réussi (lui) la performance attendue.

La vue doit être à l'origine d'un changement majeur dans la façon de considérer la vie en société et avec son environnement ou milieu, elle doit instaurer un rapport réflexif. « *L'œil du visiteur constitue le centre de référence de toutes les projections graphiques et les constructions optiques de la Tour* » (p. 71). On retrouve dans l'analyse de Chabard ce que formule Besse, à savoir la volonté de cet acte synoptique, que l'œil dans la tour puisse embrasser la globalité du monde. Encore que, pondère Chabard, ce soit surtout l'idée que s'en fait Geddes lui-même (du monde) qui soit conviée. Pourtant, c'est vraisemblablement considérer les dispositifs et instruments (le panorama comme la carte ou la photographie) comme transparents que penser qu'ils exprimeraient « réellement » le monde et non un point de vue. En tout cas pour Geddes, la « *puissance cognitive* » (p. 71) de la vision ne fait aucun doute.

Parvenus à la fin de cette partie qui a permis l'exploration d'une période d'intérêts multiples pour la vision, nous avons croisé d'autres conceptions de l'œil nous permettant de nous dégager d'une conception de la visite trop « anti-œil ». Un peu à la manière de Ola

Soderström, qui propose à la suite de la prise en compte du discours antivisuel de passer d'une critique monolithique à une analyse pratique des visualisations, il s'agira d'aborder plus sereinement en temps voulu la proposition d'une analyse de l'acte de voir dans la visite, c'est-à-dire de la vision « *comme renvoyant à des perceptions et des connaissances acquises par un engagement du corps dans le monde des phénomènes* » (Soderström, 2000, p. 23). L'enjeu est à la compréhension de « *la logique de la connaissance visuelle* » (p. 19) plutôt qu'au dénigrement. Pour arriver à ce moment, il faut dès lors proposer l'outillage théorique à même d'ancrer la visite dans une réflexion sur les espaces urbains contemporains et à même d'interroger sa dimension spatiale. Preuve est faite, à travers l'ensemble des modèles de visites ou des dispositifs de visualisation, que la visite est bien une expérience spatiale et qu'il s'y passe des choses. Il nous faut donc, dès lors, aller y voir de plus près.

Chapitre II.

Resserrer l'investigation - s'inscrire dans le champ des études urbaines

1. LE VISITEUR COMME FIGURE CONCEPTUELLE DE L'ANALYSE DES ESPACES URBAINS

Ce passage par le XIX^e siècle, au-delà de la mise en perspective historique de la visite à laquelle il conduit, est intéressant car il permet de nourrir une surprise, qui est en toile de fond finalement tout au long de cette partie, le fait de ne pas croiser le visiteur (ou alors au détour d'une phrase) dans la sociologie urbaine ou la philosophie urbaine. Il est pourtant rare semble-t-il de ne pas tomber sur ce personnage assurément urbain au détour d'un trajet quotidien, aux abords des centres-villes, lors d'évènements plus ou moins importants... Cette interrogation, on voudrait tout d'abord la mettre en perspective par une réflexion autour de l'expérience urbaine. En effet, il peut paraître logique pour aborder l'expérience spatiale de la visite et plus largement le « voir la ville » de chercher à l'inscrire dans l'expérience urbaine. Plusieurs sociologies qui travaillent sur l'espace public urbain se sont construites en partie avec des analyses de la grande ville, de la métropole, analyses qui se sont traduites dans la notion d'expérience urbaine. Finalement « *la ville européenne se confond historiquement avec l'expérience urbaine* » (Mongin, 2005, p. 269). Olivier Mongin dans *La condition urbaine* (2005) fait de la nature de l'expérience urbaine le centre de ses questionnements et ancre son propos à partir de « l'idéal-type de l'expérience urbaine » (avec une volonté non pas nostalgique mais de poser ce qui la constitue), à savoir celle de la grande ville du XIX^e siècle, à la fois politique, scénique, en plus d'offrir une « *abondante et formidable culture visuelle et discursive* » (Lussault, 2007a, p. 290). Alors évidemment le passage de la ville à l'urbain (comme on le synthétise maintenant à la suite de Françoise Choay), qui impose aux sociologues, aux géographes, de penser d'une manière renouvelée et non pas dans la comparaison avec la ville, s'appuie nécessairement sur ces bases théoriques et l'urbain et ses transformations se pensent en partie depuis ces bases. En ce sens on n'est pas étonné que l'expérience urbaine (occidentale) soit un problème à penser, ou encore que l'urbain ne fasse pas bonne figure (Lussault). On va, dans ce texte qui vise à préciser ce qui nous « agite », proposer tout d'abord de donner à voir les liens entre transformations de l'urbain et interrogations sur l'expérience urbaine. Ce passage de notre travail amène peut-être un changement de l'écriture, plus proche de l'essai, registre jusque-là non convoqué. Ces quelques paragraphes sont en effet plus prospectifs, visant à poser les bases et premières réflexions qui seront reprises et s'éclaireront donc quant à leurs intérêts dans le dernier chapitre. Ensuite, en revenant aux sociologies de l'urbain et à leurs quelques mentions du

visiteur dont on va se saisir (un peu librement), l'absence du visiteur mais surtout son actualité (là où on le verra surgir) vont s'éclairer dans des changements sociaux, culturels, que l'urbain et ses transformations matérielles permettent de penser et de questionner.

1/ Qu'arrive-t-il à l'expérience urbaine ?

L'expérience urbaine serait perdue. L'urbain généralisé n'est plus un lieu d'accueil et d'affranchissement à la différence de la ville (Mongin, 2005), et ce qui semble fondamentalement en jeu pour Olivier Mongin c'est l'interrogation autour de la condition démocratique, car « *puisque l'expérience urbaine, celle qui entrecroise une poétique, une scénique, une politique, celle qui imbrique privé et public, associait "naturellement" l'urbs et la civitas, un lieu et une manière d'être, une forme urbaine et un type d'homme, bref une urbanité, c'est bien cette dissociation, ce divorce progressif de l'urbs et de la civitas qui inquiète* » (p. 133). C'est en effet globalement une inquiétude qui caractérise la posture générale des chercheurs face aux transformations de l'urbain. Pour le dire autrement que perdue, on trouve souvent l'expérience urbaine qualifiée comme la forme de l'urbain lui-même. Complexe, hétérogène, éclatée, la ville étalée, cette étendue urbanisée sans limites, tendrait à la dissoudre. « *Contrairement à ce qui se passait hier, l'expérience urbaine à l'âge post-urbain ne "forme" plus un "tout multistratifié", elle est cisailée, tronquée, segmentée* » (p. 257). Les dynamiques avérées des transformations des espaces urbains tendent à renforcer cette qualification. Celle du principe séparatif (Lussault, 2007a) qui conduit au sein même d'un espace urbain sans limites à en recréer de nouvelles internes. Celle du processus de reterritorialisation très fort, marqué par une volonté ségrégative affirmée et généralisée. On postule finalement une étanchéité en hausse des territoires. Autant d'éléments qui conduisent à un espace urbain comme « *assemblage peu clair et infigurable de fractions* » (p. 318), qui n'est plus structuré par une économie visuelle « totale » à même de fournir une matrice générale (au-delà des questions qui se poseraient aux seuls professionnels). Seuls la catastrophe ou le chaos fourniraient des images, s'il fallait en chercher, à cette « absence » relative. Cette question renvoie à une difficulté de voir le monde dans lequel nous vivons qui semble bien partagée y compris en dehors des questions de scène urbaine. C'est par exemple ce qui anime la revue *Local.contemporain* et notamment le dernier numéro (mars 2008) *Le précaire, questions contemporaines*, qui part d'un constat de Bruno Latour : « *Nous n'avons pas réellement la géographie mentale qui correspond au monde dans lequel nous sommes aujourd'hui* » (p. 64). La rhétorique très présente autour de la visibilité et de l'invisibilité en est aussi un reflet (comme par exemple créer des catégories nouvelles pour paysager la diversité des individus ou publiciser des catégories invisibles¹). En s'appuyant sur les constats de ces auteurs et de quelques ouvrages qui semblent s'occuper de près ou de loin de l'expérience urbaine, on propose de mettre en évidence rapidement les quelques figures qui se détachent de cette nouvelle manière d'en parler. En suivant Michel Lussault dans cette

¹ Voir les projets *La France invisible* (2006) ou *Cette France-là. 06 05 2007 / 30 06 2008* un ouvrage de l'association du même nom paru au début en mars 2009 qui vise à renseigner la politique française d'immigration tout au long du mandat de Nicolas Sarkozy.

hypothèse que les films sont peut-être plus à même de nous aiguiller sur cette imagibilité, nous prendrons appui sur quelques documents filmiques¹.

– La boucle

Cette dynamique du principe séparatif au sein de l'étalement de la ville produit des espaces marqués d'une volonté d'entre-soi, un mouvement de privatisation caractéristique du rapport de la société contemporaine à son habitat (il se dit pour l'ensemble des classes sociales et devient un entre-soi subi ou choisi suivant le niveau social). Caractéristiques du périurbain, les *gated communities* ou autres lotissements fermés sont formellement caractérisables par la figure de la boucle, renvoyant évidemment à la voirie mais pouvant plus largement qualifier une expérience urbaine contemporaine en circuit fermé, qui ne se construit plus sur le mode de la traversée d'univers. La boucle, c'est celle que l'on pourrait faire à partir de (depuis) chez soi grâce aux possibilités offertes par les flux et les nouveaux moyens de communication. Autant de « mondes en soi » pour ceux qui y sont (Lussault, 2007a, p. 318) depuis lesquels se pense le monde, sans plus y être vraiment. Les individus contemporains seraient ainsi des *utilisateurs* autant que des habitants, trouvant dans l'urbain les moyens de mettre en application cette volonté d'entre-soi. On les retrouve au détour de films dans lesquels, sur fond de décors de lotissements, se débattent des personnages en pleine introspection et dont les états mentaux peuvent être particulièrement déstabilisés. Ils renvoient peut-être aux réflexions de Mongin et à la manière dont les corps mêmes peuvent réagir de manière dépressive à un manque d'espace, à un manque d'ouverture (p. 234). On pense à la tyrannie des produits de beauté de *Edward aux mains d'argent*, aux incessants footings d'*American Beauty*...².

– La bulle

Certains auteurs comme Mike Davis ne sont pas sans aller jusqu'au bout de la vision chaotique qu'a engendrée la mégalopole, et annoncent la fin de la ville telle qu'elle se donne en héritage avec ses espaces publics fréquentés par une foule anonyme. Si la boucle donne à voir la possibilité de choisir les contacts, la bulle offre celle du refus du contact, qui serait caractéristique d'une expérience urbaine se vivant actuellement sur le mode du repli, de la crainte comme le formule Richard Sennett (2002) qui y relie la difficulté de susciter l'empathie envers l'autre. Le « fantasme » (Davis, 2005) de la bulle trouve sa perfection dans celle touristique. Pour Mike Davis, ce fantasme répond à l'état de guerre (il prend la ville de *Los Angeles* pour modèle), nouveau quotidien contemporain, qui travaille la dimension du paysage, les rapports entre voisins... Un type d'expérience urbaine qui conduit entre autres à la fin des scènes de mixité sociale. On pense à l'insoutenable *Dog Days*, dans lequel la peur, la crainte du contact, se traduisent à la fois par une mise en exergue des corps, solitaires,

¹ Un corpus de « films périurbains » a entre autres été travaillé au sein du LAUA dans le cadre d'une recherche contractuelle.

² *American beauty*, réalisé par Sam Mendes, États-Unis, 1999, 120mn, *Edward aux mains d'argent*, réalisé par Tim Burton, États-Unis, 1990, 103mn.

toujours juxtaposés, renvoyant à des individus engagés dans des relations qui ne sont plus que violence. Mais c'est aussi plus largement un monde de bulles qui est en question (en filiation avec la pensée de Sloterdijk autour de la métaphore de l'écume), une expérience urbaine globalisée. De nombreux films actuellement sont basés sur des histoires de personnages qui sont dans des « *univers parallèles* » (Davis, 2006, p. 76) et dont les rencontres (qui parfois ne sont plus qu'un échange de regards) sont avant tout le fait de l'aléatoire, du hasard, du destin. Le film *Babel* en est représentatif¹.

– Le parc

Cette logique de la bulle conduit à des propositions de reproduction de certains aspects de la ville (avec évidemment les dangers en moins) dans des zones fermées assimilables à des parcs d'attractions. La figure du parc renvoie au renoncement de l'expérience de la réalité urbaine pour une version « disneylandisée » (en écho à la logique sécuritaire qui commanderait à l'architecture et à l'urbanisme) : une « *urbanité version junk-food* » pour Davis (2006, p. 79). Elle ne comporte plus la dimension intentionnelle de l'individu mais est plutôt ce qui s'impose à lui, l'endort, annihile son être même. L'hypothèse d'un futur horizon urbain comme une généralisation du parc d'attractions trouve appui chez certains auteurs dans la logique du spectacle ou du divertissement, dans l'importance du *fun*. Pour Bruce Bégout, *Las Vegas* contient « *la formule de nos vies à venir* » (Bégout, 2002, p. 11)². Pour lui c'est principalement la culture consumériste et ludique qui transforme le rapport à la ville. Il décrit ce que le décor, les ambiances visuelles, l'atmosphère, font aux corps, anesthésiés, drogués, tour à tour hystériques et mous : une « *urbanité psychotrope* » (p. 60). Ces analyses renvoient en France aux critiques adressées au processus inverse, celui qui touche la plupart des centres historiques des villes européennes qui tendent vers le musée, une « *expérience urbaine [qui] est consommée, patrimonialisée, muséifiée* ». (Mongin, 2005, p. 240).

– La collision

À l'évidence du « dommage collatéral » de la boucle, de la bulle ou du parc, on trouverait la figure de la collision ou du télescopage. En effet, cette possibilité de circuits clos, renvoyant à des sphères de pratiques parfois exclusives, n'élimine pas la possibilité de l'incident. C'est ce que montre Bordreuil (2000), ces « embardées » qui se produisent sur le territoire de

¹ Un couple de touristes américains est en voyage au Maroc. La femme prend une balle sans qu'on puisse voir d'où elle est venue. Deux enfants jouaient malheureusement avec une arme, objet qui fait le lien (symbolique et narratif) avec deux autres personnages dont on suit aussi un bout d'histoire, un Japonais (il a offert cette arme lors d'un séjour au Maroc) et sa fille adolescente au bord du suicide. *Babel*, réalisé par Alejandro Gonzáles Inárritu, Etats-Unis, 2006, 135mn.

² « *La surpuissance de l'entertainment qui dicte le cours de la vie, l'organisation de la ville en fonction des galeries marchandes et des parcs d'attractions, l'animation permanente qui règne jour et nuit dans les rues et les allées couvertes, l'architecture thématique qui mélange séduction commerciale et imaginaire enfantin, la soumission suave des citadins par un opium spectaculaire et télévisuel [...], nous connaissons déjà tout cela et allons être amenés à le vivre de manière plus habituelle encore* » (p. 10).

l'autre, à partir de deux romans « documents »¹. Vouloir mettre l'autre toujours plus à distance, c'est oublier par exemple la force des éléments naturels (ce n'est rien moins qu'un ouragan suite à un incendie gigantesque qui amènent les deux protagonistes de *America* (un américain - un mexicain) à se « percuter » à nouveau). Finalement l'expérience de l'isolement est impossible, les flux prévalent sur les lieux (Mongin, 2005), même ceux qui semblent si hors de la mobilité contemporaine. Le film *Home*² récemment en faisait son principe. Les habitants d'une maison totalement isolée, située au bord d'une autoroute jamais finie, vont tout au bord de la folie, à partir du moment où cette autoroute est finalement mise en fonctionnement. À cause du flux incessant, le retour en voiture du père ou des enfants depuis l'unique sentier desservant la maison est le motif traduisant le tour kafkaïen que prend le quotidien de cette famille. Les confrontations sont à leur apogée au moment des vacances, cet espace-temps collectif si particulier, si condensé. Ainsi « *le chaos, la tension ne sont donc plus la condition minimale de l'expérience urbaine, ils en sont devenus la norme* » (Mongin, 2005, p. 155).

L'urbain serait aujourd'hui brutalisé, mis à mal, du dedans (urbicide) et du dehors (bombe) (Mongin, 2005, p. 175). Différentes formes de violences semblent en effet caractériser l'expérience urbaine, celle de l'intérieur jusque dans les corps ou de l'extérieur. Ces quatre figures modélisent une expérience urbaine close et qui cherche à s'enclore, potentiellement toujours menacée. Il est significatif que ce soit ce qui paraisse aujourd'hui ressortir, en tout cas dans les écrits sur l'urbain. L'importance, dans la conception de l'espace public, des analyses issues d'une réflexion sur l'expérience des grandes métropoles, explique en partie que cette question de l'expérience urbaine soit relativement absente des sociologies de l'urbain (du fait des diverses « mises à mal » évoquées dont elle fait l'objet). L'expérience urbaine modélisée comme affranchissante, socialisante, libératrice, s'appuie également sur des travaux philosophiques qui participent plus spécifiquement de la construction des rapports conceptuels entre expérience urbaine (*urbs*) et démocratique (*civitas*). Les apports de Arendt, de Habermas ou de Kant, ont été des sources essentielles et fertiles à la construction « politique » de l'espace public. Cefai par exemple rappelle l'importance de Kant pour Isaac Joseph (Joseph, 2007). Si on en arrive à parler là de Kant et d'Isaac Joseph (vraisemblablement représentatif d'une génération de sociologues de l'urbain) c'est qu'on a été particulièrement sensible à ce courant de pensée étant donné la conceptualisation que fait Kant du « droit de visite » dans son projet de paix perpétuelle. Il s'avère que c'est en effet dans la lignée de ces sociologies adossées à une certaine philosophie de l'hospitalité des espaces urbains que surgit le visiteur, et on part de l'hypothèse que ce n'est pas par hasard. On va voir comment le visiteur vient s'arrimer aux bouleversements des espaces urbains et de l'expérience urbaine.

¹ *Le bûcher des vanités*, T. Wolfe ; *Tortilla curtain*, T. C. Boyle.

² *Home*, réalisé par Ursula Meier, France, Belgique, Suisse, 2008, 97mn.

2/ Le visiteur au droit du passant et de l'habitant

Dans un article intitulé *La ville desserrée*, Bordreuil (2000) cherche à montrer ce que doivent les analyses des conséquences sociales de la « *ville en archipel* » (p. 177) aux prismes conceptuels des sociologies (territoire *versus* espace public) qui la prennent comme objet. Pour cet auteur, le changement morphologique principal sur lequel aborder l'éclatement de la ville, c'est la séparation créée entre plaques résidentielles et flux de mobilités. Questionnant alors, depuis « *le prisme des confluences* » (p. 179), « *l'évanouissement éventuel des espaces publics et la disparition de scènes d'exposition de la société à elle-même* » (p. 174), il fait émerger la figure du visiteur. En effet, si la proximité se trouve disjointe de la « *longue portée* », l'habitant devient un habitant riverain, aux plus fortes « *prétentions territoriales* », ce qui se traduit notamment par réduire le passant aux espaces de passage, et lui confère, là où on l'attend moins (aux « *abords* »), un statut de visiteur (p. 179). Visiteur dont la présence, pour ce sociologue (d'inspiration goffmanienne), requière de l'individu des frais rituels d'admissibilité. Il nous propose donc, entre autres, de réfléchir la ville en archipel comme une redistribution de figures, expansion de l'habitant aux dépens du riverain, passant endossant à chaque seuil le statut de visiteur devant « *dédramatiser* » sa présence. « *Coproduire l'espace commun comme hospitalier exige alors plus de la part des acteurs* » (p. 179).

On retrouve la filiation kantienne évoquée qui, sans nul doute, marque cette sociologie urbaine résumée souvent comme celle « *du passant plutôt que de l'habitant* » (Joseph, 2007, p. 23). « *L'hospitalité universelle, hospitalité minimale en deçà du droit d'accueil, c'est précisément ce droit de visite sur le territoire de l'autre qui découle du simple fait de la mitoyenneté des hommes vivant sur une même planète. Avant d'être citoyens nous sommes mitoyens et c'est dans cette proximité distante avec l'étranger que nous apprenons à donner un sens commun à la notion de monde* » (p. 216). Pour cette sociologie, cette notion du droit de visite est fondamentalement *positive* en tant qu'elle participe d'une conceptualisation des « *apports* » de la métropole du début du XIX^e siècle de Simmel ou de l'École de Chicago : l'accueil et la figure du migrant ou de l'étranger, les compétences des rencontres publiques, les implications « *politiques* » de l'accessibilité et de « *la culture "urbaine" de la circulation* » (Joseph, 1998a, p. 92).

D'inspiration écologique, cette sociologie urbaine voit « *la ville non seulement comme une mosaïque de territoires, mais comme agencement de populations différentes dans un même milieu et dans un même système d'activités* » (Joseph, 2003, p. 337). Elle est attentive à tout ce qui a trait à l'accessibilité et valorise la mobilité entre autres comme forme de « *déterritorialisation* » (p. 338) modélisée donc sur celle du passant dans l'espace public. En ce sens, l'habitant riverain, trop enclin au sentiment d'appartenance, mettrait en péril ces « *qualités* » de la ville. Sans aller jusqu'à « *la peur de l'intrusion* » que la sociologie des territoires intégrateurs et d'identification tend à déclarer comme principale preuve de la crise de l'urbain, l'espacement urbain (la ville étalée...) peut s'analyser comme une diminution des espaces de la circulation qui conduisent « *à naturaliser l'expérience de l'intrusion* » (Joseph, 1998a, p. 93). D'où en lien avec l'habitant riverain, le « *personnage conceptuel* »

(Joseph, 1998a, p. 108) du visiteur. Pour ces sociologues, sa circulation est plus contrôlée, problématique que celle du passant. Si on lui accorde un droit de visite, c'est bien sur le territoire de l'autre, donc soumis à son devoir d'hospitalité, alors que le droit de circulation du passant n'est accordé par personne *en particulier*. Il est mutuel. Pour le visiteur, il serait inter-personnel.

Pour Joan Stavo-Debauge¹ la conception de l'environnement urbain de la sociologie précédemment détaillée, trop uniquement liée à un seul mode d'engagement, celui du personnage du passant, en ayant pour principale hantise un « *devenir communautaire* » (Stavo-Debauge, 2003, p. 347) s'empêche de penser d'autres « risques » possibles. Pour ce représentant (ici) d'une sociologie des régimes d'engagement et des politiques du proche, de la constitution de biens communs, c'est autour de l'habiter (expérience de la proximité et monde sous la main) notion essentielle, que se fonde la critique. Pour élargir « *l'éventail des situations et des engagements considérés* » (p. 348), diversifier les « *ancrages temporels et des "façons d'être" à la ville* » (p. 349), il propose la figure du résidant. Celle-ci l'intéresse particulièrement car ancrée dans le quartier et ne faisant pas que circuler, mais bénéficiant d'une « *profondeur temporelle* » (p. 349). L'enquête, qui a été suscitée par des remarques de plus en plus vives formulées par les résidants à l'encontre des marginaux du quartier, a permis de se rendre compte que ce qui originait le problème n'était pas une « fermeture » des résidants qui n'acceptaient plus dans leur quartier ces étrangers, mais la mise en valeur patrimoniale actuelle.

Le visiteur entre alors en scène car c'est le fait d'honorer ses attentes qui conduit à qualifier de désordre la présence habitante des marginaux. L'importance accordée aux visiteurs conduit à ce que leur usage de l'environnement (aménagement pour le regard, contemplation heureuse) prédomine au mépris des autres. Stavo-Debauge met en évidence un visiteur « *tyrannique* » (p. 367) qui n'est plus tant le signe d'une hausse de l'accessibilité que la figure souveraine des lieux (Dewey), conduisant à une forme très particulière d'inhospitalité alors même que cet espace public pourrait être considéré comme exemplaire « *puisque'il porte à son comble "droit de regard" et "droit de visite"* » (p. 371). La figure du visiteur est là source d'une normativité accrue, car la bonne ville se spécifie depuis son point de vue (p. 370). « *Lire la ville depuis le seul prisme du passant et la considérer sous les traits exclusifs d'un espace visitable, c'est s'exposer au risque de la rendre, littéralement inhabitable* » (p. 371). Si lui n'identifie pas un groupe qui menace le caractère public, il y voit les exigences d'une grammaire, celle du patrimoine, dont le visiteur est partie prenante.

L'argumentation déployée qui vise ici à alerter sur la « *myopie* » (p. 353) des sociologies du passant semble également d'inspiration kantienne. Dans le deuxième texte plus particulièrement, la visite, avant de se faire tyrannie, est le mode d'appropriation par la communauté de ce bien patrimonial, restitution définie comme politique car s'accomplissant

¹ On se base sur deux textes écrits à partir d'une enquête sur la patrimonialisation du centre-ville de Lyon. Stavo-Debauge, Trom (2004) et Stavo-Debauge (2003).

comme « visibilité et visitabilité *généralisée* »¹ (Stavo-Debauge, Trom, 2004, p. 209). Mais le droit de visite n'est pas garant en soi d'un accueil généralisé. Cette « *exigence de l'hospitalité illimitée* » (qui se traduit concrètement aussi par le regard jusque chez soi dans les espaces des cours et traboules détaillés dans ce texte) fait saillir la tension entre ces deux figures, le visiteur et l'habitant, et a finalement amené une accessibilité spécifique (définie par un dispositif juridique qui institue une « servitude de passage public » (p. 214)) qui laisse entrevoir aussi comme positivité les négociations (le pluralisme en action) auxquelles ces redistributions d'usages peuvent donner lieu. Manière de penser avec Isaac Joseph que « *la ville accessible a ceci de "citoyen" qu'elle se veut à la fois habitable et visitable* »² (Joseph, 2007, p. 284).

Aussi, si ces deux sociologies s'opposent en effet du fait des points de vue depuis lesquels elles observent ce qui se déroule dans les espaces urbains, le droit de visite y est quand même toujours positif, un droit de regard minimal assuré, garant d'une hospitalité des espaces urbains. On peut le relier à la manière dont la visibilité est une notion engagée également dans cette construction d'un espace public comme espace commun qui se caractérise avant tout par le fait d'y être visible et observateur, comme quand Isaac Joseph revient sur l'expérience urbaine « *moderne* » (Joseph, 2003, p. 340) qu'est la visibilité de la pauvreté et de l'exclusion. C'est finalement plus la manière dont, d'un côté, ce droit de regard et de visite se réduit et comment, de l'autre, il augmente « trop » qui semble fonder leur opposition. Le visiteur vient tour à tour figurer une prédominance habitante sur la qualité passante d'un espace, ou figurer la prédominance passante sur la qualité habitable (d'appropriation) d'un espace. Dans un cas le passant n'est plus si libre ni détaché, dans l'autre, le passant est trop habitant, en capacité d'imposer sa façon d'être à la ville. Bref, un tiers, mais à qui on a pour l'instant donné peu d'épaisseur ou de poids. Une figure conceptuelle mobilisée pour penser les « risques » urbains mais finalement un peu « molle », pourrait-on dire, et servant surtout de repoussoir ou d'argumentation.

3/ L'enjeu de l'investigation empirique

Ces deux conceptions différentes structurent finalement de nombreux débats et représentations. On pense à la ville passante théorisée par David Mangin³, mais plus globalement dans la pensée des urbanistes contemporains, un quartier enclavé est par exemple souvent associé à un quartier non traversé et donc un quartier qui n'est pas dans le fonctionnement « normal » de la ville⁴. Cette conception des espaces urbains s'appuie sur l'idée d'une nécessaire répartition équilibrée entre l'habitant, le passant et le visiteur (on ne cesse d'entendre ces propos sur Venise) comme s'il y avait trois espaces modèles, le quartier de l'habiter, l'espace public du circuler et le parc d'attraction du visiteur, qui ne se distribuent plus comme il se doit. Le visiteur chaque fois saillant révélerait alors que le

¹ Les auteurs ont souligné.

² L'auteur a souligné.

³ Mangin (2004).

⁴ Notre mémoire de DEA sur le discours du désenclavement d'un quartier d'habitat social nourrit ce propos.

quartier mange l'espace public (comme dans le cas des *gated communities*) ou que le parc d'attraction mange la ville (le modèle serait les *visitor-cities* dont parle Castells¹, des transformations de parcs d'attraction en ville avec l'exemple phare de Disney et de Marne-la-Vallée). Le visiteur circule indifféremment entre privé et public, dans un territoire sans en être habitant, et dans l'espace public sans y être seulement passant. Il semble bien être entre l'ouverture et l'ancrage, voire venir travailler en tension ces deux points de vue qui se recoupent autour de lui, le point de vue de la mobilité et celui de la sédentarité. Il serait autant analyseur que produit de l'ancrage et de l'ouverture qui sont des dynamiques de transformations des espaces urbains contemporains, comme nous l'avons soulevé ci-dessus. Le visiteur révèle et est issu de la fermeture, de la privatisation, comme de l'ouverture. Du traversé et du clos, si on veut faire référence aux figures précédemment décrites. Une réflexion sur des asymétries serait d'ailleurs intéressante. Dans *Les ghettos du Gotha*², autant la haute bourgeoisie semble faire elle-même de nombreuses visites (des visites « lobbying » auprès des maires (p. 240)) et rendre visitable ses espaces « dans son intérêt », autant elle circule dans des espaces qui reçoivent peu de visiteurs et plutôt des membres (clubs, cercles...). Par exemple les sociologues n'ont pu, malgré leurs appuis, visiter le golf de Morfontaine (p. 114). À partir du moment où on peut parler de visiteur c'est qu'il est là, et donc qu'il a réussi à *accéder*. L'étudier revient donc à l'inscrire dans une conception dynamique des transformations urbaines, traversées par des processus de privatisation comme d'ouverture, des logiques d'écart comme de proximité, qui bouleversent les rôles et les statuts d'occupations des individus dans ces espaces. Le visiteur est une figure des interfaces, des seuils (des collisions) et non pas d'un état stable. Isaac Joseph le dit lui-même : les modes de vie urbains sont faits de socialisation et désocialisation, attachement et détachement (Joseph, 2003, p. 339). Ainsi, on rejoindrait le propos de géographes qui invitent à quitter le point de vue sédentaire et de la valorisation de l'enracinement pour ne pas non-penser les « *sociétés à individus mobiles* » et l'élargissement du spectre des modalités de l'habiter qui en découle. Cet « *habiter-léger, ce lien faible mais désormais fondamental* »³ pourrait caractériser la manière de faire avec l'espace du visiteur (évidemment l'habiter de ces géographes (pratiquer les lieux géographiques) et celui des sociologues comme Stavo-Debaugue ou Bréviglieri (monde sous la main) divergent...). Mais faut-il faire prévaloir le passage sur l'habitabilité ou l'inverse ? N'y a-t-il pas des manières d'habiter des lieux non familiers ? Et donc des degrés d'habitabilité des espaces comme des capacités à se montrer hospitalier ? Le visiteur oblige à réfléchir en termes de spectre et de degré car sédentarité et mobilité doivent être pensables dans la tension (le visiteur est source de conflits), certes, mais pas strictement dans l'opposition. L'habitant peut bien être un visiteur de sa propre ville !

Importe donc la manière *d'être visiteur* qui est avant tout marquée par l'intentionnalité de visiter (aller en visiteur) et qui est une expérience spatiale particulière, caractérisée par un engagement visuel spécifique. À la manière dont on a vu que Bordreuil fait émerger le

¹ Castells (2009).

² Pinçon, Pinçon-Charlot (2007).

³ Lévy, 2003, p. 3.

personnage du flâneur de l'extension du droit de regard au XIX^e siècle et de l'existence d'un espace public, le visiteur émerge-t-il d'un nouvel ordre visuel lié aux transformations urbaines récentes ? Il introduit dans sa pratique spatiale cette manière d'être en différents lieux, et peut-être de plus en plus si on en croit une actualité des espaces urbains, aussi ne peut-il rester figure conceptuelle molle, liée à une connaissance en creux, ni habitant, ni passant, ni touriste. Ces premières remarques visent donc, non pas la critique de ces sociologies qui vont en effet constituer une partie de l'outillage théorique de ce travail, mais bien avant tout, au travers de ces flottements sur sa conception, à révéler la nécessité d'une investigation empirique du visiteur : épaissir ce visiteur et son expérience spatiale et prendre au mot cette exploration d'une ville citoyenne qui doit être « *à la fois habitable et visitable* » de Joseph, pour aller voir si autour du visiteur et dans son sillage visible se révèle une fabrique civique ordinaire.

2. CONSTRUIRE UN OUTILLAGE THEORIQUE ADEQUAT

L'armature théorique pour avancer dans cette réflexion reste à construire. Cette interrogation sur l'expérience spatiale de la visite implique de mobiliser et croiser plusieurs théories, amenant à s'intéresser aux différences épistémologiques, conceptuelles ou méthodologiques partageant différents sous-champs disciplinaires qui sont aussi ceux relevant d'une certaine actualité des sciences sociales et de ce qui les traversent.

1/ Retours de l'action, de l'expérience

Le premier mouvement de cette réflexion théorique s'amorce par un bouleversement essentiel depuis une vingtaine d'années dans la conception de l'individu par les sciences sociales. Les individus ont par exemple été reconnus capables de s'engager sous différents régimes dans de multiples actions (Thévenot) ; ils ont été dotés de capacités réflexives et de jugement les amenant à se justifier dans certaines épreuves spécifiques et à se mettre d'accord avec d'autres (Boltanski) ; ils se sont retrouvés pris dans des réseaux complexes comprenant de nombreux non humains avec lesquels ils partagent de l'intelligence et des programmes d'action (Latour) ; ils ont été épaissis de civilité et de tact notamment dans les situations urbaines (Joseph). Ces profonds changements conceptuels sont généralement attribués au déclin des grandes théories explicatives et à la difficulté croissante (en lien avec l'investigation empirique) de maintenir des lectures de la société exclusivement sous les termes de rapports de force ou de dominations. Conjointement, le réinvestissement (entre autres par les auteurs ci-dessus mentionnés) de travaux des fondateurs de la philosophie pragmatiste américaine (Peirce, James et Dewey) ainsi que des auteurs dits de l'École de Chicago et leurs « héritiers » ramène sur le devant de la scène des notions comme l'action, l'expérience, les situations. Bien que travaillées différemment, elles traduisent une pertinence nouvelle (tant théorique que méthodologique) accordée au « en train de se faire »

contre le « toujours là ». Cet intérêt pour le cours des choses, leur (bon) déroulement, pour les effets et conséquences des actes, conduit à promouvoir l'individu plus comme un acteur que comme un agent, ce qui engage des débats théoriques essentiels au sein de la sociologie. La position de surplomb du chercheur « dévoilant » la réalité aux agents sociaux est notamment fortement remise en cause, fonction de dévoilement dont De Singly discute les limites dans *La sociologie, forme particulière de conscience*¹. En retour, ces apports théoriques nouveaux font éventuellement l'objet, par des sociologies « critiques » entendues comme « celles qui sont centrées sur la mise en évidence des aspects négatifs d'un ordre social (inégalités, dominations, etc.) » (Lahire, 2004, p. 182), d'une dépréciation, liée à l'absence de dénonciation (valorisée comme le travail du sociologue) mais surtout liée à la liberté et la rationalité excessive accordée à l'individu-acteur. Ainsi formulée, cette critique est plus à comprendre comme un garde-fou (celui du subjectivisme total) qu'un « état » de ces travaux qui s'en éloignent sous de multiples aspects. D'autant que vouloir valoriser et non dévaloriser l'expérience des individus (Lahire, 2004, p. 27), leur attribuer un travail constant pour réduire la vulnérabilité des situations dans lesquelles ils s'engagent (Goffman), c'est plus sûrement penser la société comme « le résultat toujours provisoire des actions en cours » (Akrich, Callon, Latour, 2006, p. 267) que faire de l'individu un stratège. « *Le cours ordinaire de la vie réclame un travail presque incessant pour faire se tenir ou rattraper des situations qui échappent, en les mettant en ordre* » (Boltanski, Thevenot, 1991, p. 54). La pensée serait celle « du "devenir anémique" du monde » (Goffman, 1991, p. 485) en délitement tout autant qu'il se construirait sans cesse, plutôt que celui d'un ordre social déjà là, préalable. Aussi, pour ces différentes sociologies (plus ou moins proches du pragmatisme), tout ce qui permet de donner du (le) sens à (de) « ce qui se passe » fait l'objet d'investigations poussées. Mais ce qui les distingue également d'autres types d'analyses, c'est la différence fondamentale entre penser par les individus ou penser par les situations ou l'action², différence qui imprime fortement la manière de réfléchir à la notion d'expérience dont on peut dire en préalable et de manière très générale, qu'elle conduit à interroger « *la nature de l'action sociale* »³.

2/ Expérience individuelle / Expériences en situations

Dans un sens communément admis, *expérience* relie tout à la fois éprouver et connaître (éprouver élargit la connaissance), et essayer et étudier (expérimenter). On emploie expérience pour parler de ce qu'éprouve l'individu quand il agit ou explore dans une situation ou face à un événement comme du résultat de ses actions. L'expérience pouvant tout aussi bien être singulière (« j'ai fait une drôle d'expérience ») que se rapprocher de la

¹ in *À quoi sert la sociologie ?*, dir. Lahire, B., La Découverte, 2004, pp. 13-42

² On oppose ainsi l'individualisme méthodologique, qui a pour principe que les phénomènes collectifs résultent d'actions et de croyances individuelles et sous-tend un individu rationnel, et le pragmatisme qui n'oppose pas de manière duale individu/société mais considère que la société est toujours déjà présente dans l'action, action au cours de laquelle elle conçoit un individu plutôt fragile et suspendu.

³ F. Dubet, « Expérience sociale », in *Le dictionnaire des sciences humaines*, sous la direction de Mesure, S., Savidan, P., Puf, Paris, 2006, p. 437-439.

routine (quand on a tellement d'expérience que l'action s'automatise). Elle est à la fois un moyen de connaissance comme la connaissance acquise par le résultat de l'expérience. Pour les sociologies (en filiation plus ou moins lointaine avec la pensée bourdieusienne) qui constitue l'individu « *en unité élémentaire de la recherche* » (Joseph, 1998b, p. 10) l'action sociale (avec le concept d'*habitus*) se comprend principalement comme le produit de l'intériorisation subjective des conditions objectives de la socialisation. La remise en cause de cette conception réductrice de l'action (par les mouvements ci-dessus mentionnés) conduit ces sociologies à travailler par exemple sur les « ressorts de l'action » d'un acteur pluriel¹ et à repenser les rapports action/réflexivité (Corcuff, 2007) avec la volonté de toujours trouver comment articuler l'acteur et le système. Pour François Dubet, le thème de l'expérience sociale permet de réexplorer cette articulation. L'expérience sociale a permis de passer du vécu des individus (qui pour ne pas être totalement subjectifs se pliaient à des rôles autorisés) à la construction de l'action et de la subjectivité. Parler d'expérience, c'est donc déjà accorder à l'individu une capacité à s'engager dans l'action et l'analyse réflexive. « *L'action se donne à voir comme la construction de multiples expériences sociales et non plus comme l'accomplissement de programmes et de dispositions sociales, d'un côté, ou comme la poursuite d'intérêts rationnels, de l'autre* » (p. 438). Mais si la notion d'expérience conduit à repenser l'action, ces sociologies des acteurs (pour simplifier) sont aux prises avec parfois de possibles impasses. Dans cette optique, l'expérience est une accumulation, une gestion de stocks qui s'actualisent et que les individus utilisent ou non dans telle action, ouvrant une infinité (pour éviter les généralisations abusives) de possibilités sur *quand* et *pourquoi*². De la même manière, écrire qu'agir c'est *moins* être déterminé *que* s'autodéterminé, *moins* une soumission *qu'une* mise à l'épreuve de soi (p. 438) clarifie la posture générale (presque plus celle du chercheur) plus que le *avec quoi* ou *comment* l'action se construit. On remarque par ailleurs que la notion de situation renvoie alors plutôt à des situations « de vie » telles qu'elles se présentent dans un parcours singulier, par exemple l'échec scolaire, le divorce, l'emménagement en couple... Ce qui est très différent de la manière dont la microsociologie se saisit de la notion de situation en lien avec l'expérience sociale. Nous allons faire un détour par ces apports absolument essentiels pour la question de la visite. Pour autant, les hypothèses de dispositions ou de compétences (Corcuff, 2007, p. 101) dans la visite, sa répétition, voire d'une expertise de la visite, doivent faire partie des pistes de réflexion, d'autant que certains terrains d'enquête et leur suivi ont amené à observer plusieurs fois les mêmes acteurs en situation de visites. Mais dans la mesure où il s'agit de réfléchir à la visite comme expérience spatiale, le détour par la microsociologie définie comme « *sociologie de l'organisation sociale de l'expérience* » par Isaac Joseph dans le texte écrit avec Louis Quéré paraît évident³. La visite renvoie bien à un « *agir en situation* » et le *en*, loin d'être anodin, traduit la manière de concevoir l'action

¹ Écho au titre de l'ouvrage de Bernard Lahire (2001).

² Lahire réinterroge dans *L'homme pluriel* donc, des concepts issus de la psychologie comme la notion de transfert ou les notions d'habitudes, de passé incorporé, ou de schèmes d'actions.

³ « L'organisation sociale de l'expérience » in *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Joseph, I., Economica, Paris, 2007, p. 155-166

(Corcuff, 2007, p. 103) et d'affirmer la situation comme l'unité de recherche (Joseph, 1998b, p. 10).

La microsociologie partage avec la définition de l'expérience sociale proposée par Dubet le « *pari résolument anti-psychologique* » de ne pas examiner l'expérience individuelle comme un « *vécu subjectif* » mais elle se détache dans sa proposition de l'examiner « *comme une activité située et concertée de production de l'ordre moral* » (Joseph, 2007, p. 158). Dans *Les cadres de l'expérience*, Goffman présente son projet comme l'analyse de la « *structure de l'expérience individuelle de la vie sociale* » (Goffman, 1991, p. 22) ce qui met l'accent sur les « principes d'organisation » des événements, sur des régularités repérables qui permettent de penser ce qui fait « *d'une épreuve singulière une expérience anthropologique et une histoire susceptible d'être rejouée, une cérémonie publique de dégradation, un rituel de stigmatisation* » (Joseph, 1998b, p. 10). Il ne s'agit pas de réfléchir à la construction de l'action par l'individu mais à ce que la situation exerce comme emprise sur les activités de l'individu (l'ordre de l'interaction, Goffman). Cette mise en avant de « l'exigence » de la situation conduit donc à penser que l'expérience sociale des acteurs « *ne s'organise pas seulement selon l'ordre des identités et des statuts mais selon un répertoire de situations qui ont leur vocabulaire et leur déterminisme, leur espace cognitif de contraintes et de négociation* » (Joseph, 1998b, p. 9). Le travail de Goffman invite à interroger donc non pas ce qui fournit des compétences aux individus mais celles-là même qu'ils déploient dans le déroulement de l'action, pour soutenir l'interaction, séquence après séquence. Pour la microsociologie, les individus sont en quelque sorte des participants (ou protagonistes) en interaction lors de multiples situations (vulnérables) constitutives de la vie sociale. L'individu « *a moins appris à connaître le monde qui l'entoure qu'il ne s'est exercé à y faire face* » (Goffman, 1973, p. 237). Cette multiplication des scènes où l'individu présente en effet des faces différentes postule un individu fragmenté loin de la personne unitaire, toujours le même en toutes situations du concept d'*habitus*. Si le risque de la microsociologie est souvent formulé comme celui « *de tomber dans une sorte d'empirisme radical qui ne saisirait plus qu'un poudroïement d'identités, de rôles, de comportements, d'actions et de réactions sans aucune sorte de lien entre eux* » (Lahire, 2001, p. 33) cette perception « négative » du fractionnement de la personne s'appuie implicitement sur l'unicité qui reste valorisée. Pour Goffman, l'expérience est donc définie à la fois de manière très vaste, comme le système des activités situées mais aussi réduite car elle se doit d'être « *une réponse organisée et soutenue de manière organisée* » (Goffman, 1991, p. 370) sous peine de disparaître (l'expérience est négative quand une rupture de cadre fait s'effondrer croyances et engagements). La pertinence de Goffman a été (est) entre autres de faire de l'ordinaire, des routines ou du quotidien un travail constant et problématique, ce qui conduit à considérer, si on le suit, l'expérience comme l'ordinaire de la vie sociale. Pas d'expérience pour Goffman sans travail de cadrages, de décadrages, d'ajustements et d'arrangements (modalisations). L'analyse en termes de cadres amène en effet à réfléchir à ce qui permet à chaque protagoniste de la situation de saisir le sens de ce qui se déroule, de s'assurer de la pertinence de ce qu'il observe. Elle prend en considération les normes et valeurs qui orientent le cours de l'action et présagent des manières de s'engager. Elle révèle

l'importance de réfléchir aux attendus normatifs, aux règles et codes qui vont être autant de ressources ou de contraintes pour définir ce qu'est la « bonne » conduite dans cette situation, y compris pour moduler l'intensité des engagements qui peuvent être insuffisants ou excessifs (la réserve cognitive de Goffman). « *Tout cadre implique des attentes normatives et pose la question de savoir jusqu'à quel point et avec quelle intensité nous devons prendre part à l'activité cadrée* » (Goffman, 1991, p. 338). Elle attire donc aussi l'attention sur le statut de participation (p. 223), sur l'adhésion nécessaire *a minima* de la part des protagonistes pour le déroulement des activités. Mais, de par son inscription comme sociologie interactionniste (interactionnisme symbolique), l'analyse des cadres de Goffman fait essentiellement de la visite « une scène publique d'exposition », car ce sont avant tout les modalités de la coprésence et de la visibilité mutuelle (spectateur autant qu'objet du spectacle) qui fondent l'interaction comme une épreuve régie par un ensemble de principes (on cite souvent par exemple le principe que « *chaque participant se garde de détruire la face des autres* ») (Joseph, 1998b, p. 35). Cette théorie invite alors à prendre en considération ce qui différencie un groupe d'un rassemblement, à penser les coprésences comme des gradients du non focalisé (simple jeu de circonstances) au focalisé, soit une occasion, du chaud au froid en passant par le tiède. Elle propose une conception résolument dynamique de l'expérience, individuée, où l'individu (le soi) peut se « couper » (Goffman) pour passer d'une perspective à une autre, simultanément coopérer et communiquer (Joseph, 1998b, p. 25), agir et penser. Une personne aux engagements pluriels selon les registres d'activités et non plurielle en elle-même. En ce sens, on ne parlerait pas d'individualisation, mais d'expériences individualisées ou individualisables¹ qui produiraient de l'individuation.

3/ Microsociologie de la visite

À partir des pistes ci-dessus, on peut formuler en termes microsociologiques des critères d'analyse de l'expérience de la visite, en posant que ce qui définit la situation de visite va constituer un cadre d'orientation des conduites des participants. Il semble important de préciser préalablement que l'intérêt analytique porté à la visite et les choix dans la manière de mener ce travail conduisent à concentrer l'analyse sur des visites « publiques » (visiteur exposé) et *in situ*, expérience directe et non médiate. Prenons un exemple. Seule, en rentrant chez elle, une personne décide d'aller voir un quartier qui est en transformation, tel nouvel immeuble, tel nouvel équipement public... Dans l'optique des cadres de l'expérience, il s'agit plutôt d'une situation « limite », très informelle. Si elle se déplace pour voir ce qu'elle a décidé d'aller voir, elle ne peut donc, dans l'espace où elle est présente, être considérée comme une passante. Pourtant on a plutôt affaire là à une interaction non focalisée, alors que la visite est très certainement plus une *occasion*. On peut en effet penser que la visite est une situation exigeante quant au statut de participation, c'est-à-dire que ce sont des situations intentionnelles ou conscientes (ce qui ne signifie pas qu'elles soient nécessairement voulues par les protagonistes car elles peuvent être obligées) c'est-à-dire dans lesquelles le visiteur

¹ Réflexion proposée par Laurent Devisme lors de sa communication au séminaire « Ville et individu » à Tours le 19 mars 2007.

sait qu'il visite. Réfléchir à la visite comme cadre structurant l'expérience, c'est bien postuler que des éléments vont être nécessaires au cadrage des événements par les participants (se dire « je suis bien en train de participer à une visite »). Donc, en l'absence de ratification comme dans cet exemple (qui peut aller d'un échange de regards à des négociations plus lourdes), on ne peut pas dire qu'il s'agit d'une expérience cadrée d'autant qu'elle nécessite des marqueurs de l'activité qui délimitent l'avant et l'après de la situation (Goffman, 1991, p. 246). Pourtant, cette personne peut, le soir, raconter sa visite du quartier à des amis, lors d'un apéritif. Si elle ne parlera pas forcément d'une expérience à propos de sa visite, ce moment semble bien se détacher du reste de sa journée, car elle était dans un état de conscience *autre* que celle du trajet de retour quotidien. C'est ce qui va nous conduire entre autres à élargir le champ théorique et à considérer comme essentiels à l'analyse de la visite des apports autres que la microsociologie. Son projet s'est en effet surtout formulé à partir de situations ordinaires, routines ou habitudes, alors que la visite semble bien être un temps différent, entre l'extraordinaire et l'ordinaire, plutôt une temporalité courte et bornée de manière claire. La visite n'est pas un temps long et dilué, mais nous y reviendrons.

Une analyse microsociologique se dirigerait donc plus clairement vers des situations où d'autres participants ont à ratifier le cours de ce qui se déroule, où quelqu'un sait que cette personne est une visiteuse. C'est ce qui réduit en effet l'intérêt dans l'exemple ci-dessus et ferait orienter l'analyse vers des situations de coprésence plus complexes, car ce qui fait que je suis visiteur n'est-il pas de l'avoir voulu autant que le fait que les autres m'accordent ce statut (et que je perçoive qu'ils me l'accordent)? Ce qui conduit aussi à trouver particulièrement intéressantes les situations où les statuts de ceux qui ont à gérer le déroulement des activités et de ceux qui ont à s'y engager à leur suite sont clairement donnés *a priori* (on peut observer le « *statut participatif* », une « *redéfinition circonstancielle du rôle* » (Joseph, 1998b, p. 69)) On pense évidemment aux rôles du guide et du groupe. Dans l'exemple dont nous discutons, cette personne construit seule son action, ou tout du moins sans confrontation avec une autre construction. Mais c'est aussi pour l'importance accordée à la communication, à l'implication de la gestuelle et du corps, dans la coopération des activités, qu'il paraît intéressant d'étudier des situations « de groupe », plus normatives, avec potentiellement des intrus, des exclus, des participants non ratifiés, d'où une certaine complexité à gérer des seuils d'accessibilités, des frontières (Joseph, 1998b, p. 74-75). La visite serait alors à penser comme une « *entité "sociologiquement pertinente" avec des règles qui permettent de contrôler l'ordre des places et la communication entre participants ratifiés, passants, spectateurs obligés ou "non personnes"* » (p. 71). On pressent en tout cas une situation demandant à être fortement soutenue. La participation délibérée conduisant à une présence, un sérieux et une attention faisant de l'intensité de l'engagement (y compris bien sûr l'ensemble des « tours » pour se désengager) une mesure essentielle de la situation. De même qu'on suppose des participants concernés. D'autant que la visite se situe vraisemblablement du côté de la normativité plutôt que de celui de la liberté, du code plutôt que de l'improvisation. Il est en tout cas très drôle de constater à quel point le sens commun tend à le penser. J'ai très souvent entendu l'idée que tout y est réglé (ce qui pourrait supposer qu'il n'y aurait pas de place au malaise ou à l'imprévu, ce qui paraît difficile à croire) et dans

le même temps raconter une visite conduit très souvent le narrateur à dénier cette normativité : « pas la visite guidée de base, tu vois », « pas genre office de tourisme », « je suis pas très visite, mais là... ». Personne n'a jamais l'impression de faire une visite où tout est réglé et cela mérite l'attention tout en rendant impossible la définition d'une visite *en soi*. Comme si la visite se caractérisait par le fait qu'on n'en fasse jamais une ! Il est intéressant de constater à l'occasion que, dans la littérature savante, la visite sert d'exemple type pour rendre claire une idée ou nourrir une argumentation. On pense au passage dans *De la justification* et à la visite où l'accord s'établit parfaitement (Boltanski, Thévenot, 1991, p. 52-53), au groupe de visiteurs qui ne peut percevoir si on suit Dewey (Dewey, 2005, p. 80).

La microsociologie permet aussi de poser la visite comme une épreuve spécifique demandant aux visiteurs un travail constitué par des activités plus spécialement mobilisées, celles du voir, du se déplacer (à plusieurs), du avoir à écouter quelqu'un, du regarder, de l'observer. Car c'est avant tout une découverte, celle d'un espace que l'on ne connaît pas, qui n'est pas notre espace familier, *on s'y aventure*, tout normé que puisse être le cadre. En ce sens, le gardien de musée qui vient tous les jours travailler ne visite pas le musée (même si ce lieu est un archétype pour la visite). Mais un matin particulier, il décide de visiter le musée, c'est-à-dire qu'il se dit je vais le redécouvrir, le voir ce matin avec des yeux neufs : visite-t-il alors le musée ? Ou encore un ami survient et il s'engage à lui faire faire une visite : revisite-t-il alors le musée avec lui ? L'espace n'est pas nouveau *en soi*, mais c'est bien le cadre de cette situation qui l'est (contexte, temporalités, accident, hasard peuvent en dévier le cadre). Sur ces aspects plus liés à l'espace la microsociologie ne saurait être notre seule matière à penser. Quand pour Goffman l'activité est située, on entend qu'elle est située dans un champ visuel mutuel, sous l'emprise du regard des autres, et pas tant spatialement, comme lorsqu'il analyse l'individu comme unité véhiculaire (1973). Ce dernier est occupé principalement à surveiller les déplacements des autres, tendu vers la préfiguration de son trajet. La variable analysée est la densité de la circulation mais les actions semblent se faire uniquement par rapport aux autres unités et non aux autres unités dans l'espace, souvent scène ou coulisses (le cadre bâti est peu convoqué, que ce soit les « offres » des surfaces, les restrictions visuelles éventuelles...).

On peut déjà dire que le choix du mot « expérience » conduit clairement à prendre en compte ce qui informe la situation, le déroulement et ce qui émerge dans le cours de l'action, ainsi que ce qui en résulte. Nous importe ce qui s'est passé avant et après la visite, et non seulement le cours de l'action. En ce sens, si la sociologie critique et son questionnement autour de l'accumulation (inégalitaire) des ressources et compétences des individus nous intéressent et si la microsociologie et sa manière de problématiser l'interaction nous intéressent également, aller voir ce que la géographie dit de l'expérience (entendu que c'est interroger la « *nature de l'action spatiale* » et donc sociale en reprenant la définition de Dubet) est évidemment essentiel. On peut en effet le dire clairement : la dimension spatiale est constitutive de toute action sociale. Rapidement, on s'aperçoit aussi que les non humains, objets, hybrides et autres actants, seront à coup sûr incontournables dans les visites. On suit donc le projet de la *sociologie de l'acteur réseau* quand elle formule : « *autrement dit, il n'y*

a pas d'interactions sans cadrage pour les contenir. Le mode du cadrage étudié par la SAR étend celui qui est analysé par Goffman en soulignant la part active jouée par les non humains qui préviennent les débordements intempestifs » (Akrich, Callon, Latour, 2006, p. 273). Ces chercheurs, avec la notion de réseau, invitent à ramener l'ensemble de ce qui connecte la situation avec l'extérieur (poser « le hors-cadre » au sens large et non strictement dans le sens d'une accumulation de ressources individuelles dans l'acteur). S'il y a des personnages, il y aura bien sûr des instruments, des outils, et une scène, ou un espace particulier.

4/ Spatialité des situations et expérience spatiale

Pris dans ce mouvement plus général des sciences humaines et sociales, certains géographes partagent le projet de réhabiliter l'individu en tant que préoccupation possible du géographe. Ils se sont saisis entre autres de la notion d'action pour réorienter les objets de la géographie et redéfinir un certain nombre de concepts¹ tels que « spatialité », « agencement » ou « situation », qui soulignent que l'espace résulte d'une construction (réalité construite dans l'action) et n'est pas un reflet ou un contenant, et qui invitent à penser l'action sous l'angle de ses implications spatiales (que sont agencement d'espaces, technologies et techniques de la distance et de la pratique spatiale, langages, savoirs idéologies et imaginaires spatiaux). Pour penser l'action, on peut se focaliser sur des situations définies alors comme « *convergence relationnelle – ce qui ne signifie pas consensuelle - d'individus, motivée par un objectif particulier, au sein de laquelle s'épanouissent des stratégies actuelles et se manifeste l'importance d'outils et d'objets divers* » (Lussault in Lévy, Lussault (dir), 2000, p. 24). Penser la visite comme une situation spatiale, c'est réfléchir à la manière dont, étant à l'épreuve de l'espace, les protagonistes vont mobiliser différentes compétences et capacités, spatiales comme non spatiales (langage, instruments...). La visite est avant tout en ce sens une procédure d'accès, un mode de coprésence des individus, un moyen de résoudre la distance, si on s'inscrit dans cette conception géographique de l'espace qui pense que le problème des sociétés est celui de la distance. C'est pourquoi la notion de spatialité va être importante, permettant la jonction entre l'espace (forme matérielle, ressource/contrainte pour l'agir) et l'action spatiale. « *Le terme de spatialité permet de prendre en compte les actions spatiales des opérateurs, leurs technologies et instruments et leurs effets dans et sur l'espace* » [...]. « *Chaque action qui procède de la spatialité est productrice d'espace (sous la forme d'un agencement nouveau), qui s'inscrit et enrichit une configuration spatiale préexistante* »². L'enjeu dans ce travail est bien en effet d'explorer la visite comme un nouveau registre de la spatialité. On peut se demander quels agencements particuliers (« *un agencement est un assemblage spatialisé, circonstanciel et labile, d'objets, de choses, de personnes, d'idées, de langages, configuré à l'occasion d'une activité d'un acteur* » (p. 45-47)) produit la visite, voire réfléchir à la visite sous l'angle du dispositif spatial (p. 266-267),

¹ Rendus visibles par le projet de *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, dir. Lévy, J., Lussault, M. (2003).

² « Spatialité », *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, p. 866-868.

car aborder les individus en situation d'épreuve renseigne les enjeux de pouvoir. On peut réfléchir aux compétences de maîtrise de la spatialité qu'elle articule¹. On a vu précédemment qu'elle est liée au personnage conceptuel du visiteur et qu'on peut, pour l'instant, la définir entre ancrage et ouverture. Elle est, on l'a mentionné également, de temporalité courte malgré le fait qu'il s'agisse d'une découverte (entrer en contact direct avec un espace inconnu, soit la visite comme moyen de connaissance par l'expérimentation), d'un élan particulier, et non d'une situation normale et quotidienne. Elle met en relation une visée (voir) avec un « comment je fais ». En tant qu'épreuve spatiale, la visite engage un déplacement, qui se situera entre deux pôles déjà mentionnés (découverte sensible et inspection objective) et permettra de définir les enjeux pour les individus (être en territoire non familier, agencer l'espace sans être familier des lieux ou des choses, surmonter l'étrangeté...). La temporalité limitée implique vraisemblablement une aire peut importante, et une gestion des distances plus de proximité que de l'éloignement. Peut-on parler de la spatialité de la visite ou du visiter, de cette expérience anthropologique et moins de la spatialité des individus ? Une invitation, en considérant le point précédent, à employer le néologisme de « microspatiologie »² de la visite.

Si on emploie jusque-là les termes « action spatiale » et « spatialité » pour parler de la visite, c'est aussi parce que le mot expérience n'apparaît pas dans le *Dictionnaire de la géographie* (2003) et qu'il pourrait donc être peu approprié à la réflexion sur l'espace. La parution récente du livre *Espace et lieu* de Yi-Fu Tuan contredit cette assertion, mais la place que l'auteur y accorde aux différents sens, aux émotions ou sensations, explique peut-être la circonspection du géographe (qui voit pointer la phénoménologie et la difficulté de généraliser). Yi-Fu Tuan fait part d'une acception de l'expérience non pas comme ce qui s'acquière ou s'accumule mais bien plutôt comme ce qui s'expérimente (s'éprouve). L'expérience est au fondement de toute perception de l'espace. Il écrit « *l'expérience est un terme générique qui désigne les différentes manières par lesquelles une personne appréhende et construit la réalité. Celles-ci vont des sens les plus directs et passifs comme l'odorat, le goût, et le toucher, à une perception visuelle active, pour s'étendre au mode indirect de la symbolisation* » (p. 12). La réalité est le produit des expériences, « *maltraitées ou ignorées parce que les moyens pour les exprimer ou les désigner font défaut* » (p. 201). On retrouve, au vocabulaire près, des conceptions de l'espace qui pourraient être proches (même si conceptuellement moins abouties) de celles exposées précédemment. L'espace s'expérimente à la fois dedans et avec ; les activités humaines produisent de l'espace par cette expérimentation. Yi-Fu Tuan parle par exemple des expériences intimes des lieux, des attachements différenciés, y compris pour des espaces publics... Il invite à parler en terme d'intensité, d'attachement, de familiarité, « *de besoins humains d'aventure et de sécurité, d'ouverture et de définition* » (p. 202), et à prêter attention à l'espace de l'expérience, ainsi qu'au temps à travers la notion de « *structure spatio-temporelle* » générée par toute activité (p. 133). Yi-Fu Tuan invite à réfléchir aux effets spatiaux de la visite en termes

¹ Compétences de métrique, de placement et d'arrangement, scalaire, de découpage et de délimitation, de franchissement (Lussault, 2009).

² Je remercie Laurent Devisme pour cette remarque sur mon travail.

d'attachement, de reconnaissance des lieux, d'imaginaires spatiaux, de hiérarchisation spatiale, ce que l'impact plus général du tourisme sur *les arts de faire* (De Certeau) la visite invite fortement à faire d'ailleurs. Où la visite vient-elle prendre place ? Comment, à travers les visites, se construisent des liens individus/lieux ? Dans cette perspective, la visite s'envisage comme une action faisant de l'espace un opérateur d'expérience. Elle serait un moment sensible, potentiellement un bouleversement expérientiel, engageant à considérer la forme matérielle dans sa capacité plus ou moins grande à produire des expériences lors des visites.

5/ Continuités/discontinuités : une approche par les moments

Plus globalement, Yi-Fu Tuan laisse entendre tout au long de son ouvrage que l'expérience est expérience quand elle se révèle à la conscience, qu'elle engage une réflexion : on dira qu'elle implique une réflexivité de la part des individus pour devenir expérience, ce que la vie quotidienne ne fait pas selon lui (on retrouve l'exemple de « *prévoir une visite* » pour une activité quotidienne qui ne fait rien remonter à la conscience (p. 133)). En ce sens Yi-Fu Tuan ne serait pas rejoint par Dewey qui, bien qu'il réfléchisse aussi l'expérience comme expérimentation, et qu'il valorise (pragmatiquement) les « *effets expérientiels* » (Dewey, 2005, p. 11), n'accorde pas ce statut « restrictif » à l'expérience. Ce dernier considère au contraire très largement l'expérience comme ce qui procède de l'interaction entre un individu et un environnement (opportunité et source d'un subir) ; mais il parle en effet d'une expérience et notamment pour celle esthétique, paradigme pour lui de l'expérience (Stavo-Debaugé, Trom, 2004). Pourtant dans le même temps, et c'est ce qui est complexe, l'expérience est faite en conscience et n'est pas l'activité automatique (qui n'est pas activité pratique comme opposée au réflexif mais activité qui ne serait pas tendue vers un accomplissement, un terme) (pas plus que l'impossibilité à agir) : « *Entre ces deux extrêmes, absence de but et efficacité mécanique, se situent des modes d'action qui, composés d'actes successifs, s'enrichissent d'un sens croissant, sens qui perdure et croît jusqu'à atteindre une fin ressentie comme la réalisation d'un processus* » (Dewey, 2005, p. 63). Ou encore « *l'expérience est en même temps le flux général de la vie consciente, que nous avons tant de mal à saisir, et ces moments distincts, aigus, qui surgissent de ce flux et constituent "une expérience"* » (Dewey, 2005, p. 12). On peut retenir la valeur théorique que Dewey accorde à la question du moment, une conception dynamique de l'expérience, résumée dans l'introduction par cette formule : « *nous devons substituer à la question : "Qu'est-ce que l'art ?", la question : « Quand y a-t-il art ? »* » (p. 13). Pour Dewey il y a art quand quelqu'un fait l'expérience de l'œuvre, ce qui invite non pas à définir la visite en soi mais bien à réfléchir à ce qui la constitue (dans le cadre de la visite, quelle expérience spatiale faisons-nous ?) ce qui serait moins les normes, codes et règles de la situation comme pour Goffman, que la densité, l'intensité, la consistance. « *L'expérience possède une certaine forme et une certaine structure, car elle ne se limite pas à agir et éprouver en alternance, mais se construit sur une relation entre ces deux phases* » (p. 69) (le ressort sensible de l'action). L'action et sa conséquence sont reliées sur le plan de la perception (ce qui conduit à ne pas

dissocier penser et percevoir). Dewey invite à travers la notion d'unité de l'expérience à réfléchir aux modes par lesquels la visite deviendrait un moment distinct, singulier (« *une expérience a une unité qui la désigne en propre : ce repas-là, cette tempête-là, cette rupture-là d'une amitié* » (p. 61)) ainsi qu'à l'hypothèse de la visite comme producteur d'expériences. Dewey parle de l'expérience en termes de mouvements, de points culminants (p. 36) qui potentiellement fabriquent de l'expérience (il met en valeur le suspense, les émotions). La visite comme expérience *esthétique* pourrait être considérée comme saisissement possible de la conscience (p. 305). Aussi, si pour d'autres auteurs la théorie à amender serait celle « *des moments quelconques* » (Joseph, 1998b, p. 119), théorie qui fait de la fête le modèle du moment intense, la visite et l'appréhender, en terme d'expérience, invite plutôt à une théorie des moments « singularisés ». Pourtant, l'écart entre théorie basée sur l'ordinaire et théorie des moments *autres* n'est pas irréductiblement contraire. Yves Winkin veut, par exemple, penser avec Goffman l'enchantement de la situation de touriste, enchantement « *qui se rapporterait à des lieux et paysages créés dans l'intention d'induire chez ceux qui les fréquentent un état de permanence euphorique* » (Winkin, 2001, p. 216). Dans la lignée de Goffman, il ne s'agit pas d'étudier un état intérieur en psychologue, mais « *un état émotionnel* » (p. 215) de la situation touristique. Le registre sensoriel ne serait pas purement subjectif. Dans la même filiation, on est tenté d'accorder à l'individu une conscience de la fabrication de son expérience (une soif d'action (Dewey, 2005, p. 70)) qui se traduirait entre autre par cette recherche de moments « singularisés », de moments de subjectivation qui seraient autant de possibilités d'interruption du cours des choses, des contemplations introspectives, de rapport sur soi dans la pratique, que des appréhensions d'un état émotionnel d'une interaction sociale spécifique. L'expérience est alors comme une « *forme de vitalité plus intense* » (Dewey, 2005, p. 39). Il n'est pas question de s'inscrire dans une critique du quotidien (Joseph, 1998b, p. 120) et de rentrer dans une opposition quelconque/exceptionnel, fort/faible, ni de parler de privilégiés teintés de jugement de valeur, mais bien plutôt de postuler une diversité bricolée de moments, certains se singularisant. Si, pour Joseph détruire cette conception des moments privilégiés est le travail de la modernité (p. 120), c'est aussi en lien avec cette critique du quotidien. Aborder la visite peut aussi représenter un apport à ce débat peut-être à rouvrir.

Mais Dewey invite surtout, et c'est particulièrement important dans le cadre de ce travail, au présupposé d'une symétrie, sur ce registre de l'expérience évidemment, entre les « pilotes » (ceux censés être aux commandes, l'ensemble de ceux qui, tout en faisant la visite, en ont pensé les aspects techniques matériels, les attendus, en ont produit les discours explicatifs - qui peuvent très bien se dire en terme d'expérience) et les « pilotés ». Tous peuvent faire potentiellement une expérience si on se place dans le sens d'une situation qui va jusqu'à son terme et forme un tout, ce qui permet en effet de dire que celui qui « pilote » une visite, et va jusqu'au bout de l'organisation de cet évènement, peut très bien en parler en termes d'expérience (Dewey n'accorderait vraisemblablement pas le terme d'expérience au travail quotidien). Éviter de postuler en préalable que tout est contrôlé, guidé, paraît nécessaire d'une part à l'objectif d'investigation empirique de ce travail et d'autre part au choix de penser « ce qui se passe ». On peut alors penser les situations de visite en laissant d'emblée

de côté le postulat d'asymétrie¹ pour engager des questionnements de départ plus ouverts. La symétrie pourrait être de mise tant que la visite n'est pas pilotée par quelqu'un qui n'y réfléchit plus. On peut se demander pourtant si, pour le professionnel, la visite devient complètement une routine ou si elle garde cette *valeur* de moment différent dont nous discutons ci-dessus. Dans le livre *Guide chez Proust*², le narrateur, guide dans la maison de Proust, laisse entendre les variations plus que les habitudes, décrit un travail soumis en partie à l'aléatoire (ne serait-ce qu'enfiler des bottes l'hiver ou un casque quand il y a du brouillard). Le guide a une palette de visites : « la classique », « la sans-souci », « la précieuse », « l'improbable », « la compliquée », la « demi-rat », ou « la Guéricault ou pitoyable » (p. 26-29). De même, un agent immobilier vous racontera qu'une visite est pour lui toujours différente, ne serait-ce que parce que l'appartement et les gens sont différents, ce qui conduit à postuler à la pluralité des expériences plus qu'à reprendre l'horizon de *une* expérience. C'est par ailleurs le bilan que l'on peut tirer de nombreux travaux récents, celui d'une invitation générale à écarter les dualismes réducteurs de l'action au bénéfice d'une conception plurielle et dynamique. Que ce soit chez Dewey la notion de « modes d'action » (entre réflexivité et automatisme), chez Lahire celle de spectre d'actions lié aux différents cadres temporels, de l'anticipation au direct (Lahire, 2001) ou chez Thévenot celle de régimes d'engagement pour suivre les acteurs en situations (Thévenot, 2006). Y a-t-il hétérogénéité des mondes d'expériences, multiplication des cadres ?

6/ Élargir au voir la ville...

La proposition de se défaire au préalable de la facilité de penser l'asymétrie des visites est guidée par cette conception de l'expérience de Dewey, qui lui accorde une « positivité » indéniable (elle serait résolument enrichissante) qui se poursuit « *dans une politique, à travers la figure du "public"* » (Stavo-Debaugé, Trom, 2004). Pour le pragmatisme, les problèmes publics « *du "concernement", de l'élargissement de la communauté, de la participation et de l'éducation* » servent à « *appréhender la démocratie en train de se faire* »³. Il paraît essentiel de réfléchir la visite en lien avec cette appréhension politique du public, de passer des interactions de face-à-face à un « agir public ». D'une part les objectifs éducatifs et de participation des visites sont parfois clairement affichés (voire l'éducation citoyenne se propose souvent comme « expérientielle »), d'autre part elles peuvent se dérouler dans l'espace public rendant essentiel le questionnement sous cet angle. Il est temps en effet de raccrocher ces interrogations théoriques au champ de recherches sur l'urbain. La volonté est de réfléchir plus largement aux transformations de l'organisation et de la structuration du *voir la ville*. Comment penser le public des visiteurs ? Il est au moins « réel » dans le sens où il est pris en compte par tous ceux qui ont la charge d'organiser la « visitabilité » de la ville. Ils semblent agir en son nom et pour son « bien », ce qui peut

¹ Les pilotes pourraient facilement être considérés comme expérimentant quand les pilotés ne seraient qu'en consommation, par exemple de loisir culturel.

² Palette, J., *Guide chez Proust*, Exils éditeur, Paris, 2006

³ Appel de la revue *Tracés*, n°15, consulté en ligne <http://traces.revues.org/index349.html> (consulté le 08 04 2009)/

amener dans un premier temps à le considérer comme un actant (doué d'une capacité d'action spatiale). Louis Quéré, lui, cherche à penser le public autrement que comme une réunion d'individualités, et à réfléchir à ce qui fait lien entre les membres d'un public. Il définit par exemple le public comme une communauté d'aventure, dans le sens où « *ce qui caractérise un public c'est qu'il a ou fait une expérience ensemble* ». On peut tout en continuant de parler d'expérience, passer d'une dimension individuelle à celle d'une « communauté » (pour Dewey le public se définit en terme « *d'expérience partagée* » (p. 118)). On retrouve là des éléments déjà discutés, car dans son argumentation il dit qu'avoir une expérience ne se réduit pas à avoir un vécu subjectif, d'autant que le public ne correspond pas aux individus rassemblés. Il propose donc de parler du public comme d'une forme « *parce qu'il oriente et anime les attitudes et les comportements* », parce qu'il cadre le monde (p. 121), qu'il adopte un point de vue intentionnel sur le monde, un nécessaire « voir comme » du public, signifiant par « voir comme » « *qu'il s'agit de point de vue et de perspectives impersonnels, généraux et objectifs, qui précèdent tout point de vue individuel et subjectif et le rendent possible* » (p. 121). Il y a une compréhension commune d'un acte, ne serait-ce que parce que parmi les qualités de ce qui est éprouvé, certaines sont relatives à la constitution de ceux qui sont exposés aux situations. Mais elles sont surtout des propriétés objectives de ces situations « *ce qui explique en partie la similitude des sensations et des réactions d'un public : celui-ci éprouve ensemble le caractère objectif des qualités des situations créées ou représentées, ainsi que la similitude des réactions à ces qualités, et cette épreuve collective s'intègre dans l'expérience, la colore, la dote d'une qualité particulière* » (p. 123). Il s'agit finalement d'endurer et d'agir « *en public* » (p. 129) : le caractère collectif s'attribue à l'action en elle-même et non à un sujet (p. 127). Mais est-il possible de physiologiser ce *voir comme* et non seulement de l'employer comme métaphore, ce que pour une question de visite l'on ne peut se permettre (ou contenter) de faire ? Étant donné que l'activité de voir (activité spatialisée) est centrale dans la visite, la volonté serait de réfléchir, aux *effets* de ce voir et pourquoi pas de ce voir en commun. Quelles implications théoriques et pratiques d'un « voir collectif la ville dans la ville » ?

Nous avons vu avec Jay, à l'occasion des dispositifs de visualisation, la tentation de l'anti-visuel qui participe des réflexions théoriques françaises. Ce nouveau courant de pensée (Barbara Stafford est citée comme essentielle) a favorisé dans plusieurs disciplines différentes de nouvelles approches du champ du visuel. Celles-ci quittent le seul registre de la critique ou de la dénonciation pour une investigation des pratiques, des usages des mobilisations des visualisations au sens large, de leurs effets ou différentes performances (on pense notamment aux apports de l'anthropologie des sciences de Latour et Callon). Ola Soderström (2000) a ainsi, dans cette lignée, proposé pour les visualisations dans l'urbanisme, de « *passer d'une critique abstraite de la vue à l'analyse pratique des visualisations* » (p. 23). Mais au sein de ce champ du visuel en évolution, les usages du regard, les manières de voir ou encore le rôle de la vision sont peut-être encore peu abordés dans cette optique théorique. De même, pour analyser la visite, on se propose de passer d'une critique abstraite de la vision à l'analyse située du voir, d'être dans les lunettes de l'urbain et moins dans les appareils ou les instruments, dans *l'œil opérateur* et moins dans

les opérateurs de l'œil. Il semble important alors de revenir sur les notions de regard, de corps, et de perception, car si jusque-là nous avons parlé d'expérience plutôt en tant qu'expérience spatiale (et donc sociale), l'expérience corporelle de l'individu de chair dans un monde sensible est évidemment importante. Le visiteur est bien entendu un sujet regardant, un corps sensible et actif, et c'est peut-être même cette particularité scopique, cette attention à ce qu'il a sous les yeux qui le caractérise.

7/ ... Ramène un visiteur de chair

La vue devient regard quand il y a « *une attention particulière, une présence ou une manière spécifique d'explorer l'espace, une tension, sinon un échange* »¹. L'objet d'études « regard » est investigué par de nombreux domaines différents mais sans être centralement le but de l'analyse. Il peut ainsi être au croisement d'une histoire de la subjectivité et de la socialisation (rapport entre le regard sur soi et le regard des autres, normalisation des modèles de comportement du regard...), être questionné dans ses dimensions politiques et morales (l'absence de regard sur soi comme dépossession de l'individu, les enjeux éthiques de l'exposition et de l'invisibilité). Il s'agit principalement d'analyses sur les sens, isolément ou dans leur interrelation, de ce qu'ils permettent, induisent, construisent, dans les échanges sociaux. En rapport à l'espace urbain, le texte de Simmel *Excursus sur la sociologie des sens* constitue ainsi une référence largement mobilisée en sociologie urbaine, qui a offert à « l'œil » ses lettres de noblesse. Le regard est réciproque, il prend et se donne en même temps. Selon lui également la ville sollicite particulièrement le regard. Dans cette filiation, Richard Sennett, déjà mentionné, interroge lui « la conscience » de l'œil². Un ensemble d'analyses qui oscillent parfois entre une conception métaphorique et sensorielle de la « vision ». On le redit à nouveau, la réflexion va ici investir empiriquement les actes de voir. Il s'agit bien d'une préoccupation envers un « regarder » dans l'action, en situation, toujours dans un contexte (matériel) spécifique : il s'agit de passer du sensoriel à l'axiologique.

On retrouve en effet, dans les domaines du regard ou de la perception visuelle, ce « retour de l'action » évoqué précédemment à plusieurs reprises (ne serait-ce que parce qu'un regard est un « *geste de l'œil* »³). La théorie classique (cartésienne) de la perception visuelle (traitement par le cerveau d'images) est en effet maintenant largement abandonnée. Le sujet est relié à ce qui l'entoure par la connaissance et l'action, et non coupé, extérieur au monde. La vision renvoie à « *des perceptions et des connaissances acquises par un engagement du corps dans le monde des phénomènes* » (Soderström, 2000, p. 23). La perception est une expérience active. Gibson notamment théoricien de l'écologie de la perception visuelle qui fait de l'environnement avec la notion d'*affordance* « *une offre de possibilité d'action* » (p. 70) a contribué à faire évoluer les théories de la perception. Mais ces théories de la perception du *sujet* pour elle-même (discutées par les sciences cognitives par exemple) ne sont qu'un

¹ Le sens du regard, *Communications*, n°75, 2004, p. 5.

² Titre de la réédition (2000) de *La ville à vue d'œil* (1992).

³ Le sens du regard, *Communications*, n°75, 2004, p. 198.

aspect à prendre en compte, car c'est avant tout le cadre ainsi que l'espace de la situation, qui sont pour nous essentiels. La question du regard et des espaces urbains est interrogée par exemple par l'ethnométhodologie. Cette approche s'attache « à révéler les potentialités d'action du regard, en décrivant ses performances pratiques selon les situations considérées » (Thibaud, 2002, p. 25). On peut parler alors de « perceptions-actions en contexte » (p. 15) ou de « phénomènes d'actes » qui font valoir la coextensivité de l'action et de la perception comme le caractère situé de la perception. Chaque problème pratique peut ainsi faire l'objet d'une description donnant à comprendre la mobilisation en situation du regard. Certaines analyses conduisent ainsi à spécifier des propriétés et potentialités des *façons de voir* plus fines que la notion de perception le permet. Investiguant très largement les espaces urbains, ils abordent l'environnement en terme de « dispositifs de visibilité » et le déplacement en terme de « procédures de visibilité » (p. 32), se focalisant sur des aspects pratiques et quotidiens, routines des conduites, comme marcher dans la rue, traverser la rue, prendre sa place dans une file d'attente... L'ethnométhodologie, interrogeant donc essentiellement les relations en public et l'ordinaire de la perception, ne peut suffire à la réflexion sur la visite. Si voir est toujours et déjà un sens, une possibilité d'action, le voir de la visite n'est pas uniquement la mobilisation d'un voir immédiatement compréhensif du quotidien, mais aussi un voir où ce qui est saisi fait l'objet d'une « reprise réflexive »¹. « Les ethnométhodologues allègent considérablement la charge cognitive et volitive du raisonnement pratique : les circonstances, les situations, les événements et les objets manifestent une relative transparence, en raison de la connexion immédiate de la sensibilité et de la signification, ainsi que de la perception et du mouvement »². Et d'autre part, ce n'est pas la finalité « pratique » de l'action qui caractérise seulement cette situation.

La visite est surtout un regard depuis la ville sur la ville. Le visiteur, circulant certes et parmi d'autres, cherche aussi à évaluer, objectiver, apprécier ce qu'il voit. Il met vraisemblablement en œuvre de nombreuses formes de regards différentes (durée, intensité, direction...) mais dont certains visent à « formuler » des jugements, des appréciations, et non pas seulement accomplir la fin de l'action en cours. Le visiteur questionne la compétence de jugement. Pour lui l'environnement n'est pas celui potentiellement « transparent » du quotidien. Le visiteur est dans un rapport de vigilance, dans une attention différente à ce qu'il voit ou perçoit. En ce sens on s'intéresserait plus aux textes d'ethnométhodologues dans les espaces de travail qui font valoir « l'interdépendance des processus cognitifs, de l'utilisation d'outils et de l'organisation sociale » (Thibaud, 2002, p. 147) où le jugement (là résoudre un problème) émerge « au fil du temps » et qui font de l'activité de perception « davantage un phénomène social que psychologique » (p. 147) Des pistes proches de ce que proposent Bessy et Chateauraynaud qui réfléchissent à « une sociologie de la perception » dans *Experts et faussaires* (1995) cherchant à croiser l'engagement du corps et les liens qu'il entretient par l'intermédiaire de la perception avec les formes de qualification et de jugement (dans ce livre l'authenticité d'objets). Cet ouvrage sera un appui important. Ces deux auteurs montrent que le jugement est constamment « en balance entre évaluation critique et

¹ Le sens du regard, *Communications*, n°75, 2004, p. 198.

² *Raisons pratiques*, n°10, p. 14.

présence », ils n'opposent pas rationalisation et empathie mais parle de « degrés de présence », l'œil étant du côté de cette présence distante (perception à distance), de la compréhension (régime) et non de l'emprise totale, renvoyant plus à l'art de l'observateur (Crary) qu'à l'art de la prise telle que la formalisent Bessy et Chateauraynaud. Ce qui, avec eux, n'est plus contradictoire. On trouve également des analyses du paysage¹ (et on l'a croisé pour le panorama) qui proposent de penser en terme de présence et non de représentation également ce qui relève du regard et de l'observation, annulant la distance irréductible de l'œil, dans des mouvements et des tensions, des processus dynamiques, qui invitent aussi à inclure la question de l'émotion. Adossée à ces analyses, on peut mentionner la critique de Jean-Paul Thibaud sur un « manque » de l'ethnométhodologie d'investigation des dimensions émotionnelle et affective constitutives de la perception (p. 42), car ce qu'ils soulèvent aussi est que c'est bien le corps qui est engagé dans la visite, et le registre visuel de la perception n'est pas seul embarqué dans la visite. Elle doit aussi être pensée comme une expérience corporelle (on parle ainsi de deux sens supplémentaires, kinesthésique et vestibulaire)².

Ces différentes ouvertures théoriques, laissées pour l'instant en suspens, paraissent essentielles pour l'analyse de la visite, si on souhaite s'intéresser au savoir produit dans le cours de cette activité. La visite instaure-t-elle un cadre perceptif particulier ? Quels types de compétences le visiteur acquiert-il ? Quels types de manières de regarder normalise-t-elle ? Comment l'espace matériel participe-t-il de la construction perceptive ? Véronique Nahoum-Grappe parle avec la question de l'atmosphère de « *lieux d'activation perceptive et de commentaires descriptifs par les participants eux-mêmes à la scène, avec sans doute une grande efficacité performative* »³. La visite est vraisemblablement un espace-temps d'activation perceptive, dont on cherchera à renseigner les performances, questionner les effets de réel, de conviction, de preuve, les impositions de regards, les mécanismes d'illusion tout comme les effets de compréhension voire d'emprise : la puissance scopique de la visite.

Une fois arrivé au terme de ce programme théorique, qu'il a fallu chercher à « adapter » à chaque fois à la visite et à ce qui fait la particularité de cette expérience spatiale, tout en cherchant également à se positionner par rapport aux débats et perspectives théoriques (aux enjeux actuels des mondes de la recherche scientifique), il apparaît « temps » d'en venir à l'investigation empirique qui cherchera à renseigner le visiteur et ce qu'il fait aux espaces urbains (modes de coexistence, seuils d'ouverture, vie publique de la ville...). Mais la décision ici est d'entrer par l'expérience spatiale de cette situation particulière et de nourrir la réflexion par différents terrains, et donc non strictement des terrains urbains. C'est en faisant une typologie des modalités de cette expérience que la sélection des terrains d'enquête s'est opérée.

¹ Cf. par exemple l'ouvrage de Catherine Grout, *L'émotion du paysage* (2004).

² Sous la direction de M.-P. Julien et J.-P. Warnier, *Approches de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet*, L'Harmattan, 1999, p. 19.

³ Nahoum-Grappe, 2004, p. 213.

3. METHODOLOGIE

Le cadre théorique qu'on vient de baliser montre entre autres l'importance de prendre en considération et d'accorder du poids à la variété des manières de faire, de voir et d'être en situation des individus. Parler d'expérience spatiale de la visite c'est moins parler d'un modèle d'expérience de la visite qu'envisager d'emblée des modalités de cette expérience spatiale, différentes formes d'épreuves pour l'individu dans l'action. Ce n'est donc pas l'objet de la visite mais bien l'objet visite qui fonde la typologie qui va suivre, et il sera question de types d'expériences et non plus de types de visites. L'enjeu est en effet de dépasser les répartitions thématiques ou par champ professionnel. On l'a vu, la visite est souvent cloisonnée de cette manière, en visite d'architecture, visite de ville, visite d'exposition... Ici, considérée en tant qu'action, et plus spécialement en tant que registre de la spatialité, l'enjeu est de relier toutes ces visites en dépassant ces séparations habituelles.

A- Une typologie des modalités de l'expérience

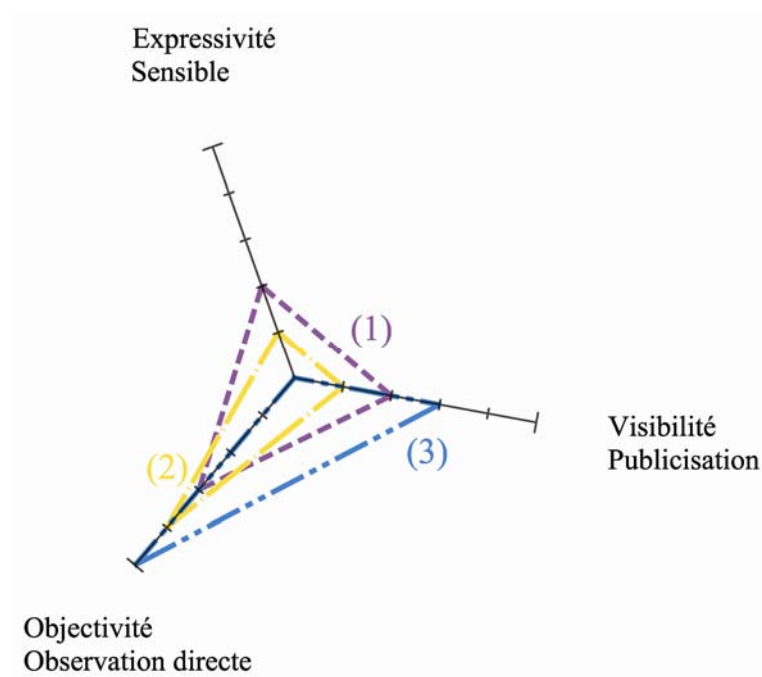
En ce qui concerne la manière de faire, il est évident que les exemples qui ont été livrés dans le début de cette partie (prospectus, articles de journaux, supports de communication variés, dépliants, Internet...) ont été les premières sources pour la construire. L'ensemble de ces écrits et visuels sont des matériaux tous porteurs de sens et ils ont permis de repérer, au-delà des différences thématiques ou de domaines d'application, des récurrences dans les discours, une « grammaire » (Boltanski, Thévenot). On a présumé ainsi que des registres d'action étaient distinguables pour pouvoir mieux les questionner et les analyser par la suite (ce qui conduit à travailler et réfléchir ensemble des actes *a priori* entièrement distincts). Ainsi s'est-on proposé de glisser, non pas comme chez Goffman du travail du guichetier à celui du dentiste ou de la prostituée (Joseph, 2007) mais de la visite d'inspection d'un établissement public à un spectacle de théâtre de rue ou à une sortie pédagogique d'étudiants. La typologie obtenue est issue de tout ce qui précède comme en amont. Si dans l'ordre de l'écriture, elle arrive en fin de cette première partie, dans « l'ordre d'avancement » du travail, elle était à la base de la définition des terrains d'enquête et a donc occupé un statut autant méthodologique que théorique. La typologie n'est pas une conclusion mais bien plutôt une transition vers la seconde partie. Elle est construite à partir des discours *sur* la visite et de points de vue hors déroulement de l'action (dans la projection, la prévision, la communication, le retour, la restitution, l'explicitation...). On va restituer leur contenu, leur vocabulaire, sans « distance », pour mieux les faire comprendre. La volonté de distinguer ces modalités d'expériences conduit à mettre en évidence des polarités et à renforcer délibérément dans un but compréhensif et analytique les distinctions. Pour autant il s'agit bien d'une mise en répartition sur le mode de l'équivalence ou du rapprochement comme le schéma ci-après le donne à voir.

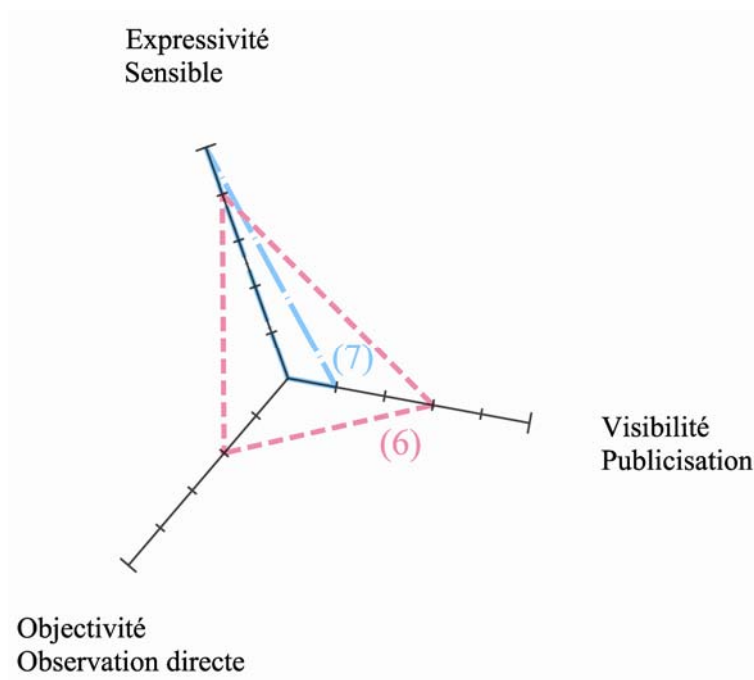
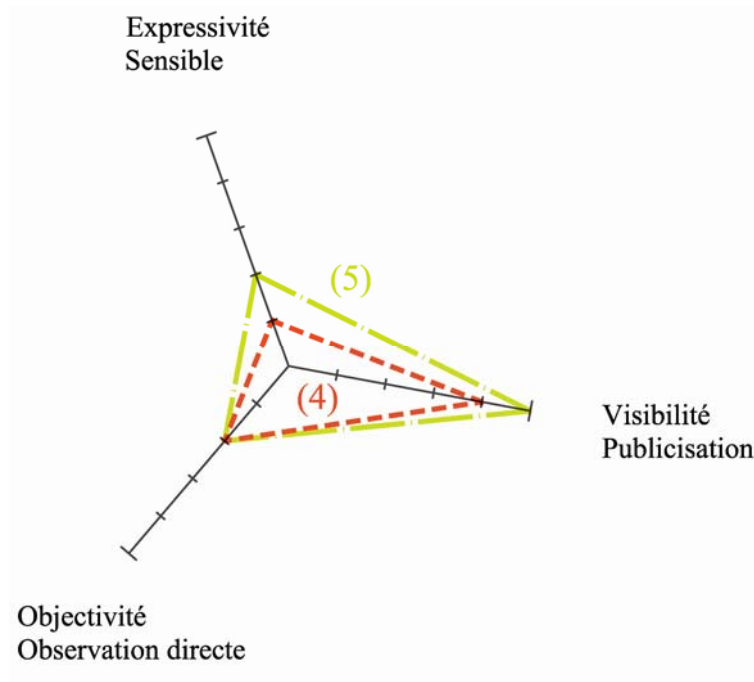
La typologie est structurée par trois pôles expérientiels qui résultent de tensions caractéristiques de la visite toutes déjà évoquées précédemment : entre le déplacement et le

voir, entre l'inspection et la balade, entre l'objectivité et le sensible. Ensuite, le rapport à l'espace, le registre d'action, le mode d'engagement, les attendus, les visées, les contraintes et conditions de possibilité, la place des émotions ou des sens, ont permis d'affiner le schéma, cherchant avant tout à mettre en exergue ce qui peut tenir de la dimension spatiale de ces moments d'épreuves. Avant de rentrer dans chaque modalité, il faut en donner les principes communs à chacune. La valorisation de l'*in situ*, du réel (ce qui ne veut pas dire voulue car elle peut ne l'être que par une des « parties » en présence), et plus globalement de l'action d'aller voir. Elles ont toutes en ce sens un protocole (guides, appareils de vision, anticipations individuelles...) sans qu'il participe ici de la différenciation. Elles sont réunies par la volonté d'agir, de découvrir (car la visite ne se fait pas, ou alors ce serait plutôt un « cas limite », dans un espace familier), par l'intentionnalité de faire une visite. Volontairement généralistes les exemples ont été réduits ce qui ne simplifie pas peut-être la lecture. Si on s'interroge sur l'endroit où retrouver la visite du musée, il faut bien comprendre qu'elle peut être à plusieurs endroits. Un journaliste venant visiter une exposition ne se retrouvera pas dans la même case que l'inspecteur qui vient vérifier les normes d'accès et de sécurité de cette même exposition.

Schémas 1, 2 et 3. – Les 7 modalités de l'expérience de la visite.

Chaque modalité se distingue par son gradient d'intensité lié au pôle. On observe ainsi des « régions » de l'expérience de la visite. 1) visite d'évaluation/critique 2) visite de compréhension/analyse 3) inspection 4) visite de valorisation/monstration 5) visite de démonstration/adhésion 6) visite appliquée 7) visite sensuelle.





1/ Présentation des modalités

a. Pôle objectivité - observation directe

Ces trois types de visites sont fondés sur la croyance qu'aller et être sur place, *in situ*, c'est comprendre. La visite est ici principalement un moyen de connaissance. L'enjeu de ce déplacement dans un espace autre est donc de pouvoir mettre les choses à distance, même si

« être là » est irréductiblement nécessaire et non supprimable, il *faut* aller voir. Voir permet de comprendre, ce qui n'est pas sans renvoyer au *autopsia* le « voir par soi-même » considéré comme le fondement du savoir chez les Grecs où les premiers voyageurs aspirent à lier curiosité et connaissance. Le registre d'action est avant tout rationnel. Ces visites partagent ce mouvement d'aller et de retour, d'écart et de proximité, ainsi que la volonté de mettre à l'épreuve, par ce déplacement, une idée, un concept, une pensée, un présupposé, une envie, des discours... L'observation directe d'une réalité est le seul moyen de réaliser cette intention. Par contre elles diffèrent essentiellement sur le *en vue de* quoi, la visée et ses implications et donc sur les moyens de rendre compte plus que de *se* rendre compte.

– Les visites d'évaluation/critique

Le but est d'évaluer les lieux (et non pas, cas écartés, d'évaluer l'habitant ou l'occupant de ces lieux). La visite doit permettre de les mettre à distance dans le sens où il faut, à sa suite, réussir à qualifier l'espace en termes de potentialités, de contraintes, d'offres. Où il est possible de porter un jugement, au sens où l'entend Françoise Fromonot¹ par exemple, présentant son activité de critique d'architecture comme basée sur des visites *in situ*, seule manière d'exercer un jugement critique, c'est-à-dire fondé en raison sur une pratique, qu'elle nomme alors critique pragmatiste. L'importance est d'examiner concrètement et dans le détail. Ce type de visite oblige à exercer son jugement, à mettre en balance, peser différentes perspectives, car une décision (dans le sens très large d'une formulation d'avis sur) doit être prise en lien avec cette séquence évaluative. La visite d'appartement en est une illustration : sur la base de l'observation (évaluer l'espace pour soi, s'évaluer soi dans les lieux) s'opère le choix. Elle s'apparente à un processus d'objectivation des données sensibles, moins dans une volonté de généraliser au-delà, que d'efficacement connaître cette réalité observée.

– Les visites de compréhension/analyse

Elles visent à prendre en compte ces données acquises tout en s'en écartant encore davantage et en essayant de maîtriser les effets de l'expérience. Plus qu'une évaluation ou qualification, elle sert à obtenir une analyse objective. Se « rendre sur le terrain » (car ici se classent les visites du chercheur empirique) c'est reconnaître une épaisseur difficilement saisissable au réel (les choses sont complexes et problématiques) et rapporter cette complexité est le but compréhensif. La connaissance doit être approfondie, rentrer dans l'épaisseur et ne pas se contenter de la surface. Aller voir participe de la complexification d'un point de vue. On retrouve là un usage pédagogique de la visite sur le terrain où la question de la découverte est centrale. Si ce que je vois peut transformer, il faut ensuite par contre l'analyser. Aussi, ce type de visite n'amène pas tant à mettre en balance comme précédemment qu'à trouver la bonne distance entre être impliqué ou être trop loin de. Si on sait qu'on va être pris par ce qu'on voit, il faut garder une capacité de jugement car, *in fine*, cette observation doit devenir

¹ Elle explique ce positionnement lors d'une conférence à l'École d'Architecture de Nantes donnée le 18 janvier 2006.

analyse. La réalité observée vaut alors pour d'autres, la volonté est de généraliser à partir de l'observation.

– Inspection

Par rapport aux deux modalités précédentes, le voir dans l'inspection est bien incontournable mais on le pressent plus formaté par une grille extérieure que dans la présence au visible. Voir est alors plus constater un écart, chercher à vérifier la conformité, le respect des normes de cet espace particulier par rapport aux normes génériques légalement reconnues. C'est ainsi que, si elle est une visite d'évaluation, elle l'est toujours en référence à un point de vue extérieur et non pas à celui de l'observateur. Aucun moment de subjectivité n'est admis, cet espace devrait ou va être comme ça. L'inspection est l'examen d'un état en rapport à un état attendu, fixé en dehors de ce qui est directement visible. Le registre normatif est donc très présent, le bon et le mauvais se répartissent sur l'échelle théorique. Cette genericité théorique est garante de l'objectivité, elle peut signifier que chaque espace du même type est identique ou le sera car les règles sont chaque fois les mêmes. On pense ici en tant que cas paradigmatique aux visites d'inspection de l'État, une forme de pouvoir et une manière d'exercer son autorité.

b. Pôle visibilité - publicisation

Le rapport engagé à l'espace dans ces différentes visites est plus instrumental que dans les précédentes. S'il *faut aller voir* c'est surtout qu'il faut *faire voir* et que se déplacer reste un moyen à l'efficacité certaine. Dans ce pôle, la capacité de l'espace à rendre visible est essentielle et notamment rendre visible l'action. Ce n'est donc pas ici tant l'espace en lui-même qui est en jeu que la pensée que *par* l'espace on peut montrer, démontrer, mettre en valeur des idées, des concepts, des actions, des matières... Règne du « voir pour le croire » car un effet de réalité est attendu de ces visites. L'enjeu n'est donc pas tant d'être *in situ* que d'être déjà *de visu*. Ces visites sont très clairement *en direction de*, et donc l'accès est voulu généralisé. Elles engagent une mise en public, le visiteur est un récepteur. Voir n'est donc pas impliqué dans un processus de connaissance individuel à l'inverse des modalités précédentes mais plutôt dans celui de faire connaître et de rendre visible.

– Les visites de valorisation/monstration

Ces visites ont des mots d'ordre de type faire connaître, faire savoir, faire valoir. Très proche d'un registre communicatif, aller voir est un prétexte à communiquer (un contenu, des idées, des informations...). La logique est celle de la promotion, c'est-à-dire d'élargir le cercle des intéressés. C'est elle, plus que l'objectivité, qui ordonne la logique du discours et du rapport à l'espace. Alors évidemment on oscille parfois entre pédagogie, valorisation et marketing quand on pense aux différentes visites des espaces urbains en transformation, où des enjeux d'images, de récits et de sentiment d'appartenance semblent parfois mêlés tout à trac. L'apport de connaissances n'y est pas complètement absent sauf dans les cas les plus

tranchés, le public peut être considéré comme un potentiel client avant tout. En termes d'effet, on ne s'attachera donc pas par exemple à la formulation d'un jugement ou d'une analyse, mais aux différenciations ou hiérarchies spatiales qui en résultent.

– Les visites de démonstration/adhésion

Ces visites engagent principalement le politique. Elles visent à mettre en scène par l'espace la présence politique. Orientées vers le « quand montrer c'est faire », elles font de la visite un outil de performance. Faire constater *de visu* une certaine réalité c'est avant tout faire la preuve de. Il s'agit alors non pas seulement de montrer mais de démontrer, moins d'élargir le cercle des intéressés comme précédemment que celui des convaincus. Le registre de vocabulaire amène les termes de pouvoir, d'autorité, de légitimation, très clairement axé vers l'argumentation. Le visiteur n'est alors pas tant un client que potentiellement un citoyen. Ces visites engagent certes également parfois des questions de pédagogie et on perçoit la difficulté sur ce point de réussir à les distinguer clairement des précédentes.

c. Pôle expressivité - sensible

Dans ce pôle, aller voir vise à rentrer en relation, on passe de l'*in situ* à l'*in vivo*. Le déplacement est valorisé en tant que tel et pour lui-même, mobilisant d'autres sens essentiels, mis en avant sur le voir, trop distant. Le déplacement renouvelle le regard voir l'*être*. Si, dans les deux autres pôles, « aller » peut être perçu comme globalement fonctionnel, il est ici de l'ordre du processuel. On pense à la balade, à l'errance voire à la dérive, comme synonymes dont on a déjà montré les filiations avec la visite. La dimension sensible, le corps, sa présence dans l'espace sont essentiels, éprouver est le moyen de connaissance. Le visiteur n'est pas que dans l'écoute, il éprouve, il ressent, il ne voit pas il perçoit. Il est une caisse enregistreuse d'impressions qui se laisse prendre par ce qui advient, s'imprègne de cette immersion. Les connaissances acquises ne sont pas des connaissances objectives mais bien sûr subjectives, elles ne visent pas à être analysées car elles s'impriment presque inconsciemment dans le corps du visiteur.

– Les visites appliquées

Agir, faire, ressentir autrement conduit à penser autrement. Aussi certaines visites ont-elles des attendus en ces termes très affirmés et sont alors bord à bord avec les précédentes sur ce côté instrumentalisation mais là non pas de l'espace mais bien de la visite elle-même. On pense aux méthodes des sciences sociales basées sur le parcours, la marche, la parole. Le visiteur doit ressentir pour connaître mais aussi pour aimer. La dynamique est celle de se rapprocher, de se familiariser, de connaître par corps, d'éprouver l'habitabilité des lieux visités. Le registre affectif émotionnel n'est pas écarté, valorisé par rapport à la distance objective ou publique que les deux autres pôles instituent dans les rapports à l'espace. Il peut même être matière à, matière de, et la volonté de rentrer en relation s'adjoint d'une certaine efficacité des effets remobilisables, capital expérientiel qui enrichit, nourrit le regard.

– Les visites sensuelles

Plus aucune rationalité ne doit intervenir, le registre est celui de l'affectif. À la limite, on ne peut pas mettre les mots sur ce qui s'est déroulé. Elles se caractérisent par une absence de but autre que celui énoncé jusque-là de *vivre* une expérience sensible. Ces visites sont *a priori* plus intimes que publiques. Éprouver c'est aussi éprouver un rapport d'intimité avec l'espace, voire surtout avec ceux qui l'occupent, et s'offrir peut-être le temps de la rencontre. Disponibilité, ouverture au monde, le vocabulaire de la phénoménologie est très présent. Visiter c'est s'offrir l'occasion « spirituelle » d'éprouver différemment l'espace, mais surtout les marges, les périphéries, ou autres « non-lieux ». On cherche d'autres règles à la vie en commun. L'attitude spectatorielle est bannie, le visiteur est un acteur, il participe de la construction de ce qui se déroule, dont le terme est l'inconnu.

2/ La typologie dans l'enquête

Cette typologie est une grille de lecture des « mondes » de la visite comme un outil de repérage destiné à être mis à l'épreuve empirique de terrains. On retrouve une proposition méthodologique très proche dans le travail de Nicolas Dodier sur la médecine du travail¹. Cette typologie a permis tout d'abord de sélectionner les terrains en visant à renseigner, d'une manière proche de la logique du *cas*, chaque pôle des modalités de l'expérience proposée. Il faut apporter ici une précision : le choix des terrains ne s'est pas strictement fait à partir de la typologie mais bien aussi à partir des premiers critères discriminants, pour nous, dans ce travail, et à partir de ce qu'il vise à analyser. À savoir que la visite est une activité focalisée, un temps court au sein d'un flux continu et qui vient s'y singulariser : enjeu donc de séparer la visite du cadre strict du tourisme « pur » et d'avoir un corpus constitué de visites qui ne soient pas « de vacances » prouvant un certain décroisement des activités et imbrications des temps ; enjeu de séparer la visite de lieux trop attendus et déjà reliés à la visite (musée, zoo...); enjeu d'une activité visuelle avant tout, intentionnellement investie comme moyen de connaissance (ici) d'un espace, par des acteurs en position de réflexivité excluant les visites totalement impromptues ; choix également de situations à *plusieurs* comme plus judicieux quant aux interactions, cadrages, et procédures de la vie en commun. Cette typologie, ensuite, guide le travail de terrain, en remplissant le rôle de « témoin » de l'état d'avancement, révélant les compléments à obtenir. Elle permet aussi une première étape d'interprétation des données de terrain, de généralisation, car elle autorise (par les liens mêmes qu'elle instaure entre les différentes visites) la comparaison entre terrains, un comparatisme des situations, basé sur l'expérience (et non de caractéristiques géographiques, d'une population...). L'écart entre terrains est un moyen de les croiser, de les comparer, de les éclairer les uns par rapport aux autres. Elle fut le support d'un va-et-vient entre ce qui est identique, ce qui est différent, entre la recherche du général, du typique, du particulier... Mais très clairement aussi, les données empiriques ont rapidement « buté » sur la modalité théorique construite, et de ces écarts on en a tiré profit.

¹ Dodier, (1993a), page 59 et suivantes.

Ils conduisent en effet à formuler les premières hypothèses. La typologie réserve ainsi des surprises, des supports à l'interrogation réflexive de l'enquête. Chaque visite devient ainsi caractérisable par quelques aspects qu'elle fait plus fortement ressortir. Au fur et à mesure du traitement des données, les situations enquêtées s'assemblent dans la dissemblance. En ce sens, on peut presque dire qu'il n'y avait pas de « mauvais » terrain, c'est-à-dire que le choix n'était pas si préjudiciable, étant donné par exemple que c'est aussi le nombre qui devient un des enjeux. S'il n'a pas fait l'objet d'une mesure arrêtée, la répétition des observations était essentielle. Cette enquête relève clairement d'une « *ethnographie combinatoire* » (Baszanger, Dodier, 1997) : « *l'accumulation et le traitement des cas s'apparentent à une jurisprudence ethnographique qui s'enrichit progressivement d'exemples nouveaux pour faire apparaître des formes d'activités et des figures d'articulations nouvelles. L'enquête vise la production d'une combinaison des situations possibles. L'enquêteur n'est pas ici fixé sur un terrain intégré qui constituerait l'horizon central à partir duquel il reconstituerait une entité collective. Il circule entre plusieurs chantiers, au fur et à mesure des dimensions qui apparaissent pertinentes dans l'analyse de chaque cas* » (p. 51). Le déroulement concret de l'enquête ajoute une « couche » à la typologie, la tord, la distord. Certains terrains se sont arrêtés, d'autres ont trouvé des suites inattendues, d'autres se sont révélés au cours de l'observation ne pas correspondre *stricto sensu* à la typologie... C'est ce déroulement (cette tension entre l'ouverture et le contrôle (p. 40)) qui apparaît alors important à restituer, d'où la volonté d'aborder cette question de l'enquête par le récit des conditions (comme le préconise Daniel Bizeul (1998)) plutôt que par une discussion plus théorique des vertus de telle ou telle méthode. Nous allons donc préciser la manière dont les données ont été recueillies, ainsi que présenter les terrains investigués.

Cette « classique » partie méthodologique est épineuse finalement. Apprenti chercheur, le doctorant pense parfois qu'il doit la « bétonner » pour que le lecteur accorde du crédit à ses résultats, au risque d'inscrire ses manières de faire dans un certain méthodologisme et d'augmenter l'effet d'ordre de l'enquête, qui n'arrive pourtant bien souvent « qu'après coup » (Bizeul, 1998, p. 777). Mais c'est aussi qu'il doit faire la preuve de ses compétences en tant que chercheur de terrain (pour une enquête de ce type, évidemment) et donc montrer qu'il s'est approché de l'enquête idéale. On est d'ailleurs pétri, tout au long des études (universitaires), de modèles d'enquêtes qui en viennent à hiérarchiser les bonnes méthodes des mauvaises, et à donner une image assez normative de l'enquête de terrain, on en réfèrera à quelques reprises. En ce sens, la compilation de textes présentés et commentés par Daniel Cefaï dans *L'enquête de terrain* (2003) et notamment sa postface qui met en regard un nombre impressionnant d'enquêtes incroyablement hétéroclites, désactive un certain nombre de présupposés et s'offre comme une « bouffée d'air » sur les manières de faire du terrain. On a donc privilégié la logique de l'exemple, du cas particulier, parfois plus porteur à nourrir les aspects théoriques, et parce que donner l'arrière-plan de l'obtention des informations est tout aussi bénéfique au jugement du lecteur (Bizeul, 1998, p. 781). C'est aussi une manière de mettre en valeur les apports de ce retour sur enquête pour l'analyse de l'expérience spatiale de la visite. « *Une enquête de terrain a toujours quelque chose d'unique, en ce qu'elle doit s'agripper à des singularités, trouver des solutions à des problèmes concrets,*

inventer des modes d'investigation ad hoc, découvrir ses thèmes en cours de cheminement. Plus que pour n'importe quel type d'enquête, l'objet n'est pas clairement déterminé d'avance et son émergence commande le choix de la boîte à outils et la formulation des concepts et des hypothèses » (Cefaï, 2003, p. 497). Procéder de cette manière paraît d'autant plus approprié que cette enquête se caractérise par une démarche multi-méthodes et qu'elle est aussi multi-terrains (encore qu'on pourrait dire multi-situations mais un seul terrain, celui de la visite, tout dépend ce qu'on décide de nommer *terrain*, et en fonction de quel modèle d'enquête vraisemblablement). On va donc donner à voir cette diversité qui conduit à un matériau hybride, clairement valorisé, lié à la volonté d'explorer de manière ouverte cet objet (qui s'est traduit par le premier chapitre notamment), qui trouve des prolongements du côté des méthodes. Il a fallu par exemple une certaine confiance pour ne pas se reporter (de la même manière qu'on a visé à ne pas s'affilier trop vite à un domaine scientifique balisé), au moment du démarrage de l'enquête, plus strictement sur un site, une ville, un type de visite, trancher entre les visites privées, publiques... Il a fallu également être particulièrement attentif à ce qu'en effet l'élaboration théorique chemine en même temps qu'avancerait le travail de terrain, attendre de celui-ci une partie des premières pistes et intuitions, sans arriver préalablement trop outillé. En somme, ne pas chausser trop vite des lunettes, mais accepter d'être plutôt dans la « *réceptivité* » (Cefaï, 2003, p. 523). Tout comme la volonté de suspendre l'explication ou de « faire patienter » l'interprétation sont essentielles pour éviter l'écueil de la surinterprétation.

B- Le chercheur en situations

1/ Visite et observation

On a mentionné à plusieurs reprises l'absence de recherches empiriques qui auraient suivi le visiteur à la trace, aussi on se doute, arrivé au terme et dans les aspects méthodologiques de cette première partie, qu'il va surtout être question d'observation, celle *directe* des situations de visites. On ne peut alors manquer de souligner le parallèle entre la posture ici et celle du visiteur observateur du XIX^e siècle. La démarche est en effet la même, celle du voir par soi-même, de l'observation directe des faits, et on pense aux remarques sur les limites des observations de ces visiteurs, jugées socialement ou idéologiquement préconstituées, comme on l'a mentionné par exemple pour Engels ou Halbwachs. On a également mis en valeur précédemment l'origine commune des méthodes des sciences sociales et des pratiques d'observation multiples aux visées tout aussi multiples, et souligné la nécessité pour la sociologie de légitimer ses propres méthodes. Dans ce processus (de manière très rapide) il semble qu'un premier temps ait conduit à minorer l'observation en elle-même laissée (comme dans l'enquête de Charles Booth) aux « *petites mains* » (Cefaï, 2003, p. 468). Et qu'un deuxième temps, celui du retour du travail de terrain (p. 479), l'ait remise en valeur et en pratique. Pourtant, dans les manuels notamment, l'observation directe, du réel, reste présentée comme à manier avec prudence, nécessitant de se défier de l'empirisme naïf et de

celui feint (Arborio, Fournier, 2005, p. 7). Ces auteurs débute d'ailleurs par « *observer est en effet une pratique sociale avant d'être une méthode scientifique* », mentionnant en exemple l'hygiéniste ou le réformateur social du XIX^e siècle comme Villermé et Le Play (p. 5). Nous ne sommes plus au XIX^e bien sûr, et l'observation scientifique est autrement considérée, du fait de deux mouvements. Premièrement, elle a été (heureusement et paradoxalement) désacralisée. « *Décrire les "choses telles qu'elles sont"* » (Cefaï, 2003, p. 524) n'est pas ce que *fait* le chercheur mais bien ce qu'il se doit de *viser*, avec pour l'y aider un arsenal d'outils de vigilance dont la réflexivité dans le travail de terrain. Et deuxièmement, elle a été amplement réhabilitée dans ses potentialités avec ce retour donc du terrain. Mais ce processus a forgé également, comme le montre le manuel, des modèles d'observation prégnants on le disait, qui se perçoivent notamment au travers des discussions autour des couples et couplages de l'observation et de la participation. Ainsi la participation (participation pure, participation observante) est parfois présentée comme le remède aux déficiences de l'observation, notamment dans des enquêtes s'inspirant du modèle de l'enquête « *immersienniste* » (Winkin, 2001, p. 159), qui a amené à valoriser et à construire un ensemble de présupposés sur le « bon » travail de terrain (nécessité d'une connaissance approfondie du terrain permise avant tout par un temps long de présence sur place, vertu de la confiance pour base des relations avec les acteurs, permettant un partage des secrets...). Les travaux des interactionnistes et des ethnométhodologues, en lien avec la conception de l'acteur qu'ils engagent, ont permis des avancées méthodologiques importantes qui déroutent pour partie ces canons : l'observation naturelle (passants anonymes) qui se « *propose d'étudier un "cours d'action" (ou de communication), c'est-à-dire la succession des séquences par lesquelles se construit l'ordre d'une situation sociale, et ce qu'elle implique de chacun des participants* » (Joseph, 2007, p. 158) ; l'observation participante de situations (conversations...) qui dévie finalement la définition de la participation vers une manière d'accorder le corps, d'être là à ce qui se passe avec les individus, une fois conquis le droit d'y être (p. 161) ou encore comme « *comprendre la dimension performative du monde* » (Winkin, 2001, p. 270). Autrement dit, à leur suite, le sens émerge en tant que ressource pour les protagonistes inclus dans le déroulement de l'action et donc à l'observateur présent et/ou participant. « *La conception de l'enquête est au bout du compte indissociable d'une conception de l'action et de la situation, de l'individu et du collectif* » (Cefaï, 2003, p. 551). On rajouterait « indissociable » de son objet. En effet, si on revient à la visite, la volonté de suivre le visiteur, de suivre un « cours d'action » implique de participer, car se poser dans un espace public et attendre que passent des groupes de visiteurs ne paraît pas être un moyen très approprié à l'observation de cette situation. Mais dans notre cas présent, l'observation participante pourrait bien être de la participation « pure » (incognito, dans un rôle existant) (Cefaï, p. 343) car comment participer plus aux visites qu'en étant visiteur ? Alors même que dans la logique du modèle immersienniste, le visiteur est un observateur à la participation minimale, comme on le perçoit dans cette remarque « *si l'on considère qu'être simple visiteur ou spectateur est déjà une forme de participation à la situation que constitue l'exposition ou la réunion publique* » (Arborio, Fournier, 2005, p. 29). On voit que c'est la définition de participation qui est en jeu, et surtout que la posture particulière de cette enquête est de porter un regard transversal « long » sur une situation courte et focalisée. On

veut aussi par cet ensemble de remarques signifier que la logique des couples de la participation ou de l'observation nous semble moins intéressante que de parler de degré d'engagement, plus à même de qualifier les postures d'observations dans cette enquête (comme plus généralement car l'hybridité des postures est importante, voire évolue dans le temps). Autant de dispositifs pratiques (Gold, 2007, p. 348) à considérer, car ce n'est pas tant en soi la position de l'enquêteur qui importe, mais bien en quoi la renseigner fournit l'arrière-plan des informations, les circonstances de leur obtention.

S'il va donc surtout être question dans ce texte de l'observation, il ne faudrait pas qu'il en vienne à faire penser que l'enquête se résume à l'observation (il n'a pas été fait que des observations de visites ou des visites d'observatoires) ou à faire disparaître la diversité du matériau. Entretiens (plus ou moins informels), suivi de réunions, conférences, actes de colloque et articles de concepteurs et experts de la visite, règlements, compte-rendus, collecte de la presse quotidienne, nationale et régionale, journaux télévisés, plaquettes de communication, campements sur un site en particulier, sont mobilisés dans cette enquête et en constituent à part entière son matériau, reflétant la visite elle-même, productrice d'une grande quantité de visuels et de textes, et une manière personnelle de faire de la recherche qui tend à s'appuyer et à mobiliser « facilement » ce type de supports.

2/ Visiteuse avant d'être chercheuse sur la visite

Il me faut commencer par donner une précision biographique. Au moment de l'inscription en Master II, je suis à la recherche d'un appartement, recherche alors infructueuse qui se renouvelle au moment de l'inscription en thèse. Je visiterai, sur plusieurs mois (les recherches se continuant une fois le doctorat entamé) 34 appartements, y découvrant une matière « situationnelle » d'une grande richesse. Ces visites participent évidemment de l'envie d'explorer ce sujet, ce qui montre que joue aussi une attirance pour un type de terrain, de moment. Et révèle donc aussi une attirance personnelle, voire un plaisir pris dans ce type de pratiques. Quelques visites ont ainsi été marquantes pendant les études à l'école d'architecture¹ (les premières où je m'inscris délibérément). Ces visites d'appartements participent en tout cas pleinement du travail de terrain qui s'engage très tôt en quelque sorte, mode de faire sur lequel je décide de rester et qui amène donc, dès le début du travail de thèse, à faire d'autres visites, à expérimenter la posture du visiteur, son statut, à repérer les premiers enjeux. D'aucuns parleraient d'une manière de « nettoyer » le terrain², de faire des visites sans se demander pourquoi, se mettre à l'unisson de ce qui se déroule.

Ces premières visites ont servi de reconnaissance. Les visites d'appartements se révèlent ainsi des temps forts d'implication personnelle et affective (disponibilité, tension...) ; de réflexivité sur soi, de sa présence dans la ville, de sa manière d'y être ; de mise en évidence de l'importance du moment dans la visite au choix, au jugement, à l'évaluation des lieux ;

¹ Plusieurs visites lors des Journées du Patrimoine, notamment une de l'île de Nantes avec Chemetoff. Une visite dans les marges urbaines avec l'artiste Boris Sieverts.

² Je remercie Jean-Paul Thibaud de la recommandation qu'il m'a faite de fonctionner de la sorte.

d'une visite qui trouve à s'inclure finalement dans un « système » (par comparaison) ; développement de modes de faire, de compétences ; écart entre les critères préalablement fixés de recherche et leur redéfinition suite à la vue des lieux ; élasticité de l'espace par rapport aux envies... Autant d'avancées dans le devenir familier d'une configuration particulière. Au cours de ces visites-tests, ont été plus facilement notés les sentiments, les impressions larges sur la situation, ce dont ne peut se passer une interrogation sur le partage collectif d'expériences. « *Le savoir de l'objet est indissociable du savoir sur les façons de faire émerger l'objet, au cœur des déplacements corporels, de repérages successifs, d'épreuves perceptives, de découvertes tacites, d'expressions indexicales et de questionnements pratiques* » (Cefaï, 2003, p. 545). Le sentiment de s'ennuyer, d'une visite ratée, sont ainsi des éléments signifiants. C'est le cas, par exemple, lors de la première *expédition urbaine*¹ qui est longue, ennuyeuse. Est-ce lié à cette visite en particulier ? Et alors pourquoi ? Les organisateurs et participants ont-ils eu le même genre de sentiments ? Comment puis-je le savoir ? Est-ce dû au fait que je ne connaissais pas le format, le fonctionnement de ces visites, et que je sois alors passée à côté ? Auquel cas, y a-t-il, dans la visite, un apprentissage des modes de faire et donc d'apprécier ?

3/ La félicité d'une observation participante

Si cette première manière de faire renvoie à la nécessité d'éprouver personnellement comme première accumulation de matériau, elle vise surtout à affûter le regard au registre de la situation car c'est bien observer le visiteur lui-même à la trace et dans un cours d'action qui constitue une partie de nos matériaux empiriques. Avant de prendre conscience de la normativité de modèles d'enquête, et d'en tirer des « leçons », je ne trouvais pas évident de repérer la spécificité de cette enquête, qui m'apparaissait « facile » ou molle, rien de bon en tout cas pour un doctorant qu'on aurait accusé alors d'être passé à côté de l'essentiel. Pas de milieu professionnel à conquérir, à infiltrer dans la « confiance », si nécessaire à la compréhension de la logique et du discours des acteurs et des rapports sur la place qu'on accorde au chercheur et ce que cela renseigne. Pas de difficulté dans la posture à adopter ou dans les manières de se présenter, conditionnant les possibles alliances... Finalement, l'analyse qui s'impose à cette sensation de facilité concerne la visite elle-même, la situation. Elle se prête particulièrement bien à l'observation participante car tout le monde y observe et s'y observe. Revenir sur cet aspect fournit des clés d'analyse, se révèle riche en informations sur la situation elle-même. On va en donner quelques exemples qui éclairent sur des aspects génériques des attitudes et des postures de la situation. Faire une visite *incognito* est tout à fait possible. Premièrement, il suffit de s'inscrire, de se renseigner préalablement, cela peut être gratuit ou payant, mais l'échec, une fois prises ces quelques précautions, est rarement au rendez-vous. Il était possible ainsi d'occuper toujours le même rôle mais à chaque fois avec des personnes nouvelles. Deuxièmement, il se trouve aussi que, une fois le chercheur engagé dans la situation en tant que visiteur, de nombreux actes liés à la collecte de données ne suscitent pas, au-delà d'un certain seuil, le soupçon, le doute, de regards inquisiteurs...

¹ Un terrain qu'on va trouver précisé ci-après.

Visites publiques j'ai souvent estimé qu'elles pouvaient par exemple faire l'objet d'un enregistrement sans demande préalable. Photographier est devenu aujourd'hui plus banal et particulièrement dans ces situations. Seules les photographies prises vraiment trop à l'opposé de ce dont il est question (trop tournées vers le groupe par exemple) vous place au centre de regards plus interrogateurs. Prendre des notes également ne *fait* pas problème étant donné que le public est lui-même parfois en mesure d'en prendre¹. J'ai eu à plusieurs reprises l'impression d'être un observateur observé, m'interrogeant sur les raisons et motivations d'individus qui prenaient plus de notes que moi. Un ensemble de remarques qui renseignent une fois analysées, sur le degré d'engagement requis des participants à la situation, les manières de prendre de la distance, les seuils au-delà duquel un participant est jugé hors cadre, mais aussi sur le type de public, ses raisons de participer à ce type de pratiques sociales.

La configuration pratique de l'observation (entre inconnus, entre familiers, entre mêmes catégories professionnelles...) conditionne des *registres d'information*, tout comme les moyens de collecte. Même si eux n'en conditionnent pas tant le registre que le contenu lui-même, en faisant varier les points de vue sur la situation, concrètement, et ensuite dans le « revisionnage » du matériau. Ils doivent donc être adoptés en conséquence. Car si le rôle ne varie pas, ce qu'on observe varie en fonction de la place qu'on occupe, déterminée en partie par quel type *d'opérateur* on se propose d'être. C'est ce qui conduit à ne pas vouloir appliquer un protocole, mais bien plutôt à chercher à le faire bouger, le décaler. On peut par exemple faire varier les unités d'observation, viser les individus, les gestes, les manières de communiquer, les attitudes, les corps. On peut prévoir à l'avance de se focaliser sur un acteur en particulier ou alors sur une action particulière et observer tous ceux qui vont être amenés à prendre la parole dans le cours de la visite (les entames, les manières de parler, de montrer ce qu'on doit ou peut voir...). Ou encore se focaliser sur les attitudes et les comportements du public... Pour ça les moyens de collecte sont concrètement opérants. Enregistrer entièrement les propos lors d'une visite, il faut savoir avant si c'est bien le contenu de ce qui est dit qui est important, car alors, on est obligatoirement placé dans un cercle restreint autour de celui qui parle, réduisant le champ de vision et donnant un point de vue particulier de la situation. Parfois, en confiant cette prise de parole à un complice (on va y revenir), on peut se charger d'une observation plus extérieure, avec prise de photographies, et circuler plus librement tout au long de la visite, varier la distance au groupe et avoir un regard plus panoramique et une perspective élargie.

¹ On peut ici donner quelques précisions sur cette question de la prise de notes. Elle s'est souvent portée vers une note plutôt « mnémotechnique » avec reprise longue juste après. Ce mode de faire s'est révélé le moins inadéquat, permettant d'être à l'observation au maximum dans la situation (et donc ne pas y paraître trop incongrue ou différente), de faire jouer une mémoire visuelle sur laquelle je peux globalement compter, et ce d'autant plus que la situation la facilite, consistant à se la remémorer successivement, par séquences différentes, en partant depuis le début (la refaire dans sa tête).

4/ Une conduite des opportunités

Ce constat de facilité que nous évoquions était lié également au constat (rétrospectif) que faire des visites un peu « au pied levé » est tout à fait possible. Cette enquête a en effet plutôt consisté sur la longueur à gérer les opportunités et les propositions, décider ou non de les creuser, de les approfondir, voire de les arrêter, plutôt que les chercher¹. La diversité des visites constatée dans le début de la première partie, ainsi que la spécificité de mon ancrage dans les milieux professionnels de l'enseignement et de l'architecture explique évidemment cette question du *surnombre* de terrains possibles, de la logique de l'offre plutôt que celle de la pénurie. Je suis partie du principe de ne quasiment jamais refuser de visite qui se présentait à moi (sauf une fois « déclarée » la « fin » du travail de terrain, ce que la visite elle-même rend presque impossible...). Elles pouvaient alors se présenter de diverses façons : *être tenue au courant* par le fait de se tenir informée et d'être en veille sur ces questions (l'ensemble de la communication des différentes structures en lien avec la ville, l'architecture...), *apprendre au détour* par des discussions sur les conséquences d'une visite par exemple à l'école d'architecture, *se voir proposer* par des collègues, des amis, de participer à telle ou telle visite, mais donc aussi parfois *se sentir obligée* car une proposition (pour votre interlocuteur elle « rentre » dans votre sujet et en cela, celui-ci, est bien un puits sans fond) reste la preuve que l'on a pensé à vous, un signe d'un concernement, et il attend peut-être en plus que vous lui fassiez des commentaires. On pourrait employer la métaphore de « rabatteurs »² pour ces personnes ci-dessus évoquées qui ont joué d'une manière ou d'une autre les intermédiaires de l'information. Cet ensemble de circonstances vient complexifier le point précédent car les observations de visites *incognito* ont finalement rarement été « pures » mais la plupart du temps plus hybridées. Les configurations au sein desquelles s'est faite l'observation sont diverses. Elles se font avec des connaissances (de lointaine à très familière), soit qu'elles fassent partie de ce milieu professionnel, très partie prenante de la visite, soit que la personne qui me renseigne y participe également... Dans certains cas d'introduction par un tiers à des visites « clubs » ce dernier se charge alors souvent lui-même de me présenter. S'il ne le fait pas, je me sers de ce trouble et de mon association par exemple avec un corps d'enseignants pour poser plus délibérément des questions aux intervenants que s'ils ne me « rangeaient » pas dans cette catégorie... Il s'agit donc, dans la conduite des opportunités, tout d'abord de les saisir, et une fois dans la situation, d'être à la fois en train d'observer, d'estimer le rôle qu'on vous attribue, ce que ça peut signifier en termes de manières d'être et d'informations accessibles ou pas, et déduire des manières de les obtenir.

Autant dire que ce cheminement n'est pas ce qui se passe réellement, mais que le chercheur participe à ce qui se déroule en visant à y être le plus vigilant, attentif et réactif possible. Essayer d'être au mieux avec la configuration telle qu'elle se présente à soi (y compris si elle

¹ C'est là que se nouent les limites de cette enquête au cours de laquelle certaines décisions n'ont peut-être pas tant été prises en fonction d'attentes théoriques que d'une certaine facilité.

² Dans le Petit Robert s'emploie pour une personne qui fournit des marchandises à un acheteur (à l'origine personne qui rabat le gibier). Terme devant à la « méthode » de la « battue » mise une fois en application au LAUA.

a pu être anticipée). « *Enquêter, c'est faire preuve dans une situation problématique de réceptivité et d'imagination, et entretenir un rapport de réflexivité pratique avec ce qui est dit et fait en étant orienté vers les autres et vers les choses* » (Cefai, in Benoist, Karsenti, 2001, p. 53 l'auteur souligne). On est ainsi resté flexible sur les appareils de l'opérateur-observateur, pas tant en termes de type de données permises et collectées, comme nous l'évoquions ci-dessus, qu'en réévaluant à chaque fois leur coût et leur plus-value. L'appareil photographique a ainsi été amené mais non utilisé, une fois mis en balance la perte de le sortir et le gain du *plus* de matériau : dans le terrain des visites-spectacles par exemple, il était plus important de rester *incognito* pour le public (qui repère souvent très vite si quelqu'un en sait plus que lui comme on repère ceux qui ont l'air de connaître les acteurs), alors même qu'être connue des acteurs m'ouvrait la possibilité de prendre des photos. Le chercheur se doit d'être là où il est, et non seulement transporter ce qu'il a décidé depuis son laboratoire.

5/ Observer informée – informer le hors situation

Il faut revenir sur cette question de connaître de près ou de loin des protagonistes de la situation suivant qu'il s'est agi de connaître quelques visiteurs dans le public (ce qu'on vient plutôt de retracer) ou de connaître les organisateurs. Cette familiarité avec un champ de pratiques et de savoir, à la fois ressource et contrainte, a renforcé la situation de terrain comme « *situation de la vie quotidienne* », et la mobilisation élargie de la maîtrise ordinaire qu'un sujet en a (Cefai, 2001, p. 61). Visites et vie quotidienne¹ ont été particulièrement imbriquées. Très concrètement par exemple, elles ont souvent eu lieu le week-end, ce qui a conduit à ce que l'observation se fasse aussi en couple. Cette participation à deux a apporté des éléments positifs : passer encore plus inaperçue aux yeux des autres visiteurs (on s'interroge plus à propos d'un visiteur solitaire), mais surtout pouvoir échanger avec quelqu'un qui y était, ce qui n'est pas de l'ordre du travail de terrain collectif mais permet de diminuer à des moments la solitude du doctorant qui n'a, de toute évidence, pas que des vertus. Il s'est avéré aussi en tant que participant pouvoir être un discutant. Une forme de « retour » aux enquêtés (qui n'était pas ici intégré à la méthode) a eu lieu lorsque ce discutant relisant les premières descriptions des visites auxquelles il avait participé, faisait état de son degré de « s'y retrouver » ou pas². Cela a ainsi été une confirmation importante de la validité et de l'intérêt de ces premières étapes d'analyses. Ces premières descriptions très longues ont été d'ailleurs une étape importante dans le pas à pas de l'interprétation.

¹ Une autre remarque peut être faite sur le rapport entre vie quotidienne et visite. Je me suis souvent « vue » restituant des visites faites dans le cadre de la thèse au cours de conversations comme un dîner. Finalement je me suis rendu compte, aussi à écouter par effet miroir, les autres me parler fréquemment des visites qu'ils avaient faites à quel point on « résume » un week-end par une visite en bateau mouche, une visite d'exposition... Cette narrativité des visites est apparue comme partie intégrante de l'expérience, venant cristalliser par ce récit rétrospectif sa qualification, sa nature, son évaluation et ses possibles futurs.

² Il peut par exemple faire la remarque de ne pas se souvenir du tout de ce moment de la visite qui justement était un passage long, mou, laborieux...

L'interconnaissance, et sans en oublier les travers (adopter le point de vue de celui qui vous informe), avec certains protagonistes de la situation a aussi des vertus comme avoir accès à quelques clés de l'organisation, à des réflexions et des retours sur les difficultés du déroulement de la visite, avoir confirmation ou infirmation dans le cours de l'action en posant des questions du fait d'un travail de « confiance » déjà là. Mais il faut également croiser avec la question des terrains courts et des terrains « longs ». Par terrain long, on entend le fait d'avoir renseigné autour de la situation de visite¹, soit une manière d'observer la visite *informée par les acteurs eux-mêmes*, mais aussi de saisir leurs perspectives (ou celle des visiteurs), la manière dont ils parlent et présentent les enjeux de la visite, ce qui, pour une activité qui fabrique un travail réflexif, était important. La question se posait alors de l'autour et de sa taille. S'agissait-il de remonter vers le haut, et par exemple interroger un acteur institutionnel sur la politique des visites et du tourisme à Nantes ? S'agissait-il de chercher derrière (un contexte élargi) et connaître par exemple la structure économique de telle visite ? Qu'est-ce qu'il est intéressant de considérer comme faisant partie de la chaîne des situations ? Nous pourrions vraisemblablement parler plutôt des coulisses et de la scène, de l'aval et de l'amont, des à-côtés voire des entours de la visite, et qui s'évalue à l'aune des observations de l'action. La particularité de ces terrains plus « informés », à partir du moment où ils se sont effectivement étirés dans le temps, c'est qu'on peut observer la manière dont les acteurs projettent l'évolution de leurs activités, dont ils réajustent leurs conduites aux expériences précédentes... Mais ils ramènent alors autrement la question de l'interconnaissance.

Le terrain des expéditions urbaines commence *incognito*. Revenant à plusieurs reprises, je « sens » que ma présence intrigue un des organisateurs (le public comme les intervenants changent plus eux). La fois suivante, je décide à l'avance de me présenter. M'ayant déjà vue, il me donne directement son numéro de téléphone portable (on voit donc que la conduite des opportunités, sur ce terrain, a d'abord été d'être au courant « facilement » mais ensuite de les créer, et là en l'occurrence, devenir une source d'interrogation). Je décide aussi de rencontrer des travailleurs de l'association qui les organisent. Avec le temps, ils viennent à se renouveler. Changement de président et embauche d'une salariée, les deux sont des connaissances. Assez vite, je suis au courant des objectifs que se fixe le nouveau président, plus informée de la manière dont il tient en considération l'interlocuteur côté mairie... Bon ! Qu'en est-il sur le déroulement de l'action et l'investigation de la situation ? Ne s'agit-il pas seulement du chercheur qui aime (je m'y inscris) à se penser inspecteur ? Toujours est-il qu'il y a des effets sur le terrain. Un phénomène (caractéristique peut-être de la vie contemporaine d'ailleurs) que je serais tentée d'appeler « ça s'embarque ». On voit que les degrés d'engagement, les rabatteurs sont mouvants. Par exemple, cette salariée amie devient une rabatteuse très active, m'inscrivant, pensant bien faire, avant mon consentement (un exemple du « se sentir obligée »). De la même manière, pour la question non préalable ici d'un choix géographique des terrains, l'inscription locale (Nantes et agglomération) de nombreuses visites amène finalement un ancrage de ce travail à un territoire plus particulier

¹ Car certains n'ont pas pour autant duré « longtemps », ils ont pu s'arrêter d'eux-mêmes, une visite pouvant tout à fait avoir des conséquences, engager des actes excessivement ponctuels et donc s'arrêter.

et localisé, qui se nourrit aussi de plusieurs années d'observation et d'analyse sur cette organisation urbaine. On saisit ainsi dans le cours de l'enquête, les transformations d'un espace urbain à Nantes, une ouverture future d'un nouveau site attirant de nombreux visiteurs, pour y mener un suivi photographique régulier avec quelques « campements » plus importants. Cet ancrage local permet aussi, et ce n'est pas anodin, surtout dans des visites anonymes, de pouvoir reconnaître les principaux acteurs institutionnels et se faire ainsi une idée de l'importance de la visite en cours. Mais la présence sur un terrain rattrape aussi en un sens. Alors même que les observations étaient finies depuis un certain temps, je me rends à une visite d'inauguration d'un espace public de l'île de Nantes à laquelle participait le maire de Nantes. Visite utile à plus d'un titre car une des rares où un tel « attracteur » était présent, mais où les visiteurs étaient peu nombreux, et encore moins dans le dernier bâtiment. Un acteur institutionnel de la maîtrise d'ouvrage du projet île de Nantes, croisé entre autres à l'occasion de visites, vient à la toute fin de la visite vers moi et me sert la main, disant : « *nous ne nous étions pas salués, ça va ?* ». Nous ne nous étions jamais adressés la parole mais il semble bien qu'il n'en était plus sûr.

6/ L'optimisme méthodologique¹

Cette manière de conduire - suivre un chemin déjà tracé mais à chaque carrefour pouvoir se poser des questions - m'amène à penser qu'un certain *optimisme méthodologique* éclaire des caractéristiques de mener cette enquête. C'est en partie l'attitude de dire oui quasiment par principe qui fonde cette réflexion, de se dire qu'il y aura toujours un élément non vu, un détail supplémentaire *a minima* à repérer. Mais cette attitude est loin d'être passive, comme cela pourrait le laisser penser. C'est accepter cette disponibilité qui conduit à bousculer les calendriers, devoir « sauter sur l'occasion » et provoquer parfois une sorte de débordement (le chercheur aime avoir le temps d'envisager son terrain, il s'y projette, anticipe des remarques, des face-à-face ; il réfléchit aux moyens de collecte), être en partie dans l'urgence parfois. C'est donc être convaincu qu'un peu de désordre ne nuit pas. Tout comme accepter le hasard et les propositions qui viennent demande à sortir d'un méthodologisme qui précontraint sans penser que l'enquête de terrain se trouve mise en péril. Une connaissance va faire, en tant qu'architecte, ses premières visites de réception de chantier. Je m'invite au pied levé. Il préfère que je sois la stagiaire de l'agence. Soit, je fais jeune (une réflexivité du chercheur sur son corps comme indice est importante) et ça lui paraît moins complexe, il est déjà un peu stressé. Pour moi, c'est une situation d'observation confortable, j'accepte cette configuration et donc les conséquences sur le registre d'informations. J'éviterai de parler aux autres pour ne pas avoir à mentir et de ce fait ne resterai pas déjeuner avec le groupe où peut-être se sont dites des choses importantes. Le chercheur n'est jamais partout. Ce qui importait là c'était de voir évoluer le groupe concerné par cette visite, dans l'action d'évaluer l'espace. Une croisière sur l'estuaire s'organise comme moyen de faire la visite de la Biennale d'art

¹ Non sans écho à la « réticence méthodologique » (Dubuisson, Hennion, Rabearisoa, 1999, p. 234)

contemporain *Estuaire*. Je fais la visite « actuelle » telle qu'elle se pratique « classiquement » guidé par un militant écologiste (on y reviendra) afin de comparer et faire ensuite celle de la Biennale. Autre exemple encore faisant intervenir cette fois le hasard. Je sers, suite à une proposition faite par un ami, dans un bar en tant que bénévole lors d'un festival. J'entends parler quelqu'un de la future visite-spectacle qu'il va faire prochainement dans un village à coté d'ici. J'ai déjà repéré par les sources bibliographiques l'existence de ce type de spectacles reprenant des visites dans le théâtre de rue. Je l'aborde, lui parle de la thèse, la visite le passionne (il faut mentionner d'ailleurs ce fait : tous mes interlocuteurs ont toujours quasiment trouvé le sujet intéressant sans que j'aie réellement à en dire beaucoup). Étant un ami d'ami en commun, il accepte que je le rappelle prochainement. La collaboration de presque un an s'engage ainsi, au détour d'une bière pourrait-on dire. Cet exemple donne à voir ce que nous mentionnions d'une observation des situations de visite informée. C'est-à-dire que le point de vue des acteurs, la manière dont ils s'organisent, préparent, pensent les visites avec des entretiens ou des suivis de réunions constituait tout un pan du travail de terrain fait avant, pendant ou après des terrains longs, au cours desquels les visites concernées étaient aussi observées. L'amont, l'aval ont été renseignés à plusieurs reprises. On comprend que dans cette enquête, il y a plusieurs terrains différents investigués de manière différente, tant du fait du statut de l'observateur que du temps, de la quantité et du choix des informations (sur le contexte, les acteurs...). Ce n'est pas pour autant qu'il est automatique de leur attribuer des qualificatifs de valeur, par exemple centraux, périphériques. Étant donné la volonté d'une ethnographie combinatoire, des visites uniques ont pu être le lieu d'une découverte ou confirmation essentielle. Varier, passer d'un domaine à l'autre, d'une visite à une autre, est alors aussi un moyen d'entretenir une capacité de surprise et d'étonnement.

Il est temps, semble-t-il, de donner une idée « presque » globale du corpus à travers une liste des visites effectuées de 2006 à 2009 (par degré de renseignements autour) : entretiens annexes (agent immobilier, animatrice du réseau Ville d'Art et d'Histoire...), écrits de visiteurs (conférences ou « retours » comme dans le cadre du suivi d'étudiants lors d'un travail dirigé à l'ENSA Nantes), documents visuels, corpus documentaire (notamment de la presse quotidienne), ainsi que compléments méthodologiques sur ces visites (concernant les personnes interrogées, le nombre d'entretiens, le contexte...) seront apportés dans le fil de la partie suivante quand les terrains seront sollicités.

- Les visites de la pré-enquête : 34 visites d'appartements, visites de deux maisons d'architectes lors des *Journées de la maison contemporaine*, une visite de la halle des biotechnologies à Nantes (bâtiment neuf visité à l'initiative de la Maison de l'architecture), la visite d'une friche industrielle réinvestie à Saint-Nicolas de Redon, la visite d'Angoulême avec un audioguide.

- Les visites « observations uniques » : par deux fois des visites d'étudiants en architecture de Rouen sur l'île de Nantes (avec la seconde un temps de participation personnelle en tant

que guide), la visite d'un site avec les organisateurs du concours European, la visite du théâtre Graslin à Nantes, la visite du terroir 12/14 à Loos en Gohelle, une visite d'opérations architecturales innovantes (Maison de l'architecture de Loire-Atlantique), une visite de la presse sur l'île de Nantes, une visite de l'inauguration d'un jardin sur l'île de Nantes, deux visites « comparatives » d'une croisière sur l'estuaire de la Loire.

- Les visites avec suivi de protagonistes (*in situ*, ou autres) : deux visites sur le terrain de chercheurs du LAUA dans le cadre d'une recherche, une visite de préreception d'un chantier, une visite de conformité de travaux incendie à l'ENSA Nantes, onze *expéditions urbaines* (Ville de Nantes), cinq visites spectacles d'une compagnie de théâtre de rue basée à Blain.

L'organisation de la partie suivante, la restitution de l'analyse croisée des terrains, est importante à expliquer. On ne retrouve pas, comme le lecteur peut-être s'y attend, les visites analysées selon la typologie proposée ci-dessus (pôle par pôle). La manière dont nous voulons, on l'a vu, croiser les situations de visite apparentant cette enquête à une « *ethnographie combinatoire* » (Baszanger, Dodier, 1997), situe bien un des enjeux heuristiques dans cette mise en combinaison. Mais de la typologie des modalités, construite, on le rappelle, à partir des discours *sur* la visite et de points de vue hors déroulement de l'action, aux visites *à l'œuvre* pourrait-on dire, les qualifications définitives en critique, évaluation, sensible... sont apparues plus compliquées : la visite du théâtre de rue semblait la plus disciplinaire, bien loin donc de l'artistique, quand à l'inverse l'inspection semblait conduire les protagonistes à s'accorder entre eux ! Ce sont plutôt des passages et des glissements qui se laissent appréhender ce qui, cela dit, ne remet pas en cause la typologie ordonnant plutôt des « régions » (cf. schéma précédent) valorisant les jonctions et les recouvrements de modalités. À la fois, finalement, la typologie a résisté car elle reste explicative des expériences, de leurs bords, de leurs limites, et à la fois l'observation a révélé la faiblesse de ne se baser que sur les discours : ce n'est qu'à l'issue du déroulement qu'on peut qualifier la visite, voire surtout estimer ce dont elle est le moment. Il est apparu alors plus intéressant et stimulant de chercher à relier ces terrains par les questions de compétences du visiteur, du faire avec l'espace, de l'épreuve collective, des effets de la mise en présence à l'espace. Le plan de la seconde partie en résulte : le chapitre III centré sur l'engagement du visiteur et ses compétences vise à s'approcher d'une « *mise en intrigue* » souvent jugée éclairante (Cefaï, 2001, p. 58) autour de la montée en expertise du visiteur et de la performance de la visite sur l'espace (il est structuré afin que l'on monte des paliers de complexité : de circonstances, de protagonistes impliqués, d'enjeux pour les acteurs eux-mêmes) ; le chapitre IV restitue en s'appuyant sur deux terrains principaux plus longuement investigués la dimension expérientielle et collective de la visite, en s'attachant aux transformations sur les protagonistes. Le cadre institutionnel d'un des terrains vise volontairement à interroger l'angle de la visite comme activité politique pour avancer aussi sur la question du public des visiteurs ; le chapitre V revient lui ensuite sur les premiers éléments apportés ci-dessus, le visiteur comme analyseur des espaces urbains, afin de

s'intéresser plus précisément aux transformations des formes urbaines et architecturales sous l'ordre de la visite.

DEUXIÈME PARTIE : Microspatiologie de la visite

Chapitre III. Épreuve spatiale et engagement du visiteur : connaître à l'œil nu

La visite est pour le visiteur une épreuve spatiale qui repose sur un problème essentiel autour et à partir duquel nous voudrions entamer la réflexion dans cette partie. Cette épreuve consiste en la présence, au cours de l'action de la visite, du visiteur à l'espace. C'est une modalité de la visite en effet, qui est *a minima* cette mise en contact du visiteur avec un espace. Il s'agit donc de réfléchir la visite avant tout comme une expérience corporelle et sensible. Une mise à l'épreuve du corps-visiteur. Mais la particularité de cette épreuve tient à ce que cette présence dans l'espace soit un moyen de connaissance, un savoir dont l'expertise peut être totalement reconnue. La visite imbrique étroitement action et jugement. Comment s'articulent l'action et le jugement ? Comment le visiteur les articule-t-il, quels moyens et outils spatiaux trouve-t-il pour maîtriser cette épreuve ? D'emblée, il paraît évident que la compétence principale engagée par le visiteur dans la visite c'est la vision. On va donc chercher à questionner le rôle de la vision, de l'œil du visiteur. Une question principale traverse cette partie : peut-on connaître à l'œil nu ? ou plutôt comment connaît-on à l'œil nu ? en écho évidemment au travail de Bruno Latour¹ et à la manière particulière dont il s'est emparé de cette question dans ses analyses autour de la vision dans le travail scientifique et de la visibilité de ce qui fait lien. Tout au long de la partie précédente, on a vu se dessiner comme fil conducteur cette question de la connaissance et de la vision, des liens entre voir et savoir, voir et penser, qu'incarne le visiteur. Aussi paraît-il important d'interroger dès maintenant la visite comme dispositif de vision.

On peut aussi penser le visiteur en terme de « *personnage conceptuel* » (Joseph). C'est d'abord un mode d'engagement particulier à l'espace, à inscrire dans le registre du déplacement et à réfléchir, en terme d'expérience urbaine, au regard de figures souvent explorées et renseignées, celle du passant, de l'habitant, du flâneur également. En fonctionnant par comparaison en effet, on caractérise alors le visiteur par un engagement dans un espace inconnu. Mais il faut immédiatement préciser inconnu au monde de son expérience (il peut être connu de « réputation »), d'où l'enjeu fondamental autour de cette présence et de ce déplacement dans l'espace. Le territoire dessiné par le visiteur n'est pas le territoire du passant engagé plus strictement dans une félicité de son activité déambulatoire. Il n'est pas celui du flâneur, qui « *ne s'aventure que rarement dans des lieux qu'il ne connaît pas* » (Joseph, 1984, p. 46), expérience anthropologique qu'Isaac Joseph qualifie ainsi : le flâneur glisse « *sur les surfaces de signes* », « *les signes que lit le flâneur ne sont pas des symptômes, des appendices ou des sédimentations de sens* » (p. 43). Le territoire du visiteur est un territoire singulier, précis, et non pas générique. Il projette des questions, des

¹ Plus particulièrement *Les vues de l'esprit* (1985) et *Paris, ville invisible* (1998).

interrogations, sur un territoire de vides, du connu sans être connu. Le visiteur s'engage en termes d'attendus compréhensifs et informatifs avant tout. Il *attend* fortement de cette mise en présence, de la compréhension, de la connaissance. Il s'engage de fait dans une attention particulière à cet espace qu'il doit découvrir dans, et par, son expérience. Plus qu'une seule hypertrophie de l'œil comme pour le flâneur, l'œil du visiteur se comprendrait mieux en termes d'« œil habillé » en reprenant cette proposition de Latour (1985, p. 19). L'intentionnalité du visiteur est donc forte par rapport à l'espace, cet espace-là. Il l'explore non pas l'œil *vide* mais *avide*. Son engagement inclut une dimension projective essentielle (y compris quand l'expression rapporte qu'on n'avait pas d'idée sur ce qu'on allait visiter)¹, dimension mentale du rapport anticipé du visiteur et de l'espace. Comme le visiteur est en attente, il (se) projette. Le territoire du visiteur est également différent de celui du passant ou même du flâneur dans le sens où cette analyse, dans sa première partie, va chercher délibérément à montrer qu'il ne s'attache pas au territoire conventionnel du déplacement (recouvrant souvent l'espace public). Qu'il soit privé ou public, seul compte pour l'instant qu'il soit visité. On souhaite volontairement mettre à plat cette question dans la première partie pour que la manière dont on va engager l'espace y soit bien comprise (et peut-être déplacée par rapport à des habitudes conceptuelles). C'est pourquoi la notion d'engagement est effectivement reprise des travaux de Thévenot, dans ce souci à l'origine de sa théorisation et qu'il explique lui-même, de sortir du dualisme privé public (2006). « *L'un des travers dont nous cherchons à nous garder dans ce livre consiste à rapporter à des lieux distincts les modes d'engagement que nous cherchons à différencier. C'est ainsi qu'est souvent conçu un rapport à deux termes entre public et privé, selon une topographie séparant les places ouvertes à la visibilité de celles qui resteraient soustraites au regard d'un public. La division spatiale des modes d'engagement nous intéresse, mais on ne peut l'aborder qu'en ayant pris soin au préalable de concevoir ces modes d'engagement autrement qu'en termes d'espaces. C'est pourquoi nous avons suivi une démarche attentive aux activités plutôt qu'aux frontières séparant des lieux* » (p. 25).

Il s'agit bien d'explorer la spatialité du visiteur. Comment exerce-t-il cette activité dans, par, et sur l'espace ? Ses différentes ressources, celles de son propre corps (comment et de quelle manière est-il mis à l'épreuve ?) ou de l'environnement, la configuration des lieux, les objets. Se dessine donc un mouvement au fil de cette première partie² qui va nous emmener autour du *connaître à l'œil nu* de problèmes rencontrés par des visiteurs inexpérimentés vers des visiteurs experts de la critique et du jugement. Du visiteur, on pense avant tout qu'il s'engage visuellement, que c'est son œil en effet qui arrime à l'espace son attente et ses intentions. Le travail de Bessy et Chateauraynaud synthétisé dans *Experts et Faussaires* (1995) sera fréquemment mobilisé, pour leur définition de l'art de la prise et leur modèle de compétence de l'expert. Ces auteurs trouvant à relier par cette notion de prise, action, perception et jugement, les échos avec le travail du visiteur en visite sont nombreux. On peut formuler que le problème du travail du visiteur est de produire du connu avec de l'inconnu et

¹ On préférera le terme de se projeter en effet plutôt qu'anticiper, réservant celui-ci au côté logistique et technique.

² Qui recouvre le premier pôle de la typologie si on souhaite s'y reporter.

que, dans cette expérimentation, l'activité visuelle est essentielle. La perception visuelle doit être compréhension, support à exercer la capacité de jugement du visiteur. Cette tension pragmatique entre découvrir et connaître est assurément explicative de l'engagement du visiteur et des dynamiques de cette situation d'expérience. Si on reprend donc la particularité de cette épreuve spatiale, qui est de coupler déplacement dans l'espace et exercice du jugement, elle se redouble de l'exigence de production d'une intelligibilité d'un espace inconnu. Comment est produit un savoir sur l'espace visité ? Ou peut-être mieux, quel type de savoir est produit par le visiteur au cours de l'action ? Aussi, en s'attachant à une pragmatique de la perception et du jugement, on s'attachera à mettre en évidence ce qui soutient l'épreuve, et surtout comment la dimension spatiale y participe.

L'objectif de cette partie est de poser les éléments de caractérisation de la visite comme registre de la spatialité, de l'engagement du visiteur et des compétences mobilisées. La partie suivante, axée sur la découverte en commun, apportera alors des éléments supplémentaires sur la structure interactive, qui seront essentiels à ce que la synthèse, appliquée plus directement aux espaces urbains et leur mise en visite, puisse être menée dans la dernière partie. Le texte suivant articule un certain nombre de terrains¹ afin de varier les types de rapports à l'espace et les modalités d'expérience :

- une situation pédagogique. Un travail dirigé (TD) de sociologie sur le logement social avec des étudiants en troisième année de licence à l'école d'architecture de Nantes.
- la visite immobilière. Du côté d'un couple recherchant un appartement et du côté de l'agent immobilier et de ses ficelles.
- des visiteurs compétents. Une équipe de recherche dans le cadre d'une étude basée sur une observation de deux terrains et deux visiteurs critiques d'architecture.
- deux situations d'inspection. Une préréception d'un foyer de jeunes travailleurs et la vérification de conformité de travaux au sein de l'école d'architecture de Nantes.

1. FORCES ET FAIBLESSES DE L'ŒIL

La réflexion s'entame par ce travail dirigé de sociologie urbaine de l'école d'architecture de Nantes². Ce TD conduit les étudiants (constitués en groupes de trois) à étudier un quartier

¹ Des compléments méthodologiques à la partie précédente seront fournis si besoin en notes de bas de page.

² Ce TD est un enseignement coordonné par une sociologue, enseignante chercheuse. L'enquête s'appuie sur une participation en tant qu'enseignante vacataire, d'où la l'enregistrement de l'intégralité des séances de TD. Six étudiants de trois groupes différents ayant effectué un travail sérieux ont été interrogés à la fin du TD (leur carnet de bord a également été consulté). Les deux premières lettres de leur prénom servent dans la suite du texte à référencer les extraits d'entretiens.

d'habitat social. Complément du cours sur la Politique de la Ville et l'Histoire du logement social, il s'agit que les étudiants puissent à la fois éprouver concrètement ce qu'est un travail de terrain et qu'ils arrivent à produire une analyse (sous forme d'un dossier) à partir de ce terrain d'études. À ces enjeux pédagogiques s'ajoute un attendu particulier. Ces visites de terrain, dans des quartiers où la plupart ne sont jamais allés, doivent aussi faire « *évaluer leurs représentations du logement social* »¹.

Ce TD est basé sur un comparatisme entre une barre HLM et une barre résidence privée. La barre HLM est choisie lors de la première séance sur la base de quelques photographies et de ce qu'en dit l'enseignante, informations tout à la fois descriptives (sur la situation, la configuration) comme plus familières (les terrains qu'elle peut avoir elle-même étudiés). La barre privée, elle, doit être choisie par les étudiants suite à leur première visite du quartier d'habitat social et le choix justifié par l'intérêt de la comparaison. Ces quartiers d'habitat social sont tous situés sur la commune de Nantes afin que les étudiants puissent s'y rendre facilement. Ce sont des quartiers dans lesquels ils ne sont jamais allés et pour lesquels il n'est pas compliqué de savoir quelle idée ils s'en font, à partir des médias principalement, mais aussi de leur milieu social, au sein duquel peuvent être formulés des jugements sur ce qui s'y déroule. L'appréhension des étudiants à devoir se rendre sur ce type d'espaces est certaine. Ils sont pour eux tout à la fois inconnus et trop connus. Les étudiants projettent sur ce qu'ils vont voir et réactivent dans leur imagination de nombreux jugements et images auxquels ils ont eu accès à un moment ou à un autre. L'enseignante de son côté donne quelques prédictions sur ce qu'ils vont rencontrer, essayant de leur faire sentir la portée d'un terrain pour le sociologue. « *Personne ne sait où les terrains vont nous conduire, et ça va bouger* » ; « *le réel vous déplacera inévitablement et c'est pas grave* » ou encore « *vous allez voir, on va pas sur le terrain de la même manière au début, au milieu, à la fin [...]* »².

Dans le questionnement qui nous occupe, afin de situer les compétences du visiteur tout comme la nature de l'épreuve spatiale de la visite, ce terrain se présente donc comme un point de départ intéressant, réunissant à la fois les yeux les moins experts *a priori* et à la fois la nécessité d'obtenir des connaissances qui soient utilisables dans un raisonnement proche de celui « scientifique ».

1/ Réussir à voir : entre savoir faire et savoir voir

À la suite de la première visite sur le terrain, ce que les étudiants rapportent tient en quelques mots. C'est souvent court, sec, plutôt du type « il y a ça », « il y a ceci ». On peut tout à fait avoir l'impression qu'ils n'ont rien vu de particulier ou qu'ils ne savent pas ce qu'ils pourraient en dire. Parmi l'ensemble de ce qu'ils ont vu, rien ne peut se formuler directement comme questions, interrogations, suspicions, quoi que ce soit qui puisse lancer et créer des pistes de problématiques. On remarque que la barre privée choisie était souvent la plus

¹ Extrait du polycopié donnant les instructions et attendus aux étudiants.

² Extrait de la première séance de TD.

immédiatement visible ou la plus proche du quartier HLM, et dès qu'on les interroge on se rend compte qu'ils n'ont bien souvent pas fait le tour complet du bâtiment (ils ne peuvent décrire la façade arrière, ne savent pas vraiment par où on rentre...).

Aussi l'appréhension et la méconnaissance sur la manière d'être dans ce type d'espaces sont-elles en majeure partie responsable de ce qu'on appellerait leur « aveuglement » qui est, tout d'abord, et ce de manière très concrète, un non parcours dans l'espace. Visiter est cette mise en présence du corps du visiteur avec l'espace. Dans cette expérience, la tension des étudiants est certaine, ils ressentent leur corps comme un corps en déplacement, qui n'est pas à sa place. « *La première fois sur le terrain au logement social, j'étais pas à l'aise du tout, c'est vrai que je me suis dit je traînerais pas là-bas* » (SO) ; « *Comme c'est une impasse, ça se voit tout de suite qu'on n'avait rien à faire là* » (EM). La « pauvreté » de leur propos s'explique non pas tant par une faible capacité de questionnements ou de connaissances mais bien d'abord, parce que l'œil ne peut voir ce qui ne lui a pas été mis à portée. En restant à distance, la plupart du temps à l'extérieur, la somme d'éléments vus par les étudiants (si on cherchait à la quantifier) est minime, et l'espace ne peut alors être une ressource cognitive. Aussi une partie des conseils de l'enseignante (de manière pertinente semble-t-il) est-elle de leur donner des modes d'accès et des modes d'être dans ce type d'espaces. Elle donne aux visiteurs qu'ils sont des choses à *faire* comme garantie minimale de *voir* (faire le tour du bâtiment, rentrer dans tous les halls, regarder les noms sur les boîtes aux lettres...) et des manières d'être (rester présent assez longtemps, dessiner pour donner un sens à votre présence, se préparer une réponse si on vous interroge sur ce que vous faites). « *On marche, on est là, on essaie de sentir les espaces, ça provoque quelque chose d'être là* »¹. Elle va jusqu'à leur conseiller de se donner un rôle ou un protocole arbitraire mais dont l'avantage certain est de leur donner une raison de rester plus de cinq minutes, durée approximative de leur première visite. « *C'est en étant sur place que vont se provoquer des choses, c'est à partir du moment où vous restez qu'il peut commencer à se passer quelque chose* »². On remarque en effet une différence d'avancement avec un groupe dont les étudiants ont fonctionné de manière systématique dans un repérage photographique des portes d'entrées, des balcons, des accès au toit, des paraboles, des rideaux, des poubelles, des objets laissés sur les paliers, et qui sont donc rentrés dans les immeubles. À partir des photographies, ils restituent alors une impression de la barre (sécurité-propreté, odeurs, traces d'occupation, de dégradation). L'enseignante elle-même peut rebondir plus facilement sur les visuels qu'ils lui présentent. Voir se présente donc dans le cadre de la visite avant tout comme un problème de distance et une manière de mobiliser son propre corps en relation avec l'espace visité (marcher, se déplacer pour activer la présence à l'espace), car ne pas voir, c'est ne pas savoir faire avec l'espace dans la situation donnée. Sans nul doute connaître à l'œil nu suppose une réflexion sur le corps et non strictement sur l'œil. La manière dont les étudiants s'engagent dans l'épreuve spatiale est décisive (il n'est pas innocent par exemple que la plupart d'entre eux veuillent au départ travailler sur les espaces extérieurs).

¹ Elisabeth Pasquier, extrait d'une séance de TD.

² Elisabeth Pasquier, extrait d'une séance de TD.

Un autre groupe d'étudiants, lors de cette première séance, rapporte son choix de barre privée. À l'explication de son emplacement, l'enseignante comprend qu'ils se sont trompés car il s'agit non pas d'une barre privée mais d'une barre HLM. Là, et le cas est fréquent parmi les étudiants, il s'agit d'une « erreur » d'après la vue des choses. Cette barre HLM a été réhabilitée, surtout par un travail sur la façade, il y a une dizaine d'années. Recouverte d'un matériau particulier, « de loin », elle perturbe les codes habituels du logement social et peut en effet prétendre à un aspect de barre résidentielle. Barre unique, son accès est de plus assez privatif. Pour les étudiants, ces signes ont été suffisants à qualifier immédiatement cet immeuble, preuve qu'ils s'engageaient dans une lisibilité plus qu'une visibilité de l'environnement. L'enseignante les questionne sur la plaque du bailleur social (sur la façade), sur l'aspect du hall, qui lui n'a pas été réhabilité. Elle s'appuie sur son expérience accumulée de ce type d'espaces et sur des compétences du métier qui permettent d'être sûr *in situ* du statut de l'immeuble. Un type de savoir que ces étudiants n'ont pu mobiliser. Ils découvrent l'information selon laquelle un immeuble HLM a la plaque du bailleur sur la façade. S'ils sont effectivement rentrés dans le hall, ils n'ont pu le comparer avec d'autres. Ils se sont alors fait « blouser » par des signes, dans ce cas trompeurs, et n'ont pas *su* voir les « bons » signes ou plutôt les informations visibles telle cette plaque HLM. Si faire avec la distance s'impose pour faire de la visite un moyen de connaissance, mobiliser des formes de savoir autres, au moment, dans l'espace, paraît également nécessaire au jugement des lieux. Réussir à voir renvoie à un problème de compétence spatiale tout comme à des compétences propres de l'œil.

2/ L'espace étonnant - un savoir impressionniste circonstancié

Les quelques remarques rapportées de leur visite sur le terrain par les étudiants laissent avant tout percer leur étonnement, leur surprise. Ils font part en fait de leurs premières impressions, très fortes, même s'ils sont restés peu de temps. Qu'elles soient liées à la projection de leurs attentes sur ce type d'espaces, aux espaces résidentiels dans lesquels ils ont habité, à leur expérience plus globale des espaces urbains, ou à la manière dont ils découvrent le site ce jour-là, c'est le ressort de l'étonnement qui finalement produit la compréhension de cet espace. « *J'avais jamais été à la Boissière, j'avais jamais vu, c'est un quartier bien en fait. La première fois, je m'étais dit, y a de l'herbe, on peut faire du foot. J'ai toujours habité dans des maisons individuelles, et là y avait plein de monde, ça bougeait dans tous les sens, je trouvais ça assez marrant. En fait on aime bien rester chez soi, se cacher, mais là, on est toujours amené à voir ce que font les autres, j'entendais les gens qui cuisinaient, et ouais je trouvais ça bien en fait* » (JE). Ce ressort de l'étonnement, de la surprise, auquel tous les étudiants renvoient à propos de cette première visite, repose principalement sur un différentiel, entre des attentes et le vu, entre le connu « média » et le vu. L'espace passe d'espace fantasmé, de projection à un espace vu, et un quartier d'habitat social est sur ce point une ressource particulière, car indiscutablement un espace à « forte valeur

projective »¹. Le cadre pédagogique construit sur une comparaison entre deux barres active particulièrement aussi cet effet différentiel. « *Ce jour-là, j'avais été voir la résidence juste avant, et ce qui m'a choqué, c'est la différence des parkings, la circulation à l'intérieur, elle était beaucoup plus libre à la Boissière [quartier d'habitat social]* » (JE). La visite en tant qu'épreuve spatiale d'un espace nouvellement expérimenté s'offre préférentiellement en effet comme une vision de la différence.

Cette capacité de l'espace à étonner lors de la visite s'avère un des moyens de compréhension essentiels de cette présence à l'espace, avec parfois des effets de prise de conscience qui viennent aussi brutalement rappeler ceux de la méconnaissance. Ainsi quand un étudiant rapporte cette interaction avec un habitant du quartier HLM « *ça m'avait un peu surpris sur le coup [cet habitant vient lui demander ce qu'il fait] mais ça montrait vraiment qu'il n'y avait pas de risques, les gens, ils sont normaux* » (JE). Il y a une forme de connaissance particulière acquise par cet engagement corporel du visiteur alors même qu'il est non averti et non expérimenté comme nous le mentionnons ci-dessus, un savoir qu'on peut nommer impressionniste. Leur engagement corporel dans l'espace se traduit en effet avant tout par des impressions kinesthésiques et des émotions. Les étudiants, mal à l'aise on l'a dit tout à l'heure, ont été centrés plutôt sur leurs propres sensations (intérieures) et ont été sous l'emprise de l'étonnement, surpris, effrayés, rassurés, plutôt qu'ils n'ont pu cette fois-là observer ou regarder attentivement l'environnement qu'ils parcouraient. Augoyard, dans *Pas à pas*² (1979), replace comme première cette expérience du corps dans la marche et parle entre autre du « vécu moteur » (p. 116), en même temps ressenti et mouvement. Rachel Thomas, dans cette lignée théorique, fait valoir la dimension sensible voire charnelle de la marche en ville (Thomas, 2007). Comme si là, l'acuité de l'expérience corporelle de la visite s'était faite au détriment de celle, stricte, de l'œil. Pourtant, on parle bien de savoir, car ces premières impressions fournissent indiscutablement des *accroches* et leur importance³ se révèle dans la manière dont elles ont bien souvent déterminé l'analyse plus théorique par la suite. On se rend compte de leur rôle moteur d'ailleurs, quand, à l'inverse, des étudiants rapportent des descriptions des lieux vus où rien ne les a surpris (ce qui amène aussi à réfléchir l'étonnement comme étant peut-être une compétence individuelle du visiteur). Ce savoir acquis révèle un paradoxe entre la puissance des effets de cette première visite, à savoir, si on reprend : surprise, prise de conscience, acquisition d'un savoir impressionniste ; et la nature contextuelle, voire aléatoire de ce savoir, car si ces premières impressions seront la plupart du temps réactualisées au fil des visites par les étudiants, ce ne saurait être qu'à partir de cette première impression. Un groupe arrivé dans la résidence par une rue en cul-de-sac la considère alors comme isolée avant qu'il ne découvre par la suite qu'elle est très proche du tram « *c'est vrai que mon premier point de vue, quand je suis arrivée, c'est vrai que je l'ai trouvée isolée, c'est dans un cul-de-sac. [...] Après c'est vrai qu'en essayant*

¹ Valeur renforcée par l'actualité médiatique de la période, les émeutes de l'hiver 2005 ayant eu lieu à ce moment il y a un an.

² Plus spécifiquement dans le chapitre 4 intitulé *Le corps de l'expression habitante*.

³ Il est évident que les entretiens au cours desquels les étudiants ont plus de temps pour s'exprimer que dans le cadre du TD et où on leur demande explicitement ce récit rétrospectif, permettent particulièrement de le révéler, de même que la lecture des carnets de bord, nécessairement chronologiques.

d'autres chemins, on observe, c'est tout près du tram, de tous les commerces » (AN). Ils sont arrivés cette fois-là par derrière et la route qu'ils empruntent déterminent la perception qu'ils ont des lieux, de la même manière que leur appréhension de découvrir cet espace (renforçant très certainement leurs difficultés à se repérer comme le sentiment de ne pas être à l'aise) doit participer de cette impression de cul-de-sac ou d'isolement. La nature des informations acquises dans la visite apparaît très liée à la situation. La visite est une présence à l'espace ce jour-là, sur ce territoire-là, par ce visiteur-là, lors de ce parcours-là... Très vite les étudiants éprouveront des difficultés à faire avec la nature circonstanciée du recueil d'informations, comme vouloir travailler sur les espaces extérieurs, mais ne pouvoir venir que le soir, durant les mois de septembre à décembre au cours desquels la donne climatique rend peu favorable ce type d'observations (il pleut beaucoup à Nantes) et donc ne voir quasiment jamais personne dehors.

Parler d'accroches, et non pas de « prises » pour qualifier la nature du rapport des étudiants à l'espace visité, vise en effet à limiter l'usage de ce terme, en suivant Bessy et Chateauraynaud à un modèle de compétence de l'expert. La prise se fabrique dans les mouvements entre le régime d'emprise et le régime d'objectivation. Les étudiants, lors de cette visite, sont dans un régime d'emprise corporelle qui crée une forme spécifique de savoir reposant sur l'étonnement et la surprise comme émotions principales, mais qui ne permet pas l'objectivation de l'espace visité. Ils sont *saisis* plus qu'ils n'ont d'intentionnalité par rapport à l'espace. Faire de la visite un moyen de compréhension va donc reposer semble-t-il sur la constitution de prises pour le corps du visiteur et sur la capacité à contrecarrer la nature aléatoire des informations obtenues. Comment rendre l'œil compétent ? Va-t-il s'agir de « charger » le voir avec des médiations comme le formulerait Latour ? Va-t-il falloir travailler le dispositif même de la visite pour le rendre efficace ?

Avant d'avancer plus loin dans cette réflexion, on va s'intéresser à la visite immobilière pour faire comprendre l'intensité de la visite en tant qu'expérience corporelle et sensible et parce que ses particularités vont être riches d'enseignement. En effet, l'engagement dans un régime d'emprise n'en permet pas moins au visiteur d'acquérir dans ce cas sa compétence de jugement maximale, où l'œil retrouve toute son importance.

2. JUGER A L'ŒIL NU (LE COUP DE CŒUR SPATIAL)

L'agent immobilier le dit clairement, « *une vente, ça se fait au coup de cœur* »¹. Pour lui, vendre un appartement repose sur une « rencontre » entre un visiteur et l'espace qu'il visite, sorte d'équivalent du coup de foudre si on se plaçait dans le domaine amoureux. La présence

¹ Un entretien avec un agent immobilier a été réalisé. Nous reviendrons sur ce point car il sera question beaucoup plus longuement de l'agent immobilier dans la suite du texte.

d'un individu à l'espace peut aussi être de cet ordre, du coup de cœur. Le terrain concernant la visite immobilière s'est concentré sur un couple (François-Xavier et Caroline) et plus particulièrement sur une journée au cours de laquelle ils visitent trois appartements à louer et en choisissent un des trois. Journée qui va se révéler très littéralement éprouvante pour nos deux protagonistes¹. Ils viennent de prendre la décision d'habiter ensemble aussi rechercher cet appartement est un moment important. Tous les deux ont 25 ans, François-Xavier vient de signer un contrat long dans une agence d'architecture, quant à Caroline, elle entame sa dernière année de master en Aménagement du territoire. Ils trouvent qu'il est temps d'avoir plus d'autonomie (François-Xavier logeait dans un appartement familial). On peut préciser qu'ils ont un capital économique leur offrant une marge de choix mais leurs appartenances sociales dans ce cadre de réflexion nous importent moins que leur engagement de visiteur² (on ne cherchera pas par exemple à analyser leur choix en termes de signes de distinction). En ce sens, on notera avec intérêt qu'ils partent en vacances à la fin de cette journée de visites et veulent tous les deux avoir trouvé avant de partir (la rentrée de Caroline se fera à suivre réduisant les disponibilités pour chercher...). Une visite immobilière dure environ de 10 à 15 minutes (pour un appartement autour de 60 à 70 m², ce qu'ils recherchent) et pourtant c'est un temps suffisant au visiteur (et ni lui, ni l'agent immobilier n'aspirent à faire durer la visite au-delà) pour décider si cet appartement lui plaît ou non. C'est bien en ces termes, « plaire », qu'il faut poser la visite immobilière, renvoyant par là à une capacité à juger à l'œil nu en une seule visite. Ainsi des différentes représentations d'un coup de foudre dans les films qui mettent toujours en action des croisements de regards. Il s'agit donc d'un *one shot*, comme la première visite des étudiants, avec laquelle on retrouve d'ailleurs des aspects similaires.

1/ Un dispositif compétent – l'espace familial

Nos deux protagonistes ont également une attente très forte par rapport à ce qu'ils vont voir. Ici, moins que de la peur ou de l'appréhension (encore que celle d'être déçue est une forme de peur), c'est un état d'angoisse mêlée d'excitation et de nervosité, « *Je me lève, j'y pense direct* » dit Caroline, lié en majeure partie à l'impossibilité de savoir s'ils vont réussir à trouver (à voir) quelque chose qui leur plaise avant de partir et auquel s'ajoutent les conditions du marché à cette période. « *Sur Nantes, ça part vite* » dit François-Xavier. Ils se projettent fortement, et s'il ne s'agit pas d'une projection réputationnelle liée à la connaissance médiate d'un type de quartier de la ville. Celle-ci commence dès la petite annonce (elle a d'ailleurs surtout été par ce biais même de la projection le moyen de

¹ On rappelle qu'il s'agit du premier terrain engagé. Un premier entretien a été effectué au tout début de leur recherche. Ils ont accepté le principe de visiter ces trois appartements avec un lecteur MP3 (ce qui s'est avéré très discret) afin d'enregistrer leurs visites comme les discussions qui suivent. Un dernier entretien a été effectué dans leur nouvel appartement.

² Le prix ne sera pas pour eux le critère déterminant (au sens de Bourdieu). La visite d'appartements peut dans d'autres cas être le moment d'une prise de conscience brutale de sa condition sociale. Un membre de ma famille, en situation de précarité, éprouvera lors de sa recherche d'appartement d'une façon douloureuse la différence entre ce qu'on voudrait, pourtant déjà revu « à la baisse » en connaissance de cause, et ce qui s'offre sur le marché.

sélectionner les visites¹) et surtout à l'approche de l'immeuble, moment où la visite finalement, commence, comme le montre cet extrait de conversation juste avant le deuxième appartement (ils auraient d'ailleurs pu faire une visite la veille de la journée dont nous parlons mais ils sont partis avant l'arrivée de l'agent immobilier, jugeant la façade trop dégradée).

François-Xavier : allez, je le sens bien celui-là, je le sens bien...

Caroline : moi je suis un peu ...

François-Xavier : parce que ?

Caroline : bah, je sais pas...

François-Xavier : j'aime bien les ouvertures, le devant de l'immeuble, le quartier est bien, voilà.

La visite à nouveau montre l'intensité de l'engagement corporel. Tendus, le visiteur « écoute » cette présence à l'espace afin de sentir et ressentir ce que lui fait celui-ci. Les enregistrements sonores laissent entendre une fois dans l'appartement des « drôles de dialogue ». Les phrases des uns ne répondent pas vraiment à celles des autres, de même que se couper la parole est fréquent. Cette remarque, assurément liée à la « captation » strictement sonore de la situation, révèle surtout que, dans l'action de visiter, les visiteurs sont présents à l'espace et non pas tant aux autres protagonistes, n'entamant pas de dialogue entre eux. François-Xavier ou Caroline peuvent prolonger une remarque de l'agent immobilier survenue voilà déjà quelques minutes. C'est plus manifeste au fur et à mesure de la visite, quand les protagonistes peuvent s'être répartis à des endroits distincts de l'appartement, et quand, s'offrant une dernière vue d'une pièce, cette vision les ramène à ce qui en a été dit plus tôt et qu'ils reprennent alors ce propos.

Mais ces aspects similaires dans le régime d'engagement du visiteur immobilier et des étudiants se révèlent très différents quant à la question du jugement. Dans ce cadre, paradoxalement, le visiteur semble tirer de l'emprise de l'espace un haut degré de compétence de jugement, et on se rend compte également que le visiteur circule, dans la discussion qui fait suite à la visite, entre son impression générale acquise de cet espace (il me plaît, ne me plaît pas) et un registre plus objectif de qualification des qualités de l'espace (il est lumineux, sombre, il sera dur à chauffer). Un extrait à la suite de la visite du premier appartement :

Caroline : La salle de bains, elle est quand même dans un bon état, elle est pas mal.

François-Xavier : Ouais, ouais, ouais, y a pas d'éclairage.

¹ Annonces issues du site Internet du journal *Ouest-France*, dans l'ordre des trois appartements visités : « *CHU superbe grand T 2 65m², cuisine séparée, séjour (30m²), chambre sol parquet, parking* » ; « *Quai de la Fosse, bel appt., vue sur Loire, 2ème ét., T 2 60m², double exposition, 150m tram. Médiathèque, grenier, cave, garage à vélos, loyer + charges 45€. Particulier, tél. 02 40 29 77 49 ou 06 62 12 77 49.* » ; « *René Bouhier, séjour, terrasse, cuisine indépendante, 2 chambres placards, cave et garage en sous-sol, libre mi-septembre. AGENCE DU VIGNOLE, tél. 02 40 06 28 56.* ».

Caroline : Y a pas d'éclairage,... oh... C'est pas dans la salle de bains qu'on passe le plus de temps.

François-Xavier : Bon pis y a le coût du chauffage en hiver.

Caroline : Quoi ?

François-Xavier : Bah, c'est pas double vitrage, c'est des vieilles menuiseries, ça doit s'engouffrer là-dedans.

Caroline : Ouais, si c'est pour se retrouver comme chez nous.

Leur impression à chacun apparaît ainsi assez proche, elle se synthétisera en commun d'ailleurs par un « bien mais pas top ! ».

Si on examine d'ores et déjà quelques hypothèses, et en reprenant cette question de la mobilisation du corps pour réussir à voir, on remarque qu'à la différence du quartier d'habitat social, la visite immobilière épuise l'espace. Le visiteur en fait le tour complet (y compris quand il se décide pour aller voir la cave ou le grenier) afin d'être sûr d'avoir tout vu. Son jugement peut donc se faire à partir de la totalité de l'espace visité. Mais ce qui est particulièrement intéressant nous semble-t-il, c'est cette question du coup de cœur. Car c'est quasiment dès la porte d'entrée que le visiteur peut dire si l'espace lui plaît ou ne lui plaît pas. Il est affecté par l'espace¹. À la grande différence du quartier d'habitat social, qui est un espace étonnant pour les étudiants, l'appartement (ou la maison) déploie un espace émouvant. Et c'est ce ressort émotionnel, c'est ce que ressent son corps, qui fonde le jugement du visiteur sur l'espace², compétent avant tout, car il s'agit bien d'une évaluation subjective de l'espace (pour soi) et non pas à but d'objectivation comme pour les étudiants dans le cadre du TD.

Mais plus globalement, l'œil, en même temps, semble juger immédiatement du beau, de l'agréable, de la taille, de la lumière, et donc tout de même d'une qualité objective de l'espace. Un espace émouvant est ainsi un espace qu'on reconnaît. Pas besoin d'être architecte pour pouvoir juger d'une pièce très lumineuse ou moyennement lumineuse (avec des variations individuelles évidemment mais je le précise aussi car on a retenu que François-Xavier est un jeune architecte). De la même manière, on *reconnaît* en même temps qu'on *voit* la cuisine, à partir du moment où il y a un signe (un évier par exemple). Un appartement est un espace immédiatement perceptible, les dimensions, les qualités, les ambiances, sont celles d'un espace familier, qu'un œil, même le moins spécialiste, perçoit. Il est question finalement de la limite perceptive de l'œil humain. L'exemple de la campagne de la fondation Abbé Pierre comme analysée à la fin du livre de Michel Lussault (2009) met bien en évidence cette compréhension immédiate de l'échelle 1/1 de l'espace habité. On visualise également assez bien un appartement après l'avoir visité, même si on ne se

¹ Et mon vécu de visiteuse me permet de dire que le rythme cardiaque s'accélère véritablement !

² Sur ce ressort émotionnel de l'espace, on fait un parallèle ici avec un travail de terrain effectué dans un autre cadre sur le Villagexpo de Saint-Herblain (commune mitoyenne de Nantes), un lotissement de pavillons construits en 1968 et visitables, afin de les vendre, pendant l'été 1968. La plupart des personnes qui ont acheté à la suite de cette visite et c'est le cas pour la majorité, s'en souviennent encore et racontent avant tout qu'il faisait chaud, qu'ils sont rentrés dans cette maison et qu'elle était fraîche, ou alors qu'ils ont craqué sur ce modèle.

souviendra pas de l'emplacement exact de la porte, de telle fenêtre ou de tel chauffage, et encore moins du nombre de prises. À nouveau en effet la nature du savoir est la même, il est impressionniste et lacunaire (Caroline à propos du premier appartement reparlera par exemple des poignées de portes vieillototes) mais le jugement perceptif est moins complexe. Juger à l'œil nu est donc possible dans ces conditions. L'espace de l'appartement ou de la maison est physiologiquement perceptible à l'œil nu sans médiation (Latour). En plus, les expériences du visiteur en la matière sont plus nombreuses, à l'inverse du quartier d'habitat social. On peut, à la vue de tel motif de carrelage, se rappeler la maison de ses grands-parents et être ému. On peut, en voyant le salon, se projeter dans des moments agréables (sur le canapé à regarder la vue). On projette un habité subjectivé qui, s'il n'apparaît pas premier pour les étudiants, happés par l'étonnement, en est bien une composante (si on se rappelle par exemple cet étudiant qui voit la pelouse et pense au foot que gosse il aurait pu faire). Et à l'inverse on va voir tout à l'heure que l'étonnement concurrence l'émouvant, car si l'espace émouvant se reconnaît, c'est bien qu'il n'est pas étonnant¹.

Le visiteur est compétent car l'engagement corporel et sensible n'est pas concurrentiel d'une perception plus objective de l'espace étant donné que c'est un espace familier. Le visiteur dans une visite immobilière est alors à la fois plus compétent que le visiteur étudiant et en présence d'un espace couramment offert au jugement. Il peut donc, comme on sait voir un salon, juger si celui-ci est plutôt petit ou plutôt grand (mobilisant tant son expérience personnelle, la compétence physique ou physiologique de son œil, qu'un savoir plus objectif) comme le qualifier affectivement (il est vieillot, sympa...). À la fin de chaque visite, François-Xavier et Caroline ont donc une connaissance de l'espace visité qui leur permet de formuler un jugement, mais qui leur permet surtout à *chacun* de formuler son jugement. C'est donc finalement quand ils cherchent à se mettre d'accord que le régime d'emprise est fortement mis à l'épreuve et peut révéler son aspect contre-productif, ou plutôt sa forte individualisation.

2/ L'épreuve de l'accord

Ainsi, à l'inverse du premier appartement, dès qu'ils n'auront pas la même impression, la discussion peinera à s'installer finalement sur le registre des qualités objectives de l'appartement et il sera difficile de formuler une qualification commune (à l'inverse du « bien mais pas top ! » qui permet de clore la discussion lors de la première visite). C'est le cas lors de la deuxième visite². François-Xavier est emballé (le salon a un beau parquet, il est très lumineux et offre une vue dégagée). Il fait très vite connaître son sentiment à Caroline en lui adressant lors de la visite un regard conquis, qui dérange Caroline, peu emballée (elle rapporte dans l'entretien final : « *Il me regardait genre : c'est super non ?* ») ce que traduit leur échange à la sortie de l'appartement.

¹ Il faudrait évidemment aller plus loin sur cette possibilité d'être séduit et d'être étonné dans le même temps.

² On rappelle qu'il s'agit d'une location et que des différences apparaîtraient si, comme pour un achat, la transformation possible des lieux rentrait en ligne de compte.

François-Xavier : T'aimes pas !?
Caroline : Pourquoi t'as craqué toi ?
François-Xavier : Ah moi j'aime bien la pièce de vie
Caroline : Ah moi aussi je l'adore mais le reste euh... la
salle de bains est dans un état euh... quand même
[...]
François-Xavier : Ca te plaît pas !?

La discussion s'augmente du registre affectif qui complexifie diablement les choses. De même que le premier appartement arrive également dans la conversation, venant soit mettre en valeur, soit saper tel aspect de ce deuxième appartement. Une décision est prise (ne pas le prendre) au motif de choisir résolument un appartement qui leur plaise à tous deux. La visite du troisième appartement s'ajoute à ce système comparatif complexe (on remarque au détour que n'étant plus dans les appartements ils les remobilisent tout de même sans difficulté) et à l'état transitoire de l'accord énoncé plus tôt. Au troisième appartement, qui plaît à Caroline mais pas à François-Xavier, la situation est encore plus tendue, la déception de nos visiteurs se ressent dans le ton et la teneur de l'échange.

François-Xavier : Écoute, on a jusqu'à 23h00, ça vaut peut-être le coup de continuer à chercher hein, qu'est-ce que t'en penses ?
Caroline : Non mais là, de toute façon c'est clair qu'il le loue dans la foulée hein, moi je suis sûre. Sur les trois visites qu'il a, y en a un qui le prend.
François-Xavier : Ouais, mais la question c'est pas ça
Caroline (le coupe) : Il le disait bien, il en a pas pris plus parce qu'en trois visites, il le loue.
François-Xavier : bah oui, mais ce qu'il faut savoir
Caroline (le coupe à nouveau) : Ce soir il l'a loué hein, ça veut dire qu'on l'abandonne définitivement.
François-Xavier : Bah comme les autres quoi.
Caroline : Ouais, mais encore plus celui-là.
François-Xavier : Bah, les autres, ils trouveront preneur aussi hein.
Caroline : Bah les autres je m'en fiche plus.
François-Xavier : Oui. J'ai bien compris !

Face aux arguments que François-Xavier va avancer par rapport à la lumière, à l'espace perdu en circulation (là on retrouve le raisonnement de l'architecte peut-être) et à la surface trop importante, Caroline cèdera. C'est donc sur cette journée sans prise de décision commune que nous quittons François-Xavier et Caroline.

Dans la visite immobilière, on peut donc dire que le visiteur, s'engageant dans une sorte d'apnée, attentif à ce qu'il ressent dès la porte d'entrée, est résolument efficace et invite à penser que la visite immobilière offre des prises pour juger en effet de l'espace. « *La prise est le produit de la rencontre entre un dispositif porté par la ou les personnes engagées dans l'épreuve et un réseau de corps fournissant des saillances, des plis, des interstices* » (Bessy,

Chateauraynaud, 1995, p. 239). C'est ce que nous formulions à propos de la rencontre du visiteur affecté et de l'espace de l'appartement (et, au fur et à mesure des visites, le corps entraîné à percevoir ces affects permet au visiteur de réduire le délai du jugement). Mais ce dispositif pêche à s'objectiver au-delà de la seule personne du visiteur dans une discussion cherchant à établir un jugement commun. Les prises émergeant de cette rencontre émotionnelle entre le visiteur et l'espace ne sont pas des prises communes à l'élaboration possible d'un accord sur l'espace, le visiteur s'engageant trop intensément et exclusivement dans le régime d'emprise. Les prises sont résolument trop attachées au visiteur lui-même : la propriété des espaces où il a habité qui font jouer son seuil de tolérance par rapport aux détails qui font sales, la reconnaissance d'une atmosphère d'une pièce et son association avec d'autres pièces vécues, une grande porte-fenêtre aux menuiseries bois comme il a toujours rêvé d'en avoir un jour... L'espace habité résiste à l'objectivation. La visite immobilière met en tout cas en exergue le ressort émotionnel de l'engagement du visiteur dans l'épreuve spatiale de la visite. Mais il nous faut finir jusqu'au bout notre histoire, car quelle n'est pas notre surprise de retrouver François-Xavier et Caroline à leur retour de vacances en heureux locataires de l'appartement n°2 ! Évidemment c'est parce qu'il plaisait tant à François-Xavier que Caroline outre-passant sa première impression, proposait une ouverture le lendemain avec un : « *ça pourrait le faire* ».

Ayant pris de la distance par rapport à Nantes, étant en vacances, ils rediscutent alors. Ils ont emmené le catalogue IKEA (ils n'ont aucun meuble) et regardent ensemble comment ils pourraient arranger l'espace et se rendent compte qu'il correspond à ce qu'ils veulent. L'accord de la propriétaire (par téléphone) pour refaire quelques travaux de peinture, condition posée par Caroline, emporte finalement la décision. C'est donc en repartant de l'espace lui-même qu'un accord est trouvé, sans plus être en sa présence mais par le biais d'une médiation en effet, François-Xavier ayant redessiné le plan et engagé ainsi un régime tout différent de celui du visiteur. C'est un point précis qui empêchait finalement Caroline de craquer, car elle aussi aimait bien la pièce principale, mais le problème c'était le côté vieillot et sale qui lui déplaisait vraiment et surtout la salle de bains qui l'avait, en fait, anéantie : « *je me suis dit, qu'est-ce que c'est que ça !?* ». On comprend là que s'est joué un problème de l'ordre de la reconnaissance : peut-être qu'une seconde elle s'est dit que cela ne pouvait pas être la salle de bains (elle décrit une impression de l'ordre de l'étonnement¹ renvoyant à du déplaisir). La surprise n'est pas le coup de cœur. Caroline n'a pas été conquise mais surprise. On retrouve ce que nous mentionnions plus tôt à propos de l'espace émouvant qui a peu émergé chez les étudiants trop étonnés. Le ressort affectif est concurrentiel du ressort de l'étonnement au sein d'un régime d'emprise lui-même concurrentiel du régime d'objectivation quand il s'agit de visites uniques. Être en présence de l'espace est ici ce qui fonde un jugement compétent, et met en avant l'importance des ressorts émotionnels et affectifs engagés par cette présence corporelle du visiteur à l'espace dont on voit que, s'ils se

¹ Cette salle de bains est en effet particulière. Sol et mur carrelés, pièce en longueur, la douche est en fait un tuyau avec un jet accroché au mur sans aucune démarcation comme une douche de vestiaire collectif (ou les premières douches à l'italienne). Une cloison qui ne va pas jusqu'au plafond dans un des angles délimite les WC. On comprend qu'un œil puisse s'y arrêter.

modulent en fonction les uns des autres, ils participent de l'expérience corporelle de la visite. La perception est irréductiblement individuelle, et elle doit trouver à se traduire dans des médiations pour fonder un jugement plus objectif visant un accord. La forme de connaissance produite par la visite peut en effet se retravailler, ou se traduire, comme lorsque François-Xavier à partir de la visite est en mesure de retracer grossièrement le plan (il avouera n'avoir pas tout mémorisé). Le temps d'observation *in situ* est le moment clé de l'histoire en ce sens qu'il permet à la fois de juger et de créer le support d'un accord. L'observation fournit la forme de savoir autour de laquelle ils débattent, qu'ils objectivent dans différentes traductions (Latour) : le plan, les colonnes des « plus » et des « moins »... Ils se seront mis d'accord par des médiations, ainsi qu'en traduisant cet espace visité en un espace fonctionnel, dans lequel les meubles se rangent bien, qui permet de faire le bureau dans la chambre... En tout cas, si Caroline outre-passe donc cette première impression, celle-ci demeure la « première impression » dont nous avons noté la puissance à propos des étudiants. Dans l'entretien elle répètera, définitive, « là, à être là je m'habitue, mais j'ai pas craqué »¹.

Ces enseignements de la visite immobilière vont être intéressants à interroger en retournant auprès de nos étudiants voir comment progresse leur analyse.

3. INTERPRETER : ENTRE VISIBLE ET INVISIBLE

1/ Du voir au regarder

La particularité de ce terrain d'un TD de sociologie est d'offrir une compréhension très simple et claire de ce qui permet aux étudiants de progresser dans l'analyse d'un espace, étant donné qu'il s'agit d'une progression pensée pédagogiquement et amenée dans le fil des séances par les enseignants. Il est facile d'y trouver des pistes à notre réflexion sur l'épreuve spatiale de la visite et sur l'engagement du visiteur. La manière dont les étudiants avancent dans leur travail fournit de sérieux indices, notamment sur l'apprentissage et donc sur l'apprentissage du voir. Comme pour la visite en couple, la possibilité de rediscuter de leurs perceptions et de se rendre compte de leurs désaccords permet aux étudiants une première prise de conscience de l'individuation des perceptions. « *On n'avait pas forcément les mêmes échelles de valeur. Moi la première fois qu'on est venu ici, je trouvais ça propre, y avait bien un ou deux mégots qui traînaient par ci par là, un papier, mais quand on est dans une cage d'immeubles où y a dix, quinze logements, ça me paraît pas excessif. Aurélien, lui, je crois qu'il trouvait ça plus sale, mais lui d'après ce que j'ai compris, j'ai l'impression qu'il trouvait ça sale parce que dans les cages d'escaliers, on passait devant une partie et là en fait ça*

¹ Il n'est pas sûr par contre qu'elle s'en souvienne encore maintenant car, trois ans après et pour finir l'histoire comme il se doit, François-Xavier et Caroline sont toujours trois ans après dans cet appartement.

sentait constamment mauvais, et ça à peu près dans toutes les cages et je pense que sentir cette odeur d'urine, ça lui faisait dire que c'était sale. Moi j'étais plus sur le physique que l'olfactif, je pense qu'il a trouvé ça plus sale que moi et c'est un des points de désaccords, on en a eu d'autres » (AN). Mais c'est avant tout obtenir des connaissances moins impressionnistes et moins aléatoires sur cet espace qui les préoccupe. Réussir à voir, on l'a dit, se situe entre savoir-faire et savoir voir, entre l'engagement du corps du visiteur dans l'espace et la compétence de son œil. On se doute alors que la manière dont les étudiants vont produire sur cet espace des connaissances plus approfondies passe par ces deux aspects.

En effet, une première étape concerne le dispositif. Les étudiants font plusieurs visites, passant ainsi de visiteur découvrant à visiteur récurrent, et faire plusieurs visites, c'est pouvoir comparer, passer d'un état de connaissances sur l'espace à un autre. De manière plutôt binaire dans le processus d'apprentissage, les étudiants vont voir leurs premières interprétations soit confirmées soit informées, un *ressort compréhensif* essentiel car il se traduit par un degré d'intentionnalité plus important dans le rapport des étudiants à l'espace.

Un groupe veut s'intéresser à un espace vert en cœur d'îlot qu'il interprète dès la première visite comme un espace central, tant dans les parcours des habitants, que témoin, signe d'une certaine vie à l'ensemble des logements. Il est au centre, entouré par les immeubles, il y a un cheminement, des jeux pour enfants. Les étudiants associent directement cette forme à des fonctions supposées. Mais ce groupe finira par trouver que cet espace vert central n'a rien de central quand, au cours de ses visites, il n'arrivera pas à rencontrer un seul habitant (pas un entretien effectué ni bout de conversation de plus de deux minutes à même le trottoir). Ces étudiants cherchent alors à expliquer cette contradiction et comprennent que les gens ont un accès par les façades côté rue mais que, surtout, ils rentrent chez eux par le parking souterrain. Le groupe centrera alors son travail sur la question des parcours, des limites et des seuils, et sur le sentiment de sécurité, d'autant que la comparaison avec l'autre terrain, une résidence de haut standing visiblement sécurisée (caméra, portail, gardien...), leur offrira un contrepoint activateur : à l'inverse, les étudiants y auront un très long entretien.

Pour ces étudiants, c'est en effet l'augmentation du temps d'observation sur place qui est un premier moyen de rendre le savoir moins aléatoire. Le dispositif du visiteur dans l'espace s'améliore par le fait d'être réitéré¹ car très concrètement le corps du visiteur devient plus actif, ne serait-ce que parce qu'il se déplace plus. L'étudiant le mobilise ainsi plus intensément. Il reste de plus en plus longtemps, ajuste son corps à ce type d'espaces, est plus à son aise. Les étudiants mentionnent l'évolution de ce rapport à l'espace visité au fur et à mesure. La première ressource pour l'étudiant est donc son propre corps. On parle délibérément de dispositif pour faire valoir cette question du corps instrument du visiteur car le corps du visiteur est en effet la référence (Latour) au monde sensible dont il dispose ; c'est son tout premier instrument de mobilisation du monde (on vient de le voir dans la visite immobilière). Mais d'autre part, cette mobilisation plus intense du corps a à voir avec l'évolution des compétences de l'œil. Être engagé corporellement plus activement dans

¹ Etant donné les temporalités du TD les étudiants se rendront entre 5 et 6 fois maximum sur les sites d'études.

l'espace, c'est s'aventurer dans de nouveaux endroits, regarder plus activement, arrêter son observation sur un aspect. Action et perception s'interpénètrent. Merleau-Ponty avec sa définition du corps opérant comme « *un entrelacs de vision et de mouvement* » (2005, p. 16), Gibson avec sa conception motrice de la perception visuelle¹ sont, entre autres, des apports considérés comme les premières intuitions de ces imbrications, si complexes à démêler (et si importantes depuis l'impact sur la question du « mental » des sciences cognitives) de « *l'ancrage de l'intellect dans le corps et du corps dans la pensée* » (Sauvageot, 2003, p. 15). Le parcours de Anne Sauvageot est d'ailleurs en ce sens intéressant, écrivant d'abord *Voires et savoirs* (1994) puis se critiquant elle-même dans un ouvrage dix ans plus tard qu'elle entame sur cet apport de l'action dans la redéfinition du rôle de la perception dans le jugement, la décision... Elle-même est ainsi passée d'un ouvrage sur les cultures - fixes - de l'œil (ou « *le regard sans acteur, observé et analysé à travers une organisation du visible* » (2003, p. 93)) à l'étude des sens (tous) à l'épreuve². Ainsi l'œil du visiteur devient plus compétent car plus actif, placé dans un corps qui l'est plus. Mais ce qui est différent surtout entre la première visite de ces étudiants sur cet espace vert et les suivantes, c'est le degré d'intentionnalité avec lequel l'œil est mobilisé.

Peut-être doit-on s'arrêter un peu autour de cette question de « l'œil nu ». C'est en suivant Latour et pour faire ressortir un des enjeux centraux de la visite comme moyen de connaissance que cette partie s'intitule « connaître à l'œil nu ». Parler d'œil nu, c'est clairement partir du plus haut niveau de généralité et employer alors à propos des étudiants l'œil (nu) ingénu ou l'œil affecté pour la visite immobilière. Œil nu s'opposant à « habillé » (Latour, 1985, p. 19) quand celui-ci devient compétent (mobilise le monde). Mais cet emploi d'œil habillé, pour séduisant qu'il soit, semble plutôt métaphorique et nous empêche dans ce travail d'être tout à fait précis, alors même que la visite oblige à une interrogation sur la vision *immédiate* (et non pas seulement médiate comme quand l'étudiant observe *in vivo* le quartier). En ce sens l'inverse de l'œil nu (pour dire sans lunettes ni jumelle ou microscope) serait plutôt « prothésé ». Mais on comprend que ce n'est pas tant la compétence du visiteur comme le visiteur à lunettes qui nous importe dans un premier temps. On comprend la limite d'un emploi trop important de ce type d'expressions comme « œil ingénu », « œil nu ». Dans ces métaphores avec « œil » il est finalement à chaque fois question de l'adjectif qui qualifie l'interaction entre le visiteur et l'espace (et non pas d'une qualification de l'œil, car l'œil reste l'œil, un organe composé entre autres de la cornée, de l'iris, du cristallin, de la rétine, qui ne change pas sauf à considérer l'évolution longue des espèces). C'est le visiteur *étonné* découvrant un quartier d'habitat social, le visiteur *ému* de l'appartement. C'est donc bien la mobilisation par le visiteur de son œil (je reviens au degré d'intentionnalité) qui nous intéresse et qui conduit à réfléchir au vocabulaire de la perception visuelle. À « l'œil nu », on opposera donc « l'œil (nu) mobilisé » en restreignant dans la suite de ce travail, par souci de

¹ Pour des analyses critiques de la théorie de Gibson voir Quéré, in De Fornel, Quéré (dir), 1999, et Thibaud (dir) 2002 (plus particulièrement les textes de Coulter, J. et Parsons, E.D., « Praxéologie de la perception : orientations visuelles et action pratique », p. 213-239, et Coulter, J. et Sharrock, W., « Ce que nous voyons », p. 241-262).

² L'ouvrage s'intitule *L'épreuve des sens. De l'action sociale à la réalité virtuelle* (2003).

précision, nos emplois à ces deux métaphores (on peut ajouter qu'on vient de voir l'impossibilité de séparer l'œil (et il faudrait dire les yeux) du corps).

Ainsi, au cours de ces visites récurrentes des étudiants, la perception visuelle est plus compétente, car activée plus intentionnellement par le visiteur, ce qui est déterminant pour la compréhension de l'espace. Dès la deuxième visite les étudiants sont avertis, ils savent quoi aller voir (l'espace central et son occupation) avant d'arriver sur les lieux et peuvent alors réfléchir à ce qu'ils voient (ou ne voient pas). La première visite est ainsi un point de départ qui demande confirmation, ce dont la visite suivante peut être l'occasion. Ils passent ainsi de l'étape cognitive du voir au regarder (Sauvageot, 2003, p. 41). L'analyse sémantique des verbes de perception visuelle conduit à cette distinction entre *voir*, perception passive et *regarder* classé dans la perception visuelle active. Pour *regarder*, la perception est de type intentionnelle ainsi *ne pas regarder* n'implique pas la physiologie mais l'intention, *ne pas vouloir regarder* (Grezka, 2009). D'étonné le visiteur devient interrogatif quand son interprétation n'arrive pas *in situ* à se confirmer, comme quand, pour les étudiants de l'exemple ci-dessus, il n'y a toujours personne à passer la troisième fois et encore moins à rester dans cet espace pourtant « central ». Pour être plus compétent, le visiteur est avant tout en proie à un problème de perception. Et la transformation essentielle produite par cet engagement plus intentionnel du visiteur dans l'espace, c'est que l'invisible rentre dans le domaine du sens. Ce n'est pas l'esprit du visiteur qui change, pas non plus son œil donc, mais bien le rapport de l'interaction entre le visiteur et l'espace, la manière dont l'espace est mobilisé, car la compétence interprétative se joue dans cette capacité à tramer visible et invisible, un des aspects qui indiscutablement fait progresser l'analyse des étudiants¹. Les habitants passent ailleurs car ils sont visiblement invisibles. Cet espace vert, visiblement central, ne l'est pas car les pratiques habitantes qui auraient permis de l'interpréter effectivement ainsi sont, elles, invisibles. Les étudiants savent alors quoi chercher et donc où aller regarder (les différents types d'accès aux bâtiments). Ils élargissent le domaine du sens au visible comme à l'invisible, car l'œil jouit de deux facultés potentiellement porteuses de sens : voir et ne pas voir. Un visiteur compétent produit une réflexion à partir du visible comme de l'invisible (il n'y a pas d'habitant alors qu'il devrait y en avoir). Il est bien question de l'inverse du visible, le « non vu », et non pas l'invisible « symbolique » (celui d'un Pierre Bourdieu (1993) dans *Effets de lieux* par exemple). Il faut distinguer la visibilité perceptive de la visibilité symbolique. La récurrence des visites permet donc d'augmenter les connaissances sur cet espace, se traduisant dans une compétence à réussir à expliquer le visible comme l'invisible. La mobilisation corporelle du visiteur dans un engagement perceptif intentionnel à l'espace est essentielle d'une mobilisation plus compétente du monde, pour passer d'un savoir impressionniste à un savoir raisonné. De la même manière, Danny Trom montre que la vue du paysage procède directement d'une forme spécifique d'engagement pratique dans le monde (2002, p. 288), d'un changement de modalité de l'attention (2001, p. 70).

¹ On mentionne ici que la qualité scientifique de leur analyse n'est pas en jeu dans ce terrain mais que ce sont bien les étapes effectives de progression des étudiants qui sont analysables en elles-mêmes, en dehors d'une qualité finale.

2/ Distribuer la connaissance

Le corps instrument n'est pas ce sur quoi repose essentiellement ce TD, à l'inverse du prochain terrain d'enquête que nous allons ensuite aborder, pour des questions de types d'apprentissages et d'attendus pédagogiques, et pour des raisons pratiques. En fait, très vite, il est demandé aux étudiants d'obtenir des entretiens avec des habitants afin de se tester à l'entretien semi-directif. Du terrain et des premières visites doit donc se dégager un questionnement, une problématique, qu'ils doivent aller confronter aux habitants. À nouveau, les étudiants sont en situation d'angoisse face à cette obligation de rentrer en contact (« *j'espère qu'on ne se fera pas bouler par les gens* » (AU)), mais tous mentionnent, une fois qu'ils y sont parvenus, le déblocage qu'a occasionné le fait de rencontrer des habitants. Ils reviennent plus enthousiastes, ravis, pris par le terrain du fait d'avoir eu accès ainsi à un savoir particulier du lieu, un savoir sur l'espace habité quand le visiteur n'en restait qu'à l'espace visité. C'est le moment le plus important pour eux, ils retiennent des phrases entières qui les ont marqués, ils parlent de la manière dont ils ont été accueillis dans le salon, de l'ambiance entre voisins en bas de la cage d'escalier... Si l'amorce de connaissance repose à nouveau souvent sur le ressort de la surprise (ils sont marqués par une phrase qui les aura surpris par rapport à ce qu'ils attendaient ou alors par rapport à ce qu'ils avaient observé¹) le savoir acquis est différent de par sa nature (interaction humain-humain, attention auditive sollicitée...). Mais surtout, il permet de *distribuer* en dehors de soi, en dehors du seul visiteur, la connaissance sur le quartier, qui s'en trouve élargie, étendue². « *Quand on a discuté avec les gens, parce que tout ce qu'on voit... Enfin nous, on a une perception mais tant qu'on n'y vit pas, je pense qu'on ne peut pas vraiment dire comment ça se passe. Quand on a eu le premier entretien, on a senti que ça démarrait un peu parce que déjà la problématique qu'on avait commencé à ébaucher on a vu que les gens se sentaient concernés par ces questions-là, donc on pouvait avancer dans cette direction-là...* » (EM). Cette distribution permet de confirmer (ou pas) des interprétations engagées d'après les seules visites. Un autre groupe est de plus en plus intéressé dans l'avancement de son travail par le sujet des voisins. La différence d'ambiances entre les deux terrains d'étude est à l'origine de l'émergence de cette problématique un peu imprécise³. Mais c'est finalement ce qui se déroule lors de leur deuxième ou troisième visite, quand ils se décident à aborder les gens sur la base de quelques questions liées aux voisins, qui les confirme dans cette option analytique. Ils ont la sensation « d'être dans le vrai » : toutes les personnes interrogées rapidement (non par des entretiens mais à la sortie de l'immeuble) à la résidence disent ne

¹ Comme JE dans cet extrait : « *une dame m'a dit ça "on n'est pas les uns sur les autres". Elle était au premier étage donc y avait vraiment des vis-à-vis, elle avait vraiment tout le monde en face d'elle, des deux côtés et tout, mais non, elle trouvait pas, c'était marrant. Je me suis dit c'est tout ça en fait notre sujet, j'ai eu l'impression que bah ouais c'était ça notre fil conducteur* ». Les étudiants mentionneront d'ailleurs de la même manière leur intérêt plus important pour les habitants du logement social, individus « différents » de leurs propres voisins, des gens qu'ils peuvent couramment côtoyer.

² Les enseignants peuvent d'ailleurs vivre alors l'effet « retour de visite » et se dire, suite aux commentaires des étudiants, qu'il serait temps à leur tour de repartir sur le terrain.

³ Souvent les quartiers d'habitat social seront *étonnants* pour les étudiants sur cette notion de la « vie », à partir d'une visibilité plus importante que dans les espaces qu'ils connaissent de la concentration urbaine, d'une fréquentation des espaces extérieurs plus importante...

pas connaître leurs voisins et presque toutes disent être de passage, en transition (attente de maison, d'un autre appartement...). Dans le quartier d'habitat social, ils assistent à des discussions entre voisins en bas de la cage d'escaliers. La mobilisation de l'espace est autre, assurée par un médiateur. Le visiteur l'enregistre, prend note, et le transporte (traduit) en séance collective de TD. En effet la connaissance se distribue, chaînant ce qu'ils avaient vu (les trajets des gens) et ce que disent les habitants (se sentir ou pas en sécurité), une vie collective inexistante et des gens qui veulent déménager, imbriquant donc à nouveau le visible et l'invisible. Leur connaissance des lieux avec ces médiateurs s'est en effet élargie, distribuée dans un discours supplémentaire (la « vraie vie » du quartier), qui permet à nouveau de relier visible et invisible (savoir que de nombreux habitants s'estiment en transition dans cette résidence) et donc de renforcer (d'alourdir) leurs observations de l'espace visité. Ces médiations apportent des connaissances inaccessibles à la seule observation de l'espace tout en la rendant plus pertinente. Ce n'est donc pas par le voir (et son acquisition) qu'ils feront leur principal apprentissage mais bien par cette médiation particulière occasionnée par la rencontre des habitants, car c'est à ce moment-là que se joue le fait de prendre conscience de leurs *a priori* et de leurs présupposés qui justement n'avaient rien de « vu ». Certains sont surpris de tomber sur une étudiante, d'autres découvrent qu'une trajectoire biographique accidentée peut conduire à passer par le logement social, ou encore que l'attachement au quartier peut être très fort. Connaître à l'œil nu (et c'est en termes de vision que les étudiants expriment leurs prises de conscience) est plus « sûr » avec des médiations, car elles participent du niveau d'information (ils sont plus informés) et du degré d'intentionnalité (ils sauront mieux quoi observer comme plus précisément quoi demander à d'autres médiateurs). Le savoir de la visite se trouve ainsi pris et participe d'une *chaîne*, reliée, articulée à d'autres types de savoir, transformés en adéquats, justes, qui agissent sur le moment même de l'action et de sa félicité.

Cette question du chaînage est essentielle, et on la lit dans l'extrait d'entretien précédent, car c'est bien de la constitution de preuves dont il est question, preuves de l'objectivité de la compréhension par les étudiants de l'espace. De nouveaux éléments, visibles ou invisibles, s'assemblent ainsi pour constituer des preuves, elles visibles (comme les portes d'entrées du bâtiment), et surtout vues, nécessaires aux étudiants à l'énonciation d'explications argumentées. Pour eux comme pour ceux qui les écoutent, il s'agit de prouver que leur perception de visiteur n'est pas que singulière mais plus partagée, plus commune (on l'a vu avec l'appartement, ce passage à l'accord sur la perception est une objectivation de l'espace visité).

Dans ce cas précis, il se trouve que les médiateurs sont rencontrés au cours d'une visite. Finalement, le visiteur va intentionnellement rencontrer des médiateurs présents sur les lieux visités. Il s'agit d'un accès à d'autres connaissances reposant sur une interaction particulière, liée au fait que l'espace visité est un espace habité. C'est donc une mobilisation élargie et plus intentionnelle de ce qu'offre diversement le terrain d'études, mais qui n'est pas créée *en dehors* des visites. Ainsi, si en effet cinq personnes qui font part de leur non intérêt pour leurs voisins valent mieux que rien, le savoir acquis garde une composante circonstancielle. Étant donné que c'est un exercice, l'importance des preuves fournies par les étudiants n'est

pas l'aspect essentiel, et c'est pour cela qu'il va falloir mobiliser d'autres terrains. Comment le visiteur fait-il la preuve de la compétence du jugement émis lors de sa visite ? On comprend aisément l'importance de cette question de la preuve par rapport à l'expertise possible du visiteur, et donc, en filigrane dans l'avancée de cette partie, celle de l'inspecteur. La question est d'importance, car dès qu'on étudie le visible, l'invisible, ou la perception visuelle, les notions d'illusion, de manipulation, sont souvent « incluses d'office ».

4. LA VISITE DISPOSITIF

Comme convenu, la compétence de nos visiteurs augmente avec ce terrain, une recherche scientifique « éclair »¹, permettant d'approfondir cette question du corps instrument et du savoir chaîné de la visite. Un des responsables du service urbanisme de la ville de Saint-Herblain passe commande (en 2006), à un chercheur du LAUA, d'une recherche spécifique dont il voudrait que le compte-rendu soit une intervention lors d'un colloque organisé par cette ville. Ce commanditaire, en fait, a assisté à une précédente intervention de ce chercheur (à la MSH) faite en binôme avec un architecte (un ancien étudiant). Ils y traitaient (à partir du travail de fin d'études de cet étudiant réalisé sur le centre-ville de Nantes) de la question des assises dans l'espace public et de ce que leurs évolutions récentes (disparition, design contraignant...) offrent comme pistes de réflexion sur la coexistence dans l'espace public et ses enjeux². Le colloque dont le thème était « mixité sociale et accessibilité des nouveaux quartiers de la ville » se voulait une interrogation du « vivre ensemble », et le banc, questionné comme « vecteur de rencontres et de mixité » apparaissait à ce responsable du service urbanisme totalement à propos. Quelques mois plus tard, il décide donc de financer la même intervention contextualisée au territoire de Saint-Herblain³.

1/ Le corps discipliné - l'espace prises

Si les étudiants, la première fois, partent la fleur au fusil sur le terrain, on se rend compte qu'une différence essentielle de compétence de l'observation se joue en amont, dans la préparation de la visite. Ces trois visiteurs, un chercheur en urbanisme, un architecte et un assistant de recherche photographe (non professionnel) visent dès la préparation à s'assurer des conditions de réussite de leur observation. Ils réduisent d'abord la surface de l'espace visité, en optant tout d'abord pour trois quartiers en particulier (deux concernés par des Opérations de Renouvellement Urbain et une coulée verte centrale issue des années 1980

¹ Suivi des visiteurs sur le terrain et ce jusqu'à la présentation publique de leurs résultats

² Cette intervention avait la particularité de s'accompagner de propositions formelles (d'un projet comme on dit en école d'architecture) : détournements, ajouts, inventions d'objets, montrés en situation dans la ville de Nantes, grâce à des visuels.

³ Si ce terrain conduit en effet à l'observation des visiteurs, à suivre l'élaboration de leur présentation et à assister à celle-ci, le contenu de leurs travaux en commun m'était déjà connu, pour en avoir suivi l'historique et avoir à cette première présentation.

traversant la commune du nord au sud) et non pas tout le territoire de la commune comme envisagé au départ. Puis, ensuite, de ces trois quartiers dans leur ensemble aux assises qu'ils y trouvent. Indéniablement, la quantité de « choses à voir » est considérablement réduite, de même qu'ils savent donc à l'avance ce qu'ils vont voir. Ils ont prévu de faire ensemble une visite sur chacun des sites et il faut que l'espace visité corresponde à leurs possibilités effectives de le faire. Celui-ci s'ajuste préalablement en fonction d'un temps disponible, à savoir l'ordre de la matinée, lui-même issu aussi de l'enjeu de la communication¹... Ensuite, ils décident d'un mode d'action avant même d'aller sur le terrain, pour savoir quoi faire. Ils prendront tous trois des photographies des assises (le photographe rajoutant à son protocole des photographies prises depuis les assises mêmes), utiles tant à la mise en forme concrète des visuels des projets qu'à la restitution du travail se disent-ils. À la différence des étudiants donc, les observations *in situ* ne seront pas répétées, mais leur but et la manière de les mener sont décidés à l'avance grâce à l'expérience de la recherche précédente (la manière dont l'architecte a mis en forme ces propositions). Nos trois visiteurs se rendent donc ensemble sur le terrain avec des choses à voir et des instruments. Le mode d'action n'a plus qu'à être affiné ensuite en arrivant sur le terrain (et réajusté suite à la première visite pour la deuxième), et cette anticipation se traduit en effet dans le déroulement de l'action par une efficacité du dispositif prévu. On va parler d'anticipation, car il ne s'agit plus là, comme pour les étudiants, d'une projection, et ce terme renvoie plutôt à la mémoire individuelle des lieux déjà pratiqués ou à une expérience similaire, réinvestie dans l'action à son innovation ou sa reproduction. Il nous convient également pour son rapprochement avec un côté organisationnel, logistique.

Au Sillon de Bretagne, deux d'entre eux, le chercheur et l'architecte, ont déjà une connaissance du terrain (habitant à Nantes depuis quelques années, ils ont été amenés à y aller pour raisons diverses), alors que le photographe, à Nantes depuis peu et ne travaillant pas sur les espaces urbains, ne connaît pas le quartier. C'est par ailleurs pour lui sa première « visite de terrain ». Cette connaissance se traduit par la proposition, une fois arrivés sur place et après un temps de flottement où ils se dispersent auprès de l'entrée de la galerie commerciale au gré de leurs attirances individuelles, du mode d'action « appliqué ». Ils se donnent un parcours (« faire le tour complet du bâtiment ») et des atteintes visuelles (« regarder tout ce qui peut faire assise »). Tous trois partent alors en effet dans une direction commune, leurs appareils photos à la main, un carnet en plus pour l'un, le chercheur. Les visiteurs s'engagent dans ce dispositif. Et on constate que les deux protagonistes connaissant préalablement l'endroit, visitent en effet le Sillon. L'un montera par exemple pour la première fois (comme il le précise) au sommet d'un « escalier-œuvre-d'art-abri-bus », intervention des architectes Barto et Barto incluse dans la réhabilitation de cet ensemble immobilier au début des années 1990. Tous les deux diront à plusieurs reprises n'avoir jamais vu ci ou ça. Le temps pris à observer les choses, à les pratiquer, est différent.

¹ Pour toutes ces raisons logistiques, aspect de la visite qui sera traité dans la partie suivante, ils seront effectivement trois pour la première visite au Sillon de Bretagne (IGH de logement social en forme de tripode), ils ne seront que deux, l'architecte et le photographe sur le quartier Bellevue. Le troisième site ne sera pas visité, le chercheur seul s'y rendra « en balade ».

L'engagement en tant que visiteur est prépondérant, et plus particulièrement ici peut-être¹ du fait du dispositif qu'ils se sont donnés, régi par ce principe de devoir faire le tour du bâtiment, de voir les assises au complet, et de finir dans le temps de la matinée. L'efficacité de ce dispositif dans l'action se révèle ainsi sous plusieurs aspects.

Il permet d'une part d'avoir une direction commune aux trois visiteurs. On remarque en effet qu'ils vont aller dans le même sens sans pour autant se suivre ou marcher côte à côte. Ils ne vont pas au même rythme, engagés corporellement et donc individuellement dans le cours de l'action, mais se regardent, tiennent compte du retard de l'un, de leur propre retard, et marchent ensemble, sous le regard les uns des autres. Tout en leur permettant donc une liberté de mouvement, ce dispositif assure le fait d'aller vers le même point final, c'est-à-dire de pouvoir se suivre sans avoir à se redonner de consignes. Mais il leur permet aussi de se répartir le terrain en se tenant ainsi à distance les uns des autres. L'un est plus proche de la façade, l'autre s'en est plus éloigné vers les abords du parc (ce bâtiment est entouré d'un parc de qualité), le troisième navigue entre les deux. Dans le quartier Bellevue, lors de la deuxième visite, l'architecte et le photographe se perdront plus facilement de vue, étant non pas dans des alentours à l'horizon dégagé comme au Sillon mais sur des places, parcs et rues s'entrecroisant, donc plus de virages et d'endroits à même de couper ces regards mutuels. D'autre part, ce dispositif de vision inclut des objets qui rythment le parcours. Se concentrer et chercher visuellement les assises provoque à la fois des déplacements plus rapides dans les moments où le regard n'en trouve pas (et c'est une forme qui se reconnaît de loin), comme des arrêts plus longs autour de ces jalons offerts sur le parcours. Ils testent alors parfois la qualité des assises, la vue, le confort fessier, le contact. Ce dispositif de regard-déplacement permet finalement alors de répartir le visible entre important et moins important (comme de le distribuer entre visiteurs on l'a mentionné) et de gérer les distances. Observations et déplacements se co-régulent avec ces objets, l'action spatiale s'arrime à ces jalons. Le visiteur peut ainsi, grâce à ces prises, passer entre différents régimes d'attention (du moins intentionnel au plus intentionnel, du voir à l'observation attentive, d'un vu affectif à un vu intellectuel) comme moduler son allure. Une enquête plus approfondie autour d'une assise étrange conduit ainsi à être rattrapé ou se faire rejoindre par un des autres protagonistes et déclencher éventuellement une discussion (c'est le cas quand un banc en plastique ressemble à un banc en bois au design traditionnel). Le regard fait avancer et s'instruit de cet avancement. La prise de photographies est d'ailleurs un moteur (littéralement) essentiel du déroulement de l'action. Acte à produire, elle produit des déplacements. Se rapprocher, se déplacer plus à gauche ou à droite pour assurer son cadrage, voir alors quelque chose que jusque-là on n'avait pas vu... sont des raisons qui provoquent l'avancée globale plus de manière discontinue que régulière.

¹ C'est finalement l'expérience que tout un chacun fait en faisant visiter sa ville ou son quartier à quelqu'un qui veut la découvrir. Si vous adoptez la posture de guide vous pouvez tout à fait être amené à voir des détails jamais vus, à être surpris de quelques pratiques, du fait que vous êtes aussi visiteur, à même d'en éprouver les ressorts par cette attention visuelle renouvelée et intentionnelle que vous déployez dans ce moment. D'où la revisite toujours possible.

Mais ce dispositif de visite conduit également à une attention quasi mono-focalisée. On peut observer que ces prises « commandent » à leurs yeux, qui ratissent plutôt vers le bas, les assises ayant des chances de se situer entre 0 et 1 mètre environ. Le visiteur observateur, que je suis à cette occasion, non mono-concentré sur les assises, repère, à la différence de nos protagonistes, ce qui se passe aux fenêtres, perceptible par exemple par les sons des aspirateurs (on est samedi matin) ou en levant la tête vers la façade. Ce trio n'a donc vraisemblablement pas plus vu ou compris que les étudiants. Ce jour-là ils s'intéressent peu à autre chose que les assises. Un écart du parcours pour aller observer quelque chose qui attire l'œil, ou à laquelle on pense tout d'un coup, se fera rapidement pour revenir au plus vite dans le sens de la marche¹. Il ne s'agit pas d'avoir tout vu mais bien de s'être fabriqué un dispositif qui permet un regard efficace, économe, une maîtrise corporelle (quand les étudiants étaient un corps livré à lui-même) rendant possible de voir tout ce qu'il était important de voir pour fonder l'analyse demandée sur cet espace. Mais ce dispositif regard-déplacement résout la faiblesse de la visite unique, en les assurant d'avoir tout vu, à partir du moment où, en effet, ils font bien le tour complet, épuisent le lieu et vont jusqu'au bout de leur mode d'action. Et on se rend compte en effet qu'ils ne peuvent arrêter la visite en cours de route. Le « terrain » se fait au mois de novembre, ce matin-là il fait froid, du vent et humide, la pause café sera vraiment la bienvenue (elle n'a lieu qu'à la fin du tour du bâtiment). Nul doute qu'engagé dans le cadre d'une promenade, le retour se serait décidé plus rapidement, qu'une décision aurait été prise d'abrégé. On se rend compte à quel point ce dispositif engage un corps instrument de mobilisation, une maîtrise corporelle qui se traduit par une discipline du corps. Latour (s'appuyant sur un ouvrage de Shirley Strum) parle du « *corps discipliné* » et de ses outils d'inscription et de mémorisation comme « *l'un des extrêmes possibles de l'instrument scientifique* » (2006, p. 150). En effet, le visiteur compétent n'est pas sous l'emprise mais en prise sur l'espace. À l'inverse des étudiants dont le corps est aux commandes, là le dispositif le contraint. L'acquisition de connaissance du visiteur se résout alors par cette autodiscipline corporelle qui passe, et c'est sur ce registre que c'est le plus frappant, par l'adoption d'un rythme particulier. Il résout la question de la distance tout en faisant de l'espace et de ses prises des ressources au savoir sur l'espace. Le visiteur approcherait la machine, se penserait comme un dispositif *incarné*.

Le visiteur se repère en effet à un rythme de marche particulier. Celle-ci varie en intensité, de rapide à moins rapide, elle est irrégulière, y compris non linéaire mais se permettant des écarts de côté (les photographies qu'ils ont prises montrent qu'ils sont allés dans les sous-

¹ Sur ce point l'architecte se particularise. Il a construit les images précédentes des projets, sait qu'il les construit souvent à partir du registre ludique. Aussi, son regard est-il plus facilement intrigué car il réfléchit déjà à la nature des propositions. Ainsi, il s'arrête devant un pneu au pied d'un lampadaire qui lui évoque le jeu du bilboquet.

sols accessibles, les recoins), et d'une manière globale surtout le rythme est très lent¹. Ne portant pas mon observation sur les assises, je lutte contre le propre rythme de mon corps, pour réussir à rester auprès d'eux. Je reste d'ailleurs la plupart du temps proche de celui qui avance le plus vite. La visite en tant qu'expérience spatiale est indiscutablement liée à une discipline du corps et à une question de rythme. Dans le cadre de cette visite à plusieurs, la discipline passe aussi par l'obligation d'ajuster en partie son rythme à celui des autres. La différence entre les protagonistes quant à la connaissance du lieu et à l'expérience du « terrain » s'avère ici majeure. La mémoire des lieux joue dans la visualisation mentale plus globale qu'ils se font des lieux² et dans l'anticipation de l'action de la visite, dans la capacité à évaluer la distance à parcourir dans le temps imparti à la visite, et donc sur le rythme de déplacement des uns et des autres. Le photographe est beaucoup plus lent. La tension corporelle individuelle que cela provoque de participer de la co-construction d'un rythme se perçoit, à la pause café, dans la remarque un peu sèche du chercheur et de l'architecte qui suit celle du photographe, surpris, qu'il soit déjà cette heure-là. En effet, il est à ce moment-là compromis de pouvoir se rendre sur deux terrains comme il était prévu au départ. À Bellevue lors de la deuxième visite, l'a-rythmie entre les deux sera encore flagrante. Le photographe fonctionnant comme il le dit par « saisie visuelle » est toujours le plus lent. Les éléments urbains, très nombreux, font qu'ils sont moins souvent sous le regard mutuel, alors même que l'architecte, lui, a repéré préalablement le quartier et pris conscience de sa taille, lui proposant d'ailleurs ce matin-là de réduire à tels endroits leur visite.

2/ Le visiteur articulateur

Nos protagonistes n'ont donc pas tout vu ni tout résolu *in situ* lors de la visite, loin s'en faut. Leur perception est excessivement cadrée, aiguillée, en partie « autiste » à ce qui n'entre pas ce jour-là dans leurs attendus perceptifs. Et la rapidité de cette recherche apparaît comme une contrainte supplémentaire, notamment par rapport au savoir circonstancié et aléatoire, qui est loin, ici, d'être résolu. Le terrain, on l'indiquait, se fait en novembre, pour une interrogation sur les assises. Le climat, le jour, l'heure s'avèrent évidemment fortement déterminants de ce qu'ils peuvent voir, soit des assises inoccupées. C'est donc très certainement dans la suite que se joue la compétence de ces visiteurs. En effet, le matériau avec lequel ils repartent grâce à leurs instruments est conséquent, à la différence des étudiants. Le visiteur-chercheur

¹ La présence du terrain qui accroche véritablement l'attention du visiteur, on l'observe quand le retour se fait en voiture et que ce même groupe cherche à regarder le troisième terrain. En voiture, les observateurs ne sont plus si concentrés sur le terrain, la discussion part vite vers d'autres sujets à l'intérieur de cet habitacle particulier. L'œil et l'attention sont attirés par quantité d'autres possibles et les prises telles que les assises qui forçaient la prégnance et le lien visiteur/espace, n'y sont plus efficaces. Il est difficile au conducteur de conduire et chercher des assises, ce qui se traduit, là aussi quand même, par une conduite en sous régime et avec des sautes. Nous nous faisons klaxonner, notre conduite est déviante, trop lente et l'inattention du conducteur doit se « sentir » depuis une autre voiture.

² Le photographe est surpris à son arrivée par le Sillon qui, à cette distance et alors qu'il ne l'a toujours vu pour l'instant que depuis le périphérique, lui paraît finalement petit (en approchant en voiture il ne le voit pas d'ailleurs avant le tout dernier moment). Il en parle à deux reprises et chaque fois se fait répondre par les deux autres protagonistes qu'il faut qu'il attende de voir l'aile derrière, très longue, et qui est en effet invisible depuis là où ils arrivent.

est compétent parce qu'il arrive à créer une dissymétrie, il lui faut peu de temps pour créer beaucoup de médiations et transporter le site dans son laboratoire.

Nos visiteurs reviennent avec de nombreuses photographies. C'est d'ailleurs à partir d'elles que l'architecte et le chercheur font leur première réunion de préparation de l'intervention. De cette manière, l'architecte arrive ainsi, en montrant les photos au chercheur, à lui faire visualiser la deuxième visite à laquelle il n'a pas participé. Il lui verbalise alors le parcours, ce que le photographe et lui se sont dits. Le compte rendu de la visite et la manière dont il se déroule vient alors construire du sens. Au cours de cette deuxième visite, on se rend compte d'ailleurs que la comparaison fréquente avec ce qui a été vu lors de la première active à la fois des réflexions et interrogations dans le moment même de la visite, comme il en fournit les premiers éléments de sens. Une dimension réflexive dans l'action est en effet introduite dès l'amorce de chaîne qu'est la deuxième visite (le dispositif peut se répéter en effet sur un autre quartier tout en gardant ses propriétés constatées auprès des étudiants). L'architecte et le photographe vont tout d'abord essayer de contrecarrer les aléas mentionnés en décidant de se rendre dans le quartier un vendredi matin, jour du marché, espérant ainsi avoir « une vision plus habitée des lieux » (ce ne sera pas le cas et d'ailleurs, aux alentours du marché, la prise de photographies se révélera beaucoup plus complexe). Mais ils vont aussi prêter leur attention différemment à des éléments s'appuyant sur le préalable de la première visite. La perception se fait ainsi plus directement interprétation, ou semble « toucher du sens ». Voir, comme il leur arrive, un autre banc qui comporte également comme inscription le nom du quartier, fait partie des découvertes ou « trouvailles » qui amusent nos protagonistes. L'architecte dira « tiens l'homologue ! » qualifiant cet objet sur site dans un statut précis. Ces découvertes sont d'ailleurs un soutien dans l'action, émouvantes, amusantes ou incongrues, qui tissent des liens avec d'autres objets, d'autres espaces. Un soutien cognitif (influant sur l'énergie, l'envie...) permis par une visite plus croisée et référencée. La visite mobilise en acte une mémoire spatiale. Des lieux mêmes, comme pour les deux protagonistes qui connaissent le Sillon lors de la première visite, le chercheur se rappellera ainsi des entretiens avec un acteur de la Politique de la Ville et ce qu'il avait dit du Sillon, l'architecte ayant travaillé au cours de ses études sur cet immeuble se rappellera lui de sa visite « secrète » d'un appartement... Ou de lieux comparables. La mémoire fabriquée par la visite se transforme en activation mémorielle à l'épreuve d'une autre visite provoquant, dans le déroulement de l'action, des réactualisations, des jugements comparatifs.

L'avantage du compte rendu de la visite et de la manière dont il se déroule à partir des photographies est que, en effet le sens se construit à partir de ce qui est raconté, donc aussi de ce qui a été mémorisé, activé par ce qui s'est passé sur le site (le banc homologue est assez vite raconté dans le retour sur la visite). Mais surtout, la discussion se fait ainsi à partir d'un support indépendant de la perception individuelle car à nouveau ils n'ont pas vu la même chose (certains bancs ont complètement échappé à l'un ou à l'autre, parce qu'ils n'ont pas pris le même chemin on le rappelle). En permettant la réunion de plusieurs paires d'yeux autour d'objets communs, un accord peut se bâtir sur ce qui se dégage de la vue de ces assises médiates. C'est d'ailleurs de cette manière qu'en réunion se dégage le déroulé de l'intervention à venir et donc de l'analyse de l'espace proposée. À visionner les photos les

unes à la suite des autres, apparaissent des ressemblances, et aussi, parce que le chercheur est habile dans ce type de travail (habitué à cette manière de faire), une collection ou une typologie qui sera finalement présentée en tant que telle, comme analyse de l'espace, lors de la communication (par exemple la figure du banc-lampadaire-poubelle ou la figure du banc-promenade).

Mais là où la différence est évidemment essentielle avec les étudiants, c'est que ce binôme part du savoir déjà acquis à partir de la recherche précédente¹ sur le quartier du centre-ville. Très vite, ils sont frappés par la quantité de bancs (aussi parce que c'est finalement plus long de faire le tour que prévu) dans la comparaison avec ce qu'ils connaissent du centre-ville, ont pu y constater à l'occasion d'une autre enquête. Ils chaînent immédiatement et peuvent formuler un constat initial problématisé : *« il ne manque pas de bancs à Saint-Herblain, il y en a même peut-être un peu trop ! »*. À nouveau, la visite révèle de la différence spatiale comme mode de compréhension et d'analyse de l'espace. Les visites, comme dans le cas de l'appartement, se chaînent ensemble dans l'élaboration d'un jugement. *« Autant, dans le centre-ville, le banc, l'assise, était intéressants parce que t'es au croisement de plein d'activités, et que évidemment, le banc au milieu de rien, entouré de trois barres d'immeubles d'habitations, ce qui manquait peut-être, c'était de ramener de l'activité. Le banc en lui-même, tout seul, évidemment n'était pas suffisant, mais qu'en centre-ville y avait une densité de gens, d'activités, que tout ça se positionnait dans un endroit qu'était agité, où t'avais des intérêts à t'asseoir »*². Le visiteur, sur la base du savoir acquis dans la visite, relie ces deux espaces dont les différences obligent à des interprétations différentes. De la même manière qu'ils vont mobiliser des médiations autres, un savoir d'ordre plus général basé sur des références scientifiques particulières au chercheur, élargissant ainsi l'interrogation au partage des espaces publics. Est mobilisé également l'art de faire de l'architecte à mettre en scène et en forme ces propositions, pour lesquelles la tonalité de la visite et de ce qui s'y est déroulé n'est pas absent, car il s'y engageait au moment avec cette visée (comme on l'a mentionné avec l'exemple du bilboquet lampadaire). Les propositions renverront en effet au ludique, à l'activité...

Dans l'analyse formulée alors, la visite (résultant en partie du savoir des visiteurs acquis de leurs expériences précédentes) s'y retrouve bien, même si elle n'est plus qu'un maillon finalement restreint de cette chaîne générale. C'est le passage par les médiations, mémoire de ce qui s'est déroulé, traductions de ce qui s'est vu, qui permet la production de cette analyse. La dissymétrie dans laquelle est prise la visite, et à la base de la compétence du visiteur, est avérée. Il lui faut peu de temps pour créer une longue et complexe chaîne. La visite paraît alors surtout un instrument, instrument de fabrication de médiations, réactivant la chaîne existante au sein de laquelle s'inscrivent ces visiteurs chercheurs, dont la propre mémoire et réflexion se sont activées au cours comme à la suite de ces visites. Mais elle est également, et on s'en rend compte à l'écoute de la communication de ces chercheurs, instrument de

¹ À partir de là, le photographe se désengage de cette partie du travail finalement, et justement pour cette raison il n'a pas l'historique des recherches précédentes.

² Extrait de l'entretien au cours duquel l'architecte est interrogé sur la réunion avec le chercheur.

fabrication de preuves d'une analyse *in situ*. La preuve que les chercheurs sont allés observer car elle n'est plus ramenée que sous cette forme finalement, annulant son caractère aléatoire par le dédouanement. Ils commencent en effet la présentation par préciser la nature de l'intervention, interpellative, et remettre ce travail dans ses conditions de possibilités par une justification méthodologique : « *La Ville nous a confié un repérage rapide de l'état de la question sur trois espèces d'espaces différents, nous amenant à une sorte de cruising diurne, virée qui n'est ni une croisière, ni une croisade et qui implique, comme méthodologie, le privilège de l'œil, un art de l'observateur qui ont été mobilisés en un temps court. Nous insistons, ce n'est pas une enquête sur les usages, qui supposerait de camper en ces différents territoires, ni une analyse des représentations passant par travail lexical ou via des cartes mentales* »¹.

Ce terrain a révélé en amont l'importance de la préparation pour assurer les conditions de réussite de l'œil, se traduisant par une discipline du corps devenu instrument scientifique, et dans la manière dont la visite trouvant à s'inscrire est mobilisée comme mobilisable en tant que preuve. Ainsi, plus la chaîne serait longue et tramée, moins la visite finalement interviendrait en tant que savoir circonstancié et aléatoire, et plus elle interviendrait comme preuve. La visite est ainsi loin de n'être qu'une action située, tant l'avant et l'après doivent se prendre en compte, même si les connaissances acquises sont largement liées à la situation. On s'éloigne également du modèle de la visite panoptique dont la possibilité même s'estompe de plus en plus. Mais avant d'aborder la visite d'inspection, un autre terrain va permettre d'avancer dans la manière de mobiliser l'amont comme sur cette question de la preuve en révélant une dimension différente de la visite et de la manière dont elle peut faire sens.

5. À L'ÉPREUVE DU VISITEUR

On va s'attacher à un texte issu de la revue *Le visiteur* particulière dans le champ de la critique architecturale car son projet critique reposait² sur la conviction qu'il n'est pas possible de produire une critique de sens sans expérimentation. L'expérience « *active et intentionnelle* » d'une situation construite, définie comme un « *moment de territoire articulé à d'autres* », doit « *conduire à de nouvelles descriptions* » qui renouvelleront elles-mêmes la conscience du monde alentour. Cette revue publiait des descriptions locales pour rendre compte de paysages afin « *d'aider à mieux les regarder, mieux les comprendre, mieux saisir enfin les raisons de leur ménagement ou de leurs transformations* »³. Dans l'édito du

¹ Extrait de la présentation.

² La revue a maintenant été reprise avec un autre programme et une autre équipe : l'édito de 2008 en révèle le net changement dans le sens où il est question « *d'opérations exemplaires* », « *d'une faible qualité des réalisations* »... (Éditorial du numéro 11, Karim Basbous) Un certain nombre de contributeurs et acteurs de « l'ancienne » revue se retrouvent aujourd'hui plutôt dans le projet de la revue *Criticat* dont le premier numéro est paru en janvier 2008.

³ Édito du premier numéro (automne 1995) dont l'auteur est Sébastien Marot, également rédacteur en chef (p. 3).

cinquième numéro (automne 2000), la visite est très clairement valorisée : « *une réflexion critique fondée sur la visite, c'est-à-dire sur l'expérience active des situations construites* »¹. Et l'intelligibilité issue de l'interaction du visiteur et de l'environnement s'y voit affirmée : « *Les idées sont dans les choses* », on peut percevoir « *des significations* », la critique se fait par les « *conséquences tangibles* », loin de ne pouvoir juger que dans « l'esprit » donc. Le texte choisi² est signé de deux auteurs, Françoise Fromonot, critique d'architecture très active qui participait de l'aventure de cette revue (elle en fut co-rédactrice en chef pendant trois ans), et David Leclerc (architecte). Lors d'une conférence à l'École d'Architecture de Nantes en 2006, Françoise Fromonot explicite la critique qu'elle promeut, celle « *de situation* », et renvoie à son texte pour redire la valeur, selon elle, de la visite. Elle raconte, pour ce texte compte rendu de la visite de deux bâtiments de l'architecte Bernard Tschumi, avoir vraiment procédé par la « *visite-critique* » qui permet de remonter aux discours de l'architecte et surtout de prendre en compte les usages du bâtiment³. On va s'attacher à la manière dont ces visiteurs arrivent à faire une critique des bâtiments (en se concentrant tout d'abord sur le premier visité, l'école du Fresnoy, le bâtiment qu'eux-mêmes visitent en premier, car comme on peut s'en douter, la visite du second bâtiment en est affectée) en séparant pour des raisons de compréhension leur travail descriptif du travail de la preuve, alors qu'ils sont évidemment liés.

1/ L'épreuve de l'espace accueillant

La description du bâtiment s'entame quand celui-ci rentre dans le champ de vision des visiteurs : « *de loin, le nouveau Fresnoy ressemble [...]* » (p. 9). On comprend qu'une partie du texte va s'attacher à restituer leur parcours. Ils commencent par approcher le bâtiment : il « *ressemble à un vaisseau échoué* », son auvent « *émerge de manière spectaculaire* », « *l'architecture frappe par sa hardiesse* » (p. 9). L'objet est vu et qualifié, le visiteur impressionné. Ils perçoivent les rapports du grand et du petit (le bâtiment avec les maisons alentours), les contrastes de matériaux, ou encore les ambiances sonores (le bâtiment est au bord de l'autoroute). Mais rapidement, en visiteurs qu'ils sont, ils cherchent l'accès au bâtiment, le moyen d'y rentrer. Là, une contradiction va marquer l'ensemble de la tonalité de la visite (on connaît la force d'une première impression). Les deux protagonistes sont perturbés dans leur lisibilité du bâtiment et éprouvent de la difficulté à trouver l'entrée, car on ne rentre pas par cet « *imposant escalier biseauté* » situé sur le parvis (il est protégé par une haute clôture et l'accès « *paraît* » condamné) qui pourtant semblerait inviter à entrer. Il

¹ C'est l'auteur, toujours Sébastien Marot, qui souligne.

² Françoise Fromonot, David Leclerc, « Bernard Tschumi, pour quoi faire ? », *Le visiteur*, n°5, automne 2000, pp. 6-27.

³ Proposition d'une critique « *pragmatique* » qu'elle formule, la distinguant de la critique « *de tendance* », qui va trouver hors de l'œuvre et dans des cadres de pensée préconçus les critères de jugement de cette œuvre, et de celle « *esthétique* » qui ne cherche que dans l'œuvre et se développe à partir de l'histoire de la discipline et de ses références (les courants esthétiques...). Elle fustige aussi, à cette occasion, les visites en car, organisées et encadrées par les maîtrises d'ouvrage ou maîtres d'œuvre pour les journalistes parisiens, qui suivent tous le même circuit et seraient semble-t-il plus intéressés par le buffet que par la compréhension du bâtiment visité (conférence du 18 janvier 2006).

faut d'abord passer par la petite rue, l'accès aussi des livraisons et du personnel, pour atteindre ce parvis et, une fois sur le parvis, ce n'est pas donc par cet escalier de loin repéré que l'on rentre, « *contrairement à ce qu'on pourrait naïvement attendre* », mais par une double porte vitrée qui « *se découvre un peu par hasard* » (p. 10). Ce début de description fait assez bien comprendre le désappointement ressenti par ces visiteurs mal accueillis. Mais, étant donné le déroulement de la visite du bâtiment, c'est finalement tout au long du texte qu'on va les sentir ainsi très sensibles à la félicité de leurs déplacements, aux contradictions dans le développement de leurs actions, aux « mé-prises » finalement, liées à la particularité du visiteur qui découvre un endroit et concentre une partie importante de son attention sur la localisation des différents espaces, les moyens de les relier, les trajets, et sur l'ensemble des « signes » (de guidage) qui peuvent le soutenir dans son action. Ils détaillent ainsi souvent la longueur et la complexité des trajets : aller de l'entre-deux toitures à la cafétéria, de l'accueil aux salles, et emploient des formulations comme « *pour se rendre [...]* », « *pour y accéder [...]* ». Le visiteur s'engage avec une acuité et une attente forte quant à la lisibilité de direction et d'orientation de l'espace¹. Particulièrement sensible aux propositions de l'espace, à la manière dont il s'oppose à sa circulation, dont il résiste au déroulement de son action, il révèle la dimension injonctive de l'espace en s'y confrontant, comme ses aménités circonstanciées et circonstanciées (la température, les occupations, les activités).

Loin d'évacuer de leur compte rendu le fait d'être mal à l'aise ou de se méprendre, de ne pas trouver tel endroit, nos protagonistes font en fait de toutes ces séquences d'action des éléments de sens. Elles se font révélatrices, et ressources argumentaires dans l'articulation, par exemple, entre ce à quoi ils s'attendent en fonction d'une perception visuelle (de loin on aperçoit un grand escalier) et l'effectuation de leur action (l'entrée par une porte dérobée) : entre l'invite d'un réseau de passerelles situé dans l'entre-deux, l'interdiction d'y accéder pour des raisons de sécurité, qu'ils bravent tout de même et la sensation d'inconfort et de malaise à les parcourir, ces passerelles au « *caillebotis à larges mailles* », dans cet entre-deux « *grand interstice [...] désert* » où « *le vent n'inspire guère à la promenade* ». De même sont-ils frappés par des incongruités : « *la médiathèque est peu fréquentée, d'autant qu'il faut franchir une porte badgée, puis sortir sur une rampe extérieure raccordée à celles qui escaladent les toitures, pour atteindre son entrée* » (p. 13). Leur corps est ici un instrument de connaissance comme moyen d'accéder, non pas en le disciplinant mais en étant pleinement visiteur. Ils sont d'ailleurs (nous rappelant les visiteurs précédents) sensibles également aux incongruités, aux éléments surprenants qui visiblement provoquent un trouble : une boîte en verre vide dont on apprend qu'elle aurait dû être la cafétéria, des gradins qui se greffent sur un parcours sans but... Le ressort de l'étonnement fait sens, intégré à leur jugement de visiteur.

¹ C'est ce qu'on constate très largement quand, à l'inverse, on occupe, comme ce fut le cas lors du déménagement de l'École d'Architecture de Nantes, des locaux dont la signalétique n'est pas encore « inscrite ». Les nouveaux occupants des lieux sont obligés, au bout de quelques jours, d'installer cartes et affiches divers indiquant les noms des lieux ou des spécificités d'usage (comme frapper entre midi et deux) avant qu'elles ne soient régulées, pour que le visiteur puisse réussir à les atteindre.

Une partie de leur critique s'appuie ainsi sur un sens produit, non pas à partir d'une traduction du dispositif de la visite, mais bien du dispositif lui-même. S'éprouver dans la visite est une des ressources essentielles de leur raisonnement critique. L'espace parle à leur corps, et la notion de prise prend ici un sens plus proche de Bessy et Chateauraynaud car ces visiteurs se livrent en partie à un corps-à-corps avec ce bâtiment, actionnant des éléments tels que des portes et éprouvant éventuellement leur refus à s'ouvrir (notamment celles équipées par badge plusieurs fois mentionnées). Ils font et sont faits visiteurs dans leur corps renvoyant à la notion de carrière de Becker (1985) et à une capacité à maîtriser des sensations corporelles, dicibles, particulières au visiteur (auxquelles ce texte donne accès). L'espace s'offre ainsi comme sens au visiteur éprouvant¹ le bâtiment au cours de la visite, notamment par les micro-épreuves des déplacements, parcours et accès, autant d'informations sensorimotrices qui participent du jugement de l'espace. La visite permet alors de juger des qualités pragmatiques de l'espace parcouru.

Il faut pourtant préciser, car ces trajets qu'ils font en tant que visiteurs sont ceux justement des visiteurs (et ils sont nombreux dans ce bâtiment ouvert au public), même s'ils peuvent être aussi (potentiellement) les trajets réguliers des étudiants. Ils interrogent ainsi en effet l'usage des lieux mais plutôt un usage dont l'occupant régulier ne s'étonne plus, ne se « déprime plus » ou ne s'alarme plus, par exemple parce qu'il n'y va plus (comme dans l'entre-deux), ce qui peut être considéré comme une des multiples conséquences de la manière dont l'occupant régulier s'ajuste aux lieux. L'engagement des occupants est donc irréductiblement différent de celui du visiteur. La partie de la critique de l'espace qui s'appuie sur l'épreuve du visiteur concerne avant tout l'espace visitable, ses qualités d'accueil ou l'hospitalité des lieux, pourrait-on dire, à l'instar de certaines sociologies (ou philosophies) urbaines et de la manière dont elles se saisissent de cet angle de réflexion (Isaac Joseph bien sûr (1997) proposant « *l'hospitalité comme système de prises offertes par un espace* » (p. 135), ou encore Thierry Paquot²). Le visiteur confronte son engagement à l'espace accueillant. C'est un apport essentiel à la critique des deux auteurs, comme le premier niveau de renseignements évident offert par l'engagement pratique du visiteur (le vécu du visiteur), d'autant que la résonance avec les « problèmes » du bâtiment est là particulièrement évidente. Mais ce n'est pas le seul aspect de sens mobilisé par ces visiteurs, car ils doivent élargir au-delà de l'espace visitable leur analyse et visent à formuler un jugement à partir de l'espace visité, incluant l'espace habité.

2/ Un regard clairvoyant

Ainsi donc ce « savoir corps » du corps en action est une ressource essentielle de la formulation de leur jugement et de leur argumentation. Ils s'appuient sur ce qu'ils éprouvent

¹ C'est vraiment la caractéristique de ce texte, cette mise en avant de ce niveau de l'effectuation de l'action du visiteur, qui explique aussi le choix de son analyse. La plupart des autres textes de cette revue *Le Visiteur* rendent finalement beaucoup plus transparente « l'incarnation » du dispositif.

² Thierry Paquot (2002) qualifie la Très Grande Bibliothèque d'inhospitalière car « *il y a toujours quelqu'un qui cherche la bonne entrée sur cette dalle ventée et impersonnelle...* » (p. 78).

et vivent comme éléments injonctifs, contradictoires, répulsifs, transformant en prise leur emprise de visiteur éprouvé. Mais ce n'est pas leur seul moyen de connaissance. On se rend compte, car le texte commence ainsi, que s'ils découvrent en effet à cette occasion les bâtiments, ils connaissent par contre la biographie de Tschumi, les principaux éléments de sa carrière, ainsi que son discours théorique au travers de sa production écrite dont ils transmettent les principaux éléments au lecteur. De nombreuses notes de bas de page montrent la quantité d'informations mobilisées sur Tschumi lui-même. Les auteurs dévoilent d'ailleurs, avant la description des bâtiments, leurs intentions et protocole, « *l'analyse concrète d'une œuvre éclaire le discours qui la fonde et permet d'évaluer son dessein. Tschumi est partisan d'une architecture "qui surgit abruptement à la coïncidence du concept et de l'expérience de l'espace"* » (p. 8 citant Tschumi). Décidant de le prendre au mot finalement, les auteurs veulent « *faire l'expérience pour juger du concept, en visitant les deux bâtiments qu'il a récemment livrés en France, le studio national des arts contemporains du Fresnoy, à Tourcoing, et la nouvelle école d'architecture de Marne-la-Vallée* » (p. 8). Ils annoncent leur volonté de créer des liens entre ce qu'ils vont voir des bâtiments de Tschumi et ce que Tschumi écrit à propos de son architecture. Si donc c'est le visiteur qui se rend à l'œuvre, qui se déplace jusqu'à l'espace à visiter, il l'a auparavant fait venir à lui, avant, sous forme de médiations. Ces visiteurs visitent avertis, informés des discours de l'architecte comme d'ailleurs du programme pédagogique de l'école du Fresnoy sur lequel ils se sont également renseignés. Un travail de « pré-visite » donc, qui ne s'attache pas au dispositif (comme pour l'équipe de recherche) mais bien aux médiations pour simplifier sur place le jugement perceptif (Latour). Un travail de pré-perception de la visite finalement, cherchant à faire de l'attente, ressort du visiteur, une attente guidée. Les informations obtenues avant sur Tschumi sont mobilisables dans le cours de la visite, participent du sens de la visite, car instruisent différemment le rapport à l'espace visité. On le repère dès leur approche du bâtiment quand ils peuvent reconnaître tout de suite les halles rénovées de l'ancien bâtiment du Fresnoy. On peut parler alors d'une anticipation médiate, ne renvoyant pas à un dispositif élaboré autour de choses à voir, mais visant à avoir un regard plus *clairvoyant* dans le déroulement de l'action. C'est ainsi qu'ils peuvent déployer des compétences de maîtrise du jugement de l'espace comme pouvoir dire que les dimensions des circulations ont été exagérées pour favoriser les « rencontres » et l'articulant avec la constatation *in situ* que l'isolement des secteurs pour cause d'intrusion du public empêche que ces rencontres ne puissent se produire. Ou pouvoir dire à propos du mur aveugle de la médiathèque que c'est la matérialisation du concept de l'architecte de la boîte dans la boîte. Leur regard est plus clairvoyant, car il identifie plus immédiatement, repère et extrait ce qu'il constitue en indices, comme chaque écart au normal, à l'habituel ou au conventionnel, d'une intention de l'architecte dont ils peuvent alors juger de la mise en œuvre concrète. D'autant qu'on rejoint ce que nous avons formulé à propos de l'appartement comme espace familier de jugement : ici, ils découpent leur analyse en unités spatiales distinctes, l'entre-deux, l'accueil, les circulations des bureaux, la médiathèque, les espaces de travail des étudiants... Unités spatiales qui, pour deux enseignants, permettent une familiarité du regard censée faciliter leur compréhension des usages des lieux. Ils peuvent ainsi juger que « *la répartition hiérarchique du programme est par ailleurs assez*

conventionnelle » (p. 12) en mobilisant également des références et des catégories de jugement extérieures à cet espace, un savoir acquis spécifique au domaine architectural, bagage qu'obtient un critique au fur et à mesure. Cette expertise se traduit peut-être aussi dans une facilité à solliciter et manipuler des images, à la fois formelles et d'ambiances : « *raffinerie pétrolière* », « *étrange terrain vague* ». Il s'agit alors d'une double mise à l'épreuve articulant en effet le construit et le théorique, car l'espace pourrait être jugé de façon positive même contraire au discours, mais l'épreuve du visiteur leur rend visiblement difficile cette posture.

Leur raisonnement se fabrique ainsi dans ces articulations entre l'expérience *in situ*, la connaissance des intentions et concepts de Tschumi, les volontés pédagogiques et un savoir plus général et professionnel, jusqu'à pouvoir à la fin du texte assumer définitivement un jugement sur l'espace « *à la lumière de cette expérience* ». Ils qualifient de « *littérale* » l'architecture de Tschumi. Ils y ont retrouvé les concepts, en effet matérialisés, et c'est finalement ce « *formalisme révélé par la visite du Fresnoy* » qui « *est responsable de ses absurdités en cascade* » (p. 14).

On remarque alors que la visite du second bâtiment est influencée par les enseignements de la première. Dès la première apparition, ils s'engagent dans une logique de comparaison : « *l'école d'architecture qui se dresse sur le campus de la cité Descartes, dans la ville nouvelle de Marne-la-Vallée, paraît bien ordinaire en comparaison du Fresnoy* » (p. 16). Un regard instruit (de ce qui a déplu, de ce qui a plu, des incongruités retenues) de la visite précédente qui va d'autant plus repérer des indices issus d'une connaissance de la « façon Tschumi » : souligner formellement et compromettre le fonctionnement. Les exemples alors abondent, un sol penché qui empêche les étudiants d'y installer des tables de travail, l'atelier d'artiste avec mezzanine pensé comme espace polyvalent, ou alors ils y retrouvent l'exaltation du réseau de circulations et à nouveau alimentent la discussion de la première visite par le cas inverse : ici « *des coursives auraient pu devenir lieux privilégiés de rencontre et d'exposition mais leur dimensionnement interdit tout autre usage que celui qui leur revient de fait : circuler* » (p. 17). L'emploi du conditionnel révèle ce changement de posture des visiteurs, partant d'un acquis préalable, d'une projection des usages possibles en fonction de ce que Tschumi annonce et de ce qui a été vu préalablement, et non pas là d'un regard *au jugé* sur ces circulations étroites. La deuxième visite s'inscrit dans une logique d'abonder de preuves. Ils nomment d'ailleurs un endroit du bâtiment qu'ils observent « *"l'entre-deux", II* », réutilisant l'appellation de cet espace spécifique du Fresnoy, utilisé par eux parce que c'est comme ça que « *tout le monde l'appelle* » (p. 11). Ils n'ont pas la même rigueur pour cette seconde école. On serait tenté de trouver la critique sur ce bâtiment plus « *présupposée* » guidée par le bâtiment précédent dans l'appréhension *in situ*. Car comment dire si ces coursives seraient devenues « ça » en étant plus large, alors même que ça n'a par exemple pas fonctionné sur le bâtiment précédent. Les visiteurs sont ici dans une critique projetée et non plus interprétative.

3/ Faire preuve des circonstances

Cette deuxième visite, en mobilisant la première à l'intérieur de son argumentation, vient donc renforcer des preuves déjà avancées. À la fin du texte, les auteurs considèrent que ces deux visites font en effet preuves : *« cette attitude confirme ce que prouvait déjà la visite des deux écoles : loin de trouver ses fondements dans les utopies des années... [...] relève plutôt du courant formaliste issu de la réaction contre le modernisme qui naissait lorsqu'il était étudiant [...] »* (p. 23). Dans ce travail de preuve sur lequel nous allons maintenant revenir, il y a donc cette articulation entre l'observation issue du regard clairvoyant et Tschumi, ou alors le programme pédagogique, que les auteurs font parler, ramenant régulièrement des énoncés dans le fil du compte rendu de la visite. *« Le principe d'entrecroisement des programmes reflète donc à la lettre la "transversalité" inscrite dans le projet pédagogique de Fleischer. Mais loin de matérialiser le "décloisonnement théorique" des disciplines et son potentiel subversif, postulés par le cinéaste, il se traduit par un cloisonnement bien réel des locaux du Fresnoy »* (p. 12). La pré-visite se présente comme un réservoir de preuves qui viennent à l'appui de celles issues de l'observation, des preuves du « vu in situ », les médiations s'articulent à d'autres issues de la visite, ce « savoir corps » analysé, ressource essentielle de la formulation de leur jugement et de leur argumentation. On a parlé alors d'une partie de la critique nourrie de cette mise à l'épreuve de l'espace accueillant, renvoyant à l'espace visitable et moins à l'espace quotidien, pratiqué par les occupants du lieu. L'observation immédiate au cours d'une visite ne peut en effet renseigner que partiellement sur l'occupation quotidienne et habituelle des lieux, et pourtant les auteurs la renseignent souvent car d'autres médiateurs interviennent (il faut signaler également qu'ils reproduisent des croquis et plans de Bernard Tschumi). En fait, ces visiteurs font de leur visite l'occasion de mobiliser d'autres médiations, de faire de la visite une occasion de distribuer. Plus hardis que des étudiants en école d'architecture dans un quartier d'habitat social, sur place, on se rend compte qu'ils s'enquière auprès des occupants des lieux. Des propos de ces derniers nous sont en effet rapportés (comme le *« tout le monde l'appelle, au Fresnoy »* (p. 11) mentionné ci-dessus), jusqu'à ce qu'ils nous soient clairement présentés dans une note de bas de page : *« les propos et informations mentionnés dans cet article ont été recueillis auprès des membres de l'équipe du Studio et de ses étudiants lors d'une visite des auteurs au Fresnoy, le 6 janvier 2000 »*¹. Cette note de bas de page se trouve à la fin de l'intervention du personnage du régisseur, lui *« qui doit parcourir plusieurs fois par jour des centaines de mètres de rampes pour régler les thermostats de chauffage judicieusement placés sous la grande toiture, assure tout de même que l'endroit [cet entre deux toitures] est agréable pour prendre un verre, certains soirs d'été »* (p. 11). Ils incluent dans le compte rendu de visite des témoignages d'occupants des lieux, ajouts à la chaîne argumentative. Le travail de preuve est alors d'autant plus efficace, car les auteurs articulent le plus de savoirs différents possibles, allongeant et complexifiant la chaîne, et surtout, en interrogeant un groupe d'étudiants, ils mobilisent d'une part des connaissances sur les usages habituels des lieux et non plus seulement une connaissance réduite à ce jour où ils sont venus, le 6 janvier

¹ Fromonot, Leclerc, p. 26.

2000, et d'autre part, dans le même temps, ils constituent des *témoins*. Ils obtiennent donc des paroles effectivement attachées aux lieux, mais aussi des témoins de leur propre passage, et du fait qu'ils les ont donc indéniablement rencontrés. Là, les visiteurs fabriquent des témoins à charge du procès qu'ils font à l'espace (l'ironie de l'entrée en scène du régisseur par « *certaines soirs d'été* » ne peut en effet manquer de frapper !). Ils contrecarrent la contingence de ce 6 janvier en lui attribuant une valeur d'authenticité, de véracité (et non pas en se dédouanant, comme on l'a vu tout à l'heure, des aléas de l'observation). C'est bien justement *la* visite ce jour-là qu'ils font, de cet espace-là, et non pas une critique d'un bâtiment sans l'avoir visité (ou mal visité). Le visiteur expert s'arme des défauts de son dispositif, la contingence de la visite devient la preuve de sa réalité et sa singularité, sa valeur.

Ainsi ce terrain met en évidence un ressort particulier à l'engagement du visiteur, la réciprocité de l'accueillir, non soulevée dans l'exemple précédent, car les ressources au déplacement et à l'expérience déambulatoire du visiteur dépendent seules du dispositif fabriqué en amont et affiné sur place. C'est en confrontation à l'usage habituel, régulier des lieux, que l'engagement du visiteur et ses particularités se révèlent. Le niveau « situé » de la perception apparaît ainsi variable dans le cours de l'action, renforcé par tout ce qui a trait au guidage et déplacement (la perception est happée), comme concurrencé par les connaissances préalables ou les possibilités de comparer. Le visiteur, éprouvé, l'est par ces différents registres perceptifs qui s'imbriquent dans le cours du déroulement et façonnent l'expérience spatiale.

On comprend dans ces premiers terrains que ce qui serait de l'ordre de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler de manière très large « représentations », construit non pas l'expérience et les connaissances retirées de cette expérience, mais l'attente par rapport à ce qu'on va voir (pouvant se traduire par un positionnement corporel : chercher à voir ceci ou cela, rester peu de temps). Les représentations semblent bien plus efficace dans l'anticipation (n'être jamais allé dans un quartier d'habitat social à cause de ce qu'on peut en avoir entendu par les médias¹), et dans la sélection du regard qui va plus vite aux choses à voir. Mais il est impossible de réduire l'expérience du logement social à l'activation des représentations qu'en a l'individu (tant d'éléments, un son, une musique, une affiche, peuvent d'un coup vous ramener à la semaine dernière, à telle discussion...). Ces représentations se trouvent immédiatement traduites (comme la recette de cuisine d'un livre puis la recette faite). Aussi on comprend peut-être ici l'importance d'avoir voulu réfléchir à l'épreuve du visiteur et de n'avoir pas tellement jusque-là « mentalement » abordé ce visiteur. L'intentionnalité de la perception a ainsi été reliée à l'anticipation et ses conséquences sur l'acuité du regard en situation. On pourrait alors penser que les représentations sont distribuées en dehors de l'individu et qu'elles peuvent engager une forme particulière d'agir, une fois donc une action

engagée *a minima* (sans ça, que nous apprennent-elles ?), et qu'il faut les réfléchir comme en amont de toute expérience, dans un travail qui alors ne dit rien, ou en tout cas ne tisse pas un fil d'homologie directe (impossible) entre les représentations et ce qu'on « voit » au cours de l'expérience. Toujours est-il que, par contre, on observe bien dans ces cas des regards conduits. En effet, le regard peut se conduire (les agences de publicité en connaissent des ficelles). Les chercheurs ont le regard qui va plutôt de banc en banc, et donc joue sur ce qu'on voit. Ce qu'on ne voit pas (la plaque de l'immeuble) c'est parce qu'on ne sait pas que ça existe, qu'on n'a pas la connaissance, l'information. Et là les représentations peuvent se retrouver à travailler, mais ce lien est alors autour du « reconnaître » finalement, car on a déjà vu (médiatement). Et s'il s'agit de reconnaître, qu'est-ce qu'on apprend sur l'expérience et le savoir issu ce jour-là ?

Nous allons laisser là pour l'instant ces questions, reliées dans le fil de ce texte, à la « montée en expertise » des visiteurs. Afin de réfléchir plus avant à ce qui se noue et dénoue dans l'épreuve (de l'émergent, du préjugé...), nous abordons maintenant trois situations de visite où la coprésence est plus problématique, voire plus tendue. Tschumi n'était pas au courant de cette visite, et elle aurait été bien différente s'il avait été présent, en train d'expliquer, d'historiciser le projet du bâtiment, de justifier des complexités et des problèmes. De même la ville de Saint-Herblain n'a pas d'enjeux précis par rapport à ces territoires dans le cadre de ce colloque. Faire des impairs, être influencé dans son jugement, passer à côté de choses à voir, sont des actions qui ont pour l'instant été peu discutées. Notre fil va toujours être celui du « connaître à l'œil nu » (c'est dans la partie suivante que l'on reviendra plus longuement sur la dynamique interactionnelle) mais nous allons montrer comment la formulation du jugement, la réussite de l'épreuve perceptive, trouvent à se résoudre dans ces situations plus disputées, où des concurrences peuvent s'instaurer.

6. AGIR SUR LA PERCEPTION : LA FIGURE DE L'AGENT IMMOBILIER

Nous allons comme première situation, analyser comment l'agent immobilier *travaille* la perception du visiteur. Si ce terrain nous intéresse c'est parce qu'après avoir mis en évidence la complexité et l'aléa de la visite immobilière engageant une très forte dimension émotionnelle à l'espace, on s'interroge sur les moyens de l'agent immobilier pour agir éventuellement sur la perception du visiteur et le convaincre. L'agent immobilier doit vendre² l'espace visité au visiteur alors même qu'il en connaît la forte dimension relative

¹ Pour Vincent Coëffé et Philippe Violier étudiant le tourisme, les images du Monde préparent en effet notre regard, mais cela rend compte des concentrations et des inégalités spatiales de la distribution des touristes, « *tant rien ne remplace la complexité de la découverte in situ* » (2008, p. 6).

² Si la finalité commerciale de cette visite la rend particulière au sein de notre corpus, ce que nous allons y développer se révélera largement mobilisable pour d'autres visites car des effets « rétribuants » (qui peuvent être de différentes natures) sont toujours espérés d'une visite organisée pour le visiteur.

« comme toutes les rencontres, que ce soit entre personnes ou entre une personne et un appartement, c'est la première impression qui compte. [...] Si on rentre dans l'appartement et que le client dit "mais c'est minable" c'est inutile de lui dire "mais si c'est bien". [...] Quand on dit en fait que les ventes se font au coup de cœur c'est vrai, la visite est importante forcément, y a que ça qui fait vendre, mais l'agent immobilier lui n'est pas très important »¹. Ce relativisme a son pendant, la possibilité qu'a toujours un bien de plaire à quelqu'un. Son travail vise alors à maximiser les chances que se produise ce coup de cœur, ce qui oriente son travail autour de l'anticipation qui incombe tout à l'heure aux chercheurs. On va voir que l'agent immobilier peut se définir comme un « manager de coups de cœur » (tant il cherche à s'appuyer sur des compétences du visiteur pour obtenir ce qu'il vise). Là, le visiteur s'engage donc dans une action où une part de ce qui se joue a été prise en charge par un autre protagoniste.

1/ Instrumentaliser l'attente - L'espace apprêté

Ce travail d'anticipation relève de trois modes d'action différents. L'agent immobilier peut d'une part agir sur l'espace même (la matérialité) pour agir sur la perception du visiteur, d'autre part sur les conditions de possibilités de la visite, et enfin agir sur l'attente du visiteur.

L'action sur l'espace vise à le neutraliser, éliminer des accroches de l'œil qui soient troublantes, et perturbent la perception (comme la salle de bains pour Caroline). L'agent immobilier conseille au propriétaire quelques apprêtements (apprêter renvoyant bien à cette idée de vouloir ajuster, y compris à la singularité du corps si c'est un vêtement par exemple), ranger bien sûr, réparer tel endroit abîmé (un trou dans le plafond) que son regard, en tant qu'habitant, ne perçoit plus. Les modalités de l'attention sont en effet très différentes entre l'engagement familial dans un environnement et celui du visiteur (comme on a pu le voir dans l'exemple du bâtiment de Tschumi). Le regard quotidien ne s'arrête plus à certains éléments, notamment ceux fixes (ce n'est plus au bout d'un moment le tableau qui arrête votre regard mais bien plutôt son absence, ou une lumière particulière devant s'y refléter). On constate actuellement, autour de cette habitude du regard, l'émergence (médiatique) de nouveaux métiers qui sont autant d'intermédiaires présentés avant tout comme l'apport de regards extérieurs. Le *home stager* par exemple, ou la prestation demandée à une équipe de *relookers*, qui viennent en une journée rendre plus attrayant le bien pour le visiteur : *« accrocher l'œil d'un futur acquéreur est le principe même du home staging, car tout se joue dès les premières minutes de la visite. Une peinture blanche sur un mur, un meilleur agencement de l'espace ou un éclairage plus approprié peuvent suffire »².* Ces nouvelles

¹ Extrait d'entretien réalisé avec un agent immobilier, choisi pour ces nombreuses années de pratique, et parce qu'il possède sa propre agence (non une franchise). L'idée était d'avoir un propos « sérieux » sur un métier clairement contesté mais dont la critique un peu « facile » ne nous intéressait pas ici. Seule compte la façon dont il situe la visite dans le processus de vente.

² *Le Monde*, 22-23 février 2009.

professions sont visibles dans des émissions télévisées y compris de télé-réalité¹. Littéralement *home staging* signifie « mise en scène immobilière », et c'est bien ce dont il s'agit : mettre en scène l'espace à destination du visiteur comme manière d'agir directement sur son œil nu, sur sa perception, et finalement son appréciation du bien. Le *home stager* vise à « dépersonnaliser la déco » [...] « les 90 premières secondes étant déterminantes dans la perception d'un bien immobilier »². La visite est alors liée à la notion de décor, son anticipation produit une transformation de l'espace habité en décor, la création d'une configuration spatiale visant à neutraliser des signes trop saillants, un espace neutre, favorable à la prise d'un visiteur. Se positionnant en scénographes du *bon habitat*, ces professionnels énoncent les critères spatiaux d'un bien accueillant. Et la médiatisation de ces professions au cœur de l'espace privé domestique, promouvant un habitat générique (avec des distinctions sociales) appuyé généralement sur des marques « partenaires » (des magasins chics parisiens aux grandes enseignes de fabricants de meubles), ne sont pas sans participer de cette mise en décor de l'habitation à destination d'un regard extérieur et de sa normativité. En l'occurrence, au visionnage de plusieurs de ces émissions, on est frappé par l'insistance autour de l'espace clair, lumineux, propre et surtout rangé. Toujours est-il qu'agir sur l'espace, au travers du « savoir l'apprêter », tend à se développer comme une technique marketing. Et si ce savoir apprêter en effet renvoie à la question des illusions perceptives inhérentes à celle du décor³, on dit ainsi de la visite d'un appartement meublé qu'il fait plus grand qu'un appartement vide, ou de la vertu du blanc à agrandir (comme mentionné dans l'article), il reste difficile d'évaluer la portée de ces mécanismes illusoires, à l'épreuve, lors d'une visite⁴. Il est trop tôt pour dire l'impact de ces nouvelles professions sur le métier d'agent immobilier, mais ces évolutions récentes pourraient traduire une prise de conscience de la particularité du régime scopique du visiteur. C'est ainsi que le développement des visites de biens immobiliers sur Internet nous semble plus lié au fait que le visiteur soit dans une attente par rapport au bien à visiter, et donc à l'enjeu de s'éviter des visites inutiles, qu'à un moyen commercial plus « puissant » avec ce nouveau média.

En effet, la deuxième modalité d'intervention possible de l'agent immobilier concerne cette attente essentielle du visiteur dont il vise à se servir pour augmenter les chances lors de la visite. Dès le coup de téléphone, il fabrique les conditions de félicité de la visite, car obtenir que le visiteur veuille en effet visiter n'est pas son seul problème, s'il ne veuille déjà aux conditions (d'où le rôle d'Internet). Ainsi, il lui faut réussir à décrire le bien de manière *ajustée*. C'est-à-dire dans la position qui est la sienne, proche des qualités objectives de ce bien (ce dont il a pris connaissance au cours de la visite d'estimation), car trop de décalage entre ce qui est dit et le bien en lui-même est risqué et inopérant, la tentative d'une illusion

¹ On s'est intéressé dans le cadre d'un enseignement à ce type d'émissions et plus particulièrement à *SOS maison* (une séquence de l'émission *Question maison* de France 5) faisant intervenir un architecte. On pense aussi à *Intérieurs* (Première), *Une semaine pour tout changer* et *Maison à vendre* (M6)...

² « Le *home stager*, un œil neuf », *Ouest-France*, 28 février 2009.

³ Ces différentes émissions raffolent par exemple de la technique du avant/après, ou de la baguette magique, mais aussi des angles larges. On pourrait décortiquer ainsi les effets perceptifs mobilisés que rend possible l'écran télévisuel.

⁴ Ce type d'analyse des illusions visuelles s'ancre plutôt dans des expériences « in vitro ». Cf. par exemple *L'œil qui pense. Visions, illusions, perceptions*, de Roger N. Shepard (1992).

perceptive ayant des limites¹. Il annoncera dès ce moment-là les handicaps avérés, tels qu'être au dessus d'un café ou au bord d'un boulevard... Et à la fois juste en deçà de ce que souhaite le visiteur. Concrètement, il se sert en fait de ce que lui dit l'individu au cours de la conversation téléphonique, et, à l'approche de la fin, il sous-valorise volontairement cet aspect précis du bien [l'agent lors de l'entretien mime la conversation] : *« j'ai oublié de vous dire mais, y a quand même... le séjour est pas très grand. "Mais il est comment ?". Il est pas très grand. "Mais comment ?". Il est pas très grand. Donc, quand il [le visiteur] va rentrer, comme le séjour est vraiment pas très grand, il va me dire mais "enfin, il est assez grand votre séjour". Si je fais pas ça, il va rentrer dans le séjour et il va me dire "oh il est tout petit". C'est le cas d'école »*. La connaissance du bien, celle des attentes du visiteur, sont articulées par l'agent afin d'infléchir l'attente du visiteur, contrant ce qui pourrait lui déplaire, pour que l'effet soit toujours de l'ordre de la surprise positive. *« Si il me dit qu'il veut un grand séjour, à la fin, je lui dis qu'il est petit, si il me dit qu'il veut du soleil je lui dis qu'il n'est pas très bien orienté, pour que quand il rentre il me dise y a du soleil »*. Ainsi, la qualification du bien apparaît chaque fois ajustée au visiteur certes, mais on peut douter que l'effet en soit si mécanique, s'appuyant sur le ressort de l'étonnement du visiteur, qui n'est cependant pas le seul, on l'a vu. Cela dit, cet artifice s'ajoute aux ficelles (Becker) de l'agent immobilier et est loin d'être inutile étant donné l'importance démontrée de l'attente du visiteur dans son engagement dans la visite et son jugement sur l'espace. D'où l'hypothèse que la représentation s'évanouit très vite tout en déterminant en partie la perception immédiate (et donc dans ce cas de la visite immobilière, particulièrement efficace).

L'agent immobilier, enfin, dans son travail d'anticipation, agit sur les conditions de la situation. Il vise à gérer au mieux la rencontre du visiteur et du bien. D'une part, à l'avance, il fixe avec le propriétaire un protocole de visite. L'agent immobilier essaie que l'habitant, pour des raisons proches de celles évoquées à propos des perceptions concurrentes ci-dessus, ne soit pas présent, ce qui nécessite d'être en effet anticipé. La présence de l'habitant est considérée comme influant sur le ressenti, pouvant provoquer un sentiment de gêne ou de malaise peu propice. Durant la visite en effet, il se livrera non pas à des activités « réelles » quotidiennes, étant sous le regard d'un visiteur, mais donnera à voir des activités « factices » et identifiées comme telles par les autres protagonistes (*« on le retrouve dans la cuisine [le vendeur] où il sait pas quoi faire »*²). Ou alors il participera et mettra en valeur des informations relevant du rapport intime au lieu (les étagères qu'il a faites, la fenêtre qu'il a fait changer...) perturbant le visiteur, selon l'agent immobilier. D'autre part, pour que cette visite ait effectivement lieu, le travail est continu jusqu'à la porte d'entrée (il ne sert à rien d'apprêter l'espace, de travailler ses attentes ni de s'assurer de la non présence du

¹ C'est parfois ce que mettent en évidence les annonces de particuliers pensant qu'il faut avant tout donner envie de venir voir le bien (surtout quand le marché est très concurrentiel) sans forcément penser à cette question de l'anticipation. J'ai visité un « loft avec vue sur la cathédrale », soit un appartement avec une vingtaine de mètres carrés où il était possible de se tenir debout et deux minuscules velux permettant, une fois sur la pointe des pieds, de voir une flèche de la cathédrale. L'impression est alors que la propriétaire se f... de vous. C'est ce qui participe de l'impression parfois qu'un agent immobilier au téléphone n'a rien dit, la superficie, le nombre de pièces, qu'un ensemble d'informations très formelles qui ne laissent pas se faire une idée un peu qualitative des lieux (surprise énoncée parfois par un « il a pas vanté le bien ! »).

² Extrait de l'entretien avec l'agent immobilier.

propriétaire si le visiteur ne visite pas). Toute une partie du travail de l'agent immobilier concerne la logistique¹. Une stratégie au croisement de la logistique et de l'économie préside à la manière de donner rendez-vous. Pour limiter les pertes de temps liées aux retards, à l'inertie de ces temps de rendez-vous, la logique est celle du rendez-vous *in situ*. Car la visite s'inclue dans l'économie globale d'une agence immobilière. Celle-ci a un coût (du fait de prendre du temps principalement) alors qu'elle ne garantit pas l'achat (on peut imaginer qu'il y ait un nombre de visites au-delà duquel la vente se fait presque sans bénéfices pour l'agence immobilière). Mais le rendez-vous *in situ* n'est pas sans risques, que l'agent essaye de minimiser au maximum. Donner rendez-vous sur place c'est plutôt à 100 ou 200 mètres, à la fois pour que, voyant la façade, le visiteur n'abroge la visite (on se souvient de François-Xavier et Caroline partis avant l'arrivée de l'agent immobilier) mais aussi pour que l'agent immobilier ait le temps de faire faire « *un petit tour rapide d'horizon du bien avant la visite* ». C'est-à-dire s'assurer de sa qualité d'espace visitable, de l'accueil en s'occupant des entours du bien (enlever des prospectus dans la cage d'escaliers, replacer des poubelles renversées...), comme de sa maîtrise, par exemple corporelle, en vérifiant le jeu de clés.

S'il devait donc y avoir une « manipulation » effective de la perception, il semble qu'elle soit plutôt à chercher autour de l'information, son contenu d'abord (l'attente du visiteur), son niveau de précision ensuite (à 200 mètres et pas l'adresse exacte), car c'est là que la stratégie pour l'accès à l'espace visité comme pour sa perception s'articule. Les stratégies informatives peuvent être de l'ordre de la rétention ou de la déformation intentionnelle, et en effet, on a chaque fois abordé la compétence sous l'angle de l'aspect informatif. Des visiteurs informés par des médiations ou par des expériences similaires, sont alors plus compétents dans l'épreuve de la visite. C'est donc autour de l'information, de sa gestion stratégique, que des mécanismes de manipulation ou d'illusion semblent devoir pouvoir se mettre en place et moins, en tout cas pour l'instant, autour du voir ou de la perception, trop incertaine. Le propos n'est pourtant pas de pouvoir déduire trop facilement par exemple que la rétention vise à assurer la félicité de la visite, et permettre une perception positive, car, inversement, un agent immobilier doutant fortement qu'un bien corresponde au client, mais ce dernier souhaitant toutefois le visiter, il lui donnera l'adresse exacte espérant un coup de téléphone d'annulation. Il s'évite ainsi une visite pour lui avortée d'avance, donc inutile et coûteuse. Tout registre informatif est instrumentalisable.

¹ On voit par exemple se développer des métiers de service à la personne pour des gens qui veulent se passer de la profession d'agent immobilier et qui reportent la fonction stricte logistique et organisationnelle des visites sur un nouveau service : une aide aux particuliers souhaitant vendre leur bien mais n'ayant pas de temps pour le faire visiter. L'agent immobilier représente ainsi souvent une délégation de temps plus que de savoir-faire de la part de propriétaires occupés. Dans ce service, cette personne ne s'occupe que de faire les visites et renvoie vers le propriétaire pour une transaction (*Libération*, 21 avril 2008).

2/ Accompagner la mise en présence

Une fois le visiteur présent dans l'espace, ce travail d'anticipation peut peut-être fructifier mais s'achève, son engagement se transforme lors du déroulement de la visite, coprésent dans l'espace avec le visiteur. Il se traduit plutôt par un accompagnement, pour lequel d'autres compétences sont requises, d'autres ressources mobilisées. Le parcours en est une, montrer au mieux l'espace comme moyen d'agir sur la perception *in situ* répond à la règle de la première impression, ordonnant la succession de la découverte de l'espace, des pièces de vie aux chambres, ou le fait d'aller « vite sur les points forts, s'il y a une terrasse, on va forcément là-dessus en premier »¹. L'agent immobilier finalement reporte en majeure partie sur l'espace l'effet de conviction. Il fait sien un principe de précaution, de retenue, visant à intervenir le moins possible. Il propose souvent dès l'entrée de laisser le visiteur faire un tour rapide sans commentaire afin de lui permettre de se « donner une notion de grandeur d'ensemble de l'appartement ». En même temps, le silence est difficile à gérer. Il ne faut pas, dit-il que l'ambiance soit froide, étrange, nommant par ce terme de l'ambiance, un aspect qui joue sur les conditions de perception du visiteur. Cette difficulté à parler pour éviter le silence sans vouloir trop en dire explique l'étonnement qu'on peut parfois ressentir en présence d'un agent immobilier qui nomme des pièces (« là, la cuisine ») que tout le monde est en mesure de reconnaître. C'est finalement une manière d'être là, de parler sans rien dire, et on a en effet noté précédemment que le visiteur, s'il entend, n'écoute pas vraiment. Il écouterait à l'inverse si ce que l'agent immobilier dit est trop étrange, comme l'illustre ce spot publicitaire pour une chaîne d'agences immobilières. Ce n'est pas si simple de réussir à parler sans rien dire et sans surprendre (!).

Encart 2. - Un exemple de spot publicitaire

Un couple frappe à la porte d'un appartement dont le propriétaire, l'acteur P. Palmade, va leur faire la visite. Il commence par leur refuser la poignée de main qu'amorce à son intention le monsieur et il va parler, parler, parler jusqu'à ce que le couple soit ressorti de l'appartement sans qu'ils aient pu prononcer un seul mot ou poser une question. La visite commence par le salon, il agite les bras indiquant ce dont il parle, « le salon – traditionnel - avec la cheminée - les murs - le plafond ». Il parcourt ensuite le couloir tout en disant et indiquant vaguement « des pièces – des pièces » mais sans ouvrir les portes et donc sans laisser les gens ni y jeter un œil ni encore moins y rentrer. Une bizarrerie qui se traduit dans le visage de plus en plus surpris des visiteurs. Il s'arrête par contre devant une porte mais ce n'est pas tant pour donner à voir la pièce qu'il y a derrière que pour décrire le fonctionnement tout en faisant le geste « et puis des portes - qui s'ouvrent - qui se ferment ». Il détaille de la même manière le fonctionnement de la chasse d'eau en touchant le bouton, « le pipi – le popo » et finit la visite devant la porte d'entrée fermée « par un détail épatant » s'approchant de l'œil de bœuf et expliquant « c'est pour voir s'il y a quelqu'un dehors ». Un plan donne alors à voir le couple l'air complètement ahuri poussé dehors par P. Palmade qu'on

¹ Extrait de l'entretien avec l'agent immobilier.

entend : « *ouh je les sens bien ceux-là* ». Le slogan tombe : « *on ne s'improvise pas agent immobilier, ..., l'immobilier c'est plus simple avec un agent immobilier* ».

Il faut finalement que l'agent immobilier développe un certain « sens » situationnel, proche d'un savoir faire ordinaire, qui fait qu'on sent si quelqu'un a envie de parler ou à l'inverse qu'on ne lui parle pas (par exemple, il ne renchérit pas et ne pose pas de question suite à une qu'on lui adresse...). Mais ce sens interactionnel avec quelqu'un que l'on voit pour la première fois est évidemment difficile à maîtriser¹. Alors l'agent immobilier gagne à être dans la réserve, dans l'attente pour ne pas prendre au dépourvu ou à contre-pied le visiteur. Il vaut mieux parler le moins possible dit-il sinon « *ça le [le visiteur] perturbe pour rien* »². Cette apnée du visiteur mentionnée à propos du couple se conjugue dans ce rapport quasi magique à l'espace, de chercher cet effet de se laisser ravir, effet possible que si le visiteur n'est pas ramené à un autre espace, logique, intelligible ou fonctionnel... Dans ce type de moment, parler est particulièrement « risqué ». Il suffit que l'agent immobilier vante le fait qu'il y ait du double vitrage pour qu'en effet vous ne soyez plus en train de percevoir une ambiance lumineuse particulière, une profondeur, une vue qui vous plaît, mais que vous vous demandiez « ah ! il est bruyant ? ». C'est l'entrée dans un régime de justification (discursif) et plus d'emprise. Toute la fragilité de la coprésence débarque à plein. Et pourtant, il faut à l'agent immobilier essayer d'alimenter, de renforcer l'impression du visiteur dès qu'il pense la comprendre, d'après une remarque, son attitude, ses regards. C'est là que l'aspect relatif de la visite lui apparaît dans toute son évidence car « *il y a toute sorte de visiteurs* ». « *Un jeune achetait un appartement pour investir. On en a visité deux, il notait le nombre de prises, la hauteur sous plafond, au mètre près hein ! Et d'autres personnes, on a pu faire des visites au pas de course et puis "bah écoutez, moi ça m'intéresse, je vais le prendre". Ça peut durer simplement dix minutes. Y a une chance qu'on revienne quand même une heure pour une seconde visite, mais ça dure dix minutes* ». Cette fragilité de la coprésence et de cette relation émotionnelle à l'espace se traduit dans les concurrences entre le régime d'emprise et le régime d'objectivation, se joue dans ces passages entre l'un et l'autre. Une fois d'ailleurs que le visiteur engage lui-même un rapport autre à l'espace (s'interrogeant sur les charges, l'état de la copropriété...), l'agent peut « s'engouffrer » et faire appel à son expérience, sa connaissance des doutes ou des peurs systématiques (la « bonne affaire »). Plus évident encore quand le visiteur doit visualiser des transformations (il ne peut seulement se baser sur ses affects), et cherche dans l'agent immobilier des motifs d'être rassuré, informé. « *On a besoin de dire aux gens ce qu'on peut modifier, on est parfois surpris les gens manquent d'idées et de connaissance, c'est normal, ça peut être le premier achat ou ils ont du mal à voir. Mais là encore* » *il faut attendre que ce soit lui [le visiteur] qui en fasse la demande*

¹ On se doute que c'est principalement autour de ça que se jugerait le bon agent immobilier du mauvais si on était dans ce type de questionnements.

² Extrait de l'entretien avec l'agent immobilier.

parce que si je lui dis on peut casser la cloison pour faire un grand séjour, et que justement, il aime bien avoir une salle à manger séparée du salon, ça le perturbe pour rien »¹.

Le visiteur, en coprésence, apparaît facilement concurrencé dans son engagement. Et participer de l'action avec/pour un visiteur requiert des capacités et des compétences particulières. La dissymétrie de la visite immobilière conduit à n'installer que peu la dispute, alors qu'on imagine que la question de l'inspection (ne serait-ce que si on suit par exemple l'actualité autour de l'inspection du travail) du fait des enjeux qui en découlent, doit être sur ce registre plus active. Il est temps, avec les éléments mis en place jusque-là sur la visite comme épreuve perceptive, d'arriver à cette question du visiteur-inspecteur et de ses compétences, de la manière de faire avec des intérêts divergents, en situation, d'arriver sur une dimension plus stratégique du déroulement de la visite (la qualification de l'espace est plus problématique). Le verbe inspecter renvoie à une intentionnalité perceptive plus élevée, l'œil est censé ne rien rater. On va alors aborder deux situations d'inspection différentes tant dans leur contexte que dans les rapports hiérarchiques entre protagonistes (l'amont de la situation) afin d'approcher au plus près l'efficacité de l'œil inspecteur.

7. JUGER EN ACTES ET SUR PIÈCES

La première situation décale l'association trop immédiate entre autorité et inspection car c'est une visite où les visiteurs doivent juger à plusieurs et au moment de l'état d'un bâtiment. À l'inverse donc des chercheurs qui transportent et objectivent à partir de médiations dans leur laboratoire, à l'inverse également de notre couple qui arrive à s'accorder en dehors de l'appartement et à partir d'un plan. Une description du contexte de la situation s'impose comme préalable. On va s'attacher à la visite intitulée OPR (opération préalable à la réception) qui s'inscrit dans un cadre réglementaire. Une OPR, c'est une visite réunissant les parties prenantes² de la construction d'un bâtiment (ici un foyer de jeunes travailleurs (FJT) situé à Nantes) afin de juger de l'état de finition. Une liste des « réserves » est dressée à cette occasion, c'est-à-dire des choses imparfaites ou des « états » ne correspondant pas à l'état attendu, qui vont devoir être repris pour y correspondre. Cette visite est importante, car elle organise les responsabilités en désignant les réserves de chaque entreprise, réserves qu'elles ont 15 jours pour « lever ». 15 jours, car se déroule alors, la visite dite de réception du bâtiment, à la fin de laquelle les différentes parties signent le procès verbal qui fait de la maîtrise d'ouvrage le propriétaire du bâtiment³ et dédouanent

¹ Extrait de l'entretien avec l'agent immobilier.

² Trois parties principales qu'on mentionnera de cette façon dans la suite du texte : l'architecte (représentant de la maîtrise d'œuvre), la maîtrise d'ouvrage (l'Association Nationale des Foyers de Jeunes Travailleurs) et le responsable des entreprises (cette personne dépend d'une entreprise générale qui s'occupe de la totalité des lots en faisant le relais avec tous les sous-traitants). Mais à la visite les protagonistes sont sept au total.

³ Les clés lui sont remises ce jour-là.

ainsi légalement les entreprises de résoudre les problèmes qui pourraient survenir à partir de cette visite. Les enjeux (financiers, de réputation) sont donc de taille et le bâtiment n'est réceptionné que si tous les participants de la situation arrivent à s'accorder « *sur la parfaite finition des ouvrages* »¹. Mais lors de la visite de réception, on procède surtout à la vérification que les réserves notées lors des OPR ont bien été levées (celles non levées ont à nouveau 15 jours pour l'être)², et c'est donc lors des OPR que le jugement sur l'état du bâtiment est surtout essentiel. D'où l'enjeu autour de ce qui est vu, car ce qui n'est pas vu ce jour-là ne fera pas partie des reprises par l'entreprise (il est peu usuel de vouloir renoter trop de choses au moment de la réception). Il faut bien comprendre la tension qui en résulte, car les différents protagonistes, tous engagés dans l'action ne le sont pas selon la même modalité. Entre l'architecte (qui travaille pour le compte de la maîtrise d'ouvrage je le rappelle) qui veut obtenir un bâtiment « le mieux fini possible », s'engageant avec une intensité perceptuelle et des exigences élevées sur l'état attendu (ce qui peut se traduire par obtenir le plus de « réserves » possibles) et le responsable des entreprises, lui, en connaissance du niveau de finition atteint (il a suivi la mise en œuvre et ses déboires plus régulièrement que l'architecte) et qui doit éviter au maximum de devoir passer du temps supplémentaire sur le chantier (chaque reprise a un coût). On peut préciser que ce fut un chantier compliqué pour l'architecte (dépassements de budgets, oublis de prestations, changements d'avis de la maîtrise d'ouvrage...). La collaboration entre les différents protagonistes a été houleuse à de nombreuses reprises. Là, tous coprésents, ils doivent juger *in situ* et tout de suite de la forme matérielle qui les environne, situation soumise à l'exigence de coordination dans l'action et à cet horizon d'un accord à maintenir.

1/ Le corps inspecteur - le voir concurrencé

À nouveau, c'est sur le corps du visiteur que la félicité de l'épreuve repose en majeure partie. La coordination entre protagonistes commence par la répartition dans le studio des éléments à juger. Certains se dirigent vers le salon et portent leur attention aux murs, plafond et sol, d'autres dans la salle de bains, remplissent le lavabo, tirent la chasse d'eau, d'autres encore, baissent-remontent les volets roulants, ouvrent-ferment les fenêtres, allument-éteignent les lumières... En fait, les épreuves perceptives sont de différentes natures. C'est parfois le regard qui permet de juger d'un aspect bien ou mal fini, parfois le toucher qui est mobilisé. L'architecte, à propos de ses premières OPR, raconte qu'il commence par le « plus évident », l'observation de la peinture. Il repère un geste étrange du plombier qui tâte derrière l'évier. Plutôt que de demander³, il « fait pareil ». Par chance il y a une fuite, il comprend alors

¹ Extrait de l'entretien avec l'architecte. Il a été interrogé sur le déroulement des OPR de 2007 à laquelle j'assiste, introduite comme stagiaire de l'agence d'architecture. S'agissant des premières de sa « carrière », il a été d'autant plus attentif à la manière dont elles se sont déroulées. Il est interrogé également au retour de la visite de réception. Le tutoiement et un langage assez familier dans les extraits d'entretien s'expliquent par une bonne connaissance de l'architecte en question. L'analyse est complétée parfois par des propos que nous avons échangés suite aux OPR de 2008 concernant la deuxième partie de ce bâtiment qui réunit les mêmes protagonistes.

² Il faut inclure dans cet enchaînement des visites celle de parfait achèvement des ouvrages un an plus tard.

³ L'enjeu pour lui de paraître spécialiste est important, risquant par exemple d'avoir sa parole plus facilement remise en cause.

immédiatement le sens du geste des autres. Cet exemple montre une maîtrise des gestes acquise dans l'expérience, que n'a pas cette première fois l'architecte. Il se reporte sur l'épreuve qui lui apparaît la plus simple, l'observation, ne requérant donc pas une compétence inspectrice experte. C'est en tout cas plus sûrement l'ensemble du dispositif sensoriel qui est mobilisé. Ainsi, une surépaisseur ou un trou seront très vite visuellement remarqués puis évalués plus finement en passant la main. Toute une partie des jugements sur l'état de l'espace se formule au moyen de gestes permettant de vérifier un bon fonctionnement, grâce aux retours de réalité des objets (Thévenot, 1994). C'est le cas pour l'exemple de la fuite mentionnée. Il y a aussi ce qui bouge alors que ça ne devrait pas bouger, ce qui ne bouge pas alors que ça devrait, le geste qui produit un effet, le geste qu'on n'arrive pas à faire. Ce sont autant de possibilités pour le visiteur d'identifier un problème. Ces « gestes-tests » permettent de se rendre compte de ce qui fonctionne ou dysfonctionne dans l'état attendu de cet espace, soit pour une utilisation « normale » (qu'il n'y ait pas de fuite). Ces gestes des visiteurs sont donc des gestes « normaux », ce qui offre à leur corps que leur perception dans l'épreuve soit une perception d'ordre général et distinguant le normal de l'anormal, fournissant une sûreté au jugement. On retrouve la manière dont les visiteurs dans le bâtiment de Tschumi cherchent à comprendre les trajets que doivent faire les étudiants en les faisant, mais là le visiteur met l'espace « habité » également à l'épreuve, adoptant les gestes qui seront faits.

D'autres gestes s'inscrivent par contre plus clairement dans le registre du rendre visible. Ainsi actionner ces différents objets, comme fermer le volet roulant, c'est en effet juger du bon fonctionnement, mais parfois c'est plutôt un moyen de les voir sous toutes leurs faces. Ouvrir un placard se situe par exemple dans ces deux types de jugement : si le geste réussit (en effet la porte s'ouvre) on juge de son bon état, mais c'est aussi le moyen de vérifier l'intérieur (par exemple que le bon nombre de tablettes a effectivement été installé). D'autres gestes sont donc plus délibérément « inspecteurs » visant à assurer que le regard se rende partout. Et on a vu à plusieurs reprises que c'est avant tout une épreuve corporelle, que c'est le corps qui rapproche l'œil et le rend compétent. L'architecte lui est alors expressément très mobile, c'est lui qui monte-descend les escaliers de chaque duplex pour vérifier la partie en mezzanine. Il lui faut bouger partout pour essayer de ne pas « louper » des problèmes. Le « dispositif sensoriel » de l'expert *« est doté d'une capacité d'attention et de vigilance lui permettant de déceler les propriétés pertinentes de l'environnement »* (Bessy, Chateauraynaud, 1995, p. 296).

La mobilisation du corps passe donc par cette mobilité du corps propre comme de ce qui l'environne. En situation de coprésence comme ici, il est un élément essentiel de la coordination de l'action comme de la visibilité plus générale de la compréhension de ce qui se déroule. Une partie de l'attention se dirige au corps des autres et à la félicité de leurs actions. C'est en effet le corps qui ouvre des espaces d'attention commune autour du jugement à formuler. De par son action, le visiteur rend évident un problème, comme lorsque les retours d'objets s'inscrivent comme des éléments de communication¹ qui obligent à *faire*

¹ Winkin, 2001.

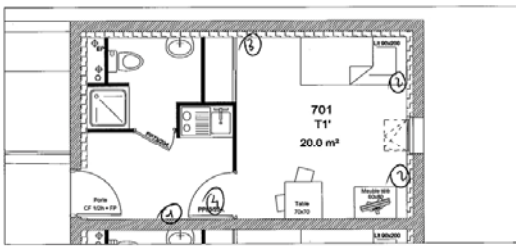
avec (un placard qui grince, une tablette manipulée qui tombe...). Mais c'est aussi quand le corps vient à rendre perceptible une difficulté, une interrogation. Si quelqu'un a par exemple du mal à ouvrir une porte, un deuxième protagoniste vient, à sa suite, effectuer le même geste, et soit confirme (il trouve le geste difficile), soit arrive à ouvrir la porte, et le problème est alors oublié. Les corps ne participent pas seulement dans un rapport acteur-objet mais bien au sein de la situation élargie, englobant l'ensemble des protagonistes. Face à l'importance de la mobilité comme nous le mentionnons, car une rapidité certaine caractérise le déroulement de la situation, l'immobilisation du corps est un signal. Quelqu'un qui ne bouge plus déclenche très rapidement des interpellations interrogatives : « *tu vois quelque chose ?* » « *Qu'est-ce qu'il y a ?* » « *Quelque chose qui ne va pas ?* »... C'est dans ces moments-là que l'attention qu'on croit focalisée uniquement sur le bâtiment et non sur les attitudes des autres transparaît. Toucher un mur, c'est à la fois apprécier la bosse ou le creux repérés, mais c'est aussi s'adresser aux autres personnes présentes pour espérer amener la discussion sur ce que vous touchez et sur lequel vous portez votre attention. Le corps mobilisé est donc, dans cette épreuve inspectrice, ce qui permet de formuler un jugement individuel assuré, comme d'élargir aux autres protagonistes l'assurance de ce jugement. Avant d'en venir à la manière dont plus collectivement se décide, dans ces temps spécifiques, ce qui est bien fini ou pas, il faut donner, car cela joue un rôle essentiel dans le déroulement de l'action et dans les rapports de force entre protagonistes, la manière dont s'inscrit ce jugement.

2/ Inscrire en direct

À la différence des visites précédentes, on repère en effet immédiatement qu'ici les différents protagonistes ont un document avec eux, une médiation active de la situation, et non seulement avant ou après. Pour la première fois, les yeux des visiteurs regardent l'espace dans lequel ils sont mais également cette inscription, en fait une « vue synoptique » du bâtiment. Sur ce document de format A3 constitué de plusieurs pages, il y a sur chaque page, à gauche, le plan du studio, et à droite, un tableau. Tous les studios sont donc ainsi regroupés. Lors de la visite, c'est le coordinateur du chantier (collaborateur de l'architecte, qu'on va appeler « le noteur ») qui tient ce document. Il inscrit dans le plan des numéros correspondant à l'emplacement où, dans l'espace « réel », il y a une réserve. Chacun lui adresse ainsi ce qu'il constate dans le cours de son observation, au fur et à mesure : « *tiens, tu noteras ça* », « *y a ça là, t'as noté déjà ?* », et lui-même également note directement ce qu'il voit. Ces numéros permettent dans le tableau à droite de décrire en quelques mots le problème. Les formulations y sont courtes et claires¹.

¹ « Boutons plaques kitchenette, nettoyage sol PVC, finition peinture plus joint de plinthe, robinet thermostatique à changer (empiètement dans circulation), champ haut de porte à reprendre, collier de serrage tuyau radiateur, peinture montant de porte, thermostat sur radiateur, angle porte à reprendre, fuite sur pipe WC, nettoyer siphon évier, manque étagère dans meuble, un carreau faïence cassé... ».

N° LOGEMENT	TYPE	NIVEAU	Surface Habitable	Date de visite de l'O.P.R.	Pièce	Repère	Observations	Entreprise / Lot
701	T1 ¹	R+7	20 m²					



Plan du logement

Pièce	Repère	Observations	Entreprise / Lot
Corridor		ECS / SOUTA : 7010 7072 702	
Hall	①	Tache sur peinture gâblotte mur	SOUTA
Séjour	②	Plasma en peinture gâblotte mur façade	SOUTA
Séjour	③	Choc/raupre mur gâblotte devant placards	SOUTA
Séjour	④	Rembte au jeu pte séjour	SOUTA
SdB	⑤	Fuite en fije de WC	ECS

PROJET : Résidence Port Beaulieu - Bâtiment central 9 boulevard Vincent Gâche 44200 NANTES		 Echelle : 1/50
Opération Préalable à la Réception - Fiche synthétique des réserves et observations faites sur l'intérieur des logements		

Figure 1. - Page du carnet utilisé le jour de la visite. Il correspond au « sens » de la visite.

Il est donc, une fois rempli, une inscription du jugement collectif formulé tout au long de la visite, réunissant à la fois l'état actuel et celui demandé. Ce document est ensuite dactylographié (écriture générique et non plus singulière), et envoyé à toutes les entreprises. Il leur fournit l'ensemble de ce qui leur est nécessaire pour lever les réserves, le où et le quoi. Il permet ainsi de transporter le jugement formulé *in situ*, de le diffuser au-delà du cercle des présents, de le mémoriser et de le stocker (on retrouve la question du mobile immuable, car y est résolue notamment cette question de la 3D à la 2D¹).

¹ En partie seulement. Lors des OPR de 2008, le responsable des entreprises reprecise à l'architecte qui tient le document cette fois-là, l'importance de bien noter l'emplacement réel car des entreprises se sont retrouvées dans des pièces incapables de trouver ce qu'il fallait reprendre. De la même manière, faire des OPR de façades d'après leur dessin (vue frontale) ne permet pas d'avoir sur le papier toutes les surfaces du bâtiment (certaines cachées par d'autres, d'autres à 180° par rapport à la vue du dessin...).

Niveau	Localisation	Pièce	Entreprise	Réserve	Repérage sur plan
5	TOUS LE NIVEAU	SAS	ECCS ELEC	MANQUE ETIQUETTES PRISES KITCHENETTE ET REPERAGE TABLEAU	
5	502	SDB	ECCS PLOMB	FUITE PIPE WC	
5	502	SAS	ECCS PLOMB	NETTOYER SIPHON EVIER	
5	503	SDB	ECCS PLOMB	FUITE PIPE WC	
5	503	SAS	ECCS PLOMB	MANQUE COLLIER SUR ALIM EAU EVIER	
5	504	SDB	ECCS ELEC	MISE A LA TERRE HUISSERIE PORTE SDB	
5	505	PIECE DE VIE	ECCS PLOMB	MANQUE ROSACE RADIATEUR	
5	505	SAS	ECCS PLOMB	MANQUE ETANGERE DANS KITCHENETTE	
5	505	SAS	ECCS PLOMB	POSER FRIGO SUR SOCLE	
5	505	SAS	ECCS PLOMB	MANQUE TASSEAU SOUS KITCHENETTE	
5	507	PIECE DE VIE	ECCS PLOMB	MANQUE BOUCHON SUR RADIATEUR	
5	508	PIECE DE VIE	ECCS PLOMB	MANQUE ROBINET THERMOSTATIQUE	
5	509	SDB	ECCS PLOMB	FUITE PIPE WC	
5	510	SDB	ECCS PLOMB	FUITE PIPE WC	
5	510	SDB	ECCS PLOMB	REBOUCHER AUTOUR PIPE WC	
5	510	SAS	ECCS PLOMB	NETTOYER JOINT	
5	512	SDB	ECCS PLOMB	FUITE PIPE WC	
5	512	SAS	ECCS PLOMB	NETTOYER JOINT	
5	513	SDB	ECCS PLOMB	ETANCHER ROSACE DOUCHE	
5	516	SDB	ECCS PLOMB	FUITE PIPE WC	
5	517	SDB	ECCS PLOMB	FUITE PIPE WC	

Figure 2. - Le carnet est ensuite dactylographié. Les réserves sont réparties par entreprise (ici celle des fluides).

Mais il est surtout ce qui assure l'efficacité de la visite. Sa dimension performative est en effet évidente, car une fois les réserves inscrites, des actions correctives s'engagent obligatoirement¹. La visite d'inspection, par rapport aux cas précédents, introduit donc celle de la performance avant toute question autour de l'objectivation de la perception (l'école du Fresnoy n'a pas changé suite à la visite de Fromonot, ni les bancs du Sillon de Bretagne). Une inspection s'impose dans le sens où elle impose des actes de transformation de l'espace en rapport au jugement formulé. La question de l'inspection introduit donc celle du pouvoir d'inscription (Foucault) et tend donc dans cette situation à mettre l'architecte et le noteur en position dominante.

« De toute façon, quand même, au final, tu choisis ce qu'est noté, c'est pas lui [le responsable entreprises] qui tient le crayon et ce qu'est noté devra avoir fait preuve d'une levée, de toute façon ».

« Comme de toute façon c'est noté, c'est à reprendre, et ils [les entreprises] devront notifier d'une reprise. Ils devront dire, ça c'est fait. »²

Ce document est vraiment un actant (Latour) de la situation. Les visiteurs semblent avoir parfois autant l'œil sur le document qu'à l'état de l'espace qui les environne (le responsable des entreprises notamment vient voir très régulièrement par-dessus l'épaule de celui qui note ce qu'il a écrit). Il oblige également à ce que la visite passe par l'ensemble des studios et se présente comme la balise du parcours suivant le déroulement des pages. Il leur faut tout parcourir. C'est donc autour de inscrire/ne pas inscrire que se concentrent les enjeux et se révèlent les stratagèmes, à l'effectuation desquels la gestion des distances est majeure. On repère ainsi que la coprésence se caractérise plutôt par une « présence/absence » autorisée par la configuration spatiale. Lors de la visite d'un studio par exemple, le responsable entreprises peut être dans la salle de bains, à regarder un problème de joint, un défaut sur le

¹ A la réception c'est en fait avec ce document que se fait la visite, document qui est réactualisé (rayer ce qui a été effectivement repris et inscrire, éventuellement, des réserves supplémentaires).

² Extraits de l'entretien avec l'architecte.

sol... et il n'entend pas alors ce qui se dit dans le salon (être dans la salle de bains à ce moment-là c'est surtout ne pas être dans le salon). Aussi, dans ces moments, l'architecte avoue en profiter pour « passer » plus de réserves quitte à ensuite en informer celui qui n'était pas là au moment, mais à qui il est alors plus difficile de contester car il lui incombe de déclencher une dispute afin de revenir sur l'inscription. La question de l'attention est également centrale. L'architecte s'énerve de la distraction des autres, des temps de discussion, alors que le responsable entreprises lui ne peut que les apprécier¹. La distraction, l'attention moindre, tout ce qui concurrence l'exercice attentif d'une observation rigoureuse, joue en faveur du responsable entreprises car se traduit concrètement par moins de réserves notées. C'est donc autour du rythme, du temps passé dans l'espace observé en tant qu'il participe des chances de réussir à voir quelque chose (on peut repenser à nos étudiants) que s'exercent des intentions concurrentes. Le responsable entreprises cherche à accélérer, relance régulièrement par des incitations à passer d'un studio à l'autre (« *on y va* » « *c'est bon là, on avance* »), quand l'architecte reste souvent le dernier cherchant à prendre le temps de tout observer. Ainsi dans le voir, plus qu'une compétence de l'œil, se joue tout ce qui concerne la maîtrise de la distraction, de l'attention, aux autres et à ce qu'ils observent, au sein de laquelle la gestion des distances, de l'allure, est cruciale.

Maintenant, dans le déroulement de la visite, malgré les intérêts divergents comme on l'a mentionné, on se rend compte que les causes de disputes sur ce qui est à noter ou non, sont finalement restreintes, et que la question des rapports de positions ne suffit pas à l'expliquer. La situation, comme le montre Anselm Strauss (1992) à propos du monde médical, conduit bien plutôt à de la négociation (étant donné l'importance des « *processus de donnant-donnant, de diplomatie, de marchandage [...]* » (p. 88)) aussi parce que ces protagonistes se connaissent. Le seul moment où le ton monte et qui finit sur un désaccord révèle ce que le déroulement de la situation devait jusque-là au fait de maintenir un accord et à la capacité de chacun des membres présents à le maintenir, conduisant à penser l'interaction plutôt comme « *poursuivre une guerre froide* » (Winkin citant Goffman, 2001, p. 115)². Dans ce cas, on se rend compte alors qu'une inspection efficace, c'est-à-dire qui performe comme on l'a montré, est une inspection qui passe par une négociation sur les choses à faire, car bloquer la situation est contre-productif³. Alors certes, on observe que les protagonistes font preuve de suffisamment d'ouverture pour se laisser ramener à la prise en compte des difficultés (parfois l'architecte sait que le responsable entreprises dit vrai sur l'état obtenu car il connaît aussi le

¹ L'architecte m'explique comment il l'a compris : « *Il [le responsable entreprises] m'a fait une blague ce matin quand on est allé sur le chantier en partant de la cabane. Parce que tu vois S. [le technicien qui sera chargé par la suite de l'entretien du bâtiment] on l'attend jusqu'à 9h30 tu vois, c'est chiant. On dit 9h00, soit c'est 8h30 et tu prends ton croissant et puis on trace, sauf que lui il arrête pas de papoter quoi. Donc je dis à G. [responsable entreprises] va falloir y aller et puis on va pas papoter toute la journée, va falloir s'activer un peu. Il me dit si si si, on va papoter, en même temps moi, c'est mon métier de vous faire papoter* ».

² Dans un studio, le noteur marque autoritairement un joint de salle de bains à reprendre alors que le responsable entreprises n'est pas d'accord. Quelques minutes après, dans un studio un peu plus loin, le responsable entreprises annule une négociation antérieure et rompt la logique de l'arrangement à propos d'un petit escalier à faire dans un studio qui a une partie en estrade à cause d'une erreur de la part des architectes, en se rabattant sur le cadre réglementaire disant que « ce n'est pas prévu au marché ». Aucune solution ne sera trouvée au moment.

³ D'autres OPR peuvent être beaucoup plus tendues et mener par exemple à une remise en cause des compétences de l'architecte ou à l'inverse à une posture de l'architecte excessivement autoritaire.

budget serré de ce projet) comme inversement à reconnaître que c'est mal fait. Mais c'est aussi, finalement, parce que les causes de désaccord sur la manière de juger de l'état du bâtiment sont peu nombreuses et ne sont disputées qu'à de rares occasions. Retour à l'épreuve perceptive donc.

3/ L'accord sur la perception – l'espace étalon

On a vu autour de la mobilisation du corps qu'une partie de l'épreuve de jugement repose sur des épreuves avec des objets, qui sont des appuis communs pour les épreuves non pas au sens de permettre un discours commun mais là d'éviter de passer par ce registre de la justification (Boltanski, Thévenot, 1991). Un deuxième protagoniste qui a du mal à déplacer une porte vaut pour preuve du défaut de cette porte (l'épreuve perceptive est ainsi aussi épreuve de coordination). La nature de l'épreuve avec les objets permet donc en effet d'installer un accord sur le jugement. Mais l'accord dans la perception est généralisable au-delà des objets et c'est bien ce qui offre son principal soutien au déroulement sans encombres de cette situation pourtant tendue (on le voit dès qu'on ne sait plus comment la résoudre comme dans l'exemple autour de l'escalier). L'épreuve sensorielle suffit à attester et c'est en partie parce que l'inspection s'appuie sur un espace normatif, un espace bien fini¹. Ce qui est une ressource essentielle, car comme avec les objets, personne n'estime pouvoir livrer ce bâtiment sans que les appareils fonctionnent. Un bâtiment bien fini est un bâtiment dont tous les appareils fonctionnent. En effet tout est neuf et on n'a pas à inclure dans la dispute des justifications sur l'usure. Mais autour d'autres épreuves le ressort est identique, et ce même si elles relèvent d'une perception visuelle. Autour de la question esthétique, l'épreuve est finalement réduite à la question des finitions de peintures (certes un joint mal fini de salle de bains fait sale mais il engage la question du dysfonctionnement (fuites et dégradation rapide) avant tout), et tout le monde s'accorde pour noter ce qui accroche l'œil, le choque. Une goutte de peinture jaune sur le sol ou sur un mur d'une autre couleur sera notée. Cette inspection est donc une situation où le régime de justesse, basé sur l'épreuve perceptive, résout la plupart des problèmes.

Ce qui paraît essentiel, c'est la succession qui permet justement que, collectivement, il y ait étalonnement. L'espace permet de créer des étalonnements des jugements et qu'on aboutisse entre l'état attendu de l'architecte (le bâtiment idéal aux finitions parfaites) et l'état actuel de ce jour de la visite. Les premiers studios sont des tests. Se définissent par exemple des « généralités »² décrites une seule fois (à nouveau l'inscription s'offre comme distribution de

¹ On note au passage que même s'il s'agit d'un espace d'habitat le ressort affectif n'a pas sa place dans l'épreuve du jugement. Par contre dans les temps où les protagonistes s'arrêtent, marquent un temps et commentent ce qu'ils voient, ils formulent en effet ce qu'ils pensent des studios, de telle peinture, en terme de plaire ou ne pas plaire. Tous sont intervenus à des moments différents et constatent pour la première dans le cours de la visite la totalité finie du bâtiment, eux aussi, auxquels ils ont pris part.

² Un problème dont on sait à l'avance (par connaissance du chantier) ou dont on finit par pressentir qu'il va se présenter à chaque fois (dans chaque studio).

la mémoire) et permettant une économie à la fois pour celui qui note et à la fois pour ceux qui font (vérifier est un acte de moindre intensité que juger). Ils se servent des récurrences, des répétitions pour réduire ce qui peut être l'objet de dispute car les généralités sont en effet « rangées » dans ce qui fait accord et non plus problème isolé. De la même manière que chacun, suite aux disputes qu'il déclenche ou non, se rend compte de ce qu'il va pouvoir demander/refuser comme niveau de finition. À l'avancée dans l'épreuve donc, les protagonistes *en faisant* s'accordent sur le jugement, ils produisent des étalons. Dans le cours de l'action, connaître pour un protagoniste, car chacun le mobilise dans son jugement, un niveau de finition étalonné, l'aide à mieux repérer et juger des défauts. Car à l'inverse ils peuvent s'extraire de la généralité, négativement s'entend. Prenons un exemple. L'ensemble des placards grince. Ce problème a été très vite repéré. Collectivement, il a été décidé de ne pas le noter en généralité car « *c'est fini et ça fonctionne* » (le bon fonctionnement étant la raison suprême du bâtiment fini, avant le comment, on vient de le mentionner¹). Dans un logement, quelqu'un ouvre le placard et s'arrête, le referme et réouvre, arrêtant le groupe. Le responsable des entreprises rappelle qu'ils grincent tous (l'étalon commun depuis le début de la visite). Plusieurs sont d'accord pour dire que celui-ci grince *trop*. Il fait l'objet d'une réserve (mais ne donne pas lieu à rediscuter la généralité). Au fur et à mesure, chaque microdécision s'ajuste de ce qui se déroule et participe des ajustements suivants. Ainsi se coélabore le jugement de l'espace.

C'est donc dans la situation et sa dynamique interactionnelle que se joue une partie des ressources au régime d'objectivation, et dans la trame négociée qu'elle peut continuer. C'est tout au long du déroulement que s'élabore ce qui finit par être une justesse négociée (un équilibre des choses perdues et gagnées) des décisions d'inscriptions. Cette remarque amène à ce que soient possibles des stratégies liées à l'anticipation de l'action et aux rapports de savoirs, et à ce que d'autres ressources soient également mobilisables, jouant les rapports de positions. Le responsable des entreprises connaît mieux le bâtiment que tout le monde, il est donc en mesure d'accorder une réserve dans un studio afin de se positionner, à l'entrée du studio suivant (qu'il sait problématique), en « ayant accordé ». Plusieurs remarques (« *ça a été fait hier* », « *ça date d'hier soir* ») du responsable des entreprises au cours de la visite font ainsi comprendre qu'il a apprêté l'espace afin de jouer sur la tonalité générale de l'inspection. De la même manière que le fait qu'elle ait lieu juste avant les vacances et non pas après, décision qu'il a fortement appuyée, lui permet d'avoir avec lui des protagonistes disponibles, d'humeur plutôt agréable (un est déjà en vacances et vient ce matin-là à moto...). La gestion du terme de la visite passe par des moments « d'abandon » par rapport à une demande (reconnaître que le mur est mal fini ou inversement accorder qu'il ne pouvait être mieux fait) en espérant pouvoir les mettre à profit plus tard, lors de la discussion autour d'une autre réserve. Ces moments d'abandon trouvent également une explication dans une expression physique concrète. Vérifier l'ensemble des logements, faire et refaire la même chose toute une journée, est une tâche fatigante voire épuisante, requérant une concentration importante (surtout de l'architecte on l'a compris), aussi c'est par fatigue que se fait l'accord

¹ Ce qui n'empêche pourtant pas l'architecte ainsi que d'autres protagonistes de ne pas comprendre que ces placards n'aient pas été installés *correctement*.

mutuel. C'est d'abord le corps qui conduit à vouloir abrégé, aller plus rapidement. « *Tu te fatigues* », « *tu finis par laisser passer plus de choses* », « *tu peux pas toujours lutter* »¹.

Parfois, dernière ressource de l'accord, seul un retour au cadre réglementaire permet de trouver une issue à un problème comme par exemple, le report aux documents techniques. C'est l'aspect réglementaire qui vient dans la situation résoudre les tensions. Les protagonistes réduisent la complexité de l'accord en pouvant se stabiliser sur des objets, mais aussi sur des normes afin de n'avoir pas à s'engager dès le moindre doute dans une dispute commune. L'importance du corps réapparaît alors, car c'est autour de celui de l'inspecteur que se règle le jugement, en assignant une place, ressource spatiale à la formulation d'un jugement objectif². L'architecte, novice on l'a dit lors de ses premières OPR, s'accorde un droit de regard trop étendu et se fait « remettre à sa place ». « *Mr D. ça se juge pas à 2 cm, vous devriez être à deux mètres* », « *Mr D. c'est interdit de s'accroupir* » (au moment où ce dernier regarde la fixation d'un radiateur tête penchée). Cette place et posture conduit finalement à adopter un champ de visibilité « normale » (dans une fiction de ce qui est vu dans le cours d'une activité normale).

« Regarder sous la dernière tablette du placard si c'est peint derrière le tuyau, non ça marche pas » (l'architecte).

Toute une partie législative permet donc de définir les règles du jugement si apparaît en situation l'impossibilité de s'accorder. Étant donné l'ensemble de ce qu'on vient d'analyser, cet appel à des éléments extérieurs est souvent utilisé de façon dissuasive, afin de rappeler à tous les protagonistes que l'on pourrait basculer dans ce régime³, mais parfois aussi, la force de la médiation, désamorce en effet un quelconque doute. L'OPR de 2008 s'annonce depuis le début comme une journée « à conflits » à cause de la peinture des façades (l'élément le plus souvent problématique car le plus visible du bâtiment et auquel les architectes accordent donc une grande importance). Ce jour-là c'est par les façades que commence la visite et le responsable entreprises a anticipé : il arrive avec une règle métallique et une documentation de l'AFNOR⁴. Cette médiation fournit donc un étalon non pas négocié mais normatif du jugement sur les façades, avec trois critères à l'aspect du béton, la planéité, la texture et les teintes. L'utilisation de la règle appliquée en geste expert sur le mur résout la question de la planéité en offrant un écart mesurable (mm), lui-même directement associé à une grille d'acceptation. La texture consiste à juger du « *bullage moyen* », défini en sept niveaux. Pour

¹ Vers la fin de la réception, les corps sont encore mis à l'épreuve différemment. Chacun participe physiquement de l'action en se mettant à aider, en direct, à lever les réserves (untel a en main le pot de couleur rouge, l'autre le jaune...). Dans l'effort, une autre collectivité prend sens et forme.

² Cette importance de la mobilité participe d'ailleurs de la particularité du *noteur*. Physiquement un peu coincé, portant l'ensemble des papiers, il n'est pas « léger » comme l'architecte et ce n'est donc pas lui qui juge le plus.

³ C'est souvent le cas de la mention du CCTP, Cahier des Clauses Techniques Particulières, rédigé avant le démarrage du chantier et qui décrit l'ensemble du bâtiment et fournit entre autres les critères de jugement des finitions. La remarque citée plus haut « ce n'est pas au marché » s'appuie sur ce document. L'escalier n'a pu en effet y être décrit étant donné que la présence effective de cette estrade résulte d'une erreur en cours de chantier !

⁴ Ce document de l'Association Française de Normalisation « *donne des éléments d'appréciation des aspects de surface d'un parement en béton par rapport à un référentiel. Il est basé sur les travaux du CIB – rapport n°24 – et complète utilement le DTU 21 ainsi que le fascicule 65 du CCTG* ».

chaque niveau est donnée la surface maximale d'une bulle (en cm²), une profondeur de bulle, et une surface maximale du bullage général (en %). Se jugent aussi dans la texture, les zones de bullage concentré (nuages de bulles), avec un pourcentage autorisé de ces zones par rapport au bullage moyen. Les défauts localisés, eux, ont une surface maximale liée à un coefficient multiplié par une distance d'observation en mètres. Bref, ce jour-là les visiteurs jugent alors d'un béton « soigné »¹ et non plus d'un état voulu, attendu, obtenu... car ils manient une photographie de référence (traduction des critères mathématiques énoncés), échelle 1 d'un parement de mur, qui permet en effet une comparaison sûre et immédiate à l'œil nu du bien fini ou mal fini de ce mur.

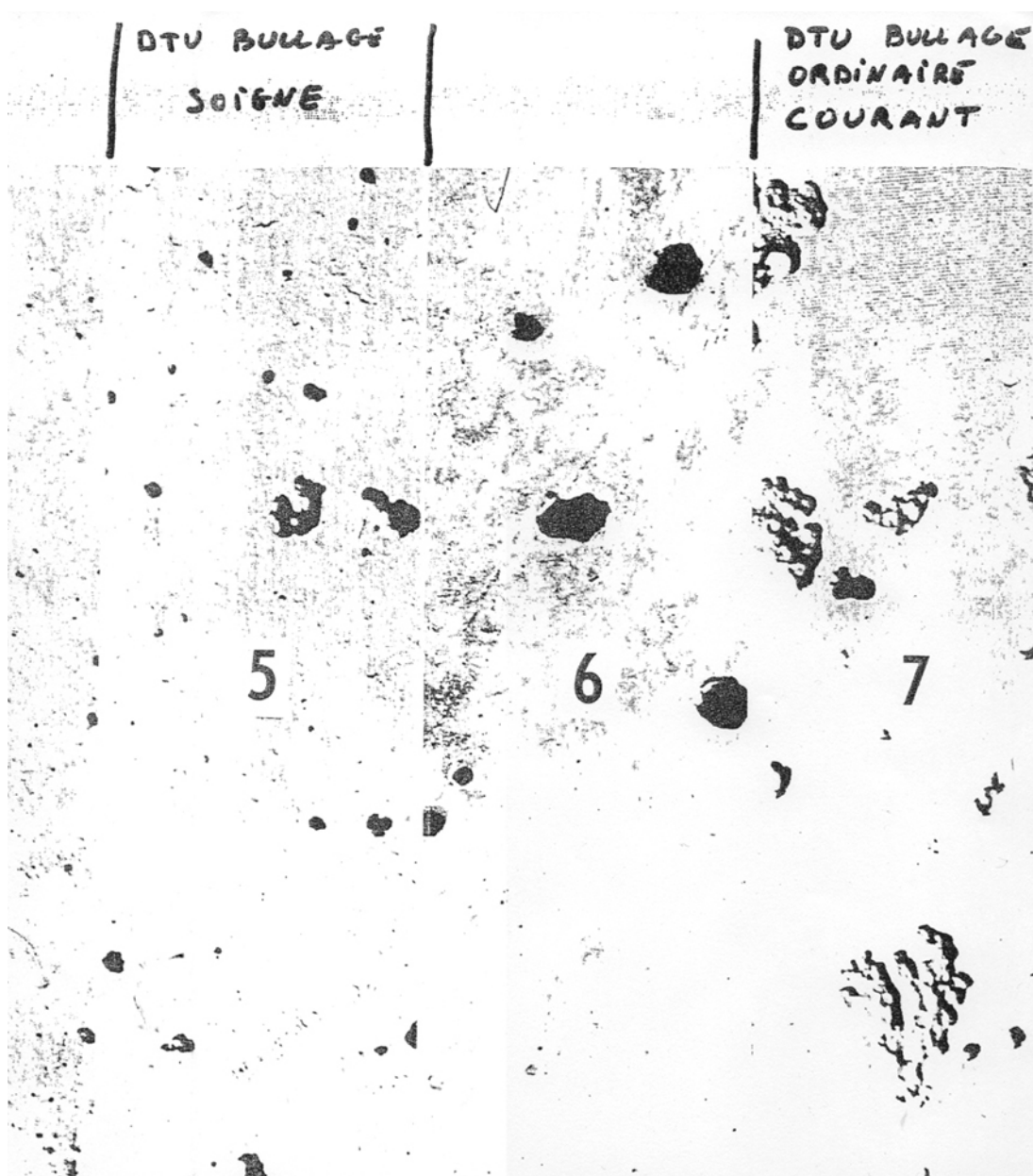


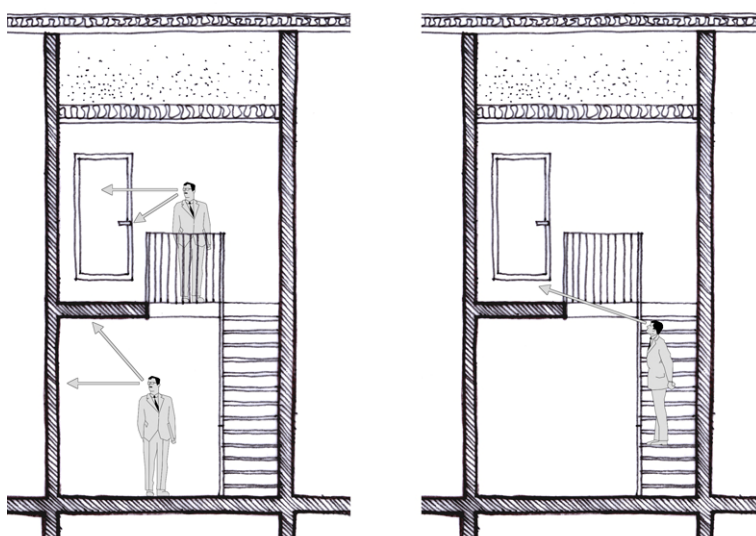
Figure 3. - Extrait des photographies de références que le responsable des entreprises apporte le jour de la visite (OPR 2008).

¹ Soit « E(1) – bullage moyen correspond au niveau de l'échelle 7, surface maximale par bulle 3cm², profondeur 5mm, surface bullage 10% surface totale, bullage concentré= 25% » et une distance entre 2 et 5 mètres et un coefficient entre 3 et 4 ».

Cette explication détaillée permet de revenir à l'architecte qu'on remet à sa place. En effet, l'ensemble de cette documentation réfère un aspect fini à une position de l'observateur. Il existe une bonne distance, celle à laquelle il faut être, pour juger de l'aspect du béton comme de la peinture sur les façades. Cette distance à laquelle se juge la peinture est fonction de sa qualité et de l'obtention possible d'un fini dans sa mise en œuvre, qui fait partie des caractéristiques du produit. C'est donc l'outil de la distance qui s'offre ici comme le principal régulateur de la situation. Distance de l'exercice de l'œil, qui définit son rapprochement possible dont a vu en effet le rôle déterminant. L'œil inspecteur c'est l'œil proche, mais on voit que son contrôle est légalement régulé.

Remettre l'observateur à sa place ce n'est pas contrecarrer son pouvoir de voir, il peut aller voir très proche s'il veut, s'éloigner, se pencher (c'est bien suite à ces actions que l'architecte a les réflexions mais l'action est faite). C'est réduire les places depuis lesquelles son jugement peut être pris en compte, réduire les places performatives. Si en effet à telle distance du mur, le béton est mal fait, il faudra reprendre, sinon non. Il peut très bien être allé le regarder de près et dire qu'il n'est pas bien, si l'autre protagoniste dans la situation est informé de ce cadre réglementaire, il peut introduire le rappel à la position théorique, une force d'opposition au jugement. Ce qui n'exclut pas complètement le contexte. Une inspection reste une visite et la contingence ne peut s'exclure¹. De la même manière, l'espace théorique est à l'épreuve également de celui étalon. Un détail par exemple est mal fini dans le dessous des portes-fenêtres. Théoriquement, il ne serait pas repris car il est hors de la vue standard et nécessite une contorsion relative de l'observateur pour le dénicher (à 2 cm du sol). Pourtant, du fait de l'architecture intérieure des logements (des duplex je le rappelle), ce détail rentre complètement dans le champ de vision à partir du moment où on prend l'escalier. Il est noté en généralité et une solution spécifique est adoptée.

Schéma 4. – À gauche, le détail de finition n'est pas visible. À droite, il le devient.



¹ Rappelant la dimension aléatoire déjà mentionnée, des portes sembleront sales et poussiéreuses en raison d'une lumière rasante à ce moment-là. Une OPR précédente des façades s'était faite par un soleil matinal, rasant également, et fut fatale à l'entreprise.

On peut affirmer, une fois arrivé à ce point de l'analyse, que l'inspection en tant que visite n'est pas *tout voir* (et la situation suivante va le confirmer). La vue, sens de la distance tel qu'il est toujours présenté (et Bessy et Chateauraynaud le nomment expressément ainsi dans son rôle d'éviter l'emprise) est bien aussi ce sens du jugement le plus immédiat et le plus subjectif qui doit faire l'objet d'appuis extérieurs (place, distance) plus nombreux. Ici, éviter l'emprise et revenir à un jugement objectivité (dans une norme de jugement) recourt finalement à l'éloignement de l'œil par le positionnement du corps à des emplacements restreints et à une attitude corporelle.

8. INSPECTER : PERFORMER

Abordons la deuxième situation d'inspection. Cette visite est intéressante, car à la différence des OPR qui visaient à préparer la visite de réception, cette visite est une visite de vérification qui découle des conséquences d'une première visite, toutes deux également inscrites dans un cadre réglementaire. Il s'agit d'une visite de validation de travaux effectuée par un organisme de contrôle agréé (Socotec) à l'école d'architecture de Nantes suite à la visite triennale de la Commission Communale de Sécurité¹ qui juge si l'espace correspond aux normes incendies et évalue les risques (incendie). Il se trouve que cette visite s'est traduite dans un procès-verbal qui a émis « *un avis défavorable à la poursuite de l'exploitation de l'établissement pour le motif suivant : présence de matières combustibles en grande quantité dans les locaux non isolés* »². Cet avis défavorable (qui autorise par exemple le maire à faire fermer l'établissement s'il le juge nécessaire) oblige l'école d'architecture à faire les travaux demandés dans les plus brefs délais, travaux validés, donc, lors de cette visite qui en vérifie définitivement la conformité. Les travaux concernent principalement le système d'isolement du local reprographie et l'augmentation du nombre de détecteurs incendies.

1/ Réduire l'invisible

On a vu tout au long de l'analyse que les réussites de l'œil se préparaient, s'anticipaient, s'entouraient de médiateurs, afin que le visiteur puisse être compétent dans le cours de l'action, que son corps mobilisé et l'intentionnalité de sa perception se conjugue pour assurer des comparaisons, des interprétations, des compréhensions immédiates. On a définitivement

¹ L'école d'architecture de Nantes est soumise à ce type de visite car c'est un bâtiment de type R et de 3^e catégorie. Font partie de cette commission (auparavant départementale) l'adjoint délégué à la sécurité civile (président), un pompier du Service Départemental d'Incendie et de Secours, un policier, un représentant des services municipaux (secrétaire). Lors de la visite de validation, il n'y a qu'une seule personne, un employé de l'organisme agréé.

² Extrait du procès-verbal rédigé par le rapporteur de la commission.

installé les rapports de savoir et la qualité de la chaîne au cœur du visible. Si on reprend d'ailleurs le texte de Michelle Perrot (1988) sur le livre *Le visiteur du pauvre* (intitulé « l'œil du Baron ou le visiteur du pauvre »), il apparaît que le visiteur pour différencier les pauvres (car en plus le « vrai » nécessiteux pourra vouloir cacher sa condition), s'il guide son regard sur place par quelques indices (la qualité du linge à l'époque révélant les revenus d'un foyer), doit surtout réitérer les visites, faire des entretiens par questionnaire très long, afin d'instaurer confiance et surtout inscrire les choses vues (De Gérando préconise qu'il tienne un registre). On s'est également rendu compte dans la première situation d'inspection que c'est sur la perception elle-même (même ressenti dans le geste, même impression de l'œil) que s'ancre en majeure partie l'accord. Dans le cas de cette visite (Socotec à l'école d'architecture), l'épreuve perceptive est totalement réduite mais en même temps, il n'y a pas d'accord à trouver. À nouveau, cette visite ne repose pas sur la seule capacité du regard en situation, voire, en toute logique, c'est la visite qui repose le moins sur l'épreuve perceptive (et donc visuelle), seule façon qu'en une fois, ne connaissant pas l'espace, l'inspecteur puisse y juger du respect des normes de l'espace. Cette épreuve perceptive est à tel point visiblement non cruciale (elle est déjà très rapide) qu'il demande à être guidé par les protagonistes de l'école d'architecture (la responsable logistique et son assistant, chargé de la maintenance¹), sans s'inquiéter donc d'une éventuelle « manipulation », et redisant son incapacité à se repérer dans cette école². Il est donc tout à fait « tranquille » par rapport à ce qu'il va réussir à voir.

D'une part, l'inspecteur a en main le procès-verbal et rapport de visite élaboré par la commission suite à la visite. Ainsi, cette inscription (de même que le carnet A3 précédemment) lui assure un état problématique auquel se référer sans du tout avoir à tout voir. D'autre part, il vient pour vérifier les travaux, contrôler si ce qui a été inscrit a en effet fait l'objet de modifications et si celles-ci sont valides. Le visible à la charge de l'inspecteur est très limité et peut être immédiatement comparé à une norme référente, dont il a connaissance. En fait, l'inspection trouve sa performance dans la réduction de l'épreuve perceptive à la charge du corps des inspecteurs, en ayant segmenté le visible par morceaux distincts, avec à chaque fois un individu précis chargé de vérifier tel morceau. Ainsi en effet l'épreuve perceptive n'est plus guère contingentée par une fatigue du corps comme ci-dessus par exemple. Mais surtout, s'il n'est pas inquiet et que l'enjeu dans cet exercice du regard lui paraît si faible, c'est parce qu'il est contrecarré en amont. Il sait qu'on ne lui cachera pas quelque chose, car de la même manière que tout à l'heure, les visites d'inspection distribuent de la responsabilité (la responsabilité des reprises). « *On a eu une démarche très transparente, parce que c'est pas notre intention et puis c'est pas le but, parce qu'on engage la responsabilité du directeur de l'établissement, parce qu'ils ont toujours, en fait, une réserve qu'est : on a visité les locaux qu'on nous a montrés* »³. Un incendie qui se déclarerait

¹ Les analyses de cette situation sont en effet basées sur un entretien avec la responsable logistique, avec laquelle je reviens aussi sur la visite triennale de la commission, ainsi que sur ma participation à la visite de l'organisme de contrôle.

² En ça il révèle clairement sa non connaissance familière des lieux, car quiconque a dû aller un jour dans cette école sait qu'il faut quelques jours ou semaines pour s'y repérer.

³ Extrait de l'entretien avec la responsable logistique.

dans une partie non visitée rendrait le chef d'établissement responsable, ce qui ne pourrait être le cas dans une partie visitée, où les travaux ont bien été effectués. C'est donc légalement - ce cadre réglementaire étant totalement indépendant de la configuration particulière de l'espace, de la situation, du contexte - qu'est rendu impossible le fait de cacher des parties à l'inspecteur, alors même que cette école s'y prêterait spécialement bien.

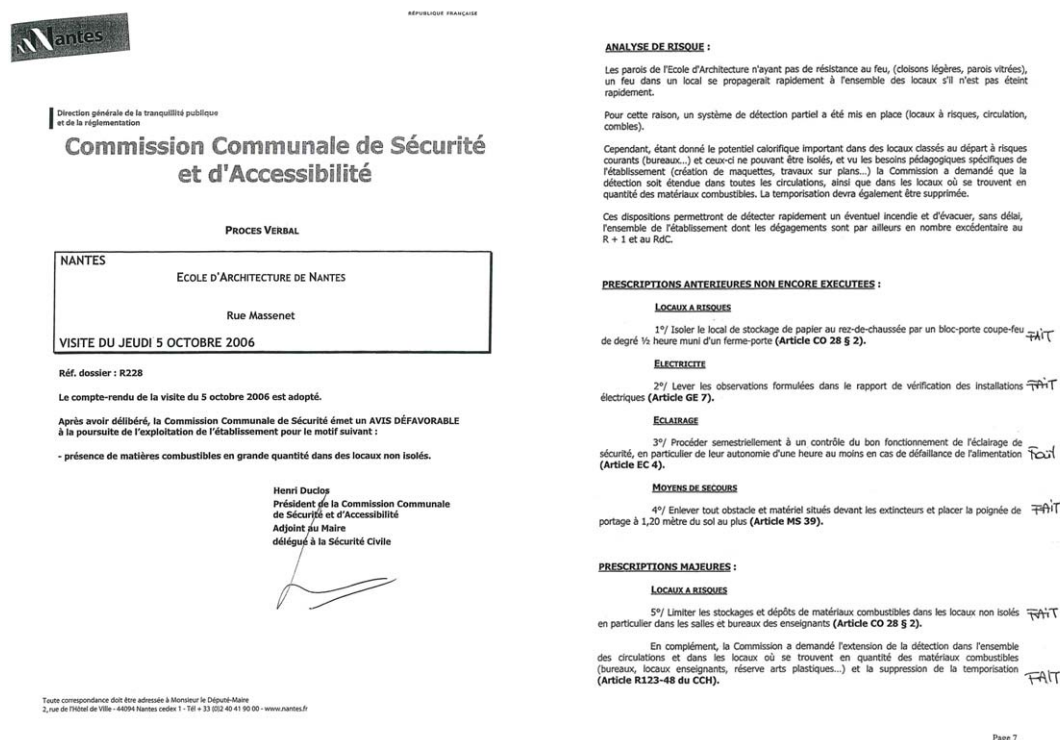
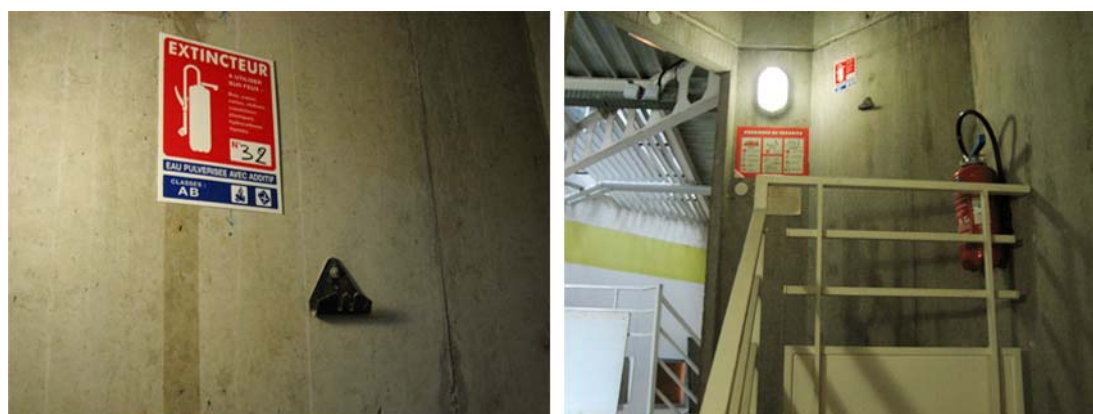


Figure 4. – À gauche le procès-verbal. À droite, une page du rapport joint au procès-verbal. La responsable logistique s'en sert pour suivre ce qu'ils ont à faire (fait écrit à la main en bout de ligne).

Ce jour-là finalement c'est l'ouïe qui sera mobilisée. Après avoir déclenché l'alarme en obturant un détecteur avec une perche, l'inspecteur fait très vite le tour du premier étage sous les mezzanines (là où il avait été demandé de rajouter des détecteurs car à la suite de la visite triennale ces espaces de travail en plateaux libres avaient été déclarés comme « circulation » et donc soumis à d'autres normes). Il vérifie qu'il n'y a pas d'endroits dans l'ombre (où on n'entendrait pas l'alarme) et juge donc d'un niveau sonore normalement audible. Il finit par dire qu'il y a des endroits où on n'entend pratiquement rien. C'est donc le corps de l'inspecteur l'unique étalon (il circule tout seul¹). L'enjeu principal est à nouveau sur le document lui-même, ce qui s'y inscrit ou pas. L'inspecteur est inspecteur parce qu'un cadre le fait inspecteur et que les conséquences de sa perception sont encadrées légalement. Ce n'est pas un *droit de regard* au sens strict, ou le droit lui assure d'aller partout, mais bien à nouveau l'efficacité qui importe. Et on remarque que la performance de l'inspection se distribue non pas seulement dans les suites de la visite mais également avant qu'elle ait lieu. Souvent, en prévision d'une visite, des individus chercheront à résoudre le problème (d'où

¹ Mis à part que je le suis.

l'évidence qu'une partie de l'exercice du pouvoir tient à la subjectivité individuelle et non pas dans la contrainte physique, ou légale (Foucault)¹. En ce sens, l'inspection prendrait sa dimension panoptique (se savoir potentiellement surveillé ôtant la nécessité de surveiller). La force de l'inspecteur est de faire agir avant même d'avoir entamé la visite et vu quoi que ce soit (la responsable logistique qui anticipe comme précédemment), et ensuite, de contraindre à engager des actions par le pouvoir d'inscription. La responsable logistique se retrouve en effet avec la nécessité d'agir sur les comportements, c'est sur elle finalement qu'est reportée la performance de la visite (je rappelle que la capacité de gestion a été fortement mise en cause). Elle voudrait une personne en plus (un surveillant humain) pour « *fliquer de manière plus importante* »². L'organisme agréé, lui, croit plus aux détecteurs, alarmes et autres objets techniques. Elle est en désaccord sur ces préconisations qui ne permettent pas de « charger » ou faire « gagner en réalité » son programme (Latour, 2006). Elle instrumente alors la visite pour agir sur les comportements. Dans un mail, on retrouve par exemple (après avoir impliqué le collectif par un « *Merci à chacune et chacun de respecter ces règles et notre espace commun à tous* ») : « *Ces règles, applicables dès maintenant, sont la condition pour lever les réserves de la commission locale de sécurité* »³.



Photographies 1 et 2. – À la suite de la visite il a fallu redescendre tous les extincteurs. Le personnel de l'école laisse les crochets, pour preuve (clichés de l'auteur, 2007).

L'inspection crée ainsi des nouvelles réalités et des évolutions des règles d'usages de l'espace. Une inspection se caractérise avant tout par la capacité de cette visite à produire un nouvel agencement spatial⁴ : promulgation d'endroits inaccessibles (la voie pompiers), de nouveaux objets (des objets « report de présence » comme un gros bout de bois empêchant que l'on se gare sur la voie pompiers...), de nouvelles valeurs spatiales (la forme matérielle est appréhendée à partir d'une nouvelle lecture en termes de danger), d'une nouvelle délimitation des comportements. Certains sont maintenant à risques comme se mettre devant

¹ C'est également ce que « sait » l'administration, comme lorsque l'« *avis de passage* » de l'inspecteur pour la redevance audiovisuelle inclue une déclaration « rectificative » pour régulariser sa situation...

² Entretien avec la responsable logistique ENSA Nantes.

³ Extraits d'un mail envoyé par l'interviewée aux personnels administratifs et enseignants.

⁴ C'est après avoir eu connaissance de l'existence de cette visite que certains signes repérés depuis quelques semaines au détour de ma fréquentation quotidienne de l'école d'architecture se sont éclairés : des mails signalant certains mauvais comportements, de nouveaux panneaux d'interdiction, des rumeurs sur des problèmes de budgets, des critiques formulées sur la présence gênante d'une benne (sur la voie d'accès voitures) de plus continuellement alimentée par un employé...

les sorties de secours ou dans les escaliers, promus évacuateurs et non plus seulement circulatoires. La performance de la visite se mesure à l'aune des nouvelles réalités dans son sillage.



Photographies 3 et 4. – Nouvelles inscriptions (clichés de l'auteur, 2007).

2/ L'autorité en exercice – l'espace conforme

Cette inspection ne vise pas la compréhension de l'espace mais sa transformation en un espace conforme. Les positions hiérarchiques sont alors très marquées, car pour formuler ce jugement sur la conformité, l'inspecteur n'a pas besoin de s'appuyer sur les occupants des lieux. Précédemment, l'architecte connaissait les difficultés du chantier et pouvait les prendre en compte dans la formulation du jugement. L'inspecteur, là, n'en a pas connaissance, et n'a pas à en prendre connaissance dans son travail de jugement, ni de preuve. Il est affranchi de cette contingence du fonctionnement habituel, du contexte, des spécificités de l'espace et de son usage, et c'est ce qui lui permet d'être autoritaire et d'imposer son jugement et les actes qui en découlent. La situation se révèle en effet très inégale, loin de faire apparaître de la négociation. Lors du déplacement en commun, la responsable logistique est confrontée au fait de faire un monologue. Elle se retrouve à essayer de justifier l'état de l'espace (notamment en ramenant les protagonistes absents que sont les étudiants car le visible est le résultat de leurs activités « *ils m'ont rajouté ça* », « *ils n'ont pas compris comment...* ») mais « dans le vent », car l'inspecteur regarde strictement ce qu'il a à voir (il est quasiment muet tout le temps). Elle accompagne son discours de gestes indiquant les panneaux qu'ils ont placés pour rappeler l'interdiction de déposer des objets. Mais on se rend facilement compte qu'ils ne portent pas du tout leur attention sur les mêmes éléments, et que si elle essaye de ramener l'attention de l'inspecteur à des objets, lui ne lâche pas son dispositif de vision lui assurant tant une extraction du visible qu'une interprétation des éléments pertinents. Comme quand par exemple elle lui dit « *que voulez-vous !* » devant un tas de matériau, et qu'il lui fait part de son désintéressement total par cette simple remarque « *c'est en métal* » (et donc non inflammable). À l'inverse de la visite immobilière et de la posture de l'agent dont chaque phrase, affirmation, interprétation de l'espace peut être reprise par le visiteur et dévier son jugement en cours, l'inspection fait des protagonistes de simples défenseurs de l'espace visité. Elle évacue de la formulation du

jugement les discours autres sur l'espace, notamment celui associé au régime familial, des occupants des lieux¹ (précédemment, les auteurs n'auraient vraisemblablement pas réussi à évacuer Tschumi de cette manière dans la visite par exemple). À la fin de la visite, l'inspecteur rentre dans une pièce où l'attendaient la responsable logistique et son assistant, les informant qu'il est « obligé » de noter ces zones d'ombre au procès-verbal. Ils ne répondent pas (ne peuvent répondre à ça). Il est trop tard pour installer la dispute. L'autorité hiérarchique s'exerce, il n'a pas à entrer dans une controverse alors même que son jugement sur l'espace apparaît très injuste aux gestionnaires de l'espace visité. On retrouve à nouveau une question de rapports de savoir en situation, mais qui là recouvre (homologie) les rapports de positions. Pour la responsable logistique, ces inspecteurs se contredisent comme lorsqu'ils ont demandé à la visite triennale d'enlever la temporisation² exigée trois ans plus tôt à la suite de la visite de cette époque. Elle s'explique en disant « *c'est dans les textes, mais les textes, nous, on les a pas* »³. Le cadre légal, sans même avoir à présenter les « pièces » comme dans l'inspection ci-dessus, vient tout justifier, se passant d'un accord. Y compris enrégimenter le vu (c'est finalement quand même aussi l'œil qui juge), en faisant par exemple des circonstances, alors même qu'ils ne veulent pas les prendre en compte, des preuves aggravantes (mécanisme déjà constaté) : lors de la visite, il restait les restes d'un repas pour fêter la fin d'un travail visiblement, tel qu'elle le raconte, les visiteurs buttaient sur cette table en sortant de l'amphithéâtre.

Dans une telle structure d'expérience, le cadre (Goffman) n'est pas négociable dans la situation par les personnes à qui incombera la responsabilité (surtout financière) des actions. Il reste bien sûr que la contingence de la visite est toujours ambivalente, instrumentalisable dans les deux sens. Si, en effet, les inspecteurs se servent de l'état constaté ce jour-là, il se trouve que la responsable logistique fait de nécessité vertu en blaguant autour du fait que c'est finalement un peu stupide pour eux de ne pas connaître le fonctionnement de l'école. Ils sont venus au mois d'octobre juste après la rentrée et ce n'est pas du tout une période de remise de travaux. L'école est donc dans un état plutôt présentable finalement. Mais on l'a vu c'est la question de la responsabilité qui réduit immédiatement les actions possibles de résistance. C'est un peu différent quand la responsabilité est autrement engagée (comme dans la situation précédente). C'est-à-dire quand, à la question de l'espace conforme, ne se surajoute pas comme dans ce cas, qui est vraisemblablement un « cas limite » pour cette raison, l'espace *sécuré*. C'est avant tout parce qu'il s'agit de l'espace *sécuré* que les positions hiérarchiques sont aussi possiblement affirmées et non négociées. À cette raison supérieure en effet de la sécurité ne peut être opposée la spécificité de la forme de l'espace concerné. Peu importe l'histoire particulière, il *doit* se conformer aux normes.

¹ Dans l'entretien à propos de la visite triennale la responsable logistique rapportera souvent leur mutisme et désintérêt devant les différents arguments présentés concernant par exemple soit la situation générale de l'école (le déménagement dans un an), soit la spécificité des enseignements.

² La temporisation est le délai entre l'alarme technique et l'alarme générale qui fera évacuer le bâtiment. Elle permet d'aller vérifier à l'endroit du déclenchement s'il y a effectivement un problème.

³ Extrait de l'entretien avec la responsable logistique.

9. CONCLUSION : VOIR, UN ACCOMPLISSEMENT PRATIQUE

Il faut stabiliser les acquis de cette analyse autour des performances des visiteurs, de ce que renseigne cette volonté de s'attacher au voir en situation. La visite *intelligente* est toujours « guidée » car il faut que soient extraits (traduits) des éléments du visible. Que ce soit par des médiations, par un dispositif de vision en amont qui instruit différemment le rapport à l'espace visité, ou par un guide, coprésent (humain). Toutes ces situations étudiées révèlent le travail nécessaire pour réussir à voir, qu'on peut considérer vraiment comme une épreuve pragmatique chaque fois fragile.

La faiblesse de l'œil est aussi à mettre au compte de l'inefficacité à chercher à le tromper, l'illusionner ou le convaincre. Les analyses n'ont pas souvent cette symétrie. L'œil est concurrencé, sur un corps lui-même éprouvé (d'où le report sur des dispositifs non incarnés). On voit, avec l'agent immobilier, que c'est le sens de la première impression, plus facilement influençable. On va finir sur un dernier exemple qui nous paraît intéressant en reprenant le domaine professionnel des OPR. Dans la situation l'inspecteur peut révéler peu d'acuité visuelle, voire être pris à son propre piège. Tout comme viser à tromper sa perception peut prendre des formes variées. L'architecte de la situation précédente me rapporte ainsi une visite de conformité du permis de construire pour un projet de logements. Depuis le départ, le sous-sol est problématique, il faut 27 places, quand les dimensions n'en permettent que 25 de largeur réglementaire. Il a donc été décidé de faire 27 places avec certaines qui ne font que deux mètres de large, sur lesquelles il est presque impossible de se garer. C'est ici que se situe la faille argumentative. Pour le jour de la visite, maîtrise d'œuvre et d'ouvrage s'accordent préalablement et garent deux petites voitures (une mini et une twingo) côte à côte sur ces deux places trop peu larges. À l'entrée au sous-sol, les représentants de l'espace sont cinq à être présents, ils parlent et donnent à l'inspecteur (lui seul) le nombre réglementaire de places. Regardant le plan - qui laisse apparaître en effet 27 places (entre traits) et il est assez difficile de discerner à cette échelle une place de 2,4 m d'une de 2,00 m sur un plan non coté - l'inspecteur se déplace à peine et jette un œil rapide sur le parking. Les deux voitures sont à l'autre bout, il n'ira même pas regarder et ne constatera pas qu'il est donc visiblement possible de se garer sur ces places de parking.

À aucun moment cet inspecteur n'a constitué d'indices d'un défaut, d'un problème. Dans l'espace, le « décor » mis en place par la maîtrise d'œuvre et maîtrise d'ouvrage (des fausses voitures n'appartenant pas à des résidents mais vraiment garées) n'a pas à prouver de son efficacité. Dans cette situation, l'absence d'objectifs au regard, la confiance en la médiation (juste mais fausse suivant qu'on adopte le point de vue numérique ou le point de vue strictement réglementaire), trompent l'inspecteur dont la perception directe est incompétente (on se permet de penser que le stratagème aurait marché jusqu'au bout, car comment aurait-il pu penser qu'il s'agissait de fausses voitures ?). Le regard n'est pas un bon moyen de contrôle. Dès que l'inspecteur n'empêche pas de rendre invisible, ses garanties semblent aléatoires. Ainsi, c'est bien plutôt anticiper, distraire, détourner l'attention, qui se présente, dans des situations de coprésence, comme des embûches au regard inquisiteur, au regard de contrôle, que des logiques d'opposition comme cacher, ou encore illusionner la perception

elle-même. De même d'ailleurs que c'est toujours la distance qui apparaît cruciale dans ces possibilités d'illusion. On peut remobiliser l'importance de la place du visiteur dans le panorama, tout comme on connaît l'astuce des maisons témoins qui présentent des meubles plus petits qu'en réalité pour faire croire les pièces plus spacieuses, ce qui oblige à restreindre l'accès proche aux meubles, afin de ne pas révéler le subterfuge. Les choses ne sont pas « *par nature soi visible, soit invisibles* » comme le rappelle Cyril Lemieux mais « *il convient d'insister sur le fait que l'action de voir et le fait d'être vu sont des processus ou, comme le disent les ethnométhodologues, des accomplissements pratiques continus [...] La visibilité doit toujours se comprendre en terme graduels de plus ou moins, et non pas à travers l'alternative de tout ou rien* » (2008, p. 135).

Le regard « s'éduque », en augmentant par l'expérience la capacité à reconnaître, à voir plus rapidement, à interpréter avec plus de sûreté, et donc toujours dans la relation à l'environnement ou dans les interactions sociales, et non pas expliqué comme un savoir mental plus individuel. Le regard peut en effet par exemple être ingénieux quand, avec l'expérience pratique acquise, le bricoleur verra comment assembler telles pièces ou réparer tel objet. Le regard s'exerce dans l'exercice. C'est ce qui permet au sociologue de reconnaître immédiatement par exemple un hall HLM d'un hall privé et de savoir comment en être sûr, de savoir trouver la preuve (à l'inverse des étudiants). C'est aussi la manière dont le visiteur déploie et chaîne ce savoir acquis par l'épreuve perceptive dont on pense avoir démontré toute l'importance, avec des instruments, des savoirs, des médiateurs. Si le regard est plus clairvoyant c'est donc autant par rapport à ce à quoi il arrive à s'accrocher, se raccorder. Ainsi le regard est *conduit* au moins autant que *construit*. On est par exemple parfois très étonné de la contextualité de ce vers quoi se porte l'attention visuelle (voir partout le modèle de voiture qu'un ami vient tout juste d'acheter), un, premier « niveau » du regard qui relève d'une focalisation mentale circonstancielle, sans cesse émergente, d'une préoccupation qui conduit le regard vers des foyers d'attention. Aussi il faut en effet non pas seulement s'attacher au *faire voir* d'une certaine manière à un individu (lui imposer une manière de voir avec le *must* que serait l'expérience touristique) mais aussi à ce qui lui permet de *réussir à voir*. On veut alors reconsidérer cette question de la construction du regard par celle des représentations mentales, ces filtres ou couches culturelles et sociales qui informent le regard et sont souvent analysées en terme de construction et assimilées à une structure rigide incorporée par l'individu, qui sans cesse serait agissante dans les regards qu'il porte. Le regard est bien sûr « socioculturel » (cf. le travail de Sauvageot déjà mentionné), et le paysage est par exemple un objet richement documenté de ce point de vue, mais on tend à penser que le voir *in situ*, le moment de l'action visuelle comme accomplissement du visible (Lemieux met en valeur la mobilisation et tout le travail pratique nécessaire à rendre visible et dans ce chapitre III les exemples ont été nombreux) - car voir est toujours situé - est beaucoup plus *ouvert* à de multiples interventions d'interprétants. Le « *poids des expériences antérieures* » et « *l'inertie* » dans la construction du regard (Piette, 1996, p. 43) - qui met en question évidemment le travail du chercheur lui-même dans la manière dont ses idées théoriques lui « font » voir ce qu'il dit observer - est trop souvent une certitude alors que, comme ce chapitre a cherché à le faire valoir, l'importance du corps et du

moment de l'action dans la compréhension et la connaissance sont déterminantes (une représentation est plus « facilement » dénonçable). Comme le mentionne Bessy et Chateauraynaud « *le privilège accordé, depuis Durkheim, aux représentations "symboliques", aux formes sociales qui lient les sujets, n'a fait que repousser encore plus loin l'accès aux modalités de l'expérience et aux façons dont elles alimentent les dites "représentations", les façonnent ou les déforment* » (1995, p. 274). Nathalie Heinich, dans le récent ouvrage *La fabrique du patrimoine* (2009), où la question de la construction du regard collectif est son fil directeur, opère un rééquilibrage intéressant du fait de l'objet étudié, entre le temps sur le terrain (la visite des chercheurs de l'Inventaire) et les procédures partagées (guides méthodologiques) bornant en amont le regard en exercice (les séries d'inscriptions auxquelles ils procèdent permettant que ce regard perdure et s'objective dans des traces). Pour elle, la mise en présence (*hic et nunc* d'un individu avec un objet) équivaut au « *goulot d'un sablier* », y compris dans des cas de transmission et de partage avec des pairs sur le terrain (p. 130) qui conduisent à objectiver son regard pour autrui (p. 137). La volonté dans ce travail de remonter la chaîne des valeurs partageables du patrimoine tend à montrer les logiques « collectives » même si l'auteur signale que l'émotion, indissociable de l'expérience patrimoniale des profanes, peut être partagée par les experts, et que en situation l'objet lui-même peut créer l'intérêt (c'est le cas de la borne Michelin, exemple finalement mis en exergue tout au long de l'ouvrage). Sur le terrain d'ailleurs, leur regard est conduit par le cadastre napoléonien, par des détails qui leur apparaissent originaux. Son travail confirme que la visite sur le terrain, comme le font ces inspecteurs, relève bien d'un engagement particulier (ces inspecteurs en promenade voient-ils ces bâtiments et pensent-ils toujours à leur conservation possible ?). Mais ici, c'est donc le « goulot » pourrait-on dire qui est étudié, et sorti de la question des seuls experts ou de la fabrique du patrimoine, on tend évidemment à accorder plus de « force » à cette transmission sur le terrain. À étudier la visite, il faut insister sur le fait qu'on ne peut faire de rapport trop immédiat entre temporalité de l'expérience et quantité de savoir, entre véracité de ce savoir et ses effets. La visite comme moyen de connaissance a des forces indéniables. Ce savoir issu de l'expérience vécue il faut le placer du côté du vérifié et non pas du vrai, du passage d'un état à un autre, car penser que le visiteur ne voit pas c'est penser que la vérité préexiste à l'expérience (Dewey, 2005). L'importance de ce savoir émergent, sa capacité à redistribuer les connaissances et ce dans des temps de transmission collective c'est l'objet du chapitre suivant.

Chapitre IV. Structure et dynamiques de l'expérience : éprouver en commun

Le chapitre précédent a été consacré au visiteur et à ses compétences pour la réussite de l'action, dans différentes situations, différentes configurations de visite. La visite est une découverte qui repose sur une organisation (qu'elle soit le fait du visiteur lui-même ou d'un intermédiaire comme un agent immobilier) destinée à en assurer la maîtrise, c'est-à-dire visant principalement à assurer un contrôle de (sur) ce qui se déroule au moment. Avant de consacrer ce nouveau chapitre « éprouver en commun » au visiteur et à ce qui se déroule quand ce dernier se « glisse » dans une organisation collective, on va dans un préambule montrer la vulnérabilité de cette expérience, et ce parce que la visite tend à être considérée plutôt comme une forme réglée, routinière.

1. PREAMBULE : NICOLAS ET LA DALLE, LA VISITE UNE « AVENTURE DE FRANCHISSEMENT »¹

Les visites d'hommes politiques font l'objet d'une conception (on nomme ainsi le travail en amont des organisateurs) routinisée appuyée sur un savoir-faire lui-même rôdé. Nicolas Mariot démontre par exemple dans son ouvrage *Bains de foule* (2006) la quasi impossibilité de l'échec d'une visite présidentielle. Dans ce préambule, on va revenir sur deux visites de Nicolas Sarkozy, ainsi que sur leurs conséquences, afin de justement garder en tête la visite comme un espace-temps particulier, potentiellement périlleux.

– Le système visites - une remise en jeu dans la réalisation

Il faut remonter vers le milieu de l'année 2005 au moment où Nicolas Sarkozy n'était donc pas président mais ministre de l'Intérieur. Le 20 juin, au lendemain de la mort d'un enfant de 11 ans, il se rend à la Courneuve. Il y déclare « *Les voyous vont disparaître, je mettrai les effectifs qu'il faut, mais on nettoiera la Cité des 4000* »² et la presse rapporte sa formule choc à l'adresse de la famille de la victime : « *nettoyer [le quartier] au kärcher* ». Les réactions sont vives et nombreuses³ à l'encontre de ces propos jugés inacceptables, obligeant Nicolas Sarkozy à les justifier (à la télévision) quelques jours plus tard. Cette visite est donc

¹ Reprise de l'intitulé de la troisième partie du dernier ouvrage de Michel Lussault (2009).

² *Le Monde*, 21 juin 2005.

³ La Ligue des droits de l'homme, l'Union syndicale des magistrats, le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (Mrap), et des élus et personnalités de la gauche.

fortement médiatisée et bouleverse profondément l'opinion. Mais sa durée de vie est telle car elle est transformée, quelques mois plus tard, en *précédent* suite au déroulement d'une autre visite de Nicolas Sarkozy le 25 octobre à Argenteuil. Cette visite, qui a lieu tard le soir, est rapportée de manière très proche par les principaux journaux télévisés dès le lendemain¹. La « nouveauté » de cette visite c'est la façon dont la population locale, les habitants, arrivent à renverser ce moment. Alors même que le vivat bénéficie d'un crédit conséquent - les huées n'enrayent pas les compte rendus des journalistes (Mariot, 2006, p. 70), ce qui explique si on suit Mariot l'adhésion toujours constatée (et rapportée dans la presse), là, l'accueil est si clairement hostile qu'il conduit à fonder de nouvelles expressions comme « accueil musclé », « accueil rugueux ». Les images diffusées montrent des jeunes du quartier réunis derrière un garde-corps, en hauteur, qui sifflent, insultent Nicolas Sarkozy et lui lancent des projectiles divers, et le ministre de l'Intérieur qui se voûte pour se protéger sous les parapluies et les « *fameuses valises en kevlar* » brandies par ses gardes du corps. En plus de cette scène, les journaux télévisés rendent compte d'une nouvelle « sortie de piste » de vocabulaire, ce qui est très probablement lié au cadre d'interprétation produit par la précédente visite évoquée ci-dessus. Nicolas Sarkozy, en bas d'un immeuble, dit : « *Hein ? Vous en avez assez hein ? Vous avez assez de cette bande de racaille* [il fait un geste du bras derrière lui] *bah on va vous en débarrasser* ». Le mot racaille provoque des réactions similaires dans l'opinion à celui de *kärcher*. Deux autres points, importants pour cette analyse de part leur teneur « prédictive », sont parfois évoqués : le fait que Nicolas Sarkozy a dialogué avec des jeunes en fin de visite et « *il leur a promis de revenir le mois prochain avec des propositions s'ils adoptent de bonnes manières* » et puis ses propres déclarations le lendemain (cherchant vraisemblablement à anticiper les échos de la visite) : « *puisque ma visite a tant plu, j'y retournerai* », « *Nicolas Sarkozy continuera d'aller systématiquement dans les quartiers les plus difficiles [...] et notamment il retournera à Argenteuil* ».

Nous mentionnions le rôle du précédent (avec *kärcher*) dans la retransmission des faits car une autre version de cette visite, diffusée quelques jours plus tard le 6 novembre dans l'émission *Arrêts sur images*², tend à démontrer comme abusives les versions des journaux télévisés. Cet autre compte rendu s'attache à rapprocher l'attitude de Sarkozy de la bonne manière de se comporter en visite, à savoir qu'il a passé plus de temps et discuté avec des gens (Mariot, p. 243). Une demi-heure à trois quarts d'heure en bas d'une cage d'escalier puis, plus tard, encore une demi-heure avec des jeunes qui l'ont interpellé au moment où il rentrait dans sa voiture. Deux nouveaux témoins apparaissent. Tout d'abord le gardien de l'immeuble qui remet la phrase de Sarkozy en contexte et affirme qu'il reprend les termes prononcés en premier par une habitante (ainsi, là où on aurait plutôt opté pour un manque de sens interactionnel il deviendrait victime de son sens interactionnel). Et ensuite Tarek, un

¹ On s'appuie sur les journaux télévisés des principales chaînes nationales disponibles aux liens suivants : http://www.dailymotion.com/tag/argenteuil/video/x1zo02_argenteuil-tf1_blog http://www.dailymotion.com/tag/argenteuil/video/x1zny6_argenteuil-france-3_blog http://www.dailymotion.com/tag/argenteuil/video/x1znun_argenteuil-25-octobre-2005_blog [consultés en juillet 2007].

² Émission de D. Schneidermann qui se positionnait comme une critique de la télévision. http://www.dailymotion.com/video/xxplh_le-vrai-vrai-sarkozy [consulté en juillet 2007].

jeune qui va entrer dans la vie de Sarkozy ce jour-là. Ce travail d'enquête plus approfondi est un enjeu important parce que cette visite du 25 octobre à Argenteuil prend une portée particulière avec la suite des événements. Le 27 octobre, deux jours après donc, deux jeunes meurent brûlés dans un transformateur alors qu'ils cherchaient à échapper à un contrôle de police pour ne pas rentrer trop tard chez eux. Des troubles (incendies) surviennent dans le quartier face auxquels, pour la première fois, le ministre de l'Intérieur, ordonne le règlement des violences par la force. Les affrontements qui en découlent (qu'on ne retracera pas ici) déclenchent la période des « émeutes de l'automne 2005 », le « *plus grand mouvement de révolte violent qu'a subi la France métropolitaine depuis plus de 30 ans* »¹. À la visite hostile à Nicolas Sarkozy est alors attribué un sens supplémentaire, elle a rendu visible les tensions et les malaises dans les quartiers de banlieue. En deux visites finalement, les difficultés d'un homme politique avec la jeunesse des banlieues sont devenues flagrantes.

Ici, le public est un public médiatique. C'est l'expérience de visites médiates qu'il fait. Mais cet exemple montre que les visites forment un système, que le déroulement de l'une influe sur le déroulement de la suivante, qu'une expérience cadre celles qui vont suivre². Il montre que l'expérience est fabriquée par ce qui se déroule au moment, comme par les récits qui la stabilisent, l'entérinent, la réactivent, qui font qu'elle est reprise dans une histoire plus globale. En ce sens, la visite politique met particulièrement en évidence, car très médiatisée, la puissance des « collatéraux » (une visite peut se restituer et se restitue sous des formes et des médias multiples). *Kärcher* et *racaille* employés à quelques mois d'intervalle, tous les deux en banlieue, vont devenir extrêmement célèbres, définitivement attachés à la personnalité de Nicolas Sarkozy dont ils prouvent le caractère violent, injurieux. Ils vont être l'objet de très nombreuses productions sur la banlieue y compris par ses habitants³ et rentrer définitivement dans l'univers sémantique et visuel de ces quartiers, au-delà de la Courneuve et d'Argenteuil. Ce sont par exemple deux entrées du récent *Dictionnaire des banlieues* et la définition du mot « *kärcher* » laisse entendre la force de son détournement. Suite à cette visite « *l'entreprise a rappelé [dans un communiqué de presse] que Kärcher® est une marque déposée [...] et que le groupe dispose de droits exclusifs sur l'emploi de cette dénomination* »⁴. Ainsi, au cours d'une visite, éphémère et durable se côtoient. La visite est un espace-temps particulier pouvant se singulariser fortement (du fait comme on l'a vu d'une nouveauté de l'évènement) tout en étant intégrée dans une succession d'expériences. Chaque visite doit à la fois beaucoup à la précédente tout en pouvant à la fois, dans l'aventure indéniable de son déroulement, soit réorienter légèrement la réalisation prochaine, soit parfois constituer un nouveau précédent, affectant de manière durable les lieux, leur statut,

¹ Sous la direction de B. Giblin, *Dictionnaire des banlieues*, Larousse, 2009, p.161 (définition « émeutes »).

² Dans l'introduction de *Les sens du public* (2003), Cefaï et Pasquier font part de cet aspect à propos de la réception de séries télévisées (p. 46)

³ Cette phrase « *vous en avez assez de cette bande de racaille* » va circuler abondamment, évidemment sur Internet. On retrouve cet extrait du journal télévisé par exemple en introduction d'une chanson de rap, comme on avait pu avoir « le bruit et l'odeur » du groupe Zebda bâti autour d'une citation de Jacques Chirac http://www.dailymotion.com/tag/argenteuil/video/x27ze2_sarko-argenteuil-city_creation [consulté juillet 2007].

⁴ Sous la direction de Béatrice Giblin, « *Kärcher* » (pp. 251-252) et « *Racaille* » (p. 351), Larousse, 2009.

les protagonistes de l'évènement. Pour se rendre compte de cette force de la visite à spatialiser, à territorialiser des actes (y compris de langage), à fabriquer une mémoire des lieux (produire des images collectives), il faut poursuivre la chronologie car on retrouve ces visites en actants (Latour) de la campagne présidentielle.



Figure 5. - Productions utilisant les termes de kärcher et de racaille (sources : à gauche, *Manière de voir*, n°89, 2006. À droite, *Le canard enchaîné*, 13 janvier 2010).

– Des visites actants

Étant donné le lien entre ces deux visites de Nicolas Sarkozy et les émeutes¹, le contexte, un an plus tard, de l'anniversaire médiatique de ces événements et du démarrage de la campagne présidentielle ravive les mémoires. On va se rendre compte alors de l'impact considérable de cette expérience sur son protagoniste principal². La réflexivité qu'indéniablement toute visite engage quant à l'évaluation de ses résultats, de ses conséquences, conduit à réorienter durablement les pratiques et notamment spatiales.

Nicolas Sarkozy n'est plus, à la fin de l'année 2006, ministre de l'Intérieur mais candidat à la présidence de la République. Dans cette nouvelle configuration, les jeunes par exemple, s'ils sont certes toujours des « voyous » selon lui, sont aussi de potentiels votants, catégorie dont

¹ Un sondage par exemple rapporte que les propos de Nicolas Sarkozy sont cités en premier comme responsables des émeutes à 52%, dès le 20 décembre 2006 dans *Le Monde*.

² Qui lui vaut par exemple d'être renommé comme dans « la mémorable visite du ministre anti-racaille », *Libération*, 21 mars 2007.

des sondages indiquent leur préférence pour un candidat de gauche¹. Dans ce contexte également, l'information selon laquelle Sarkozy n'a « *plus remis les pieds en banlieue depuis les violences de l'hiver 2005* »² va rapidement passer au stade de *problème*. À la fois parce qu'en tant que candidat une visite ratée n'est plus possible, et des dommages collatéraux de l'ordre des images d'Argenteuil sont impensables. Et parce qu'il a alors de nombreux « adversaires » qui vont se charger d'alourdir (Latour) ce problème. Pendant cette campagne donc, Nicolas Sarkozy est aux prises avec « le retour à Argenteuil », dont on se souvient qu'il l'a lui-même annoncé dès les visites de 2005 : le candidat UMP « *tente de programmer des visites en banlieue et particulièrement un retour à Argenteuil* »³ ; « *Nicolas Sarkozy cherche la bonne formule pour son retour sur la "dalle" d'Argenteuil* »⁴. Ce retour à Argenteuil se nuancera assez vite pour réussir une visite en banlieue conduisant à des propositions de « fausses » visites, traductions des difficultés du QG, comme « *effectuer en catimini des visites express en banlieue* » soit « *des petits formats qualitatifs où il valorisera la vie des quartiers et de ses habitants* »⁵. « Réussir à faire des visites en banlieue » devient ainsi un des facteurs de différenciation des candidats, voire devient le signe, pour les adversaires de Sarkozy, d'une remise en cause de sa capacité à être président. « *Il est persona non grata sur certains territoires de la République* » ; « *il veut parler à l'ensemble des Français et évite toute rencontre directe* »⁶. Ici, la non visite, celle qui ne se fait pas, réactive les expériences précédentes de Nicolas Sarkozy en banlieue, mais pas n'importe lesquelles : uniquement celle de la visite sur la dalle d'Argenteuil, fatidique, qui a réussi à occulter les autres. La justification dans la presse maintes fois donnée du nombre de fois où il s'y est rendu en tant que ministre de l'Intérieur n'arrive pas en effet à changer quoi que ce soit. Les articles rapportent régulièrement par des formules canoniques le « forfait » : « *Là où le ministre de l'Intérieur avait promis aux habitants de les "débarrasser de la racaille" [...]* », « *là où Nicolas Sarkozy avait provoqué la polémique en octobre 2005 [...]* »... Le déroulement d'une visite est toujours rapporté à l'endroit où elle a eu lieu, « là où ». La visite est ainsi un acte qui territorialise et produit des territoires et, dans ce contexte particulier, fait de la banlieue un territoire stratégique pour les uns et un territoire anti-stratégique pour Nicolas Sarkozy.

Cette visite à Argenteuil, véritable actant de la campagne, produit des raisons et des modes d'action. En terme spatial, cette visite fait de la dalle d'Argenteuil une place (Lussault) de la campagne. On n'agit plus sur la dalle d'Argenteuil comme on y agissait avant. Cet espace s'inscrit finalement dans une histoire nationale. Le 27 février, François Hollande y présente la partie du « Pac présidentiel » de Ségolène Royal qui concerne la banlieue, et ce faisant, se distingue de son adversaire, tant sur la forme (il met en avant qu'il est venu sans logistique particulière car il ne redoute pas les débordements, qu'il ne se déplace pas en cow-boy ou ne

¹ *Le Monde*, 4 février 2007.

² *Le Monde*, 14 décembre 2006.

³ *Libération*, 8 février 2007.

⁴ *Le Monde*, 13 février 2007.

⁵ *Libération*, 21 mars 2007.

⁶ *Libération*, 21 mars 2007.

vient pas pour un safari-photo¹) que sur le fond, il ne considère pas les citoyens de banlieue comme des citoyens de seconde zone (ce que *fait* Nicolas Sarkozy en ne se rendant pas en banlieue)². Le 6 avril, Jean-Marie Le Pen se rend sur la dalle et déclare « *je ne suis pas venu ici faire un safari politico-médiatique, lance-t-il aux badauds. Si certains veulent vous kärcheriser pour vous exclure, nous voulons nous, vous aider à sortir de ces ghettos de banlieue où les politiciens français vous ont parqués, pour vous traiter de racaille par la suite* »³. La dalle d'Argenteuil se voit ainsi attribuer un sens symbolique, lié au contexte d'interprétation des actes des différents protagonistes instruits par cette visite initiale de Nicolas Sarkozy. Hollande comme Le Pen y vont précisément pour que leur action soit interprétée dans ce contexte. C'est d'ailleurs une structure plus globale d'interprétation qui est finalement instaurée. Ségolène Royal par exemple, en étant le 2 avril à Aulnay, le 4 à Noisy-le-Grand, « *montre sa capacité à aller n'importe où* »⁴, quand Marine Le Pen, elle le 4 avril à Meaux, ne fait qu'aller dans un « faux » lieu, car elle se rend au marché dans le centre-ville et non pas dans le quartier difficile de Beauval. On se doute que, dans un autre contexte, une visite de Marine Le Pen à Meaux n'aurait pas du tout suscité les mêmes appréciations. Et puis, finalement, pour revenir à Nicolas Sarkozy, nul doute que cette expérience instruit comme participe des visites de sa campagne⁵. C'est le cas lorsqu'à Lyon, il renonce à sa visite du quartier de la Croix Rousse⁶ à cause d'un groupe d'anti-sarkozyste manifestant « *au cri du kärcher* »⁷. Mais surtout, on comprend mieux les difficultés à qualifier de « visite » les deux déplacements qu'il effectue à quelques jours du premier tour en banlieue : celui à la mairie de Villepinte, une incursion de 45 minutes, une sortie express, voire un échec à cette « *épreuve des banlieues* »⁸ suivant que l'on juge que ce n'est pas la banlieue même s'il a franchi le périphérique⁹, ou que ce n'est pas la dalle d'Argenteuil mais quand même la banlieue¹⁰ ; celui enfin, du 13 avril à Meaux, qui emporte plus clairement l'adhésion et ce parce qu'il reste discuter une heure avec les habitants préalablement réunis

¹ Cette question du safari-photo renvoie à une critique formulée à l'encontre d'un retour annoncé à un moment de Nicolas Sarkozy à Argenteuil orchestré par Tarek en charge de préparer ce retour, ce jeune rencontré ce soir-là, et qui depuis bénéficie des appuis de Nicolas Sarkozy pour l'association BBR qu'il a créée peu après cet événement. Lui déclare dans la presse que les adversaires de Sarkozy se font un malin plaisir de venir visiter la scène du « crime » (*Libération*, 1^{er} mars 2007).

² *Le Monde*, 27 février 2007.

³ *Le Monde*, 9 avril 2007.

⁴ *Libération*, le 4 avril 2007.

⁵ Comme de celles une fois élu, dont on tend à penser que la régularité des problèmes qui surviennent en sont issus, la question du déploiement policier accompagnant ses déplacements, de ses écarts verbaux à différentes reprises, sur lesquels on ne peut là revenir.

⁶ Par un prétexte qui s'est très vite révélé être un mensonge on le rappelle.

⁷ *Le Monde*, 7 avril 2007. Les articles avancent des hypothèses sur les raisons de cette manifestation faisant de cette visite la mise en visibilité des changements sociologiques qui s'amorcent dans ce quartier en voie de gentrification. Lors des élections municipales quelques mois plus tard, ce quartier sera observé par les journalistes et affirmé représentatif des bouleversements des centres-villes des grandes métropoles françaises. Les articles ne manqueront pas de rappeler la visite avortée de Nicolas Sarkozy alors en campagne.

⁸ *Le Monde*, 11 avril 2007.

⁹ *Libération*, le 12 avril 2007.

¹⁰ *Les Echos*, 12 avril 2007.

dans une salle par Rachida Dati, discussion de laquelle sont principalement retransmis les échanges autour de « kärcher » et « racaille »¹.

On comprend qu'on pourrait interroger à la suite de cette chronologie l'absence de déplacements en banlieue de l'actuel président, le Plan banlieue et le rôle de Fadela Amara, voire la Politique de la Ville telle qu'elle est actuellement menée. Mais ce n'est pas ici l'objet bien sûr. Cet exemple visait à donner du relief à la *connexion* des expériences comme à la singularité de l'aventure des visites, qui requièrent une maîtrise du franchissement dont, en l'occurrence, Nicolas Sarkozy a été terriblement pris en défaut à Argenteuil. Si là, il s'agit de l'histoire nationale, d'un public et d'un évènement d'importance, ces apports nous éclairent sur ce que l'on va aborder par la suite. On a montré comment une visite peut bouleverser le visiteur, originer une expérience renouvelée du monde et notamment des espaces urbains, et montré comment le répertoire des actions et leur sens collectif évoluent à la suite de chaque expérience.

2. INTRODUCTION ET PRESENTATION DES DEUX TERRAINS D'ETUDES

Dans le chapitre précédent, nous étions au ras des regards du visiteur pour revenir, entre autres, sur la part du discours antivisuel dans des acceptions de la visite très vite assimilée au contrôle. Il s'agissait de s'attacher autant aux faiblesses qu'aux forces de l'œil, de se situer dans le moment de ce que l'œil observe (et comment) pour restituer volontairement une place importante à l'expérience, au savoir en acte, plus qu'à l'incorporé des regards. Dans ce chapitre, nous allons de la même manière nous situer au sein de la situation de visite, afin d'apporter des connaissances empiriques sur son déroulement (conditions de possibilité, condition de félicité), de rentrer dans la texture propre à cette expérience et de restituer au visiteur sa compétence de récepteur. Les visites collectives sont très souvent considérées comme le plus bas échelon (pour le dire vite) de la créativité sociale, à travers des analyses extérieures qui déduisent de la formation groupée et du mimétisme des regards et des gestes, des états communs de réflexion. On a déjà mentionné à cet égard le travail de Nicolas Mariot dont on rappelle qu'il montre l'erreur de déduire l'adhésion d'une foule de ses seuls comportements acclamatifs² tout en accordant par ailleurs du sens collectif à ces gestes partagés et conformistes. Ayant donné corps à ce personnage conceptuel du visiteur (Joseph) dans le chapitre précédent, nous allons maintenant « animer » ces *rassemblements* (Joseph,

¹ *Libération*, 14 avril 2007. On apprend quelques jours plus tard dans la presse l'in vraisemblable déploiement policier de façon à rendre impossible la présence « d'anti » (un car à destination de Meaux est bloqué de manière abusive sur l'autoroute pendant plusieurs heures à une centaine de kilomètres de la ville).

² Ces derniers peuvent être dus par exemple à la situation du public. Coincé dans un espace réduit, chacun essaiera « logiquement » de se hisser pour réussir à voir arriver le président qui se présente au bout de la rue. Ces postures, sur une photo, peuvent tout à fait renvoyer alors à de l'impatience et à l'idée que ces individus sont « fans » de ce personnage politique.

1998b), nous attacher avant tout à leur spatialité. On propose en effet ici de penser la visite comme un rassemblement, pour un temps donné, de visiteurs réunis par le seul fait de faire une visite car ce n'est pas un « nous » extérieur qui régit ce qui s'y déroule mais bien la situation elle-même, offrant le cadre, les règles des actions conjointes. Toutefois, la participation à une visite implique un sentiment d'être membre d'un public, le public des visiteurs. Avec la visite en commun, on s'attache donc *in fine* à l'expérience *eue* en public, et au type de public qui est constitué dans et à travers l'expérience, avec pour support d'interrogation « l'éventail » entre la communauté d'aventure et l'horizon du public politique (au sens « fort »), proche de la proposition de Dewey (Quéré in Cefaï, Pasquier, 2003).

On a pu voir, dans le chapitre précédent, que le visiteur a une intention (plus ou moins consciente ou argumentée) par rapport à l'espace, qu'il attend de cette mise en présence. Il s'agit pour lui d'un engagement avant tout compréhensif (plus qu'esthétique ou contemplatif), s'appuyant alors, de manière variable, sur une relation corporelle sensible comme sur des prises communes. Visiter est un registre de la spatialité soumis à une attente d'efficacité qui explique par exemple la logique du couplage (le « deux en un ») du loisir et du professionnel, de la découverte et de la connaissance. Visiter est en effet plutôt un déplacement rationalisé (voir en peu de temps, comprendre en peu de temps, juger en peu de temps), borné et ordonné, et dont le préambule vient de mettre en évidence sa nature de franchissement. Dans la visite en commun, la maîtrise du franchissement comme de ce qui se déroule est prise en charge par une organisation, à laquelle le visiteur prend part en tant que public. Au sein de ce rassemblement, il s'agit de parler et marcher, de marcher à plusieurs et d'écouter, d'écouter et de regarder... Aussi, cette *itinérance collective* requière-t-elle de faire avec la ressource spatiale en amont comme dans le cours de l'action (la dimension réactive s'annonce importante), tout comme elle requière une coordination importante entre acteurs. Il est clair que la visite pour se dérouler doit distribuer¹. La structure de ce rassemblement, au sein duquel chacun n'est pas engagé de la même manière mais où les modes d'actions des uns et des autres sont malgré tout complémentaires est essentielle à observer. La structure dramatique est exigeante et autorise à réfléchir en termes de statut participatif (Joseph). Mais une analyse empruntant à Goffman est pertinente et utile pour montrer ces occupations de positions ainsi surtout que les détails de la participation de chaque protagoniste (Piette, 1996), car l'intercompréhension de la visite exige une forme de coordination surtout située, clôturée localement (l'ancrage de la visite tend ainsi à être la force d'attraction la plus importante (Dodier, 1993b)). L'éprouvé en commun est en effet une réussite fragile soumise au déroulement et non préalable à la structure du rassemblement.

Pour autant la visite ne relève pas que de la coordination des conduites ou de la compréhension de l'agir. Elle engage aussi, comme tout le chapitre précédent s'est attaché à le montrer, une activité visuelle « *de reconnaissance des choses* » (Trom, 2002, p. 287),

¹ Et ce y compris dans les inspections précédemment rapportées, où on se rappelle par exemple la demande de l'inspecteur d'être guidé dans l'espace de l'école, ce qui ne contredit pas la finalité qui est bien l'exercice d'une contrainte révélant des positions hiérarchiques.

d'identification, de jugement. Dans le cadre spécifique de l'expérience de la visite, et en lien avec le terrain ici étudié, comment l'urbain est-il donné à voir ? À comprendre ? Aussi ce chapitre va-t-il chercher à renseigner ce qui a trait à l'adoption de perspectives, d'interprétations collectives, à tout ce que doit, au collectif, la perception de la ville et du discours produit à son propos. En quoi l'activité visuelle commune participe-t-elle de l'expérience *eue* en public telle qu'on se propose de la décrire et de l'analyser ? Il s'agit donc de s'attacher à la fabrique de l'expérience publique comme à la fabrique de la visibilité paysagère et citadine, si on suit Isaac Joseph et sa proposition de la matérialité urbaine comme chose *civique* (Joseph, 1998a). La question du type de public constitué par l'expérience se redouble alors des implications « politiques » de l'émergence de la ville comme objet de connaissance et de compréhension.

Pour rendre compte de la valeur et des enjeux de l'expérience de la visite comme éprouver en commun, d'aborder tant la structure interactionnelle, les composantes essentielles de l'expérience, que le contenu énoncé sur la ville, le chapitre est organisé en trois temps : un premier temps centré sur la texture et les caractéristiques de l'expérience visant à mettre en valeur ce qui en fait l'essence, la qualité ; un deuxième temps détaillent les conditions de possibilité de l'expérience, les modes d'action et la question de la logistique ; un troisième temps consacré au rapport à l'espace visité, à la fabrique des regards et aux transformations produites dans le rapport à la ville. Il nous faut préciser que ce chapitre ne combine pas des situations de visites *a priori* éloignées comme dans le précédent. Il s'est constitué autour de deux principaux terrains d'enquêtes très largement et longuement investigués (cf. chapitre II) : le cadre du premier est volontairement institutionnel afin d'intégrer la question politique (il s'agit de visites organisées par le service urbanisme et communication de la ville de Nantes) ; quant au second, des visites spectacles d'une compagnie de théâtre de rue, il permet « un effet de grossissement » (Rémy, 2009) très précieux à l'intelligibilité de ce qui se passe et de ce qu'éprouve les visiteurs. À nouveau, les visites se déroulent dans des territoires non dédiés à cette activité (des quartiers, un équipement public, des logements...) afin de continuer à démontrer que la visite ne se réduit pas aux lieux « prêts à visiter », que c'est une expérience qui se déroule bien au-delà des musées, zoos et parcs, et qu'elle traverse l'urbain dans son ensemble. On rappelle notre volonté de revenir sur ces lieux dans le prochain et dernier chapitre.

A- La visite comme standard du théâtre de rue

L'enquête s'est déroulée auprès de la compagnie de théâtre de rue *Bulles de Zinc*, implantée dans une commune périurbaine de Nantes depuis 1999 et réunissant actuellement trois personnes, deux acteurs (dont un, EL, notre interlocuteur, est directeur artistique) et une personne chargée de la diffusion. Cette compagnie, au moment de notre rencontre en septembre 2007, est en cours de création d'un nouveau spectacle qui sera une « visite guidée décalée ». Le spectacle doit prendre la forme d'une visite, avec un guide joué par un acteur conduisant un groupe de visiteurs à la découverte, par exemple, d'un bourg, tout en

détournant cette forme par les propos tenus qui n'ont rien d'une visite « patrimoniale classique » (à laquelle EL se réfère). Cette structure de spectacle a été expérimentée ces dernières années par plusieurs compagnies de théâtre de rue qui ont chaque fois traité d'une manière un peu différente ce rapport à la visite, tout particulièrement à propos de la part de création *in situ*. EL veut faire une visite qui soit chaque fois conçue pour et à partir des lieux (la ville, le bourg, le monument...). D'autres spectacles de ce genre ont en effet une trame plus générique (fabriquée *ex nihilo*), réadaptée postérieurement aux lieux¹, et qui s'attache moins, de fait, au particularisme de chaque ville². Tous ces spectacles partagent en tout cas un vocabulaire (guide, patrimoine, spécialités locales, curiosités architecturales...) et un univers poético-politique représentatif des *Arts de la rue* et de leur culture partagée³ sur la question de l'espace public, comme l'a analysé Philippe Chaudoir⁴ (notamment les figures du « décalage » - attitude volontaire vis-à-vis de l'espace visant à lui redonner sens - retour à l'idée d'espace public comme rassemblement et sentiment d'une collectivité - l'éphémère comme mémoire des lieux). EL veut refaire de la rue un lieu vivant. Selon lui, l'artiste doit « *apporter son regard* », pour amener à regarder de nouveau les lieux quotidiens qu'on ne voit plus à force d'habitudes.

Encart 3. - Extraits des sites Internet des compagnies concernées.

« Deux urbanologues. L'un spécialiste de la hauteur, escaladeur du ciel, Antoine le Menestrel, évolue au-dessus de la foule accroché aux parois urbaines sans jamais toucher le sol. L'autre, spécialiste du langage sonore et visuel, Jean-Marie Maddeddu, évolue en bas, dans et avec la foule. Dans cette déambulation peu ordinaire faite de petites étapes extraordinaires, nos deux urbanologues, VRP surréalistes, repèrent, mesurent, amusent, affichent, étudient, nettoient, poétisent, expertisent, marquent, construisent, soulignent et révèlent la mémoire des murs et la vie de nos trottoirs ». http://www.lezardsbleus.com/PAGES/rubrique_compagnie/rubrique_repertoire/urbanologues.html (consulté le 15 04 2009).

« "Personnage hybride entre le guide touristique et le détective privé, Jérôme Poulain vous emmène dans un parcours insolite, dans les dédales des scandales de Moulin Plage et vous montre le lieu comme vous ne l'avez jamais vu...". À partir d'une trame narrative, Jérôme Poulain adapte chacune de ses contre-visites aux lieux dans lesquels elles sont jouées... Théâtre de rue, théâtre de colportage, "les contre-visites guidées" sont des expériences clownesques en milieu vivant. Elles font se rencontrer les réalités urbaines, humaines, sociales et politiques avec l'absurde, le grand-guignol et la

¹ Ainsi du spectacle *Les urbanologues associés*, partenariat entre les compagnies *Les lézards bleus* (qui mêle escalade et arts de la rue) et *Les piétons* (qui travaille autour des sons urbains) où l'élément « façade » est la base matérielle du spectacle, élément dont on peut sans aucun doute être sûr qu'il sera présent dans chaque ville.

² La compagnie *Détournement* de Roubaix et son spectacle *Visites détournées* ou encore *Circuit D*, le spectacle de la compagnie *Délices Dada*, sont ainsi plus proches de ce que *Bulles de Zinc* propose.

³ EL a fait une résidence au *Polau* de Tours (cf. chapitre I) dont il apprécie le questionnement qu'il formule ainsi « *comment les artistes peuvent s'emparer de la ville pour en faire des spectacles* ». Il a connaissance du projet *Un élu un artiste*, mentionné en première partie, et partage cette croyance de l'intérêt des liens artistes/urbanistes. Il a aussi été voir les différents spectacles des compagnies travaillant autour de projets similaires.

⁴ Pour l'analyse complète se reporter à son ouvrage *Discours et figures de l'espace public à travers les « Arts de la rue »* (2000).

tradition du bonimenteur de chemin... Un peu de vrai, un peu de faux et par-dessus tout, de la fantaisie ! ». <http://www.karwan.info/-Les-Contre-visites-guidees-de-> (consulté le 15 04 2009).

« Détournement : changer de chemin, d'angle de vue. Tournoiement : tourner sur soi-même pour regarder à 360° ». « Initiées en 2003 en partenariat avec l'office de tourisme de Roubaix, nos "Visites détournées" s'appuient sur l'histoire réelle, l'existence d'éléments architecturaux notables, de traces historiques imposantes ou insignifiantes ». <http://www.d-tournoyement.com/main.html> (consulté le 15 04 2009).

« Héritier actif de la mouvance des années 70, Délices Dada, créé en 1984, choisit le paysage urbain ou naturel comme terrain d'expérimentation et support essentiel d'un théâtre contemporain totalement à inventer ». Circuit D. Visites guidées (1989) : « Forme d'intervention narrative à fabriquer sur et pour les lieux qui l'accueillent et continuant depuis à promener ses guides iconoclastes et personnages décalés à travers la France et la francophonie. Une incurable et contagieuse folie ». <http://www.delices-dada.org/delices-dada.html> (consulté le 16 02 2009).

« Sens de la Visite [compagnie 26000 couverts, 1994] interrogeait la hiérarchie des valeurs esthétiques et dressait la carte des nouvelles curiosités dans un but de détournement systématique. La Légende, entièrement revue et corrigée sous forme de rumeurs, mythes ou lieux communs, était le principal sujet évoqué dans cette visite-guidée spectaculaire, les guides-acteurs ne montrant aucun scrupule à mentir ouvertement sur le patrimoine existant. Le public était donc conduit à effectuer un "itinéraire théâtral, loufoque, surréaliste, iconoclaste et poétique" sous la forme d'une véritable (contre) visite-guidée des fausses spécialités locales et du tissu urbain ». <http://www.26000couverts.org/> (consulté le 16 02 2009).

Cette rencontre visite / théâtre de rue s'explique assez facilement. On envisage sans peine d'une part la richesse imaginative que fournit cette situation à ceux qui souhaitent révéler le côté normé de nos manières d'être dans la rue – tout le monde a en tête des images de groupes de visiteurs – ou travailler sur le regard porté sur notre environnement. D'autre part la visite est une forme déambulatoire, un classique des Arts de la rue, nécessitant peu de moyens techniques (pas de matériel lourd comme un chapiteau à monter...) et offrant des rôles d'acteurs « sur mesure » (comme guide). En termes économiques, l'avantage du spectacle visite est plus complexe, car la plus-value de la création *in situ* implique un coût artistique bien plus important que pour d'autres spectacles, ce que EL a parfois du mal à valoriser¹ d'autant que la jauge publique fixée également par la situation est faible (de l'ordre d'une vingtaine de personnes à chaque représentation).

¹ En effet, afin de repérer les lieux et de créer *in situ*, l'équipe doit être accueillie sur place, nécessitant le gîte et le couvert. Autre difficulté, le contenu, se fabriquant au fur et à mesure, ne peut être annoncé au moment de la transaction, ce que certains élus tendent à trouver problématique...

Au cours de l'enquête¹, la structure du spectacle (finalement intitulé *Histoires du lieu ou comment noyer le poisson*) se met en place pour aboutir à la formule suivante : EL dans le rôle du guide, détaché par un organe « officiel », en costume noir sans cravate (il fait illusion de loin). Le deuxième acteur de la troupe (SE) joue lui un personnage secondaire (défini en fonction de la trame du spectacle) qui, le temps de la visite, chaque fois déstabilise le guide, voire finit par prendre sa place. Au cœur de leur propos, cette question du vrai et du faux, de la fiction qui se mêle à la réalité : un vrai écrivain avec une biographie remaniée, un personnage de fiction devenu réel, un fait scientifique avéré localement transposé...

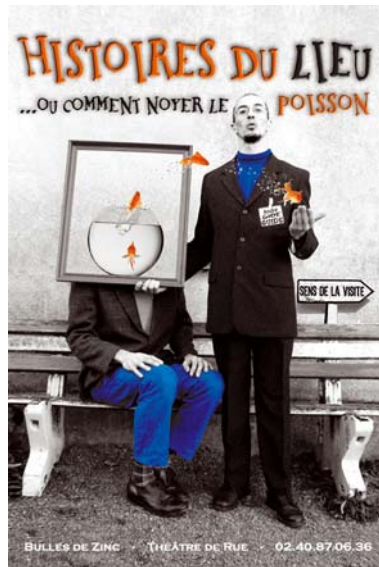


Figure 6. – Visuel réalisé par la compagnie pour la communication du spectacle.

Afin de mieux comprendre la tournure de leurs spectacles, on va restituer succinctement l'histoire de cinq d'entre eux. Une précision est importante, ces spectacles sont gratuits pour les visiteurs qui doivent tout de même s'inscrire avant étant donné la limitation du nombre de places.

Encart 4. - Courts synopsis des spectacles de l'enquête

1. Trentemoult (octobre 2007).

Le directeur de la fondation Mondrian fait une visite de Trentemoult pour expliquer l'histoire du projet. Ce projet est motivé par le fait que Mondrian a vécu une partie de sa vie à Trentemoult. Ce village situé en bord de Loire a des façades aux couleurs variées et des ruelles étroites qui participent de sa

¹ Un premier entretien (le 02 octobre 2007) a été effectué avant toute observation avec EL afin de connaître son positionnement sur le théâtre de rue, l'espace public, sa conception de son métier, puis deux autres entretiens (novembre 2007 et avril 2008) permettant de revenir régulièrement sur les expériences en cours. Les 5 spectacles ont fait l'objet de suivis différents. Spectacle 1 : suivi des journées de repérages, et entretiens avec 4 spectateurs à qui j'ai demandé à l'avance de participer (une grève m'empêche moi d'y participer). On donnera quelques renseignements sur ces visiteurs quand on les retrouvera dans la suite du texte (ils seront VS 1, VS 2, VS 3 et VS 4). Spectacle 2 : assistance « banale » dans le public à un spectacle découvert à ce moment-là. Spectacle 3 : suivi des repérages et de deux spectacles dans le public. Spectacle 4 : deux collègues se rendent à la visite et me font part de leurs commentaires. Spectacle 5 : assistance « banale » dans le public à un spectacle découvert à ce moment-là.

renommée comme lieu de promenade. La fondation Mondrian veut raser dès que possible pour refaire des lignes droites et peindre de couleurs primaires. La visite fait également découvrir les premières œuvres et quelques anecdotes de la vie de Mondrian à Trentemoult. « *Faire croire l'invraisemblable, parce que c'est la seule évidence* » (Fly Bulles de Zinc).

2. Le Château de La Groulais de Blain. « *Relecture d'un monument historique sous un angle farfelu* » (Fly Bulles de Zinc) (octobre 2007).

Un obscur guide du patrimoine détaché du ministère vient faire une visite du château pour l'anniversaire d'un personnage historique. Durant la visite, le gardien, arrière-arrière-arrière petit-fils du gardien du château vient parasiter la visite et emmener les visiteurs vers une autre histoire, celle de la montée des eaux lié au réchauffement de la planète et aux moyens techniques qu'il a mis en œuvre pour s'échapper. Le groupe a été choisi pour être dans cette « arche de Noé ». Arrive donc dans ce spectacle un second personnage, au départ second rôle mais qui met en péril ou rend plus difficile le travail du guide.

3. Le bâtiment de Lettres de l'Université de Nantes (festival universitaire) (avril 2008).

Inauguration du nouveau nom de l'Université, Université Franz-Kafka, car professeur ici pendant quelques années, c'est grâce à lui qu'elle connaît un véritable essor. Le guide, détaché du ministère, aura quelques difficultés à faire sa visite étant donné le contrôle actif exercé par un membre du personnel de l'Université qui réclame sans cesse des formulaires d'accès. La visite se finit par une scène de théâtre, celle du procès du guide selon le texte du *Procès*, livre de Kafka.

4. La Chapelle-sur-Erdre dans le cadre du festival *La Chapelle en fête* (septembre 2008).

Cette visite met aux prises un technocrate envoyé par Bruxelles chargé de mettre en valeurs les œuvres d'art contemporain du bourg de La Chapelle et le jardinier communal. « *Une visite de la ville qui changera votre regard sur les aménagements du bourg, une fois que vous aurez appris à le voir comme ce qu'il n'est plus* » (Fly Bulles de Zinc).

5. Saint-Julien-de-Concelles pour l'inauguration de l'extension de la médiathèque (décembre 2008).

Patrice Moine, chargé du patrimoine, révèle la spécificité du bourg de Saint-Julien-de-Concelles : quand un écrivain écrit un roman il se produit ici dans la réalité quelque chose (nouvelle maison, nouvel objet...). Un habitant qui s'incrute dans la visite se révèle n'être autre que le personnage du Passe-Muraille, qui se retrouve tous les soirs dans la médiathèque à discuter avec d'illustres personnages de romans.

L'analyse de cette visite-spectacle représente un apport très important car le spectacle s'appuyant sur le cadre théâtral mais également sur celui de la visite a rendu visible de nombreux aspects tels que les règles, les manières dont les acteurs peuvent s'en saisir. Étant donné la précision et l'engagement intense des protagonistes par rapport au résultat, il a été un support de comparaison essentiel des autres visites observées. D'abord, sont apparus plus

clairement la question de la logistique, de la conception en amont. Ce spectacle repose en effet sur un travail de repérage devant permettre l'écriture d'une histoire, histoire certes bâtie à partir des rôles habituels, de la psychologie des personnages, mais surtout à partir d'un parcours spécifique dans l'espace, déterminant ce qui sera montré, ce dont on pourra ou non parler. Lors du repérage, EL « fabrique » le spectacle, repère les lieux, sélectionne, prélève des éléments (il fait des croquis) afin de les transporter (Latour, 1985) et de pouvoir affiner *a posteriori* l'écriture (il renforce par exemple le côté véridique en recherchant des éléments de la biographie de Mondrian faisant écho à ce qu'il a prélevé). La création d'une visite-spectacle demande autrement plus de précisions et d'intentionnalité par rapport à l'espace afin d'obtenir les effets attendus (comique, étonnement) sur le visiteur-spectateur que d'autres types de visites. Ensuite, ce terrain a rendu évidente cette caractéristique de la visite qui est d'agir dans un espace-temps et les contraintes qui en découlent sur son déroulement. Concevoir une visite relève de la résolution d'une équation¹ dont chaque variable fait bouger les autres : ainsi il est très délicat de réussir à « tenir » l'histoire, sa véracité, les personnages et ce qu'ils doivent (peuvent) vivre, et le parcours, les endroits où passer alors même qu'équivalent à un temps, il dépend de la vitesse du groupe à parcourir la distance. EL s'est par exemple rendu compte à l'occasion de la première visite de Trentemoult qu'il a mal estimé la vitesse de marche « en groupe » (« *les gens ont marché moins vite que je pensais donc j'ai trouvé que c'était trop long, que ça traînait* »²). Alors que soumises à la logique du spectacle, une longueur dans l'histoire, sans mouvement, tout comme une trop grande distance, sans parler, peuvent rapidement devenir des défauts, être contreproductifs. L'attention qu'il accorde à ménager de bons déplacements comme de bonnes conditions d'écoute ont ainsi fait apparaître l'importance de la configuration des lieux (« *dans une rue piétonne, tu auras des super conditions d'écoute, mais si dans la ville suivante, quelque chose t'intéresse et que c'est sur un boulevard, t'auras pas du tout les mêmes conditions d'écoute* ») ou encore celle des éléments climatiques liés à l'*in situ* (« *si dès le départ les gens sont sous la pluie, un peu mouillés, c'est pas bon, ils sont pas dans de bonnes conditions, ça peut pourrir le spectacle, l'année dernière j'ai eu de la chance, mais là c'est vrai que je vais changer le point de départ* »)³. On comprend mieux l'apport de ce terrain en confrontation avec les autres. En plus du repérage ou de l'anticipation fortement présents et pour lequel l'espace matériel est une ressource essentielle, ces visites ont permis de renseigner, par le savoir-faire particulier du théâtre, les ressorts qualitatifs de l'expérience de la visite. De la même manière, les réactions du visiteur, plus démonstratif dans ce type de situation, sont venues renseigner la question de la réception, avec la particularité « efficace » pour le chercheur que le visiteur mélange effectivement dans ces visites réalité et fiction.

¹ Il faut écrire le texte, une histoire dont le sens doit tenir et se comprendre (qui correspond au temps de parole des personnages évalué environ à 20 minutes) et mettre au point le parcours (temps de déplacement du guide et de son groupe évalué à environ 25 minutes), les deux dépendant du temps général du spectacle que, pour des raisons d'attention (exigence d'une assistance debout, à marcher, à l'extérieur...), EL estime devoir approcher les 45 minutes.

² Extrait d'entretien avec EL (2007).

³ Extrait d'entretien avec EL (2007).

B- Les expéditions urbaines à Nantes : une nouvelle forme de communication de la politique locale

Les « expéditions urbaines » s'inscrivent dans un ensemble de visites actuellement proposées aux habitants ou professionnels ayant à voir avec l'urbain et permettant de découvrir les quartiers d'une ville. Elles participent pleinement alors d'un tourisme de proximité qui est en fort développement, une niche de l'économie touristique contemporaine¹ (Bonard, Capt, 2009, p. 7). Ces visites, souvent le fruit d'un partenariat entre collectivités locales et associations, qui peuvent appartenir à des réseaux par exemple d'éducation à l'environnement urbain, s'attachent à une mise en valeur de la ville ne relevant pas seulement du patrimoine, et *a priori* différente des activités proposées par les offices de tourisme². Encore que ce soit plutôt le mélange des genres qui semble prédominer, et on en a vu un exemple (les *Visites détournées*) juste au dessus avec les compagnies de théâtre de rue.

À Nantes, les expéditions urbaines participent de la communication politique des projets urbains. Arnaud Renou, le principal organisateur, est responsable, au sein du service communication de la ville, des thématiques « Urbanisme » et « Personnes âgées ». Le « concept » des expéditions urbaines est issu des réflexions engagées à l'occasion d'une première expérimentation de visites au moment d'une exposition intitulée *Nantes demain*, en 2005, qui visait à expliquer les projets menés par la ville et ses acteurs pour la période à venir (2005-2015). La volonté de renouveler les moyens de montrer et de parler d'urbanisme s'y était notamment traduite par cette proposition faite aux Nantais de visites « *permettant de sortir de la halle [d'exposition], d'aller sur le terrain* ». « *Il y avait une volonté d'expliquer les projets par de la pédagogie, donc on a multiplié les actions et les outils qu'on a pour faire comprendre les projets* »³. Étant donné leur succès, élus et agents des services urbanisme et communication décident de poursuivre leur programmation.

« Ça a été un peu une révélation avec Nantes Demain, car on a accueilli quand même 40 000 visiteurs sur deux mois, ça fait 1 Nantais sur 7 qu'est venu comprendre comment la ville va évoluer. Les gens ont besoin de comprendre et de connaître le développement de la ville. Comment ça fonctionne ? Quelles sont les raisons des programmes en cours ? Pourquoi on démolit ? Pourquoi on construit ? Pourquoi on réhabilite ? Pourquoi ça prend cette forme-là ? Quels sont les enjeux derrière ? » (Arnaud Renou).

¹ Ce texte est disponible sur la revue en ligne *Articulo* qui a publié de nombreux textes sur cette question. Voir entre autres : Matthey, 2007. Bonard et Capt, 2009. Matthey et Mezoz, 2009, et Simon, 2008.

² On pense à l'association *Robin des Villes*, au réseau des *Maisons de l'architecture*, à une structure comme *Arc en rêve* à Bordeaux, au réseau *citéphile* ou *Vivacités* (réunissant des propositions plus touristiques parfois comme *Ça se visite* par exemple), à des propositions relevant de collectifs plus artistiques comme *Ne pas plier* ou « scientifiques » (cf. chapitre I).

³ Extrait d'un entretien avec Arnaud Renou (octobre 2006).

Elles sont alors basculées du mercredi après-midi au samedi matin (de 9h00 à 12h00), afin de « *sortir de la semaine classique de travail et de celle d'information sur les projets qui peut se traduire par une réunion publique, un débat* »¹ (on notera qu'une simple promenade aurait sûrement eu lieu le samedi après-midi). Le concept repose sur deux points principaux : visiter des quartiers *en cours* de transformation (avec différents stades d'avancement du projet, de l'image de synthèse au démarrage de chantier...); et faire intervenir des « spécialistes », architectes, urbanistes, aménageurs, bailleurs *participant* au projet. Dès 2005, la municipalité fait appel à une association pour concevoir ces visites, l'Ardepa, prestataire extérieur à qui elle demande « *un produit clé en main* »². L'Ardepa (Association régionale pour la diffusion et la promotion de l'architecture) est hébergée à l'école d'architecture de Nantes et organise en effet un certain nombre de visites de chantiers comme de réalisations architecturales achevées, ou encore des visites de villes³. En 2009, c'est la quatrième année consécutive que ces expéditions ont lieu, avec un nombre de visiteurs de plus en plus important (qui peut parfois atteindre 100 personnes par visite). Cinq expéditions urbaines sont programmées chaque année, de mars à octobre avec une coupure durant l'été. Les quartiers visités sont principalement des quartiers d'habitat social concernés par un Grand Projet de Ville ou une Opération de Rénovation Urbaine, comme l'île de Nantes, ou encore des quartiers « d'actualité » (tel l'écoquartier de Bottière Chenaie) mais aussi parfois des propositions différentes, comme l'expédition dans les égouts de la ville ou celle de la réouverture du Château des Ducs de Bretagne⁴.

Cette présentation va se centrer sur les rapports entre les différents protagonistes, essentiels à faire valoir la visite comme une mise en lien d'acteurs, et définir les premières grandes lignes de ce qui est accessible aux visiteurs. Les conceptions des expéditions, de leurs attendus, de leur public, entre le service communication de la ville de Nantes et l'Ardepa diffèrent. Pour la ville de Nantes, elles sont destinées aux habitants. Ces visites sont gratuites (la ville prend donc tout en charge), la formalité consiste à s'inscrire la semaine précédent la visite auprès de l'Ardepa. Arnaud Renou, qui réfère de ce travail à l'adjoint à l'urbanisme,

¹ Entretien avec Arnaud Renou (2006).

² Arnaud Renou (2006).

³ Créée en 1979, cette association (subventionnée par la Ville de Nantes, la DRAC, Nantes Métropole) développe différents types d'activités autour de visites, de voyages, de conférences, mais aussi d'ateliers pédagogiques dans les collèges, auprès de publics différents (professionnels, « amateurs éclairés », citoyens, scolaires), visant à diffuser la culture architecturale. Elle est inscrite dans le réseau des Maisons d'Architecture, collabore avec les CAUE, ou encore participe à des manifestations comme *Vivre les villes* (extraits de la plaquette éditée à l'occasion des 25 ans de l'association). Comportant environ 150 adhérents, elle emploie deux salariées dont une, employée à partir de mars 2008, est une connaissance personnelle.

⁴ Le travail de terrain mené de 2006 à 2008 a conduit à participer à onze expéditions urbaines, en y adoptant des techniques différentes (enregistrement de l'intégralité du contenu, prises de note et réécriture immédiate, photographies, participation plus libérée, seule ou à deux...), à réaliser des entretiens avec les principaux protagonistes, ainsi qu'avec cinq visiteurs à la fin de l'année 2007, pour revenir sur leur participation, ses raisons et ce qu'ils en avait retenu. Durant toute la durée du travail de terrain, des changements de protagonistes ont eu lieu, tel celui du président de l'association Pierrick Beillevaire élu au cours de 2008 qui s'avère être également une connaissance personnelle. Des informations, des compléments d'enquête, des apartés m'ont ainsi été accessibles. Les choix ont été les suivants : ces visites sont une activité publique aussi les protagonistes ne sont pas anonymés (ils n'en ont d'ailleurs pas fait la demande) ; les commentaires plus « libérés » obtenus du fait de cette familiarité renvoyant à l'investissement de chaque protagoniste, aux raisons personnelles de participer... sont intégrés dans l'analyse mais ne sont pas cités.

est particulièrement attentif à l'accessibilité et à la simplification de ce qui se dit¹, et ne veut pas d'un savoir trop spécialiste. Ces visites montrent les projets de la Ville² et s'intègrent au système global d'informations. Il peut par exemple être de bon ton qu'une visite suive de près la sortie d'un dossier sur tel quartier dans le mensuel de communication de la ville, *Nantes Passion*. Ou encore, que l'on prévoit une visite annuelle minimum sur l'île de Nantes, « incontournable » pour Arnaud Renou. Pour l'Ardepa, organiser les expéditions urbaines s'inscrit de toute évidence dans une volonté de diffuser l'architecture. Le faire avec/pour la ville est, pour cette association, l'occasion d'intensifier ses liens avec la mairie et de bénéficier d'une communication officielle et institutionnelle importante. Mais cette collaboration n'est pas pour elle sans ambiguïté ni sans créer des tensions. Les architectes qui au sein de l'Ardepa s'occupent bénévolement des expéditions urbaines veulent ainsi garder une marge critique par rapport à la « demande » de la mairie³ qu'ils expriment par des formules comme « être révélateur des transformations et pas seulement mettre au courant », « ne pas être suiveur mais devancer ». Pour Pierrick Beillevaire, l'architecte qui prend en charge, en 2008, le suivi des expéditions et les fonctions de président, les expéditions s'adressent avant tout aux jeunes professionnels, aux spécialistes, et pas au « grand public ». Il veut faire des expéditions un moyen de s'informer d'une manière critique sur le développement de la ville. Il ne veut plus qu'elles soient une simple suite de visites de quartiers et obtient de les inscrire dans une problématique générale annuelle (la ville durable, crises et villes) qui les relie comme un cycle⁴. Il introduit par exemple un vocabulaire « nouveau », parlant dans ses introductions de « *pédagogie de l'œil* », de « *balade analytique* », de « *se forger un œil critique* », et chaque expédition commence alors par une présentation globale destinée à livrer des aspects plus conceptuels des projets.

Aussi les objectifs de l'Ardepa, sans être complètement contradictoires, divergent-ils en partie de ceux de la Ville. Pourtant, les protagonistes trouvent à s'accorder chaque année autour d'un programme⁵ et ce, d'ailleurs, malgré le renouvellement important des acteurs sur

¹ De ce qui s'écrit également, comme dans le livret résumant les informations principales de l'expédition qui est donné aux visiteurs au début de chaque visite.

² Une proposition d'expédition par l'Ardepa sera ainsi refusée car il n'y a pas dans le quartier de projet porté par la ville de Nantes.

³ Lors d'une réunion à laquelle j'assiste pour la programmation 2007, les personnes de l'association déclareront par exemple « *ne pas vouloir être un sous-service communication de la mairie* » (le pré-programme de la ville proposait trois expéditions sur l'île de Nantes !).

⁴ Cette problématique fédère d'ailleurs les autres activités de l'association (colloque, appel à projets d'artistes...).

⁵ Cette longévité des expéditions s'explique aussi par le fait que chaque protagoniste y trouve divers « intérêts », comme Pierrick Beillevaire qui peut, au détour d'une visite, parler des projets de son agence (agence « moyenne » nommée « In Situ - Architecture et Environnement » installée à Nantes et regroupant une quinzaine de salariés), qui voit sa renommée locale augmenter (il s'étonne parfois que des acteurs institutionnels jamais rencontrés l'appellent par son nom) ou encore qui accède ainsi à des informations « non publiques » sur les réflexions en cours sur les quartiers, les états d'avancement autour des futurs projets... C'est pour Arnaud Renou sans aucun doute l'occasion de s'adjoindre un savoir professionnel, des idées qu'il n'a pas (ces explications sur les raisons des expéditions peuvent en effet paraître peu convaincantes : « *Notre boulot à nous, c'est de le faire un peu en fonction de l'actualité des projets, là on sait qu'on a la ligne 4 qui démarre, bon bah on fait une expédition urbaine, on va partir de la ligne 4* »). Indéniablement influe aussi le succès rencontré par les visites. On notera que c'est la *quantité* de personnes qui suffit à prouver l'appréciation positive des visiteurs (il n'y a pas d'enquête de satisfaction ou autre dispositif mis en place afin d'évaluer les visites). Pourtant, il semble possible que *beaucoup* de gens participent et que *beaucoup* soient mécontents.

les trois dernières années (en plus de la salariée et du président déjà mentionnés, l'élu adjoint à l'urbanisme change également). Cet accord ne repose donc pas sur un consensus (comme le rappellent Star et Griesemer (2008) à propos de nombreux domaines d'activité) mais bien plutôt sur l'activité de la visite elle-même, sa forme malléable et souple (on a vu que sont possibles des évolutions du « concept »), mais surtout du fait de l'exigence de coordination et de distribution qu'elle implique (mise en valeur dans le chapitre précédent avec, entre autres, les visites d'inspection). Celle-ci est en effet nécessaire. Si Pierrick Beillevaire et Arnaud Renou invitent des interlocuteurs à venir prendre la parole lors de la visite, interlocuteurs qui sont conviés à la réunion préalable afin de leur demander les changements, les évolutions, ce dont il serait intéressant de parler ce jour-là - réunion au cours de laquelle se décide le parcours (celui qui connaît le mieux le quartier le propose), c'est aussi parce qu'ils sont loin d'être ceux qui ont le plus d'informations ou de connaissances sur le quartier¹. Ces intervenants sont sollicités par le biais de deux réseaux distincts facilement activables, que ce soit les chargés de quartier, les acteurs de l'agence d'urbanisme de la ville, les responsables d'agence de l'office municipal d'HLM, par le service communication ou les maîtres d'œuvres (architectes, urbanistes responsables des projets), par l'Ardepa, ce qui permet de réduire grandement la complexité organisationnelle² (et de faire l'économie de moyens à déployer pour obtenir l'accord des intervenants). Le programme de la visite est ainsi vite balisé. Pour une visite sur l'île de Nantes, la question posée lors de la réunion est « qui à la SAMOA³ ? » ce qui permet une réduction importante du champ des possibles. L'accord se fait donc bien sur le faire (la chose à faire) et non pas tant sur le fond, plus problématique, renvoyant au sens donné par chaque acteur à cette pratique. On trouverait très certainement des conclusions similaires à observer les partenariats et collaborations multiples conduisant aux mises en réseaux d'associations spécialisées dans la visite (mentionnées ci-dessus). La logique d'interconnaissance et la tendance à reconduire ce qui a prouvé son efficacité⁴, ainsi que le constat d'un faible *turn over* des quartiers visités (expliqué aussi par la volonté de garder la continuité entre le public et l'évolution du projet) participent finalement à faire parler les « maîtres des territoires » (la SAMOA, les autres SEM, les chargés de quartier, l'agence d'urbanisme de la ville). Ce sont les intervenants obligés, ils s'imposent aux autres acteurs dès lors que ces derniers souhaitent se rendre sur leur territoire d'action. Ils s'imposent en ce sens qu'ils apparaissent comme l'intervenant le plus adéquat, le plus *à même*, mais aussi parce qu'eux-mêmes veulent maîtriser la parole énoncée. On peut ainsi s'étonner, si on sous-estime la visite, que faire le guide de l'île de

¹ Je me rends compte, par exemple, au cours d'une réunion des membres de l'association destinée à faire le « point » sur leur rapport à la ville, au début de l'année 2007, que les personnes de l'association tirent leur actualité du mensuel de la ville *Nantes Passion*. On peut citer également un autre exemple. La salariée de l'Ardepa, pourtant à Nantes depuis plus de dix ans, a découvert (tout comme la plupart des visiteurs donc) trois quartiers sur les cinq visités pendant l'année 2008.

² Etant donné qu'il s'agit déjà en partie d'un travail « en plus », fait bénévolement par Pierrick Beillevaire ou impliquant de travailler certains samedi matin pour Arnaud Renou, ils visent indéniablement une certaine efficacité.

³ Société d'aménagement de la métropole ouest atlantique créée en 2003. Elle pilote le projet de l'île de Nantes (à la fois les études et l'opérationnel).

⁴ Qui repose sur l'acquisition par l'expérience d'un savoir-faire comme par exemple solliciter des intervenants dont on a trouvé lors d'une visite précédente qu'ils parlent bien, s'expliquent clairement, ont de l'énergie, bref sont de bons orateurs.

Nantes, pour des collégiens, des lycéens, des urbanistes d'autres villes (françaises ou étrangères) soit devenu une part non négligeable du travail des chargés de mission de la SAMOA, comme l'un d'eux nous le rapporte un jour de visite. La participation de ce réseau d'intervenants, si elle peut être liée à une contrainte hiérarchique, à la bonne volonté ou encore à la satisfaction de commanditaires (pour les architectes par exemple), renvoie surtout à la volonté d'être là quand vont se dire, s'énoncer, des discours sur l'espace sur lequel ils travaillent¹. En effet, les visites relèvent « *des investissements organisationnels* » que Stéphane Cadiou analyse (Cadiou, 2008, p. 137), suivant Boltanski et Chiapello (1999), comme ce par quoi passe aujourd'hui l'exigence délibérative, et comme révélant l'enjeu, pour la gouvernabilité des villes, de montrer la capacité à agir collectivement. On est étonné (et on comprend là que ces visites ne sont pas sans enjeux) par la participation de très nombreux intervenants qui parfois prennent pourtant peu (voire pas) la parole, comme si l'action collective devenait en effet « *une fin en soi* » (p. 136). Il est question, au regard de tous les autres acteurs qui sont là, d'*en être*, d'être *présent*, et les visites peuvent être parfois concrètement mobilisées sur ce registre (elles peuvent par exemple se transformer en réunion de travail). En tant que scène, ces visites peuvent d'ailleurs être instrumentalisées et devenir une campagne de communication, voire une scène politique, comme lorsque le nouvel adjoint à l'urbanisme y participe, ainsi que des membres de l'opposition. Face aux visiteurs, ces acteurs se montrent collectivement au travail. « *Le projet s'impose non seulement comme un registre d'action municipale, mais aussi comme une pratique qui se donne à voir dans l'espace public* » (p. 137). Les aspects soulevés ci-dessus, conduisant à envisager la mise en place de visites comme un moyen de bénéficier des « effets » de rassemblement pour une complexité organisationnelle relative (la visite est plutôt une organisation *low-tech*) et en plus distribuable, participent très certainement du succès de cette pratique auprès des organisateurs.

Les visiteurs², de leur côté, se caractérisent avant tout par leur intérêt pour la ville. On peut en effet les définir comme *sensibles* à la ville, l'architecture et l'urbanisme. On peut distinguer ceux pour qui la ville est un objet de goût : des visiteurs qui ont une vie culturelle active et qui sont par exemple des habitués des salles de spectacles et des manifestations proposées à Nantes. La participation aux expéditions urbaines en tant que loisir instructif semble alors pouvoir relever d'une pratique de distinction (Bourdieu). C'est le cas de visiteurs membres de l'Ardepa qui tendent à venir à l'ensemble des propositions faites par

¹ On constate cette attention dès la fabrication du livret de l'expédition. Pour l'île de Nantes par exemple, le texte est ainsi relu très sérieusement par la SAMOA qui a déjà demandé de retirer toutes les formules négatives.

² On peut apporter ici quelques précisions sur les 5 visiteurs interrogés (novembre-décembre 2006). Visiteur 1 (V1) vient d'arriver sur Nantes, actuellement au chômage, travaille dans l'animation sociale mais se réoriente vers le développement local. V2 : travaille à mi-temps pour une association de commerçants, profite de son temps libre pour « *se nourrir professionnellement et personnellement* » et vise à appréhender la culture professionnelle des architectes, des urbanistes. V3 : maintenant à la retraite, travaillait à la Fnac, s'intéresse à l'art, l'architecture, suit des cours, va d'exposition en exposition, y compris à Paris. V4 : a des membres de sa famille qui travaillent à l'agence d'urbanisme de la ville, et s'intéresse à l'architecture, l'art en général et à la ville. V5 : membre actif de l'Ardepa, travaillait au service des permis de construire, maintenant à la retraite, fait de nombreux voyages, s'intéresse à l'architecture. N'ont été interrogés que des visiteurs revenus plusieurs fois et donc appréciant *a priori* ces visites. Il n'y pas de déçus ni de personnes à qui elles aient déplu.

l'association sur l'année¹. Et on peut distinguer les visiteurs pour qui la ville est plutôt un objet de compréhension : des visiteurs qui viennent pour des raisons professionnelles, qu'ils paraissent directement ou plus lointainement concernés (des architectes bien sûr, des personnes des CAUE, des CETE, en formation en développement local, des enseignants de l'université de géographie de Nantes, des étudiants...). Certains parmi ces visiteurs engagent une réflexion sur la ville assez poussée et l'intérêt pour comprendre son évolution s'accompagne d'un discours analytique riche et maîtrisé. La dimension citoyenne de leur participation peut alors être mise en avant (ces visiteurs participent à des débats publics, à des conférences, ou encore à des meetings :

« Une politique, ça marque une ville, et puis une époque économique, ça marque une ville, une politique sociale ça marque une ville, voilà, et nous on en est acteur, on en est citoyen, on en est habitant, j'allais dire c'est notre environnement qui en évoluant exprime aussi notre quotidien. [...] J'ai l'impression que Nantes est vraiment dans une phase de croissance, elle passe un palier de très grande ville, parce que je suis allée à pas mal de conférences et Jean-Marc Ayrault marque bien la volonté d'être une Eurocité, et sa politique, elle doit se traduire aussi dans l'espace » (V2).

Pour certains, participer s'inscrit dans une logique de capitaliser des connaissances, remobilisables, voire utiles à leur trajectoire professionnelle. On observe que la participation des visiteurs peut être soit circonstancielle (comme celle d'étudiants en architecture travaillant prochainement sur le quartier visité, celle d'habitants du quartier, celle d'architectes connaissant un ou des intervenants), soit régulière, comme c'est le cas des membres de l'association ou de personnes qui s'attachent moins au quartier qu'à la diversité des acteurs et des projets, à la ville en général, ou encore de ceux intéressés par la problématique annuelle proposée (l'année du développement durable, les personnes du CETE ou de la DDE sont plus nombreux). Les plus réguliers font avant tout valoir le souci qu'ils ont d'avoir des éléments de compréhension pour étayer leur jugement, pour évaluer leur environnement. Ils sont très clairement intéressés par le contenu des visites, être « dans le vrai », voir et entendre ceux qui réfléchissent, ceux qui font la ville, conçoivent, participent des décisions. En ce sens, la démonstration voulue d'un gouvernement collectif de la ville est assurément perçue comme telle par les visiteurs qui apprécient cette dimension concrète, cette proximité.

« Je ne me souviens plus trop quelles étaient les qualités des personnes qui étaient là mais [...] je trouvais ça...

¹ On trouve des retraités mais pas uniquement, l'Ardepa ayant de nombreux adhérents architectes qu'elle essaie de « rajeunir ». Sociologiquement, d'une manière générale, même si ce n'est pas ici le propos, le public appartient plutôt à la classe moyenne avec un capital culturel important. On pourrait réfléchir à la notion de carrière (Becker, 1985) du visiteur, nécessaire à la participation à cette sorte de divertissement « savant » dont il faut apprécier la mise en forme, les caractéristiques. Les visiteurs interrogés mentionnent d'ailleurs comment la première visite fut une sorte de test pour eux.

j'avais l'impression que les professionnels étaient vraiment passionnés, je trouvais ça rassurant, c'est vrai, ils étaient très investis dans le projet ». (V4)

« Ce qui est vraiment intéressant c'est de pouvoir avoir et la ville et les bailleurs sociaux et les architectes, croiser ces regards, montrer la complexité de créer des nouveaux quartiers ». (V1)

« On voit que c'est quand même le relais d'une politique un peu officielle on va dire, mais on a une proximité, on a la capacité, la possibilité d'avoir les différents acteurs sur un même terrain. On voit un peu comment ils travaillent ensemble, et moi j'aime bien voir justement où est la part entre la communication officielle et la véritable volonté de dialoguer avec la population » (V2).

Une fois donnés ces principaux éléments de contexte, d'organisation et de participation à ces visites, expéditions ou visites-spectacles, on peut aborder les questions relatives à la particularité de la visite comme expérience en commun.

3. TEXTURE ET CARACTERISTIQUES DE L'EXPERIENCE

Cette partie du texte vise à faire rentrer dans ce qui s'éprouve, à faire comprendre les jeux entre les traits structurels de l'expérience et la qualité circonstancielle de la visite. On ne va pas formuler des prescriptions pour une « bonne » visite mais bien faire valoir ce qui participe de l'expérience. La manière dont elle se déroule, ce qui est dit, ce qui est vu, s'imbriquent pour constituer un moment singulier reposant sur des éléments analysables, perceptibles collectivement (Quéré, in Cefaï, Pasquier, 2003), même si l'évaluation générale d'une visite reste individuelle. L'intérêt de s'attacher à ce qui fait le « sel » d'une visite renvoie au constat que la réception du contenu par le visiteur n'est pas indépendante de la qualité du moment, elle-même fortement liée à la manière dont la visite est prise en charge et organisée. Restituer une visite est difficile étant donné que s'y jouent des éléments de contenu (ce qui se dit sur la ville contemporaine), des visibilitées de la ville, des attitudes et postures des visiteurs, comme des interactions plus clairement liées à l'organisation. Par exemple, la manière de « discipliner » le public des visiteurs (par quels gestes conduit-on le flux) interfère avec le temps de parole et les conditions générales d'écoute (devoir couper un propos pour cause de retard) et donc avec la réception générale du visiteur (éprouver des difficultés à se concentrer et finalement avoir l'impression que la visite n'était pas complètement satisfaisante). Ces aspects, pour une question de compréhension, vont être analysés séparément ; pour autant, il nous semblait tout de même intéressant d'essayer de « donner à voir » les visites.

A- Trois restitutions photographiques de visites¹

Les restitutions photographiques, ci-après, de trois expéditions urbaines, vont permettre de donner le déroulement « habituel » d'une visite, de faire apparaître quelques personnages organisateurs, de faire entendre des propos échangés, de donner des aperçus des quartiers parcourus, de montrer des pics (de discussion, d'ennui...) dans le déroulement, de montrer ces visiteurs en actions. Volontairement, on a cherché à caractériser les trois visites, de manière à ce que ces restitutions révèlent également leurs différences. Cette proposition de restitutions *photographiques* cherche à mettre en valeur le rôle des images, dès le départ intégrées aux descriptions².

Encart 5. – Des usages de la photographie dans cette recherche.

Quelques éléments méthodologiques, liés à la prise de vue et à ses effets, ont été donnés dans le chapitre II, révélant au détour un usage de la photographie au cours de l'enquête. Cette question des liens entre photographie et sciences sociales nous importe³, il peut être intéressant d'essayer de donner *a minima* quelques éléments sur ce que ce matériau a permis et sur la manière également dont il est utilisé au sein de ce travail écrit. Les images prises lors des expéditions urbaines, un corpus important à l'issue du travail de terrain, ont d'abord été « délocalisées » : elles ont été mises ensemble afin de réussir des regroupements sur la base de principes génériques et non plus circonstanciés, liés au déroulement spécifique de la visite ce jour-là. Ce travail consistant à faire des « paquets » est toujours intéressant, réinterrogeant les souvenirs du chercheur, les images qu'il a gardé en tête. Des catégories comme « gestes des intervenants », « attitudes des visiteurs », « configurations des temps de discussion » émergent rapidement. Cette phase du travail a accompagné l'élaboration des analyses du chapitre IV sans qu'on ait complètement pris le temps de l'explicitier plus méthodiquement. Peut-être l'image du lièvre comme on le verra ensuite est-elle arrivée en travaillant sur les photographies ?

La prise en considération de ces photographies dans le but de les intégrer au document est une autre phase du travail, obligeant à réfléchir au statut d'illustration⁴. La sélection qu'il faut alors faire nécessite ce que l'on pourrait appeler un détachement : il faut réussir à regarder les images avec des yeux

¹ On s'appuiera fréquemment dans la suite du texte sur ces trois restitutions. Mais 8 autres expéditions ont également fait l'objet d'observations. On les mentionne ici en en donnant quelques caractéristiques rapides car elles interviendront aussi dans la suite du texte. L'expédition en 2006 de Malakoff, un quartier d'habitat social actuellement Grand Projet de Ville. L'expédition des Dervallières (2006) quartier d'habitat social (office public HLM) dans lequel des démolitions et constructions sont en cours. Le Château des Ducs de Bretagne a fait l'objet d'une expédition urbaine au moment de sa réouverture début 2007. Puis, en 2007 également, la pointe ouest de l'île de Nantes avec le hangar à bananes et l'atelier des machines : « la ville festive ». Une expédition a fait parcourir plusieurs opérations de logement social de plus anciennes à toutes récentes, y compris dans l'éco-quartier de Bottière Chénaie (2007). En 2008, une expédition entière a été consacrée à ce projet d'éco-quartier, la médiathèque récente et les projets de logements dans le cadre du cycle ville durable. Une autre est organisée à nouveau dans le quartier des Dervallières. Et puis la dernière, cette année-là, dans les égouts et une usine de traitement des déchets.

² Tous les clichés sont de l'auteur.

³ Il s'agit d'un des axes de recherche du Laua.

⁴ On s'appuie sur un texte dans lequel nous avons cherché à montrer que la fonction d'illustration n'est pas le degré zéro de l'utilisation de la photographie mais un travail exigeant (sous estimé d'ailleurs) (Bossé, 2008b).

neufs (non plus par exemple en se remémorant ce qu'on a cherché à prendre en photo à ce moment-là), s'assurer qu'elles permettront au lecteur de réussir à voir ce que l'on veut montrer. Finalement, dans cette thèse, elles prennent trois formes différentes. Pour les restitutions d'expéditions urbaines (on voulait à l'inverse de la phase de travail restituée ci-dessus, respecter la localisation et la chronologie des prises de vue) on a constitué des diptyques. Ils servent d'entame au déroulé du texte et permettent dans cet effet du deux à deux d'avoir une scène plus élargie et un « zoom », de mettre en rapport une vue de l'environnement et du groupe de visiteurs, d'accoler des attitudes de différents visiteurs... D'autre part, on a inséré quelques-unes des planches thématiques, le regroupement de plusieurs photographies permettant de montrer des interactions, des séquences d'action, des configurations depuis plusieurs points d'observation ce qui se révèle d'une grande utilité pour illustrer le déroulement d'une visite. Enfin dernière forme, des photographies plus isolées, faisant référence à un aspect plus particulier voire anecdotique de l'analyse mais dont la présence visuelle nous a semblé intéressante.

- a. L'expédition urbaine du Clos Toreau (9 septembre 2006). Faire la ville pour les habitants.



Diptyque 1. – Prise de connaissance des lieux sur la passerelle panoramique.

Les visiteurs sont sur une passerelle métallique située au dessus d'un grand boulevard permettant d'accéder au centre de Nantes. L'urbaniste de Nantes Aménagement (SEM) explique la situation géographique, isolée, de ce quartier d'habitat social du Clos Toreau, en lien avec le fait qu'un projet de réhabilitation démarre seulement maintenant. Le choix du tracé de la ligne 4 (un busway) qui passe sur le boulevard y est pour beaucoup. Il situe le quartier par rapport à son environnement plus large, puis les différents îlots concernés par les projets en les nommant : « [...] et puis quand on regarde au sud il y a derrière le cimetière, ce qu'on appelle nous l'îlot Bonne Garde là où il y a la transfusion sanguine, et en face la boîte de nuit [...] ». Pendant ce temps les visiteurs prennent connaissance des yeux, des lieux alentours. Ils regardent alternativement celui qui parle et les emplacements d'îlots qu'il mentionne et dont il indique parfois la direction du bras. La situation, en hauteur, bénéficiant d'une vue panoramique (360 degrés), conduit à ce que les visiteurs appréhendent en effet circulairement ce qui est visible. Ils peuvent aussi avoir le regard attiré vers le bas et ce qui se passe sur le boulevard, car l'occupation « anormale » de la passerelle amène un ou deux conducteurs à klaxonner. À plusieurs reprises également ils observent des habitants qui

tendent de se frayer un passage. L'intervenant insiste sur un aspect important du projet qui va faire de cette pénétrante de 50 000 véhicules/jour un boulevard urbain. Il sera possible de construire le long du boulevard et d'avoir une densité bâtie urbaine donnant le sentiment de rentrer en ville, sentiment qu'on ne trouve que plus loin, argumente-t-il en mobilisant un autre endroit de Nantes.



Diptyque 2. – Un axe de Nantes en redessin. Visuel et vision tous deux mobilisés par les visiteurs.

La version du paysage offerte aux yeux conduit facilement à comprendre ce dont l'urbaniste parle (sauf quand il utilise les noms de rue), et à essayer à sa suite d'imaginer des constructions au bord d'un boulevard. Dans le fil de son intervention, revenant à nouveau sur le côté très fermé de ce quartier, il informe le groupe de l'origine de cette passerelle sur laquelle tout le monde se trouve, « [...] arrachée par les habitants à la municipalité [...] parce que quand la pénétrante s'est mise en place [dans les années 1970] des gens qui se sont retrouvés de l'autre côté devaient faire le tour et donc cette passerelle a été mise à ce moment-là [...] ». Il convoque ainsi des « absents » que l'on retrouvera souvent lors de cette matinée : les habitants. Il explique qu'ils se sont eux, professionnels, « [...] heurtés à une très très violente opposition de la part des habitants [...] » et en donne les raisons « [...] on changeait trop de choses et on n'a pas su communiquer, présenter nos projets et convaincre [...] ». Il en vient au programme et à la volonté de mettre les équipements en lisière du quartier à la différence de l'actuel centre socioculturel, qui « fait bunker ». Il propose aux visiteurs à cet instant de se reporter au plan distribué en début de visite : « c'est la couleur verte ». En effet, en plus du tour d'horizon, le visiteur a à sa disposition un plan masse (une vue aérienne avec des couleurs sur les îlots en projets) qui lui fait dominer du regard le quartier où il est pourtant plongé (comme les chercheurs dans la forêt amazonienne (cf. Latour et son montage photo-philosophique du « pédofil » de Boa Vista, 2006)).



Diptyque 3. – Le visiteur affairé doit parfois tendre son corps vers l'intervenant pour l'entendre.

Attentif à ce qui se dit, cherchant à comprendre là où vont avoir lieu les transformations, le visiteur peut aussi souhaiter garder des traces de ces informations et les inscrire. Mais s'agissant de projets *invisibles*, il n'est pas toujours évident d'imaginer. Aussi le visiteur écoute-t-il autant l'idée du projet (relier les deux rives par exemple) qu'il cherche à voir précisément l'endroit concerné. D'autant qu'après plusieurs dizaines de minutes, le visiteur a plus ou moins déjà réussi à repérer les principaux secteurs du projet et cherche moins souvent du regard. Arnaud Renou intervient pour synthétiser ce qui s'est dit jusque-là, puis à nouveau, quelques minutes après, pour mettre en lien les problématiques de ce projet-ci avec les autres expéditions à venir. L'urbaniste revient lui sur la possibilité réglementaire de construire au bord du boulevard et tente de montrer jusqu'où, en se saisissant d'un élément lointain du paysage : « [...] ça veut dire, après le mur antibruit qui est là-bas, au-delà, on peut construire [...] ». Le sujet glisse vers le logement social. Arnaud Renou (AR), par une habile transition, invite à se diriger vers le centre du quartier.



Diptyque 4. – Passage par un intérieur. L'intervenant de l'office public HLM y aborde un sujet délicat.

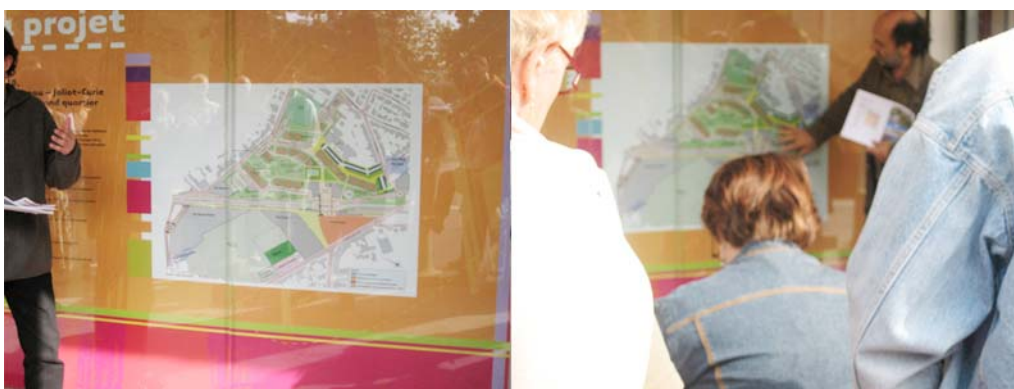
Les visiteurs rentrent dans un appartement situé en rez-de-chaussée et se répartissent dans le salon et la cuisine. Sur une table sont posées des planches du projet de résidentialisation. Dans cette pièce, fermée et aux dimensions restreintes, les visiteurs focalisent plus leur attention visuelle et auditive sur celui qui parle et ce qu'il dit. S'étant répartis en cercle, ils s'observent également plus entre eux. Un intervenant de Nantes Habitat (Office municipal d'HLM) explique aux visiteurs qu'ils se trouvent dans « *l'appartement témoin* » que les locataires ont pu visiter, avant la consultation, pour se rendre compte des travaux qui allaient être réalisés. Il explique les modifications prévues et parle pour les locataires : « [...] le premier vote a été positif avec 76% de participation et 67% de oui, donc les locataires

veulent vraiment cette requalification ». Coupé par la question d'un visiteur sur ce que cela va coûter aux locataires, il explique alors les différents montages financiers au moment de la construction et les différences de loyers entre les locataires (« [...] vous êtes ici dans l'immeuble PLR [...] ») amenant des augmentations également différentes. Pour lui, ce sont les travailleurs pauvres les plus fragilisés par ce programme. L'intervenant précédent (celui de la passerelle) enchaîne sur le concept de résidentialisation pour l'expliquer et renvoie aux planches sur la table : « [...] vous voyez sur les schémas qui sont là [...] ». La personne de Nantes Habitat reprend la parole et fait part de sa connaissance professionnelle du quartier : la difficulté d'habiter le rez-de-chaussée, le temps passé à nettoyer les pieds d'immeuble ou les cages d'escalier. Il interpelle d'ailleurs les visiteurs : « [...] la cage d'escaliers que vous avez vue ce matin, je considère, moi, qu'elle est propre, vous pouvez peut-être avoir un avis différent, mais moi je considère qu'elle est propre [...] ». Lancé à expliquer ce qui importe au locataire, il revient sur le financement des travaux et réargumente : « il y a beaucoup de locataires qui se sont dit effectivement que ça coûtait cher [...] quand ils voient ce qui se fait dans l'appartement, effectivement, on peut s'étonner qu'on n'en fasse pas plus. Pourtant, il y a quand même 7 millions de travaux et la part du locataire, la hausse du loyer, ne rentre que pour 23% dans le financement de l'opération. Ça veut dire que l'argent, on a été obligé de le chercher, ce sont des financements spécifiques, ce qui devient de plus en plus difficile parce qu'avec le désengagement de l'État, ça veut dire que Nantes Habitat est obligé quand même d'aller chercher des fonds importants ». La discussion s'ouvre aux autres intervenants et se focalise sur les usagers et les déchets (nécessité de faire des voies qui débouchent plutôt que des impasses, aspect déjà évoqué pour des raisons « urbaines » par l'urbaniste sur la passerelle) et sur la difficulté de faire comprendre aux habitants l'intérêt d'un changement. Arnaud Renou intervient en reprenant l'exemple de la passerelle : « [...] on était tout à l'heure sur la passerelle, vous voyez le programme le busway qu'arrive, au début il y a plusieurs hypothèses, bon la passerelle, on va la faire tomber, on va refaire un passage clouté, et puis après, vous consultez, on vous dit "non, on veut la garder" et au final une fois que le busway va être mis en place, Xavier [chargé de quartier] pourrait le dire, on voit bien que les gens vont se dire "bah pourquoi je monterais en haut, maintenant que je peux le faire en bas" [...]. Pierrick Beillevaire (on utilisera maintenant les initiales PB) lui fait écho : « on voyait les gens passer tout à l'heure ». AR insiste : « une fois qu'ils vont être sécurisés, qu'ils vont voir que la circulation roule moins bien, euh, moins vite, pardon, les gens vont peut-être demander [...] ». Là, il est embarrassé, suscitant des rires forts nombreux parmi les visiteurs qui expérimentent à Nantes depuis quelques mois les travaux sur ce boulevard et ses bouchons (la une régulière de la presse locale). L'urbaniste, en support, met en cause leurs outils de représentation dans leur difficulté à communiquer le projet. Nouvelle transition de AR pour la place du quartier afin d'y parler de la nouvelle phase de constructions mais les visiteurs traînent : certains qui n'ont pas vu les panneaux s'arrêtent les regarder avant de sortir de l'appartement ; l'intervenant de Nantes Habitat répond à des questions de visiteurs qui l'ont interpellé.



Diptyque 5. – Le visiteur ne veut pas repartir sans avoir vu l'intégralité de l'appartement dans lequel il se trouvait.

Sur les vitrines des rez-de-chaussée donnant sur la Place du Pays Basque sont affichées, suite à l'initiative de l'équipe de quartier, différentes images du projet global. Organisateur et intervenants sont placés devant la vitrine des « grandes orientations du projet » avec une vue aérienne et un plan masse, face aux visiteurs qui, eux, peuvent s'adosser à des piliers voire s'asseoir (profitant plots anti-voiture).



Diptyque 6. – Les visuels destinés aux habitants servent également aux visiteurs.

Le chargé de quartier prend la parole et décrit la place, tout ce qui a été créé à son origine. Il s'appuie sur les deux visualisations « *sur la photo, ici, c'est l'ancienne autoroute Boulevard Gaborie qui est aujourd'hui retraitée, les tours de Nantes Habitat [...] actuellement la cité, donc, on va passer au plan d'à côté [...]* », ou sur son corps dans l'espace « *[...] et puis la création d'un espace central qu'on souhaite un parc, donc là, c'est derrière moi* ». AR lui coupe la parole et précise aux visiteurs qu'ils peuvent se reporter au carnet concernant les bâtiments (le chargé de quartier rentre dans une description détaillée pas toujours claire). PB intervient alors pour mentionner un problème dans la pagination du livret. Les visiteurs tournent les pages de leur carnet pour réussir à trouver les images correspondantes.



Diptyque 7. – Le groupe reste longtemps sur la place du Pays Basque. Les visiteurs cherchent à soulager leurs corps.

PB prend la parole pour intervenir sur le projet architectural de la future place centrale. Situés au cœur de l'actuelle place centrale du quartier, visiteurs et intervenants se reportent à nouveau à des visualisations pour réussir à parler du futur projet. Autour du groupe, en effet, nul signe visible de transformations. PB explique, se soutenant des images, « [...] *ce travail sur la proximité immédiate entre l'espace public et le pied d'immeuble et en arrière plan toujours le patrimoine [le logement social], cette vue un peu linéaire le long du busway qui montre une séquence, et puis une vue du haut, aussi, parce que ces bâtiments sont en partie dominés donc un travail sur les toitures [...]* et là, *l'atmosphère nocturne* ». Les regards des visiteurs passent du livret aux gestes de l'intervenant. L'urbaniste de Nantes Aménagement enchaîne alors sur l'aspect réglementaire et est questionné par une visiteuse assurément « attentive » : « *Précédemment, vous avez évoqué de construire au plus près des axes, mais moi, ça m'interroge, je n'y connais rien, mais je me dis ce sont des habitations qu'on met là, faut vivre au plus près d'un axe, quand bien même c'est plus QUE [elle insiste] 35 000 voitures, c'est quand même énorme* ». La question est pertinente et à l'inverse la mise en avant de ses idées toujours risquée ! PB répond et argumente que le bruit est surtout lié à la vitesse, et que le travail acoustique se fait après dans l'architecture du bâtiment. Il explique que les réglementations acoustiques demandées aux bâtiments sont fonction du classement du boulevard et reprend ce terme de « *boulevard urbain* » « *où la vitesse est aujourd'hui limitée à 50 km/h, volontairement. C'est-à-dire, moi j'ai même été surpris, de nouveau en venant ici, par le nombre de dos d'ânes [rires parmi les visiteurs] c'est vraiment dur et on est obligé de rouler lentement [...]* ». Les rires traduisent à nouveau le caractère collectif de cette impression « de ce matin ». Une question sur les raisons du classement permet que soit expliqué le passage de l'autoroute au boulevard par le transfert de l'État aux collectivités locales, statut d'autoroute qui explique l'impossibilité antérieure de construire en bord de voirie. AR intervient et fait passer à un autre îlot en projet.



Diptyque 8. – Des habitants intrigués se joignent au groupe (à droite).

PB, architecte de cet autre îlot, est venu avec son propre support de présentation, plus grand, qu'il sort au moment de rentrer dans le détail du projet. Il affirme l'importance de mélanger des populations de revenus différents, et explique qu'en confrontation au boulevard se trouvera un « *parc habité* » à l'intérieur de l'îlot, desservi par une voie publique sur laquelle seront adressés les logements pour que l'îlot ne se referme pas sur lui-même. AR rebondit et explique que cela permet d'éviter certaines erreurs « *dont il a été question tout à l'heure* » (notamment plus d'impasses). Un visiteur lève le bras et demande ce que veut dire « adressés ». La présentation glisse vers une discussion. PB explique que le fait d'adresser sur la rue amène une rue ouverte, fréquentée. Un visiteur rétorque que les voies « privées » aussi sont adressées. PB est obligé de développer sur les itinéraires et le quotidien de rencontres, épaulé par l'urbaniste qui argumente sur le côté infranchissable de certains lotissements privés, en prenant des exemples dans le centre-ville de Nantes. À nouveau la comparaison avec le Clos Toreau est utile à justifier le sens du projet : « *c'est ce qui fait rupture radicale entre la nouvelle urbanisation et puis des secteurs comme le Clos Toreau qui sont mono-résidentiels, c'est-à-dire que la même forme est répétée [...] ici on est délibérément dans une variation des formes du logement et des cohabitations avec d'autres publics [...]* ». Les visiteurs mobilisant à leur tour les images du livret distribué, interrogent longuement sur la façade, les toitures, du projet mais aussi de la partie réhabilitée. AR finit par annoncer que PB doit partir et qu'on peut encore faire un tour. Le chargé de quartier détaille le circuit possible et finit par « *après, on traversera À NIVEAU [il insiste] pour rejoindre Joliot-Curie* ».



Diptyque 9. – Des visiteurs émués. La matinée tire à sa fin.

À l'occasion de cette mise en mouvement du groupe, quelques visiteurs se sont arrêtés Place du Pays Basque, lâchant là la visite. Le chargé de quartier revient, à propos des espaces sportifs qui entourent le groupe, sur la discussion avec les habitants. Point par point il

explique ce sur quoi « *ils n'ont pas lâché* », et ce sur quoi « *ils sont revenus* » (ils ont notamment annulé la construction d'un îlot pour le garder en terrain de sports). Plusieurs questions sont posées sur les usagers de ces équipements, le rôle des scolaires. Les regards sont plus intérieurs, ou alors vides. Le niveau global de l'attention des visiteurs baisse, ils sont mobilisés depuis plusieurs heures maintenant. Cette proposition de rallongement du parcours est vécue vraiment « en plus » et le chargé de quartier, parfois embrouillé entre état ancien et état futur (« *le petit multi-sports est dégradé, euh là il est neuf [...]* »), n'aide pas au maintien de l'écoute.



Diptyque 10. – Finir en beauté l'expédition en passant à niveau (l'ironie veut que la vue de droite soit justement prise depuis la passerelle, l'appareil photographique ayant déclaré forfait, lui aussi émoussé !).

Sur cette fin de parcours, les visiteurs traversent le futur parc central que le chargé de quartier essaie de situer à partir des immeubles environnants, de ce qui a été dit du projet et de ce qui va se trouver ici et ce qu'on verra depuis cet endroit. La description, très abstraite, requière du visiteur une capacité d'imagination plus qu'importante : « *donc l'îlot central, c'est là, faut imaginer le nouveau bâtiment qui longe la passerelle, il sera ici et arrivera plus ou moins à l'actuel, avec la partie petite enfance qui sera sur l'arrière, et qui aura un espace extérieur vers le, enfin une vue sur le futur parc, et un jardin privatif de la halte-garderie, et le deuxième bâtiment sera où y a les jeux pour enfants, et ça se terminera entre les deux bâtiments. Tout ce qui est végétation disparaît* ». Un visiteur s'assure d'avoir compris « *donc on revient au niveau de la route* ». C'est apparemment le cas. « *Voilà. Y aura un accès, donc là, de la station avec ici une place centrale, en gros entre la route et ici on a un étage* ». Sur le trajet, en « petit comité », est abordée la question des travaux et des désagréments, qui ramène à nouveau à ce qu'en pensent les habitants. AR élargit cette question de la difficulté à faire accepter les projets à d'autres quartiers de la ville. Les visiteurs arrivent au niveau de la future station du busway. Le chargé de quartier propose de traverser et AR, blagueur, demande si on prend la passerelle : « *allez, c'est bien parce que ça s'appelle une expédition, hein, autrement !...* ». Au niveau du boulevard, le chargé de quartier le décrit tel qu'il était avant : « *on avait une voie d'accélération où on arrivait à 80km/h et une voie de décélération où on était encore à 80, donc c'est vrai que quand on a dit aux gens "demain vous traverserez à niveau", ils nous ont regardé en disant "bah nous, on veut garder la passerelle". Aujourd'hui, on a une voie qui fait 2 mètres 50, on a un espace ici goudronné, qui sera l'espace piétons, on aura l'espace, là, un peu plus blanc, qui sera les deux voies du*

busway, de nouveau un espace piétons, et à nouveau une voie ». L'expédition se termine par l'action tant énoncée tout au long de la matinée. Le groupe se quitte sur ce boulevard¹.

b. L'expédition urbaine de l'île de Nantes (29 octobre 2006). La ville de Chemetoff.



Diptyque 11. – Les visiteurs sont rassemblés pour le démarrage de la visite au milieu de cette perspective transformée.

Cette expédition urbaine (la dernière de l'année), qui se déroule quelques semaines après celle du Clos Toreau (que nous venons de suivre), démarre également sur la voie du busway dont l'inauguration est prévue dans une semaine. Dominique Amouroux, critique d'architecture qui fait partie de l'Ardepa, est chargé de cette visite qu'il introduit en donnant le déroulement, point visité par point visité : « *nous irons jusque sur le pont qui est à côté [...], nous irons ensuite visiter deux opérations de logement qui sont en cours de chantier [...]* », puis par une remise en contexte historique de l'urbanisme de l'île de Nantes aujourd'hui visitée, île découpée en trois territoires différents : l'aménagement type ZUP (reste la partie aval avec les constructions navales et la partie centrale des faubourgs). Il rappelle cette procédure qui explique les grands vides (antithèse du taudis, ensoleillement...), la place de la voiture tout en faisant le lien avec le projet de Chemetoff et sa volonté de restituer de l'espace à l'espace public. Stéphanie Labat, urbaniste de la SAMOA, prend ensuite la parole et explique que la voie sur laquelle se trouvent les visiteurs était une autoroute. Elle la décrit, avant, comme peu sécuritaire et se saisit d'un piéton qui traverse : « *Ce piéton-là, il y a 18 mois, il était écrasé dix fois* ». Un visiteur lance « *aujourd'hui, une seule fois* » déclenchant un rire collectif. Elle poursuit en détaillant la réorganisation des 40 mètres de large du boulevard (le busway passe en partie centrale et en site propre) qui offrira des trottoirs que piétons et vélos promenades se partageront. Elle finit sur « *la manière dont on lit maintenant ce boulevard* », sur la perspective créée depuis laquelle on comprend qu'on arrive en centre-ville, avec la tour Lu et la colonne Louis XVI au loin, alors qu'avant elle était très encombrée par des arbres. « *Aujourd'hui, on a cadré les vues, réintégré l'île dans le centre* ». Amouroux veut appuyer l'argumentation de Labat et remarque que, bien que la circulation soit incessante, on s'entend, ce qui n'aurait pas été le cas avant. Quelques grognements dubitatifs se font entendre dans le public, car, depuis le

¹ Au cours de l'expédition, le chargé de quartier confie l'espérance de son équipe à ce que d'ici peu les habitants fassent la demande de retirer la passerelle. J'ai pu, il y a quelques mois, constater que ses vœux semblaient avoir été exaucés, la passerelle ayant été démontée.

démarrage de l'expédition, il est très difficile d'ouïr clairement les propos de l'urbaniste qui, en plus, ce jour-là, souffre d'un mal de gorge. Les visiteurs sont serrés, un peu gênés (penchés vers la personne qui parle) ; ils ont rarement été si proches les uns des autres¹. Aussi, les remarques concernant la chute du niveau sonore sur le boulevard peinent-elles à convaincre. Amouroux change de sujet en valorisant la finesse du travail de Chemetoff sur les proximités visuelles entre territoires qu'il recrée. Il demande ensuite s'il y a des questions, opportunité saisie par un visiteur à propos de la piste cyclable partagée, une option jugée selon lui peu sécurisée et sécurisante. D'autres le suivent, approuvant clairement ses réticences et mobilisant des exemples de moments circulatoires difficiles à Nantes. Stéphanie Labat réexplique le choix de ce « *pari* » par la largeur très importante qui, pour une fois, était disponible, et la notion de réversibilité des espaces publics. Amouroux gère une transition par : « *étape suivante ?* ».



Diptyque 12. – Pouvoir faire le tour de l'île sera un jour possible.

Les visiteurs se dirigent maintenant vers la Loire et s'arrêtent au tout début du pont. Amouroux prend la parole, mais il est tellement difficile de l'entendre que la plupart des visiteurs rient. Il propose de se décaler « *sous le vent* » afin de mieux entendre. Stéphanie Labat commence par parler du quai François-Mitterrand, lui déjà réaménagé, et du projet qu'un jour le tour de l'île complet puisse se faire, à pied au bord de la Loire. Elle explique la manière dont là ils ont voulu redonner des vues sur la Loire (y compris en voiture) car on ne la voyait finalement jamais. Le talus a été reprofilé, avec une promenade haute, une promenade basse. Elle reparle ensuite du boulevard De Gaulle (endroit du démarrage de la visite), du travail, visible, de continuité paysagère entre les arbres des copropriétés et les arbres de l'espace public (essences identiques) qui font que les jardins des copropriétés sont à nouveau empruntés, traversés (et non plus seulement résiduels). Elle explique également le travail sur l'éclairage de l'espace public, les changements obtenus entre les précédents mâts de 18 mètres, liés aux normes autoroutières, et l'éclairage horizontal, de « *nappes* », à l'échelle du piéton, avec une démarcation au niveau des stations. Elle a du mal à expliquer ce détail car elle constate en parlant que « *c'est exactement l'endroit où il ne faut pas en parler* ».

¹ Je porte comme bien souvent un sac à dos dans lequel les autres visiteurs n'arrêtent pas de donner des coups.



Diptyque 13. – Commenter ce qui est à portée du regard : une tentation des intervenants lors de la visite.

Amouroux reprend la parole et fait se tourner le groupe vers l'autre côté du pont, constater l'état ancien des berges (les travaux n'ont pas démarré) et signaler au loin la Maison radieuse de Le Corbusier, en lien avec une exposition en cours. Une question posée sur la continuité, un jour, de cette promenade, fait dévier la discussion sur le futur franchissement, la gestion de son intégration aux circulations en train d'être reprises. Une remarque d'un visiteur à propos des liens nécessaires à faire dans leur travail et parlant presque alors pour la SAMOA, provoque des rires et un « *vous travaillez à la SAMOA ?* » de Stéphanie Labat. Reprenant la logique de leur outil du plan guide, elle confirme qu'ils projettent à 20, 30 ans. Amouroux revient alors sur la question des ZUP en comparant les manières de faire. « *Quand, en 1980, on finit de construire ce qu'on avait prévu en 1950, à peine réalisé c'est déjà obsolète* ». Une visiteuse, perdue, demande ce qu'on « *voit de ZUP* » sur Beaulieu. Stéphanie Labat essaie de faire comprendre que Mangin, Beaulieu, c'est une ZUP, un « *méga lotissement* ». Quelques visiteurs reconnaissent alors avoir toujours pensé que la ZUP c'était du logement social. Les deux intervenants réexpliquent la différence entre la procédure et ce qui a été/est construit, et la réduction fréquente en effet, de l'un sur l'autre. Amouroux annonce la suite, le rendez-vous au centre commercial, et propose de passer par un petit square également réfréquenté depuis les aménagements. Il invite à le regarder en route.



Diptyque 14. – Un temps d'explication dans une salle vient scander la visite.

Les visiteurs accèdent, par le rez-de-chaussée du centre commercial, à une salle dans laquelle se trouvent une table ovale, des images affichées sur les murs, et l'architecte intervenante qui attend. Ils se répartissent tout autour de la table, face à l'architecte. Celle-ci se présente, missionnée par l'agence dont fait partie Patrick Bouchain (le concepteur du bâtiment) comme étant la personne qui va suivre le chantier qui vient de démarrer. Elle se sert d'un

classeur à feuilles transparentes pour retrouver les dates, les chiffres, tous les contenus un peu factuels. Elle fait beaucoup de gestes des bras, à gauche, devant, à droite pour relier ce qu'elle explique (les parties du bâtiment, le rapport à la rue) et l'emplacement dehors, à l'extérieur de la salle. Souvent, elle ponctue ses explications d'un « *on va aller voir* ». Du projet, elle explique la volonté principale de ne pas faire un centre qui soit fermé. Un escalator permettra ainsi un accès direct du centre à la station de busway. Parlant pour les concepteurs, elle parle de l'architecture comme « *d'assumer ce gros objet* », le centre existant, et d'en animer la façade, avec une haie vive de feuilles métalliques rapportées, et des éclairages de nuit comme des lucioles. Elle met également en valeur l'extension du parking silo sur lequel vient une future centrale photovoltaïque. Arnaud Renou, pressé, semble vouloir écourter et pose des questions « bilan » : durée du chantier, coût. À l'annonce du montant global auquel elle rajoute celui des feuilles (3 millions d'euros), une rumeur se fait entendre. Depuis le début de la matinée, l'ambiance est assez joyeuse, conviviale, plus que d'autres fois. Une série de questions-remarques autour des feuilles métalliques va provoquer des rires généralisés. Une visiteuse demande : « *il y a des précédents par rapport à ces brins d'herbe métalliques ?* ». « *Des précédents, non, l'architecte qui a fait ça est très novateur, il aime bien faire quelque chose qui ne s'est jamais vu. On n'a pas de précédent là-dessus, c'est une première* ». Réponse de l'architecte à la suite de laquelle la visiteuse glisse « *à l'échelle mondiale et interstellaire ?* » déclenchant un moment d'hilarité. « *C'est pour rendre joli finalement ?* » met définitivement l'architecte dans l'embarras (des sceptiques participent à demi-mot : « *oui, c'est ça !* »). La visite tourne à l'exercice de justification. Amouroux, et Stéphanie Labat lui viennent tour à tour en aide. Amouroux argumente plus clairement en rappelant qu'un centre commercial construit comme celui-ci dans les années 1975 était complètement fermé sur lui-même, une mise en forme par une enveloppe banale de cette conception que « *le plaisir était à l'intérieur* », aboutissant à ce que toute la technique (réseaux) passe en façade, rendant impossible, malgré ce que l'architecte voulait au départ, renchérit Labat, de retravailler la façade pour que l'objet, commande formulée par la SAMOA, participe de la vie urbaine alentour. La discussion entre intervenants revient sur l'architecte, ses autres réalisations (les neufs Dubigeon de la Galerie des Machines, le Lieu Unique). AR interroge Stéphanie Labat sur la manière dont on choisit un architecte, l'amenant à réexpliquer le fonctionnement entre acteurs sur l'île de Nantes dans un long monologue assez complexe qui laisse sans voix la salle des visiteurs. On perçoit des regards perdus. Elle fait en tout cas valoir les échanges et le côté discuté de toutes ces décisions : « *j'insiste, il n'y a pas une liste de gens labellisés et un tampon pour travailler sur l'île de Nantes, en ce moment 47 architectes différents ont un programme en cours sur l'île [...]* ». AR assume la transition : « *on va voir le chantier ?* ».



Diptyque 15. – Faire le tour du bâtiment.

Les visiteurs sortent de la salle, guidés par l'architecte, devant, qui donne des précisions au petit groupe qui s'assemble et se désassemble autour d'elle. Les visiteurs regardent en effet plus ou moins ce dont elle parle, discutent entre eux, s'éparpillent. La bonne humeur collective conduit à ce que, très vite, le registre comique ou moqueur réapparaisse. Il faut dire que l'accès au centre commercial durant tout le temps du chantier se fera par Quick, qui « *a accepté* » ! L'architecte revient sur la future emprise du bâtiment, agrandi, l'aspect du parking, l'emplacement de l'escalator. « *Ici vous aurez l'entrée principale du centre, l'escalator, l'escalier principal* », « *à peu près 8 mètres en avant de la façade actuelle, vraiment sur l'espace urbain* ». Mais elle n'est pas aidée par la configuration des lieux rendus invisibles par la clôture qui ferme le chantier. Le trottoir, trop restreint, est jugé dangereux et le groupe traverse. Les visiteurs s'éloignent encore de ce dont elle parle. Des questions sont posées à l'architecte au sujet d'éléments qu'elle a déjà mentionnés et expliqués dans la salle ou quelques minutes auparavant. Le moment prend un tour vraiment désordonné. Une fois atteint l'angle bâtiment, Amouroux remercie l'architecte. Il lui donne rendez-vous dans deux ans « *pour voir les installations terminées* », et elle répond aux visiteurs, blagueuse, « *il faudra venir voir les feuilles* ». À ce moment-là, Amouroux se dirige vers une voiture qui se gare à l'instant et dont il vient de reconnaître le propriétaire. L'architecte des logements vers lesquels nous nous dirigeons est prêt. Amouroux indique aux visiteurs le chemin à prendre et mentionne qu'il ne sera pas possible de passer par le square des cinq sens pour cause de retard.



Diptyque 16. – Les visiteurs sont bluffés d'accéder à des espaces privés privilégiés (ici franchement luxueux).

Déjà deux heures que dure l'expédition. Au pied des immeubles, l'architecte Michel Bertreux présente son projet *Arboréa*. Il explique l'évolution nécessaire pour que construire ici, au bord de ce boulevard et devant la voie ferrée, s'accomplisse. Pour lui, on doit « *habiter en ville à nouveau* », et donc il réfléchit à des « *modèles [de logements] un peu excitants, parce que c'est notre métier* ». Les appartements sont des duplex. Il rentre dans le détail et explique qu'ils font tous 6 mètres par 6 mètres (proportions identiques) pour le social et le luxueux, avec ce double balcon « *au milieu duquel pousse un arbre* ». Il annonce qu'on va pouvoir visiter un modèle T4, un modèle T3 sur l'arrière (la voie ferrée), et un modèle luxueux au dernier niveau qui est le résultat de l'assemblage par un riche propriétaire de deux T4 plus un T2. Questionné par un visiteur sur le prix au mètre carré (environ 3000 euros), l'architecte donne ensuite la répartition en pourcentage des différents types de logements sociaux. Stéphanie Labat précise à sa suite ce que sont les PLS¹, et lui synthétisant

¹ Prêt locatif social.

« 20% sociaux sup et 10% super sociaux ». Cette répartition des catégories sociales fait l'objet de remarques entre visiteurs (« *c'est les sociaux en bas et les chics en haut ?* »). Le public est définitivement causeur ce jour-là. L'architecte questionne sur le mode opératoire : « *soit on commence par le luxe et on redescend, soit l'inverse ?* ». Répartis entre l'ascenseur et les escaliers, les visiteurs mettent un temps fou à se réunir au bon étage. Certains se sont arrêtés trop tôt, n'ayant pas retenu s'il fallait aller tout en haut directement ou non. Arnaud Renou s'énervait de ce temps perdu et finit par crier dans la cage d'escalier. Tout le monde se retrouve finalement sur le palier et rentre dans l'appartement chic. Des « *ouahou !* », « *excellent* » se font entendre par les uns et les autres, allant sur les terrasses et contemplant la vue, conquis : « *la vue est superbe* » ; « *sublime* » ; « *vient voir la cuisine !* » ; « *c'est quand la crémaillère ?* ». Les visiteurs, véritablement gagnés par la frénésie, essayent de visiter chaque recoin de l'appartement, résolument très grand. Arnaud Renou s'exclame, satisfait : « *c'est beau, hein ! Vous êtes quand même privilégiés, je voudrais pas dire mais bon, parce que certains avaient visité Boucherie, vous vous rappelez le 180m²* ». Des visiteurs acquiescent. Éparpillés, certains posent directement des questions à l'architecte, sur les matériaux, leur solidité. D'autres se parlent entre eux ou commentent à l'adresse de l'un ou de l'autre qui se trouve à côté de lui. Le groupe descend ensuite dans le logement T 4 « normal » et finit par le T 3 « social », pour lequel l'emballement se réduit, et se perçoivent plutôt des doutes sur les questions de confort, de la cuisine, de la taille des chambres, comme sur la vue : « *Ah oui, là, t'es vraiment sur la voie de chemin de fer !* ».



Diptyque 17. – L'appartement de logement social n'inspire pas les mêmes commentaires.

« *C'est par là la sortie* » ne cesse de répéter Arnaud Renou dans chaque appartement, car l'expédition a maintenant pris énormément de retard. Dans les appartements, les visiteurs restent à regarder chaque détail. Enfin tous au bas de l'immeuble, Amouroux annonce qu'on va essayer de finir d'ici environ une vingtaine de minutes, en faisant un tour dans *Playtime*, l'autre opération du même architecte située juste à côté, et ensuite sur le site de l'ancien tripode (immeuble de bureaux démoli pour cause d'amiante). L'architecte explique rapidement, du bas, le projet de *Playtime* et une question sur les coursives (comprises apparemment comme des pièces) montre la difficulté à se représenter et comprendre le fonctionnement de ce bâtiment, étant donné son état d'avancement et la rapidité de présentation. Amouroux propose finalement, pour économiser du temps - l'expédition dure depuis maintenant trois heures, « *de monter dans la maison, et on parlera du tripode depuis la maison, voilà, c'est la façon la plus groupée pour finir à temps* ». Là, l'architecte se rend compte qu'il n'a pas les clés du bâtiment. Devant renoncer à l'idée de le visiter, Amouroux conduit le groupe au milieu du trou laissé par le tripode afin d'y parler du futur projet. Stéphanie Labat le présente. Le terrain délaissé est boueux et recouvert de végétation. Les

visiteurs ont les pieds trempés, humides et froids (on est au mois de novembre). L'urbaniste évoque un socle surélevé, un canal creusé, des surfaces commerciales. Un visiteur demande à la fin de la présentation si ça ne devait pas être Renzo Piano et non Portzamparc l'architecte pour ce projet. Elle explique que son nom, entre autres, a en effet été évoqué. Quelques questions fusent encore de visiteurs endurants qui doutent de la viabilité de mettre ici à nouveau des surfaces commerciales. Arnaud Renou, estimant qu'il est temps de terminer, profite d'un blanc pour conclure « *nous on va s'arrêter là... et on va repartir sur 2007* ». Un relâchement se fait sentir : Amouroux prend le temps de demander si ce genre d'expédition, où on ne voit pas beaucoup de projets, où c'est comme « *visiter l'immatériel* », convient aux visiteurs. La plupart n'ont pas eu l'air gênés. Des visiteurs restants, certains demandent le programme de l'année à venir, mais celui-ci, comme le répète AR, n'est pas encore défini. La visiteuse blagueuse lance à AR : « *vous allez me manquer !* ». La visite finit avec un retard d'une heure.

c. L'expédition urbaine de Chantenay (20 septembre 2008). La ville des vues.



Diptyque 18. – Arnaud Renou arrive avec un nouveau matériel, micro et ampli roulant¹, ce qui devrait mieux répondre au problème d'écoute soulevé depuis que les inscriptions augmentent, proches d'une centaine pour cette expédition.

L'expédition commence à la gare de Chantenay, quartier ouest de Nantes. Les visiteurs attendent, éparpillés devant la gare. AR entame : « *s'il vous plaît, je vais vous demander de vous rapprocher un tout petit peu, donc Arnaud Renou ville de Nantes, merci d'être là samedi matin pour cette expédition organisée par la ville et l'Ardepa avec son président Pierrick Beillevaire. On a aujourd'hui un long parcours [...] je vais vous demander d'être très prudents parce qu'on est sur un parcours qu'est un peu difficile, et qui grimpe [...]* ». Le départ se fait en effet dans la partie basse du quartier pour atteindre la partie haute. Il ajoute que la visite fait l'objet d'une « *captation sonore* » par des personnes du CNAM afin d'être visionnable ensuite sur le site de la ville, de l'Ardepa, et du projet de l'île de Nantes². Pierrick Beillevaire explique la spécificité de cette expédition : « *ici la visibilité des opérations n'est pas possible car le projet urbain se lance, donc, on est dans une anticipation de lecture* », puis passe la parole à un historien qui reprend l'histoire de la formation de ce quartier³. Ensuite, Pierre Gautier, architecte urbaniste en charge du projet,

¹ Une idée qu'il a assurément eue deux jours avant en assistant (je l'y vois) à une visite de la presse nationale sur l'île de Nantes pour laquelle ce matériel était utilisé.

² C'est la 4^e qui est ainsi filmée et enregistrée.

³ Commune indépendante rattachée à Nantes tardivement (1908).

décrit le site, encore industriel, isolé, avec des questions de sols pollués, et qui se trouve aujourd'hui à l'entrée de la ville. Il explique les interrogations qu'il porte avec son équipe sur la mixité des fonctions. Il parle de manière assez poétique du site : « *un site magique* », « *hétérogène* », il emploie souvent le terme de « *collages* ». Les visiteurs, grâce à la sonorisation, peuvent être plus éloignés les uns des autres que d'habitude. AR reprend la parole pour rappeler, à nouveau, de « *faire attention* », et invite tout le monde à se diriger vers le bâtiment du groupe *Armor* dont les lauréats du concours pour la restructuration (de leur site) viennent d'être annoncés.



Diptyque 19. – Pierrick Beillevaire s'arrête à un endroit stratégique et propose une lecture de ce qui entoure les visiteurs.

Pierrick Beillevaire fait une pause au niveau du rond-point situé à l'entrée du site *Armor*. Il détaille ce qui est visible en décrivant un cercle car, pour lui, « *à partir d'un point comme celui-ci, on comprend qu'il y a des enjeux de reconstitution et de maintenance des éléments actifs des sites, et dans la dimension durable de la ville* ». Il finit par assurer : « *il suffit de regarder sa ville pour savoir finalement comment elle s'est fabriquée, et cette observation et fabrication de l'œil, on doit la faire progressivement, parce qu'il faut s'accoutumer à ces mécaniques d'observation* ». La parole est passée à Pierre Gautier, l'élément « fort » de la matinée, qui présente le site *Armor* : « *c'est un site assez exceptionnel, qu'on devine pas trop de l'extérieur. Mais c'est en le visitant tout à l'heure que vous allez voir qu'il y a des pentes importantes, des ravines [...]* ». AR, particulièrement stressé ce jour-là, répète à nouveau d'être prudent et de respecter les parties du site interdites, signalées par du ruban de balisage.



Diptyque 20. – Les visiteurs pénètrent dans un espace rarement visitable.

Un représentant d'*Armor* nous attend et présente l'activité industrielle de ce groupe spécialisé dans les consommables pour imprimantes. Il explique leur décision de vendre le terrain à la ville et passe la parole au représentant du promoteur qui vient de remporter le

concours, associé avec des paysagistes et des architectes. Tous les deux s'échangent la parole sur des temps assez courts. Les visiteurs écoutent, beaucoup prennent des notes, des étudiants auront à travailler sur ce quartier dans les semaines à venir et profitent de l'occasion. Le représentant d'*Armor* propose de faire le tour du site. Premier arrêt au niveau de l'ancienne cantine. Il essaie de faire comprendre le fonctionnement du site, la vie de l'entreprise, avant qu'elle ne déménage en majeure partie dans un site sur une commune à plusieurs kilomètres de Nantes. « *Ce qu'il faut imaginer c'est qu'ici encore y a deux trois ans vous aviez à peu près 6 à 700 personnes sur le site qui travaillaient avec des camions qui rentraient sortaient tous les jours ...* ». Le paysagiste prend également la parole rapidement pour donner les grandes lignes du projet : percer le site du haut vers le bas, le rendre perméable afin d'avoir des vues sur la Loire. Il vante la qualité des arbres et des végétaux, qui seront pour partie conservés afin d'avoir des espaces extérieurs « de qualité ».



Diptyque 21. – Un objet discuté pendant la visite. Un objet installé pour la visite.

PB reprend le micro pour apporter une précision sur le lien entre exposition et durabilité que vient de faire le paysagiste sentant qu'il y a là une « logique » qui n'est pas si évidente à tout le monde et pour questionner le jeune homme d'*Armor* sur la pollution des sols. Il répond et montre le pèsomètre, installé afin de connaître la teneur de la pollution, « *une pollution classique, liée aux cuves de fioul* ». Alors qu'il parle encore, un mouvement se lance déjà vers un autre endroit du site. Pendant ces temps de marche les visiteurs discutent, profitent du soleil agréable qui commence à se faire plus chaud, le groupe s'étire. Beaucoup posent individuellement des questions au représentant d'*Armor* ou au paysagiste, comme à l'adjoint à l'urbanisme, présent. Les visiteurs redescendent jusqu'à se regrouper dans un autre endroit, ombragé, plus petit. Le paysagiste invite à apprécier les lieux, « *bon, alors tout de suite, on change d'ambiance par rapport au site industriel, on pourrait pique-niquer* ».



Diptyque 22. – Mise en rapport d'un futur espace public *in situ* (à gauche) avec sa représentation en plan de masse dans le projet tout juste lauréat.

Il pointe le grand arbre, explique qu'il sera conservé et que l'espace sera public. Invités à nouveau à repartir, les visiteurs arrivent sous un préau où des planches de présentation du projet (plans et images en 3D) ont été accrochées. Le paysagiste tente une présentation générale mais les visiteurs, déjà très éclatés dans le déplacement, arrivent au fur et à mesure face aux planches et se dispaient. L'adjoint à l'urbanisme finit par créer autour de lui un autre groupe. Les visiteurs, face aux représentations classiques du projet, cherchent à les mettre en rapport avec là où ils se trouvent, ce qu'ils ont traversé depuis tout à l'heure. Beaucoup mettent du temps à comprendre le vert représentant les toitures végétalisées. Les visiteurs posent beaucoup de questions, notamment les habitants qui connaissent les rues adjacentes, la structure du quartier : « *cette rue alors, elle sera privée ou publique ?* ». AR, qui tente depuis quelques minutes déjà de lancer un mouvement, incite à aller vers la suite du parcours en rappelant qu'on peut, dans le livret distribué, retrouver toutes les informations. « *Il nous reste beaucoup à faire* » insiste-t-il. Les visiteurs se mettent en route petit à petit.



Diptyque 23. – Amener les visiteurs au plus près de la Loire.

Un arrêt est effectué face à un immeuble ancien, en cours de réhabilitation dans le cadre d'une OPAH¹. La responsable de l'OPAH explique les enjeux et les objectifs de ce type d'opération sur un quartier comme celui-ci. Elle essaie de faire des liens avec la question de la ville durable, et insiste sur le volet social. Les visiteurs sont ensuite dirigés sur une des cales du site, en bord de Loire. Ils profitent de la vue sur la berge d'en face ; observent un bateau ; se réchauffent ; se positionnent de manière à être appuyés le long de la pente ; montent afin d'élargir le champ de vision. L'attention des visiteurs éloignés de Pierre Gautier, un peu coincé au bout de la cale, diminue. Il reprend la question d'*Armor* et d'un autre site (celui de la carrière à quelques centaines de mètres) pour expliquer la volonté de mener une réflexion élargie englobant ces deux sites, et non pas séparément comme il était proposé de le faire au départ. Il parle beaucoup de l'identité particulière de ce quartier à construire à partir de l'existant. AR enchaîne en disant qu'il faut vite aller au parc des Oblates².

¹ Opération Programmée d'Amélioration de l'Habitat.

² Propriété de la congrégation religieuse des franciscaines Oblates.



Diptyque 24. – Début de l'ascension et découverte d'un parc magnifique.

Les visiteurs empruntent un petit escalier permettant de passer au dessus de la voie ferrée. Ils sont arrêtés avant de pénétrer dans le parc par une conversation qui semble improvisée avec le responsable de la maison de l'apiculture que l'on vient de voir. Il explique le programme de ce week-end (Journées du Patrimoine). L'expédition se poursuit par un vieux chemin pierreux, taillé dans la roche et bordé d'arbres. Tout le monde note le bruit des oiseaux, les visiteurs laissent entendre leur plaisir, « *c'est beau ici* ». En haut du chemin s'offre une vue dégagée sur une grande bâtisse, un champ de fleurs, un potager. Les visiteurs profitent, sont très loin les uns des autres. Ils finissent par se réunir encore plus haut, pour profiter de la vue, avec Jacky Malinge, responsable des espaces verts, qui explique la position des religieuses et qu'un jour une promenade accessible à tous puisse passer par une partie de ce parc. « *Le projet n'est pas fait. Il fera l'objet de concertation, et on reviendra travailler avec vous* ». Les visiteurs sortent du parc. AR, à la sortie, demande de « *s'arrêter juste deux minutes, le temps que les troupes ne fassent plus qu'un avant d'aller au square, parce qu'on va marcher un petit peu* ». Le trajet pour rejoindre le square est en effet assez long. Il fait passer par une rue permettant de s'avancer au bord de la falaise et d'avoir une vue panoramique sur la pointe de l'île de Nantes. Les visiteurs ne résistent pas au fait de s'y rendre. Chacun n'est plus entouré que de quelques personnes. Les premiers sont loin. Certains se font la remarque qu'« *on traîne* ».



Diptyque 25. – Les visiteurs profitent, chacun plus à son rythme.

Arrivés dans le parc, certains visiteurs quittent des épaisseurs, manteaux, vestes, et s'assoient dans l'herbe. Il fait bon. Jacky Malinge, à nouveau, prend la parole et explique les transformations prévues dans le square, qui ne correspond plus aux usages actuels et à ce que voudraient y faire les habitants. Il détaille le bac à sable, le type de végétation placée à tel endroit. Certains regardent le plan dans le livret. D'autres sont toujours en train de prendre des notes. Pierre Gautier reprend la parole et relie l'endroit où sont actuellement les visiteurs,

au dessus de ce site « *si particulier* » (la carrière de la Meuse)¹, avec les deux sites précédents (Armor et la cale), le parcours effectué illustrant alors la logique du projet qu'il mène. « *C'était un des trois lieux qui a fait que la ville, je l'ai dit tout à l'heure, s'est dit qu'au lieu de développer ces trois lieux de façons indépendantes "faisons une réflexion organisée". [...] Il s'agit de contrastes très intéressants, et j'aime beaucoup cet endroit, parce qu'on voit, j'ai parlé de collage au début, mais là on voit des collages de ces espaces intimes, ensuite des bâtiments industriels, on voit un port de plaisance, on voit un petit village en face, qui est Trentemoult et qui est d'une toute autre échelle, on voit l'île de Nantes et son développement, le hangar à bananes¹ [...]. La proximité est évidente, il y a une culture, une histoire partagée entre ces deux sites, qui est évidente, qui est sans doute à utiliser* ». Il aborde ensuite la question du site de la carrière et de son développement sans, à aucun moment, dire quoi que ce soit de vraiment précis, insistant surtout sur le fait que les réflexions sont en cours, que c'est aujourd'hui en débat. « *Il n'y a pas de solutions tranchées. La première, c'est comment traiter un espace avec une personnalité aussi forte ? Notre avis, à nous, c'est qu'il faut s'affronter à ça* ». Il redonne la parole à l'historien car il lui a expliqué, en chemin, la valeur patrimoniale d'un bâtiment très visible d'ici, le « *premier bâtiment en béton armé de Loire-Atlantique construit selon la méthode de l'ingénieur François Hennebique* ».



Diptyque 26. – L'expédition se termine sur les hauteurs du quartier et permet d'accéder à l'Hermitage.

Les visiteurs se dirigent ensuite vers une école du quartier, où la directrice ne cache pas son énervement d'avoir attendu ainsi le groupe très en retard. C'est le moment que choisit le micro pour arrêter de fonctionner. Elle tient des feuilles, elle a préparé sa présentation. Les visiteurs, concentrés depuis plus de deux heures, et n'entendant pas bien ce qu'elle dit, décrochent. Elle explique l'extension de l'école qui vient d'être faite dans cette optique de la ville durable. Sans s'attarder, les visiteurs continuent vers le dernier arrêt, la maison de l'Hermitage, bâtiment remarquable situé à flan de la falaise avec un jardin en paliers donnant une vue incroyable sur la Loire. Ce bâtiment est surtout connu car il se détache très bien de loin dans cette partie du paysage de la ville. Très délabré, l'accès au jardin a été empêché à nouveau par du ruban. Le responsable du musée Jules-Verne est là pour expliquer ce qui se projette dans ce lieu. PB reprend ensuite la parole et prononce les mots de la fin alors que l'expédition a débordé des limites de temps annoncées. « *Je le répète, il faut se fabriquer un œil d'observateur [...]. On reviendra dans ces sites pour réobserver ce que vous avez capté,*

¹ Nommée ainsi car s'y trouvaient pendant longtemps les brasseries de la Meuse.

pour que vous ayez vous-même un œil critique sur le passage de l'intention à la fabrication. Donc ici, on est dans un caractère très particulier du devenir et de la puissance du projet ». J'observe pour la première fois les visiteurs qui applaudissent. Plusieurs s'avancent pour remercier les organisateurs.

B- Une expérience coproduite

On remarque au travers de ces trois comptes rendus les différences qui peuvent marquer chacune des expéditions. La donne climatique est un des facteurs prédominants. Les visites se font « à l'air », qui peut s'avérer doux, vif, froid... Faire la visite, c'est alors profiter d'une très belle journée, des premiers rayons de soleil printaniers, ou endurer pendant trois heures un froid glaçant. Les visiteurs sont plus ou moins sensibles (perçoivent plus ou moins intensément) ces aspects. Certains ont répété, à plusieurs reprises, avoir éprouvé la chaleur étouffante ou se souvenir d'avoir fini les pieds trempés (cf. expédition n°2). On rejoint la dimension de l'engagement corporel du visiteur, bien mis en évidence dans le chapitre III. Les expéditions font alterner temps de station et d'écoute et temps de déplacements². Les comptes rendus par exemple donnent à voir les différences entre l'expédition n°1 où, la majeure partie du temps, les visiteurs sont en position immobile et où la distance parcourue dans le quartier est finalement très réduite, à l'inverse de l'expédition n°3 où on voit que l'enjeu majeur de réunir le bas et le haut d'un quartier conduit à ce que le contenu soit plus haché, plus court, et le mouvement plus présent.

« Je trouvais ça un peu fatigant, on va dire, parce que c'était [expédition n°1] des déplacements de quelques centaines de mètres et puis on restait statiques après pendant x temps. Ce n'était pas assez, en fait ce n'était pas assez vivant, on va dire. Ça ne m'a pas fait cette impression-là pour Beaulieu [expédition n°2] peut-être parce que c'était une découverte au début et la deuxième fois ça l'était plus, donc je savais à quoi m'attendre » (V1).

Chaque expédition est une coproduction circonstanciée à laquelle participe, en plus des conditions climatiques, tout ce qui relève du *commun* : les conditions d'écoute, les conditions d'attention, le rythme, le nombre et le type de visiteurs, qui interfèrent aussi sur l'impression générale conservée de la visite par le visiteur. Si de nombreux visiteurs se connaissent, l'attention accordée aux intervenants est souvent moindre. Si l'attention collective est élevée,

¹ Cet ancien hangar situé sur le quai des Antilles au bord de la Loire, à la pointe ouest de l'île de Nantes, a été réhabilité afin de devenir un « lieu festif » (restaurants, bars, boîte de nuit...).

² Cette alternance, nécessaire, est rappelée quand une rupture de cadre (Goffman) se produit lors d'une expédition. Dans la crainte du mauvais temps, une présentation (Power point) assez longue est prévue par les différentes équipes d'architectes et d'urbanistes dans une salle au tout début de la visite. Le retard pris dans la succession des intervenants et une présentation qui n'en finit pas provoquent des bruits de chaises, des soufflements, puis des départs francs de la salle. Quand enfin les visiteurs, mécontents, sortent, la plupart s'en vont. Quand on vient pour une visite, deux heures, assis dans une salle, est véritablement épuisant.

elle se révèle entraînante et conduit à ce que soient posées de nombreuses questions. Le niveau d'absorption collectif est un aspect essentiel qui varie d'une visite à l'autre, perçu par les visiteurs et lié à l'engagement de chacun : « *un engagement est une obligation socialisante. Que l'un de nous ne parvienne pas, dans une situation donnée, à soutenir l'attention exigée et l'on verra forcément son entourage s'en apercevoir [...]* » (Goffman, 1991, p. 339). On constate d'ailleurs, dans les entretiens, que ce qu'ont mémorisé les visiteurs, ce sont souvent les moments disputés (une question, un début de controverse sur le sujet abordé), qui ont, au moment, relancé leur attention au cours de l'évènement. C'est le cas par exemple lors de l'expédition n°2 autour du partage entre piétons et vélos (on constate par contre que les conditions d'écoute très difficiles à ce moment-là ne sont pas mentionnées par les visiteurs). Une certaine *énergie* traverse ainsi la visite. Elle se colore en effet au fur et à mesure de leur déroulement, entre celle qui prend un tour ironique ou enjouée (cf. n°2) ou celle d'une contemplation alanguie (comme la n°3). La visite est d'ailleurs facilement caractérisable par le visiteur, en mesure de l'exprimer *a posteriori* en quelques mots : longue mais intéressante (s'attachant à la densité et la nouveauté des informations obtenues) ; « chouette » quand une particularité a créé comme un « pic » important conduisant à rehausser l'ensemble de la visite (comme terminer par une vue panoramique du quartier sur le toit d'un immeuble). L'état émotionnel de la situation « affecte » l'expérience individuelle. On sait en effet comme dans le cas de match de football le rôle de l'affectivité (liée à l'intelligibilité des émotions) dans la coproduction des conduites, y compris de réception (Calbo, 1999). La participation en commun est ainsi à la fois du « subir » et de « l'agir », elle relève de l'auto-contrainte et de la contrainte. On peut se rappeler la manière dont le rythme dans la situation des trois chercheurs sur le terrain (dont un allait plus lentement) conduisait à tirailler les autres (contrecarrant trop leur propre rythme individuel pour ne pas percevoir l'ajustement nécessaire). On note ainsi des seuils différents suivant les individus à pouvoir éprouver/réprouver leur rythme à celui collectif, leur envie de parler à la nécessité d'écouter, qui font dire à certains leur impossibilité presque *physique* de participer à des visites collectives. Les manières de qualifier une visite relèvent ainsi en partie d'une alchimie collective entre différents éléments ainsi que de la perception individuelle. Toujours est-il que quelles que soient ses capacités, ou d'ailleurs l'habitude acquise par le visiteur au fur et à mesure de ses participations (comme le mentionne le visiteur ci-dessus), le visiteur, conscient, s'engage au prix de certaines contraintes dans des visites collectives de ce type pour deux raisons principales.

1/ Franchir en commun

Prendre part à une visite, c'est participer d'une occasion qui permet de franchir des seuils. C'est avant tout le franchissement qui caractérise l'expérience de la visite, et la participation collective doit être comprise dans cette optique. La visite permet aux visiteurs de découvrir

un espace. Quand, à l'inverse, comme lors des *Journées de la maison contemporaine*¹, le propriétaire de la maison à visiter ne laisse à aucun moment entrer les visiteurs (le parquet apparemment est fragile), ces derniers restant à l'extérieur de la maison, l'expérience ne peut être complètement qualifiée de visite. Le visiteur n'a pas vu ce qu'il venait voir, il n'a pas franchi le seuil de la maison. Cette découverte peut être de degrés différents, si l'espace est inconnu ou partiellement connu, suivant le statut de cet espace qui fait qu'il est appréhendé comme facilement accessible ou peu accessible (comme un quartier d'habitat social). Les visiteurs vont par exemple dans des quartiers dans lesquels ils n'étaient jamais rentrés et n'avaient jusque-là que longé. La visite, acte de franchissement, construit pour les visiteurs un rapport à l'espace de l'ordre de l'*inédit*, du *privilège*, de la *primeur* et de l'*exclusivité* : visiter le chantier d'une médiathèque qui sera prochainement ouverte au public, accéder à un marais humide alors que les accès sont contingentés et régulés par une association écologiste, rentrer dans des appartements avant que ceux-ci soient habités, monter sur le toit terrasse d'un immeuble habituellement inaccessible. Le plaisir pris par les visiteurs s'arrime à cette dimension spatiale, plus ou moins active dans chaque visite (comme quand les visiteurs accèdent à des espaces rarement visitables, des espaces intimes, des espaces « socialement » réservés), plaisir qui relève globalement de la curiosité², de l'appétit visuel.

« Le quartier, les Dervallières, je ne connaissais pas du tout, sinon à le traverser en voiture par la voie ordinaire. Donc ç'a été vraiment une découverte pour moi, et puis l'occasion de me redire, encore une fois, que la ville, je la connais pas finalement, en dehors des parcours traditionnels » (V4).

« Ce que j'ai beaucoup aimé dans cette visite ? Déjà, accéder à la piscine alors que personne n'avait eu le droit d'y aller, ça c'était chouette, enfin pour moi c'est pas une piscine, mais bon c'est autre chose, mettre un petit bout de pied dans le marais de Malakoff, parce que c'est toujours quelque chose qui m'a intéressé » (V2).

« Puis après, y a de la curiosité, dans le genre j'aime bien aller dans des endroits où on n'a pas l'occasion d'aller en individuel. Moi j'ai trouvé ça sympa d'aller dans les sous-sols de Beaulieu, voir un peu comment ça fonctionne. Et puis aller visiter les apparts où jamais, même dans l'immeuble, où jamais je ne serais rentrée autrement » (V1).

Ce plaisir, et c'est essentiel pour la question de la coproduction, est ressenti par les organisateurs basculant dans ces moments dans l'engagement visiteur.

¹ Lors de la manifestation de 2006.

² Et non pas du « voyeurisme » qui serait surtout la traduction d'un jugement moral préconstitué car décalé par rapport à ce qui a été observé.

AR : J'ai bien aimé celle du centre-ville mais c'est parce qu'on a fait partie des privilégiés qui sont rentrés dans l'îlot Boucherie, moi j'aime bien quand on peut apporter une rencontre avec un architecte qui nous ouvre les portes d'un bâtiment qu'il a construit, je trouve que c'est la cerise sur le gâteau. Là samedi, on va visiter les appartements d'*Arboréa* et de *Playtime*.

AB : Ah ! cool !

AR : Bah voilà ! Votre réaction elle est là, je suis au même niveau que vous. C'est des trucs où je suis pas allé, donc j'aime bien quand je peux rentrer dans un bâtiment et comprendre pourquoi il a cette forme-là, ça me parle un peu plus.

L'acte de franchissement discrimine entre elles les visites qui peuvent, sur cet aspect, avoir une intensité très variable. Les visites artistiques¹ peuvent ainsi faire éprouver physiquement le franchissement, de manière plus déterminante que dans les expéditions urbaines (à part celle qui a eu lieu dans les égouts). L'artiste Boris Sieverts² avait ainsi mis au point, après plusieurs jours de repérage, aidé par des étudiants de l'école des Beaux-arts de Nantes, une visite menant du centre-ville de Nantes à Carquefou³ et dont le but était de n'emprunter que des espaces étranges, secrets. Elle faisait longer des voies ferrées, traverser des terrains vagues, couper à travers des trous dans des clôtures, rentrer dans une salle de boule nantaise, passer par une exploitation maraîchère, un terrain militaire, un orphelinat, un squat de gens du voyage, un lotissement... Lui, attirait le regard sur des objets particuliers, proposait des interprétations réalistes ou plus fantasques. La sollicitation physique indéniable qui fait arriver tard le soir après toute une journée de marche menant par des espaces inconnus constitue une expérience de dépaysement particulièrement réjouissante à laquelle se mêle le plaisir de l'étrangeté et surtout de la transgression. On retrouve cette dimension dans le spectacle de Bulles de Zinc quand les étudiants de la fac qui participent à la visite (dans leur propre bâtiment donc) découvrent des endroits où ils n'étaient jamais allés, et que surtout, sous l'impulsion d'EL, rentrent dans des salles de cours sans avoir frappé à la porte, ce qui est loin de l'ordre établi des lieux. Une visite de Marseille proposée par l'« *architecte-urbaniste-artiste* » Nicolas Mémain⁴, lors du colloque *Construire quoi comment ?* déjà mentionné, s'arrimait aussi à ce principe (rentrez dans un bâtiment désaffecté et normalement interdit, parcourir une copropriété privée dégradée...) sans toutefois bénéficier de la même finesse et surprise de passages d'un espace à l'autre. Ainsi, dans la texture de l'expérience, la nature du franchissement, le degré d'étrangeté, la complexité des seuils, le niveau de

¹ On peut se reporter à la typologie (cf. chapitre II - C) ou aux quelques exemples donnés au tout début de ce travail dans le panorama (chapitre I).

² On a mentionné son travail par un de ses textes publié dans la revue *Le Visiteur* dans le chapitre précédent (III). On trouvera par ailleurs sur le site http://www.nogovoyages.com/other_travelers.html une liste importante de références (travail d'artistes, visites, films, textes, ouvrages de chercheurs, intellectuels...) dans lesquelles on retrouve de nombreux exemples déjà mentionnés dans ce travail, y compris Boris Sieverts. On le mentionne car Stéphane Degoutin, architecte et fondateur de ce site est une personne que l'on retrouvera dans la partie suivante.

³ Commune située à 13 km de Nantes.

⁴ On peut par exemple écouter un extrait de ses prestations sur : <http://histoires-marseillaises.blogthema.marseille-provence2013.fr/archives/37> (consulté le 28 01 2010).

contrainte, l'engagement physique requis, sont des éléments essentiels. Cet appétit indéniable du visiteur pour les espaces qu'il va visiter renvoie aussi à ce qu'on a mentionné dès l'introduction de la partie précédente, du visiteur comme un être en « mode visuel », à l'œil avide et non pas vide.

2/ Le regard accompagné

Voir est la deuxième raison principale de la participation du visiteur. Son exigence scopique, la nature du voir jouent fortement sur son expérience. On va montrer à quel point ce voir est (comme avec la réussite du franchissement) lié à la possibilité même de l'expérience en détaillant une proposition qui met particulièrement bien en évidence ces liens : la biennale d'art contemporain *Estuaire*¹, en 2007.

La principale volonté de cette biennale est de créer un parcours le long de la Loire, de Nantes à Saint-Nazaire, d'amener à la découverte de l'estuaire (de sites peu ou pas fréquentés) par le biais d'œuvres d'art *in situ*, comme concrétisation de la métropole Nantes/Saint-Nazaire, dont l'identité (entre autres) reste à construire, et ce surtout pour la population. Visiter devient donc l'acte et le sens de la manifestation. Jean Blaise, figure de la création culturelle nantaise², en est le principal concepteur. L'idée « originale » est notamment la proposition d'un mode de visite particulier, une croisière sur l'estuaire, qui permettra de donner sens à ce territoire. Jean Blaise explique souvent l'émergence de l'idée même de la biennale par cette croisière³. Sa participation à une expédition urbaine (qui se transforme alors en conférence de presse), peu avant le démarrage de la biennale, donne à entendre son histoire. L'estuaire, dit-il ce jour-là, « *il n'y a pas une route qui permette d'en faire le tour* », « *c'est par l'eau qu'on sent son unité de territoire, sa cohérence* ». Il explique que c'est finalement la première fois où il a pris le bateau de Nantes à Saint-Nazaire qu'il s'est dit qu'il fallait faire quelque chose. « *L'eau est la meilleure façon de découvrir l'estuaire, quand on descend l'estuaire je crois qu'on comprend tout, ce qu'il y a à protéger, la difficulté d'accès...* ». Le bateau est donc présenté comme le mode (véhiculaire) idéal de découverte de la manifestation : il « *offre un point de vue unique sur les œuvres, les sites, la Loire et le paysage de l'estuaire* » ; « *il devient pour les passagers une interface entre les œuvres proposées et leur environnement* » ; « *en ralentissant et en s'approchant des rives, le bateau amènera le visiteur au plus près des installations artistiques* »⁴. Plus largement, la communication de la manifestation s'axe autour de la dimension des œuvres, « *une trentaine d'œuvres monumentales* », « *un immense canard de plastique jaune* », « *des anneaux*

¹ Dont deux autres « occurrences » sont alors programmées, en 2009 et en 2011. Voir <http://www.estuaire.info/>

² Initiateur et organisateur du festival *Les Allumées* de 1990 à 1995, il est actuellement directeur du *Lieu Unique*, scène nationale.

³ Organisées de manière régulière par la compagnie maritime *Finist'mer*, les croisières permettent d'accueillir des entreprises (ou autres groupes) et proposent de dîner ou de déjeuner. Certaines intitulées « culturelles » sont accompagnée par un conférencier d'écopôle, un réseau local d'associations agissant pour l'environnement et le développement durable.

⁴ Tiré du support de communication de la manifestation. Notamment de l'incontournable partie « Comment visiter l'évènement ? ».

géants », « *une fontaine de plus de vingt mètres* »...¹. Conçues *in situ* pour l'estuaire, elles doivent être à son échelle : « *une exposition d'art contemporain grandeur nature* », « *un parcours décalé d'œuvres gigantesques en dialogue avec les paysages et le patrimoine industriel* »². Deux œuvres deviennent rapidement les plus diffusées car les plus spectaculaires : une maison flottante, reproduction d'une maison existante, qui est placée au milieu de la Loire, et un canard gonflable en plastique jaune de 25 mètres de haut qui naviguera de Nantes à Saint-Nazaire³. Le bateau de la croisière fait également l'objet d'une intervention artistique. Il est rendu « invisible » par de multiples petits panneaux réfléchissants, et à l'intérieur est construit un mur d'écrans, diffusant des interviews ou des images en temps réel de l'extérieur. Des audioguides sont distribués au visiteur avec une bande-son créée pour l'évènement qui comportent des extraits d'entretiens, des commentaires critiques sur les œuvres.

Organiser une exposition *in situ* met aux prises avec un espace bien différent de celui du musée. Et on va voir que c'est fondamentalement un problème de vision qui est à l'origine des critiques, assez nombreuses, adressées à la biennale, la croisière étant ce qui est le plus décrié⁴. La confrontation aux éléments naturels tourne rapidement en défaveur des œuvres⁵. La maison qui a été installée à marée haute avec de forts courants peine à se stabiliser sur le fond de l'estuaire, vaseux, et est enfoncée beaucoup plus profondément qu'il ne le faudrait. À marée haute, depuis le bateau on n'aperçoit plus que le toit ; elle finit même par déverser et être déchirée par l'énergie de l'eau. Le canard, lui, (deuxième œuvre phare) n'arrivera jamais à rester gonflé, et ne pourra faire qu'une apparition dans le port de Saint-Nazaire. En plus de ces deux œuvres, dont une, le canard, ne peut tout simplement pas être vue, et dont l'autre, la maison, est en majeure partie invisible car sous l'eau, quasiment toutes ont finalement un rapport de visibilité problématique avec le visiteur en bateau. Soit qu'elles ne soient pas à l'échelle de l'estuaire, dont l'étendue et la largeur d'horizon participent du fait qu'elles apparaissent plutôt petites. Soit que le bateau, dont la distance à la berge a dû être négociée avec des militants écologistes, ne s'approche pas suffisamment, rendant difficilement visibles les œuvres à l'œil nu (sans prothèse). Soit encore qu'elles se déclenchent en interactivité avec le visiteur terrestre, et soient invisibles car en non fonctionnement au moment du passage du bateau (de l'ordre de quelques minutes)⁶. La presse se fait l'écho de ces problèmes : « *œuvres riquiqui, noyées par les dimensions de l'estuaire* » comme l'écrit un journal satirique local⁷, « [...] à bord, nombre de passagers ne

¹ *Nantes Passion*, janvier 2007. *Ouest-France*, 29 mars 2007.

² *Nantes Passion*, mai 2007.

³ Œuvres respectivement de Jean-Luc Courcoult et Florentin Hofman.

⁴ On va se concentrer ici sur ce point et on ne s'attachera pas aux débats sur la production artistique elle-même qui tendaient à mettre en évidence les confusions de certaines œuvres entre spectacle et art, et interroger en termes d'instrumentalisation le rôle de l'art attendu comme communion territoriale (deux numéros de la revue métropolitaine *Place publique* (n°4, été 2007, et n°16, été 2009) ont débattu à ce sujet).

⁵ La fête d'ouverture d'*Estuaire*, qui est en même temps l'inauguration du hangar à bananes (déjà mentionné), est également placée sous le signe de la démesure et intitulée « l'île phénoménale ». Cette inauguration a aussi été repoussée pour cause de mauvais temps.

⁶ C'est le cas de l'œuvre « *Did I miss something ?* » de Jeppe Hein, un banc sur lequel le fait de s'asseoir déclenche un jet d'eau au milieu de la Loire.

⁷ *La lettre à Lulu*, n°57, juillet 2007, qui titre « la croisière s'emmerde ».

cachent pas leur déception. Les œuvres annoncées sont parfois masquées par la nature ou par des difficultés techniques, ou encore invisibles depuis le fleuve » rapporte Le Monde¹. De nombreux témoignages déçus de la croisière sont également publiés dans le courrier des lecteurs de *Ouest-France*².

Dès le mois de juin, les changements apportés prouvent la nécessité d'améliorer les conditions de visibilité de toutes les œuvres, car, sur terre, de nombreuses personnes se perdent, n'arrivant pas à trouver les routes exactes permettant d'accéder aux œuvres. Un nouveau mode d'emploi est très tôt édité avec « *les indications sur les conditions optimales pour voir les œuvres* », qui tente de réorienter les choix de modes de visite en incitant à reprendre le parcours par la terre, en voiture ou à vélo : « *quand on a fait la croisière, on n'a vu qu'une partie d'Estuaire* » rappelle Jean Blaise³. Sur le bateau, des ajustements sont faits. Très vite, son « camouflage » de papiers qui faisaient une lumière rosée à l'intérieur, devient surtout un « trouble vue »⁴. Collés y compris sur les hublots, de nombreux morceaux de papier sont retirés. Des moyens sont par contre ajoutés pour attirer l'attention du visiteur au « bon » moment car d'une part la bande-son des audioguides, que les artistes ne voulaient pas « collée » au paysage qui défile, est finalement incomprise des visiteurs, parlant trop tôt ou trop tard des œuvres⁵. Elle est donc adaptée. Une personne dans le bateau se charge de l'arrêter à certains moments et de la remettre en marche pour plus de correspondances. D'autre part, les œuvres (parmi celles possibles (!)) sont tellement lointaines parfois, que les visiteurs, au cours de la croisière, ne les voyaient pas suffisamment à l'avance et donc parfois les « rataient ». Un message est mis en place et diffusé au départ de la croisière expliquant qu'un coup de corne de brume va prévenir de l'approche d'une œuvre et que le bateau ralentira pour naviguer au plus près. Des consignes générales, proches du mode d'emploi supplémentaire édité, sont données : « *soyez attentif et observez le paysage car les oeuvres peuvent être d'un côté ou de l'autre. Certaines sont à découvrir par la terre* » (la voix cite les communes concernées). Mais le fait de ne pas les voir ne tient pas qu'à un problème de distance ou de visibilité « oculaire ». Les visiteurs ne voient parfois pas l'œuvre car ils ne peuvent la reconnaître. C'est le cas de la maison, coulée, qui ne ressemble pas du tout à l'image principale diffusée⁶ : « *on approche de la maison, la star du parcours. Les*

¹ 7 juillet 2007.

² Voici un exemple : « *Un échec. Jean Blaise nous a vendu Estuaire 2007 comme un événement majeur de la culture européenne. J'y suis allé en famille et qu'avons-nous découvert ? Un bateau bourré d'écran de télévision, un canard inexistant, une maison coulée et quasi invisible, un jet d'eau banal, trois têtes de chat, une forêt amazonienne à cinq arbres... Seul le bateau mou surnage. Avec 75 millions d'euros, n'y avait-il pas mieux à faire ? [...]* » (*Ouest-France*, 27 juillet 2007).

³ *Le Monde*, 7 juillet 2007.

⁴ « *L'habillage du bateau, qui effectue les croisières sur la Loire, va être revu. Les plaques miroirs vont être enlevées des fenêtres* » (*Ouest-France*, 7 juin 2007).

⁵ Les retours sur l'usage même de l'audio-guide révèlent son inadéquation plus large. Il est aussi peu pratique, tombant par terre quand les gens qui circulent beaucoup montent et descendent entre les étages. On observe que peu de personnes l'écoutent au cours de la croisière.

⁶ Le choix visuel pour présenter les œuvres est en partie en cause. Les représentations « virtuelles » sont traitées comme des photographies, à la tonalité très réaliste. Parmi les œuvres dont l'*in situ* se révèle ainsi dévastateur et pas uniquement depuis le bateau, il y a la « forêt flottante » de Fabrice Hyber qui, pour des raisons techniques, se décrirait plus sérieusement par « deux bateaux avec quelques branches dessus ». Deux ans après, c'est un artiste nantais qui réalise les visuels de présentation, des dessins surréalistes à partir de l'idée et moins de la forme finale de l'œuvre.

réactions sont éclairantes, "ah je suis déçu", "attend, on doit la voir de côté", "on la verra mieux depuis la terre". Les enfants demandent même où elle est, la maison, tellement ce qu'il y a à voir est non identifiable. Le toit est exposé »¹.



Figure 7. – La maison méconnaissable (sources : en haut à gauche, communication officielle de la biennale, à droite, *Ouest-France*, 23-24 juin 2007. En bas, *Ouest-France*, 27 juillet 2007).

Cet écart, trop grand, entre la représentation produite au préalable, et la perception *in situ* se reproduit avec d'autres œuvres. Il est difficile, si le mécanisme n'est pas en fonctionnement, de dire de l'œuvre de Hein (ci-dessus mentionnée) que c'est une « œuvre ». On peut n'y voir qu'un simple banc, d'où le fait que soit en fin de compte employée une personne qui, à chaque passage du bateau, soit assise « l'air de rien » et déclenche le mécanisme, rendant ainsi l'œuvre visible depuis le bateau². Lors de cette croisière, au final, les visiteurs n'arrivent pas à voir ce qu'il y a à voir, que ce soit pour une question de distance (trop grande) ou d'écart entre l'image et la réalité perceptive qui rend presque impossible la reconnaissance de ce que l'on voit (d'où le renforcement du problème par cet argumentaire autour de la dimension). L'exigence scopique du visiteur, tout comme son anticipation, a été sous-estimée, ou mal estimée. On aborde ici un des aspects essentiels de la visite et du visiteur, qui pose clairement la question des conditions de visibilité, sous un angle technique et pragmatique (s'approcher suffisamment près, avoir suffisamment de temps pour voir, voir de manière confortable ou non comme quand on est trop petit...) mais également sous l'angle du *savoir voir* (cf. chapitre III) et donc de la réussite d'une « organisation » destinée à être visitée. Les conditions de mise en œuvre du voir du visiteur doivent s'appréhender en termes d'accompagnement du regard. Une analyse fréquente à propos du visiteur et de ce

¹ Extrait de notes personnelles.

² On ne peut s'empêcher d'ailleurs de faire un rapprochement avec le jet d'eau en forme de poisson du jardin de la villa des Arpel que Mme Arpel déclenche à l'arrivée de chaque visiteur, prestigieux bien sûr (Tati, 1958).

qu'il voit relève de l'opposition réalité/simulacre, et on pourrait en effet dire de l'intervention d'une personne qui se place « exprès » sur le banc qu'on présente du « factice » aux visiteurs. Pourtant, comment le visiteur peut-il ressentir, s'émouvoir, critiquer, les œuvres présentées s'il n'arrive pas à les voir ? On voit ici que l'analyse en termes de réalité fiction n'est pas pertinente, ratant la question du réussir à voir au sein de laquelle il faut placer ce nécessaire regard accompagné, caractéristique de la visite.

Cette croisière sur l'estuaire échoue sur les deux registres de l'exigence scopique du visiteur : celle du voir et celle du voir comme, de sa dimension interprétative. De ce que nous savons de la visite *en commun*, le visiteur vient aussi pour voir avec les yeux des autres. Il est en effet difficile de comprendre pourquoi le visiteur ne « voit » rien dans cette croisière alors qu'il y a à disposition de l'œil tout le paysage de l'estuaire, et donc *a priori* tout à regarder. La critique formulée à propos de la croisière consistant à dire qu'il n'y « a pas grand-chose à voir » peut intriguer si on omet les conditions et le contexte de l'émergence du visible. On ne voit rien parce qu'on ne voit pas ce qu'on serait *censé* voir. On caricature souvent ce rapport visuel du touriste qui vient voir ce qu'il connaît déjà en image, comme une épreuve de reconnaissance stricte, mais on pense peu au sentiment éprouvé quand on n'est pas sûr de voir ce qu'il y a à voir, pouvant aller jusqu'à annuler la capacité même de voir, de regarder ailleurs. De manière littérale, ne voyant pas ce qu'il devrait voir (il est venu pour une visite d'œuvres), le visiteur s'éprouve aveugle, et ne peut profiter de ce qu'il y aurait d'autre à voir. La comparaison avec la croisière « culturelle », accompagnée par un conférencier d'écopôle comme nous le mentionnions ci-dessus, est sur ce point édifiante¹. Lui, guide le regard du visiteur vers le paysage, soutient son attention, mais surtout propose des interprétations des paysages, révèlent des aspects invisibles, fait part de débats politiques. Informant sur la gauche, puis sur la droite, la sensation, à l'inverse de l'ennui, est que le bateau va trop vite (le guide renvoie souvent lui-même à la vitesse trop rapide du bateau), que le visiteur peine presque à tout voir. Le trajet remplit les yeux.

Cet exemple de la biennale met en évidence que le visiteur requiert des médiations, comme on l'a vu dans le chapitre III, mais aussi participe d'une proposition de visite pour celle d'un accompagnement du regard, deuxième caractéristique essentielle de l'expérience, en plus du franchissement. Dans les expéditions urbaines, il est clair que le visiteur prend plaisir de la réflexivité engagée par ce renouvellement, cette *rénovation* du regard que peut lui apporter la visite et sa dimension interprétative. Cet exemple met également en évidence l'importance des conditions « logistiques » au bon déroulement de la visite et à la félicité de l'expérience. Ces conditions participent de celles de réception de la visite et de ce qui est montré (activité très freinée voire impossible dans cet exemple). C'est pourquoi, avant de s'attacher plus précisément à cette question de la réception du visiteur et de détailler un certain nombre de points avancés ci-dessus, nous devons analyser maintenant la structure interactionnelle de la visite.

¹ Croisière que nous avons effectuée le 18 mai 2007.

Planches visuelles 1 et 2. – Confrontation photographique des deux croisières. À gauche la croisière culturelle avec l'intervenant associatif. À droite, celle d'*Estuaire*.





4. STRUCTURE INTERACTIONNELLE DE L'EXPERIENCE

La visite en commun, expérience coproduite dans l'action par les protagonistes engagés, repose sur l'acte de franchir et sur la stimulation d'un regard accompagné. La nature du franchissement ainsi que les conditions d'exercice du voir sont donc deux aspects majeurs de qualification de l'expérience, qu'elle soit alors avortée (dans le pire des cas), pauvre ou riche, stimulante ou aliénante... pour le visiteur. Les procédures d'accès aux espaces, le déroulement concret de la visite, la place accordée au public, doivent donc être détaillés pour l'analyse *in fine* de la réception du visiteur et de la manière dont participer à ces visites peut avoir des effets sur son rapport à la ville.

La visite, on l'a vu dans les difficultés de la Biennale, nécessite de coordonner entre eux de nombreux protagonistes, de faire avec un espace déjà-là, d'organiser les conditions de circulation des visiteurs... Pour que la découverte collective ait lieu, il faut d'une part une *logistique*, qu'elle soit prise en charge par un/des visiteurs ou qu'elle le soit comme ici par un tiers (une organisation encadrée par une institution). Mais il faut aussi d'autre part que les visiteurs respectent les conditions du rassemblement, en adoptent les codes de comportements, se conforment aux attitudes requises. Il y a donc deux modes d'action distincts qui structurent ce rassemblement : la *gestion logistique* (report et endossement de tous les aspects logistiques) et *l'être en public*. On parle de modes d'action car ils ne recouvrent pas tout le temps les individus et leurs statuts (posés et non pas justement participatifs (Joseph, 1998b)), à savoir les organisateurs, les intervenants et les visiteurs, et parce qu'il s'agit d'un mode d'action nécessaire au déroulement de la visite, répertoire d'actes, de rôles (parfois avec une distance révélée par les protagonistes), ressources et contraintes.

A- La gestion logistique

La gestion logistique est soumise à des impératifs et des exigences caractéristiques de la visite. Elle doit d'abord maintenir la contrainte temporelle, c'est-à-dire garantir le temps imparti à cette activité (respect des bornes), donc garantir que la visite se termine à l'heure dite. Ce mode d'action est régi par cette contrainte temporelle et d'autre part, étant donné la logique distributive de la visite, par la nécessaire coordination entre protagonistes. Ces deux objectifs d'ordre pragmatique sont de plus soumis à un attendu, celui de la non visibilité. La logistique tend à devoir être non perceptible, et ça comme on va le voir, c'est le terrain de la visite-spectacle qui l'illustre le plus clairement.

1/ Préconfigurer un agencement

Le travail de préparation en amont de la visite vise, d'une part, à ce que la visite puisse effectivement avoir lieu, que les visiteurs puissent effectivement accéder à l'espace attendu.

Dès la conception même de la visite, celle-ci est ainsi soumise à une part de contingence spatiale stricte qui conditionne les espaces potentiels. Il aura parfois fallu demander des autorisations afin que l'accès à un « public » soit accordé pour un espace qui ne l'est pas normalement. EL par exemple ne réussira pas à avoir accès aux sous-sols de la fac pour son spectacle. Mais une fois ces conditions de départ (relevant d'une logique plus juridique) formulées, le travail d'anticipation s'axe autour du parcours à prévoir et du sens que l'on veut transmettre au visiteur et à s'assurer au mieux de la maîtrise du déroulement. Suivant les attendus de la visite, il est de nature différente et la ressource spatiale ainsi que l'aide d'objets sont plus ou moins activés. Pour les expéditions urbaines, c'est lors d'une réunion préparatoire que les organisateurs mettent au point le contenu et le parcours. La participation des « maîtres des territoires » à cette réunion collective préalable est très importante. À la fois, Arnaud Renou et Pierrick Beillevaire leur donnent des angles d'attaque (par exemple insister sur la notion de durable l'année où le thème est la ville durable, et donc faire valoir ce qui dans une OPAH participe à la durabilité d'implantation de certaines populations). En même temps, les organisateurs doivent s'appuyer sur ces « locaux »¹ qui ont la connaissance de l'état d'avancement des projets, des conditions de praticabilité des lieux... Si le calendrier de la communication officielle de la ville contraint la conception des visites, c'est surtout celui de l'avancement des constructions à visiter qui permet d'envisager le programme de la visite. En fait, la contingence spatiale est une condition de la visite, autant ressource que contrainte à la définition du parcours et des territoires de visite. En effet, visiter un bâtiment de logements est plus facile quand il est encore vide, ou avant que l'enseigne commerciale ne s'y installe définitivement. Lors de cette réunion préparatoire le parcours de la visite se monte donc petit à petit, entre où il est possible d'aller, quelles sont les informations divulguables ou disponibles à ce jour, ainsi que l'état du visible :

« On n'est pas allé à Bottière sans les premières constructions sur le site quand même, on a vu la médiathèque, on a vu les premières constructions de la Nantaise d'Habitation, faut imaginer que deux ou trois mois auparavant, si on avait fait une expédition urbaine, bon excepté la médiathèque, mais on aurait eu des champs. Là c'est encore plus dur à expliquer : ici va se construire 1500 logements... » (Arnaud Renou).

S'ajoute à cela la contrainte temporelle mentionnée ci-dessus, qui conduit souvent à ce que lors de cette réunion, les organisateurs essaient d'évaluer si oui ou non il est possible de faire ce qui est prévu en trois heures. Pour les expéditions urbaines, on se rend compte que l'évaluation horaire est faite en découpant par tranches horaires, travail facilité en fixant avant tout le lieu du départ et d'arrivée. Hormis pour l'expédition de Chantenay (cf. n°3), qui fait elle l'objet d'un pré-parcours par des organisateurs volontaires, car le parcours apparaît

¹ Il y a toujours l'appui sur un local. En reprenant l'exemple de Nicolas Sarkozy, parmi les moyens d'assurer son retour à Argenteuil, il y a Tarek, ce témoin, membre d'une association Bleu Blanc Rouge, qui vise à trouver des emplois aux jeunes et à qui Sarkozy a donné son « carnet d'adresses ». Tarek doit sur place aider à la visite *come-back*.

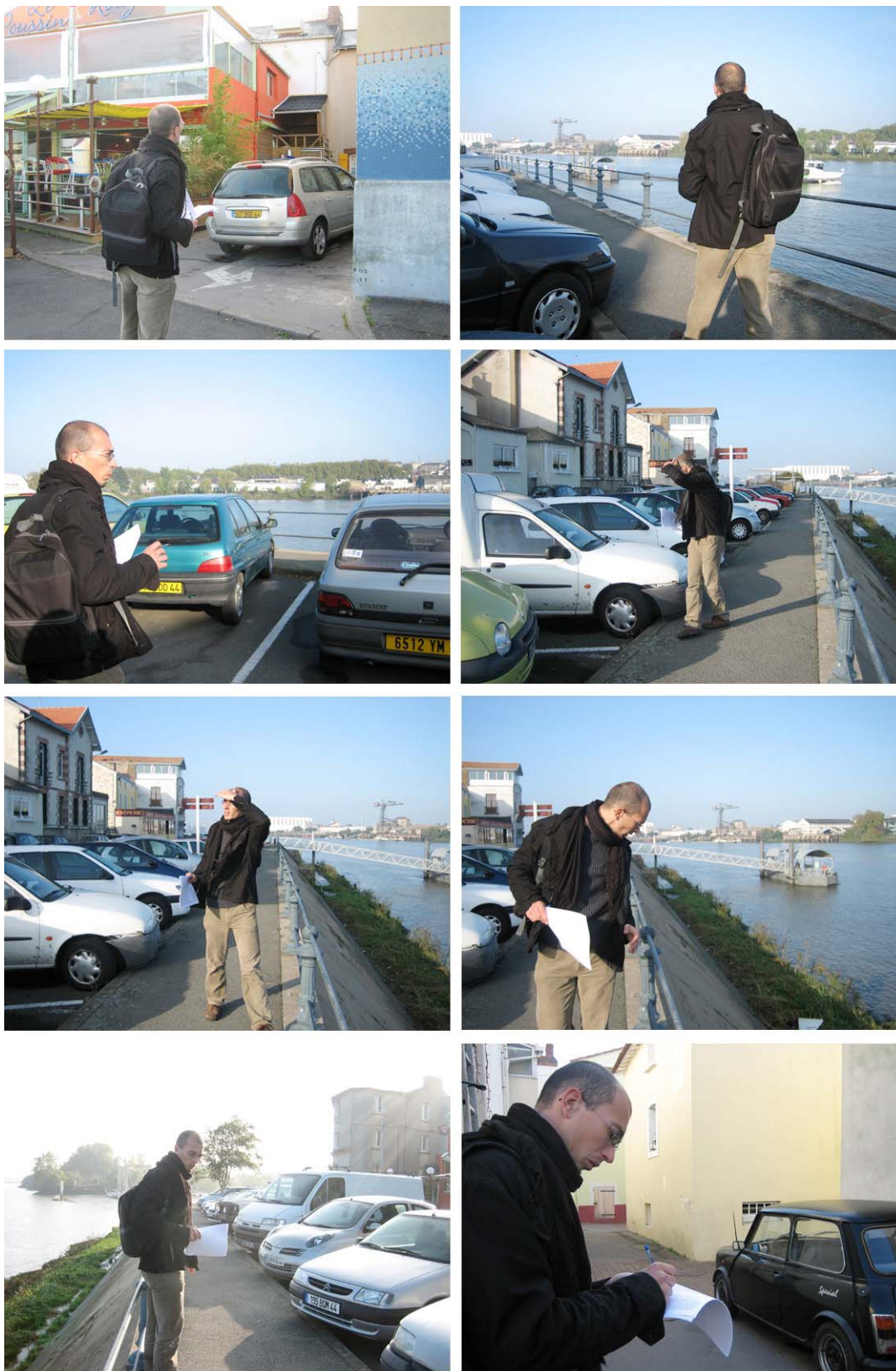
plus long et difficile que d'autres fois, le parcours est défini très grossièrement *via* quelques jalons, en réunion : « passer devant tel bâtiment, aller là bas ensuite, puis passer par là, finir là c'est bien »...

Le travail de EL pour la fabrication de la visite-spectacle fait apparaître un autre degré de précision. D'une part, la visite-spectacle est peu distributive, au mieux a-t-il fait lui-même au départ une visite avec quelqu'un qui connaît les lieux. C'est pourquoi l'ensemble du travail en amont se présente pour lui comme un processus d'*apprivoisement* des lieux (les jours de repérage lui permettent en effet non pas de devenir familier mais de les apprivoiser en intensifiant la présence aux lieux (cf. chapitre III)), économisé par les organisateurs des expéditions urbaines en se reportant sur les intervenants participants. D'autre part, les attendus spécifiques de cette visite-spectacle pèsent autrement sur le travail amont. Le temps global de la visite, le rythme, les scansions sont des aspects beaucoup plus importants à la qualité de sa visite. Il réalise dans ce sens également un repérage *in situ* qui peut durer plusieurs jours et ensuite, afin de ne pas rester dans une évaluation trop vague, fait plusieurs répétitions, dont l'enjeu est bien qu'elles lui permettent de se mettre dans le temps réel de la future représentation¹. Il est intéressant de s'arrêter sur tout ce à quoi il s'attache. EL envisage en détail les placements et déplacements du public et de lui-même, car ils rentrent pleinement dans l'économie temporelle de la visite. À Trentemoult (spectacle 1), il se déplace beaucoup dans l'espace, faisant occuper à son corps, tour à tour, les places du public et les siennes afin de vérifier ce que les spectateurs verront, à la fois lui-même comme ce dont il parle. Il cherche à être toujours visible et audible du visiteur, à ménager les meilleures conditions d'écoute afin de garder l'attention du public². Il interprète alors l'espace en termes de mise en scène (prise de hauteur par exemple), en termes de lieux stratégiques ou non pour s'assurer une bonne visibilité (à Trentemoult, un petit escalier extérieur permettant d'accéder à une maison est repéré comme un endroit où se placer pour le guide).

¹ Il regarde très régulièrement sa montre lors des répétitions.

² Il cite par exemple le fait que quelqu'un qui n'a pas entendu quelque chose peut demander une explication à son voisin et finalement perturber un peu le déroulement.

Planche visuelle 3. - Séquence au cours de laquelle EL essaie d'envisager les déplacements du public, leur vision des façades dont il pense parler, et la place disponible (clichés de l'auteur).





Photographies 5 et 6. – Des objets perçus comme points hauts en prévision de l'action (clichés de l'auteur) ...



Photographies 7 et 8. – ... en effet mobilisés lors du spectacle (clichés Bulles de Zinc).

Ainsi, dans l'anticipation de l'action, l'environnement matériel de la visite se voit attribuer des avantages et désavantages en fonction de la visibilité, mais aussi de capacités de contenance et de flux (y a-t-il un obstacle au déplacement du public qui ferait perdre du temps ?). Mais, en plus du respect temporel et du rythme, EL doit aussi veiller de manière particulière à relier le dire et le montrer, le dire et le visible, sur lequel reposent tout ce que sont effets de surprise, effets comiques de situations. On remarque alors une différence importante avec les expéditions urbaines, moins contraintes en termes de rapport dire-montrer car s'attachant rarement à des détails précis mais bien plutôt aux explications d'un projet parfois non encore construit. Pour la visite-spectacle, il ne s'agit pas de parler vaguement des lieux de manière générale, mais bien de dire ça *ici* (prévoir de dire « c'est la maison de Rose » - copine de Mondrian qu'il a fini par assassiner à cause de son prénom, une couleur non primaire – devant une maison portant l'inscription « Rose de Tolède » nécessite pour l'effet performatif que tout le monde puisse voir la façade). Pour lui, les déplacements et placements des visiteurs sont indispensables à prévoir, car directement liés à la capacité du public à comprendre (car à voir) ce dont il parle, et donc à maintenir leur attention globale. Cette préparation lui assure des prises qui autorisent une conduite plus aisée de l'assurance de ses effets lors de la représentation en temps réel.

Planche visuelle 4. – Exemples de calembours visuels ou de « détournements » interprétatifs que EL repère pour en parler au cours du spectacle. En haut à gauche, verre vert. À droite, « *la première œuvre abandonnée de Mondrian* » dit EL au cours du spectacle. Puis, Pier Import (Pierre un port – comme Trentemoult), deux animaux (l'âne et le chien). En bas, Mondrian, Rose et le 7^{ème} ciel. « *Rose peinte en bleu* » dit-il à propos de la statue (de la vierge).



Le travail d'anticipation pour les expéditions urbaines n'a pas ces exigences, ce qui se traduit dans la conduite au moment de la visite, ainsi que dans l'attitude des visiteurs. Quelques placements du public sont prévus, non pas pour les temps de déplacements, mais pour les présentations en salle, où la configuration, l'emplacement des chaises ou des supports de visualisations, afin que les visiteurs puissent directement identifier où se placer de la bonne

manière¹. L'espace ainsi configuré à l'avance par des objets déjà « à poste », fixés au début ou en cours d'expéditions, permet aux organisateurs de se reposer sur un dispositif qui régule, seul, les placements des visiteurs comme de ceux qui ont à prendre la parole. Dans les temps de déplacements, la question des conditions d'écoute est résolue elle aussi avec l'aide d'objets, eux mobiles et transportables. D'abord le porte-voix de la police, puis la sonorisation avec micro (cf. expédition n°3).

Le travail en amont sert donc, *via* plusieurs objets, à prendre un certain nombre d'assurances sur le déroulement contrôlé en acte de la visite. Pour l'expédition de Chantenay, un des sites visités pose des problèmes de sécurité. Des cordons orange ont été placés à l'avance (cf. n°3), notifiant, à l'adresse du visiteur, l'interdiction de passer dans ces endroits-là. Au moment de la visite, les organisateurs n'ont ainsi plus à se préoccuper de la sécurité des visiteurs ; il leur suffit d'alerter ou de mentionner à nouveau le danger. Ce travail vise la réduction et la maîtrise de certains aléas de l'*in situ* et de ce qui « survient », les circonstances. Il peut s'agir aussi de manière plus prosaïque de veiller aux conditions de confort du visiteur, qu'il soit en de bonnes dispositions pour la visite. EL cherche par exemple à prévoir et anticiper les conditions climatiques du jour J : s'il pleut, faire le départ près d'un abri-bus, que ceux qui attendent puissent s'y abriter². Indiscutablement, la gestion logistique se compose d'une délégation à des objets qui, par leur capacité à *rester présents pendant qu'on est absent*, sont des atouts essentiels à l'organisation d'une visite. Sur ce point, les expéditions urbaines, spatialement moins précises, moins accrochées à des détails que la visite-spectacle, sont aussi plus indépendantes, et la maîtrise de ce qui va se dérouler peut n'en être que plus forte. Pour le spectacle de la fac, EL expérimente le fait de faire visiter un lieu habité. La fragilité du repérage apparaît donc fondamentalement liée à l'*in situ*. À la fois, anticiper permet de réduire l'aléatoire, mais le rend dans le même temps dépendant de l'*in situ* (à l'inverse des objets nomades des expéditions urbaines). Pour exemple, lors d'une représentation, les listes d'étudiants avec les notes d'examen présentes dans le couloir et sur lesquelles il devait parler n'y sont plus. Les objets *locaux* sont trop éphémères. EL décide alors de refaire des listes, identiques, mais avec de faux noms (il les invente avec l'aide de l'annuaire), s'assurant ainsi de leur participation les jours J aux heures dites³. Ces objets, il s'en porte garant, en les accrochant/décrochant chaque fois (et en surveillant avant chaque représentation qu'ils y sont toujours). Ce ne sont plus des objets

¹ Cf. également expédition n°2, quand l'architecte attend les visiteurs dans une salle au rez-de-chaussée du centre commercial, ou encore l'expédition n°1 où sont placées dans l'appartement témoin deux tables de présentation des projets.

² Cette maîtrise des aléas recouvre pour lui une dimension particulière parce qu'il doit aussi chercher à prévoir l'imprévisible. Il lui faut réduire au maximum le hasard, l'inattendu ou la mauvaise surprise, la visite-spectacle étant plus vulnérable à ce qui advient qu'une expédition urbaine qui ne repose pas sur des effets visuels. En effet, faisant entrer les visiteurs dans une fiction, ce qui suppose une structure très rigide de la vraisemblance du cadre, une interaction, un bruit ou une bizarrerie, perceptibles du visiteur peuvent venir saper entièrement son travail fictionnel. Il doit ainsi pouvoir faire rentrer dans le cadre le fait qu'un bébé se mette à pleurer (devant un immeuble de logements). Lors de son repérage, il envisage donc à partir de ce qu'il observe un certain nombre d'actes « logiques » qui pourraient survenir. C'est ce qui le conduit aussi à prévoir son improvisation, un jeu de réactions possibles, de recettes, en fonction des lieux.

³ À l'inverse de l'architecte qui, dans l'expédition n°2, ne s'assure pas avant de la participation de la clé alors même que celle d'un bâtiment paraît en effet beaucoup plus assurée, étant moins à même de s'envoler !

locaux, ils sont sous sa maîtrise, lui appartiennent. Le travail en amont de maîtrise de l'aléatoire produit donc un agencement nouveau, spécifique à la visite. En effet, EL rapporte que de nombreux étudiants sont venus voir et cherchaient leur nom, troublés de ne rien comprendre à ce qui était écrit. Les lieux sont apprêtés pour que la visite puisse se dérouler dans les bonnes conditions¹. Étant donné le caractère falsifié de ces listes, pourtant complètement vraisemblables, on pourrait (tout comme on l'a mentionné à propos de l'activation du banc pour le passage du bateau) parler d'une mise en « décor » de l'espace pour la visite, comme certains auteurs le proposeraient à partir d'une analyse issue de lieux conçus pour être visités². Pourtant, depuis le point de vue de celui qui fait visiter, il ne s'agit pas d'un décor mais bien de prises essentielles à mener l'action de la visite, d'objets réels pour cette réalité qu'est la visite. Ainsi, sous l'effet de la mise en visite, avec des objets activés qui ne sont activés qu'à l'occasion de l'occurrence d'une visite, l'espace s'hybride.

2/ Chorégraphie de l'approche : prendre un bon départ

La gestion logistique repose sur un travail en amont de préconfiguration de la visite visant à aider les organisateurs dans le cours de l'action (la différence entre un plan et sa mise en œuvre concrète). Celui-ci sollicite différemment les objets et conditionne, suivant son degré d'attache à l'*in situ*, à l'espace visité, les ressources et contraintes du déroulement de la visite. À ces aspects que l'on vient de soulever, s'ajoute ce qui relève du travail de coordination : viser à s'assurer qu'au moment prévu le départ puisse être donné, c'est-à-dire que des visiteurs soient en effet présents, car une visite même exceptionnellement préparée en amont n'a de sens que si des visiteurs la font. La situation du départ est donc un temps particulier, car une fois la visite démarrée il n'est pas si évident de retrouver les autres visiteurs³. Ce n'est pas comme arriver en retard à une conférence, où tout le monde sera dans la salle. Là, quand on ne connaît pas le parcours à l'avance, il peut être difficile de retrouver les autres (hormis si on connaît un visiteur participant ou l'organisation générale et alors le téléphone portable peut être une solution), voire impossible de prendre le départ suivant la forme logistique de la visite en question.

Encart 6. - 27 mars 2007 (reprise de notes).

Ayant prévu de faire aujourd'hui la croisière « culturelle » (cf. Biennale *Estuaire*), nous prenons soin de réserver à l'avance par téléphone, inscrivant immédiatement le jour et l'heure sur un calendrier. Le jour J, nous nous présentons à l'accueil – une bicoque située juste à côté du quai

¹ On retrouve l'exemple de l'agent immobilier.

² On pense par exemple à Olivier Razac (2002) et son analyse des expositions ethnographiques et du zoo sur laquelle on reviendra dans le chapitre suivant.

³ Les visites analysées dans cette partie sont ainsi souvent des tours (on a vu d'ailleurs que le mot en anglais pouvait recouvrir ce sens), c'est-à-dire que le point de départ n'est pas celui d'arrivée.

d'embarquement pour le bateau. En arrivant, la situation apparaît immédiatement étrange : des gens sont déjà dessus et le bateau semble en mouvement. Il est en effet en train de partir. Cherchant explications auprès de la personne à l'accueil, nous découvrons que nous nous sommes trompés sur l'horaire. Pensant nous présenter avec un $\frac{1}{4}$ d'heure d'avance comme demandé, nous avons finalement $\frac{1}{4}$ d'heure de retard : la manœuvre est enclenchée et le bateau fermé, il n'est plus possible de grimper à bord. Les visiteurs que nous sommes éprouvent une drôle de sensation à se voir ainsi spoliés de leur visite et obligés de revoir entièrement le programme de la journée. Nous réussissons à obtenir des billets pour une autre date, sans supplément.

Le visiteur, vise tout comme le souhaitent les organisateurs, à être au *bon endroit* à la *bonne heure*. Dans la mesure où les lieux lui sont inconnus ou très peu connus, cette question peut être l'occasion pour lui d'une appréhension plus ou moins grande. À l'approche du lieu de rendez-vous, le visiteur est en quête de signes, en train d'interpréter et de chercher des confirmations qu'il se trouve au bon endroit. Pour les expéditions urbaines, une fois donné au visiteur le point de rendez-vous, rares sont les « ratés ». Quelques personnes statiques et qui paraissent attendre peuvent par exemple suffire¹. Comme reconnaître un des organisateurs quand on est un visiteur habitué. Les organisateurs travaillent à la « *mise en scène de la disponibilité* » (Joseph, 1999) se rendent délibérément bien visibles, debout, avec des papiers dans les mains, et anticipent parfois demandant à un visiteur qu'ils perçoivent inquiet s'il vient pour la visite. La configuration des lieux facilite plus ou moins une reconnaissance immédiate de la situation, comme un confort d'attente. Pour l'expédition du Château, la rue et la petite place devant offrent des assises (trottoir, banc) sur lesquels au fur et à mesure se placent les visiteurs, renforçant l'évidence d'un événement prochain, et permettant à chacun de jouer de sa distance à l'organisation (elle située devant la porte du pont-levis, ostensiblement). Pour un rendez-vous dans une salle, les organisateurs ont par exemple pu dresser une table (verres, jus de fruits...) proposition ouverte au visiteur d'entrer (il franchit ainsi déjà un seuil, celui de la salle, sans autre forme d'intervention des organisateurs). Mais parfois, l'incertitude, la non connaissance préalable des lieux, peuvent très bien arriver à troubler le visiteur. Si la logistique par exemple repose sur la nécessité de relier des lieux éclatés, distants les uns des autres, que le visiteur doit relier à l'aide d'instruments ou de signes, cela peut s'avérer beaucoup plus compliqué.

Encart 7. - Cézanne à Aix-en-Provence le 31 août 2006, quand la visite devient un parcours du combattant (reprise de notes).

Je tente l'expérience de vouloir participer à des visites sans avoir réservé à l'avance (pas un coup de fil pour me renseigner, rien !), et pas n'importe quelle visite : celle de la grande rétrospective très médiatisée de Cézanne en Provence, pour que le visiteur puisse voir depuis les points de vue d'où il peignait et ce qu'il voyait, aller dans les lieux mêmes où il a vécu, suivre

¹ Ainsi, ce que certains tendraient parfois à qualifier de l'esprit mouton peut aussi se comprendre comme une confiance placée dans les autres sur la justesse de leur présence.

Cézanne et ressentir sa présence. Sont mis en valeur : l'ouverture exceptionnelle au public des carrières de Bibémus, récemment réaménagées pour cette occasion ; la réouverture du musée après sa réhabilitation ; celle également du jas de Bouffan ; et la visite de l'atelier des Lauves de la fin de sa vie, ouvert lui depuis plus longtemps à la visite mais où sa présence se « *ressent plus particulièrement* ». Pensée à l'échelle d'un territoire donc, la mise en place des visites nécessite une logistique importante, rappelée à chaque fois dans la presse. « *Réservation vivement recommandée* » voire « *obligatoire* », signale-t-on au visiteur, car pour certains sites, seules sont autorisées des visites guidées, afin de limiter l'affluence mais aussi parce qu'ils peuvent être dangereux : « *l'été pour des questions de sécurité, le site de Bibémus, comme tout le massif de la Sainte-Victoire, peut fermer à 11h du matin* » (citations extraites du supplément spécial de *Télérama* n°2937, 26 avril 2006).

Ce jour-là, nous arrivons le plus tôt possible, à l'office de tourisme d'Aix. Il y a un monde fou (il est déjà extrêmement compliqué de se garer pas trop loin). Pour la visite des carrières, très attractive, mais dont on vient de mentionner les restrictions (principalement pour risque d'incendie), nous nous rendons immédiatement à l'évidence que ce sera impossible : ce jour-là on ne peut réserver que pour le 26 septembre ! (on est le 31 août). On obtient des places pour l'atelier des Lauves uniquement, quant au musée, il faut aller faire la queue tout de suite et espérer rentrer, nous informe la personne de l'office. Décidant d'abandonner cette mission (mes compagnons ne sont pas des férus d'art ni de Cézanne), et étant donné le temps restant avant l'heure de la visite, nous nous arrêtons sur une terrasse du centre-ville. De très nombreuses personnes autour de nous vivent à l'heure de Cézanne, documents en main. On se rend ensuite à pied à l'atelier, en fonction du plan fourni à l'office, même s'il n'est pas clair, entre le plan et les indications orales, que l'atelier soit le numéro 4 ou le numéro 5. Il s'avère que la personne de l'office de tourisme se sera trompée, ayant en effet entouré le 5 sur le plan fourni et l'atelier se trouvant au 4 (cf. figure 8). Le chemin se révèle long et pentu. Tout est fléché, jusqu'à une maison. Nous pénétrons dans le jardin, des gens sont là, assis autour de tables. Hésitants, nous interrogeant sur la notion d'atelier et la confrontant à cette maison, nous décidons, aussi car il reste du temps, d'aller voir au numéro 5 pour nous auto-confirmer. Le chemin nous paraît encore plus long, surtout quand on cherche. Il fait chaud. En quête de signes, nous nous arrêtons près d'une borne à l'entrée du chemin. Un couple arrive et nous évite une erreur, « le terrain des peintres » n'est pas au bout du chemin. Confirmation à la fois qu'il faut continuer pour le terrain des peintres, et que l'atelier n'est pas le numéro 5. Plus loin on entre effectivement dans le terrain des peintres, un jardin avec vue sur la montagne Sainte-Victoire, chemin depuis l'atelier que faisait Cézanne chaque jour quasiment. J'entends le mari du couple qui nous précède, « *on aurait eu le temps de...* », « *tu vas pas commencer à stresser* » lui répond-t-elle. La vue du jardin est très belle. Par contre, nul lieu de rendez-vous, ni d'atelier alentours. Confirmés, nous redescendons en vitesse car l'obligation de se présenter ¼ d'heure avant est déjà outrepassée, il ne faudrait pas tout de même arriver en retard. On finit le chemin quasiment en courant. Mes collègues visiteurs, accompagnants dociles, montrent des signes de faiblesse dans leur engagement. Une fois dans le jardin, un de nous va présenter le papier donné par l'office de tourisme à « l'accueil », c'est une contremarque à présenter prouvant la réservation et

permettant d'obtenir le billet. Quelqu'un, assis derrière une table et n'y étant pas tout à l'heure, nous appellera. On s'assoit, c'est bon. D'autres visiteurs arrivent avec la même contremarque en main, l'air tendu également. Il y a du retard. On finit par monter. La visite est rapide, l'atelier des Lauves se réduit à une pièce

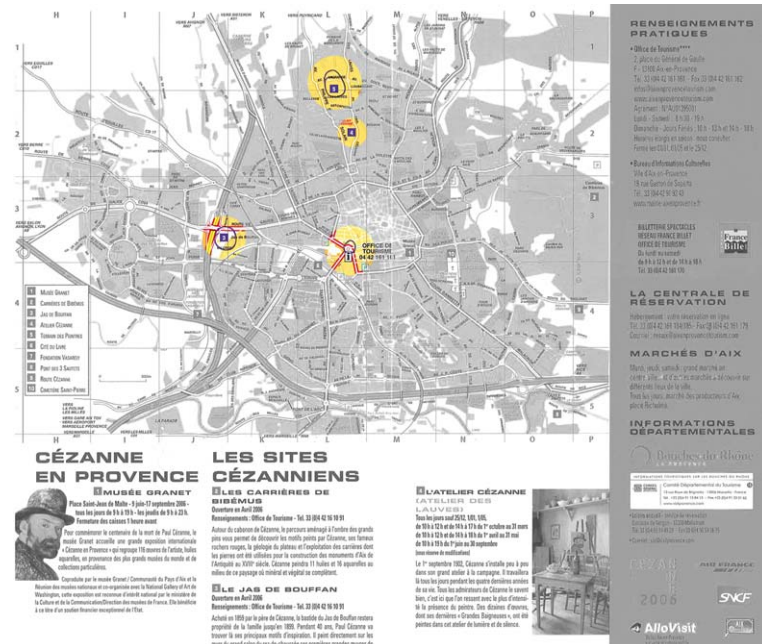


Figure 8. – Les informations contradictoires (entourer le 5 alors que la visite est au 4) sont fatales au visiteur (sources : le plan donné à l'office de tourisme).

Les spectacles de Bulles de Zinc révèlent l'intensité de cette activité interprétative du visiteur à l'approche du départ. La scène d'ouverture (photographies 7 et 8), dans un spectacle, est toujours importante. En quelques secondes, le spectateur se fait une première impression. EL manie délibérément à ce moment-là les signes trompeurs. Ses attitudes, ses attributs jouent à plein. Il a l'air sérieux, porte un costume noir avec un badge aux couleurs officielles du ministère de la République. Les visiteurs le scrutent, cherchent sur son visage (et celui des autres visiteurs) une clarification sur ce à quoi ils vont participer. Certains s'interrogent parfois longtemps sur la teneur humoristique, s'il s'agit de second degré ou pas, et des remarques fusent et traduisent le malaise lié à l'incertitude sur ce qui va avoir lieu.

« Elle [VS2] est tombée en plein dans le panneau : "oh là là, il est bizarre ce mec-là". Après elle m'a dit : "merde, j'en ai marre, encore mes préjugés là". Le coup du mec, elle y a cru et tout. Et donc, il [EL] dit : "Mr Lepage va avoir du retard, en attendant vous pouvez regarder l'expo. On devait avoir un chapiteau, mais bon, on a pu se mettre que dans l'abribus. Bon pfouuu, c'est comme ça pffouuuu". Du coup, il passe à côté de moi et me dit : "si vous voulez regarder". Moi je dis : "non non, Mondrian je connais bien !". Je fais une espère de blague, parce que je pensais que ça commençait pas, que ça avait pas vraiment commencé. Il me dit "ah oui oui, vous connaissez

d'accord, bah très bien !". Il répond sur un ton vachement sérieux, je me suis dit "mais attends, il est vraiment stress ou il joue quoi ?" Et il jouait enfin je pense qu'il jouait » (VS1)¹.

Pour l'expédition du Clos Toreau (cf. n°1), plusieurs visiteurs n'ont pas pu avoir le lieu de rendez-vous, suite à un problème sur le répondeur de l'association. Une femme arrive en retard, énervée de ces difficultés et en fait part aux organisateurs. Alors que l'expédition a démarré, elle continue à faire part à des personnes qu'elle connaît du déroulement de ses dix dernières minutes pendant lesquelles elle a cherché, justifiant de son retard comme faisant comprendre un défaut d'organisation dans cette visite (« *il aurait fallu fournir un petit plan quand même* » ; « *je ramais parce que hier pas de nouvelles, je savais absolument pas où on avait rendez-vous...* »). Il lui faut alors un temps avant de rentrer dans la visite, peinant à oublier ce désagrément. La manière dont le visiteur arrive au départ influe donc sur sa capacité à rentrer, à se laisser absorber dans la visite, voire finalement sur son appréciation plus globale de celle-ci, qui peut s'en trouver teintée négativement. En tant qu'organisateur, EL signale l'importance de ce moment du démarrage de la visite, « *dès le départ, il faut embarquer les gens avec toi, sentir que tu les tiens* » explique-t-il. En fait, le visiteur souhaite au plus vite être tranquilisé sur cette question du départ, moment à partir duquel il peut se reporter sur la gestion logistique (moment d'une passation) et rentrer dans le cadre (Goffman) de l'activité prévue.

« Je me suis vue rentrant complètement innocemment, par habitude, aussi par conditionnement, par réflexe, pof je vois un mec avec un costard et une chemise blanche, et qui nous parle d'un ton assez autoritaire, euh déjà je juge ce mec ».

[...]

« Quand il a commencé à paniquer, je me suis mis à sa place et j'ai dit : "le pauvre mec, il devait compter sur quelqu'un et tout et là il est en train de stresser mais il gère vachement bien quoi" ».

[...]

« Puis, y a eu des trucs qui me paraissaient un peu gros, et puis après, quand je suis rentrée dedans, j'ai trouvé ça génial ».

[...]

« Ça te prend à contre-pied, et c'est ça que j'ai aimé, et j'ai trouvé que c'était facile en fait d'être pris à contre-pied ».

[...]

¹ À la suite du spectacle de Trentemoult, 4 visiteurs sont interrogés. Si VS1, VS3, et VS4 assistent régulièrement à des spectacles, c'est plus rare pour VS2 qui n'a pas connaissance non plus de Mondrian. Les visiteurs commentent dans les entretiens les réactions des uns et des autres, et l'entretien de VS3 se fait au cours d'une conversation avec VS1, où leurs différences de perceptions, leurs doutes sur le vrai du faux sont alors « flagrants », nous y reviendrons.

« Moi j'y ai cru à 100% à son personnage au début, 100%, j'ai plongé dedans » (VS2).

Les organisateurs veulent, de leur côté, un visiteur qui soit dans de *bonnes dispositions*, relâché, prêt à s'investir dans ce qui va se dérouler, et non anxieux ou troublé. Ils cherchent donc à gérer au mieux les conditions d'arrivée et d'attente¹. Ce temps d'attente permet la mise au point des derniers réglages entre organisateurs et intervenants. Regroupés, côte à côte, ils configurent ainsi un sous-espace identifiable du reste du rassemblement en formation. Ils s'assurent les uns les autres des derniers préparatifs tout en regardant les visiteurs arriver, évaluant leur nombre, le type de public, s'ils les connaissent et doivent en saluer certains... AR et PB vérifient l'arrivée des différents intervenants pour aller se présenter à eux. Ils font, avec ceux présents, un briefing de dernière minute. Une fois la présence « satisfaisante » des intervenants² et d'un public qui apparaît, à l'œil, « au complet », le lancement de la visite incombe aux organisateurs. On perçoit le moment où l'ensemble du groupe resserre les rangs face aux visiteurs, et où AR lance un assez fort « *s'il vous plaît* » (on trouve aussi « *c'est bon* », « *on va commencer* », « *c'est parti* », « *on y va* », « *je vais vous demander deux minutes d'attention bonjour* ») requérant de cette manière l'attention de chacun, qui s'avance, arrête sa conversation en cours, bref, répond de manière positive à la sollicitation d'engagement. À partir de cette première captation de l'attention, la machine visite est lancée et doit être conduite jusqu'à son point final.

3/ Les figures de la spatialité logistique.

Une fois le visiteur présent sur le lieu du départ et la visite lancée, on peut considérer qu'une partie du travail logistique consiste à le transporter, le véhiculer d'un point à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à la fin du parcours, lui faisant parcourir l'ensemble de la distance. Ce travail, soumis à une contrainte temporelle, est structuré par une asymétrie très importante et fondamentale à la compréhension des tensions, de l'intensité et de la concentration nécessaires aux organisateurs, et explicative de nombreuses observations. Seuls les organisateurs (et moins les intervenants) connaissent à l'avance le parcours prévu. Eux seuls ont la possibilité de se projeter sur une distance, créant une différence très importante dans la manière d'anticiper la vitesse de déplacements, de réussir à adopter une allure, entre visiteurs et organisateurs. Les visiteurs n'en ont pas conscience car ils n'ont pas connaissance du niveau de complexité de la visite et ne peuvent, dans leurs manières d'être au sens large, le prendre en compte. AR a beau le rappeler, et ce parfois dès l'introduction, pour essayer d'investir le public sur cette question, le visiteur lui a délégué cette gestion. C'est ce qui explique, par exemple, le stress qu'apporte le fait d'avoir donné rendez-vous à quelqu'un le long du parcours si la visite a pris du retard. C'est le cas lors de l'expédition urbaine des Dervallières : une fois passé le milieu de la matinée, AR pousse sans cesse à avancer plus

¹ Ce qui renvoie également, comme on l'a vu dans le point précédent, à la prise en compte en amont par EL des conditions d'attente quand il prévoit de partir près d'un abribus au cas où il pleuvrait.

² L'absence d'un intervenant important peut suffire à décider d'attendre encore un peu avant de lancer la visite ou alors l'absence du premier intervenant. Quelqu'un peut aussi avoir appelé et dit de ne pas l'attendre.

vite, une partie du parcours est même raccourcie. Cet empressement s'explique une fois le groupe arrivé au pôle social du conseil général, où son président (Patrick Maréchal) nous attend avec l'architecte pour la visite du bâtiment. La hantise du temps, qui se constate au cours d'une visite par « *on a pris du retard, on va devoir prendre un raccourci* », « *on est trop long, il faut aller plus vite* », amène à penser que le visiteur ne marche jamais assez vite, prend trop de temps pour se mettre en route... D'où l'intérêt de prêter une attention importante aux compétences déployées pour le faire avancer.

Pour ceux qui prennent en charge cet aspect de la gestion logistique, l'écart, la dispersion, l'éclatement, les sous-groupes, sont autant de problèmes, car ils créent de la distance entre les visiteurs et font perdre de la vitesse à l'ensemble du groupe. Le parcours apparaît alors pour eux comme semé d'embûches potentielles, de multiples occasions où le groupe peut s'étirer et le rythme collectif baisser. La ressource principale des organisateurs, étant donné ce qu'on a dit sur le côté *low tech* de la visite, est leur corps. Ainsi, une des figures de la spatialité essentielle au déroulement de la visite est le *lièvre*, une figure de l'allure¹. On constate en effet souvent que certains vont « faire la course en tête » et profiter de cette position pour, certes, indiquer la direction, mais aussi imprimer un rythme, et tenter de donner une cadence générale à la visite. En créant un écart avec les visiteurs au moment de sa mise en route², le lièvre espère qu'il sera comblé « naturellement » par ces derniers. Cette position du lièvre n'est pas occupée que par les organisateurs, car ils se saisissent souvent de ces déplacements pour être accompagnés. Marcher avec le prochain intervenant vers son lieu d'intervention est par exemple un moyen de lui redire sur quoi insister étant donné l'évolution du contenu au cours de la matinée, comme s'assurer qu'il sera le premier à l'endroit où s'arrêter pour parler (cet arrêt et la posture d'attente signifient d'ailleurs au groupe qu'un temps de parole va s'ouvrir).

¹ En référence à son emploi dans le domaine sportif, spécifiquement l'athlétisme, à propos du coureur menant un train rapide devant pour entraîner les autres, mais qui, à leur différence, ne finit pas la course.

² Lors d'une expédition récente, la salariée de l'Ardepa m'a raconté que Pierrick Beillevaire, n'étant plus un novice, a démarré à une allure très très rapide et que, au bout d'une minute, il était rendu très loin (elle me le mime en mettant sa main en visière comme quand on cherche à distinguer quelque chose au loin). Ce problème de l'allure se pose évidemment à EL dans son spectacle pour lequel il lui est essentiel d'être suivi de près, par tout le monde. Sa hantise est que les visiteurs s'étalent. La visite-spectacle démarre alors souvent de cette manière, il prévient dans une introduction qu'il va falloir aller à vive allure (comme pour une « vraie » visite) et surtout ne pas laisser s'installer d'écart entre lui et le groupe. Il part très vite. S'arrête et se retourne et, avec des gestes, fait comprendre que l'écart dont il parlait vient justement d'être créé. Il rappelle à l'ordre les visiteurs et repart. On constate alors souvent que les visiteurs qui étaient juste derrière lui avancent à vive allure, parfois se mettent à courir en rigolant, rentrant « à fond » dans le déroulé.

Planche visuelle 5. – Le lièvre. En haut, prendre la tête du groupe. Au milieu, marcher avec les prochains intervenants. En bas, partir devant « préparer » un intervenant déjà à poste.



Faire le lièvre offre une certaine efficacité, à peu de frais. Cette figure permet une économie indicative en évitant gestes et précisions continuels au cours des déplacements tout en reposant sur les regards de pilotage des visiteurs. Mais cette tactique connaît évidemment des limites. On l'a dit, en observant les expéditions urbaines (organisation, montage et déroulement) la visite est plutôt distributive. Mais elle peut tendre vers plus de hiérarchie suivant le contexte et les « forces » en présence. Un visiteur important (notoriété, position sociale) peut alors conduire à rendre inefficace les tentatives de la gestion logistique.

Encart 8. - Quand tout le monde peut être lièvre – la dérégulation par LE visiteur (reprise de notes).

J'assiste à une visite d'inauguration d'un jardin public aménagé sous une ancienne halle, autour duquel de nombreux programmes de logements sont venus s'inscrire depuis trois ans. C'est le projet phare de la partie centrale de l'île de Nantes. La visite regroupe donc les architectes de ces différents projets et leurs promoteurs. Ils doivent, à la suite du discours d'inauguration officiel, faire visiter leurs bâtiments aux différents élus (de choix : le maire de Nantes Jean-Marc Ayrault, le président du conseil général, le préfet de Loire-Atlantique) et représentants institutionnels. La SAMOA est concernée au premier chef. Laurent Théry et Soizic Angomard assurent le déroulement de la visite. Seulement voilà : le cocktail démarre sous la halle et attire à lui la plupart des potentiels visiteurs (qui n'entameront jamais la visite). Mais, surtout, la présence de Jean-Marc Ayrault (JMA) perturbe complètement la capacité des organisateurs à endosser leur rôle. Il part dans une direction pour une photographie, puis revient sur ses pas. Il passe son temps à discuter avec différentes personnes qui passent tour à tour à son côté. Il finit par se diriger enfin vers le premier bâtiment à visiter. Mais son inaccessibilité, son inattention pour ceux qui voudraient le guider, les rend inefficaces. C'est lui qui concentre l'attention, qui impose le rythme. À la sortie de la halle, il reçoit un coup de téléphone, tout le monde reste debout à attendre. Lui ne s'occupe pas de savoir où aller. Angomard, Théry et une troisième personne commencent à s'engueuler sur le trottoir. Ils sont en désaccord sur le côté par lequel accéder au bâtiment. Mais JMA, sa conversation finie, se dirige droit devant, obligeant de fait tout le monde à aller dans cette direction. Les organisateurs ne peuvent s'organiser, ils n'ont pas le temps. Angomard repère que l'architecte du prochain bâtiment n'est pas là et, quasi hystérique, demande à Théry de l'appeler. En fait, tout se gère dans les dix secondes. Tout le monde s'adapte à chaque acte de JMA (très fort dans cette manière de sélectionner ses foyers d'attention). Mais d'autres visiteurs suivent eux la visite et en profitent surtout pour discuter entre eux (le directeur de l'école d'architecture de Nantes essaie de gérer la date d'inauguration de la nouvelle école avec le préfet, des journalistes font des interviews rapides des architectes...). Devant un des bâtiments, quelqu'un propose à JMA de monter à la terrasse du dernier bâtiment. Il accepte et commence à marcher. Les visiteurs se dirigent vers le hall d'entrée. Entre temps, Jean-Marc reçoit à nouveau un coup de téléphone. Les visiteurs, arrivés trop tôt, se regardent, bêta. Il entre finalement, on lui propose l'ascenseur. Dans le hall, personne ne sait que faire. Angomard rentre en demandant : « il est passé où ? ». L'architecte du bâtiment sauve le coup, ouvre la porte des escaliers. Tout le

monde monte. À l'étage de la terrasse, Jean-Marc parcourt l'étage. Les journalistes poursuivent les interviews. La descente a lieu quand Jean-Marc descend. Dehors, il se dirige directement vers sa voiture laissant tout le monde (le nombre des visiteurs a bien chuté) désespéré.

La visite ne peut se dérouler sans ce visiteur, JMA, alors que les visiteurs des expéditions urbaines savent pertinemment que la visite peut se faire sans eux. Il n'est pas guide, car il n'en adopte pas le rôle, mais c'est lui qui impose le rythme, la direction. La hiérarchie spécifique qu'il introduit provoque la promotion de tas de lièvres temporaires. Mais surtout, cette visite ne comporte qu'un seul visiteur. Les autres sont plutôt à considérer comme des visités¹, étant présents car liés à la production d'une manière ou d'une autre des espaces visités. Chacun peut alors, en proposant à JMA de voir ci ou ça, se retrouver à conduire la visite. La hiérarchie et le contexte très particulier de cette visite provoquent une redistribution des capacités de chacun.

Dans les expéditions urbaines, à aucun moment les visiteurs ne décident d'un changement de parcours. Les intervenants, les locaux (les « visités »), eux, le peuvent, ce qui est d'ailleurs très souvent source d'interruptions dans un cours d'action, nécessitant une décision rapide, de se déplacer jusqu'à tel panneau du projet afin d'en parler devant. Il peut se trouver également que deux organisateurs partent dans deux directions différentes, s'il faut traverser un endroit en chantier, et que l'un choisit de le contourner et l'autre de couper à travers, créant alors deux lièvres et donc une dispersion des visiteurs (et du temps, celui du regroupement). Cette part, dans la visite, de réaction au moment, fait passer les logisticiens par une autre figure de la spatialité, celle de l'anticipation qu'est l'*éclairateur*, pouvant comme le lièvre indiquer une direction mais aussi partir en reconnaissance (tâter le terrain). Lors d'une expédition sur l'île de Nantes dans les nouveaux lieux « de loisirs », Pierrick Beillevaire et la salariée de l'Ardepa partent devant afin de s'assurer de la possibilité d'accéder au prochain endroit, l'atelier où se fabrique la machine de l'éléphant. Ils reviennent alors que les visiteurs sont encore dans l'endroit précédent et ordonnent un changement dans le parcours afin de se rendre tout de suite à l'atelier dont ils viennent de gérer la possibilité d'accès. Le lièvre comme l'éclairateur, se déplaçant en tête de la visite, sont attentifs aux difficultés, aux dangers qui peuvent se présenter sur le parcours. Les locaux sont plus à même d'ailleurs d'être pris ou de prévoir ces embûches. Le corps, alors, s'arrête et se positionne, immobile, comme signal d'un passage difficile (tendant parfois la main pour aider à enjamber) ou pour faire barrage (se poster derrière une simple barrière sécurisant une terrasse encore en chantier afin de pouvoir en interdire si besoin l'accès).

¹ Dans son discours Jean-Marc Ayrault remercie l'ensemble des acteurs pour le travail qu'ils ont effectué. Distanciée, m'appêtant à ironiser à la fin de son discours sur quelques propos, je m'arrête, constatant que les architectes présents et qui ont été engagés dans ce travail sont eux plutôt « saisis », prenant en effet acte des remerciements (à la fin de la visite d'ailleurs certains le remercient de sa reconnaissance, « objectivement » quelques minutes donc dans un bâtiment). Cette visite aurait vraisemblablement pu relever finalement des « visites à la personne » type de visites très tôt écartées dans ce travail mais dont on voit dans cet exemple que leur analyse aurait pu croiser avec des terrains investigués (de la même manière que la visite immobilière préalablement « à part » s'est révélée très pertinente à la constitution de l'interprétation).



Photographies 9 et 10. – Deux intervenants très connaisseurs du terrain se positionnent de façon à assurer la sécurité des visiteurs.

Le devoir faire, au cours de la visite, avec l'espace tel qu'il se présente, et la nécessité d'effectuer un certain nombre de réajustements (réduire le parcours, passer de ce côté-ci finalement) apparaissent comme une composante indispensable. La maîtrise de l'espace dont il faut faire preuve explique aussi cette distribution des figures de la logistique parmi les protagonistes. L'expédition urbaine au château des Ducs de Bretagne amène pour une fois à devoir conduire les visiteurs à travers une succession de salles. La tête est vite invisible. Les différents organisateurs et intervenants se répartissent alors le long du parcours. AR, lui, se met à un carrefour. Ainsi placé, il indique avec son corps et un doigt tendu la direction à suivre, tout en transmettant également la consigne de faire attention à la marche.

Le travail logistique peut être plus ou moins perceptible lors de la visite. Le travail de l'éclaireur par exemple, est souvent invisible au visiteur qui ne perçoit pas forcément la différence entre un bout de parcours prévu depuis plusieurs semaines ou un quart d'heure avant. C'est sur le terrain de la visite-spectacle, où EL vise délibérément à rendre invisibles un certain nombre d'actions « classiques » d'une visite, que cette question du niveau de la perception de la logistique est apparue. Lors du spectacle de la fac, le second rôle, que les visiteurs croisent régulièrement au cours de la visite mais qui ne reste pas tout du long avec eux, fait l'éclaireur. C'est ce qui permet par exemple à EL, guide, d'arriver dans un espace vide d'étudiants car vidé juste avant par l'éclaireur, pour une scène où se joue un passage entre deux portes et sur lesquelles il faut avoir une vision dégagée. Un imprévu peut donc rapidement ramener, au cœur de la situation de visite, la logistique et ses difficultés. C'est par exemple Angomard et Théry qui, dans la visite avec Jean-Marc Ayrault, ne s'occupent plus de faire bonne figure (Goffman). Il est parfois possible de sentir ainsi plus de tension parmi les organisateurs. Notamment s'il y a un rendez-vous en cours de visite, quelque chose de prévu à une heure en particulier et pour lequel la visite est en retard. C'est le cas lors des expéditions urbaines filmées, car préparer les intervenants (leur accrocher le micro), gérer les questions de son, les difficultés de matériel... font perdre beaucoup de temps, augmentant les

temps « morts »¹. Quand AR se retrouve seul pour une expédition, il utilise tout au long de la matinée, de manière plus insistante que d'autres fois, le répertoire des gestes et mots activateurs de rythme (« *allez on se dépêche* », « *on y va* », « *tu nous emmènes où là ?* », « *tout le monde est regroupé* », « *si vous voulez bien vous rapprocher* ») et va jusqu'à faire avancer la visite au détriment du contenu (il indique trop rapidement, en coupant la parole, d'aller au point suivant ...). Les expéditions urbaines qui se déroulent de cette manière rendent alors plus perceptible la discipline interne de la visite, jusqu'à parfois en marquer l'ambiance et la qualification par le visiteur.



Photographies 11 et 12. – Position d'impatience (à gauche), geste d'activation.

4/ Gérer les prises de parole, maintenir l'attention

Avant d'aborder plus longuement cette question de la discipline, il reste à mettre en évidence une partie importante du travail de la gestion logistique, concernant la gestion de la parole. Avec la contrainte temporelle, cet aspect du travail peut se décrire abruptement comme enchaîner le plus vite possible entre temps de parole (des stations temporaires) et temps de déplacement. À nouveau, de même que la spatialité logistique s'est révélée importante à la maîtrise spatiotemporelle de la visite, l'espace est (là encore) une ressource importante. En fait, lors des temps de parole, la place (que l'on occupe ou qu'on laisse) se présente comme un moyen de régulation de la parole. S'avancer par exemple de quelques pas vers là où est situé celui qui parle et profiter d'une baisse de ton permet de prendre la parole. Se reculer à la fin d'une intervention signifie que ce qu'on avait à dire sur ce sujet est terminé et qu'on estime pouvoir passer la parole...² Il peut s'agir d'éviter qu'un dialogue trop long ne s'instaure, laissant de côté les visiteurs. Ainsi, lors d'une expédition à Malakoff, deux architectes qui ont participé au même concours se retrouvent et échangent leurs

¹ Temps morts qui d'ailleurs se révèlent difficiles à gérer : être face aux visiteurs, l'air de patienter sans s'impatienter, attendre que tout le monde arrive sous le regard de certains déjà là... EL cherche lui à les éviter absolument et veille donc à ce que les visiteurs se déplacent ensemble afin d'avoir le moins de « blancs » à combler. Lors d'un passage dans une ruelle, un camion est garé, ralentissant les visiteurs qui doivent passer un à un entre le camion et le mur. Certains sont donc déjà à côté de lui quand d'autres encore loin. Il interpelle alors les derniers avec un air entendu vers les visiteurs proches de lui (« ils traînent »), moyen de mobiliser l'ensemble des visiteurs et d'occuper le moment.

² L'ensemble de ces aspects non détaillés ici renvoie assez « classiquement » à l'ethnométhodologie de la conversation.

commentaires. L'organisatrice peine à les couper alors que les visiteurs deviennent stricts observateurs d'une discussion « privée » (et que le temps pour aborder les sujets suivants se réduit). Au cœur de la régulation et de la distribution de la parole entre les intervenants se trouve donc l'art des transitions. Temps de transition qui peuvent être investis de manière à relancer l'attention, à faire entamer à plus vive allure un déplacement, à maintenir l'engouement des visiteurs. Il reporte alors à plus loin les questions comme manière non pas seulement d'ajourner mais bien de faire avancer. « *On va au centre et puis on pourra, il y aura un peu moins de bruit, on sera plus au calme, on pourra répondre à un certain nombre de questions* ». La gestion logistique doit être garante de la supériorité du collectif et de l'égalité entre intervenants sur l'intérêt individuel de celui qui parle (s'il prend beaucoup de plaisir par exemple à expliquer son travail et est très long). Les intervenants (comme les visiteurs) ne connaissent pas l'intégralité du programme et ne sont pas en charge du temps. Aussi peuvent-ils être trop long, avoir un propos trop compliqué, ce que cherchent à maîtriser les organisateurs. Le travail de logistique consiste donc autant à veiller aux conditions d'écoute des intervenants qu'à contrôler leur prise de parole, ce qui conduit à ce que contenu, organisation logistique et discipline soient liés.

Encart 9. - Quand les organisateurs délèguent, Patrick Henry et l'île de Nantes.

Des étudiants de l'école d'architecture de Rouen, à l'initiative d'un de leurs enseignants font une visite de l'île de Nantes. Patrick Henry, de l'Atelier de l'île de Nantes¹, est l'intervenant, le seul, ce jour-là, pour la visite. Une fois le car arrivé, l'enseignant XF met au point avec Patrick Henry (PH) le parcours. C'est ce dernier qui le propose : « *faire les quais, et puis aller jusqu'au site des chantiers* », rajoutant qu'il a une heure, une heure et demie, donc que « *le car devra venir nous chercher là-bas pour aller vers Beaulieu, le chantier du centre commercial* ». Il demande si le groupe peut être coupé en deux pour de meilleures conditions d'écoute car les étudiants sont nombreux (environ 60). L'enseignant XF répond que ce n'est pas possible. La visite démarre, et l'enseignant XF fait comprendre à PH, en l'incitant d'un mouvement du bras, à passer devant, qu'il « guide ». PH marche en effet devant, seul, pendant que XF est au téléphone avec les autres enseignants de Rouen (les collègues de XF qui suivent aussi la journée) qui, eux, arrivent à la gare et doivent rejoindre le groupe. PH consulte XF pour lui proposer une première pause, qui acquiesce sans plus d'attention. Il monte sur un banc et démarre son intervention. Gêné par le bruit d'un chantier situé juste derrière, il se décale sur le banc suivant. Il est interpellé à un moment par XF qui lui demande s'il peut aborder deux sujets (dont l'aspect réglementaire). PH s'appuie sur cette demande pour dire qu'on va parler dans le square de cet aspect et s'y dirige aussitôt (là-bas aussi, il y a des bancs !). Après avoir parcouru le square, tout le monde se dirige vers le palais de justice. Cet attracteur visuel provoque un éclatement des visiteurs : certains se reculent pour le voir dans son ensemble et prendre des photos ; d'autres cherchent directement à rentrer à l'intérieur. Aucune consigne n'est donnée par les enseignants. Au bout d'un long moment, ces

¹ Structure sur place à Nantes de l'agence Chemetoff en charge du projet de l'île de Nantes (du Plan guide et de la maîtrise d'œuvre des espaces publics).

derniers sont tous dehors, commentant qu'il faudrait accélérer, mais aucun n'a envie d'aller « faire le gendarme » et rappeler les étudiants. XF finit par aller à l'intérieur indiquer du bras aux derniers étudiants de sortir. PH, lui, est déjà parti plus loin au niveau de l'estacade nouvellement construite, près de l'ancienne pile du pont transbordeur. Il commence à parler alors que les derniers, très loin, n'arriveront que quatre minutes plus tard, ce qui, dans ce genre de situation, est assez long. Nouvel arrêt sur le site des chantiers. Les enseignants discutent en aparté. Comme on approche du point de rendez-vous, XF lui est au téléphone avec le chauffeur de bus qui ne connaît pas le coin. Il finit par essayer de capter l'attention de PH car il faut maintenant partir, le car arrive. XF part alors devant très vite. Je le suis mais à un moment, étant donné les écarts, je me retrouve « lièvre », stressée finalement d'être dans cette position alors que ce n'est pas ma visite. Je me retrouve à devoir indiquer la direction alors qu'il y a un fossé à passer et que je ne sais pas s'il y a de l'eau... On retrouve XF sur le boulevard, le car arrive. Les étudiants en montant interpellent XF sur l'heure du repas (il est déjà 12h45). PH, lui, insiste pour être redéposé place François II (le point de départ de la visite). Tous les deux sont à l'avant du car. Ils font un point pour réajuster ce que PH peut encore accorder comme temps. Mais ce dernier se fait interpellé par le chauffeur qui, énervé, dénonce les comportements des étudiants : « *ils mangent là. C'est pas la cantine* ». PH lui explique qu'il ne peut rien (ce ne sont pas ses étudiants après tout !) mais le chauffeur ne l'entend pas de cette façon, relance PH qui finit par dire au micro « *on me signale qu'il n'est pas conseillé de manger* ». Le chauffeur se réadresse à lui : « *c'est pas que c'est pas conseillé, c'est que c'est interdit* ». PH s'exécute et reprécise aux étudiants que c'est interdit. L'arrêt suivant se fait au niveau du centre commercial sur les quais en travaux. Une négociation compliquée a lieu entre XF et le chauffeur, qui doit changer à la gare à 13h30, pendant que PH explique les travaux. Il est 13h15. À la fin de l'intervention de PH, XF donne les consignes pour manger (aller dans le centre commercial à 10 minutes à pied) et revenir ici à 14h00 « *tapantes s'il vous plaît* ». Les enseignants qui partent manger également remercient PH (XF lui va accompagner le chauffeur jusqu'à la gare) qui finit par monter dans le car avec XF. Le chauffeur est excédé. XF me dit qu'il aurait voulu faire le Lieu Unique et les vitrines¹ mais qu'ils doivent aller à Redon cette après-midi et qu'ils sont déjà très en retard. Le programme est sabré.

Dans cet exemple, une délégation forte à un intervenant très habitué de la visite et très connaisseur des lieux¹, une anticipation moyenne en amont et un refus de faire de l'autorité conduisent à une dispersion importante des visiteurs, et à une diminution de l'intérêt de la

¹ Une intervention artistique de Royal de Luxe dans des vitrines de magasins dans le centre historique.

visite (celui de la diversité des espaces visités). Aussi l'organisation ne recouvre-t-elle pas qu'une fonction rigide visant à discipliner le visiteur.

5/ Endosser la discipline commune

La comparaison sur la question de la discipline avec le terrain des visites-spectacles est éclairant. EL y veille en effet à ce que le travail logistique nécessaire au bon déroulement ne concurrence pas le spectacle² prioritairement ce qui concerne l'absorption des visiteurs (on a déjà mentionné le lien entre rythme et attention). Mais inversement, il rend extrêmement visible certains actes de discipline, les exagérant afin de créer un effet comique. Ils appartiennent donc au cadre du spectacle, mais ont toujours une efficacité concrète pour le « faire avec » l'espace et conduire les visiteurs. lors du spectacle de Trentemoult, il fait par exemple passer les visiteurs uniquement sur les bandes blanches d'un passage piétons sans toucher le bitume, moyen à la fois de montrer le banal de la ville et à la fois de faire faire autrement une action routinière. Le personnage autoritaire qu'il a construit depuis le départ peut faire traverser les visiteurs et jouer l'arrêt des voitures de manière exagérée. Que cela vise à assurer la sécurité réelle du passage, les visiteurs n'y pensent pas. « *Il joue bien le mec un peu taré qui arrête les bagnoles comme un dingue* » dit un des visiteurs (VS1). Le visiteur spectateur voit un guide se démenier pour arrêter les voitures, et pas un guide en train de sécuriser sa visite. L'observation du déroulement d'une visite-spectacle fait ainsi apparaître à quel point le « guide » (dont on voit maintenant qu'il se décompose en différents répertoires d'actions) est un statut légitime à même de distribuer l'attention des visiteurs. Le spectacle se présente comme un des ressorts du non repérage de la sécurisation ou de la discipline. EL par exemple surjoue parfois la visite : il indique précisément où se placer (d'un geste du bras appuyé) ; invite les visiteurs trop éloignés à se rapprocher afin qu'ils entendent bien ; leur demande d'aller plus vite. Le fait que cela serve la logistique du spectacle (éviter les temps morts, tenir l'attention...), que ces actes relèvent plutôt de la technique, n'est pas perçu par les visiteurs. Lui, par le jeu permis par le cadre théâtral, rend invisible en survisibilisant toute une partie de la logistique. On constate alors que dans les spectacles où le guide est détroqué au cours de sa visite (par le second rôle, finalement plus « malin » souvent) EL revient à la visibilité *mutuelle* comme régulateur de la distance³. Dans les expéditions urbaines,

¹ Il est intéressant sur ce point de constater l'écart entre les intervenants des expéditions urbaines, professionnels qui, s'ils le sont de plus en plus, ne sont pas habitués à faire visiter, et Patrick Henry, qui a développé un « savoir-faire-visiter » cette partie de l'île de Nantes. J'ai pu constater par contre que des urbanistes de la SAMOA tendent à acquérir ce savoir-faire, qui se traduit notamment par la connaissance des prises offertes à la visite. Un jeune urbaniste montera ainsi lors d'une autre visite sur le même banc que Patrick Henry, et ira ensuite également dans le square, montant lui aussi sur un banc. Acquérir un savoir-faire-visiter se traduit non pas dans le fait que faire visiter devienne pour eux une routine (un texte de Gwendal Simon (2008) sur les conditions d'exercice des guides à Paris révèle une pratique protéiforme (cf. aussi le mémoire de Mélanie Faugouin sur les métiers de la rue)) mais plutôt par une connaissance des prises et l'adoption de positions corporelles en situation. Ainsi ce quai se présente comme une piste d'apprentissage pour jeunes samoïens.

² Comme dans tout spectacle qui perd son sens ou déçoit quand on en voit les ficelles ou les coulisses.

³ Il explique qu'au cours d'une descente d'escaliers où il n'est plus guide (il est pris dans des problèmes personnels suite à un coup de téléphone de sa femme) et où les visiteurs doivent rentrer dans une salle, la mise en scène consiste à ce qu'il rentre dans la salle et se mette immédiatement hors de vue des premiers visiteurs conduisant ainsi à ce qu'ils s'avancent et permettent aux autres de rentrer dans la salle.

l'invisibilisation de la discipline n'est pas intégrée et est donc largement plus présente lors des visites. Là encore, on retrouve les différences dans le travail en amont et les garanties qu'il offre ensuite, comme de gérer une visite sans paraître la gérer.

Planche visuelle 6. – Indiquer la direction, activer le rythme, guider le regard : autant de gestes « spectaculaires » (clichés Bulles de Zinc) (en haut le spectacle de Trentemoult, ensuite, celui de la fac).



Le travail logistique concernant le pilotage du rassemblement ou le contrôle de la parole comporte donc une dimension disciplinaire. Pour assurer la félicité de la visite¹, ce sur quoi visiteurs comme organisateurs s'entendent, il faut que s'exercent un minimum de contraintes

¹ Si elle n'est pas finalement faite pour un seul et unique visiteur comme on l'a vu dans l'encart ci-dessus.

sur le corps du visiteur : le diriger, le canaliser, le rythmer (condition pour partie liée à l'écart de connaissances et à l'acte de report du visiteur sur la logistique). Cette nécessité d'endosser des rôles disciplinaires pour les organisateurs se traduit parfois par une distance¹ (Goffman) avec usage de l'autodérision ou de l'ironie (souvent inspiré du domaine « scolaire » : « *il y aura interro* » à propos du livret, « *ça fait colo* » quand il faut répartir le groupe en deux sous-groupes et que certains sont obligés de compter les visiteurs ...). Si on a employé plus haut, à propos de la figure du lièvre, l'expression « à peu de frais » c'est que, en effet, il s'agit d'une technique corporelle permettant l'exercice d'une autorité finalement peu perceptible à celui qui l'éprouve, étant donné qu'il suffit de rester à vue (de la même manière les départs en avance de l'éclaireur ne sont pas vus du visiteur). C'est, en fait, l'ensemble de la discipline interne au rassemblement de la visite qui est peu visible ou exprimée reposant sur la *visibilité mutuelle*, hormis donc on vient de le voir en cas de difficultés particulières. On constate ainsi à plusieurs reprises la capacité à se rendre « là où il faut » sans avoir entendu la consigne. L'information se diffuse, se transmet parfois oralement, mais surtout visuellement, quand le visiteur proche vous sert de repère. Les déplacements dans les expéditions urbaines sont finalement rarement chaotiques ou dispersés. C'est, à l'inverse, ce que montre l'exemple du château cité précédemment : la configuration spatiale des petites salles, réduisant le champ de vision et la visibilité mutuelle des visiteurs, conduit aux placements plus ostensibles de certains protagonistes. Lors de l'expédition sur l'île, lorsque les visiteurs pénètrent dans l'immeuble à l'intérieur duquel il est prévu de visiter différents appartements, certains passent par les escaliers, d'autres prennent l'ascenseur. Très vite donc, les visiteurs ne se voient plus entre eux, et surtout, ils ont perdu ceux qui savent où il faut aller (les consignes n'ont été que très rapidement et non clairement précisées en bas de l'immeuble). Un temps considérable est perdu. AR se stresse, ce qui conduit à ce qu'il appelle à grands cris à travers la cage d'escaliers, et qu'il soit ensuite dans les appartements (où à nouveau on ne se rend pas vite compte de qui est « manquant ») obligé de faire la discipline à *plus* de frais : interpellations à haute voix, déplacements multiples ... (cf. expédition n°2). Ces tensions créées à l'occasion de prises de retard, de dérégulation du déroulement, chaque fois, augmentent le degré d'exercice de la discipline. La spatialité logistique permet alors que se fasse de manière diffuse et non « éclatante » la maîtrise de la discipline commune de la visite.

La discipline dans une visite est donc plus à considérer comme la régulation collective aux bonnes fins du déroulement de l'activité commune que comme l'exercice d'une domination du visiteur, plus à penser comme de l'ordre du respect pour une organisation et de la participation de chacun à la coproduction de l'expérience. L'exemple suivant laisse en effet apercevoir une des dérives d'une organisation qui ne tient pas ses engagements.

Encart 10. - Visite organisée par la SAMOA sur l'île de Nantes pour la presse nationale le 18 septembre 2009, se moquer du monde (reprise de notes).

¹ Les organisateurs, individuellement, endossent d'ailleurs plus ou moins facilement ces rôles.

La presse nationale vient faire en une journée le tour des projets en cours de l'île de Nantes. Organisée par la SAMOA avec une agence de communication (prestataire) chargée de la logistique (arrivée en train, trajet du car, repas...) un programme très détaillé (intitulé *save the date*) a été envoyé à tous ceux concernés par la visite et susceptibles ce jour-là de présenter leur bâtiment. Les enjeux d'un retour médiatique, d'apparaître coopératif aux yeux de l'ensemble des acteurs présents ce jour-là (c'est Jean-Marc Ayrault qui signe l'invitation), font qu'en effet la plupart des architectes et maîtres d'ouvrage se rendent disponibles et sont ce jour-là, à l'heure prévue, devant leur bâtiment. Je retrouve la visite, très en retard par rapport au programme, sur le quai François-Mitterrand où Chemetoff et Théry sont en train de se faire interviewer par des journalistes radio. Ensuite, devant un bâtiment situé quelques mètres plus loin, quelques explications sont données puis Théry opère une transition, « *il faut se dépêcher les cars attendent pour aller rejoindre Jean-Marc Ayrault* » dit-il et rajoute « *et le lieu du déjeuner* ». Le repas est prévu au Hangar à bananes. Celui-ci dure si longtemps que les personnes concernées par les bâtiments programmés l'après-midi attendent pendant deux heures environ que les journalistes et autres acteurs veuillent bien arriver. Le temps imparti à l'explication, quand ces visiteurs arrivent enfin, est alors de cinq minutes maximum par bâtiment. À peine un coup d'œil, pas de visite d'appartement, certains ne verront même personne étant donnée l'heure du train qui approche.

On est frappé, comme dans ce genre de visite au cours de laquelle l'organisation logistique dérape complètement, du non respect qu'elle traduit et produit (faire venir et faire attendre pendant plusieurs heures des personnes auxquelles on a fixé des heures strictes et précises). Aussi l'organisation, toute stricte et disciplinaire qu'elle puisse paraître, à vouloir respecter les horaires, à vouloir tenir le temps, est aussi l'engagement dans une forme de respect de l'ensemble des participants, le visiteur comme les intervenants conviés en leur assurant le temps de parole pour lesquels on les fait venir et se préparer. Mais ce que traduisent aussi finalement ces « économies disciplinaires » c'est la manière dont l'ensemble des participants respectent les règles de la situation, y compris évidemment les visiteurs, concours essentiel au bon déroulement.

B- Être en public

« Guider » se décompose finalement en une multiplicité d'actes différents (indiquer le chemin, sécuriser le trajet, distribuer l'attention et la parole...) qui relèvent de l'intercompréhension mutuelle, économisatrice de paroles, de temps. Les visiteurs, absolument essentiels à la visite (on verrait mal une visite se continuer s'il se trouvait que tous les visiteurs portaient un à un jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus), sont un soutien de l'action collective et de son déroulement. Il faut alors savoir quels rôles leur sont accordés, ce que recouvre comme respect des normes leur statut participatif, afin d'être en mesure de fournir les premiers éléments d'analyse sur la nature de cet engagement en tant que public.

1/ Chorégraphies de l'écoute

Si les visiteurs sont à même de juger d'une organisation, des organisateurs ou des intervenants de la visite, on remarque que eux aussi formulent un avis sur la qualité du public. Arnaud Renou estime par exemple que le public des expéditions est un « bon » public, à savoir intéressé et attentif :

« Je trouve que des fois, on est long, quand je vois qu'aux Dervallières on est quand même parti à dix heures et qu'on y était encore à deux heures moins le quart, je trouve que c'est long [...]. Arriver à mobiliser des gens pendant trois heures sur un quartier comme les Dervallières où au final le seul bâtiment moderne qu'on leur aura montré c'est celui du conseil général, je dis chapeau, quelque part [...]. Peut-être qu'il y a certains propos qui sont un peu compliqués, mais bon après c'est à nous de ... les gens sont là aussi pour poser des questions. S'ils trouvent que c'est trop compliqué à un moment donné ils lèvent le doigt en disant "ça veut dire quoi ?". Je trouve qu'on a affaire à un bon public, ils sont curieux, ils n'hésitent pas à dire ce qu'ils pensent » (Arnaud Renou).

Quiconque a déjà eu à prendre la parole sait qu'on perçoit le niveau d'absorption collectif, lié à l'engagement de chacun. La visite est ainsi régie par un principe fictif, celui de l'égalité des intensités d'engagement de chacun des participants. Les visiteurs sont attentifs, respectent ceux qui prennent la parole en les écoutant, parce que ces derniers semblent tout autant engagés.

« Ils étaient là. Je me suis dit c'est vachement bien que les gens puissent être là les architectes et les professionnels, sur un temps qu'est pas un temps de travail quoi » (V4).

« Je suis habituée, j'aime bien le groupe, et puis là c'est un peu facile, on suit, on n'est pas meneur. Pour une animatrice, ça change, c'est quand même assez confortable. Sur la concentration, non [elle renvoie à ma question] comme les contenus m'intéressent, c'est plaisant. En règle générale les interlocuteurs sont des gens intéressants qui apportent de la matière, c'est bien construit, leur intervention est assez pédagogique quand même. Non, franchement, ça ne me demande pas d'efforts, à part me lever. Bon même eux, je me doute que normalement, ils ne travaillent pas le samedi en règle générale, donc il faut quand même qu'ils soient motivés, et ça se sent » (V1).

Si requérir l'attention des visiteurs lors des tours de parole nécessite, comme on vient de le voir, un simple appel à l'attention, c'est bien parce que le visiteur, respectant et participant

d'une situation, en connaît les règles, les normes, et qu'il est, de plus ici, venu pour écouter celui qui parle comme le met en évidence l'exemple suivant.

Encart 11. - Une visite au théâtre Graslin (reprise de notes).

Je participe à une visite avec des étudiants de l'école d'architecture dans le cadre d'un enseignement d'histoire de l'architecture, au théâtre Graslin, dans le centre de Nantes. Une dizaine d'étudiants sont présents, ainsi qu'un collègue enseignant qui est venu avec son fils d'environ cinq ans, que l'on peut assurément qualifier d'énergique. La présence de cet élément dynamique offre un contrepoin qui révèle parfaitement les règles de l'interaction. Dès le hall, l'enseignant est aux prises avec son fils qui n'écoute pas et circule sans cesse. Il sera, tout le long de la visite, conduit, et obligé du fait de la situation d'écoute collective, à « tenir » son fils, lui dire de parler moins fort, de ne pas faire ci, de ne pas faire ça, d'écouter, de se calmer, bref, un travail incessant de discipline de son comportement, un rôle que visiblement l'enseignant n'affectionne pas particulièrement (et qui l'empêche lui-même d'être vraiment attentif, tout en sachant qu'il ne se comporte pas comme attendu). Le guide, à la personnalité sûrement déjà tatillonne, est dans cette situation particulièrement contrecarré. Dans la salle où il nous explique que se boit le champagne en bonne compagnie avant de voir la pièce ou lors des entractes, l'enfant saute sur les canapés. Il attire sans cesse vers lui les regards et l'attention des visiteurs, montre qu'il s'embête et fait rire le groupe, redoublant le travail du guide dans son objectif principal de capter cette même attention dans sa propre direction. À la fin de la visite, sur la scène et dans les coulisses, le guide craque et rabroue lui-même l'enfant, au moment où ce dernier concurrence de manière particulièrement évidente la voix du guide. On peine en fait à entendre ce qu'il dit, l'enfant chante, à la limite du cri. Quant à l'enfant, lui, eh bien, il ne fait pas une visite (et on pourrait en effet en être d'accord au sens où il n'adopte pas le comportement adéquat du visiteur) : assis au balcon de la salle de théâtre – à notre entrée le guide nous a indiqué où nous asseoir (« *au premier rang de part et d'autre s'il vous plaît* ») – il déclare à son père « *c'est pas une visite ça* ».

Les règles de civilité de la situation évitent au guide des techniques lourdes d'exercice de l'autorité. Dans cet exemple, le fait qu'elles ne soient pas respectées par un visiteur l'oblige à en passer par une mise au point individuelle, et à exprimer ce qui est normalement tacite « *c'est le guide qui parle et les autres qui écoutent* », dit-il à la fin à l'enfant. La visite repose donc sur l'adoption par les visiteurs des comportements normés, adéquats à la situation afin de participer à son bon déroulement. Le code de bonne conduite y est plus moins partagé suivant que les visiteurs soient des habitués ou non des visites en commun, qu'ils aient déjà incorporé (à l'inverse de l'enfant) les normes impliquées. Pourtant l'attention globale, lors d'une expédition urbaine par exemple, et sans aller jusqu'à l'extrême présenté ci-dessus, n'est pas toujours si intense. Lorsque les visiteurs sont nombreux ou que beaucoup se connaissent personnellement (et certaines expéditions regroupent ces deux aspects), nombreux sont ceux qui parlent ou qui n'écoutent que par intermittence. On aborde ici un point essentiel de la visite : telle qu'analysée à travers les expéditions (des visites en

extérieur) on se rend compte qu'à nouveau l'espace est une ressource importante pour la régulation de la situation. En fait, les visiteurs qui n'ont pas envie d'écouter, ou se retrouvent pris à discuter avec quelqu'un qui les interpelle, ou ne sont venus que pour un intervenant spécifique, ou finalement s'ennuient, ils s'éloignent, prennent de la distance par rapport au groupe des visiteurs attentifs et à l'intervenant : le déplacement relève du confort cognitif comme droit à la distraction (Joseph, 2007, p. 287). Une scène lors de l'expédition du château permet de comprendre en quoi cette logique de pouvoir de déplacement-replacement participe, pour le visiteur, de la coproduction de la discipline collective.

La visite commence dans une salle pour une présentation générale par différents intervenants. Les visiteurs sont donc assis sur des chaises, et non pas debout comme souvent. Arnaud Renou et Pierrick Beillevaire assurent l'introduction et viennent se placer au centre devant les rangées de chaises, bien en vue des visiteurs. Un des intervenants reste accoudé au pupitre, malgré les gestes insistant des organisateurs pour qu'il se déplace. Une partie des visiteurs dans la salle a alors des difficultés à entendre sa présentation. Ne pouvant pas se déplacer, on observe certains visiteurs tendre l'oreille au mieux, se pencher vers la direction du son. L'intervenant suivant, la conservatrice du musée, se place elle devant. Un groupe d'enfants traverse alors la salle pour atteindre les toilettes. AR se déplace et va se placer sur le trajet des enfants afin qu'au retour ils fassent moins de bruit et que les visiteurs puissent entendre la conservatrice. La différence principale qui se joue dans ces deux extraits de scène est l'immobilité du visiteur. Assis sur une chaise, il ne peut décemment se déplacer dans la situation telle que configurée, à l'inverse de la plupart des visites où l'on constate des mouvements constants de visiteurs, adaptant leur attention propre ou se rapprochant si le son de la voix d'un intervenant est plus faible, si derrière quelques-uns discutent, si un avion vient à passer... Le visiteur joue sans cesse avec sa distance, distance aux autres visiteurs, aux intervenants, à ce dont il est question. On repère ainsi des microdéplacements très nombreux, visant à regagner la visibilité de l'intervenant qui bouge légèrement, à se décaler un petit peu du visiteur situé devant, à avoir la vue plus libre par rapport à ce qui est commenté ... On constate ainsi des configurations très variables lors des prises de parole suivant les conditions sonores environnantes, suivant l'environnement matériel et construit et ses offres au corps du visiteur, suivant le nombre de participants. Au bord d'un boulevard très passant comme lors de l'expédition sur l'île de Nantes (cf. n°2), les distances entre visiteurs se réduisent. D'ailleurs, à l'inverse du château ci-dessus, les sources sonores lors d'une visite en extérieur sont souvent non humaines, sur lesquelles donc on ne peut pas aller faire la police (passage d'un avion) mais bien faire avec¹. La sonorisation de l'expédition à Chantenay (cf. n°3) permet un grand desserrement des visiteurs, certains allant jusqu'aux parois offertes par les murs d'entrée pour s'adosser, ce qui atténue l'effet quinconce souvent constaté dans les configurations plus serrées (c'est aussi voir l'intervenant qui importe). Si la configuration des lieux offre de potentielles assises, elles peuvent parfois, en cas de visiteur

¹ Par exemple les intégrer dans l'intervention quand celles-ci s'imposent trop fortement. Lors de l'expédition des Dervallières, un moto-crozier profite des buttes d'un chantier de déconstruction qu'un intervenant est en train de présenter pour faire une démonstration. L'intervenant, représentant du bailleur social du quartier, mentionne alors ironiquement les demandes fréquentes qu'ils ont d'un espace pour les motos. Souvent ces jeux avec le réel redoublent la focalisation collective.

faiblement engagé, représenter des « tentations » très fortes et limiter d'autant l'engagement des visiteurs, comme lors de la visite des étudiants de Rouen (cf. encart n°9) qui profitent des bornes au bord de la Loire pour s'asseoir et ne peuvent réussir à entendre, ainsi placés, ce que dit l'intervenant¹. Il ne faut pas oublier que le visiteur est un corps en déplacement. Il veille ainsi à son confort, comme de se placer par exemple dos au soleil quand, à l'inverse, l'intervenant accepte d'y faire face. Il prévoit également un certain nombre de prothèses, comme les lunettes de soleil, la casquette, la bouteille d'eau, autant d'objets de « survie » placés dans un sac à dos, garantie d'autonomie. Aussi, si la configuration des lieux offre des assises, il hésitera en effet entre s'asseoir et s'octroyer du repos, quitte à ne plus ou moins bien entendre celui qui parle (ce que traduirait « ménager sa monture », « tenir dans la durée »). La visite, qu'on tend à considérer comme excessivement normée (en effet s'y impose un *comment* agir), permet pourtant une gestion assez individualisée de sa participation par le visiteur, dans le cas des expéditions urbaines. Tous debout, plus ou moins proches, la configuration spatiale commune des visiteurs autorise un seuil de bruits alentours, des conversations concurrentes peuvent avoir lieu, beaucoup plus finalement que dans une salle close. Une souplesse est donc possible sans que l'intensité générale (ce principe théorique de l'égalité d'intensité des engagements) n'en soit trop amoindrie, manière aussi de gérer son engagement sur la longueur de la visite (y compris pour les organisateurs). L'attention, portée à plusieurs, envers ce qui se dit fait partie des savoir-être de la visite, qui sont appréciés par ceux qui participent, même s'il faut vraisemblablement l'avoir pratiquée à plusieurs reprises pour que la contrainte soit incorporée.

¹ Une anecdote peut être apportée au sujet de cette visite. Suite à une manipulation malheureuse, l'intégralité des photographies prises lors de cette visite a été perdue. La prise de conscience, à ce moment, de l'impossibilité d'aller en refaire une série identique est intéressante, car rappelant la visite comme situation, injouable à l'identique et moment unique.

Planche visuelle 7. – Quatre configurations de prises de parole. Dans la première, l'architecte parle d'un futur projet situé dans son dos. Les visiteurs, face à lui, sont aussi plongés dans le document. Dessous, la sonorisation participe de la régulation des distances, les visiteurs tendant à s'éloigner. Dans une salle, les intervenants s'adosent au mur entourés par les visiteurs. En bas, l'intervenant parle face à un panneau, les visiteurs sont parfois derrière lui.



Planche visuelle 8. – Les aménités du site peuvent concurrencer fortement l'engagement des visiteurs qui se mettent parfois hors de portée auditive. Ces photographies de la visite d'étudiants de Rouen (les trois premières) nous permettent de reparler du « banc samoien » mentionné en note de bas de page ci-dessus. Le chargé de mission de la samoa (pull violet) est perché dessus.



Au final, le visiteur a la compétence lors de la visite de jongler avec une sphère d'écoute, avec des placements et leur qualité visuelle associée, et avec les états de son corps (douleurs, sensations). De nombreux aspects des comportements des visiteurs semblent ainsi plus à comprendre comme un respect et une bonne compréhension de la manière de participer à ce qui se déroule. Ainsi du mimétisme des regards, qui frappe l'observateur extérieur, mais qui s'explique par le respect pour celui qui parle de regarder dans la direction qu'il indique. Tout en rappelant que cet acte traduit le fait que le visiteur écoute, prend part de façon requise à ce qui se déroule, mais ne traduit pas ce qu'il en pense (ni d'ailleurs de l'intensité de l'œil au-delà du mouvement de tête effectué, le visiteur peut très bien être perdu dans ses pensées). Comme l'a mis en valeur Goffman, l'attention n'est que rarement continue, déroutée par de

nombreuses distractions¹, et au cours d'une visite on peut observer des niveaux d'attention très variables d'un visiteur à l'autre, ou du même visiteur à quelques minutes d'intervalles.

C'est ce mode mineur de la situation, souvent évacué, comme le démontre Albert Piette, au profit du typique, du pertinent alors même que c'est ce en quoi les individus sont « humains » « *toujours pris par la distraction, l'inattention, le regard latéral et l'engagement minimal [...]* » sans pour autant être indifférents ou insincères (Piette, 1996, p. 149). Dans la visite, en plus, il ne faut pas oublier que les comportements des visiteurs, concurrençant parfois les éléments jusque-là avancés, sont régis par sa logique scopique.

2/ Être bien placé – gouverner la pulsion scopique

Une partie des microdéplacements décrits ci-dessus correspondent en effet à la visée du visiteur d'améliorer la vue qu'il a des choses. Observer un visiteur permet de le sentir à de nombreuses reprises animé par le souci de la *bonne visibilité*. Il s'éloignera pour juger de l'ensemble et avoir une vision large et plus globale. Il se rapprochera parfois et même, si c'est faisable, jusqu'au contact de ce dont il est question. Se coller à une paroi vitrée en usant de ses mains pour faire le noir et annuler le contre-jour afin de voir ce qui se trouve à l'intérieur est un comportement typique d'un visiteur².

¹ Dans nombre de photographies on retrouve, comme le rappelle très justement Piette, que si on observe les visages individuels et non la scène de loin, celle-ci paraît tout de suite nettement moins intégratrice (1996).

² On a pu le constater sur des endroits peu ou bientôt accessibles. C'est le cas du chantier de ce hangar à bananes où les visiteurs peuvent à loisir, le dimanche, se coller à la vitre de chaque bar ou restaurant (prévus tous avec un décor différent, à thèmes) afin de voir l'avancée des travaux.

Planche visuelle 9. – Voir au plus près, le visiteur et son appétit visuel.



Le manque de lumière, les problèmes de contraste ou de sous-exposition, le visiteur trouve à les résoudre avec son corps, car ils sont pour lui sources de dépit ou de déception. Chercher à bien voir, mieux voir, règle en partie ses gestes et attitudes concurrençant parfois les normes de la situation. Il peut parfois d'ailleurs devenir insensible à son environnement proche, y compris les dangers. Il n'est pas rare de constater que le visiteur est sur la route (parce qu'il a voulu prendre du recul). La participation en commun s'offre d'ailleurs comme une protection (une voiture repère de loin un groupe et tend à le laisser passer). La logique du visiteur éclaire aussi différemment la question de la place. C'est-à-dire quand la visite se fait sur un siège particulier (en gros quand l'unité véhiculaire (Goffman) n'est pas l'individu mais un moyen de transport type bateau ou car) et que les ajustements ne peuvent se résoudre dans

des déplacements¹. S'attacher à être bien situé prend alors une tournure d'urgence et explique la frénésie souvent constatée parmi les visiteurs, car être mal placé, ou en position inconfortable, peut gâcher en grande partie une visite (comme être trop petit et ne rien voir d'un concert). Ainsi, être parmi les premiers d'une queue, c'est avoir la certitude de pouvoir choisir sa place (pour un mode de transport qui arrive vide bien sûr (Jolé, 1993)). Ce choix est commandée par cette tension entre voir et écouter. Dans un car, il faut décider de la profondeur à laquelle se situer, côté vitre ou couloir, tenir compte de sa physiologie personnelle (facilement malade...)². Dans le bateau, la logique de n'avoir rien entre soi et le paysage rentre prioritairement en ligne de compte. Mais il faut souvent, pour cela, être à l'extérieur et y supporter les conditions climatiques et de confort de ce jour-là. Lors de la croisière « culturelle » sur l'estuaire, le réflexe est d'abord de monter au dernier étage, extérieur. Mais, dès que le bateau démarre et que la vitesse augmente (et donc le vent), de nombreuses personnes sont finalement redescendues, quitte à voir leur potentialités visuelles réduites³. On assiste souvent à des séquences très longues au cours desquelles la décision de la bonne place paraît difficile à prendre. Surtout si les visiteurs sont plusieurs. « *On se met où ?* ». « *Là ?* ». « *Tu préfères ici* ». « *Là alors* ». Interrogation qui peut parfois se poursuivre très longtemps et laisser le visiteur durablement insatisfait. On reproche souvent au visiteur son œil voyeur, sa curiosité quand elle se fait trop insistante, démonstrative ou trop voyante. Il est clair que cette quête visuelle trouve aussi dans la participation en commun à se réguler. On peut repenser par exemple à la visite avec Patrick Henry. Les visiteurs étudiants répondent en masse à l'attracteur visuel qu'est le palais de justice au cours de cette visite qui n'est pas très structurée. Cet exemple ne porte pas à conséquence, mais parfois concurrencer par la discipline commune la logique scopique individuelle peut s'avérer relever de la civilité.

Encart 12. - Vices et vertus de la discipline – une visite mal organisée (reprise de notes)

Cette visite en car des opérations exemplaires d'habitat est organisée par la Maison de l'architecture dans le cadre d'un colloque « Habiter Alternatives » (15 et 16 mars 2007). Arrivée volontairement en avance, j'attends longtemps, ainsi que de nombreux autres visiteurs également déjà là. On s'interroge, savoir si c'est bien le bon point de rendez-vous, avant que la responsable (la présidente de la Maison de l'architecture) n'arrive. Elle annonce, une fois tout le monde monté dans le car, que le programme a changé (ceux qui étaient à la journée du colloque hier doivent le savoir) : les distances et le temps pour parcourir les opérations ont été sous estimés, on ne fera que passer en car autour de la première opération. Il y a donc un temps très long avant d'arriver à la première opération où les visiteurs sont finalement autorisés à descendre, qui oblige des co-organisateurs de la visite à « combler » le long du trajet, au

¹ Si, dans les expéditions urbaines, la place n'est pas matérialisée, elle n'en est pas pour autant absente, existante autour du corps du visiteur. Équivalant à un confort d'écoute et un confort visuel, elle provoque l'énervement du visiteur par exemple quand quelqu'un vient se placer juste devant lui.

² Rentrent aussi en compte les habitudes car la pratique du car et de ses places s'inscrit individuellement dans la trajectoire biographique alimentée par les voyages scolaires ...

³ La sonorisation du guide elle permettait ce choix.

cours duquel le confort du car et le renouvellement du regard sur la ville qu'il permet (liée à la hauteur surtout) annihilent un peu l'énergie matinale du visiteur. Une fois arrivés sur cette première ZAC, c'est l'intervenant qui prend la main sur l'organisation et fait la visite de « sa » ZAC. Il prend en charge très *sérieusement* la discipline, demandant de s'arrêter ici plutôt que là, de passer par ici plutôt que par là. Puis : remontée en car ; passage à une autre opération où l'on retrouve d'autres intervenants ; arrivée vers un troisième arrêt. La visite a pris beaucoup de retard. L'ami avec lequel je la fais connaît l'architecte qui doit intervenir lors de cet arrêt. Il se retrouve à être appelé au téléphone régulièrement pour tenir au courant l'intervenant qui doit suivre de la progression du car et de ses visiteurs. Cet architecte souhaite arriver juste à temps et ne pas attendre les visiteurs (ce qui est arrivé à tous les intervenants précédents, quelque peu émoussés dans leur envie de prendre la parole par cette attente). C'est donc mon ami qui se retrouve, au moment où le car s'arrête, à donner à la responsable de la Maison de l'architecture, l'endroit où retrouver l'architecte et à fournir, au chauffeur de car, le point de rendez-vous pour le retrouver par la suite, ainsi que comment y aller, le chauffeur n'étant pas de Nantes. Stressé, mon ami n'est soulagé que quand, une petite heure après, il se rend compte qu'en effet le car est bien là où il doit être. Nous voilà, visiteurs, repartis vers une autre opération, pour laquelle l'intervenant n'arrive et ne viendra finalement pas, sans qu'une explication ne nous soit fournie. De vagues commentaires et connaissances sont alors donnés sur le site à quelques reprises par une intervenante improvisée du CAUE. La responsable de la Maison de l'architecture, esseulée, sans intervenant, décide d'un coup d'aller interroger « l'habitant » du lotissement qui est en train de jardiner, et que les visiteurs, *n'ayant rien d'autre à faire ou à voir*, scrutent depuis un moment. Elle écope d'un refus à cette demande bien cavalière. Le car emmène les visiteurs vers la dernière destination. Certains descendent sur le chemin étant donné le retard accumulé. À la fin de cette dernière halte, plus agréable dans une opération du bord de Loire, la responsable profite d'une proposition de boire un coup dans le village d'à côté pour abandonner là le car et les visiteurs, qui souhaitent eux revenir au point de départ. L'arrivée se fait donc au point de départ avec un retard d'une heure pour les quelques visiteurs restants.

On retrouve dans cette description rapide des aspects déjà soulevés : les reports occasionnés par une logistique défailante sur les autres protagonistes (un visiteur devenir intervenant de remplacement au pied levé, un intervenant endosser seul la logistique...), la faiblesse d'une organisation¹ en amont qui produit des conditions de visite discutables (manque de respect des intervenants comme des visiteurs, improvisation ratée...), donnant à penser la trop grande distribution aussi comme un manque d'organisation. Cette visite est éprouvante pour le visiteur car elle comporte des flottements, des hésitations, des temps d'attente alors que ce dernier, une fois la visite lancée, s'engage dans le parcours et son déroulement. Aussi, si la gestion logistique travaille le rythme pour une question de contrainte temporelle, le visiteur,

¹ La visite amène peut-être à observer les inégales « *capacités d'organisation* » des individus (Lahire, in Lahire, Rosental (dir), 2008, p. 101).

comme le sait EL grâce à sa connaissance de la structure d'un spectacle et des attentes du spectateur, s'engage également dans une proposition rythmique. C'est ce qui conduit, finalement, à ne pas pouvoir parler d'une lutte des rythmes (on a pensé l'évoquer un moment), suite à l'analyse des insistances, y compris disciplinaires, des organisateurs pour activer et conduire le visiteur. Ce dernier, s'il ne va certes jamais aussi vite que le souhaiterait l'organisateur tenant le temps, participe plus qu'il ne lutte de la proposition rythmique. Ce qui est particulièrement intéressant dans cet exemple supplémentaire, c'est le constat que la logistique et la structure du rassemblement participent de la pulsion scopique et de la manière dont le visiteur la module. La vacuité qui ressort de cette visite se traduit par une libération de l'œil du visiteur, qui manque là assurément de délicatesse et se fait indiscret. Il est vrai que la proposition, autour de nouvelles formes d'habitat, tend dès le départ à placer sur le registre exemplaire et extraordinaire les opérations qui vont être vues¹, et surtout celle du lotissement de la Pirotterie à Rezé², dans lequel il se trouve que la seule activité possible, à ce moment-là, est *regarder*. Dans ce lotissement (c'est la seule expérience de ce type parmi toutes les visites effectuées) il ressort très fortement que la visite transforme en zoos les espaces qu'elle traverse. Chacun passe son temps à prendre des photos, s'approche pour toucher les matériaux de façades de maisons habitées, et regarde la seule « chose » active et mobile à ce moment-là, l'« habitant » qui jardine. Ainsi la logistique, son exercice, se présente comme un gouvernement de la pulsion scopique du visiteur. Des problèmes de cet ordre se posent plus fréquemment dans des espaces intimes, habités, où ce regard extérieur, public, trouve à se complaire parfois, mais surtout indispose directement un individu précis, celui qui habite. Lors de la manifestation des *Journées de la maison contemporaine*³, qui permet à des visiteurs de rentrer dans des maisons conçues par des architectes et d'y être guidés par eux (ils expliquent le processus de conception, la manière dont ils ont répondu à la demande, les coûts...). La logistique au fur et à mesure des années, avec le succès grandissant de la manifestation, subit des ajustements. Surtout une « charte du visiteur » est formulée rappelant des règles de bienséance, d'hospitalité, et insistant particulièrement sur le contrôle de son œil : « j'évite [...] de faire de leur intimité une pièce de musée. [...] Les portes de placards dissimulent un quotidien qu'il convient de laisser mystérieux »⁴. Cet exemple de visite, comme celui des appartements visités au cours des expéditions urbaines (cf. n°2), montre que s'opère un véritable basculement de l'engagement des visiteurs dans des espaces habités ou prochainement habités. La distance compréhensive plutôt de mise (la retenue face à ce que l'on vient voir) s'annule pour une implication affective de projection, de comparaison (vue à l'œuvre dans le chapitre III).

¹ Par exemple, quasiment tous les visiteurs lors de cette visite prennent des photographies. Dans les expéditions, la prise de photographie est très rare (bâtiments pas encore construits ou tout juste démarrés, quartiers HLM, moins photogéniques ...).

² Les maisons ont été conçues par des architectes ayant participé au projet de Périphériques, *36 modèles pour une maison* (exposition de 1997).

³ Elle s'intitule maintenant *les Journées d'architecture à vivre* (comme le magazine). Informations sur ce site : <http://www.maisons-contemporaines.com/page.asp?T=avivre&ST=avivre>

⁴ Hors série consacrée à la manifestation de la revue *À vivre*, 2003.

Planche visuelle 10. – De l'observation jusqu'à l'abordage raté de l'habitant.



3/ Les visiteurs comme public

Visiteurs qui regardent dans le vide, qui regardent ailleurs ou scrutent de manière bien trop insistante, les régimes d'attention visuelles du public laissent paraître des engagements très variés tant en termes d'intentionnalité de la perception visuelle (du voir au regarder au scruter) que d'intériorité (de réfléchir à contempler), tout en étant profondément occasionnés par cette structure commune comme l'exemple ci-dessus du vide collectif le montre. On retrouve ces jeux d'absorption-distraction lors des déplacements. Les visiteurs discutent, deux à deux, parfois à trois (même si marcher à trois est plus complexe : une des personnes ayant toujours du mal à entendre, le rythme commun de la marche peine trouver une

régularité confortable), ce qui produit inmanquablement des étirements entre visiteurs, entre ceux qui suivent le lièvre et les autres, pris dans une discussion, qui marchent sensiblement moins vite. Pourtant, on est très souvent surpris, en cherchant à écouter ce dont parlent ces visiteurs, de constater l'à propos des conversations¹. Commenter ce que vient de dire l'intervenant, faire des liens avec une autre visite, placer une anecdote à laquelle on pense alors ... Le visiteur est bien plus à la visite qu'il n'y paraît extérieurement, et c'est pourquoi analyser la réception, comme ci-après, est essentiel. Évidemment, en reprenant les éléments jusque-là posés, une visite où le public est nombreux, où beaucoup d'entre eux se connaissent, et où le gouvernement collectif est peu structurant, a du mal à tenir les visiteurs et leur attachement au contenu. La visite est d'ailleurs alors détournée par le public en un moment de sociabilité agréable au cours duquel les intervenants peinent à faire entendre leur « message ». Malgré cela elle est pourtant aussi un dispositif qui capture l'attention, qui constitue un environnement perceptif et cognitif « captant ». À ce titre encore, le terrain de la visite-spectacle est important. EL, pour que les visiteurs rentrent dans la fiction qu'il propose, s'appuie sur le texte (son contenu) et les liens avec les éléments visibles *in situ*, et sur tout ce qui concerne le rythme, la distribution de l'attention. Ainsi, par exemple, passant dans un couloir de la fac, il fait rentrer dans leur salle tout un groupe d'étudiants s'apprêtant à sortir, en tendant les mains vers le premier comme pour le repousser, au nom de sa visite. Si les étudiants ne l'interpellent pas, ou ne peuvent qu'adopter un air totalement surpris qui fait rire les visiteurs, et que l'intégrité (la véracité) de l'histoire de la visite est donc maintenue, c'est bien parce qu'EL est déjà loin dans le couloir, annulant toute interaction « risquée » qui pourrait saper l'histoire. Le rythme qu'il impose à ses visites (le visiteur doit à plusieurs reprises marcher vite, parfois peine à le suivre ...) participe de la captation globale de l'attention du visiteur.

¹ Lors de l'expédition urbaine du château, la fin se déroule dans une salle. Lorsque les intervenants passent la parole aux visiteurs ainsi assemblés, les questions sortent très vite du cadre de l'expédition urbaine pour dénoncer, par exemple, une mosaïque non restaurée du centre-ville et pour laquelle les pouvoirs publics ne font rien. La visite bascule en réunion publique avec des visiteurs ce jour-là très « riverains ».

Planche visuelle 11. – Des visiteurs en déplacement. Les longues processions, les conversations en duo (en bas de quelle nature peut bien être la discussion ?)



Le visiteur est là où il est, à ce qu'il fait, et rentre donc en effet dans le cadre logistique, discursif, compréhensif, créé par la visite. Une visite peut tout à fait être captivante. On rappelle au lecteur la démonstration, dans la partie précédente, de tout ce qui est nécessaire au visiteur pour sortir d'un régime d'emprise vers celui d'objectivation. Ainsi, à marcher ensemble et donc à participer d'une absorption collective, les visiteurs constituent *a minima* une « communauté d'aventure » (Quéré, 2003, p. 118), de par la structure interactionnelle et ce qu'elle implique. La visite-spectacle révèle aussi ce qui ne transparait pas si nettement dans les expéditions urbaines mais structure les liens entre les visiteurs. Au cours du spectacle, EL constitue au fur et à mesure de la visite des *private jokes* sur lesquelles il

s'appuie pour construire une histoire commune, interne à la visite. Il repère par exemple un jeune homme qui prend des notes, et lui adresse un : « *oui, prenez bien note* ». Dans la suite de la visite, il insistera à plusieurs reprises sur des mots (notamment les dates) en se tournant vers lui, signifiant qu'il attend de lui qu'il note effectivement. Dans ces moments, les visiteurs rient franchement. La connivence au sein du groupe fait partie du rassemblement de la visite, du lien qui peut, de manière plus ou moins forte, fédérer les visiteurs le temps de la visite (les participants du spectacle le mentionnent dans leurs retours, parlent de « complicité » du « groupe »). L'expédition sur l'île de Nantes (cf. n°2) se caractérise par cette dimension qui conduit à ce que, beaucoup plus que pour d'autres expéditions, les visiteurs se parlent entre eux (oui, ils sont distraits, n'écoutent pas et sont quand même captés !). Les visiteurs s'ajustent ainsi à la tournure que prend une expédition urbaine (aux émotions que les uns laissent percevoir (Calbo, 1999, Paperman, 1972)). Les visiteurs sont bien « membres » d'un public, public caractérisé par le partage d'un même cours d'action comme d'une focalisation des attentions. Ainsi, une visite en commun est constituante d'un public qui n'est pas qu'une collection d'individus isolés mais déjà une *communauté d'attention*. Dans la mesure où les expéditions urbaines rajoutent une dimension politique plus instituée - les organisateurs s'adressent aussi à des citoyens - il est intéressant de s'interroger sur d'autres aspects de leur participation.

L'analyse menée jusque-là, des instruments, actes et implications, de la maîtrise du déroulement collectif, du contrôle des prises de parole et de la surveillance du temps, conduit au constat que le temps dévolu aux questions du public est très restreint. Pour autant, temps et « force » de la question doivent être détachés, car une seule question peut par exemple induire un fil directeur à la visite ou conduire à une réponse très longue et une série de justifications très intéressantes. Il est clair que les questions émanant de visiteurs sont des prises de parole à risque, à même de mettre mal à l'aise les organisateurs ou pouvant soulever un problème gênant ... et dont on perçoit souvent la volonté des organisateurs de les éviter ou de les écourter. Les dialogues entre protagonistes sont un temps qui passe beaucoup plus vite qu'un monologue et qui présente de nombreux risques de dérapage. La visite se caractérise par une dissymétrie de la légitimité à prendre la parole, obligation contractuelle pour les uns (définis à l'avance) et non légitimité pour les visiteurs (inconsciente) se traduisant par une difficulté à la solliciter, souvent renforcée par cette volonté de raccourcir tout ce qui ressemble à de la perte de temps¹. Mais également, les visiteurs sont non ou très peu informés sur les espaces visités et ne sont donc que peu en mesure de contester ou d'apporter une parole contradictoire. Finalement, le contenu proposé n'est pas toujours *concordant* (car chaque profession apporte un point de vue qui renvoie à son activité professionnelle) mais reste en tout cas *non dissonant*. Les oppositions entre intervenants, les contradictions, sont peu soulevées. La visite n'est pas un débat. Si parfois elle laisse la place à des questions de visiteurs (plutôt du registre de la demande de confirmation du sens d'une expression ou d'un concept qu'ils découvrent), et que parfois

¹ Paradoxalement, étant donné cet aspect de l'activation de la mémoire du visiteur des moments disputés, les organisateurs, à vouloir parfois abrégé les prises de parole, deviennent contreproductifs car réduisent les moments de conviction des visiteurs.

s'instaurent des moments d'échanges, disputés (cf. n°2), la visite repose tout de même sur un partage assez strict de la parole. Il s'agit bien pourtant d'une scène publique et la scène suivante va le montrer. Mais observée en cette unique occasion, elle démontre aussi ce qui n'a pas lieu lors des expéditions urbaines. Un habitant, militant d'une association du cadre de vie, se fait entendre au cours de l'expédition.

Intervenant - On va avancer, on va en profiter justement, continuer de parler et aborder peut-être avec...

Habitant - S'il vous plaît ?!

Intervenant – Oui, une question ?

Habitant - Quand vous parlez d'équipements, qu'est-ce que vous pensez de cet équipement qui est derrière le château là ? Je vous signale que personne ne l'utilise, hein, c'est un jeu, c'est pour les rollers ou quoi que ce soit, il n'est pas utilisé. Donc je sais pas, est-ce que vous le gardez, ou ?

Intervenant - Vous savez, nous sommes dans le pré-démarrage de l'étude [...]

Habitant - Entre parenthèses, en tant qu'association, c'est aberrant d'avoir mis un équipement que personne n'utilise, on aurait préféré que vous mettiez des fleurs, ça aurait été mieux, ça aurait été plus beau.

Intervenant - Bah écoutez, ce que nous espérons surtout [...]

[l'habitant coupe la parole] - Oui mais...

Intervenant [qui continue] – donc, euh... on mettra peut-être du temps à le faire cet endroit-là [...]

Habitant - Et autre chose, c'est le château, le fronton, je sais pas si vous avez remarqué, mais il s'effrite, et nous en tant qu'habitants, on pense que c'est notre passé aussi qui s'effrite, il faudrait aussi peut-être se pencher... pour venir le... je sais pas, moi, le réparer

Intervenant – Oh bah, moi, je crois

Habitant - On vous demande pas de reconstruire le château, c'est pas ça qu'on vous demande, mais juste vous occuper du fronton.

Intervenant - C'est de lui redonner de la valeur, c'est-à-dire que c'est, c'est tout de même le cœur, hein, le cœur de cette histoire...

Habitant – Voilà, c'est notre passé en plus.

Intervenant - C'est une histoire assez extraordinaire hein une histoire moi je suis malouin et si vous voulez les malouins [...]

Cet habitant mobilisant l'équipement que l'architecte urbaniste n'évoquait absolument pas dans son intervention, interpelle l'ensemble des participants, prend les visiteurs à témoin de choix et de décisions prises, bref, politise, en quelques secondes, l'expédition ramenant le dissensus dans la visite. En mobilisant le *skate-park* qu'avaient peut-être à peine regardé les visiteurs (car non mentionné par l'architecte), il rend visible un objet comme le laissent entendre les « habitants » dont il se fait le porte-parole. Ce jour-là également, une ancienne

habitante du quartier est présente (la femme du président du Conseil Général, retrouvé plus tard au cours de la visite). Lors de l'introduction, elle ne cesse de contredire un des acteurs qui explique que ce quartier est enclavé, en témoignant de la vie dans le quartier au tout début, très agréable, appréciable, où l'enclavement n'était pas une question ni un problème. Lors de cette expédition, se font donc entendre des points de vue différents. Il y a, cette fois-là, un tiers entre les « maîtres des territoires » et les visiteurs, un tiers qui s'estime légitime de parler de l'espace visité. L'absence de moments de ce type dans les autres expéditions urbaines fait ressortir la posture du public lors de ces visites, qui est en situation d'apprentissage, d'écoute et de compréhension, d'informations nouvelles, membre alors d'un « *récepteur collectif* » (Cefaï, Pasquier (dir), 2003, p. 16). En tant que scène publique, les expéditions urbaines sont des scènes de transmission d'un contenu depuis la sphère politique vers des destinataires intéressés, et il est clair que les organisateurs veulent maîtriser les porte-parole du territoire visité. Deux ans plus tard, une autre expédition urbaine est organisée aux Dervallières. Cette fois, le représentant de l'association des habitants fait partie des intervenants. Les panneaux réalisés par l'association sur l'histoire du quartier, qui avaient été placés la première fois, au dernier moment et de manière un peu volontaire dans le bâtiment du conseil général sont, cette fois-ci, installés à l'avance sur des grilles, dans les espaces extérieurs. Le représentant de l'association explique devant ces panneaux les activités des habitants et l'histoire du quartier, une parole largement plus consensuelle. Les participants de l'association sont plutôt flattés de la venue des visiteurs regardant avec attention les photographies anciennes et les panneaux d'exposition sur les Dervallières (il faut mentionner également que l'expédition se déroule pendant la fête du quartier, un temps voulu de valorisation du quartier).

Pour aller plus loin que ces premiers jalons sur la communauté des visiteurs, il faut s'attacher non pas seulement à la réception observable, comme on vient de le faire, mais aussi à la réception « mentale ». Car, par exemple, que peut-on déduire de l'absence de questions lors d'une visite ? L'adhésion pure et simple ? Cela ne paraît pas très sérieux. Si la réception reste pour partie mystérieuse (Dayan, 1992), on ne peut raisonnablement pas se passer d'analyser les *effets* sur le visiteur de sa participation en tant que public. Si l'attitude est spectatorielle, si la visite n'est pas une situation de débat, ne peut-elle être support ultérieur à débat ? Que dire alors des visiteurs comme public politique (Dewey) ? L'analyse de la visite telle que portée jusque-là ne vise pas à rentrer dans un décortiquage des seules actions et interactions. Le chapitre précédent a montré que la visite est un moyen de connaissance : on ne fait pas que se diriger ou distribuer les tâches comme sur un plan de travail de cuisine, le visiteur cherche à comprendre, il réfléchit, commente, *reçoit*... Aussi le travail d'observation a-t-il été complété par plusieurs entretiens avec des visiteurs (cf. présentation du terrain) visant volontairement à faire retour, à engager une réflexivité sur leur participation aux expéditions urbaines. Il s'est avéré que la possibilité offerte par l'entretien de revenir sur plusieurs visites a été fortement appréciée, confirmant l'hypothèse que la visite engage un travail réflexif. Il n'est pourtant pas question de penser savoir alors ce qui se passe dans la tête des visiteurs et il ne s'agit de toute façon pas d'une analyse de la réception individuelle (s'attachant pas exemple à la diversité des appréciations, jugements, commentaires en

fonction des ressources interprétatives ou des catégories sociales d'appartenance), on s'attache à la visite comme « *activité collective de réception* » et à ses effets (Cefaï, Pasquier (dir), 2003, p. 43).

5. LA VISITE COMME ACTIVITE COLLECTIVE DE RECEPTION

On vient de montrer les engagements possibles et requis du visiteur en fonction de la situation de la visite en commun. La visite autorise des niveaux d'implications et des intensités réceptives différents tout en étant collectivement configurée et configurante (le rythme, le niveau d'absorption général, la tournure, les moments disputés (pics)...). La trame interactionnelle fournit ainsi les conditions d'association des visiteurs, et rend compte des premiers aspects sur la manière dont la connaissance individuelle s'active et est portée par l'épreuve collective. Cette analyse considère comme réussite chaque moment du déroulement, chaque interaction respectueuse, tout en considérant la souplesse des rôles de chacun dans la participation collective. La visite, ce moment d'une pratique en commun de la ville, c'est être pris dans un flux, contraignant mais aussi mobilisable, une ressource de l'action spatiale. Il faut maintenant chercher à réfléchir plus avant à ce que cette position de destinataire - on vient de dire que le visiteur est au début d'un processus d'apprentissage - produit comme effets. Mais c'est le processus de réception dans son ensemble et comment il mobilise des ressources individuelles (Cefaï, Pasquier (dir), 2003, p. 35) qui nous importe. Pour cette analyse de la visite comme contexte collectif de réception, on va plus particulièrement se concentrer sur tout ce qui relie le voir et le penser à la fabrique des regards et des interprétations communes, concernant donc cette chose publique qu'est la ville (Joseph, 1998a).

A- Un dispositif de conviction

On peut tout de suite attribuer à la visite une grande capacité de conviction. Indéniablement, étant très peu averti, délibérément tenté par la découverte et la proposition d'accompagnement du regard et au vu des caractéristiques de la situation, le visiteur se présente comme un individu facile à convaincre, potentiellement, car l'expérience est toujours soumise à la vulnérabilité situationnelle (Goffman).

1/ Le visiteur comme croyant

Le visiteur, profane, est un peu comme une surface lisse, en attente d'informations, en posture de destinataire et engagé dans une logique de combler un manque informatif. La visite en effet se caractérise par une asymétrie structurale entre celui qui énonce et le visiteur

destinataire. Le visiteur avide accorde d'emblée du crédit à ceux qui parlent, participant de la visite, il cadre comme véridique ce qui se déroule. La manière dont EL met à profit le sérieux et le véridique du cadre de la visite au profit du spectacle le met bien en évidence. Afin de convaincre du mélange fiction/réalité provoqué chez les visiteurs, on rapporte ici un dialogue¹ que deux visiteurs ont eu à la suite du spectacle de Trentemoult :

VS3 : alors pourquoi Mondrian [à mon adresse]

VS1 : je crois que Mondrian a vécu à Trentemoult hein

VS1 : non ?

[Je ne dis rien, attendant d'entendre la réaction de VS3, VS1 doute]

VS3 : bah non, je crois pas

VS1 : non ? Parce que je me demande si

[VS3 fait une drôle de tête]

VS1 : parce que je me demande si... non alors, c'est vrai ?

VS3 : non, mais t'as tout cru toi ! D'ailleurs la fondation Mondrian hein ça y est c'est parti [faisant comprendre par l'ironie à V1 qu'il s'est trompé]

VS1 : non mais c'est commencé même [joue la blague à fond]

À la toute fin de la discussion, quand on va partir vers d'autres sujets, j'informe VS1 que Mondrian n'a jamais habité à Trentemoult.

VS1 : t'es sûre, c'est marrant ça ! Doit y avoir des artistes qu'ont peut-être habité là-bas, je sais pas pourquoi, je me suis dit Mondrian il a vécu là 6 mois

VS3 : t'as cru qu'il y avait un semblant de vérité

VS1 : ouais, où je me suis dit il est passé par là en tout cas. Parce que dans ma tête, il pouvait pas avoir relié Mondrian à Trentemoult juste pour le fait de la ligne droite et de la couleur primaire

VS3 : c'est pour ça que j'ai demandé à Anne pourquoi Mondrian

VS1 : je vais vérifier quand même

La manière dont EL arrive tout au long du spectacle à exploiter ce brouillage entre fiction et réalité et à le faire fonctionner traduit, à l'inverse, le régime de vérité qui gouverne la réception lors d'une visite. Au-delà du trouble autour du moment du départ (cf. chapitre IV), des ruptures se produisent pour des individus qui ne peuvent admettre participer à une visite qui se déroule ainsi. Certains spectateurs finissent tout bonnement par s'en aller comme lors du spectacle du château. EL explique en effet qu'au moment du speech du démarrage, deux femmes âgées cherchent à suivre (sans y parvenir) sur le « faux » prospectus qu'il a distribué dans le hall d'accueil. Et puis SE (petit fils du gardien du château) débarque dans le spectacle et s'introduit dans la visite du guide lui fournissant finalement le moyen de rentrer dans le château : il meule un cadenas pour ouvrir la porte. À ce moment-là, les deux vieilles dames partent. Ayant croisé à la sortie du site un élu, il rapporte à EL les paroles des deux femmes :

¹ VS1 et VS2 m'ont également demandé chacun si Rose avait existé « en vrai ».

« *vous vous rendez pas compte, il n'arrive pas à faire sa visite le monsieur !* ». Ce qui se déroule lors d'une visite fait parti du domaine du « vrai » et c'est surtout l'improvisation qui montre la difficulté pour le visiteur de s'extraire de ce cadre.

« Juste avant on était allé voir une baraque "alors là vous voyez on a un parfait exemple de ce qu'il faut faire c'est vraiment magnifique" une baraque avec des volets rouges et des grilles rouges bien droites et tout mais qu'on ait des croisillons il dit "bon bah là par contre on va demander aux habitants d'enlever les croisillons parce que c'est pas droit quoi" et à ce moment-là y a la nana de la baraque elle sort « Ah non » parce que il dit "ah oui non les croisillons là ah oui non ça c'est pas bien" [change le ton pour signifier que EL s'interrogeait] "oh y en a beaucoup hein" donc il va frapper à la baraque et pis euh la nana sort à l'étage du dessus, il dit "oui bonjour madame très beaux... Ah non vous avez vraiment une très belle façade, c'est IMPECCABLE c'est vraiment ce qu'il faut faire, mais les croisillons-là, faut me meuler tout ça hein vous les coupez parce que" alors la nana elle était (il se met lui-même à mimer pour me montrer comment il mimait) elle comprenait rien y avait 50 personnes à regarder sa baraque donc c'était assez marrant » (VS1).

« Oh bah là, il frappe et t'as senti que c'était une impulsion, tout d'un coup, ou il avait vu avant ?, ou peut-être il avait pas vu ? Tout d'un coup, paf ! "y a des diagonales, oh bah non ça va pas" [VS2 raconte en riant], et puis c'était vraiment dans la foulée quoi. Ce qui fait qu'à un moment d'ailleurs, c'est ça que j'ai trouvé assez fort, au début ne sachant pas trop, au début, j'ai réellement cru, pas, pas qu'il allait exproprier les gens, certainement pas raser tout [emploie un ton genre "non j'ai pas cru ça du tout non non"] mais j'ai vraiment cru que c'était, que c'était en lien avec les façades des maisons en couleur. Ou qu'il pouvait y avoir quelque chose quoi, j'ai vraiment cru un moment qu'il y avait une trame de quelque chose quand même... » (VS2).

Les visiteurs rapportent tous que EL se décide « d'un coup », traduisant leur non perception du fait que cela ait été envisagé à l'avance (et seulement actualisé au moment par EL). Les réactions et les actes de EL sont clairement interprétés comme authentiques. Dans son texte, *Enquête sur l'improvisation*, Denis Laborde rapporte une citation sur le croyant qui « *ne commence pas à croire parce qu'un fait se trouve désormais suffisamment établi à ses yeux ; c'est l'inverse : à qui se trouve dans une disposition à croire, les signes se mettent soudainement à parler* »¹. C'est clairement ce qui caractérise la réception de la visite car elle repose sur un aspect essentiel, la visite est un *voir en contexte* et les analyses qui se centrent

sur la situation font valoir l'importance du contexte concernant l'interprétation du visible (De Fornel, Quéré (dir), 1999). En tant qu'accompagnement du regard, la visite en commun met particulièrement en évidence ce voir en contexte et son pouvoir (on tient compte des acquis sur les contraintes pragmatiques pour « réussir à voir » analysées dans le chapitre précédent). C'est avec la visite-spectacle à nouveau que ce pouvoir de faire voir autrement s'est révélé. Au-delà de l'improvisation qui paraît « véridique », EL obtient, par la construction de son histoire, du parcours et sa conduite de la visite, que les visiteurs adoptent des perspectives partagées sur ce qui se déroule, et ce même si c'est fictif. Les visiteurs savent que ce qui est dit est invraisemblable mais en tant que participant de la visite, l'invraisemblable se fait interprétant de ce qu'ils perçoivent. EL arrive en fait à créer un contexte, au cours de la visite, qui conduit à ce que les visiteurs interprètent selon la perspective proposée. Lors du spectacle de la fac par exemple, une séquence se déroule dans un couloir. EL y raconte que les étudiants et professeurs dorment ici. Un étudiant arrive à l'autre bout du couloir (face au groupe), il porte un sac à dos. À son niveau, EL s'adresse à lui « *des courses pour ce soir !?* », l'étudiant répond oui. Les visiteurs rigolent. Quelques secondes plus tard, une étudiante se présente à son tour au bout du couloir avec également un gros sac à dos (entre-temps EL continue sur la vie jour/nuit à la fac). Les visiteurs sont déjà en train de rire et *voient* l'étudiante arriver *comme* vivant ici et dormant effectivement dans le couloir². Peu importe qu'elle réponde négativement à l'interpellation de EL « *c'est le sac de couchage* » car il se retourne et regarde les visiteurs d'un air sous entendant « *elle veut pas le dire bien sûr* ». Ainsi, plus le spectacle avance, plus ce qui se déroule s'inscrit dans la logique fictive du spectacle pour construire une réalité propre. Une fois les visiteurs « rentrés » dans la visite-spectacle, le régime de véridicité gagne l'ensemble de ce qui se déroule comme la matière visible.

« Tu regardes en effet des trucs que tu regarderais pas. Je veux dire, le portail qu'est blanc avec des séparations noires [cf. planche visuelle n°4], là il dit "ça c'est un Mondrian 1923". Il appelle ça des œuvres, comme si elles étaient en effet disposées là, et c'est pas que tu y crois, mais euh... ça marche assez bien quoi » (VS1).

On comprend comment la visite peut ainsi fabriquer des *preuves visuelles* indépendantes de toute question de vraisemblance, si EL arrive à mobiliser des « prises » qui, par exemple, rendent très puissante la collusion du « quand le dit se voit » et qui assoient de manière tangible car perceptible ce qui est énoncé³ (cf. planche visuelle n°4). Dans le spectacle de la

¹ in De Fornel, Quéré (dir), 1999, p. 268.

² Je me suis alors demandé ce qu'elle faisait avec son sac, ce que je n'aurais vraisemblablement même pas repéré dans un autre contexte étant donné que j'étais dans un couloir d'une université.

³ EL relate dans un entretien une autre scène qui s'est déroulée quasiment au même endroit. Il ouvre la porte d'un bureau (sans frapper) pour demander un renseignement. Là, des personnes sont les pieds sur la table à boire leur café. Il parlait justement de prendre son petit-déjeuner dans les bureaux. « *Ça collait complètement. J'ai juste à dire "vous voyez les gens sont chez eux", le discours est complètement surréaliste mais ça colle !* ». Il n'a plus qu'à laisser voir la scène aux visiteurs pour asseoir son histoire.

fac les étudiants vont ainsi jusqu'à douter de leur propre connaissance des lieux¹. Cette particularité de la visite-spectacle, le *faire voir selon* qu'accomplit EL par la manière dont il mobilise le visible lors de la visite, est essentielle pour la suite de l'analyse. Il mobilise un visible évident, l'effet repose par exemple à Trentemoult sur une interprétation axée sur les couleurs primaires : les couleurs des façades des maisons s'imposent alors facilement à l'œil, quand l'une est rouge et l'autre verte ou rose. C'est ce qui permet à l'observateur extérieur, à l'inverse des expéditions urbaines, de pouvoir observer des mécanismes de réception, comme quand le visiteur est *pris au dépourvu* ou *pris à contre-pied*². EL part d'un savoir commun et ne mobilise pas une expertise du regard afin de réussir à voir, d'où l'économie d'interprétants qui est réalisée (un geste est souvent suffisant). Même s'il « embarque » dans une fiction, le rapport à l'*in situ* est un rapport d'évidence visuelle et non un rapport démonstratif à ce qui est visible. Le « faire voir selon » des expéditions urbaines³ sur lequel repose ce cadrage véridique est, lui, non observable car ne fonctionnant pas selon ces moyens, et n'ayant pas cette « vitesse » de prise de conscience de l'incorporé de son regard qui se traduit par le rire. Mais il y est bien pourtant actif. De la même manière, les visiteurs ont adoptés les perspectives proposées et les problématiques qui ont émergé de la visite. C'est par elles, avec elles, qu'ils expriment leurs retours sur ce qui s'est déroulé et ce qu'ils en ont pensé.

2/ Le visiteur comme consommateur

La visite, caractérisée par un voir en contexte (à la fois captation d'attention et adoption d'interprétations dans un cours d'action) et une asymétrie informative, tend à une activité de réception qui cadre comme véridique ce qui se dit et se déroule. Pour prendre la mesure de l'efficacité de la visite sur le visiteur (s'il tend à croire, est-il dès lors convaincu ?), on est allé voir la manière dont le marketing se saisit de la visite et notamment du côté des entreprises, de leurs arguments autour de la mise en visite de leur outil de travail.

Les visites d'entreprises sont en effet en très forte augmentation (tant du côté du nombre de propositions que de leur fréquentation) et se trouvent au centre de tout un secteur

¹ Des étudiants discutent avec EL à la fin du spectacle et lui disent qu'au moment de la scène des salades (des vraies salades sont placées sur le toit), ils se sont dit que si « *ça se trouve des salades poussaient sur ce toit et qu'ils n'y avaient jamais fait attention* ».

² Ce sont en effet les deux principales ficelles (en plus de celles des jeux de regards et des jeux de distance qu'on ne peut détailler ici) employées par EL qui « enchantent » et font rire les visiteurs. Prendre au dépourvu, on vient de le mentionner autour de l'improvisation, c'est quand EL est transgressif « d'un coup », ou qu'il mobilise ce qui arrive, comme une petite fille habillée en rose par un "tiens Rose !" (ce que tous les spectateurs rapportent lors de leur entretien). Prendre à contre-pied, c'est l'anticipation d'une réflexion, d'une remarque qui fait que, s'il vient à vous contredire ou inverser ce que vous commenciez à penser, ça en devient drôle. « *Tu sens que c'est la fin, donc tout le monde applaudit, et là il dit "bon, bah je vous remercie", tu te dis bon voilà, ça change de ton, "je vous remercie d'avoir été aussi nombreux à participer à cette première visite de la fondation Mondrian". En fait, il lâche jamais le morceau !* » (VS1).

³ À différencier du « faire voir ça » comme vouloir, par exemple, parler du détail d'une façade d'un monument patrimonialisé tel le château. Cela conduit celui qui parle à devoir guider le regard plus précisément, quitte souvent à ce que le visiteur éprouve son incompetence et se tourne vers son voisin pour lui demander ce qu'il devrait voir.

professionnel très actif – agences, bureaux, consultants - d'ingénierie de la visite (inspiré et issu de la muséographie, du tourisme), spécialisé dans l'organisation et l'aide à la création de circuits de visites¹. Un numéro parfaitement éclairant de la revue *Cahiers Espaces* adressée aux professionnels du tourisme et des loisirs s'est fait l'écho du premier colloque européen de la visite d'entreprise en éditant les actes². On se rend compte, à l'accumulation des contributions, que la visite est et peut être : un outil de communication et de marketing (un média promotionnel) ; un moyen de vendre en direct et d'augmenter son chiffre d'affaires ; une manière de valoriser le travail des salariés (les motiver) et l'image de l'entreprise (montrer voire exporter ses savoir-faire) ; une promotion du métier (auprès des jeunes) ; le moyen de créer des liens avec les partenaires, fournisseurs ou sous-traitants, de l'entreprise ; d'affirmer son intégration à un territoire ; de démythifier « *ce qui se passe derrière les murs* » (p.74) ou de rassurer (dans le cas des centrales nucléaires). Bref, l'ensemble de la revue ne tarit pas d'éloge sur les intérêts de mettre en place des visites. On se rend compte par exemple dans ce numéro que Volkswagen possède un « service aux visiteurs » (c'est le directeur de ce service qui s'exprime au colloque) qui propose 48 types de visites différentes aux touristes et clients et remplace finalement le service des relations publiques³. Ces auteurs décrivent un visiteur sensible à l'accueil, à la pédagogie (les concepteurs de produits de visite font valoir l'importance des qualités du guide), et de plus en plus aux émotions. Le visiteur doit vivre une expérience, la meilleure garantie de son engouement et de sa mémorisation du message fondamental. « *La réussite d'une "expérience de visite" est presque toujours fondée sur la communication d'un "contenu" étoffé, tonique, d'un contenu qui stimule les synapses du cerveau, qui suscite la réflexion...* » explique un consultant en muséologie (p. 114). Il faut « *impliquer les visiteurs, intellectuellement, physiquement, affectivement* » conseille le directeur d'*Optim accueil*⁴ (p. 118). Ces auteurs rapportent aussi l'importance de le faire commencer et terminer par les beaux endroits comme par exemple le bar panoramique de l'entreprise Guinness : « *difficile de finir la visite sans prendre une pinte de Guinness dans le bar panoramique, bar circulaire qui offre une vue imprenable sur Dublin. Ce lieu, particulièrement prisé, n'est accessible que si l'on fait la visite ou si l'on y est invité pour l'une des soirées privées qui y sont organisées : c'est un lieu exceptionnel, un lieu VIP* » (p. 137). C'est la logique du bouquet final dont on a constaté aussi l'importance dans les expéditions urbaines (cf. n°1 et n°3 par exemple).

¹ Pour avoir une idée du mélange des genres (tour operator plus cabinet d'audits et de création de circuits de visites...), on pourra se rendre sur le site de Taxiway : <http://www.taxiway.fr/> (consulté le 16 02 10).

² *Cahiers Espaces*, « Visite d'entreprise », décembre 2006, n° 92, 159 p. Le colloque a eu lieu les 7, 8 et 9 mars 2006 à Angers. Les auteurs contributeurs évoluent dans la recherche ou l'enseignement (Université, École de commerce), dans le domaine du tourisme ou de l'ingénierie touristique (Office de tourisme, représentant des chambres françaises de commerce et d'industrie, structures de consulting, tour opérateur), ou encore dans le domaine du marketing ou de la communication (telle l'agence de développement de la visite d'entreprise (Adeve)). Nombreux sont également les représentants des entreprises visitables.

³ Le service comprend 35 employés plus 28 conducteurs et agents d'entretiens pour les 12 petits trains panoramiques (p. 100).

⁴ *Optim Accueil* est une agence basée à Nantes d'ingénierie touristique, un bureau d'études en découverte économique, et un organisme de formation professionnelle et d'accompagnement d'acteurs touristiques.

En fait, l'ensemble des professionnels de ce secteur¹ réfléchissent aux éléments clés de la *bonne visite* en cherchant à connaître les attendus du « visiteur type », connaissance principalement orientée par l'objectif de la mise en de bonnes dispositions du visiteur (dont on a vu que c'est un point essentiel à tous les organisateurs y compris ceux des expéditions urbaines) visant, ici, à ce qu'il achète les produits proposés par l'entreprise² à la fin de la visite. Car le visiteur est bien un consommateur et représente même un marché au potentiel incroyable. « *En d'autres termes, les visiteurs ne sont plus un élément secondaire, mais une partie intégrante de la politique de rentabilité des entreprises. Un nouveau marché de visiteurs-consommateurs s'est développé, réduisant ainsi les coûts de distribution* » (p. 144)³. Ce qui est mis là en avant c'est la particularité du visiteur comme acheteur qui prend à sa propre charge (si on peut dire) les frais de livraison. Un autre aspect très attractif est soulevé à propos du visiteur. Content, il devient lui-même *un ambassadeur* permettant ce qui se nomme le « *marketing viral* » (p. 128). Mais c'est avec le directeur commercial et marketing de Cadbury qu'on trouve le plus clairement réduit le visiteur à un consommateur si « réceptif » : « *Cadbury world [le parc à thème] nous fournit une tribune idéale pour exposer aux consommateurs notre position sur ces questions [par exemple l'obésité]. Le mode de communication est presque subliminal, mais il est à l'évidence efficace dans ce contexte. Nous n'aurions pas de meilleurs résultats avec de la publicité ou par le biais d'opérations de relations publiques. Dans un environnement favorable les visiteurs sont très réceptifs* » (p. 132)⁴.

On est là au cœur de la manière dont la visite est actuellement instrumentée pour ses effets de conviction du message émis sur le visiteur. Ce détour par des acteurs économiques offensifs vise à montrer que la visite instaure un rapport *d'adhésion*. Elle peut d'ailleurs alors perdre toute dimension réflexive et critique dans l'instrumentation du seul dispositif. Des liens évidents dans les propos de ces auteurs sont à faire avec des évolutions récentes du marketing qui (à partir du web) ne pense plus « produit » mais « parcours d'achat », révélant l'importance nouvelle du ressort émotif, notamment autour des circonstances et du lieu de l'achat. On assiste aussi à des hybridations relevant de formes du capitalisme culturel où le caractère sérieux de la visite est doublement mis à profit. On pense par exemple au cas de l'école d'architecture de La Cambre (Bruxelles) qui loue son espace pour une exposition intitulée « Supermarchés d'Europe 1957-2007 » organisée par le CIVA (Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage) en partenariat avec une firme de grande distribution qui s'avère plus que partenaire être finalement également le sujet de

¹ A l'ensemble des professionnels de l'ingénierie touristique il faut ajouter le secteur des technologies utilisables pour la visite qui participe activement de la conception de la bonne visite. Ainsi de *Sennheiser* spécialiste du « son » (constructeur par exemple de tous les audioguides des musées) qui promeut l'importance des conditions d'écoute pour la réussite de la visite et que chaque visiteur puisse bien entendre le message.

² « *Les visites d'entreprises ont été d'emblée utilisées par celles dont les produits sont facilement vendables au grand public : agroalimentaire, confiserie, biscuiterie, mais aussi artisanat d'art* » (Le journal des entreprises, 7 juillet 2006).

³ Les caves Bouvet-Ladubay annoncent par exemple 10% de leur chiffre d'affaires en vente directe, c'est-à-dire lors des visites (qui permettent aussi au passage de contourner la loi Évin).

⁴ Cette assertion n'est pas sans faire écho à la sortie de Patrick Le Lay, PGD de TF1, en juillet 2004 à propos de la télévision comme vente de « *temps de cerveau humain disponible* ».

l'exposition¹. La mise en scène visitable de l'histoire de la firme, appuyée sur la forme exposition, se rapproche d'une logique similaire, celle du *storytelling* (Salmon, 2007). Visiter cette exposition, comme le montre le documentaire, conduit à raconter/entendre l'histoire de la firme (la seule différence avec les entreprises serait alors qu'on ne peut acheter les produits dans le lieu de l'exposition).

Mettre en valeur la visite comme dispositif de conviction, cadrant comme véridique, instaurant un rapport d'adhésion, ne vise pas à la réduire à du marketing mais à instruire l'environnement cognitif de l'activité réceptive de la visite. Ces deux ressorts de la visite doivent être nuancés et surtout rapportés aux expéditions urbaines. Les deux points précédents d'analyse alertent sur l'intérêt que la visite soit un temps agréable pour une réception « positive » du savoir et des informations transmises. Le ressort émotionnel ci-dessus mis en valeur participe de la réception. Les visiteurs mentionnent qu'ils aiment bien tel architecte parce qu'il met l'ambiance. Raconter l'histoire du projet s'offre comme un moyen efficace de convaincre et indéniablement, se jouent en effet dans les expéditions les conditions d'une adhésion à la politique urbaine de la ville de Nantes. Ainsi tout un pan de ce qui est transmis ne se joue pas sur des questions de regards, mais sur la valeur du travail des professionnels de l'urbain, leur implication, leur engagement, leur attention aux habitants. En effet, dans cette activité collective de réception, les politiques urbaines trouvent, en organisant des visites, à incarner les acteurs de la ville, à permettre leur identification par les visiteurs. Cette question, abordée au moment de la présentation des terrains, d'une mise en avant par ce type de dispositifs de visites et de coordination d'acteurs de faire valoir le « jeu collectif » dans la fabrique de la ville est finalement clairement perçue comme telle par les visiteurs (on a déjà mentionné d'ailleurs l'effet que produit leur participation un samedi matin et leur engagement dans l'action, cf. chapitre III). Il ressort alors avant tout des expéditions urbaines *une foi* dans le « professionnel de la ville » et dans sa bonne volonté.

« [...] j'ai compris qu'on interpellait les habitants du quartier pour leur demander quels étaient leurs suggestions, leurs attentes, les inconvénients de l'existant. Et que ce dont je m'apercevais, c'était qu'ils en tenaient compte, en fait, les réalisateurs. Je trouve ça rassurant, en fait quand on interroge les gens du quartier par rapport à des projets de rénovation, de réhabilitation ou autres, c'est pas de la démagogie. C'est pas histoire de dire "bah, comme ça on leur a demandé et puis ils viendront pas se plaindre", en fait, ils prennent vraiment en compte de ce qui ressort de l'avis des personnes » (V2).

« Maintenant, je trouve que les projets, c'est vraiment en tant que novice hein ! Mais je trouve que ce qui a été présenté, par exemple par l'architecte, juste auprès des maisons du boulevard du Massacre là, quand on a visité

¹ Voir le documentaire de Bernard Mulliez *Un pied dans le jardin de miel* (68/septante éditions, Belgique, 2009)

l'immeuble quasiment vide, moi je trouve qu'il y a une démarche intéressante. Et on sent quand même des gens qui ont envie de construire des choses correctes, et du beau quand bien même on n'a pas de pouvoir d'achat. Je trouve que c'est quand même assez révolutionnaire » (V1).

« Là, sur les Dervallières c'est la première que je faisais. J'avais jamais pensé à tout ce que pouvaient penser les professionnels par rapport à la rénovation, la mutation, tout ! Par rapport aux habitants, leurs façons de vivre, leurs espérances, leurs demandes, c'est vrai que ça ouvre les yeux sur ce qui peut se passer quoi, la façon dont on transforme une ville » (V4).

Pour autant, on s'attache ici à la ville comme bien commun et la visite ne la consomme que du regard. Certes, ces visites visent à mettre en valeur les projets locaux et la politique locale, mais notre travail, qui conduit à interroger cette mise en valeur contextualisée, a montré une coproduction interactionnelle qui déplace l'analyse et fait apparaître comme trop rapide une analyse de la politique qui mobiliserait la visite comme mode de consommation de la ville à des fins de conviction. Les sujets qui sont abordés, comme on va le voir ensuite, renvoient à la manière dont se vit la ville aujourd'hui, dont on la partage, dont on la conceptualise, et les visiteurs présents ne sont pas des consommateurs ou des individus à qui il s'agit de la vendre. On tend plutôt à considérer que ce type de dispositif a une portée civique et qu'il brouille peut-être les frontières de la participation et les lieux de sa mise en œuvre. Par ailleurs, l'analyse va montrer à plusieurs reprises la difficulté de convaincre, notamment du fait de la perception individuelle du visiteur. L'activité réceptive est chaque fois plus micro-locale et peut se rejouer à chaque intention de montrer, de prouver, d'expliquer de la part des médiateurs, en fonction entre autres de l'état existant du visible. Aussi, à propos de « messages » particuliers, comme le laissent entendre les entrepreneurs ci-dessus, il faudrait envisager plus finement les circonstances dans lesquelles ils sont délivrés pour statuer sur l'effet d'adhésion. On ne peut s'empêcher de rappeler à nouveau à quel point le visiteur est encore peu jugé apte à l'activité réceptive¹. Pourtant, s'il tend à accorder du crédit, à être d'accord avec ce qui se dit, on constate aussi une « procédure d'assemblage ». Mais, avant d'aborder cet aspect de la réception individuelle, il faut revenir à la visite comme fabrique d'interprétations, à la manière dont la visite conduit à une réception commune.

B- Traduire l'espace en actes

La visite-spectacle a montré la capacité de la visite à produire dans le cours de l'action des *faire voir selon* communs. Ils reposent sur la capacité des médiateurs (organisateurs, intervenants, visiteurs) à rendre visible les espaces visités et à objectiver leurs regards pour

les visiteurs. Sous quelles descriptions, et selon quels critères ? Comment la manière de faire la ville, d'en penser les projets, participe-t-elle de la manière d'en parler ? De la montrer ? Les expéditions urbaines transmettent des concepts, des idées, des justifications liés comme les comptes rendus l'ont montré, à l'inscription professionnelle de l'acteur (le chargé de quartier faisant valoir le travail avec les habitants, le bailleur expliquant les relations avec les locataires, l'architecte justifiant la proposition conceptuelle et formelle du projet...). Le rapport visuel au monde est une activité pratique (Trom, 2002) qui là se fait dans un temps de transmission commun. Aussi, intéressé par « *la circulation des interprétations dans les interactions* » (Cefaï, Pasquier (dir), 2003, p. 35), on va s'attacher aux manières *de voir, de vivre la ville* qui sont transmises au visiteur comme autant d'aspects à partir desquels l'engagement compréhensif du visiteur puise sa matière². L'entièreté des informations délivrées au cours des visites ne vont pas être restituée : on s'est évidemment attaché plus particulièrement au rapport à l'espace dans le cours de l'action et à la manière dont la visite opère des traductions de l'espace visité aux yeux des visiteurs. « *Ce dont je veux rendre compte quand je parle de "traduction", c'est de déplacement, de dérive, d'invention, de médiation, de la création d'un lien qui n'existait pas auparavant et qui, avec plus ou moins d'intensité, modifie les deux termes originels* » (Latour, 2007, p. 188)³.

1/ De l'espace explicité à l'espace preuve

Un des premiers niveaux interprétatifs est la simple désignation : nommer un détail, un élément construit, par un vocabulaire relevant d'un savoir technique et professionnel particulier. Un des chefs de projets de la SAMOA montre ainsi, lors de l'expédition urbaine sur le site des chantiers⁴, l'ancien « marbre » qu'ils ont découvert au cours du chantier. Désignant l'objet au sol, il en donne alors l'usage, l'épaisseur du béton. Lors de la visite du château ce registre est également convoqué par l'architecte du patrimoine qui nomme chaque pierre en rapport à la manière dont elle a été taillée. Mais ce niveau, plutôt informatif, n'est pas le plus fréquent dans les expéditions urbaines, les architectes ou les urbanistes transmettant plutôt des critères selon lesquels le regard doit être porté sur le cadre urbain environnant. Il s'agit alors des critères de conception ou de fabrication de la ville. Aux Dervallières, l'urbaniste explique le travail du plan masse à l'origine de la création du quartier et valorise la réflexion de l'époque sur l'implantation des bâtiments.

« Je vais dire deux mots là sur les bâtiments qui sont, je pense, des bâtiments remarquables par leur implantation. On parle beaucoup du projet d'origine de Favreau qui était

¹ Comme veut d'ailleurs le faire entendre le directeur de l'école d'architecture de La Cambre.

² Le choix de laisser une large place aux citations de visiteurs dans la suite du texte est délibéré, considérant qu'on les « entend » trop peu souvent.

³ Cf. également Akrich, Callon, Latour, 2006.

⁴ Ce site des chantiers déjà évoqué à propos de la visite avec Patrick Henry est situé à la pointe ouest de l'île, sur la rive qui fait face au centre historique. Il s'agit du site des anciens chantiers navals, activité industrielle arrêtée depuis la fin des années 1980 et qui a laissé un potentiel foncier important qui prend sens aujourd'hui au sein du projet de l'île de Nantes dont l'agence d'Alexandre Chemetoff a eu la charge jusqu'en décembre 2009.

un grand projet, parce qu'on a toujours tendance à dire que les architectes de l'époque des années 60 ont gagné beaucoup d'argent en faisant tout et n'importe quoi, là y a vraiment eu un très joli projet. Ces bâtiments-là sont parmi les plus intéressants dans leur implantation parce qu'ils sont mis perpendiculairement au parc pour essayer de donner des vues sur le parc au maximum de gens, donc nous avons toujours défendu ces bâtiments-là en disant les bâtiments B c'est vraiment une grande réussite » (architecte urbaniste).

Le fait que chacun puisse avoir la vue sur le parc prime ici sur sa manière d'évaluer les bâtiments et de les juger « *remarquables* », alors que le visiteur est souvent bien en peine pour distinguer une barre d'une autre ou une tour d'une autre. Il n'interprète pas, n'en ayant pas connaissance, avec les justifications des urbanistes ou des architectes de l'époque. Lors des expéditions, les médiateurs projettent ainsi souvent l'acte de perception sur un horizon temporel (Trom, 1997, p. 105) conduisant à renverser des interprétations visuelles. Dans la suite de cette visite, les visiteurs rentrent dans un appartement sur lequel, à nouveau, plusieurs intervenants parlent du confort de l'époque. L'importance de l'écart entre la vision préconstituée et la perspective proposée est telle que le visiteur y est très sensible.

« On voit bien que ça correspond à un confort de l'époque, on sent que, enfin moi c'est comme ça que je l'ai senti par rapport à la disposition des pièces, on sent que c'était dans les années 70. C'était une sacrée étape, une sacrée progression sociale d'avoir ce confort-là, et cette sensation a été renforcée quand on a été sur les Dervallières. C'est important de remettre les choses dans une perspective à la fois passée et à la fois future, et l'Ardepa ça nous pose, à un moment on dit bah voilà : "on en est là dans ce projet, voilà quels sont les acteurs qu'on a pu mobiliser, la problématique du départ, comment elle a évolué avec les habitants, comment on a pris conscience de certaines contraintes, de certains atouts" [...] » (V2).

Ce type de *faire voir selon* relevant de regards informés de spécialistes de la ville et de l'aménagement urbain mobilisent des éléments littéralement invisibles à un visiteur non averti. Ils occasionnent les découvertes parmi les plus stimulantes pour le visiteur qui souvent prend conscience des critères de sa propre manière, jusque-là, de juger ou de regarder. Sur ce point, l'aspect réglementaire ou technique est particulièrement « efficace » révélant aux yeux des visiteurs un état du paysage urbain, d'un quartier de la ville. Ils reviennent, par exemple, sur la question de la qualification réglementaire des voies. Ils expliquent qu'ils ont alors pris conscience que cela conditionnait à la fois l'échelon des autorités responsables, l'état actuel des boulevards visités, leur largeur, leur intensité lumineuse, et à la fois leur possible redessin par la suite.

« Pour Beaulieu, la dernière visite, c'était intéressant de voir comment l'urbanisme des années 70, c'était un espace avec une fonction et puis point. Ça, on le voit, mais on l'a pas formalisé tant qu'on nous le dit pas. On se rend bien compte qu'il y a une particularité sur l'organisation de l'espace sur Beaulieu, mais ... on voit bien que c'est marqué années 70, mais on n'a pas conscience que c'est lié au, à un aspect législatif, et ça bon moi ça m'a plu » (V1).

« Un truc qu'est tout bête, mais c'est vrai que moi je savais pas. Du fait de la décentralisation, il y a des axes routiers qui ont basculé au local, du coup, ça a une influence pour redessiner le paysage urbain. C'est assez incroyable quoi c'est une décision en soi qui semble, bon je me doutais que ça avait de l'impact, mais sur des choses à la fois très opérationnelles comme ça... » (V2)

Le visiteur apprécie cette connaissance des responsabilités, de ceux qui prennent (ont pris) les décisions. Il éprouve alors plus intensément d'être dans le non ordinaire, de faire une découverte, d'entrer dans l'explicitation historique des conditions de production de la ville. On rejoint ce que l'on mentionnait, à propos de la visite-spectacle, sur la manière dont la visite peut prendre visuellement au dépourvu ou à contre-pied le visiteur engagé dans une activité interprétative intensifiée. Pris à rebours de son jugement, dans le cadre de l'habitat social dans le premier exemple ou de sa perception ordinaire comme ci-dessus, le visiteur porte alors un *regard historicisé* sur l'espace perçu. L'espace visité, resitué dans une histoire, dans un cours d'événements, est traduit en un *espace explicité*, où les contraintes, les choix de conception, les conditions de production et leurs effets, informent et expliquent ce qui se présente aux yeux des visiteurs.

Dans ce recours à l'histoire de la fabrication de la ville, les différents médiateurs se saisissent de l'espace construit alentour comme d'un *résultat* d'un mode de faire spécifique, d'une époque, d'une pensée particulière. Ce travail de mise en visibilité, que AR considère relever d'une question de transparence¹ informe on vient de le dire l'aménagement urbain, la forme de la ville et de ses quartiers, mais permet aussi bien souvent de justifier les réponses et les solutions que le nouveau projet apporte. Les architectes et les urbanistes du présent se présentent ainsi comme ayant su tirer les leçons et les explications des changements à venir prennent valeur de « bonne solution ». Lors de l'expédition du Clos Toreau (cf. n°1), l'opposition sans cesse opérée entre le quartier d'habitat social ancien et le futur îlot de l'autre côté du boulevard (seulement visualisable) est une manière efficace de faire comprendre aux visiteurs les choix de conception. AR y a souvent recours : « *On aura donc des formes différentes de ce que vous avez à côté [du Clos Toreau], c'est-à-dire qu'on n'aura plus des grandes tours, on aura des petits plots, avec des formes innovantes et tenant compte des derniers confort acoustiques et tout, comme on peut le trouver sur les autres formes en*

¹ Un moyen de démystifier : « [...] Un architecte lorsqu'il travaille sur un projet, il est pas là par hasard, y a bien quelqu'un qui l'a désigné, et nous on le sait. Mais dès fois, les gens le savent pas, ils ont besoin de comprendre l'envers du décor, les expéditions urbaines c'est un peu de l'envers du décor » (entretien AR).

ce moment ». Lors de l'expédition sur l'île de Nantes (cf. n°2), le détour justificatif assez long des intervenants à propos des choix et des difficultés de conception pour la réhabilitation du centre commercial conduit aussi dans ce cas à mobiliser les logiques de la conception de l'époque. On constate alors que les explications entourent d'évidence ce que voit le visiteur :

« On voit bien une évolution quand même, ils l'avaient un petit peu pointé au Clos Toreau aussi dans l'architecture du nouveau super U, mais là, on voyait bien quand même qu'ils se préoccupaient de l'architecture ou d'esthétique de ce centre commercial. Que quand il a été construit, on s'occupait absolument pas de ça, ça se voit c'est clair. Et bon, je me dis globalement, on voit bien que il y a des choses qui évoluent » (V1).

Le visiteur passe ainsi au cours d'une visite, en adoptant les interprétations énoncées, du croire au voir (Heinich, 2009), l'espace explicité se traduit en *espace preuve*. On a là une dynamique essentielle qui traverse la réception de l'espace par les visiteurs au cours d'une visite. Les visiteurs, à la suite des expéditions, adhèrent d'ailleurs largement aux principes d'action qui régissent actuellement la réflexion sur l'aménagement urbain (à Nantes). Ils restituent ainsi la nécessité d'ouvrir les quartiers d'habitat social, celle de la multiplicité des activités (regrouper bureaux et logements dans un même immeuble), la manière dont la ville redécouvre actuellement son fleuve et se préoccupe à nouveau des promenades au bord de la Loire, ou encore le risque de la privatisation de morceaux de ville.

« Les Dervallières c'est quand même un quartier un peu confidentiel et, comme Malakoff, il faut lui donner des possibilités que la ville rentre dans les Dervallières, arrêter d'être une forteresse, parce que si y a pas de regard extérieur, si on n'y va, pourquoi moi je vais pas à Malakoff pour le plaisir d'aller à Malakoff ? Faut avoir une raison pour aller à Malakoff... La construction du pont ça ouvre, ça va ouvrir le quartier, les Dervallières c'est le même système » (V2).

L'espace à la suite de la visite est traduit aux yeux du visiteur en preuves des actions qui ont été et vont être engagées¹. L'espace preuve est une perspective adoptée sur l'état existant selon les nécessités d'un état futur dont les bases sont posées par les intervenants, les acteurs de la politique urbaine. En effet, le projet actuel, qui doit permettre, par comparaison entre deux modes de faire, deux époques, d'éviter les erreurs du passé, devient peu contestable et contesté, issu d'une réflexion logique et continue sur la manière de faire la ville qui progresserait sans cesse. Les expéditions urbaines articulent ces deux dynamiques conduisant

¹ Il peut par exemple être la preuve d'une politique volontaire comme quand Pierrick Beillevaire met en évidence, au Château des Ducs, le lien entre l'accessibilité de la cour (le circuit des remparts est gratuit) et la décision politique forte qu'elle illustre (comparant d'ailleurs avec la cour d'Avignon).

à faire voir selon une perspective particulière l'état existant, la forme construite, comme simple explication s'il s'agit de faire valoir l'historicité du regard à porter sur la ville, ou comme justification du projet si les intervenants le mobilisent.

Mais ce travail de la preuve est soumis à des aléas. Le chapitre précédent a mis en évidence les rapports de savoirs dans la perception. Mobiliser un savoir que les visiteurs n'ont pas, pour *faire voir selon*, est un moyen assez « sûr » de convaincre (on vient d'en voir des exemples) mais qui se confronte tout de même à la perception individuelle du visiteur. Les médiateurs peuvent peiner à convaincre le visiteur car la tâche peut être complexe, sa perception pouvant en effet venir contrarier les critères de jugement ou d'appréciation des lieux énoncés par les différents intervenants. Dans ce travail que nous menons qui conduit à la « *contextualisation des opérations de mise en valeur* » (Heinich, 2009, p. 265), à rapporter aux circonstances de leur énonciation les volontés de communication, des écarts de réussite immédiatement apparaissent. Le cas le plus évident, car on sait les visiteurs compétents sur ce type d'espaces (cf. chapitre III), est celui des visites d'appartements. Les visiteurs, pour une fois (cf. n°2), y laissent entendre à haute voix leur ressenti¹ : « *magnifique* », « *super* », « *ouahou* », mais quelques-uns se diront peu convaincus, ayant trouvé les pièces petites, la cuisine impraticable, ou ayant ressenti une mauvaise sensation...

« C'est vrai que j'avais vu pas mal de publicité sur les nouveaux immeubles Arboréa, donc, bon je trouvais le concept intéressant, et c'est quand même une chance d'avoir pu rentrer dans ces immeubles. Moi, je confirme, les nouvelles normes d'habitat, je supporte pas hein ! Des chambres qui font 8 m² et qui sont toutes en couloir, je me dis, et ça on en avait déjà parlé à Malakoff, une cuisine où c'est pas un lieu de vie, un salon réduit au minimum, tout est fonctionnel c'était frappant. Moi j'en discutais avec l'architecte, je dis "bon, il faut avoir un type de meubles particulier, on peut plus avoir les meubles qu'on avait avant". Ça conditionne quand même énormément notre quotidien » (V1).

Rendre convaincant ce qui est annoncé, prévu, est en partie soumis à la réception des visiteurs, à leurs perceptions, et donc à leur capacité à constater *de visu* ce qui est énoncé, à accorder du crédit aux propositions. Le compte rendu de l'expédition du Clos Toreau (cf. n°1) montre le long travail de justification qui est nécessaire aux protagonistes pour *rendre crédible* la projection de circuler à pied au niveau du boulevard et d'y construire, un jour, au bord. La perception des qualités de ce boulevard, en l'état existant, se présente comme un des principaux obstacles à la conviction du visiteur. Il faut alors, dans cette expédition, que les visiteurs eux-mêmes passent à niveau, pour que l'espace en actes fasse la preuve de la « réalité » du projet. « *Au Clos Toreau, j'ai été rassuré, c'est vrai que j'ai été rassuré. Quand*

¹ On ne l'a pas encore mentionné, et c'est plus vrai pour la visite-spectacle, mais on entend parfois des murmures ou des rires qui traversent le public et rendent perceptible, au moment, un assentiment général, une compréhension collective d'un propos tenu.

ils ont défendu l'idée de tout le monde au même niveau, et c'est vrai que c'était osé, mais moi ils m'ont convaincu. Mais je comprends l'inquiétude des habitants, parce qu'ils ont connu autre chose, donc y a un temps d'adaptation, mais effectivement, là, je suis convaincu » rapporte un visiteur. Par contre, ce visiteur doute largement du projet proposé pour faire cohabiter piétons et vélos sur ce même boulevard (cf. n°2) : *« sur cet endroit-là, moi je sais que ni les piétons ni les vélos ne sont très disciplinés et faire circuler les piétons et les vélos au même endroit j'y crois pas [...] je pense qu'à un moment ils seront obligés de diviser l'espace »*. L'intervenante n'a pas réussi à convaincre des volontés du projet, à savoir l'intérêt du partage de l'espace public entre différents types de mobilités. Et l'argument qui lui fait saisir, au cours de son intervention, un piéton qui traverse la route, est plutôt dans la situation raillé publiquement par quelques visiteurs qu'approuvé. La mobilisation de l'espace visible selon une description peut soit apparaître pertinente et être adoptée immédiatement par le visiteur, soit être trop dissociée par rapport à la justification qu'apporte l'intervenant et produire des contre effets. Cela peut être le cas du registre prédictif comme d'annoncer par exemple à l'avance que, depuis un point précis, on pourra apercevoir distinctement l'ancien tracé d'une île aujourd'hui comblée (comme la conservatrice du musée lors de la visite du Château). C'est s'exposer à ce que la personne, si le médiateur n'est pas présent, se dise *« Ah oui ! on ne le constate que moyennement »*. Ce travail de la conviction doit donc faire avec le caractère circonstancié de la visite mais profite dans le même temps de la fixation dans l'esprit du visiteur, ce qu'il a vu ce jour-là des lieux devient l'état habituel. *« Tout rapport visuel au monde repose sur la permanence, la stabilité, à partir de laquelle la transformation est susceptible d'être éprouvée »* (Trom, 1997, p. 101). Dans l'exemple ci-dessus, la circulation incessante qui augmente la difficulté à écouter, et la connaissance préalable qu'en ont presque tous les visiteurs, s'opposent en partie à l'adoption du projet. À l'inverse parfois, une description peut être vite adoptée. Aux Dervallières, l'architecte met en valeur le parc :

« Ce parc, c'est à peu près son occupation habituelle ce que vous voyez, c'est-à-dire que c'est un parc extraordinaire, il n'y a pas un rat dedans. Si y a un pigeon là-bas (rires parmi les visiteurs). Et puis y a un monsieur ! Mais tous les jours, c'est comme ça, qu'il fasse beau qu'il fasse froid, c'est un lieu je dirais de contemplation, mais c'est un lieu qui n'a pas d'usage pour les habitants. Donc nous nous sommes dit "est-ce que nous ne pourrions pas réfléchir à une valorisation de ce parc" et en disant "essayons de trouver une zone de transition qui globalement est celle-ci [il indique du doigt la zone dont il parle] où nous ferions ce que nous avons appelé des jardins d'usages des jardins d'habitants [...] » (architecte urbaniste).

La visite se fait ce jour-là sous un soleil radieux. La vue très dégagée de ce grand parc, inconnu de la plupart des visiteurs, les enchante rapidement.

On comprend ainsi comment le visiteur peut tout à la fois s'engager pleinement dans le *voir comme* des professionnels du projet qui participent de la visite, quand il est pris au dépourvu, qu'il découvre des raisons et des explications, et tend alors clairement à être convaincu, mais à la fois comment aussi, ces interprétations des spécialistes qui se conjuguent et doivent trouver à faire avec le visible tel qu'il se présente, avec les circonstances, semblent parfois rendre périlleux l'exercice de la démonstration.

2/ De l'espace paysagé à l'espace partagé

Une première dynamique de ce travail de mise en visibilité conduit à traduire l'espace visité en espace explicité et en espace preuve. Elle participe de l'efficacité des visites, qui parviennent en effet à justifier les projets et les choix des aménagements en cours, à démontrer l'importance et les effets de certaines prises de décisions. La seconde dynamique qui traverse les expéditions urbaines relève moins directement, elle, de cette idée de convaincre du ou des projets de la ville, que de proposer des visions de la ville à vivre, de ses pratiques, et d'en partager des lectures. Au cours des expéditions en effet s'énoncent des critères d'appréciation des lieux qui ne sont pas orientés uniquement vers la justification des actions à venir. L'enjeu de certaines expéditions est parfois clairement de l'ordre du « faire apprécier » les lieux. C'est le cas lors de la visite aux Dervallières (déjà mentionnée). Faire venir des visiteurs dans ces quartiers peu visités¹ est alors déjà un premier niveau de « transmission », celui du regard qui se pose pour la première fois sur les lieux. L'insistance avec laquelle l'architecte urbaniste valorise le parc au cours de cette visite renvoie à cette volonté de changer et de faire évoluer les jugements habituels formulés sur ce type de quartiers d'habitat social. « *Ce parc magnifique est peu pratiqué, désert, alors même que juste à côté des personnes se promènent le long de la Chézine* [une rivière que l'on peut longer située à quelques centaines de mètres plus bas] *sans faire le lien avec ce parc* ». À l'issue de cette expédition des Dervallières, le quartier est valorisé esthétiquement par les visiteurs, d'autant que c'est cette visite qui se termine en haut du toit d'un immeuble.

« Je trouve qu'on nous a aussi donné, alors après à nous de faire la part des choses, mais je trouve qu'on nous a donné une image quand même assez positive des Dervallières, quand au final on a fini sur le haut de l'immeuble. C'est vrai que ça donne enfin un regard très différent dans un quartier comme ça qui domine la ville, on peut voir loin je trouve que c'est très positif [...] Ça valorise de façon positive le quartier des Dervallières » (V2).

¹ Arnaud Renou le mentionne d'ailleurs comme un résultat : « *ce qui est intéressant, c'est de faire venir dans ces quartiers-là ou sur ces projets-là parce que ça peut être aussi des projets ou des équipements, des gens qui n'auraient pas... qui ont envie de comprendre et qui en même temps ne sont pas du quartier, et qui là, au cours de cette expédition, peuvent être confrontés à des gens du quartier lors d'une simple visite. Et d'une simple discussion, on échange sur le pourquoi, et le comment...* ».

Ces visites traduisent l'espace visité en *espace paysagé*. Il est fréquent que les intervenants cherchent ainsi à intégrer les transformations effectuées dans une « composition » plus globale de la ville, qu'ils essayent en donnant leur manière de lire le visible, d'amener le visiteur à l'engagement esthétique spécifique à l'expérience du paysage (Trom, 2002). On entend souvent lors des expéditions toute l'attention de l'urbanisme contemporain (entre autres) à la question des vues, des perspectives, de la présence d'éléments naturels. Lors de l'expédition sur l'île de Nantes (cf. n°2) une urbaniste de la SAMOA s'attache à l'explication de la nouvelle perspective créée depuis le point où se situent les visiteurs : « *Y a une chose qu'est très importante, c'est la manière dont on lit maintenant ce boulevard [...] ici vous voyez que vous arrivez au centre ville [...] avant on avait la même perspective mais très encombrée par des arbres et on ne voyait pas [...]. Aujourd'hui on a cadré les vues, réintégré l'île dans le centre avec les symboles nantais qu'on voit au bout* ». Un visiteur (V2) revient lors de l'entretien sur ce changement paysager de la perspective.

« Quand on arrivait sur Beaulieu c'était marqué années 70, c'était une autoroute au départ, un grand axe routier. Bon y avait déjà eu la tour Lu, des choses d'aménagées au niveau de la Cité des congrès, mais toute la partie avant on sentait qu'elle datait, qu'il fallait qu'elle soit un peu dépoussiérée. [...] C'est vrai que quand on a fait la dernière visite sur l'île de Nantes, on avait une belle perspective en arrivant de Nantes, on voyait une continuité, y avait plus les ruptures qu'il pouvait y avoir qui correspondaient aux différentes étapes de construction et donc là je me suis dit, ça ça fait plaisir de rentrer dans notre ville comme ça ». (V4).

Les intervenants rendent alors *sensible* au visiteur la qualité, esthétique, perceptive, mais aussi auditive (souvent quand il s'agit de boulevards) comme d'usages des lieux aménagés. À ce même endroit, l'urbaniste décrit les surfaces, la hauteur du trottoir, la voie différenciée du tram en rapport aux usages partagés possibles ou non, réversibles ou non, de la ville. Et ce qui est intéressant, dans cet extrait d'entretien, c'est d'une part cette adoption du regard esthétique sur la ville, et d'autre part, l'apparition du « nous ». On comprend que les interprétations proposées sur la manière de voir le cadre urbain agissent sur le sentiment d'appartenance, le rapport au local. L'espace paysagé peut alors se traduire en *espace partagé*, celui de la communauté virtuelle des habitants de la ville. La visite doit en effet se comprendre comme une dynamique d'attachement spatial.

L'expédition urbaine de Chantenay (cf. n°3) met très bien en valeur les liens entre espace paysager et espace partagé. Le visiteur y part de la gare, rentre dans un îlot industriel, va jusqu'à une cale, à toucher la Loire, monte un escalier, suit un chemin bordé d'arbres et arrive dans le jardin d'un couvent. Il repart par la ville faubourg, traverse un square situé tout en haut d'une butte et observe à nouveau la Loire. Il finit dans le jardin d'un bâtiment emblématique qui a une vue superbe sur la pointe de l'île de Nantes. Il éprouve lors de cette visite une diversité d'ambiances, enchaîne des vues différenciées. Une partie de

l'information n'est alors pas dite, mais se joue dans l'effectuation de la visite, dans l'acte même de la marche et du sens du parcours, la marche étant « *le phénomène social par excellence pour une appréhension des paysages urbains comme choses publiques* » (Joseph, 1998a, p. 85). Le parcours de cette expédition est une mise en scène paysagère du quartier. On rappelle l'emprise de l'expérience sur le corps du visiteur (cf. chapitre III). C'est aussi par l'ancrage dans le corps que l'expérience spatiale de la visite s'inscrit dans « l'esprit » du visiteur. La visite met en lien les différents endroits traversés. Lieux et repères sont mis en séquence par les transitions de sens que les médiateurs font d'un espace à un autre, d'un objet à l'autre. Un objet repéré devenant ensuite un repère. Cet effet de la visite sur le visiteur, de mémorisation corporelle, s'appuie sur la condensation spatio-temporelle provoquée par la diversité de ce qui est vu, traversé, ressenti, éprouvé en peu de temps. Une familiarité s'acquiert ainsi avec l'espace visité qui gagne en intelligibilité. Or, cette visite est l'occasion d'une incorporation d'une future promenade, car elle anticipe en effet sur un tracé à venir d'une promenade publique aménagée par la ville. La visite rend alors sensible les qualités paysagères du lieu tout comme elle inaugure son appropriation par le public. Par rapport à cette question de la ville comme bien commun, on voit comment les expéditions urbaines se situent donc dans l'anticipation, dans la « préparation » du public à ce qui sera ouvert, praticable, à la fois par la visite et son parcours et à la fois par la transmission des manières dont on s'y comportera : montrer l'aménagement qui sera un jour intégral du tour de l'île, visiter les nefs en cours de chantier et expliquer qu'on regardera depuis la balustrade l'activité de l'Atelier des Machines, amener au bout de l'île et y déclarer que là démarre le spectacle de l'estuaire (et expliquer où on pourra se garer pour accéder au site), faire rentrer dans la petite Amazonie¹ et justifier les restrictions et conditions d'accès au public... On se propose d'autant plus de penser que l'espace est traduit en espace partagé que le visiteur est un ambassadeur (comme nous l'a appris le marketing) et qu'en effet il emmène souvent d'autres visiteurs découvrir un endroit qu'il a lui-même découvert à l'occasion d'une visite.

Cette dimension de traduction en espace partagé est très forte quand le contenu concerne la ville future, quand il ne s'agit plus d'informer le visible (que ce soit par l'historicisation ou la justification) mais de décrire l'invisible, l'avenir. Les médiateurs racontent alors ce qu'on y fera, ce qu'on y trouvera... Cette mise en futur de l'espace est une temporalisation (pour reprendre à nouveau Danny Trom (1997)), qui ne conduit pas au désir de protection du paysage, mais à la mise en désir de l'espace urbain paysagé. De même que « *la multiplication des images tend à accroître l'envie de découvrir le Monde* » (Coëffé, Violier, 2008, p. 6), les visualisations communes que produit en acte la visite participent de ce désir de l'espace urbain futur. Ainsi les espaces projetés par les acteurs de l'urbain sont alors appréhendés plus comme un *se voir faire selon* qu'un *faire voir selon*. Lors de l'expédition sur le site des chantiers un chef de projet de la SAMOA transmet le parcours de la future promenade au bord de la Loire : « [...] *la future promenade, d'abord le quai François-Mitterrand, on pourra passer sous le pont Anne de Bretagne, venir sur la grande esplanade devant les nefs, venir sur cette esplanade, et puis après prendre le quai des*

¹ Un marais proche du centre-ville classé Natura 2000.

Antilles pour aller jusqu'au bout de l'île [...] ». À plusieurs reprises dans les expéditions urbaines, le visiteur est amené à combler les « trous » avec son imagination, à apposer des images individuelles sur l'état existant qu'il a sous les yeux. Dans cet exemple, il s' imagine vraisemblablement marcher dans cet endroit. La visite développe alors l'imaginaire spatial du visiteur, élargit ses possibilités d'*être en ville* en y adjoignant dans ce cas la pratique d'un futur espace public de loisirs. Cette mobilisation très forte du registre imaginatif ne conduit pas nécessairement le visiteur à visualiser les projets (certains mentionnent d'ailleurs plutôt des difficultés à se rendre compte quand trop peu d'éléments sont visibles) mais il associe des espaces avec des usages, tout comme il mémorise les intentions (il peut se questionner sur leur viabilité, comme refaire encore une surface commerciale alors qu'il y en a déjà de nombreuses autour, détruire des logements quand on entend qu'il en manque), les concepts énoncés. Si l'imaginaire spatial se développe en mentionnant les usages futurs, c'est également conceptuellement que les expéditions urbaines font visualiser le futur.

« Ce qui m'a plu dans ces visites, ce qui m'a vraiment intéressé, c'est la façon de concevoir les choses, le vocabulaire, l'articulation des différents acteurs sur ces projets-là. En plus j'aime bien aussi savoir ce qu'il se passe. Je repense au Super U qui va être changé de place, ça va changer la configuration de la ville, les nouveaux bureaux qui vont être mis en place. Alors c'était sur la gauche, avant le pont, ils vont mettre vraiment un nouvel espace qui correspond presque à une taille d'un mini-quartier, avec des bureaux, et puis derrière, un espace habité, avec une façon de construire des "mini-maisons". Ça correspond à ce que l'on est du point de vue de la société actuellement, c'est la traduction, de où on en est dans notre société, dans l'espace » (V2).

Pour le visiteur, l'espace urbain tel qu'il va se faire, se construire, se transformer, rentre dans un ordre de choses connues, anticipées, et comprises. Il gagne en intelligibilité tout comme en stabilité.

Reprenons, arrivés ici, cette question de la visite comme activité collective de réception au cours de laquelle le visiteur occupe une posture de destinataire (pour des exceptions cf. le point IV, D.). Dispositif de conviction, elle engage de la part du visiteur des cadrages de ce qui se déroule comme véridique, emportant l'adhésion. Nous avons fait valoir d'ailleurs la foi générale dans les acteurs de l'urbain comme une des caractéristiques essentielles de la réception des visiteurs, qui évaluent leurs implications à l'aune de leur participation à leurs côtés pendant les visites. On rappelle le plaisir que les visiteurs prennent à participer aux expéditions urbaines. Ces derniers sont souvent convaincus d'avoir entendu s'expliquer ces médiateurs qui leur font voir la ville existante ou future selon leurs perspectives : celle esthétique et sensible ; celle conçue pour ses habitants (cf. n°1 non reprise ci-dessus) ; celle produite par un certain nombre de normes et de règlements ; celle que l'histoire doit permettre de mieux comprendre ; celle consensuelle des intentions explicitées ; celle partagée par l'imagination des futurs possibles d'être en ville. Cette activité collective est

traversée par deux grandes dynamiques qui opèrent des traductions de l'espace visité en espaces explicités, espaces preuves, espaces paysagés et espaces partagés. On a montré la manière dont elle conduit au partage, par les visiteurs, d'interprétations communes des paysages, des constructions, des boulevards, de la forme urbaine en générale, comme des intentions et des actions. Autant de modes d'appropriation d'une ville en train de se faire. La visite est en ce sens *un moment d'élaboration d'une culture commune de la ville*. Mais les interprétations transmises, souvent adoptées et jugées convaincantes, n'en sont pas moins en partie filtrées et retravaillées par le visiteur.

3/ Le travail individuel de réception

Après avoir mis en évidence la force de la réceptivité en commun, il est également nécessaire de montrer comment l'individu-visiteur se saisit différemment du « matériau » de la visite. Ce dernier participe aux expéditions urbaines pour obtenir des clés, des éléments de compréhension afin d'objectiver son propre jugement. En fait, on remarque que ces visites sont souvent l'occasion de poursuivre une réflexion critique, à des degrés divers évidemment¹. Le visiteur est différemment sensible à ce qui est transmis suivant ses affinités pour certains sujets. Il y a toujours un début de fil, que cela soit un souvenir, une émotion ou une information acquise dans un autre cadre. Une visiteuse évoque par exemple qu'elle était contente d'entendre parler de la médiathèque car elle avait déjà « *eu d'autres échos* ». Le visiteur n'arrive donc pas « sans rien » à la visite et ce qui a retenu son attention (car le visiteur ne « prend » pas tout) s'inscrit dans un *préalable*, dans une pertinence personnelle et individuelle au sens large (d'objets, de vues, de questions qui constituaient déjà une interrogation, consciente ou inconsciente (ou en tout cas non énoncée)), de même qu'il a une connaissance de la ville, en l'occurrence de SA ville : s'interroger sur les propositions commerciales quand on travaille pour une association de commerçants ; poser une question à un chef de projet de la SAMOA quand quelques jours plus tôt la forme de ce quai que l'on visite avait justement intrigué ; se décider pour la visite car on traverse quotidiennement ce quartier et que l'on se demandait quand viendraient les travaux ; douter de la possibilité d'une piste cyclable mixte quand on est soi-même peu sûr à vélo ; avoir une formation en développement local et se féliciter de l'issue « *heureuse* » du respect d'une revendication habitante en désaccord avec les propositions du projet de rénovation concernant la construction sur un terrain de foot... L'activité de réception du visiteur est sans cesse travaillée par ce filtre individuel.

« Quand il a valorisé la construction de ces immeubles, là, qui sont perpendiculaires comme ça, à la vallée de la Chézine. Moi, j'avais pas tout bien saisi quand j'avais visité le quartier toute seule, parce que j'avais été voir une

¹ On rappelle quelques éléments analysés dans le point précédent, à savoir que le visiteur module son engagement et peut tout à fait basculer dans une activité déambulatoire plus proche de la promenade, discuter avec des connaissances et ne retenir que peu de la visite hormis que c'était un moment collectif sympathique et agréable... Ce qui est plutôt le cas concernant les visiteurs 4 et 5.

association qui était dans un de ces immeubles-là. J'avais été un peu déroutée du fait de rentrer par un bout de l'immeuble pour aller jusqu'au bout, ça m'a fait une drôle d'impression, j'ai pas trop aimé. Et je me demandais ce que ça avait comme impact sur les habitants dans leur quotidien. Je trouve qu'il [l'urbaniste] a apporté des éléments assez positifs quand même, alors c'est vrai qu'il y vit pas, mais j'ai trouvé quand même qu'il était relativement honnête, et ce qu'il a pointé aussi c'est la qualité des matériaux de l'époque et moi ça, ça m'avait complètement échappé » (V1).

« À un moment je passais souvent sur Beaulieu, et je m'interrogeais sur la perspective de la ville. C'était aussi un espace que je fréquentais régulièrement donc que je voyais en mutation, et je me disais que quand on arrive par cette voie-là sur Nantes, c'est pas l'image la plus positive qu'on peut avoir de la ville. Avec la construction du busway, ça m'intéressait de voir comment cet espace allait être modifié. Y avait aussi l'enjeu de l'image de la ville quand on y accède » (V2).

La visite réactive alors un état préalable des liens entre le visiteur et l'espace urbain visité qui peut être très variable. Parmi ces éléments de pertinence, on retrouve les visites précédentes. Le visiteur connecte ses expériences de visites entre elles (on rappelle le préambule au chapitre IV mais également les critiques d'architecture du chapitre III), les expéditions urbaines certes mais aussi celles qui se sont déroulées ailleurs, dans un autre cadre. C'est le cas de ce visiteur ayant participé à cette croisière culturelle sur la Loire¹ :

« Il y a quelque chose qui m'a beaucoup choquée et j'ai eu un élément de réponse à cette visite. Je me disais mais c'est pas possible, Nantes, son identité est beaucoup construite par rapport au fleuve, c'est quand même quelque chose d'important dans le paysage nantais, et moi ça me choquait qu'on puisse pas se promener sur les bords de Loire. J'étais sidérée. Et y a eu un élément d'apporté, en fait la Loire d'accord elle était là, mais elle était avant tout tournée vers la notion de travail et de labeur, et effectivement, on avait pas du tout la notion de rapport aux loisirs, à la nature, c'est des dimensions récentes ça, et on oublie dès fois, et là je me suis dit "ah, mais oui !" [...] Juste un élément de donné hein, pof, c'est le rapport au labeur, et je me dis "bah oui, évidemment !" » (V1).

On retrouve aussi des connexions avec d'autres activités auxquelles le visiteur peut prendre part en tant que public.

¹ On mentionne que l'information qu'elle met en exergue fait partie de celles que j'ai personnellement retenues lors de ma participation !

« Parce qu'on peut pas ne pas prendre en compte les fonctions politiques, c'est normal, c'est assez logique hein. Après, ça fait des ponts, parce que je vais à une conférence ou un débat public, et ils parlent d'une chose sur un quartier, et puis on a visité un autre quartier. Donc on se dit "tiens, bah là ils ont ce regard là" ou "là, ils disent ça mais en fait dans les faits ils font pas tout à fait ce qu'ils disent". Voilà, ça fait des ponts avec d'autres choses »
(V2)

Le visiteur est donc en capacité de filtrer les informations mais également d'individualiser les réflexions que suscite la visite. On postule alors que c'est bien à un *savoir cubiste* que conduit le travail de la réception. Les visiteurs sont à la fois dans l'emprise, celle corporelle et sensible, celle de la découverte et de la force de conviction, mais le point de vue qu'ils se font tout au long de la visite est fragmentaire, il nécessite et origine une recomposition. La visite finalement fournit des prises et le régime de présence du visiteur au cours de la visite, à nouveau, se caractérise par ce mouvement d'emprise et de déprise pour que s'instaure *in fine* le régime de compréhension (Bessy, Chateauraynaud, 1995). Des compétences à interpréter, saisir et comprendre, doivent donc clairement être restituées au visiteur destinataire, comme des auteurs travaillant sur le tourisme le réclament, dénonçant les défauts de la théorie de la logique de l'impact (valant pour les visiteurs comme les visités) où « *le destinataire ne serait qu'un support neutre ou une feuille blanche qui attendrait d'être écrite* » (Coëffé, Violier, 2008, p. 7) (aussi, Doquet, 2010). L'interrogation sur les différences de capacités ou des niveaux de filtrage en fonction des trajectoires biographiques, d'une acculturation plus ou moins grande à la visite ou aux thématiques urbaines, ne relève pas de ce travail (plutôt sur la formation du « goût ») mais elle renvoie à un questionnement très intéressant sur la possible montée en expertise d'un visiteur profane concernant la ville et à la dimension alors plus politique de la visite, sa capacité à offrir des prises à la discussion sur les décisions des pouvoirs publics sur la ville comme nous allons l'examiner maintenant. Il faut réfléchir plus précisément à ce que produit cette expérience, si elle conduit à réorienter des décisions, des choix, des pratiques, à faire évoluer des jugements.

C- Une activité politique ?

Nous pensons avoir démontré que la visite en commun peut rimer avec activité critique et travail de la pensée. L'intelligence se nourrit de ce que les yeux observent (c'est toute la démonstration de Arnheim (1976)), la pensée, de la sollicitation de la perception, comme de la présence des autres. Le visiteur assemble les savoirs transmis, au sein de la structure collective qui produit de l'attention sur des sujets plus particuliers, des moments plus disputés, et colore émotionnellement l'espace visité. Si on suit Heinich, on est

vraisemblablement moins dans ces visites dans la construction d'un regard collectif¹ que dans la production en acte d'un *voir comme* commun et dans la constitution d'une culture visuelle de l'urbain. La visite produit de nouveaux regards car parler d'un boulevard ou d'un centre commercial ne relève pas de codes déjà connus comme la vue de la ville d'un point haut mais bien d'un nécessaire apprentissage. On est étonné de se rendre compte que les visiteurs mémorisent les mêmes informations, celles qui ont opéré des traductions les plus inattendues, surprenantes (ce qui déclenche également en redoublement une tension attentionnelle commune), les plus loin de l'état du savoir initial ou des présupposés du visiteur. La visite est un temps collectif qui s'offre comme un passage par d'autres regards, d'autres points de vue, mais la finalité pour le visiteur est bien la *rénovation de son propre regard*. Sa démarche est intentionnelle on le rappelle. Ces manières de voir que le visiteur adopte au cours des visites, il vient pour les acquérir. Il veut des aides au jugement, et l'activité réflexive engagée par la réception de la visite est pour lui essentielle. Il y a une jubilation à se voir révéler les filtres, les présupposés, les jugements inscrits dans son propre regard qui, lors de la visite, deviennent non transparents, à l'inverse de l'ordinaire ou du quotidien. C'est le ressort essentiel de la visite-spectacle et une des raisons de son succès.

« Presque à partir d'un rien, il te raconte une histoire, enfin il te fait redevenir enfant tu vois, une âme d'enfant, d'avoir un truc d'émerveillement. Alors tu te dis que tous les jours tu pourrais presque, si t'avais ces yeux-là, tous les jours tu vivrais ça, sans partir. C'est même pas un délire. Ça donne vraiment envie que la vie, ce soit tout le temps ça, d'être pris au dépourvu » (VS2).

La participation en tant que membre d'un public produit finalement un individu visiteur. Ce dernier se « nourrit » ainsi de cette posture réflexive, permise par les connaissances et interprétations transmises. On pourrait presque penser, plus qu'une manipulation du visiteur comme il est souvent présenté, un visiteur instrumental, se servant de ce dispositif à des fins individuelles. En ce sens, la visite apparaît entrer en résonance avec cette quête identitaire de l'individu contemporain (Kaufmann, 2004), d'où peut-être aussi son développement. Elle semble conduire à une « présence à soi » plus importante que dans des temps ordinaires que permet vraisemblablement ce report sur une structure collective, accaparante, et cette occupation d'un statut participatif particulier. Kaufmann fait valoir d'ailleurs l'importance de plus en plus grande dans la fabrique de l'individu de ce qu'il nomme les micro-rôles (p. 65), par exemple ceux fixant les comportements sur la plage, « *des rôles souples, changeants, auto-définis collectivement, ne socialisant l'individu que pour des durées brèves* ». Ces nouveaux types de rôles ego tend « *à les incorporer intimement le temps de la socialisation, pour créer les meilleures conditions de son action* » (p. 65).

¹ Étant entendu qu'elle le définit ainsi : « *le regard collectif se repère à l'existence d'outils de perception et d'inscription du perçu, transmissibles dans l'espace et dans le temps, qui permettent à un nombre indéterminé de personnes de développer, face à un objet quelconque, un rapport visuel similaire* » (2009, p. 123).

On a rencontré, dans le chapitre I, divers « effets subjectifs » des dispositifs de visualisation : élaboration du sens commun de la culture urbaine ; coexistence en un même lieu de deux espaces différents ; formation d'une conscience géographique du monde ; devenir citoyen compétent. Ce travail de mise en visibilité a des conséquences sur le visiteur et son rapport à l'urbain. Il faut redonner en effet toute son effectivité au « voir rénové ». Ce n'est pas d'ailleurs qu'un « voir comme », c'est aussi un voir réactualisé, temporel. On va faire un petit détour par un visiteur particulier qui met clairement à profit ce dispositif de la visite pour rénover son regard sur l'espace urbain dans le but d'agir sur l'urbain, de le transformer. Il s'agit d'Alexandre Chemetoff et de la manière dont il conçoit ses projets (et du discours qu'il a construit sur sa méthode et sa manière « particulière » de faire). On ne peut que le mentionner étant donné qu'il vient de publier un livre qui s'intitule *Visites* (2009)¹. Cet urbaniste paysagiste architecte « revendique le statut de visiteur »², et le vocabulaire de la visite est en effet très présent (il le reprend d'ailleurs à bon compte, le livre ne comportant aucune référence théorique). Aller sur le terrain est nécessaire au travail de conception : « *l'activité de transformation de la ville est quelque chose de physique, qu'on éprouve* ». Il détaille la manière dont le projet de l'île de Nantes a été fait « à l'œil » pourrait-on dire : percer une rue pour réussir depuis cette nouvelle situation à mieux (se) projeter, construire une estacade qui baisse le niveau de l'œil et change la vision d'un pont, qu'auparavant il se voyait démolir. Ce « deuxième » regard est la condition pour envisager la transformation, renouvellement qui s'obtient aussi en faisant visiter³. Ici clairement, l'agir se ressourçe à un voir (Hagège, 2008, p. 130) et si la finalité (concevoir un projet) n'est pas celle des visiteurs des expéditions urbaines, cet « effet » de reprise de soi, de ses idées, ses jugements, ses connaissances, lié à ce dispositif de vision, est clairement de cet ordre. Le visiteur explique gagner en *indulgence* dans sa manière de voir, regarder et juger l'urbanisme et l'architecture.

« C'est vrai que moi, ça m'a, j'ai un regard peut-être plus indulgent maintenant sur les projets, sur tout ce qui est réaménagement d'espaces publics. Parce que j'ai mieux compris la complexité, alors qu'avant, je me disais "bon ! Mais qu'est-ce que c'est que ces aberrations-là" [elle rit]. Alors que bon, je pense qu'il y a de plus en plus, quand même, un souci de répondre aux besoins d'une population, tant je dirais côté politique que côté urbaniste, mais après c'est complexe à mettre en œuvre » (V1).

« C'est intéressant de voir l'architecte, ou la personne vraiment qui a travaillé avec l'architecte, parce que des fois on comprend mieux pourquoi. Je pense là, tout d'un coup, à la maison de Sainte-Anne en fer, entièrement recouverte de métal rouillé. C'est vrai que cette

¹ Prolongation d'une exposition intitulée *Situations construites* au centre d'architecture *Arc en Rêve* à Bordeaux du 28 mai au 18 octobre 2009.

² On s'appuie également sur une conférence *Visites de chantiers* qu'il a donnée à l'école d'architecture de Nantes le 4 novembre 2004.

³ Les visiteurs participants du livre qui lui permettent de renouveler son propre regard sont : Patrick Henry, Dominique Alba, Jean-Louis Cohen, Christophe Girot, Alain Léveillé, Sébastien Marot, Michel Velly.

architecture-là, là où elle est située, c'est quand même assez brutal comme ça, quand on n'a pas d'explications. Donc c'est aussi un des principaux intérêts, de comprendre la démarche des architectes. Alors après, ça c'est notre problème si on aime ou on n'aime pas, on n'est pas obligé d'aimer ce qu'ils ont fait. Mais au moins, on comprend pourquoi ça a été fait de cette façon. La référence de la construction navale, tout ça, ça rentre en ligne de compte, mais les gens ne voient pas ça au départ avec son aspect ». (V5).

« Moi, ça m'a sensibilisée, ça m'a sensibilisée, ça a nourri un peu ma curiosité. Maintenant, je serai un peu plus attentive à ce qui se passe et euh, bon j'ai hâte de voir les brins d'herbe sur l'île Beaulieu quoi » (V2).

On peut considérer, en suivant Arendt dans sa relecture de Kant à propos de la faculté de juger (1991), que la visite conduit à « *penser de manière élargie* » ce qui « *veut dire qu'on exerce son imagination à aller en visite* » (p. 72). Au-delà de la métaphore, la formule est intéressante car les visiteurs comprennent (avec les prises offertes) les positions des professionnels, celle de l'architecte et sa manière de projeter, celle du bailleur social et ses difficultés, les choix et les décisions du faire la ville aujourd'hui. Élargir sa propre pensée pour prendre en compte celle des autres est ce à quoi conduit la visite en tant que forme de rencontre entre professionnels et visiteurs. Le visiteur y acquiert des ressources interprétatives qu'il mobilise au-delà du temps de la visite, et au-delà du seul cadre d'information énoncé. Il réinscrit ses connaissances dans des problématiques du local à plus global, il relit différemment d'autres espaces urbains connus antérieurement (un visiteur compare ainsi Bordeaux et Nantes) ou parcourus récemment en transposant les interprétations, tout comme il associe les espaces visités avec d'autres lieux du local.

« Je repensais au Clos Toreau, les nouveaux logements qui vont être construits un petit peu avant le pont, sur la gauche là, et au fait que l'espace va être adressé, c'est-à-dire que l'espace ne sera pas privatisé. Ça, c'est quelque chose d'important, parce que moi, j'avais entendu une émission sur France Culture, où comment... des parties de l'espace public étaient privatisées par des lotisseurs, et comment dans la ville tout d'un coup, y avait un espace privé qui coupait les jonctions entre la ville. Par exemple sur Carquefou c'est évident, y a des grands grands espaces qui sont complètement enfermés entre eux » (V2).

Ce mouvement compréhensif caractéristique de la visite, loin de laisser le visiteur dans une posture passive tend à le mobiliser, à ce qu'il se sente mobilisé ou « partie prenante » comme l'exprime une visiteuse.

« On a plutôt l'impression qu'on subit, mais on pense pas que, qu'ils ont pensé en fonction... Oui, qu'il y a des gens qui essayent de faire bien. J'étais impressionnée et puis pleine d'espoir sur l'avenir, c'est vrai c'est bien. C'est vrai que c'est une bonne façon de découvrir la ville parce que c'est vrai qu'en dehors de son quartier on voit pas trop ce qui se passe ailleurs et c'est vraiment intéressant de voir ce que Nantes va devenir, on se sent partie prenante quoi » (V4).

« Finalement, je râlerai plus de la même façon par rapport à certaines réalisations... Elle nous expliquait la personne que par rapport au busway, ils avaient pensé une ligne de bus, un espace piéton, un espace vélo, et qu'il y avait suffisamment d'espace pour que chacun puisse vivre sa vie de piéton, de vélo ou de voiture, sans venir trop empiéter sur les autres et en minimisant les dangers. Après, peut-être que c'est ce qu'ils ont pensé dans la réalité et qu'il y aura des couacs, mais maintenant je râlerai moins, c'est vrai qu'avant je râlai, en disant "ouais, ils font des lignes pour pistes cyclables à droite, enfin à gauche, enfin ça dépendait des villes, quand on ouvre la portière y a le vélo qui passe », et des trucs comme ça. On n'a pas la démarche d'esprit de se dire, ils ont fait ça, ils ont réfléchi quand même avant... En fait, tout ça c'est venu là [à ce moment-là] parce que ça m'a donné l'occasion de réfléchir, parce que sinon on pense pas vraiment, on subit, là on a plus l'impression d'être des acteurs » (V4).

En ce sens, il apparaît que les visites comme les expéditions urbaines font un travail politique. Elles mettent des acteurs de l'aménagement urbain à l'épreuve d'une présentation et d'une discussion avec des visiteurs, et produisent une *implication* des visiteurs dans leur rapport aux professionnels, qui y gagnent, on l'a dit, en crédibilité, en confiance dans leur bonne foi et leur volonté d'œuvrer au « bonheur collectif », et dans leur rapport à la ville. Ils passent d'une impression de subir à celle d'impliqué, semblant faire passer la visite du côté de la participation (sans qu'elle soit pour autant du tout revendiquée par les visiteurs) ! Ainsi le travail de justification, d'explicitation des décisions que sont amenés à faire ces acteurs sur le devenir commun de la ville relève de la publicisation. Les visites analysées seraient alors des descriptions de contextes d'une expérience citoyenne (Cefaï, Pasquier, 2003). Certes, les organisateurs et les intervenants ne font pas « remonter » des remarques, des avis des citoyens afin de les prendre en compte dans les décisions, ce que tentent les scènes institutionnelles de « participation ». Mais on n'a cessé de montrer que le public doit être considéré comme participant, que les visiteurs y gagnent en compréhension et vigilance à l'égard de la configuration formelle de leur environnement. Les visites de ce type sont aujourd'hui finalement un moment où se rejoignent espace public urbain construit et espace public de discussion. Cette augmentation du savoir sur la ville va au-delà de la seule question de la mise en valeur des projets. Très clairement, la visite en tant qu'activité de réception conduit à pacifier mais aussi construire un sens commun. Les acteurs qui font les visites sont aujourd'hui ceux qui prennent en charge *une forme* de travail « démocratique ». En ce sens,

les analyses autour du tourisme de proximité (et de son succès dans les politiques urbaines) en tant que nouvelle forme de marketing urbain, sont trop réductrices. Repartant de l'effet de récréation, le tourisme de proximité serait un moyen rapide et économique de s'extraire du quotidien et de se ressourcer, un instrument d'« *évasion du quotidien urbain* » (Bonard, Capt, 2009, p. 11). D'où les liens entre cette injonction à se renouveler et le recours à la visite dans le management des entreprises qui brouille les alternances de vie – vous faire apprendre sans que vous vous en rendiez compte - reflet des hybridations des activités issues du capitalisme contemporain qui dégradent le temps de loisirs en temps de consommation. Ces « *balades urbaines* » seraient alors de la consommation paysagère et les politiques urbaines locales visant le « bien vivre en ville » (p. 12) y trouveraient le moyen d'une « *récupération des citoyens indigènes* » (Bonard, Capt, 2009, p. 12). Toutes intéressantes que puissent être les analyses de Bonard et Capt ou de Matthey¹, elles révèlent une différence importante entre une analyse issue d'un corpus strictement écrit (textes littéraires ou guides d'un lausannois Pierre Corajoud) et celle que l'on a construite dans ce travail, où les énonciations sur la ville depuis le parcours dans la ville sont analysées dans leurs contextes et circonstances de production. Ce type de visites comme les expéditions urbaines obligent à nuancer largement ces propos sur le tourisme de proximité. Elles sont des temps d'acculturation collective aux problématiques urbaines et sociales et leur portée semble pouvoir se situer bien au-delà de la seule question du ressourcement obligeant à reconsidérer en dehors du seul cadre d'analyse « touristique » ce qui s'y déroule, et bien en l'occurrence ici celui politique car concernant l'agir public. Que dire de l'enjeu de devenir un regardeur du « faire la ville » plus qualifié ?

6. CONCLUSION : LE PUBLIC DES VISITEURS

Nous sommes partis de la mise en évidence des deux éléments absolument nécessaires à l'expérience de la visite, l'acte de franchissement et l'accessibilité (physique et cognitive) de l'objet du regard. Tous deux requièrent une logistique, condition de la découverte, dont on a montré les contraintes et les engagements pour les individus participant de cette itinérance collective exigeante. Normée, réglée, la visite est apparue aussi peu injonctive (on peut s'en aller sans rien dire), permettant des attentions parcellisées et éclatées, reflet de l'humanité même de ce rassemblement. La ressource spatiale y est en ce sens totalement primordiale dans cette manière de faire ensemble, évitant un recours trop visible à des techniques disciplinaires et permettant une conduite basée sur un rythme commun et une moindre perception des contraintes logistiques. Ce chapitre a mis en valeur le sens que le visiteur comme les organisateurs accordent à cette activité, révélant entre autres sa nature d'instrument (mode de connaissance, mode de diffusion), et ce d'un côté comme de l'autre.

¹ Pour Laurent Matthey (2007), cherchant à faire le lien avec les transformations des espaces centraux, denses, cette exotisation du proche s'explique en partie par l'avènement d'une nouvelle classe sociale - les cadres « *sommés d'être créatifs et performants* » (p. 8) - celle qui revient en ville car y trouvant « *ces conditions d'une maximisation des situations de récupération* » (p. 8).

Le succès de la visite auprès des professionnels de l'urbain tient en grande partie à cette activation qu'elle permet de réseaux et de liens entre acteurs de la ville (dont Boltanski et Chiappello ont montré l'importance dans la cité par projets (1999)). Du côté de l'individu visiteur, le recours à la visite traduit une augmentation du rapport instrumental à l'urbain. Il ne faut pas oublier ce que le chapitre sur le XIX^e siècle nous a appris d'important. L'apparition de la visite signale toujours des passations de pouvoir (des « scientifiques » aux observateurs, des policiers aux enquêteurs...) inscrites dans une économie et une rationalisation. Elle traduit alors souvent également l'institutionnalisation ou le devenir obligé (la fonctionnalisation) d'une pratique, jusqu'alors de l'ordre de la civilité par exemple, à la mesure de cette perte depuis l'*agapè* à la charité puis à l'action charitable organisée, avec les visites aux pauvres des congrégations et des institutions (Paquot, in Paquot, Younes (dir), 2000, p. 73).

On a abordé ensuite les aspects de la réception collective et montré que la visite est un dispositif qui tend à faire du visiteur un consommateur et un croyant, mais opère aussi des traductions en actes de l'espace visité par l'intermédiaire d'un travail de mise en visibilité des médiateurs qui engage l'acte réceptif du visiteur. Sa participation conduit à un assemblage dynamique de connaissances. Ce recours de plus en plus fréquent à la visite tend d'ailleurs à laisser penser que cette exigence de compréhension par l'exercice du voir signale un retour d'une confiance dans le voir, dans sa capacité à fonctionner de plein droit comme un moyen de connaissance. Peut-être aussi qu'elle participe d'une spatialisation de plus en plus importante de nos moyens de connaissance, ou plus sûrement d'une individualisation des modes de connaissances. Le « voir » est essentiel à la construction sociale des jugements, au partage des interprétations, et s'inscrit de manière éloquente, non pas seulement dans des actions, mais dans des réflexions, des pensées, des choix et décisions des acteurs. C'est en s'attachant concrètement à ce processus de réception, et en tenant compte du sens que les visiteurs accordent à cette activité, qu'on a mis en évidence les partages de regards et la production d'une culture urbaine commune. Les expéditions urbaines ont alors été questionnées sur leur dimension politique. Il s'agit maintenant de s'attacher plus clairement au public des visiteurs comme public politique.

Être visiteur, c'est dans un premier temps se sentir membre d'un public, destinataire, une *communauté d'attention* comme on l'a formulé ci-dessus. On a montré dans la réceptivité en commun que se partagent des « voir comme » traduisant la ville en paysages, en volonté de faire, en déboires et tentatives. Le visiteur partage une situation de réceptivité, se sent membre d'un « *récepteur collectif* » (Cefaï, Pasquier, 2003, p. 17) d'une *communauté de réception*, qui prend la forme d'un gouvernement des conduites, d'une coproduction au rassemblement, d'un partage des effets produits de cette réception en public. La ville n'est pas seulement esthétisée, elle est explicitée, raisonnée. Si la sociabilité paraît faible, les liens sont éphémères, les échanges entre visiteurs qui ne se connaissent pas peu nombreux, on est tenté au contraire de la « trouver » dans les compétences de coordination et les ajustements réciproques montrés tout au long de ce chapitre. Mais à la différence des passants par exemple, les visiteurs partagent en effet cette focalisation sur un même contenu et un intérêt, un goût pour l'activité de visite à laquelle ils prennent part. Temps borné, une fois clos, les

visiteurs sont des « ayant vu ». Pour Dewey, les visiteurs ne sauraient être un public politique au sens fort et pourtant certains visiteurs investissent dans leur participation un sens citoyen, de suivi des décisions et choix qui sont faits. C'est finalement autour de la définition de « participation » que se joue l'importance théorique attribuable au public des visiteurs. Pour Dewey, il faut que le public participe du gouvernement, aux actions politiques, quand l'emploi du terme participant renvoie jusque-là à la dimension interactive. Les visiteurs au sens de Dewey ne participent pas, et pourtant Dewey lui-même, comme le commente Joëlle Zask (2003), veut « *montrer que la compétence du sens commun est aussi une affaire d'égalité dans l'accès aux ressources intellectuelles, donc une affaire de méthode, d'école, de formation professionnelle et d'enquêtes. Sans une reconstruction permanente du public, et sans la formation reprise de l'opinion publique en fonction des circonstances changeantes de l'association humaine, les instances d'identification des domaines d'intérêts communs cessent leur travail et la démocratie n'existe plus. Celle-ci doit être "forte", à savoir participative. Et cela suppose que l'expérimentation supplante l'absolutisme* » (p. 15). Quelle différence entre un public virtuel et quand on l'observe en situations ! On tendrait alors, plus proche de Lippmann (2008), à accorder une potentialité politique aux visiteurs comme public en tant qu'ils pourraient, avec les connaissances acquises, être « *des citoyens aux vues [moins] bornées* » (p. 8) même s'il faut bien admettre qu'en suivant Lippmann « *nous ne traitons avec quelque assurance que des affaires que nous maîtrisons de bout en bout* » (p. 10), et que vraisemblablement sur l'aménagement urbain, les visiteurs, après une expédition urbaine, ne sont pas compétents. Ainsi les visiteurs ne sont un public que le temps de la visite, mais ce *public-là* n'a plus d'existence ensuite. Pourtant dans ce *prendre part à un public*, dans ce voir la ville et l'éprouver en commun, les visiteurs s'équipent et pourquoi pas d'un désir collectif de l'urbain (Devisme, 2007).

La visite a des continuités, ne se réduit pas qu'au temps de la participation. C'est bien là aussi que parler d'expérience spatiale est intéressant, dans les apports pratiques et cognitifs de l'expérimentation pour les individus. La visite est bien un temps singularisé comme nous l'avions posé dans le chapitre II. La densité de l'expérience, la condensation spatio-temporelle, mais aussi la fixation des croyances et la cristallisation des informations sont des caractéristiques de l'imprégnation produite sur le visiteur. On sait que la visite est un moment-territoire (cf. préambule Nicolas sur la dalle), qu'elle spatialise ce qui s'est dit, les changement de regards qui s'y sont opérés (c'est toute la force de s'éprouver *là où*, comme l'a montré la dalle d'Argenteuil). Le rendre visible, comme lors d'une visite, a à avoir avec une sociologie de la mobilisation. En tant qu'*ayant vu*, nous le disions à propos du visiteur, la visite participe d'une « *modification des dispositions à voir* » et dispositions comportementales (Lemieux, 2008, p. 154) La visite comme dispositif de vision fournit aux visiteurs « *des raisons d'agir et de juger qu'ils ne possédaient pas* » (p. 158). Lemieux montre en effet à la suite de la visibilité médiatique des risques du nucléaire que certains acteurs voient ensuite dans des réalités familières des sources potentielles de danger, à bouger la manière dont les acteurs perçoivent leur environnement (sortent d'un rapport doxique vis-à-vis de certains éléments de leur expérience vécue (p. 158)), ce qui mène entre autres à la constitution d'un collectif (p. 156). En cela d'ailleurs voir est d'abord un

rapprochement avant une mise à distance, et visiter pourrait être considéré comme un acte politique quand il s'agit de *vouloir voir* pour avoir une tête des images d'un désastre, d'un massacre, de s'imposer à sa propre vue de tels témoins d'actes violents, illégitimes... Cette enquête ne couvre pas les engagements autres des visiteurs à la suite de leur participation, mais concernant leur rapport à l'espace urbain, ce dernier est reconfiguré, mieux compris, acquérant une forme de stabilité du fait d'avoir connaissance d'une partie de l'avenir. Pour l'individu visiteur se sont créés de nouveaux liens aux lieux (Devisme, 2003), liens projectifs mais aussi affectifs¹. On a postulé, ci-dessus, que la visite est une dynamique d'attachement spatial. La mentalisation de l'espace urbain augmente, non que sa carte mentale « grandisse », mais bien que les accroches situées hors de soi se multiplient et peuvent se retrouver présentes à l'esprit suite à une remarque, une vision, faisant surgir le souvenir. Le visiteur augmente sa mémoire spatialisée activable². Son être-en-ville s'étend, se réticule. Et c'est aussi potentiellement sa pratique de l'urbain qui s'en trouve modifiée, dans de nouvelles idées de promenade, dans des choix d'habitation, dans de nouveaux tracés de parcours quotidiens.

Ce premier degré d'attachement à l'espace visité peut nous semble-t-il trouver un jour une « issue » politique et faire du visiteur un associé, un soutien (et donc plus alors un visiteur on insiste) un porte-parole de l'espace visité, de ses qualités, son importance, son devenir... en tant que cet attachement peut être une raison de se mobiliser qu'ils n'avaient pas (inexistante avant d'avoir été visiteur). La visite constituerait des dispositions au concernement. Le travail de Trom pense sans cesse ces liens entre rapport visuel et mobilisation (action revendicative). Dans le texte *Voir le paysage, enquêter sur le temps* (1997) il montre comment les capacités à voir (ici le paysage et le travail photographique de la Société des paysages de France au XIX^e et l'historicité du regard de l'espace menacé) sont liées aux possibilités de mobilisation. Et pour lui le mode de coprésence des personnes avec l'objet spatialisé « distribue le "public" en un cercle concentrique où la position de chacun détermine pour partie le degré d'implication, d'engagement possible dans la cause. Le public y est défini comme l'ensemble de ceux qui ne sont qu'en situation de coprésence intermittente avec l'espace en question (les résidents occasionnels, les visiteurs), ceux qui sont susceptibles dans un avenir proche de faire cette expérience directe, et de manière très extensive tous ceux qui sont potentiellement capables de la faire, c'est-à-dire l'Humanité entendue comme communauté virtuellement universelle de récepteurs » (p. 99). Le visiteur est alors public au sens où il va falloir le concerner pour le mobiliser, c'est-à-dire lui faire faire cette expérience directe du paysage menacé. Mais là il est alors convoqué par le discours des militants qui tentent d'élargir leur cause et cet aspect de l'existence du public des visiteurs, bien autre que l'observation de leurs actes, est finalement la plupart du temps la manière de l'aborder. Le visiteur est alors un « public », surtout pour ces auteurs qui travaillent sur les questions de sensibilisation à la protection et de bien commun (réunissant Trom, mais aussi Stavo-Debauge, Breviglieri) dont les travaux sont axés autour des

¹ En ça, la visite doit en effet être une bonne technique marketing amenant le visiteur à repenser à la visite de l'entreprise et en ressentir certaines impressions à la vue d'un de ces produits.

² La visite comme la photographie attachent un souvenir à un lieu-moment.

grammaires du bien commun. Le visiteur comme membre éphémère peut se sentir *individuellement* et en certaines circonstances fortement concerné mais, comme le formule Trom à propos de l'engagement revendicatif, les compétences en vue de l'action sont avant tout « *disponibles sur un mode relatif, car leur engagement dépend étroitement du contexte situationnel* » (par exemple juger que finalement ces espaces ne méritent pas notre sollicitude) (p. 107). La communauté des visiteurs semble plus un instrument de mobilisation, car, a-t-elle de « réalistes apparitions » comme questionne Latour dans la préface de l'édition française de l'ouvrage de Lippmann (2008) ? Pour autant cette question est importante car « au nom » du visiteur, qu'il puisse voir, accéder, on veut protéger des bâtiments, des animaux, des sites... Jusque-là la visite et le visiteur étaient notre fin en soi, nous allons maintenant aborder les processus plus globaux au sein desquels ils semblent actifs.

Chapitre V. L'urbain visité

Nous avons répondu à une grande partie de ce que ce travail se fixait, à savoir restituer une épaisseur empirique au visiteur, à son engagement, ses compétences, et aux implications collaboratives dont la visite est le moment. Visiter, comme nous le questionnions au départ est bien un registre qui entre de plein droit dans la spatialité des individus, et l'itinérance collective doit être pensée comme une de ses modalités. Nous avons vu que les visites forment plutôt un continuum et que le visiteur n'est pas toujours illusionné ni dominé. Il faut chaque fois ramener aux conditions concrètes de déroulement, s'attacher au contexte, et analyser si, par exemple, le guide est très ou peu injonctif, quelle est la part laissée à des interventions du visiteur, si le contenu est strictement consensuel ou encore quelles sont les interprétations proposées, pour pouvoir en déduire que le visiteur est là, consommateur, dominé. Nous avons vu également que la pulsion scopique ou le registre du voyeur ne sont pas « naturels » au visiteur mais bien dépendants du contexte de son engagement visuel, de sa structure. Cet ensemble d'éléments circonstanciés oblige à revoir les critiques systématiquement négatives des visites ou du guide (et ce en dehors même de toute analyse des intentions des concepteurs). C'est ainsi que penser uniquement les guides ou les acteurs de l'urbain qui organisent des visites sur le mode de « montreurs de ville » ou « cadreurs et dirigeants de vues » traduit une absence de reconnaissance de l'action réceptive du visiteur, dont on a pourtant vu ci-dessus la pertinence.

L'objectif, dans ce cinquième chapitre, est de réinvestir les acquis des chapitres précédents afin de discuter des logiques urbaines et individuelles contemporaines et des formes matérielles des espaces urbains. Nous ne serons plus dans la visite mais plutôt en dehors, à réfléchir de manière plus générale aux dynamiques dans lesquelles elle s'inscrit. Il est temps de revenir aux questions initiées à partir de l'expérience urbaine et des transformations contemporaines de l'urbain évoquées au tout début du chapitre II. De quoi le visiteur (et son activité de visite) peut-il être un analyseur ? Permet-il de renseigner des changements de l'urbain contemporain, au niveau de sa pratique, de sa configuration des relations mutuelles, de sa visibilité ? En quoi serait-il une figure citadine contemporaine ? Les liens soulevés précédemment entre les transformations de l'urbain et les interrogations de certains auteurs sur l'expérience urbaine vont être ici reconvoqués. Au-delà des quelques raisons avancées du succès du côté des entrepreneurs de visite et du côté des visiteurs, la visite et le visiteur, leur essor, leur apparition s'expliquent par un certain nombre de dynamiques individuelles et urbaines. Le visiteur est une figure explicative comme produite de ces dynamiques, de leurs logiques propres, ce qui déplace la question du seul « succès » vers une mise en évidence plus globale des enjeux et des effets du visiteur et de la visite en tant que phénomène d'actualité. L'entrée par la visite, le visiteur et ce que maintenant nous en savons, doit amener à renouveler quelques conceptions et à avancer des pistes qui seraient à poursuivre

plus avant. Nous montrerons d'ailleurs que certaines critiques récurrentes empêchent souvent des investigations plus poussées.

Dans ce chapitre, on va s'écarter de la finesse et des particularités de chaque visite ou visiteur, afin de viser des traits explicatifs plus épais. Il est organisé en deux temps : le premier restitue deux dynamiques de transformations de l'urbain au centre desquelles émerge le visiteur ; le second se consacrera à leurs conséquences sur l'expérience de l'urbain comme sur les formes construites. Mais avant d'entamer ce texte, il faut revenir sur un des enjeux annoncés au départ, celui d'avoir prioritairement investigué des espaces qui n'étaient pas dédiés à la visite, à savoir principalement les parcs, les musées ou les zoos. L'idée est en effet de réussir maintenant à mettre en continuité l'ensemble des espaces « affectés » par la visite. Ainsi les espaces étudiés jusque-là (chapitre III et IV), rues, quartiers, appartements, équipements, où se déroulent des visites grâce à une organisation en amont, une logistique et des médiations, qui permettent d'accéder, de faire avec l'espace et de le rendre intelligible dans le cours de l'action, sont des espaces *visitables*. L'activité de visite est (plus ou moins) épisodique, n'a pas déterminé leur forme ou leur conception. Ils peuvent relever d'une logique de sélection tellement forte des visiteurs que l'accessibilité y est incroyablement réduite (qu'elle soit sociale (golf), sécuritaire (prisons) ou physiologique (sommets)). D'autres tendent par contre à ce que l'activité de visite n'y soit plus épisodique mais régulière, ce qui passe par un travail de mise en visite comme on va le voir, s'approchant alors des espaces *à visiter*, comme les parcs, où la visite est l'activité « normale » mais surtout celle qui lui donne son sens, performe l'espace, régissant la forme matérielle et les comportements. Ainsi un appartement est avant tout conçu pour être habité et parfois on le visite (si des amis vous proposent de faire le tour du propriétaire) aussi est-ce un espace visitable, quand un appartement témoin est lui strictement un espace à visiter¹.

1. LES HORIZONS DU VISITEUR

L'importance pour les métropoles d'attirer des visiteurs, potentiel économique et de prestige, et l'évolution en conséquence des espaces publics dont l'aménagement et la qualité relèvent alors des bonnes conditions d'accueil et de séduction ; la production d'espaces urbains par le privé et notamment par des multinationales du loisir (le secteur IV du Val d'Europe par la *Walt Disney World Company*) spécialisées dans les parcs à visiter questionnant le futur de l'espace public ; le rôle du « faire visiter » dans la sensibilisation à la vulnérabilité ou aux différents risques (naturels, technologiques...), éléments explicatifs d'une majeure partie des

¹ On mentionne à ce propos le film *Podium* (Moix, 2005), dans lequel un couple vit dans une maison témoin où il est presque impossible d'habiter : visite pendant le dîner, enseignes constamment allumées y compris la nuit, répondeur téléphonique au nom du promoteur...

transformations urbaines aujourd'hui¹ ; la force de conviction et de démonstration de la visite dans un monde contemporain où le faire preuve de ses capacités à produire, construire, gérer l'espace est de plus en plus concurrentiel : autant d'exemples possibles et d'hypothèses de raisons intervenant dans des changements des espaces urbains qui conduisent à *penser avec* le visiteur. Ce sont tantôt le visiteur comme consommateur, tantôt la visite comme dispositif de conviction, tantôt la visite comme opératrice de traductions, comme il ressort entre autres de nos analyses précédentes, qui semblent impliqués dans cette émergence de la visite et du visiteur. Tous ces éléments laissent percevoir la montée en puissance du visiteur, de la spatialité du visiter. Nous allons analyser deux logiques de transformation de l'urbain qui « activent » le visiteur (sans s'y réduire bien sûr) : la sécurisation des espaces urbains et la mise en concurrence spatiale accrue.

A- Sécuriser : les visiteurs, un flux maîtrisé

La logique séparative fait émerger le visiteur de cette dynamique de transformations des espaces urbains qui conduit à des espaces privatisés, de plus en plus étanches les uns aux autres, aux accès restreints et filtrés dont les *gated communities* sont devenues le symbole. S'il n'est pas toujours si difficile de rentrer dans un quartier sécurisé², il faut clairement faire la preuve des raisons et autorisations d'y entrer afin qu'on vous accorde le statut de visiteur permettant de franchir le seuil de la *gated community*. Les figures ressorties au chapitre II de la boucle (aller de mondes en soi en mondes en soi), de la bulle (repli sur soi) et du parc (reproduction de quelques aspects de la ville en mode sécurisé), conduisant à considérer que la tension, le chaos, la collision sont constitutifs de l'expérience urbaine aujourd'hui, se traduisent en effet dans une augmentation des seuils et de l'obtention et occupation temporaire du statut de visiteur. Ces franchissements sont souvent obligés et imposent à l'individu de se conduire en visiteur, à savoir maîtriser la procédure d'accès, faire la preuve de sa capacité à être-là. Ainsi, les espaces auxquels on accède librement, sans autre forme d'exigence, se réduisent-ils. Mais c'est de manière beaucoup plus globale, si on suit l'analyse de Paul Landauer (2008), que les accès à un nombre de plus en plus important de lieux urbains sont en effet *conditionnés* pour raisons de sécurité (ou sécurisation). Il peut s'agir de places de centre-ville, de galeries commerciales, d'équipements sportifs, de transports publics ou d'infrastructures de loisirs. Cet auteur montre à quel point la sûreté est maintenant ce qui participe de la fabrication des paysages et lieux urbains et que sa logique n'est plus comme précédemment de l'ordre de la clôture mais de la répartition, de la fluidification : « *la protection physique des lieux s'affaiblit au profit d'aménagements excluant d'emblée les personnes et les comportements ne répondant pas à la vocation des sites tandis qu'un certain nombre de dispositifs s'attachent à limiter les opportunités de*

¹ *La ville du risque*, colloque coordonné par Paul Landauer, jeudi 1 avril 2010, école d'architecture de la ville et des territoires à Marne-la-Vallée.

² Comme le mentionne en introduction de son ouvrage Stéphane Degoutin (2006).

rencontre entre les habitants et/ou les usagers » (p. 7). Disney-village lui-même est passé d'enclave protégée à un espace de flux étant donné les fréquentations d'individus différents et les conflits qui en découlaient (p. 19). Son ouvrage regorge alors de moments où très concrètement l'individu *est fait* visiteur. En effet, cette logique de la sûreté s'appuie entre autres sur la maîtrise du mouvement des usagers selon leur nature et la codification entre les prestataires et les usagers. Aussi, viser tout d'abord à différencier et spécialiser les parcours afin d'éviter les rencontres, les échanges, c'est vouloir repérer les motifs de circuler, les raisons de la présence d'un individu et donc pouvoir le savoir et le faire visiteur. Mais c'est également la logique d'exclure « d'emblée » avant finalement l'espace à atteindre qui conduit à ce qu'il y ait par exemple autour des grands équipements une nouvelle « zone réservée »¹ et donc contrôlée par des postes d'inspection-filtrage permettant la connaissance de chacun des usagers. Le visiteur est ainsi un maillon de la nouvelle spatialité de la sécurité, une figure émergente du processus mondial de sécurisation. Ce que l'on cherche à diminuer c'est le flou, le flou de ceux qui sont là, présents et que l'on ne reconnaîtrait pas. Le « visiteur » révèle alors sa caractéristique « d'autorisé ». Le visiteur est une figure rassurante, on peut facilement diminuer l'incertitude sur ce qu'il fait, on voit « qu'il visite », on saura si on le repère dans un quartier fermé qu'il en a obtenu l'autorisation². « *L'espace de la ville est donc de plus en plus découpé en zones qui possèdent leur propre interface d'accès et leurs exigences de comportement* » (Razac, 2000, p. 100). De plus en plus d'espaces visitables deviennent ainsi « à visiter ». Le droit à être là, dans l'espace, est une conquête pour le visiteur. Cet aspect s'inscrit dans un changement de nature plus global, ne relevant pas strictement d'impositions des nouveaux gestionnaires de la sûreté mais semblant reposer aussi sur les évolutions de l'individu contemporain. Du conditionnement des accès, on bascule en effet vers la logique de pouvoir profiter de l'espace en toute tranquillité, entre individus qui ont la même conduite et les mêmes attentes, une fois que l'ensemble de la procédure a été conquise. Afin d'affiner cette question de la conquête de son statut et de l'attitude sereine qu'elle autorise au visiteur, nous allons faire un détour par l'exemple du musée.

Le visiteur est rassurant une fois qu'il a passé, avec succès, le seuil. Sinon il est l'inverse. Celui qui porte le danger potentiel de l'infiltré. Mal intentionné, c'est ce qu'il devient. On sait, depuis la montée de la « menace » (le monde d'après le 11 septembre 2001), la manière dont la sécurité tend à se renforcer comme une pensée à la dimension du corps humain (Mattelart, 2008). Razac explique par exemple toute l'importance du vigile et comment il détecte le risque « *pour le fonctionnement optimal du lieu concerné* » à l'apparence de l'individu et à son comportement (2000, p. 112). Les traductions de cette pensée sécuritaire

¹ L'auteur Paul Landauer distingue une différenciation de plus en plus précise entre trois types d'espaces, une zone ouverte, une zone contrôlée et une zone réservée (p. 31).

² Celui que l'on ne voit pas c'est justement celui qui s'introduit par-dessus la clôture et de préférence la nuit comme le héros mexicain de *Tortilla curtain* roman de T. C. Boyle déjà mentionné.

sont indéniables dans les musées. Le règlement des musées de la ville de Paris¹ montre ainsi cette peur : le visiteur, c'est avant tout une infiltration potentielle d'objets, dangereux (armes et munitions), gênants pour l'usage ou pour les sens (objets lourds encombrants ou nauséabonds). Aussi le musée comporte-t-il un espace hybride, intérieur/extérieur, dangereux mais isolé-isolable : le vestiaire. Le visiteur doit y faire des « dépôts » avant d'accéder aux œuvres. Ils sont obligatoires pour des prothèses fonctionnelles (comme un parapluie ou une canne), dangereuses, encombrantes (casques de motocyclistes, supports d'appareils photographiques) ou encore causant possiblement un trouble sur les intentions du visiteur (des œuvres d'art ou fac-similés, des moulages...). Tout ce qui rappelle que le visiteur vient de l'extérieur. Le vestiaire est ainsi un espace de confinement de l'extérieur, des non-humains, à l'intérieur. Les dépôts sont d'ailleurs interdits pour les objets trop identitaires ou de valeur, qu'il doit garder sur lui, la responsabilité de ces objets restant sous sa dépendance². Le visiteur est ainsi souvent déchargé/chargé, le musée lui prenant ses affaires personnelles et lui distribuant ticket, dépliant, plans, audioguide. Mais, là où le musée est un modèle intéressant en tant qu'espace à visiter, c'est parce qu'il révèle l'emprise de cette activité sur l'espace et ce qui s'y déroule, et *in fine* un des aspects fondamentaux de l'individu-visiteur. « *Chaque visiteur est invité à respecter les mesures de protection et de sécurité et à ne pas perturber les bonnes conditions de visite* ». Cette partie du règlement s'intitule « *du bon usage du musée* ». En tant que lieu d'une activité unique (ou en tout cas dominante) qui est la visite, le musée met en valeur comment chacun, chaque visiteur, participe *des bonnes conditions* de visite, révélant ainsi une certaine ambiance et configuration requises pour que puisse s'exercer en toute félicité la visite. De fait, cette activité s'impose ici de manière bien plus intransigeante qu'ailleurs. Éviter de troubler les lieux en contrevenant au *calme* qui est l'ambiance normative attendue, le *trouble* couvrant ce qui est de l'ordre visuel (la tenue), sonore (leur propos), gestuel (attitude). Ne pas perturber finalement les interactions homme/objet, les seules dans le cadre du musée prises en considération, et dont le regard est la seule forme de contact. Le règlement instaure en effet des distances normatives, le visiteur ne doit pas s'approcher des œuvres³, et ne doit pas non plus laisser de traces (graffitis...). Une rhétorique particulière (qui devient de plus en plus fréquente) ponctue le règlement : « *pour des raisons de sécurité* », « *pour le confort de la visite* », « *dans l'intérêt général* », manière d'engager l'accord tacite du visiteur dans cette pratique du dépôt, dans le respect des normes de comportements, car il ne saurait vouloir aller contre son propre confort, pire, contre sa propre sécurité. Ce qui doit ressortir de ce questionnement sur le musée comme modèle, plus intéressant que la seule analogie par exemple de centres villes sous vitrine au sujet des processus de patrimonialisation, c'est la norme de comportements qu'il induit, une ambiance particulière, marquée par la déférence et

¹ Ce règlement est disponible en ligne : http://www.paris.fr/portail/Culture/Portal.lut?page_id=4644&document_type_id=5&document_id=19075&portlet_id=9878 (consulté le 5 février 2009).

² On remarque alors la réversibilité de la non-confiance : le surveillant du vestiaire pourrait dérober un objet de valeur.

³ Une connaissance, gardien au musée des Beaux-Arts d'Angers, explique comment pour lui tout rapprochement constitue une alerte.

la concentration intellectuelle et la manière dont cette norme de comportements s'applique à tous les espaces relatifs au musée : y est interdit, comme dans les jardins et péristyles, tout ce qui relève d'actions incongrues ou ludiques (se livrer à des courses poursuites, bousculades...), sportives, ou d'un ancrage (laisser des traces, voire vouloir camper soi-même dans l'espace). Le passage du visiteur doit être le plus invisible possible.

On sait que la contrainte ne s'impose pas strictement mais qu'elle s'adosse à des formes d'attentes sociales (Norbert Élias). Le visiteur a intentionnellement décidé de se rendre au musée, il sait que son accès est subordonné à la présentation d'un titre. Il sait qu'il devra peut-être faire la queue, qu'il devra peut-être attendre qu'il n'y ait pas trop de monde à l'intérieur... Et ce statut de visiteur, qu'il endosse dès l'approche du seuil, il attend qu'il soit ratifié (cf. chapitre précédent et notamment autour de « prendre un bon départ »). Le visiteur est bien prêt souvent à s'autocontraindre car particulièrement exigeant sur la tranquillité de son engagement (tout comme il a d'ailleurs incorporé dans son comportement que les objets présentés s'observent et ne se touchent pas). On voit se développer un certain nombre de techniques, comme celle de pouvoir réserver à l'avance ses billets d'entrée aux expositions et d'être dans une file d'attente spécifique et plus rapide que celle des non-réservés, visant à réduire le plus possible les sources de déconvenues ou d'énervement pour le visiteur, qu'on sait sensible dans ce moment du démarrage de la visite (cf. chapitre IV). Le passage du seuil participe pleinement de la jouissance possible de l'expérience et de sa félicité, de l'occupation tranquilisée du statut de visiteur et de la visite. C'est un aspect fondamental de l'individu visiteur, qui explique aussi ce processus de sécurisation décrit ci-dessus. Le rapport du citoyen à l'espace public, dont l'émergence du visiteur est un analyseur, devient de nature utilitaire (Landauer, 2008, p. 42). On rappelait ce passage fonctionnel de la civilité à l'action charitable, on peut voir dans cette occupation de l'espace public par la visite une montée en puissance de l'utilitarisme, tant des entrepreneurs de visite que des visiteurs : « *La délégation de la sûreté à des prestataires d'animations modifie peu à peu le statut du domaine public : elle efface, d'une part, la distinction entre lieu dédié et patrimoine collectif et contribue, d'autre part, à instrumentaliser l'espace pour en faire un outil – au même titre que l'ethnicité ou la communion spirituelle – la mise en place de règles réciproques et partagées* » (p. 43). L'inquiétude est de moins en moins acceptée dans l'espace public, ce que *se savoir chacun visiteur* tend en effet à réduire. Le visiteur s'inscrit dans cette montée en puissance de relations contractualisées. À tout moment, on ne pourrait croiser que des individus correspondant à l'usage autorisé, requis. L'espace urbain est ainsi régi par l'homogénéité transparente des intentions. Ce n'est plus tant en termes de bulles ou de sphères qu'il faudrait alors réfléchir qu'en termes de (pré)répartition, de couloirs¹ étanches permettant aux « *communautés d'affinités* » (p. 43) de se partager l'espace accessible sans plus même avoir à s'y voir. Ces « animateurs » dont parle Landauer, qui participent de ce mode de sécurisation par l'évitement, mais aussi par l'évènement, relèvent pour la plupart de

¹ Les retours d'expériences touristiques font souvent appel à cette image du couloir pour signifier les fois où les individus ont eu l'impression de passer de l'autre côté du décor, de sortir des lieux apprêtés pour arriver, parfois pourtant dans la rue juste derrière, ailleurs.

la question des loisirs. Le principe récréatif se généralise à l'ensemble de la ville, ainsi des centres commerciaux qui offrent des loisirs, des festivals, des compétitions sportives. L'espace public est de plus en plus souvent pris en charge par des gestionnaires qui fixent les périmètres de sécurité, et l'art n'est pas en reste de ce processus : on a vu en effet comment il s'investit dans une mise en politique culturelle du territoire identitaire (Biennale *Estuaire*, cf. chapitre IV), préparation du territoire « *à une organisation humaine lisse et performante où les vigiles s'associent aux animateurs pour rappeler aux usagers – devenus visiteurs – les règles à respecter* » (p. 50). La généralisation du statut de visiteur serait ainsi l'horizon de l'expérience urbaine, relevant d'un rapport fonctionnel à l'espace, garant d'une jouissance affinitaire et d'une prise en charge de l'espace « public » qui ne peut plus dès lors être accessible à tous, mais pour partie distribué à chacun.

B- Rendre visible : les visiteurs, un flux d'attention

Une seconde logique, en plus de la sécurisation croissante des espaces urbains, conduit à faire émerger le visiteur : la concurrence spatiale accrue au cœur principalement des processus de mise en visibilité d'espaces. Le visiteur, force économique, preuve (chiffrée) de dynamisme, agent de renommée, est aujourd'hui la cible de stratégies qui cherchent à l'attirer, le faire venir, le faire se déplacer (avant donc la question de la maîtrise de son flux). Les concurrences entre métropoles, les concurrences de classements de sites patrimoniaux ou naturels, ou encore celles pour s'insérer dans des agendas, concourent entre autres à augmenter les intentions, actions et propositions au centre desquelles se trouvent la visite et le visiteur. Ces logiques de distinction spatiale conduisent à faire du visiteur, ou plutôt de la « communauté des visiteurs », un instrument des politiques urbaines, patrimoniales, culturelles... Nous allons en effet voir comment cette communauté a le pouvoir de *rendre visible* (le succès, la demande, la valeur), de *faire preuve*, de *prendre à témoin*. Sans aucun doute certains espaces ont aujourd'hui plus de visiteurs que d'autres. La visite se révèle essentielle dans les trajectoires d'espaces : comme pratique, elle investit de vie ou de mort un site, s'impose comme « *un mode de peuplement singulier* » (Dumont, 2008, p. 93). La visite contribue à distribuer de la valeur spatiale, économique et symbolique, qu'elle soit nommée d'exemplarité, de modèle, comme pour les éco-quartiers et les réalisations architecturales expérimentales fortement visités¹, ou encore d'exceptionnalité pour les sites classés. La recherche de Stavo-Debaugue et Trom (2004), par exemple, sur le processus de patrimonialisation du Vieux Lyon (maintenant « Patrimoine mondial de l'Unesco ») montre très bien le rôle de la visite. La lutte contre la destruction doit passer par faire éprouver l'émotion de la disparition potentielle au-delà des seuls habitants ou personnes attachées au quartier. Attirer l'attention publique suppose « *d'exhumer un bien partageable par lequel*

¹ Un texte de Guy Lambert, à paraître dans *Lieux Communs* n°13 (2010), montre que la visite des REX du Plan Construction incluse dans la politique de diffusion vise aussi à favoriser le jugement *in situ* (et non pas seulement communiquer).

l'environnement puisse apparaître comme encore prometteur » (p. 204) alors que « *en l'état, et dans les conditions normales de perception, sans médiation donc, le quartier (avec ses façades dégradées) ne se prête pas à une visualisation probante, révélant ses qualités historiques et esthétiques* » (p. 206). Les auteurs insistent alors sur le caractère décisif « *dans le travail de transfiguration sensible du quartier* » (p. 207) d'une première visite nocturne. En assistant à cette mise en scène du quartier, habitants et Lyonnais devenus visiteurs sont rassemblés et révélés à eux-mêmes comme membres d'une « *communauté cimentée par l'imminence de la menace* » (p. 207) une « *communauté d'affectés* » (p. 204). La visite est ainsi apparue comme un temps essentiel du processus de valorisation de ce quartier, « *grandi* », tant pour le visiteur qui renouvelle son regard sur le quartier qu'à l'adresse d'un public élargi, alors concerné par le devenir de cet espace urbain. Elle fabrique des *témoins* d'une dégradation qui serait une perte irréparable. Le processus ainsi enclenché s'actualise ensuite dans une politique de patrimonialisation elle-même axée autour de la visite, « *le seul mode d'appropriation d'un environnement dressé comme une propriété commune* » (p. 209), une jouissance et un engagement uniquement visuel qui laissent donc intact le bien commun.

La visite est ainsi mobilisable dans une volonté de « *sortir* » un espace de l'anonymat, du non vu, et de le rendre visible, de lui affecter des valeurs nouvelles. Ce travail qui s'inscrit dans le temps long est fréquent dans le cadre des projets urbains. Souvent, la visite y est *antécédente*. L'analyse de Laurent Devisme (2001) sur la manière dont l'île de Nantes est « *montée en centralité* » pointe le rôle du festival *Les Allumées* comme occasion de déambulations, qui « *contribuent à faire redécouvrir la ville industrielle* » (p. 341), conduit les Nantais à visiter des lieux où ils n'allaient jamais (souvent parce que non accessibles). Il rapporte également la visite qu'organise Alexandre Chemetoff (nouvellement lauréat du marché de définition du projet de l'île) lors des *Journées du Patrimoine* en 2000¹. Mais c'est aussi le Hangar 32, cet espace d'exposition du projet, de réunion et de discussion qui conquiert depuis 2001 son flux de visiteurs (étrangers, professionnels de l'urbanisme ou curieux). Et puis finalement le Hangar à bananes, ce lieu festif situé dans la continuité du Hangar 32, qui est visité tout le temps que dure le chantier (ce que l'organisation du chantier rendait volontairement possible). Le passage des visiteurs est alors le meilleur moyen d'indiquer et de signaler un espace visitable, et la visite s'impose là avant tout par ses vertus de pratique *voyante*. Elle rend visible l'accessibilité nouvelle d'un site. La visite participe d'une anticipation des transformations à venir et finalement de leur acceptation progressive. Une manière de créer la « *demande urbaine* » mais aussi de rendre visible la métropole à elle-même. Les premiers espaces publics réalisés sur l'île de Nantes le sont clairement dans ce sens « *d'une mise en regards d'objets de l'agglomération* » (Devisme, 2007, p. 131) : le quai François Mitterrand avec l'estacade déjà mentionnée (cf. chapitre IV) dont le parcours se continue maintenant jusqu'à la pointe de l'île ; le square-jardin situé sur ce même quai. Mais ce qu'on constate également, c'est la manière dont ces lieux transformés s'offrent

¹ On tient d'ailleurs à propos de cette visite à rapporter l'importante similarité des éléments retenus entre la description qu'en fait Laurent Devisme dans sa thèse (p. 354), et notre propre souvenir issu de notre participation. La réceptivité commune dans une visite, abordée précédemment, est assurément indéniable !

effectivement comme prises (au sens fort) à la visite, au franchissement et à la découverte de ces espaces urbains. On l'a mentionné comme piste d'essai pour les chefs de projets de la Samoa mais aussi pour les architectes ou urbanistes de l'atelier de l'île de Nantes de Chemetoff. De même que l'accessibilité cognitive et pratique nouvelle des lieux conduit à en faire un lieu de plus en plus visité. On constate par exemple que la nouvelle école d'architecture¹, avec sa terrasse panoramique sur la ville, est une prise indéniable, point de chute ou de passage pour les sorties scolaires, les visites d'étudiants, d'enseignants et architectes étrangers, ou encore de ministres, avec la garantie du succès de ce moment d'embrassement panoramique. Faire visiter de manière régulière et visible accélère la visite comme mode de diffusion (n'oublions pas le « visiteur ambassadeur » du marketing) et redouble le caractère tangible du changement des lieux. La visite s'impose alors comme la preuve de transformations réussies.

Ces visiteurs, cruciaux au mouvement de la valeur des espaces urbains, se retrouvent alors pris dans des systèmes « d'adressage » aux intentions et enjeux divers. La thèse récente d'Amélie Nicolas sur l'île de Nantes² montrent comment les politiques urbaines récréatives et créatives se saisissent de l'aménagement des espaces publics, notamment par une mise en valeur des éléments patrimoniaux, déposant alors les « porteurs de mémoire » concrets et locaux, afin de s'adresser à une communauté fantasmée dont font partie la classe créative mais également les visiteurs « d'affaires », l'élite internationale. À l'inverse, la communauté des visiteurs n'est parfois pas la finalité mais bien le moyen de remporter l'investissement voulu sur cet espace, qu'il soit symbolique, habitant, ou plus sûrement économique³. Ce recours très fort à la visite dans les exemples ci-dessus mentionnés, en lien avec cette logique de concurrence spatiale s'inscrit dans une compétition pour l'attention, celle du public⁴. Dans ces multiples dynamiques spatiales, viser le visiteur, c'est en partie s'attacher à lui et lui accorder toute son importance comme *réservoir d'attention*. À la fois celle d'un flux capté, qui accorde du temps et de l'attention à ce qu'on lui rend visible, et à la fois ce deuxième aspect de la visite, comme activité voyante et qui valorise en actes l'espace visité, comme dans une toute « bête » interaction si fréquemment visible dans un quartier visité comme celui du quartier de la création à Nantes (autour de l'école d'architecture) : le regard des visiteurs vers un bâtiment conduit celui des passants, des travailleurs quotidiens de ce quartier, à regarder également dans cette direction. Ce qui est aussi une preuve d'un intérêt porté par d'autres à votre cadre urbain quotidien. De cette importance de la captation de l'attention, on peut penser, et en effet les exemples ci-dessus tendent à le montrer, que la

¹ Elle aussi située sur ce quai.

² Nicolas, 2009. Cf. également son texte (à paraître) in *Lieux Communs*, n°13, 2010.

³ *Actes de la recherche en sciences sociales*, décembre 2007, n°170. Saskia Cousin met par exemple en avant « l'effet miroir » attendu du visiteur (qu'il vienne ou ne vienne pas n'est plus la question) sur les représentations des habitants : le discours passe par les vertus économiques du tourisme pour « cultiver un certain "entre-soi" » (p. 13) à l'aide de politiques adressées avant tout aux catégories sociales supérieures.

⁴ Des auteurs, comme ceux du site Internet *Multitudes*, s'attachent aujourd'hui, à travers ce qu'ils appellent le « capitalisme cognitif », à penser le pouvoir économique de l'information et des moyens de connaissance. Sans partager leur volonté parfois trop strictement dénonciatrice, réfléchir aujourd'hui la question de l'attention en lien avec celle d'une économie de la connaissance peut être intéressant <http://multitudes.samizdat.net/>

nécessité de travailler à des accomplissements de visibilité, passant par un travail de représentation ou de mise en scène, est vraisemblablement plus complexe que par le passé¹, ainsi que requérir l'attention pour transmettre des savoirs ou des messages. On regarde en ce sens un certain nombre de propositions à l'échelle 1, visitables, visant à sensibiliser, à faire changer les regards (la reconstitution² d'une cellule de prison de 9m², une structure gonflable donnant à parcourir un « colon géant » afin de sensibiliser au cancer du colon³) installées dans l'espace public. La visite s'inscrirait alors dans une montée en puissance de l'espace public comme espace d'adressage, de conquête, régi par ce principe de la captation de l'attention et de la distribution de messages. L'espace public tendrait à imposer des significations, se faisant moins neutre, et à viser également des publics différenciés. L'expérience urbaine serait alors prise dans un spectre allant de l'éducatif à la consommation, souvent déclaré aujourd'hui comme le rapport principal des individus à l'espace urbain. Pour autant, cette logique de distinction des espaces sous l'aspect qu'ils soient visités, et les actions qui en découlent, préfigurent aussi (et on renvoie bien évidemment à ce qu'on a analysé au chapitre précédent) une expérience urbaine « subjectivante » bien que soumise en effet, comme nous le mentionnions ci-dessus à propos de la sécurité, aux gestionnaires et entrepreneurs de visites. On tend évidemment à penser, en suivant des propositions analytiques sur le tourisme (comme MIT et Coëffé évoqués), que l'appétit de découverte est caractéristique de l'urbain et ne se réduit pas à un acte consommatoire, qu'il s'agisse d'émotions (comme le formule Heinich (2009) à propos des biens patrimoniaux comme « *porteurs d'émotions* » (p. 206)) ou d'images. La visite s'inscrit peut-être aussi dans un retour de l'expérience comme moteur de connaissance, comme moyen de prise de conscience.

L'urbanité paraît à l'horizon du visiteur s'apparenter à des dynamiques d'animations mises en œuvre dans les gestions de la sécurité ou dans le management urbain. Elle semble clairement travaillée tant par l'inquiétude que par l'ouverture, par la mise à l'écart que la mise en partage, dynamiques qui font du « visiter » une composante forte de l'expérience urbaine. Les deux logiques ci-dessus discutées, la sécurisation et la compétition, sont un contexte large dans lequel nous voulions inscrire les transformations sur lesquelles nous allons maintenant nous attarder.

¹ D'où, aussi, des propositions analytiques plutôt postmodernes autour de la spectacularisation croissante de l'art et de l'architecture.

² *Ouest-France*, 8 mars 2010.

³ <http://www.20minutes.fr/article/394594/Lyon-Visite-au-coeur-d-un-colon-geant.php> (consulté avril 2010).

2. L'ORDRE DU VISITABLE

Nous venons de montrer à quel point les espaces urbains sont susceptibles d'être transformés, évoluant, se discutant, se négociant, s'aménageant pour la visite et le visiteur. Parler de « l'ordre du visitable » en suivant les propositions d'Isaac Joseph dans le texte *Paysages urbains, choses publiques* (1998a) c'est considérer que rendre visitable introduit des modifications dans l'ordre des distances et des proximités, dans l'ordre des visibilitées, que les paysages sont modifiés, et donc que les conditions de la vie publique comme de la chose publique changent également. Pouvons-nous renseigner cela plus concrètement ? Nous allons tenter de le faire en deux temps. En revenant d'abord sur les visiteurs et la manière dont ils occupent l'espace urbain, leur confrontation avec les habitants ou les passants (les civilités ou les ratés, les ouvertures ou les fermetures) ayant en effet été peu abordée jusque-là. Comment cette activité participe-t-elle de l'urbanité des lieux ? Ensuite, nous analyserons comment les espaces amenés à être visités sont préparés afin de « recevoir de la visite ».

A- L'expérience urbaine et le visiteur

Les réflexions issues des analyses de Landauer ont montré que les visiteurs sont un flux conduit, filtré, et produit de plus en plus par des processus de sécurisation, y compris dans les espaces publics qui visent à rendre étanches les conduites. Pour autant, cette étanchéité effective dans le modèle d'équipements comme les stades, n'est évidemment pas encore généralisée à l'ensemble des espaces publics. Dans les expéditions urbaines, par exemple, le passage des visiteurs est temporaire, mais ils croisent habitants, passants et autres visiteurs. Tous doivent ménager, tout en se livrant à leur activité propre, les conduites des uns et des autres. Dans ces situations de coprésence, tous sont amenés à faire avec le visiteur car, de fait, sa présence modifie l'usage habituel des lieux. Sur la passerelle, au démarrage de l'expédition du Clos Toreau (cf. n°1), cette mise en présence est particulièrement évidente. La configuration linéaire et étroite, l'occupation du groupe de visiteurs, et le fait que ce soit un passage régulier pour les habitants obligent à des interactions « ardues » visiteurs-habitants, avec une proximité certaine et forcée des corps. Les habitants (souvent seuls) sont vulnérables aux regards multiples, et doivent s'imposer afin de se frayer un passage au sein d'un groupe, qui ne le leur facilite que peu. Si les visiteurs se sentent sécurisés par leur appartenance au collectif (suffisamment pour se rendre dans un quartier d'habitat social), les habitants, eux, peuvent éprouver une extériorité dérangeante.

Planche visuelle 12. – Les visiteurs font une haie d'honneur aux habitants ! En bas, le chargé de quartier (au tee-shirt bleu) connaissant la femme qui arrive, lui facilite le passage.



À d'autres occasions, les visiteurs et leur manière d'occuper un lieu, prenant donc la forme d'un rassemblement, obligent à des réorientations de parcours, des bifurcations de trajets, car la principale caractéristique de cette occupation est qu'elle est aussi statique. Les visiteurs, de loin, « font masse », un groupe rassemblé faisant toujours une impression d'unité. C'est d'ailleurs assurément ce qui participe des analyses conduisant à doter d'un « mental » collectif les groupes de visiteurs. De loin et étant extérieur au rassemblement, on ne perçoit pas les inattentions sur les visages, les discussions dans les coulisses, et on associe de manière très automatique ces gestes communs à une réflexion commune. Le travail

photographique de Martin Parr est en ce sens vraiment révélateur¹ : les files de personnes, les groupes de touristes stationnés devant des monuments, tous ces partages d'attitudes induisent naturellement chez celui qui regarde ces photographies la supposition d'une adhésion des individus. On n'est d'ailleurs pas étonné du succès de ses photographies dans des articles traitant du tourisme de masse². Toujours est-il que cet effet massif qui s'impose, à voir de l'extérieur des visiteurs, participe du ressenti possible d'avoir à partager avec eux l'espace public. On peut par exemple souvent les trouver « agglutinés ». Aussi, dès que la forme matérielle devient contraignante, réduisant par exemple les largeurs par des barrières, la rencontre d'un usage passant et d'un usage statique requiert plus clairement des engagements de civilités. Lors de la visite avec Patrick Henry (cf. encart n°9), devant les neufs de l'éléphant, le site est en chantier, et les visiteurs se placent dans une sorte de couloir délimité par deux barrières. Il est midi, de nombreux passants veulent rejoindre le boulevard venant de l'équipement public situé juste à côté. Sur ce trajet : la visite, en cours. Ils doivent passer en force, maugréant contre les visiteurs, car eux sont tous tournés vers l'intervenant et ne remplissent pas leur contrat minimal d'évitement. Ils écoutent, leur attention ou du moins leur direction visuelle est captée par la personne qui parle, et ils ne prennent pas acte, car ne le perçoivent pas, que des personnes peinent à circuler entre eux et les barrières. L'ouverture à ce qui se dit se fait au prix d'une certaine fermeture à ce qui se déroule alentour, ce qui peut apparaître aux coprésents dans l'espace public comme une forme d'incivilité. Lors de la visite-spectacle, EL joue particulièrement de cette caractéristique de la visite comme perturbation des lieux, de leur ordinaire, de leurs habitudes. Il profite du déroulement de cette activité pour mettre en œuvre ou créer toute une série d'interactions « nouvelles » et révéler ainsi les normes de comportements. Ces visites montrent en effet à quel point elles s'imposent comme non quotidiennes, étranges, pour des personnes qui occupent régulièrement les lieux. Une scène du spectacle de la fac se déroule dans les espaces extérieurs abrités, là où les étudiants fument, font une pause. EL (en lièvre) avance rapidement, suivi de l'ensemble des visiteurs, et s'arrête face à trois étudiants assis sur un petit rebord. Il leur demande de se déplacer vers la droite. Leurs visages sont interrogatifs, traduisent un certain mécontentement. Ils se déplacent pourtant, et EL de leur dire : « *oui, j'ai l'habitude de faire passer les visiteurs par là* » provoquant des rires dans le public. Les interactions qu'il provoque (entre anticipation et improvisation, comme on l'a vu dans le chapitre précédent) ont souvent ce côté « osé » - « *ça paraît fou qu'il fasse ça* » disent les visiteurs - qui nous offre un grossissement éclairant de l'altération des usages des lieux lors d'une visite.

¹ On s'appuie sur une note de « visionnage critique » de son ouvrage *Petite planète* (Bossé, 2008c).

² Comme le fait par exemple très régulièrement le magazine *Télérama*.

Planche visuelle 13. – Le partage des attitudes.



À Nantes, la réhabilitation et création de la galerie des Machines et du site de l'éléphant, un espace de loisirs et de divertissements attirant un flux conséquent de visiteurs (on y reviendra ci-dessous), fait des habitants mécontents. Les lettres publiées dans le courrier des lecteurs du quotidien *Ouest-France* impliquent directement le visiteur : « *ce quartier de la pointe ouest de l'île de Nantes est aussi (et avant toute chose) un quartier d'habitat avec de nombreux immeubles, récemment construits ou en construction. Par conséquent, si M. Oréface [concepteur des machines] peut se réjouir fort légitimement que les Vendéens et les Bretons "viennent en masse" (sic) soit 35000 visiteurs en 9 mois (!) sur le site, les habitants du quartier compris entre la Tour d'Auvergne et le pont Anne-de-Bretagne, eux, ne sont pas à la fête en termes de stationnements* »¹. La venue nouvelle de visiteurs, ressentie comme particulièrement envahissante par ce résident, amène des désagréments, d'ailleurs plutôt attachés aux hyper-centres (garer sa voiture plus loin de chez soi, payer le stationnement...) ce qui n'est pas surprenant étant donné que les aménagements prévus dans le projet de l'île de Nantes sont bien avancés sur cette partie de l'île qui « s'urbanise ». Un des aspects les plus frappants concerne en effet la réglementation des stationnements (marquage au sol, emplacements handicapés, horodateurs...). Ces derniers diminuent en même temps que la réglementation arrive (les voitures devant par exemple se retirer des trottoirs). Aussi, dans ce contexte, accueillir des visiteurs, dont on a vu avec le musée qu'ils se déchargent d'un certain nombre de leurs affaires, et dans ce cas de leurs voitures, est d'autant plus difficile à gérer. Les interactions conflictuelles entre résidents et visiteurs semblent en même temps peu courantes, et le visiteur est peut-être avant tout ici un outil d'interpellation des pouvoirs publics : « *l'incompétence des élus locaux incapables de prévoir en amont l'arrivée de cette « masse » de visiteurs (malgré la création de parking en direction du Hangar à Bananes) et de leurs véhicules* »². Ou une occasion pour ces résidents de dire plus globalement les dysfonctionnements de ce quartier, comme dans cet autre courrier « *Ile de Nantes : tourisme de masse et immobilier-massue* »³, où le stationnement (payant) se mêle au nombre de chantiers, aux trajets des hélicoptères et aux coupures d'éclairage public de certaines rues.

Dans les processus de mise en visite de territoires, les problèmes d'usages liés à la « *compétition pour l'espace* » (Joseph, 2003, p. 337) sont fréquents. Ils se traduisent par des tensions, des crispations pour les riverains ou les habitants. Les sociologues rapportent par exemple les enjeux sur le partage (temporel), l'adéquation des comportements, les possibilités d'appropriations des espaces urbains. Ces tensions surviennent d'ailleurs dans des situations de « trop » de visiteurs, de « sur-visite ». On pense à nouveau au cas du Vieux Lyon (Stavo-Debaugé, Trom, 2004), avec ce constat formulé par les auteurs qu'une « *forme d'expropriation* » résulte de « *la prévalence du regard distancié – engagement qui trouve sa forme standard d'accomplissement dans la visite -* » (p. 217), les usages habitants sont maintenant considérés comme des sources de dégradation potentielle. On a compris que ces auteurs posent *a priori* en tension la ville visitée et la ville habitée. Il nous semble important

¹ *Ouest-France*, mercredi 7 mai 2008.

² *Ouest-France*, mercredi 7 mai 2008.

³ *Ouest-France*, vendredi 6 mars 2009.

de pointer que cette conception résulte aussi de leur angle théorique axé sur la grammaire du patrimoine et la manière dont elle gouverne la qualification des lieux et ses usages (permettant une analyse placée sous la question avant tout du bien commun et de l'émergence du problème public). Cette réflexion à partir du processus de patrimonialisation conduit à fortement « incriminer » l'engagement du visiteur. On rappelle pourtant que le visiteur est engagé dans un rapport temporaire, compréhensif aux lieux visités, conduisant à une forme d'attachement. Il les découvre (y compris en partie si la visite est reproduite) et ne peut par exemple se rendre compte des troubles qui acquièrent une consistance pour l'habitant (Brévigliéri, Trom, 2003, p. 399-416). Il n'est plus là non plus pour voir les « dégâts » laissés en une journée d'occupation intensive par les visiteurs (comme les personnels d'un parc d'attraction), ne revient pas le lendemain ou le surlendemain pour comprendre que tous les jours les visiteurs sont nombreux et peuvent constituer une gêne pour certains habitants... Les lieux n'évoluent plus, ne sont pas pris dans une dynamique temporelle hors de ce moment de la visite (sauf pour les visites comme les expéditions urbaines où des habitants visitent leur propre ville et peuvent donc être amenés à y retourner pour des raisons diverses).

Le prisme de la patrimonialisation ne peut valoir comme seule manière de considérer les effets du visiteur. On est d'ailleurs finalement assez proche de cette théorie de la logique de l'impact déjà mentionnée (Doquet, 2010) et moins de ce qu'une considération pragmatique entrant par la visite et le visiteur amène à observer, soit l'ensemble de ce que le visiteur fait faire, les nouvelles réalités produites (comme ce travail s'y emploie). Le visiteur semble bien là aussi n'être qu'un « curseur » : un quartier ou un lotissement expérimental très visités sont vite dénoncés comme des vitrines ou des musées, quand à l'inverse des quartiers trop peu visités sont vite qualifiés d'enclavés. Quelles positivités peut-on aussi envisager de ce bouleversement sur les usages des lieux, de ces confrontations habitants-visiteurs ? En acte, centré sur l'interaction, la venue du visiteur oblige à plus de « souplesse ». Au cours du chapitre III, nous avons appris, à l'occasion de la visite d'un bâtiment, que le visiteur met à l'épreuve l'hospitalité des lieux, soumis et attentif à la dimension injonctive comme aux prises de l'espace. Le visiteur porte une dimension d'accueil qui vient travailler en tension la ville comme bien commun et active cette compétition pour l'espace urbain. On l'a vu, il met aussi à l'épreuve l'hospitalité des occupants (au sens large) des lieux, pas seulement dans un questionnement privé/public, de passage entre ces deux domaines, mais par rapport à cet engagement nouveau à prendre en considération. Ces conflits montrent l'enjeu de la multiplicité des usages et des engagements dans les espaces urbains, d'une ville qui doit être visitable et habitable. L'engagement en tant que visiteur participe de ce qui permet « *au citoyen de surmonter l'étrangeté à un territoire non familier, de s'orienter dans un "univers étrangers"* » (Joseph (cite Lofland), 2003, p. 339). Il concerne tout citoyen (habitant ici, visiteur là...). Ainsi l'augmentation des visites renvoie aussi, au-delà des deux points soulevés ci-dessus, aux vertus d'une mobilité plus importante des individus, mobilité dont on sait qu'elle « *mesure les relations sociales et le degré de socialisation de telle ou telle population urbaine* » (Joseph, 2003, p. 338). En ce sens, les visiteurs, « franchisseurs » de seuils, sont fondamentalement du registre de l'ouverture et participent d'une expérience

urbaine plus diverse. Dans une conception de la ville comme scène d'exposition de la société à elle-même, on peut dire des visiteurs qu'ils augmentent le degré de diversité de l'espace urbain, degré pensé par la sociologie comme positivité. On peut faire le parallèle avec les réflexions sur le tourisme, pour lesquelles un lieu touristique apparaît comme plus urbain qu'un lieu non touristique : « [...] *l'urbanité peut se définir de plus en plus en intégrant la dimension touristique des lieux, ces derniers voyant leur gradient de diversité diminuer lorsque le tourisme n'est pas intégré parmi les ingrédients urbains [...]* » (Coëffé, Violier, 2008, p. 7). Autant de croisements, de frictions, d'évitements, découlant de cette spatialité du visiter dans les espaces urbains. Les implications sur les rencontres entre individus, les partages et la multiplicité des usages dont la ville doit pouvoir se faire la garante sont évidentes. Le visiteur est un personnage assurément incontournable pour qui travaille à une ethnographie des espaces publics. Il nous reste alors à voir comment tout cela *prend forme*.

B- L'apprêtement des espaces à la visite

En suivant Danny Trom (2002), on dira que des espaces urbains sont « apprêtés » afin qu'ils soutiennent convenablement l'exercice des compétences du visiteur. Ce visiteur, on l'a vu, doit arriver en de bonnes dispositions pour la visite, est particulièrement attentif aux prises du parcours lui permettant de circuler et d'accéder aux choses à voir, requiert aussi pour réussir à voir des médiations. Il s'aventure, et pour la félicité de l'expérience, il doit s'assurer de sa relative tranquillité (le modèle du musée a montré que l'accès conditionné est aussi pour lui une assurance de jouissance normative de l'expérience). Isaac Joseph parle ainsi du degré de visitabilité du musée dans le cadre de son travail sur l'accessibilité et le handicap (2007, p. 286), à la fois accès aux lieux et aux connaissances. Que dire du degré de visitabilité des espaces urbains ? Revenons aux expéditions urbaines. Elles se déroulent dans des espaces non prévus à la visite, ce qui requiert des acteurs organisateurs l'ensemble de ce qu'on a mis en évidence, en terme de travail d'anticipation et de gestion de la logistique. Cette prise en charge est essentiellement humaine, aidée de quelques objets (pour le son principalement), et sollicite de manière intensive les protagonistes engagés, qu'on a perçu, à plusieurs reprises¹, stressés ou tendus. Lors de l'expédition du château des Ducs, après le propos introductif dans une salle et la présentation de la rénovation des façades dans la cour du château, les organisateurs informent les visiteurs de la suite de la visite : faire le tour des remparts et se retrouver à nouveau dans la cour d'ici une quinzaine de minutes. Ce que tous feront sans encombres et sans dérégulation du cours de la visite. On comprend alors que les organisateurs sont tout à fait sûrs de pouvoir laisser les visiteurs se débrouiller seuls pendant ce laps de temps. Il est clair que cette visite d'un équipement pensé pour être visité offre aux organisateurs des appuis spécifiques. Elle est très différente en ce sens des autres expéditions urbaines, au cours desquelles les organisateurs n'ont (et n'auraient) jamais proposé aux visiteurs, par exemple dans un quartier d'habitat social, de faire un tour et de se retrouver un

¹ Particulièrement dans les encarts.

quart d'heure plus tard. Certains espaces sont donc bien plus à même d'être visités, puisque organisés pour. Avant d'étendre cette question des espaces apprêtés à l'espace public, nous proposons d'abord d'observer le parc à thèmes afin de voir la manière dont y sont réglées les contraintes et conditions de la visite.

1/ Le parc à thèmes comme traitement logistique spécifique

De nombreux espaces dédiés à la fonction de loisirs se développent sous forme de parcs dits à thèmes. Étant donné l'importance prise par la fonction de loisirs dans nos sociétés, certains auteurs tendent à penser qu'elle disparaît comme fonction pour « *devenir une modalité dominante de l'ensemble des espaces urbains* » (Ratouis, 2004, p. 74). La ville n'encouragerait plus qu'à la consommation de loisirs, le commerce devient shopping, les fonctions s'hybrident comme dans les aéroports, les musées, ou encore les hôtels qui sont reliés directement aux casinos par des couloirs, comme à Las Vegas. Disneyland, de par son histoire et sa conception, est le parc érigé en modèle, surtout urbanistique (Didier, 2002, p. 34). Les analyses autour des parcs à thèmes se structurent principalement à partir de deux oppositions : celle entre espace privé et espace public, qui font que les parcs à thèmes sont souvent comparés aux *gated communities* et considérés comme des enclaves ; celle autour du simulacre, du factice, qui serait l'inverse du réel ou de l'authenticité. Sur la question de l'enclave, Sophie Didier montre que la relation entre le parc et le milieu d'accueil est plus « *ambiguë* » (2002), « *balançant constamment entre le repli et l'ouverture* » (p. 34), car avoir des visiteurs dans le parc nécessite déjà qu'il soit raccordé aux grands réseaux routiers. Stéphane Degoutin parle ainsi de « *presqu'îles ou de culs de sacs* » (2006, p. 325) pour décrire plus exactement la configuration spatiale des parcs d'attractions. Ces analyses en terme de privatisation des espaces urbains sont nourries aussi des propositions urbanistiques comme *Celebration*, organisation urbaine construite par une filiale de Disney, dont la qualification de « ville privée et fermée » serait pourtant là aussi réductrice (Charmes, 2005). Par rapport à la question du simulacre, les analyses renvoient à une approche plutôt sémiologique (Olivier Ratouis mobilise les propositions théoriques de Venturi, de Baudrillard mais aussi du géographe postmoderne Edward Soja) où le rapport au rêve, à la fiction ou à la féerie qui en est le fil, s'oppose à l'expérience vécue. Les parcs à thèmes sont « victimes » du même genre de critiques que les centres commerciaux : de se faire passer pour des espaces publics alors qu'il y a un filtrage (économique, social...) des individus, de proposer un monde pacifié et un environnement *indoor* contrôlé. Guénola Capron résume ainsi : « *le centre commercial serait une manifestation d'une fracture entre le réel et l'imaginaire, l'espace non authentique du "simulacre" et de la simulation, le "faux" espace public devenu objet d'une consommation effrénée, le "pseudo-lieu" où la séduction exercée par la marchandise transforme le flâneur en consommateur, où l'espace le "manipule" et où l'illusion prend le pas sur le réel* » (Capron in Ghorra-Gobin (dir), 2001, p. 170). Ces critiques qui s'inscrivent dans la conviction d'une marchandisation quasi généralisée du monde et des rapports sociaux, dénoncent la disneylandisation urbanistique et culturelle et s'appuient entre autres sur le fonctionnement du parc : « *le sentiment d'être dirigé dans un*

espace. De vivre dans un environnement certes parfaitement fabriqué et tout à fait artificiel. D'être conduit à une sociabilité et à des "émotions" programmées où géniteurs et progénitures se retrouvent, pour un prix acceptable, autour d'une conception disneyiste de l'enfance »¹ ; « Le corps enchâssé dans le creuset des rues se laisse prendre à ce leurre, le désir se laisse canaliser et se convertit en appétit de consommation » (Ratouis, 1993, p. 76). Le visiteur est très clairement réduit à un consommateur, et le parc dénoncé dans un discours au fort accent moral. On retrouve d'ailleurs avec cette question de l'authenticité² des critiques émises à propos du panorama (cf. chapitre I) qui chaque fois sous-entendent que le visiteur n'exerce pas sa capacité de jugement et se fait piéger par la représentation : il se croit à Naples, à Sébastopol comme dans le parc d'attraction il se croirait dans le royaume de Mickey ou autres héros et héroïnes. Seul Stéphane Degoutin (2006) confère une valeur socialement positive à l'enceinte : « Disneyland accueille sans distinction toutes sortes de populations, sur un territoire où sont annulées les différences entre individus. Il s'agit non seulement d'un authentique espace public, mais aussi d'un espace d'intégration. L'univers protégé et rassurant du parc d'attractions autorise cette mixité : l'enceinte joue un rôle protecteur qui facilite les relations entre individus en annulant la peur que la différence ferait naître dans un espace non protégé » (p. 329).

Dans le parc Disney, visiter est l'engagement requis, soumis à cette contrainte non pas, donc, de se croire dans la fiction mais celle de basculer dans un régime d'emprise certain. Pour nous, en effet, cet aspect de basculement est considéré comme une *capacité*, à la manière dont les visiteurs dans la visite-spectacle disent réussir à « rentrer dedans », « se laisser aller à fond ». Cette production d'un relâchement, d'un abandon de soi temporaire (de la fatigue d'être soi, dirait Kaufmann), est souvent dévaluée et jugée infantilisante (dans le cas du parc de loisir). Pourtant, il s'agirait bien plutôt de l'exercice d'une compétence³ ayant largement à voir avec la forme du parc. Ce qui est toujours rapporté comme novateur, à propos de la conception de Disneyland, c'est son dispositif spatial renvoyant au modèle insulaire (Didier, 2002) : isolement intérieur/extérieur par une coupure visuelle (un talus planté d'arbres) ; série de sas à franchir (du parking au parc) ; ainsi que tout ce qui concerne la gestion interne des flux, le rôle de l'espace et du décor pour la circulation des visiteurs guidés par des attracteurs visuels et des effets perspectifs. Rapporter cette organisation est souvent l'occasion de prouver l'enfermement (« *le regard ne peut plus happer aucun élément de l'extérieur* » (Ratouis, 1993, p. 75)), de déclarer le visiteur manipulé (la « *manipulation du*

¹ Susan G. Davis, « Quand les parcs à thème gangrèment les villes. L'espace urbain perverti par les "loisirs" », *Le Monde diplomatique*, janvier 1998 <http://www.monde-diplomatique.fr/1998/01/DAVIS/9777> (consulté février 2010), p. 2-4

² On note d'ailleurs la filiation souvent faite par les auteurs, un brin nostalgiques, avec cet être-en-ville du flâneur, le seul authentique et malheureusement perdu. Ce thème de l'authenticité, Hennion et Latour le discutent dans un texte de Benjamin et démontrent qu'on ne peut réduire la question de la reproduction, de la copie à une perte de l'authenticité originale, mais bien plutôt penser le rôle actif de la copie (Hennion, Latour, 1996).

³ Ainsi d'une collègue historienne de l'art qui ayant visité le parc EPCOT (*Experimental Prototype Community of Tomorrow*) rapporte son incompréhension sur la longueur d'une queue pour avoir un autographe et se faire photographier avec une femme déguisée devant le pavillon chinois. Elle est obligée de se faire indiquer de qui il peut bien s'agir, ce qui ne l'informerait guère plus (c'est l'héroïne *Mulan* du film éponyme). Ne peut-on la considérer (sans jugement de valeur) incompetente, d'où peut-être son analyse si critique de ce parc ?

cheminement des visiteurs » (Didier, 2002, p. 42), de conclure à un traitement spécifique du corps du visiteur « *ni vraiment voyant ni vraiment aveugle* », « *nié dans sa spatialité propre* » (Ratouis, 1993, p. 77), devenu simple mécanique annihilant tout travail intellectuel. Pourtant, en pensant, non pas depuis une posture critique préalablement constituée (comme celle du règne de la marchandise), mais depuis le visiteur et son expérience, on comprend autrement ces différents éléments, comme des conditions pragmatiques de la visite (dont la fermeture du parc serait la première). La possibilité pour le visiteur de déconnecter s'appuie sur le fait d'éprouver le franchissement. La longueur du chemin à parcourir permet sa transformation progressive en visiteur. La mise à l'épreuve du corps participe d'ailleurs de cette expérience du parc, y compris la fatigue, particulièrement mise en avant par Augé dans *Un ethnologue à Disneyland* (1997). Il lui faut également, pour maintenir son engagement, pouvoir reporter un ensemble de choix et décisions (route à suivre, direction à prendre), au prix accepté d'un guidage, d'une discipline qui n'est pas sans lui paraître, à certains moments, trop perceptible.

Encart 13. – Deux expériences différentes : arriver à faire avec le parc ; une « réalité » indépassable.

Quand on regarde les « avis » sur les forums concernant *Disneyland*, les visiteurs mettent sans cesse en balance la magie, la féerie et la structure parc, dont la longueur des queues est la principale critique.

« En conclusion : une journée magique ! Il y a quelques années nous y étions allés avec des enfants, aujourd'hui nous y sommes retournés avec des adolescents ! Complètement différent ! Moins stressants, moins limités, tout aussi jovial et merveilleux ! Le constat est le même nous avons adoré la journée ! Alors il ne faut pas le nier : tout est payant, cher et les queues quelquefois interminables et pour toutes les attractions mais que vous le vouliez ou non vous êtes inévitablement transportés dans un monde féerique en dehors de toutes préoccupations et du coup on admet beaucoup, avec le sourire et en se disant : faudra vraiment revenir faire un tour dans quelques années !!!!! ».

<http://mamanorglerin.canalblog.com/archives/2010/03/07/17126840.html>

« Là encore, 1h30 de queue, avec comme d'habitude en cadeau 20 petites minutes de queue de plus qu'annoncé. On s'est RE GA LES !! Je ne m'attendais jamais à une si belle queue, car figurez-vous qu'elle est en plusieurs parties. D'abord, la queue commence dans le hall magnifique d'un hôtel. Nous sommes à la réception, le temps semble figé, il y a de la poussière de partout. C'est vraiment beau, et en plus on nous laisse le temps de tout voir. Mais cette partie passe assez vite, en ½ heure à peine on arrive au réceptionniste qui nous invite à nous rendre à notre chambre. J'étais déçue car je pensais la queue finie ! Fort heureusement, derrière cette porte, se trouvait encore une queue, encore plus belle et forte que la première, une queue je dois le dire, fantastique. Mes enfants l'ont adorée. Derrière cette porte donc, on a tréigné plus d'une heure dans les coulisses de l'hôtel, en direction d'un ascenseur de service. Tout était fait pour nous régaler, on s'est délecté. J'ai

pris des tas des photos d'ailleurs. Cette queue reste la meilleure de toute ma vie, n'ayons pas peur des mots, je crois que je ne l'oublierai jamais. Encore meilleure qu'à la caisse de Carrouf, un samedi après-midi. Je la conseille à tout le monde ».

http://www.ciao.fr/Disneyland_Paris_Paris_Avis_1170532

La gestion des flux instrumentalisant l'espace et l'architecture vise la non-perception. Le décor, l'architecture sont des prises permettant un cheminement « naturel » au visiteur. Ils participent de la question de l'économie logistique¹, ce calcul entre ce qui est nécessaire à faire visiter et le nombre de visiteurs, en permettant une économie de moyens humains pour les organisateurs, et d'interactions « fonctionnelles » pour le visiteur. Le rôle du décor est évidemment essentiellement celui de faire disparaître la logistique, les coulisses auxquelles les visiteurs n'accèdent jamais au risque, sinon, de sortir de l'emprise pour être ramenés au cadre strict de la visite. Olivier Razac, partant de cette affirmation qu'une des fonctions du zoo « *est de fournir un spectacle aux visiteurs* » (2002, p. 78)², évoque les évolutions du dispositif en ce sens qu'il doit permettre l'accessibilité visuelle des visiteurs toujours plus immédiate et non gênée aux animaux³ : affinement des barreaux et des grillages (parfois colorés pour tenter de les confondre avec le paysage), ou, plus radical, suppression des clôtures grâce à l'utilisation de fossés et de pentes qui découragent les sauts des bêtes (le fossé ah-ah, ou saut-de-loup). Le visiteur, dans de tels espaces à visiter, est d'une manière générale très dépendant du décor, des signes, des informations. Ce constat paraît logique, en faisant le lien avec le chapitre II qui a montré l'ensemble de la chaîne constituée par le visiteur, avant et parfois après la visite, trouvant hors *in situ* les ressources et prises au déroulement d'une visite qu'il veut maîtriser. Le parc à thèmes, en tant que réponse logistique, en tant qu'espace à visiter, nous aiguille sur « l'ordre » du régime scopique du visiteur : visibilité immédiate, clarté visuelle, non concurrence par éléments perturbateurs. Toute la forme du parc permet ainsi cette expérience à la fois corporelle, ludique, émotionnelle et affective (voir des personnages connus) de l'univers *Disney*, expérience sur laquelle le point de vue de celui qui l'éprouve semble peu pris en compte (les travaux se concentrant sur les thématiques évoquées ci-dessus). On aimerait en savoir plus sur ce qui semble être une logique contemporaine de multiplication de ces *lieux expérientiels* comme il nous paraîtrait intéressant aussi de les considérer sur ces environnements autonomes et reliés⁴ qui constitueraient finalement le système urbain. « *Ce ne sont plus uniquement les zones de loisirs et les lieux touristiques, mais l'ensemble des territoires urbains qui sont*

¹ Question essentielle on le rappelle pour la visite-spectacle conditionnant son parcours mais aussi son contenu.

² Il analyse le modèle du zoo dans le cadre d'un essai visant à mettre en perspective la télé réalité (2002).

³ Rien n'énervait plus un visiteur que de ne pas voir ce qu'il vient voir comme nous le rappelle cette anecdote rapportée par Razac (citant Louis Manouvrier) à propos d'une exposition coloniale : « *lorsqu'à l'automne les vents froids se mirent à souffler, les Pygmées se retirèrent dans leurs huttes, ce qui ne manqua pas d'irriter certains visiteurs. Non seulement il était dangereux de photographier les Pygmées, mais il devenait même difficile de les apercevoir. Un visiteur jeta une brique dans leur hutte dans l'espoir de les faire sortir. Ils se ruèrent sur lui et, une fois encore, on dut les maîtriser* » (p. 78-79).

⁴ Voir par exemple la question de l'alimentation en ressources du futur *Center Parcs*, « Cinq dossiers écosensibles », *Libération*, 3 mars 2010.

dérivés des parcs d'attraction : nous habitons, consommons et travaillons dans des environnements de ce type » (Degoutin, 2006, p. 365).

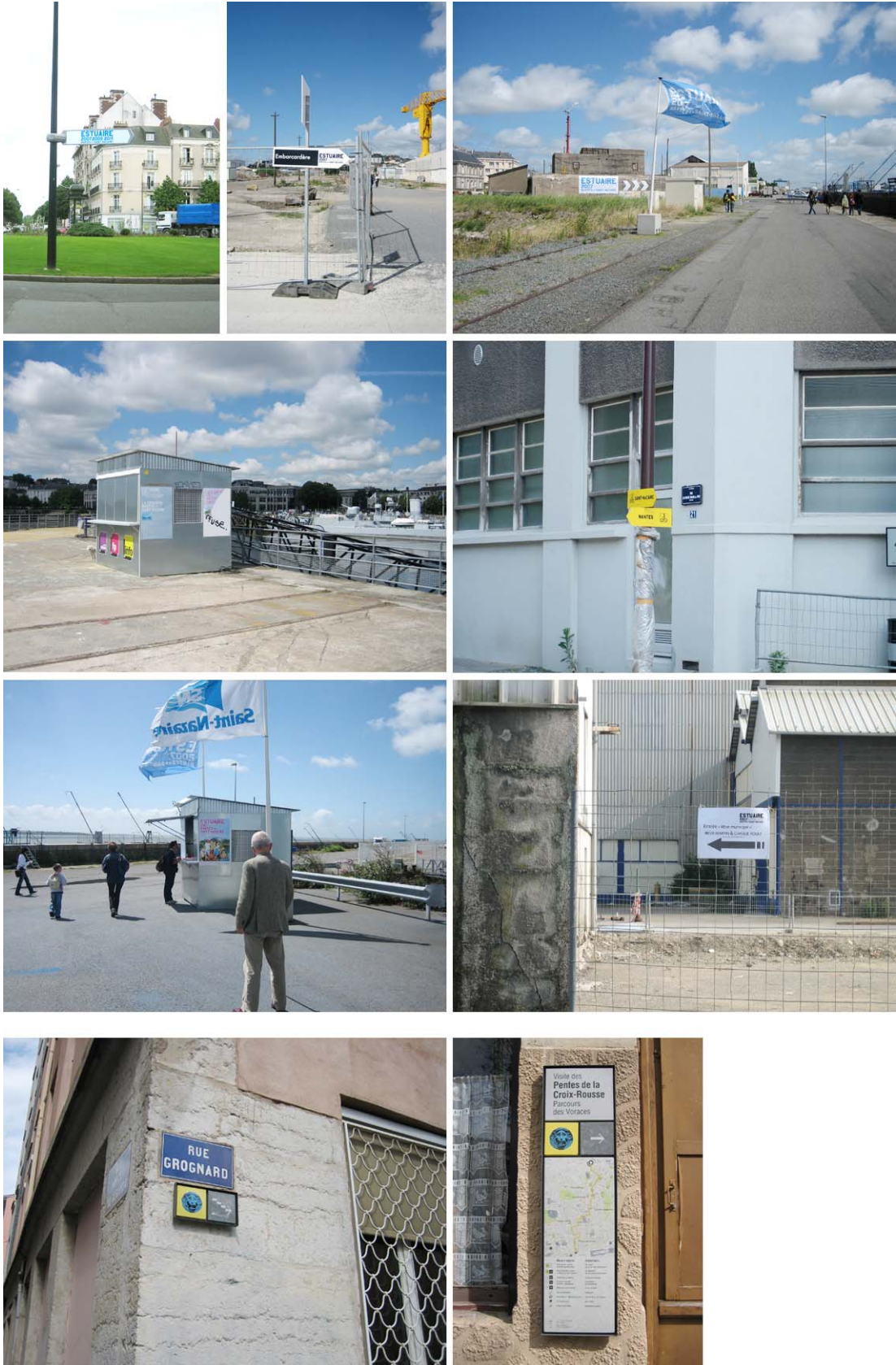
On voudrait, à propos de la « non-perception », revenir quelque peu à l'analyse de Landauer qui se centre sur cette question (notamment en rapport à la conception architecturale) car le parc d'attraction peut encore nous apporter des enseignements. Selon lui, les dispositifs de contrôle et de sécurité tendent bien souvent à être « glissés dans le décor », à la suite surtout de ce qui s'est fabriqué et inventé dans les espaces récréatifs. Le parc Disney, ou plutôt Disney Village, est souvent analysé comme modèle de l'utilisation d'un décor, d'un « *placage* », d'un « *paysage provisoire* » (Landauer, 2008, p. 75) dont les vertus seraient de constituer des cadres à demi-achevés, empêchant les détournements d'usages du visiteur car invité « *à participer lui-même de la qualification des lieux qu'il fréquente* » (p. 75). Le visiteur, rassuré et rassurant (se comportant de manière adéquate, comme on s'y attend), respecte le cadre normatif, les modalités proposées de l'expérience de l'espace. Avec ce paysage provisoire, et en usant de « *la dramatisation des potentialités d'un site* » (p. 78), on rend finalement impossible d'être autrement que visiteur : le renouvellement incessant de la forme, des parcours, ne permet qu'être visiteur ici, dépendant attentionnel des signes et prises pour ses usages et déplacements dans ces lieux. C'est donc bien ainsi que l'on sécurise, passant du régime d'attention basé sur le passant au régime d'attention du visiteur, plus intense car plus inquiet. En faisant de tous des inquiets et des surveillants plus importants de et dans l'espace public (toujours on découvre), on évite les incertitudes liées au déséquilibre d'une fréquentation dans des lieux conduisant au côtoiement d'inquiets et de non inquiets. On pourrait alors penser que le visiteur révèle que c'est en inquiétant que l'on rassure le plus aujourd'hui dans les stratégies de sécurisation. Il indiquerait alors aussi une baisse du seuil de la tolérance à l'appropriation possible dans les espaces publics urbains. En suivant Landauer et en accordant en effet à la sécurité la suprématie dans la conception de l'aménagement urbain et de l'architecture, tous les espaces tendraient donc à être conçus pour des visiteurs. On serait alors en droit d'imaginer que l'expérience urbaine contemporaine (ou son horizon) serait en grande partie constituée de la figure du visiteur.

2/ La délégation aux objets

Hors des parcs et sans une logistique essentiellement humaine (de l'organisateur ou du visiteur) comme on l'a vu jusqu'à présent, le processus de mise en visite d'un équipement, d'un hyper-centre ou de territoires plus vastes (les exemples de la biennale d'art *Estuaire* et de l'exposition Cézanne à Aix) se fait par une délégation à de multiples objets. On est en effet frappés de la profusion d'objets dont on équipe le visiteur et/ou l'espace afin que la visite puisse se faire en autonomie, librement. En effet, le report de la gestion sur d'autres supports que les humains repose sur l'idée de pouvoir s'absenter. « *Les objets offrent donc deux faces : du côté de ceux qu'ils forment, ils multiplient les occasions d'exister ; du côté de ceux qu'ils remplacent, ils multiplient les occasions de s'absenter* » (Hermant, Latour, 1998, p. 107). Ceux qui peuvent alors ne pas être présents sont bien sûr les organisateurs au

sens large, les guides (attachés à un groupe) et les médiateurs (attachés à un site). Il s'agit donc d'une délégation de la logistique, et, considérant ce qu'on a appris de la logistique nécessaire à l'itinérance (collective) d'une visite, elle est aussi un report de la maîtrise du temps et de ses conséquences disciplinaires (économisant sur la coordination entre acteurs), une délégation du travail de traduction, et du gouvernement de la pulsion scopique. À ces objets sont donc délégués plusieurs programmes. On n'est pas étonné pour la visite de trouver de nombreux « *objets transitifs* », permettant « *d'éprouver et de baliser le passage d'une fraction spatiale bien qualifiée à une autre* » (Lussault, 2007a, p. 79). Pour les organisateurs et gestionnaires de visites, il faut en effet contrôler, réguler et sécuriser le flux des visiteurs : les distinguer, les comptabiliser, les répartir par des contremarques, des tickets, des réservations, autant d'objets transitifs *statutaires* que le visiteur transportent et qui traduisent donc, à chaque filtre, l'acquisition de son statut de visiteur en bonne et due forme, en amont de la chaîne. Ces filtres peuvent être assurés par un humain ou un objet, comme le sont les tourniquets, et suivant l'ampleur de l'afflux des visiteurs, ils peuvent d'ailleurs nécessiter des objets-adjoints afin d'organiser les queues qui peuvent venir à se former (la complexification et le nombre d'objets déployés pour des filtres de ce type relève d'une sécurisation croissante, mais traduit aussi un report de plus en plus important sur des dispositifs spatiaux, afin de réduire le doute voire les incivilités dans des interactions inconfortables comme les queues, où le visiteur est aussi plus « irritable »). Pour autant, les visiteurs ne sont pas seulement équipés d'objets prouvant et légitimant leur engagement, ils le sont également d'objets leur permettant de repérer les lieux de visites et de s'y rendre : plans, cartes, horaires de bus, de car, ou de train ; des objets *géo-transitifs*, car ne l'oublions pas, le visiteur n'est pas un familier des lieux mais bien l'inverse. On a vu à plusieurs reprises qu'il lui était facile de s'éprouver perdu, de se méprendre, surtout si les informations sont contradictoires (cf. encart n°7). Évidemment, cette délégation aux objets est d'autant plus complexe pour les mises en visite à l'échelle du territoire comme *Estuaire* ou *Cézanne à Aix*. Dans *Libération*, au sujet de l'exposition Cézanne, le journaliste conseillait de prendre les navettes plutôt que son propre véhicule entre sites pour cause de circulation et de difficulté à trouver. On a vu aussi, pour la biennale, les nombreux changements en cours de route (et surtout pour la deuxième édition) afin d'éviter les appels de visiteurs perdus, et donc mécontents (trajets réguliers de car, retour à la suite de la croisière assuré par car également). Apprêter les lieux pour la visite, c'est donc déjà s'assurer de leur accessibilité pour les visiteurs et ce dans les meilleures conditions possibles. Ces plans et cartes permettant ces accès ont alors des relais, des « pendants », dans l'espace. Les lieux visitables s'inscrivent ainsi dans une aire bien au-delà de leur périmètre notamment par tout un ensemble d'objets directionnels censés aider à l'acheminement du visiteur jusqu'au site (objets qui peuvent être temporaires ou semi-temporaires).

Planche visuelle 14. – La manifestation *Estuaire* (2007) équipe le territoire d'une signalétique et d'objets-infos temporaires, se donnant ainsi à voir. En bas, une signalétique permanente des parcours patrimoniaux dans le quartier du Vieux Lyon et de la Croix-Rousse (clichés de l'auteur, Lyon, 2008).



Le visiteur, pour être autonome, est fortement dépendant de tout un ensemble de signes (nous le mentionnions ci-dessus). Pour *Estuaire* par exemple, dont les panneaux routiers n'étaient pas toujours judicieusement placés, alors même que les sites pouvaient être relativement « secrets » (contourner une centrale électrique, s'avancer à travers des champs...), de très nombreux visiteurs ont eu des difficultés à circuler, sous-estimant également le temps qu'il leur faudrait pour parcourir les distances entre sites, transformant parfois la visite autonome voulue par les organisateurs en « galère spatiale », le visiteur se demandant sans cesse s'il se trouve bien là où il doit être. À ces objets transitifs s'ajoutent les objets *interprétatifs*, à qui sont délégués la mise en visibilité et le sens de la visite, qui permettent l'accès cognitif aux espaces visités. Ils concernent tout ce qui relève de l'exercice de la compétence scopique du visiteur. Ainsi de nombreux sites de visites sont équipés d'objets visio-interprétatifs, qui permettent soit d'augmenter les capacités de l'œil nu du visiteur et de lui offrir une vue droite grossie (les longues vues publiques), soit d'améliorer le repérage du visiteur par rapport à ce qui l'environne (avec les tables d'orientation), soit de cadrer des portions de paysages, de découper dans un paysage des objets singuliers. Les propositions artistiques ou scénographiques temporaires sont ainsi nombreuses à détourner, réutiliser l'objet cadre lui-même. D'autres objets de plus en plus fréquents sont eux audio-interprétatifs, comme l'illustre l'utilisation du téléphone portable. C'est par l'utilisation du son que le regard du visiteur est amené à s'exercer sur ce qui l'entoure. La troisième et dernière catégorie est celle des objets scripto-interprétatifs, dont le plus répandu reste le guide papier classique. En fait, objets géo-transitifs et interprétatifs ne sont souvent qu'un seul objet pour la visite. Les audioguides, par exemple, constituent généralement un parcours à effectuer, qui se propose d'assurer les déplacements comme l'acquisition de connaissances du visiteur. Chaque moment d'écoute à activer sur le téléphone portable, qui correspond à un point sur le plan préalablement imprimé par le visiteur depuis un site Internet, se termine par l'énoncé de la manière dont se rendre au point suivant, et le visiteur, gagné par la découverte du prochain point et par ce principe de déplacement dans la ville qui crée des « indices » sur le parcours (« *après le beffroi, dans les jardins, au pied de la statue* »), s'y rend en effet¹.

¹ *Allo Visit* « Angoulême et ses murs peints » (en 2006).

Planche visuelle 15. – Des prothèses classiques aux propositions artistiques : au centre « Les points de vue » de Marc-André de Figuères (Collioure), en bas, l'œuvre « You see me I see you » de Seamus Farrell dans le cadre de *Veilleurs du monde 3* (parcours d'art en vallée du Lot, 2009) (clichés de l'auteur).



Ces objets permettent finalement de coupler délégation logistique et délégation du sens, ce qui, étant donné l'expérience de la visite et l'intentionnalité qu'elle implique du regard, n'est pas étonnant. C'est bien par une gestion des distances et des places que l'on peut réussir à voir ou faire voir (on rappelle le panorama et l'emplacement qui permet d'en éprouver l'effet, on rappelle les problèmes de distance dans la biennale). À plusieurs reprises par exemple, la bande-son du système *Allo visit* énonce des précisions quant à l'emplacement du visiteur afin qu'il puisse adopter le bon point de vue (« *prenez du recul par rapport à la façade* »).

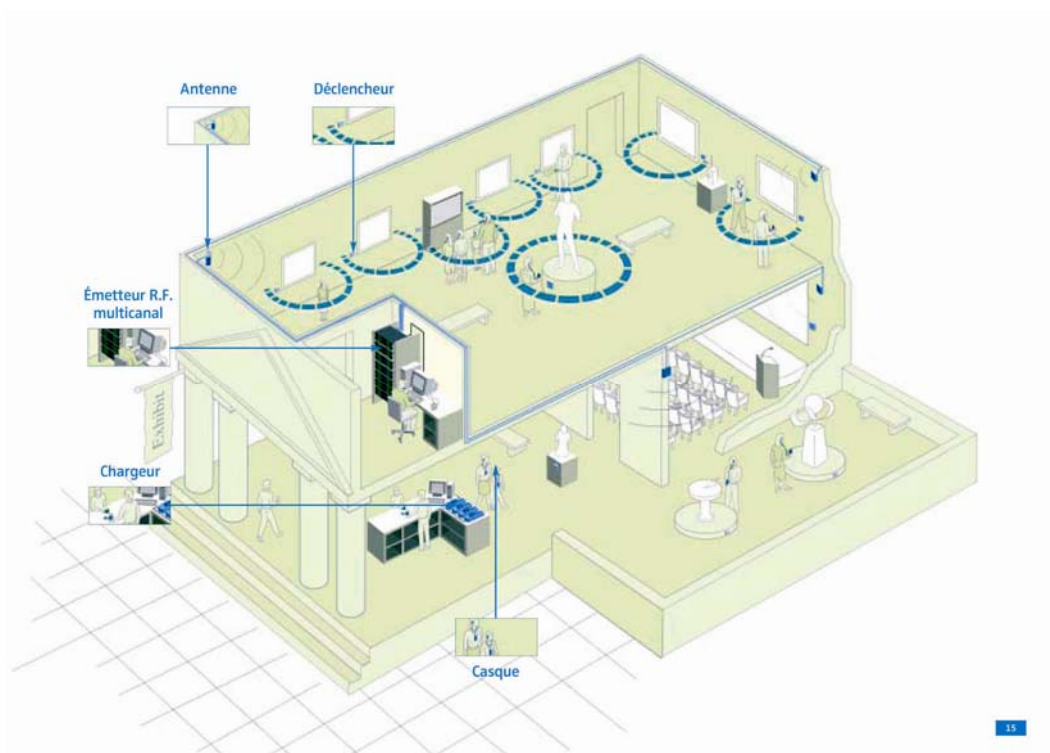


Figure 9 – Schéma de Sennheiser© montrant le réglage des distances respectives dans un espace équipé pour audioguides. Entendre et voir simultanément : une question de distance. (source : http://www.sennheiser.fr/ressources/telechargements/pdf/fiches-produit/01_Sennheiser/02X_Brochures/Sens_de_la_visite.pdf)

Ces objets, qui chargent le visiteur, viennent aussi charger la ville de nouveau mobilier urbain. Dans les espaces hyper-centraux en effet, un mobilier spécifique d'interprétation s'installe. En fait, ce sont tous les sites labellisés dont bien souvent la particularité, la valeur, les caractéristiques qui originent cette reconnaissance doit trouver à se dire et à se révéler aux visiteurs : Ville d'Art et d'Histoire mais aussi les sites classés (Petite Cité de Caractère, Les Plus Beaux Villages de France), les « Grands Sites » labellisés, ou encore les Parcs Naturels. La convention du label Ville d'Art et d'Histoire (à nouveau une activation de réseaux passant notamment par la mise en place de visites, « les visites-découvertes ») préconise ainsi la création d'un centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine (CIAP).

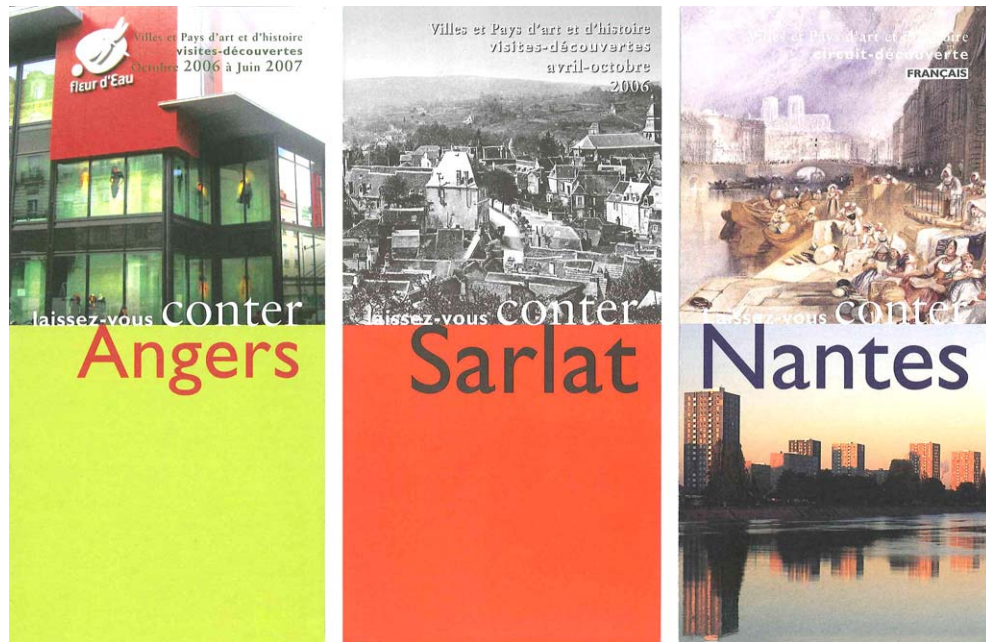


Figure 10. – Les dépliant standards « Laissez-vous conter... » du Label VAH.

À Nantes, ville conventionnée, a été mis en place à l'occasion de la réhabilitation du château des Ducs de Bretagne et de son musée sur l'histoire de Nantes « *un parcours d'interprétation du patrimoine nantais* »¹. L'animatrice du patrimoine² et l'attachée de conversation du château participent à ce projet, une promenade libre de deux heures de « *découverte en centre-ville* » (p. 100) qui va du château des Ducs et l'ancien rapport de Nantes à son estuaire (en fond) jusqu'au quai François Mitterrand (sur l'île de Nantes), restauré et permettant la vue sur « l'actuel » départ de l'estuaire. Les remparts du château, accessibles gratuitement, forment donc un circuit qui se trouve à cette occasion inclus dans une promenade à l'échelle du centre de la ville. Concrètement, cette promenade, fruit de négociations³ au sein d'« *un groupe de pilotage, présidé par le maire, les élus à la culture et au patrimoine, [qui] a suivi et validé la conception et la réalisation* » (D'Haene, Gillardot, 2005, p. 109), s'inscrit dans un dépliant mais surtout dans une signalétique spécifique : des panneaux scellés, à poste donc, dans l'espace public (en lave émaillée, matériau très couramment employé pour ce type d'objets car résistant aux très fortes intempéries), et un fléchage au sol permettant de relier les panneaux entre eux. Sur ces panneaux ou points d'interprétation, les auteurs expliquent qu'ils sont partis « de ce que l'on voit » (p. 108) afin de faire la relation entre le point de vue d'où l'on se trouve et la ville, et se sont appuyés en fait sur la notion d'interprétation « *axée sur la recherche de ce qui fait l'essence du lieu, les*

¹ Laurence D'Haene et Irène Gillardot, « Du musée à la ville. Un parcours d'interprétation du patrimoine nantais », *Cahier Espaces*, n°87, novembre 2005, p. 105-111.

² L'animatrice du patrimoine Irène Gillardot (interrogée en 2008) a une fonction de coordination et d'activation du réseau d'acteurs concernés par le patrimoine. Pour elle, cette mise en réseau « *passé par des projets, du concret, pour se mettre à travailler ensemble* ». Organiser des visites permet en plus de décloisonner les thématiques (faire participer le spectacle vivant, les arts plastiques...). Ce réseau est une nouvelle illustration de cette force de la visite à mêler les genres et embarquer les acteurs.

³ Marion Briant (entretien réalisé en 2007), animatrice dans une association « sous-traitant » pour le service patrimoine de la ville, mentionne la forte implication du politique sur les choix de mise en valeur par la signalétique.

principes ou les évènements qui ont déterminé sa transformation » (p. 108). Ces panneaux donnent des éléments d'historicité du paysage et une manière dont, depuis là où l'on est placé, on peut le regarder.



Figure 11. – Brochure de l'office du tourisme et exemple (en haut à droite) d'une plaque en lave émaillée sur les remparts du château (source : *Nantes passion*, hors-série, février 2007).

Encart 14. – L'interprétation : un concept ? Le parc national : un modèle ?

Au sein des CIAP comme aussi au sein de l'atelier technique des espaces naturels sensibles (l'ATEN est une structure dépendant du ministère de l'Environnement qui prodigue conseils et aides techniques sur les espaces naturels en France. Elle est considérée comme pionnière de l'interprétation en France), on se réfère à l'interprétation comme à un concept précis dont l'historique est le suivant : « *en tant que démarche de communication culturelle, la notion d'interprétation est apparue et s'est développée dans les grands parcs nationaux des États-Unis. Depuis leur création, à la fin du XIX^e*

*et au début du XX^e siècle, ces parcs sont chaque année visités par des millions de personnes. À l'origine, leur objectif était non seulement de préserver des espaces naturels mais surtout d'aider les visiteurs à découvrir, à comprendre et à respecter leur patrimoine naturel. Ce sont d'abord les personnels d'accueil et d'animation de ces parcs (chargés d'accueillir les visiteurs, d'organiser et de guider les visites en groupes) que l'on appela "interprètes". L'interprétation a donc rapidement recouvert une activité d'accueil et d'animation, mobilisant aussi bien les méthodes actives que la communication par la parole, mais également tous les autres moyens qui permettent de transmettre des informations au public : expositions, brochures, cartes, projections de diapositives, etc. Freeman Tilden a systématisé l'interprétation entendue ainsi en la distinguant de l'éducation dans un ouvrage de 1957 intitulé *Interpreting our heritage* (l'interprétation de notre patrimoine). Voici la définition qu'il en propose : "L'interprétation est une activité qui veut dévoiler la signification des choses et leurs relations par l'utilisation des objets d'origine, l'expérience personnelle ou divers moyens d'illustration plutôt que par la communication d'une simple information sur les faits"¹.*

L'interprétation semble essayer de se trouver une place entre l'éducation et la transmission d'informations et un certain nombre d'acteurs se revendiquent de ce métier² (l'ATEN organise régulièrement des formations en interprétation), ce qu'il est dans les pays anglo-saxons. Il est en tout cas intéressant de constater que cette question de l'interprétation naît aux États-Unis de l'action de réserver des espaces entiers dans lesquels il ne sera plus possible de demeurer, de résider mais seulement de visiter, avec ce but « *d'aider les visiteurs à découvrir, à comprendre et à respecter leur patrimoine naturel* ». Le parc national américain, véritable dispositif spatial, s'avèrerait ainsi peut-être finalement le modèle à prendre en compte (plus que le parc à thèmes) dans la transformation aujourd'hui des espaces urbains. En tout cas assurément pour ceux apprêtés à la visite, dont une des mises en forme sont ces parcours et sentiers d'interprétation.

Tous ces objets géo-transitifs ou interprétatifs de mobilier urbain couplés aux objets embarqués offrent aux visiteurs les prises nécessaires à la mise en œuvre pratique de la visite et au déploiement de leurs compétences. Ce sont autant de prises à la découverte par le visiteur de la ville : un principe d'existence, une aide au déplacement dans un espace inconnu, une occupation d'arrêts, de points de vue, l'assurance d'une fin, d'une idée temps pour aller d'un point à un autre, autant de registres d'être dans les lieux, de savoir quoi y faire et comment s'y comporter, comme de ne pas se sentir « idiot », voire aveugle (comme l'ont regretté certains visiteurs de la biennale), mais bien plutôt trouver matière à *analyse* (comme le formule Pecqueux à propos de la culture visuelle des auditeurs baladeurs (2008)). Ce dépôt d'intelligence dans les objets (Joseph, 1998a) renvoie à une accessibilité, élargie, ils signifient et font accueil et hospitalité pour le visiteur³. « *Dans un Monde où l'altérité*

¹ <http://www.vpah.culture.fr/publi/ciap-2007.pdf> (consulté février 2010).

² Une enquête nous a récemment amené à rencontrer un « concepteur-rédacteur en interprétation » tel qu'il se définit lui-même.

³ Pour la visite d'Angoulême, qui s'est faite un 1^{er} mai, Allo Visit a en effet fait office d'accueil, permettant en ce jour particulièrement calme de réussir à voir, grâce à un circuit « efficace » l'ensemble des murs peints de la ville.

pose problème, les individus étant plus ou moins bien dotés pour affronter les différentiels de tous ordres, il n'est pas inutile d'offrir des prises qui permettront à chacun de tenir sa place dans les lieux visités » (Coeffé, Violier, 2008, p. 9). Ces objets sont donc, aussi, une manière de réduire les charges de l'hospitalité, comme par exemple pour les habitants ou commerçants de quartiers historiques se trouvant à devoir régulièrement indiquer au visiteur une direction ou la localisation de tel ou tel bâtiment.

Mais les objets interprétatifs introduisent une dimension supplémentaire dans l'espace public qui n'est pas sans poser question. Ces différents parcours et objets placés en ville sont souvent considérés comme des limitations des puissances de la marche (on retrouve le parc d'attraction), des impositions d'interprétations, des captations de regard et d'attention. Ces critiques relèvent d'une première association, déjà plusieurs fois évoquée entre cadrage du regard et pensée (postulant la passivité du visiteur). Ces objets-cadres conduiraient et obligeraient chaque visiteur à regarder les mêmes éléments et à effectuer l'ensemble du parcours (le fait-il ?) mais pas plus. En effet, ces objets détachent, distinguent des éléments d'autres et, très clairement, distribuent le régime attentionnel du visiteur. C'est d'ailleurs souvent un des effets de délégation - la régulation scopique du visiteur - qui peut être recherché, car la dépendance du visiteur aux prises et à la dimension injonctive de l'espace se présente aussi comme un moyen de distribuer les zones de visibilité : éviter que le visiteur passe par là mais plutôt par ici, un enjeu que la polémique autour du choix du nouveau mode d'accès au Mont-Saint-Michel met bien en valeur¹. Au-delà de la volonté partagée de redonner à l'abbaye classée son insularité, on comprend l'enjeu autour du très long nouveau parcours de marche que les visiteurs auront bientôt à faire, parcours passant devant certains hôtels plutôt que d'autres. Ces objets relèvent également d'une autre critique sur l'appauvrissement du voir qui résulterait du repli de la visibilité sur la lisibilité (à la manière de l'uniforme du policier qui dirige immédiatement l'activité interprétative du passant (Jarrigeon, 2007)). Les panneaux invitent le visiteur à une lecture des paysages urbains, à une activité de *reconnaissance* d'éléments qui ne seraient plus que « représentation » (on retrouve ici des aspects soulevés à propos du panorama²). Mais, finalement, ce *voir avec* doit-il être pensé comme un appauvrissement ou comme un « adjuvant », formulation de Jean-Didier Urbain pour le guide (papier) permettant d'éviter de considérer comme « un ordre de mission » les propositions déambulatoires qui y sont faites (Urbain, 2002, p. 118). Guider le regard et appauvrir le voir ne sont pas nécessairement liés ; n'avons-nous pas en effet plutôt montré, tout au long de ce travail, la manière dont ils se trament et peuvent se co-stimuler : comment l'engagement même dans une visite signifie la demande d'un regard accompagné, comment les interprétations énoncées lors de la visite sont traduites en acte et « ouvre » les yeux des visiteurs activés par ce différentiel vision personnelle préalable/interprétation, comment, aussi, le report du visiteur sur une logistique lui permet la mobilisation perceptive et cognitive nécessaire à appréhender les espaces visités ? Aussi, ces objets interprétatifs ouvrent, nous semble-t-il, sur d'autres aspects. On peut tout d'abord

¹ « Polémique sur le projet d'accès au Mont Saint-Michel », *La Nouvelle République*, 30 avril 2010 [en ligne].

² Cf. également Bossé, 2008a.

noter un paradoxe sur la question de la liberté ou de l'autonomie, adossée à ce type de propositions de parcours urbains qui, certes, ne conduit pas le visiteur à rentrer dans un rythme en commun, (même s'il l'influence) plutôt imposé par des organisateurs, mais qui par contre annule toute intervention possible sur le contenu. Il ne peut pas poser de questions, ni demander plus d'explications. La visite guidée, jugée prescriptive, décriée pour sa rigidité, permet toujours finalement l'interpellation et l'échange. Ensuite, et surtout, le changement particulièrement significatif introduit par ces objets, et le lien avec la visite, est évident, c'est l'urbain comme *objet de connaissance*. Kalaora (1995) décrit cet investissement de sens par la visite de la forêt de Fontainebleau au milieu du XIX^e siècle. « *La forêt-musée exige de celui qui la parcourt une certaine méthode, un certain art, s'il veut dans l'espace d'une visite contempler ces merveilles. Denecourt s'oppose au voyage "gratuit" qui ne permet qu'une connaissance partielle et surtout inexacte de la forêt* » (p. 126). En instituant un art de la visite, la forêt devenue objet culturel passe alors par la connaissance d'un code pour pouvoir réussir à apprécier les paysages : « *la création des sentiers de promenade ouvre effectivement la forêt au regard, mais seulement à celui de l'intellectuel et de l'artiste* » (p. 127). Des chercheurs du Laua¹, analysant les interventions d'aménagements du projet de l'île de Nantes dès les premières transformations, relèvent « *qu'elles se donnent comme choses à voir, en même temps qu'elles indiquent ce qu'il faut voir* » (p. 145). Les éléments significatifs sont avant tout les objets, des plaques qui accompagnent les arbres relevant du « laboratoire botanique » et du musée analysés par ces auteurs comme un urbanisme à prétention pédagogique, les conduisant à questionner l'accessibilité de l'île. Même si nous nous éloignons de leur analyse quand ils relient cadrage et détermination d'interprétation (comme expliqué ci-dessus, la mise à l'épreuve par le visiteur n'est pas considérée), ces objets interprétatifs questionnent en effet l'accessibilité « universelle » de la ville. Nous mettons en avant la délégation d'hospitalité du visiteur, mais si ces objets offrent un accès, au sens de réussir à être et faire dans un lieu, ils sont aussi prescriptifs des modalités du *bien y être*. On peut y voir une réduction de l'accès, ne serait-ce que parce qu'en effet le code culturel (et social) doit être possédé (la lecture tout simplement). Mais c'est au niveau de la transformation matérielle des espaces urbains, et donc de leur apprêtements à la visite comme nous le discutons, que ces propositions interprétatives interpellent. Elles semblent indiquer et renseigner finalement un changement dans la conception des espaces urbains. Le bon paysage n'est peut-être plus tant le paysage esthétique que le paysage *compris* (ou une esthétique de la compréhension) et les espaces publics deviennent le lieu de faire part, de transmettre, ce que d'aucuns estiment devoir être su, sur les espaces concernés. L'analyse

¹ Devisme *et al*, 2006.

devrait donc se déplacer vers les entrepreneurs de ces médiations (sont-elles débattues ?) et moins sur le visiteur¹.

3/ Vers le tout visitable ?

Le parc d'attraction nous a appris qu'un espace entièrement dédié à la visite fait du décor et de l'architecture des instruments de la gestion du flux des visiteurs, et se caractérise avant tout par une visibilité immédiate et sans concurrences. En élargissant, nous avons vu que l'usage d'un paysage provisoire (d'un espace modifiable) peut participer d'une sécurisation des lieux misant sur le régime scopique intense et soutenu du visiteur, afin de faire régner dans les espaces visitables et à visiter une visibilité mutuelle sécurisante. En dehors de ces espaces dédiés et *a priori* entièrement maîtrisés, l'apprêtement pour la visite est obligé, lui, de faire avec le « déjà-là », ce qui passe, comme on l'a analysé dans un premier temps, par une délégation aux objets dont une partie (les objets interprétatifs) conduit à une mise en explication relevant de « *l'espace public comme lieu de l'action* » (Joseph, 1998a, p. 43), mais aussi comme gouvernement du sens. Ces objets design participent également du « *tournant sensible de la conception urbaine* », et de la « *tentation de paysager toutes choses et tous lieux* », comme le postule Thibaud (2007, p. 6-7) dans un texte proposant des tendances des évolutions de l'environnement sensible des rues à partir des « *gestes ambiants* », qui se cumulent avant tout dans cette volonté de réduire « *la part d'indétermination inhérente aux activités ordinaires des passants* » (p. 13). Cette délégation aux objets conduit aussi à une répartition des usagers dans les lieux et l'espace public se couvre d'objets-du-visiteur qui ne s'adressent qu'à ceux engagés dans cette activité (on se rappelle par exemple comment dans la visite-spectacle de la Fac, les étudiants sont perdus devant les « fausses » listes). Pour autant, ces objets sont loin d'imposer une exclusivité d'usage. Les panneaux d'interprétation à Nantes restent des prises à d'autres utilisations : poser son sac, s'appuyer pour un temps d'attente, servir de support à des usages variés pour des gens de la rue. Il nous faut maintenant élargir au-delà des seuls objets car ils ne sont pas les uniques éléments de transformations des espaces apprêtés. Pour l'édition 2009 de la biennale, un des sites pressentis pour l'œuvre de Roman Signer, « Le pendule », se situe sur une ancienne centrale à béton le long de la Loire. En friche, l'endroit est peu accessible. Les arbres gênant le passage sont abattus, l'endroit est nettoyé grossièrement, et la centrale béton entourée de barrières Vauban. Le plus proche riverain, dont le jardin donne sur ce nouveau lieu public fait installer une clôture opaque pour se protéger du regard des visiteurs. Lors d'une visite du musée Dobrée à Nantes, à l'occasion des *Journées du patrimoine*, la terrasse de la tour normalement interdite au public est exceptionnellement ouverte, ainsi qu'une

¹ On pourra chercher à renseigner par exemple la manière dont des acteurs ou des collectifs trouvent et construisent des scènes pour se faire entendre, de leur force et de leur légitimité à rendre visible une mémoire particulière, voire à s'imposer en éventuel « redresseurs de torts ». Dans le cadre d'une étude en cours, des militants membres de l'association des Amis des chemins de ronde (56) luttant pour la protection d'un cimetière de bateaux de la ria d'Étel au nom de l'intérêt pour la mémoire collective de ce site, évoquaient leur mobilisation pour que soit mis en place un « sentier d'interprétation ».

partie des réserves du musée. Cette intrusion inhabituelle du public met en évidence la non préparation de ces lieux à la visite : la terrasse n'est pas sécurisée, la jauge d'accès est donc limitée, et il faut attendre que des personnes descendent et l'autorisation par talkie-walkie d'un gardien pour y monter à son tour ; sur le pourtour de la terrasse, des vitres qui permettent une sécurité pour la chute des personnes, empêchent de jouir pleinement de la vue ; quant aux réserves traversées, les objets y sont semi-cachés, et on s'étonne pour une fois en tant que visiteur d'apercevoir de la saleté, de ne pas avoir d'indications, de se sentir assez peu en prise avec le décor. On pourrait ici renvoyer à la situation de l'agent immobilier (chapitre III) dont le travail en amont visait à mettre en scène l'espace pour s'ajuster à la perception du visiteur, et conduisait finalement à configurer un espace neutre, lisse, propre, rangé. Les espaces apprêtés sont destinés à ce que le visiteur puisse y circuler facilement, confortablement, et tranquillement, équivalent à une perception claire des informations nécessaires, à un rejet de certaines nuisances ou désordres, à une réussite de l'emprise visuelle. Un espace apprêté tend ainsi à être normalisé : surfaces afin que le visiteur puisse se garer, panneaux indicateurs afin qu'il atteigne le lieu de la visite, cheminement tracé et pentes douces, sont souvent les premiers signes transformant des endroits parfois considérés avant comme plus « sauvages », « secrets ». Les contraintes réglementaires de l'accessibilité au public (dont l'accessibilité aux personnes handicapées) s'y imposent aussi. On peut finalement distinguer trois types de transformations des espaces apprêtés. Celles qui imposent un nouvel ordre de *grandeur*, comme lorsque des portions d'espace public sont captées par les lieux à visiter pour faire, à proximité, des parkings réservés à des cars, ou comme on peut le constater pour les espaces publics nouvellement construits et qui ont été d'emblée pensés pour des visiteurs, dans lesquels le dessin prévoit de grandes surfaces laissées libre permettant, par exemple, les pique-niques des scolaires en visite. Les transformations relevant de l'ordre du *parcourable* qui fait gagner en linéarité les espaces urbains (transformations des quais le long des rives qui s'inscrivent parfois dans la possibilité de tours (faire le tour d'une île, d'un village)). Sur ce site des chantiers, conçu dès le départ pour la visite, la linéarité d'un parcours, séquencé, permettant de s'approcher de l'eau (voire, à marée haute, de patauger), de remonter et passer au dessus des anciennes cales, de fouler des matériaux différents, s'impose comme un parcours pour visiteurs. Enfin, les transformations imposées par l'ordre du *panoramique*, qui fait de la profondeur, de la présence de l'horizon, un principe de transformations essentiel des espaces apprêtés. Cet « esprit panoramique » (Bossé, 2008a), basé sur le transport de la vue panoramique comme sentiment de liberté, a de nombreuses implications actuellement sur la hiérarchie des bonnes places (la penthouse), la redistribution des lieux visités (touristiques plus largement) et leur réorganisation sur la valeur de la vue. On pense par exemple à la nouvelle utilisation des toits terrasses d'immeubles à Istanbul transformés en bars restaurants et fréquentés quasi exclusivement par les touristes et les stambouliotes mondialisés, dont le particulièrement branché « 360° »¹. On pense également à la manière dont, dans une région comme le Nord de la France reprenant en main son image, le terroir, rendu visitable, se transforme de

¹ <http://360istanbul.com/>

montagne de déchets (noire et sale) en sommet exploratoire¹. On peut enfin mentionner plusieurs projets de tours d'habitations sur ce principe ou encore comment lors des dernières *Journées du patrimoine* (2009), un immeuble de logement social (l'Immeuble Grande Hauteur du Sillon de Bretagne à Saint-Herblain) a accueilli des visiteurs sur sa terrasse panoramique. L'expérience du visiteur que l'on s'attache à décrire est proche de celle de l'oligoptique, explicitant ce succès du moment panoramique : « *circulant de proche en proche, je reçois de la situation le peu dont j'ai besoin pour continuer mon chemin. Je suis donc dans la même situation que les oligoptiques : aveugle mais branché, partiellement intelligent, provisoirement compétent, localement complet* » (Hermant, Latour, 1998, p. 101)².

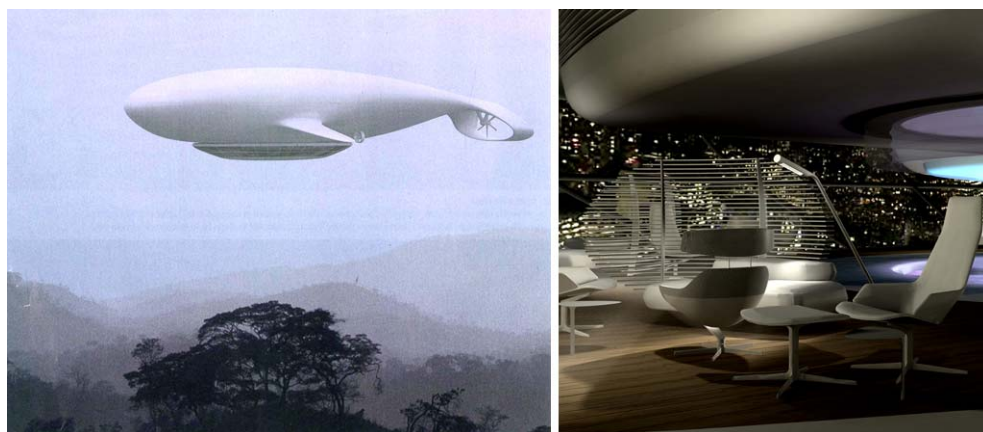


Figure 12. – Projet Manned Cloud du designer Jean-Marie Massaud. Il s'agit d'un hôtel dans un ballon dirigeable permettant d'« explorer le monde sans laisser de trace » : « *La baleine géante devrait abriter dans ses entrailles, 20 chambres, un restaurant, une bibliothèque, un bar, une salle de gym, un spa, mais aussi des terrasses offrant de magnifiques vues panoramiques sur les paysages survolés* » (source : *Tendances magazine*, édition Nantes, septembre 2008).



Photographies 13 et 14. – La ville de La Corogne en Galice (pointe ouest de l'Espagne), une région peu touristique par rapport au reste du pays, a récemment investi (2008) dans un

¹ Certains font également l'objet d'une politique de verdissement.

² *Paris ville invisible* est d'ailleurs l'ouvrage de deux visiteurs (Hermant, Latour, 1998).

ascenseur panoramique. La forme d'isthme de cette ville devient alors visible depuis ce point de vue en hauteur nouvellement accessible (clichés L. Ducasse).



Figure 13 – Projet de tour pour Dubaï de l'architecte David Fisher qui « permettra aux occupants de bénéficier d'un panorama sur 360° en trois heures de temps » (source : *Le Moniteur*, juillet 2008).

L'exemple que nous avons mobilisé à plusieurs reprises de ce site des chantiers, cet espace public majeur de l'île de Nantes, est particulièrement éclairant et vaut que l'on s'y attarde. Il s'agit en fait d'une *attraction urbaine centrale*¹ qui permet de se rendre compte de la manière dont les loisirs participent de l'évolution de la forme urbaine. Sur ce site très largement accessible se trouve la machine de l'éléphant², que de nombreux visiteurs (en famille, des départements voisins) viennent voir, mais aussi que de nombreux nantais, se faisant guide, emmènent voir. La fréquentation y est ainsi plutôt socialement mixte³. La convocation d'un imaginaire autour de l'éléphant et des machines – de Jules Verne à un colonialisme relooké – « un exotisme rassurant », n'est pas sans renvoyer justement aux premières « attractions » (Devisme, *et al.*, 2006). Sans être clôturé, on y retrouve « l'effet » parc, les gens pouvant presque passer toute la journée sur le site : faire le tour de la galerie des machines, visiter les alentours des halles, pousser jusqu'au Hangar pour boire un verre, manger le long de la Loire, parcourir la longue promenade des berges. Cet endroit fournit un ensemble de lieux assurés afin de stabiliser un groupe : aire de pique-nique (groupe d'enfants ou d'adolescents), espace dégagé pour courir sans danger, toilettes gratuites...le tout dans une totale visibilité. L'observation régulière, depuis plusieurs années, de ce site amène à plusieurs remarques. La manière dont le chantier a été mené, organisé, visait à ce que le site puisse être visitable tout au long des travaux, ce qu'il a été largement. Déplacement régulier des clôtures en fonction des étapes d'avancement du chantier, sécurisation de quelques

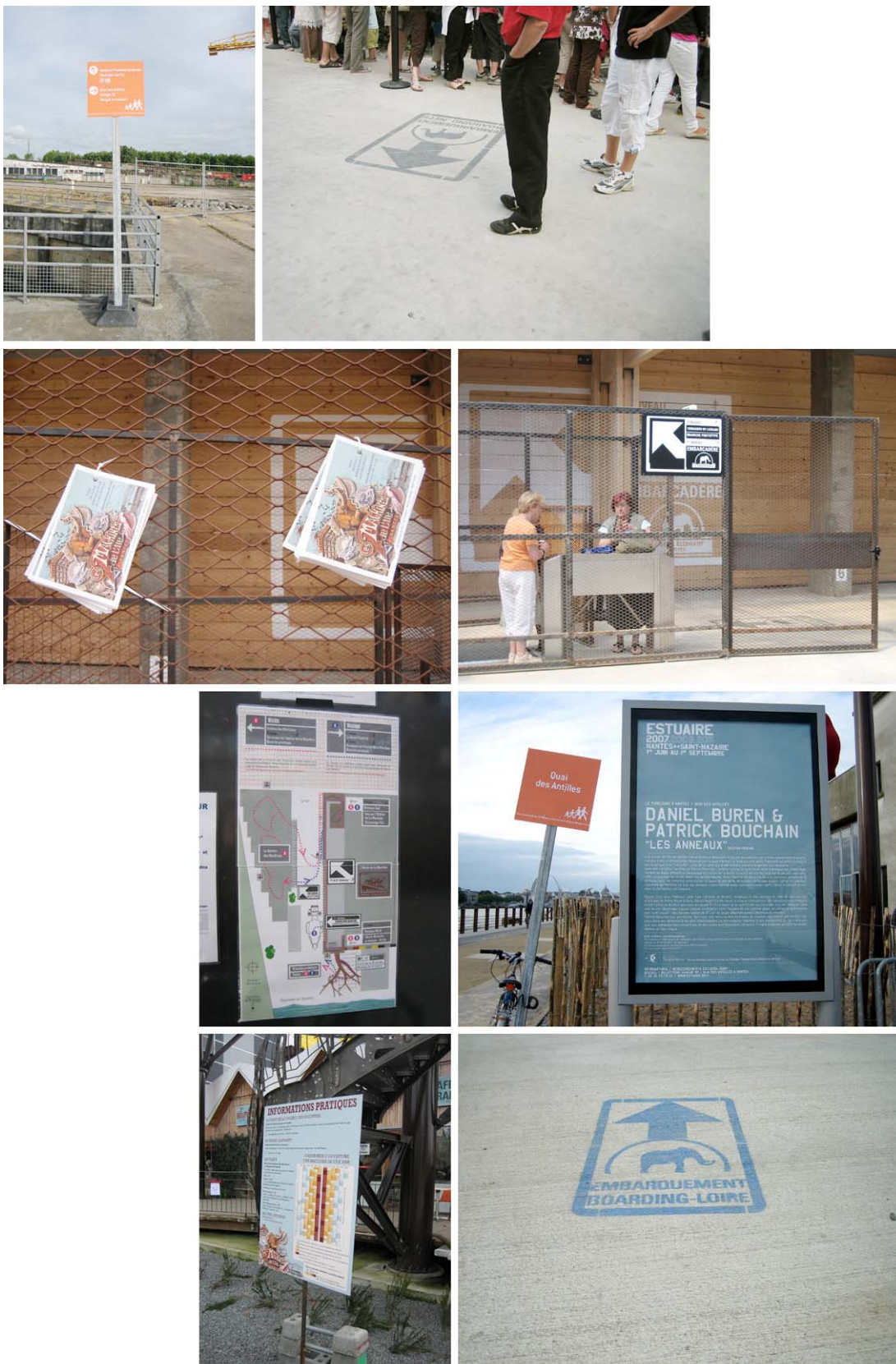
¹ Connaissant une employée de la galerie de machines, les contrats de travail sont en effet ceux des parcs d'attraction, afin de pouvoir gérer de manière flexible les horaires et l'emploi des salariés.

² Machine conçue par François Delarozière et Pierre Oréface.

³ Pour plus de détails, cf. Bossé, 2008b.

endroits plus dangereux mais accès possible, le visiteur très tôt le parcourt, bien avant la complète fin des travaux, qui n'est intervenue qu'il y a peu pour un chantier démarré en 2005.

Planche visuelle 16. – Les débuts de l'activité sur le site. Redoublement de la signalétique parfois temporaire révélant les premiers ajustements à la venue du visiteur.





Photographies 15 et 16. – Visiteurs attirés sur le site en chantier.

Planche visuelle 17. – Le moment où le Hangar à bananes est semi achevé fait parti des temps forts de motifs de visite sur le site. Sa succession de bars aux ambiances différenciées s'y prête à merveille.



Aujourd'hui encore, l'ajustement permanent de la signalétique (emplacements des panneaux modifiés, design changeant, système d'implantation amélioré) renvoie à une esthétique du

temporaire. L'actualité des constructions continue elle aussi de bouleverser le site comme le feront encore à terme les programmes prévus de cet éco-quartier (ainsi renommé). Très visité, ce site répond pleinement des nouvelles configurations de la sûreté évoquées précédemment. Par cette attention au nouveau, toujours relancée¹, c'est le régime scopique du visiteur qui s'exerce, plus exigeant et intense que celui du passant, cherchant sans cesse des yeux des motifs d'instabilité ou à jouir de la découverte, du site, des paysages. Mais les transformations urbaines que l'apprêtement occasionne, si elles relèvent d'une occupation voulue toujours plus sécurisée de l'espace public, conduisent aussi à proposer des aménités que d'autres espaces urbains n'ont pas (on a déjà évoqué et c'est bien évident ici les enjeux de populations pour qui (symboliquement) ces espaces restent accessibles ou non). Ce site est aussi support d'activités quotidiennes. Dans ces lieux apprêtés, elles sont lassives (solarium), sportives², festives (relevant de l'animation qui s'arroge aussi ces terrains particulièrement propices – type gradins en pente douce - à l'occupation de spectateurs pour les feux d'artifice, les spectacles de Royal de Luxe...) mais propices aussi aux « squattages » variés. L'hospitalité urbaine alors, qu'on penserait se diriger vers l'injonction à la locomotion et non l'attente et le repos, car on sait par exemple que les hyper-centres se vident de bancs (Ducasse, 2004), le « *signe élémentaire de l'hospitalité, degré zéro du "vivre ensemble"* » (Paquot, 2006, p. 55), trouverait une forme particulière dans les lieux de visite. Pourtant, cette question des chantiers et du paysage temporaire est intrigante. Toute l'île de Nantes est finalement concernée au-delà du site des chantiers. L'ensemble des visites qui s'y déroulent, les évolutions très rapides du tracé viaire, autant d'éléments qui obligent à constater qu'on y est parfois plus visiteur qu'habitant³. Le cas de l'île de Nantes révèle-t-il alors que les nouveaux espaces urbains (projetés et d'usages) sont avant tout des espaces à visiter ?

¹ On emploie d'ailleurs le terme de « revisiter » quand on regarde quelque chose de connu mais avec des yeux neufs, notre attention relancée par quelques éléments.

² On est frappé du nombre de coureurs urbains.

³ Ce constat s'appuie sur le fait que nous soyons nous-mêmes habitants de ce territoire.

Planche visuelle 18. – Le site des chantiers. Multiplicité d'activités juxtaposées. Diversité des publics ?

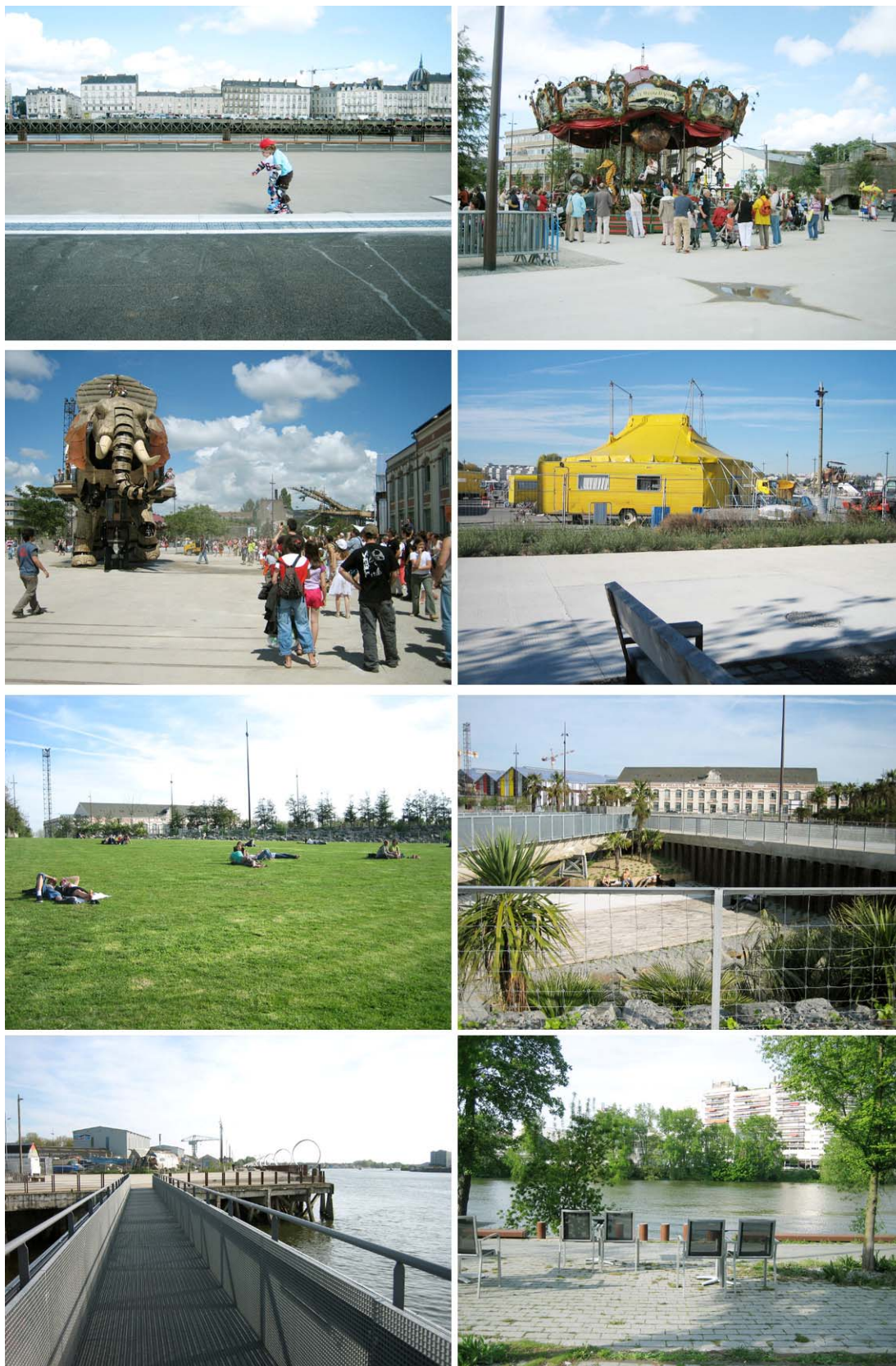


Planche visuelle 19. – La gestion du temporaire aux fins d'une gestion des populations ?



3. CONCLUSION : LE VISITSCAPE

L'ensemble de ces mises en visite d'espaces, ainsi que l'activité des visiteurs qui en découle, modifient les paysages et la manière dont les individus vivent et ressentent leur participation aux espaces urbains. On pourrait faire l'hypothèse qu'elles participent d'un *visitscape*¹, soit un paysage de nos activités de visite, sur lequel nous voudrions, au moyen de quelques exemples visuels, engager quelques pistes. Le *visitscape* renvoie à la manière dont certains paysages évoluent pour soutenir convenablement l'exercice des compétences du visiteur en lien avec des transformations dont on vient de montrer qu'elles imposent l'ordre du grand, du parcourable et du panoramique. Il intègre évidemment la participation du visiteur, non négligeable dans cette évolution des environnements sensibles, sonores et visuels et la présence d'objets phares, des « attracteurs » de visiteurs (un élément sur lequel on puisse monter, une curiosité architecturale, un nouveau point de vue). La visite conquiert de plus en plus de territoires², aussi le *visitscape* relève-t-il souvent de contradictions ou de compromis spatiaux : accéder mais sans nuire, faire voir mais protéger, révéler sans dénaturer, faire éprouver en sécurisant, qui conduit à produire une esthétique de l'hospitalité urbaine (Joseph) mettant particulièrement à contribution le design, afin de rendre expérientiel le franchissement, de mettre en scène l'inédit visuel. Le *visitscape* est aussi modelé par la visée d'une prise de conscience de l'espace comme bien commun. Paysage des lieux visités, peut s'y ajouter l'ingrédient d'une riche interspatialité, des couches spatiales pouvant s'y superposer, plusieurs mondes y coexister. Une touche finale d'incongruité n'est alors pas à exclure³.



Photographies 17 et 18. – La passerelle du pont du Diable de l'architecte Rudy Ricciotti « semble flotter au dessus du vide », un « trait de 72 mètres de long » permis par l'emploi d'un nouveau matériau. « Le cheminement vers le Pont du Diable depuis les stationnements est en situation de balcon sur la Vallée de l'Hérault, il permet aux visiteurs de rejoindre le Pont roman et l'autre rive du fleuve en étant protégés des nuisances de la route » (<http://www.cc-vallee-herault.fr/Pont-du-Diable-la-passerelle.html?retour=back>). Cette intervention se fait dans le cadre d'une Opération Grand Site (sources : à gauche, *D'architectures*, n°191, mai 2010. À droite, *Télérama*, n°3097)

¹ On s'appuie sur la notion de *taskscape*, Ingold, 1993.

² Le champ de ce qui peut être contemplé augmente (Urry, 1993).

³ Sur cet aspect du travail photographique de Martin Parr (Bossé, 2008c).



Photographie 19. – Aménagement d'une carrière romaine en Autriche par AllesWirdGut architectes. « *L'accès au site combine des passerelles et des plateformes d'observation* » afin de varier les perspectives. On ne peut qu'y être visiteur (source : AMC, n°186 ; mars 2009)

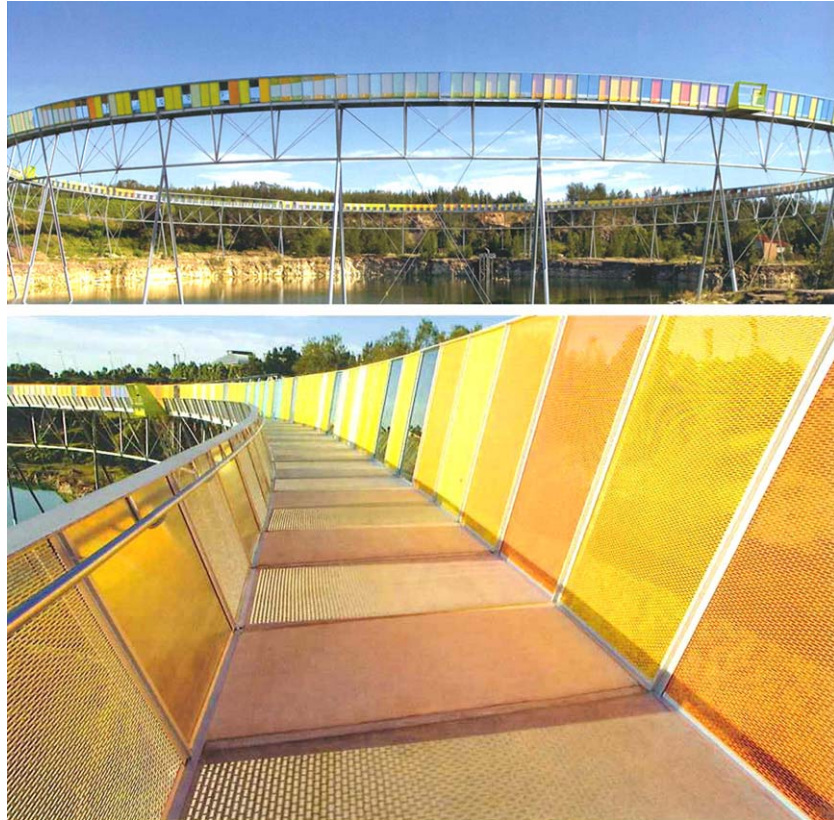


Photographies 20 et 21. - « L'observatoire », œuvre de Tadashi Kawamata à Lavau-sur-Loire. Le cheminement légèrement suspendu à travers des prairies humides typiques des paysages de l'estuaire pour accéder à l'observatoire et voir la Loire, se fait plus long et courbé immergeant le visiteur et lui offrant la surprise de l'apparition/disparition de l'objet à atteindre (clichés L. Ducasse, 2010).



Photographies 22, 23 et 24. – Cette « sculpture belvédère » (en haut) conçue par Stefen Giers et Suzanne Gabriel est construite en Basse Saxe (Allemagne) dans une zone d'anciennes mines de charbon à ciel ouvert et vise à permettre la compréhension-observation du site. La quasi-totalité du site en reconversion se donne à visiter. De nombreux projets (IBA-SEE) cherchent à activer et inventer les activités futures sur les lacs et espaces ainsi libérés.

(source : <http://coalscapes.com/page5.php>).



Photographies 25 et 26. – Le Brick Pit Aerial Walkway en Australie. « Amener les visiteurs en cet endroit, en harmonie avec la nature, sans la déranger » grâce à cet anneau panoramique en acier, une nécessité pour cette carrière où la grenouille *Litoria Aurea* a élu domicile. « L'habillage du pourtour, qui protège les visiteurs, est composé de plaques de verres ainsi que de tôles perforées en aluminium, offrant ainsi une visibilité optimale » (source : *Le Moniteur*, juillet 2009).



Photographies 27 et 28. - L'entrée du terril dans les paysages « regardables ». À sa difficile ascension répond la vue très dégagée sur la région du nord de la France (clichés de l'auteur, 2008).



Photographies 29, 30 et 31. – En haut et à droite, l'éléphant dans le paysage nantais et la vue qu'il panoramise sur la ville. En bas, les occupations affairées autour des points de vue (clichés de l'auteur, 2009, en bas 2008)



Photographies 32 et 33. – Mais que font-ils ? La visite n'est pas sans produire de l'incongruité. Sans nul doute conduit-elle à distribuer autrement les choses à voir (sur cet aspect de l'incongruité, on renvoie le lecteur au livre de Martin Parr (*Petite planète*, Paris : éditions Hoëbeke, 2008, 95 p.) (clichés de l'auteur).

Conclusion générale

« En effet que fait un scientifique ? Premier indice, il ne parle que de crédit. Le matin, il parle de crédit-crédibilité : mon hypothèse est-elle crédible ? Mes données sont-elles sûres ? Le midi, il parle de crédit-reconnaissance : est-ce qu'on m'a lu ? M'a-t-on cité en bonne position ? Mon poster est-il bien placé ? Suis-je au premier rang des remerciements ? Et le soir, il parle de crédit-argent : ai-je décroché cet appel d'offres ? M'a-t-on donné ce nouveau poste de chercheur ? Ces signes, qui selon une interprétation banale et erronée peuvent apparaître comme des travers mégalomaniaques, de ridicules points d'honneur, des mesquineries parfois odieuses, traduisent en réalité une partie du travail et de la circulation du capital scientifique. L'opération de base du capitalisme scientifique consiste à convertir une forme de crédit dans une autre. Par exemple, le scientifique en début de carrière va s'efforcer de transmuter la reconnaissance scientifique dont il dispose en vertu d'un doctorat, qui est un chiffon de papier, sous des formes diverses : une bourse de post-doc ou mieux un poste de chercheur titulaire, une allocation de recherche, une subvention, un équipement, toutes choses qui vont lui permettre de transformer son crédit initial en données nouvelles, en argument, en articles, donc en reconnaissance » (Latour, 2001, p. 36-37).

La *conclusion* n'est plus le moment de « se laver les mains », comme nous l'écrivions en introduction citant Isaac Joseph, mais plutôt celui de « réussir sa sortie ». Il nous faut rendre compte des résultats, du chemin qui a permis de les obtenir, et, immanquablement, des quelques « limites » que la reprise réflexive, si cruciale au travail scientifique, fait apparaître. Il ne s'agit bien sûr pas de s'excuser de ce qui n'a pu être accompli, et préférons concevoir ici ce « retour sur » comme autant de pistes à explorer, c'est-à-dire l'heureuse nouvelle qu'il y a toujours à acquérir et produire des connaissances, des « choses » intrigantes et dérangeantes à interroger, des situations à décrire et interpréter.

De la poursuite du visiteur-fantôme aux réalités multiples de la visite

Cette recherche s'est d'abord attachée tout au long du premier chapitre à mettre en perspective ce qui relevait de notre intuition initiale. C'est-à-dire qu'il s'agissait de donner à se rendre compte de la diversification et de l'intensification de l'activité de visite aujourd'hui, tout en montrant l'absence d'une théorisation qui aurait pris, strictement, la visite pour objet. Révéler ce paradoxe visait à convaincre de l'intérêt de ce travail, d'une part parce qu'il ouvrait une nouvelle fenêtre, mais surtout, d'autre part, parce qu'il s'est profondément nourri de ce tour d'horizon élargi, préalable aux premières pistes de réflexions théoriques. Au cours de ce premier chapitre se forge donc, pour nous, la validité de l'entrée exclusive « visite » comme l'hypothèse qu'elle est une expérience spatiale. Ce parcours nous a conduit dans un premier temps, à travers des exemples et des cas plus ou moins détaillés, des prisons aux égouts, des aéroports aux maisons de retraite, en laissant définitivement de côté (ce que d'aucuns pourraient juger cavalier) Dieu et la transcendance de sa visite, l'acte de se rendre présent à ceux qui jamais ne le voient. Dans un second temps, les discussions engagées avec les domaines que sont la muséologie, l'ingénierie touristique, la médiologie ou encore les pratiques artistiques, ont permis de circonscrire et détacher à part entière le visiteur des notions, lieux ou champs que sont le tourisme, le musée, le monument, la marche situationniste... C'est avant tout la richesse de la visite comme situation qui s'est confirmée, faisant ressortir des questionnements caractéristiques comme les rapports visiteurs/visités, la hiérarchie des savoirs, la performance de l'acte, les compétences du savoir-être visiteur. Ce visiteur est souvent apparu déprécié, peu savant, dérangeant, voire parfois nuisible dans nombres d'analyses contemporaines qui se trouvaient à l'évoquer. Aussi le coup de sonde dans le XIX^e siècle a véritablement permis de complexifier les implications de la visite et le personnage du visiteur. Revenir à des travaux de recherche d'inspiration foucaldienne sur l'affaire de l'Hôtel Dieu et l'épidémie de choléra de 1832 pour les croiser avec d'autres approches historiques interrogeant les débuts d'une observation de l'homme ou de la sociologie empirique a été essentiel. D'une part, la visite est centrale dans une généalogie de l'enquête : théorisée comme méthode d'observation scientifique, pratiquée durant tout le XIX^e siècle, opératrice de distinction entre des domaines qui cherchent à s'autonomiser (charité, philanthropie, journalisme, sociologie). L'importance de l'*in situ*, de la visite comme moyen de connaissance a pris ici tout son relief. D'autre part, ce matériau de

« seconde main » a fait monter des voix dissonantes, dévoilant l'emprise de la généalogie de Michel Foucault sur les dispositifs disciplinaires et de normalisation (école, famille, prison...), la manière dont elle marque l'angle critique des travaux sur cette période (la philanthropie, les enquêtes sociales...), mais dont surtout elle conduit à trop réduire le « voir » à la surveillance et au contrôle, à une pensée antivisuelle, comme l'analyse Martin Jay. Forts de ce constat, que le texte d'Isaac Joseph sur son parcours est venu appuyer, et guidés par l'ouverture des travaux d'Ola Sodeström sur le visuel, le détour par les dispositifs de visualisation conçus pour un visiteur (les arguments et les espoirs de transformations sur ce dernier par leurs entrepreneurs), visait à mieux estimer les vertus de l'œil sur le travail de subjectivation.

Le second chapitre était lui dédié à construire l'approche géographique de la visite. Il reflète finalement ce parcours que décrit Isaac Joseph, car le visiteur et la visite s'acheminent de la microphysique du pouvoir au travail attentif « *aux dispositions, aux compétences et aux ruses, aux usages et aux sociabilités à l'œuvre dans la fabrique du social* » (Joseph, 2003, p. 330), ancrant la question du visiteur comme analyseur des transformations urbaines dans cette tradition sociologique héritée de l'École de Chicago. S'y dessine clairement notre intérêt pour le visiteur-citadin, pour la visite comme activité urbaine. Les sept points abordés ensuite puisaient volontairement dans plusieurs disciplines, mais auprès de « filières » toutes marquées par le pragmatisme¹. Ainsi, s'affinait notre positionnement : il faut observer le(s) visiteur(s) en actes ; ce sont avant tout des situations que nous allons étudier ; parler d'expérience spatiale permet une approche plus sensible et surtout valorise les mouvements, les déplacements contre la fixité ou la stabilité de la vie en société ; un des enjeux est de croiser une pragmatique de la connaissance à une sociologie de la perception ; en tant qu'expérience urbaine en société, ses effets sur la vie publique et son cadre matériel doivent être pris en compte. Ce programme que nous nous sommes donné, fondamentalement empirique (comme l'annonçait l'introduction), s'est prolongé dans une méthode d'enquête qualifiée, en suivant Dodier et Baszanger, d'ethnographie combinatoire. La volonté exploratoire de cette première partie a en effet conduit à la formalisation d'une typologie des modalités de l'expérience de la visite, où celle-ci apparaît bordée par trois pôles, celui de la promenade et de l'expressivité de la marche, celui de l'objectivité et de l'inspection, celui de la valorisation et de la mise en scène politique. Cette typologie nous a aiguillés pour les terrains d'enquête, tout en assurant de pouvoir les croiser ensuite. L'enjeu de « tricotage » nous apparaissait un des plus stimulants de cette recherche. Nicolas Sakozy visitant la dalle d'Argenteuil et la réception d'un chantier sur l'île de Nantes, une expédition urbaine dans un quartier d'habitat social et une croisière d'art contemporain sur la Loire, un agent immobilier et un inspecteur de la Socotec, un chercheur scientifique et un amateur d'architecture : nous espérons que ces rapprochements ont convaincu.

¹ Tous les premiers ouvrages lus à propos du regard et du voir ont ainsi été très peu mobilisés, car étant toujours des propositions d'ordre « métaphorique » souvent difficiles à faire dialoguer avec le concret du pragmatisme (par exemple Buci-Glucksmann, 1996 ; Gauthier, 1996).

Ce travail de combinaison a surtout permis, et c'est l'objet de la deuxième partie, de basculer le visiteur du côté de l'expertise, et la visite collective vers l'expérience en commun. Nous allons restituer plus rapidement le cheminement afin de rendre compte plus longuement des résultats. Le chapitre III a pris pour fil directeur la question de l'expertise du visiteur à l'épreuve de l'espace, s'interrogeant sur la possibilité d'être compétent dans le cours d'une visite, de pouvoir y exercer sa capacité de jugement sur le visible. Structuré afin que l'on graviisse des paliers de complexité, ce chapitre nous a permis d'interroger la visite par certains de ces attendus : comment fait-on pour voir ? Quels sont les ressorts et les prises au jugement ? Quel est le rôle des médiations et des intermédiaires ? Quels sont les effets d'illusion, de connaissance et de méconnaissance, que produit la visite sur ses participants ? À chaque fois, c'est l'espace dans l'action, et comment il peut être une ressource pour le visiteur qui ont été plus spécifiquement renseignés. Le chapitre IV s'est centré sur une série de visites collectives institutionnelles¹ afin d'analyser l'expérience en commun, révéler ses tensions, ses dynamiques d'engagement, la spatialité à l'œuvre : comment visite-t-on ensemble ? Quels sont les appuis, les statuts participatifs de l'action ? Sur quoi repose la félicité de l'expérience ? Nous visions la restitution la plus complète de ce qui s'y passe, à savoir rendre expressif les arts de la visite, vivante l'implication des acteurs, savoureuses les méprises et embûches comme ordinaire des relations sociales. Les nombreux encarts de ce chapitre, ainsi que le terrain de la visite-spectacle, ont permis de démontrer les règles et récurrences de cette activité - l'ordre des places, la communication entre participants – tout en faisant valoir des cas-limites (comme la visite ratée), des particularités, issus du jeu des circonstances, des protagonistes impliqués, de l'espace visité (une manière d'inclure des « *cas négatifs* » « *aux colonnes de la table de vérité* » selon une ficelle de Becker (2002, p. 320)). Dans le dernier chapitre, nous avons opéré une sorte de « quart de tour » afin de nous décentrer de la visite et du visiteur², pour les prendre tantôt comme analyseur de dynamiques urbaines contemporaines (de quoi le développement de la visite et du visiteur est-il le reflet ?), tantôt d'en montrer les effets sur les sociabilités, les inscriptions spatiales. Le musée, le parc d'attraction, mais aussi le parc naturel, autant d'espaces apprêtés pour la visite, chacun clé de compréhension de la culture visuelle et citadine en mouvement dont le visiteur est un agent actif.

Que peut-on faire ressortir plus spécifiquement de ce parcours général ? De quoi cette recherche a-t-elle participé ?

La visite est un moment spatial singulier. Elle ne peut se définir par son appartenance à des catégories d'activités comme loisirs, travail, mission, voyages d'études, vacances, car pouvant devenir l'occupation des individus dans toutes ces catégories dès lors que ces

¹ Visite se déroulant à Nantes mais représentatives de bon nombre d'autres propositions contemporaines, dites trop vaguement de « tourisme de proximité ».

² Produire ce décentrement en fin de recherche, après un temps long consacré à faire valoir la posture inverse, ne fut pas si évident. Le chapitre V est peut-être, de ce fait, plus prospectif.

derniers s'engagent dans cette activité. Elle relève alors moins de la juxtaposition des temps ou des oppositions binaires (ordinaire/extraordinaire) que des imbrications temporelles contemporaines, de l'hybridation des occupations-temps-espaces qui se réarticulent à la faveur des changements dans les mondes économiques et sociaux. La visite bornée, efficace, traduit un nouvel ordre de capitalisation du temps (du deux, voire trois en un) et s'inscrit dans un rapport utilitaire à l'espace en passe de s'imposer (Lussault, 2009). Avant tout mise en présence de l'espace et du visiteur, l'expérience spatiale de la visite repose sur quatre composantes essentielles : le *franchissement*, condition de possibilité de l'expérience, dont la maîtrise requiert une logistique, un travail d'anticipation en amont visant à maximiser les chances de réussite au moment du déroulement de la visite ; l'*accessibilité visuelle*, condition de jouissance de l'expérience, dont l'exercice plein engage le régime scopique du visiteur entre emprise et objectivation et mobilise des médiations ; la *tension du subir et de l'agir*, condition d'expressivité de l'expérience, qui s'offre comme principe de régulation individuel et collectif, de distribution des engagements et des disciplines ; la *dynamique de l'apprentissage*, condition de performance de l'expérience comme expérimentation, dont la mise en œuvre engage la réception active du visiteur et assure la connexion de la visite avec d'autres modalités d'action. Chaque fois, cette présence à l'espace, cette condition de l'*in situ*, nous avons vu l'arsenal qu'ont déployé les différents protagonistes afin d'en maîtriser les aléas, de réguler les distances, de réduire la vulnérabilité, de s'octroyer l'aide des circonstances, de faire preuve, à travers des figures de la spatialité comme le lièvre, l'éclaireur, à travers la délégation à des objets tantôt décor, tantôt médiation, à travers la mise en chaîne des savoirs permettant l'équipement de l'œil nu, à travers l'instrument du corps du visiteur. La visite décortiquée comme nous l'avons fait a peu à voir avec la vacuité qu'on lui octroie souvent, et est bien plutôt productrice de connaissances, traductrice du visible, instigatrice de rencontres et de découvertes. Elle fait apparaître les *modes de présence* de l'espace¹ au cours de l'expérience, allant de l'emprise à la prise (de la contemplation à la consommation, de la compréhension à l'expertise) et du singulier au commun² : l'espace étonnant, familier, injonctif, accueillant, apprêté, étalon ou conforme suivant la situation de visite.

Être visiteur est l'occupation d'un statut temporaire. C'est un engagement, non un état exclusif, dont on a montré les composantes et modalités. Le visiteur s'engage intentionnellement dans l'action de visiter, vise un espace précis (*là où*). S'il s'aventure indéniablement, c'est bien en voulant contrôler au maximum cette mise en présence, en maîtriser l'inquiétude, en réduire l'incertitude, celle de tout déplacement dans un territoire non familier, et profiter de l'intensification émotionnelle et réflexive qu'elle procure. En tant que rupture, elle produit en effet une condensation du temps pour l'individu, conduisant à une mémoire spatialisée. Le visiteur est bien un « *condamné à l'attention* » (comme le

¹ Les régimes de visibilité tendraient eux, en écho à une critique évoquée en conclusion du chapitre III, à considérer surtout deux états possibles, invisible/visible, et non pas des gradients au cours de l'expérience.

² C'est pourquoi d'ailleurs nous pouvons conclure *in fine* à la validité de la typologie des modalités et de ces pôles délimitant les engagements, celui de l'objectivation, celui de l'emprise et celui du politique (pour les renommer de manière plus adéquate).

formule Bessy et Chateauraynaud pour l'emprise (p. 303)) : il a l'œil avide et se caractérise par une attention soutenue, aiguïlée à ce qui l'entoure et ce qu'il parcourt. C'est pourquoi tout ce qui lui permet de se tranquilliser, de reporter, de déposer, lui devient si nécessaire à assurer la félicité de son expérience (celle de s'oublier dans la magie d'un parc d'attraction – emprise totale – celle de produire une évaluation de l'espace ou celle d'en imposer le réagencement). Il est très équipé, dépendant des objets, signes et prises nécessaires à l'accomplissement de son activité¹. Les conséquences de la pratique de plus en plus conquérante de la visite, sur l'expérience urbaine et les espaces urbains, sont importantes : l'apprêtement des espaces à la visite pour répondre à l'exigence scopique du visiteur, qu'il puisse accéder, être et savoir comment être dans les lieux, conduit à normaliser comme qualifier les sites, à transformer les paysages (*visitscape*) et les populations qui s'y affairant (légitimement). À ce titre la compétition pour le partage des espaces, parfois, s'exacerbe. L'hypothèse du visiteur comme figure émergente des dynamiques urbaines contemporaines s'est confirmée, laissant même entrapercevoir que visiter puisse devenir un des principaux registres de la spatialité des individus. La singularisation des accès, la complexification des procédures de franchissement, la contractualisation des usages, la production d'enclos et d'environnements fabriqués visitables, les modifications constantes d'un paysage devenu provisoire : autant d'occasions de faire de chaque individu un visiteur, autant de façons de résoudre les frictions et inquiétudes urbaines (dont le seuil de tolérance serait en baisse), de manières de le solliciter émotionnellement et d'engager une dynamique d'attachement à l'espace comme nous l'avons également mis en valeur.

Les lieux visités et l'expérience de la mondialité

Ce travail sur l'expérience spatiale de la visite s'est avéré propice à la rencontre de notions et concepts d'approches scientifiques de domaines variés². Cette recherche, avant tout dédiée à l'empirisme, cette « chose irréductible » (Joseph, 2003, p. 332), relève moins de la « bataille théorique ». Pour autant, la question du champ de la microspatiologie, du programme qu'elle pourrait recouvrir nous semble donner matière à réflexion. Cette question du programme est d'ailleurs en soit, déjà, une question. Faut-il qu'un chercheur se donne un programme ? Faut-il qu'il le tienne ? Qu'est-ce donc qu'être de bons capitalistes scientifiques, pour faire écho à la citation introductive ? On peut parfois être impressionné quand on se livre à une analyse comparative des productions scientifiques des différents chercheurs, de la cohérence générale qui semble se dégager du travail de certaines « équipes » de recherche (on

¹ Le visiteur est facile à perdre. On pense par exemple aux impasses ou aux *noodle streets* (Degoutin, 2006, p. 335) des lotissements et *gated communities*. Tracé viaire basé sur cette volonté même d'empêcher l'orientation du visiteur, il donne lieu à des dialogues de films du type : « tu vas retrouver ton chemin ? » (cf. Lioret, 2006).

² La praxéologie de la perception, la cognition distribuée, l'action située, le cadrage de l'expérience, la médiation technique et la traduction (entre autres) ont pu être des moments de fascination, peut-être du fait de cet écart de regard qu'il révèle sur toutes choses quotidiennes et banales.

évoquerait volontiers le programme de Boltanski et Thévenot qui paraissent sans cesse tourner autour de leurs théories fondatrices), quand d'autres chercheurs semblent trouver plus stimulant et éclairant de s'écarter sans cesse du sillon qu'ils dessinent¹. Convoquer le néologisme de microspatiologie visait en tout cas à souligner, au sein d'une analyse microsociologique revendiquée, la dimension spatiale de l'action, et non pas tant celle individuelle que situationnelle, comme répertoire spatial (individualisable) de l'activité de visite. Partageant avec l'analyse des espaces d'actes (Lussault, in Ghorra-Gobin, 2000), la transversalité des espaces visités (privé/public n'y est pas, par exemple, une grille de lecture déclarée préalablement valide), elle s'en éloigne parce que n'investiguant pas les valeurs, les représentations ou les qualifications de l'individu à partir d'une situation qui en autorise l'observation et la compréhension, mais plus comme émergentes de l'expérience et de ses circonstances (mais aussi ses connexions, et leurs effets de stabilisation et de capitalisation). C'est pourquoi les espaces visités sont à la fois importants en eux-mêmes, car différents d'autres types d'espaces, et à la fois saisis depuis l'ordre des interactions. La microspatiologie de la visite a ainsi permis de soulever plusieurs points importants. Tout d'abord l'intérêt de saisir les dynamiques d'apprentissage (comme la montée en expertise des regards) dans lesquelles l'épreuve avec l'espace se trouve particulièrement engagée. La pratique spatiale est un ressort global de la connaissance, et non pas seulement pour l'action, et l'expérience de l'espace devrait être plus intégrée dans les analyses relevant d'une pragmatique de la connaissance¹. Elle nous a fait plonger aussi dans la question des capacités à voir la ville, de la fabrique en actes d'une culture visuelle. L'importance accordée à l'accomplissement du voir afin de valoriser la réceptivité du visiteur toujours évacuée et d'aller à rebours d'une pensée antivisuelle a peut-être mené à évacuer temporairement les enjeux de pouvoir et de rapport au voir. Comment relier capacité à faire voir la ville en acte et imposition d'une « vision » de la ville qui serait impliquée dans une gestion de la population ? Les ressorts de l'illusion et de la conviction, quoiqu'indéniables, sont aussi apparus fragiles. Sous quel registre l'espace participe-t-il vraiment du faire preuve ? On pourrait alors mieux appréhender cette hypothèse soulevée à partir des transformations urbaines des espaces urbains comme objet de connaissance - d'un urbanisme pédagogique à une « dictature » possible de la compréhension. Mais surtout, nous avons acquis la certitude que les lieux visités font partie, à part entière, des espaces de vie des individus et qu'ils pourraient être plus interrogés sous l'angle de leur consistance au sein de l'expérience urbaine. Cette expérience urbaine qui ne semble plus tant génératrice du commun que de l'individuation, qui s'offre comme un socle à partir duquel les individus puisent des ressources, éprouvent leur citoyenneté, forment des dispositions. Elle se fabrique d'une juxtaposition d'expériences différenciées, en lien avec un individu qui se distribue entre des

¹ Peut-être se font-ils plutôt « embarquer » à défaut de vraiment réussir à voir leurs sillons, mais on peut pointer aussi la manière dont des modèles théoriques trop achevés peuvent parfois « tourner à vide », question soulevée dans la note de lecture critique de Étienne Pingaud à propos du dernier ouvrage *Le devoir et la grâce* de Cyril Lemieux (2009) (Pingaud, 2009).

espaces variés. Que les lieux à visiter et mis en visite soient aujourd'hui particulièrement éclairants pour l'analyse d'une culture mondiale en train de se faire nous paraît une hypothèse très stimulante. Ne peuvent-ils pas être considérés comme des situations de la métropole mondialisée ? Certains s'imposent comme des « espaces de mélange ». D'autres véhiculent une production iconique ou composent des agencements spatiaux particuliers. D'autres encore sont des environnements fabriqués, des univers de copies ou des reproductions spatiales faisant coexister plusieurs mondes en un. Les propositions qui seraient attentives aux expériences engagées, aux paysages créés, aux sociabilités, aux métissages, aux rapports des corps à l'espace sont, nous semble-t-il, trop peu nombreuses. La microspatiologie serait alors aussi affirmer l'actualité et la pertinence du « micro » tout en intégrant cette nécessité aujourd'hui d'ethnographies multisites pour qui veut comprendre le processus de globalisation, les formes contemporaines du pluralisme culturel (Cefaï, 2003). Mais elle nous apparaît aussi comme un apprentissage du regard, et pourquoi pas formation d'un *œil géographique*² qu'il nous incomberait d'entraîner, le chercheur se devant d'être toujours plus un observateur et un enquêteur. Ce passage à la mondialité (pourrait-on dire) serait en tout cas un moyen de réfléchir au rôle actif des lieux visités dans la fabrique d'un Monde commun.

¹ Nous avons beaucoup insisté également en forme de « participation » aux débats sur la cognition, sur comment la nécessité d'agir en commun crée des formes particulières de pensée, sur comment le collectif participe de l'élaboration des acquisitions individuelles ou s'offre comme instance de régulation (par exemple de l'intensité des regards du visiteur).

² Albert Piette (1996) parle de l'œil sociologique de Goffman.

Bibliographie

Références générales (ouvrages et articles)

AKRICH, Madeleine, CALLON, Michel, LATOUR, Bruno. *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*. Paris : École des mines, 2006, 304 p.

ARBORIO, Anne-Marie, FOURNIER, Pierre. *L'enquête et ses méthodes. L'observation directe*. Armand Colin, 2005 [1999], 128 p.

ARDENNE, Paul. *Un art contextuel. Création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation*. Paris : Flammarion, 2004 [2002], 214 p.

ARENDT, Hannah. *Juger. Sur la philosophie politique de Kant*. Éditions du Seuil, 1991, 249 p.

ARNHEIM, Rudolf. *La pensée visuelle*. Paris : Flammarion, 1976, 354 p.

AUGÉ, Marc. *L'impossible voyage. Le tourisme et ses images*. Paris : Éditions Payot & Rivages, 1997, 189 p.

AUGOYARD, Jean-François. *Pas à pas. Essai sur le cheminement en milieu urbain*. Paris : Seuil, 1979, 192 p.

AVENTIN, Catherine, « Les arts de la rue ou comment l'espace public prend corps ». *Lieux communs*, n°9, 2006, p. 91-106

BARBARAS, Renaud, *La perception. Essai sur le sensible*, Paris : Hatier, 1994

BEAUD, Stéphane, CONFAVREUX, Joseph, LINDGAARD, Jade (dir), *La France invisible*, Paris : La Découverte, 2006, 647 p.

BASZANGER, Isabelle, DODIER, Nicolas. « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique ». *Revue de sociologie française*, année 1997, volume 38, numéro 1, p. 37-66

BECKER, Howard S.. *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié, 1985, 249 p.

BECKER, Howard S.. *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : La Découverte, 2002, 353 p.

BECKER, Howard S.. *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*. Paris : Economica, 2004, 180 p.

BÉGOUT, Bruce. *Zéropolis*. Paris : Allia, 2002, 127 p.

BERTHO-LAVENIR, Catherine, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*. Paris : Odile Jacob, 1999a, 438 p.

BERTHO-LAVENIR, Catherine. « Suivre le guide ? ». *Les Cahiers de médiologie*, n°7, premier semestre 1999b, Gallimard, pp. 150-163

BERTHO-LAVENIR, Catherine, « introduction » in Bertho-Lavenir (dir), *La visite du monument*. Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 9-29

BESSY, Christian, CHATEAURAYNAUD, Francis. *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*. Paris : Métailié, 1995, 370 p.

- BIZEUL, Daniel. « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause ». *Revue de sociologie française*, Année 1998, volume 39, numéro 4, p. 751-787
- BOLTANSKY, Luc. THEVENOT, Laurent. *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard, 1991, 483 p.
- BOLTANSKY, Luc, CHIAPELLO Ève. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard, 1999, 843 p.
- BONARD, Yves, CAPT, Vincent. « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ? ». *Articulo – revue de sciences humaines* [en ligne], Hors-série 2, 2009 (consulté le 29 janvier 2010) <http://articulo.revues.org/index1111.html>
- BORDREUIL, Jean-Samuel. « La ville desserrée ». In : Body-Gendrot, S., Lussault, M., Paquot, T. (dir), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*. Paris : La découverte, 2000, p. 169-182
- BORDREUIL, Jean-Samuel. « Culture, attentions visuelles et orchestrations des mobilités », Colloque *Les sens du mouvement*, Jacques Lévy, François Ascher (dir), Cerisy, juin 2003.
- BOSSÉ, Anne. « Panoramic, what a spirit ! ». *Lieux communs*, n°11, 2008a, p. 25-40
- BOSSÉ, Anne. « Un éléphant photogénique ». *EspacesTemps.net* [en ligne], Mensuelles, 14 05 2008b. <http://espacestemps.net/document5143.html>
- BOURDIEU, Pierre. *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève : Droz, 1972, 269 p.
- BOURDIEU, Pierre. « Effets de lieu ». In : Bourdieu, Pierre (dir), *La misère du monde*. Paris : Seuil, 1993, 956 p.
- BREVIGLIERI, Marc, TROM, Danny. « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville ». In Cefaï D., Pasquier D. (dir). *Les sens du public : publics politiques, publics médiatiques*, Paris : Puf, 2003, p. 399-416
- BUCI-GLUCKSMANN, Christine. *L'œil cartographique de l'art*, Paris : Galilée, 1996, 117 p.
- CADIOU, Stéphane, « Des projets d'envergure ou de papier ? Stratégies et logiques de reconnaissance de l'action publique dans les villes », in Boissonade, J., Guevel, S., Poulain F. (dir). *Ville visible, ville invisible. La jeune recherche urbaine en Europe*. Paris : L'Harmattan, 2008, p. 133-143
- CALBO, Stéphane. « La réception comme activité collective ». in De Fornel, M., Quéré, L. (dir), *Raisons pratiques*, n°10, Paris, Éditions de l'EHESS, 1999, p. 199-223
- CASTELLS, Manuel. « *The Networked city* : réseaux, espace, société ». *EspacesTemps.net* [en ligne], Textuel, 20 01 2009, (consulté le 11 mai 2009). <http://espacestemps.net/document7443.html>
- CEFAÏ, Daniel. « L'enquête de terrain en sciences sociales. Phénoménologie, pragmatisme et naturalisme », in Benoist, J., Karsenti, B. (dir), *Phénoménologie et sociologie*. Paris : Puf, 2001, p. 43-64.
- CEFAÏ, Daniel (dir). *L'enquête de terrain*. Paris : La Découverte, 2003, 624 p.
- CEFAÏ, Daniel, PASQUIER, Dominique, « Introduction » in Cefaï D., Pasquier D. (dir). *Les sens du public : publics politiques, publics médiatiques*, Paris : Puf, 2003, p. 13-59

Cette France-là. Volume 1, 06 05 2007 / 30 06 2008, mars 2009

CHAUDOIR, Philippe. *Discours et figures de l'espace public à travers les « Arts de la rue » : la ville en scènes*. Paris : L'Harmattan, 2000, 318 p.

CHARMES, Éric. « *Celebration* : une horreur urbanistique ? », in *Études foncières*, n°115, mai-juin 2005

CHELKOFF, Grégoire, THIBAUD, Jean-Paul. « L'espace public, mode sensibles : le regard sur la ville », *Les Annales de la recherche urbaine*, Année 1993, n°57-58, p. 7-16

CHEMETOFF, Alexandre, HENRY, Patrick. *Visites*. Paris : Archibooks, Sautereau éditeur, 2009, 470 p.

CLAVERIE, Elisabeth. « La vierge, le désordre, la critique. Les apparitions de la vierge à l'âge de la science », *Terrain* [en ligne], 1990, n°14. <http://terrain.revues.org/index2971.html>

COËFFÉ, Vincent, « L'urbanité cachée du rivage touristique », in Duhamel, P., Knafo, R. (dir), *Les mondes urbains du tourisme*. Paris : Belin, 2007, p. 246-255

COËFFÉ, Vincent, VIOLIER, Philippe. « Les lieux du tourisme : de quel(s) paradis parle-t-on ? Variation sur le thème de l'urbanité touristique ». *Articulo – Revue de sciences humaines* [en ligne], 4 | 2008, (consulté février 2010). <http://articulo.revues.org/index158.html>

CORBIN, Alain. *L'homme dans le paysage : entretien avec Jean Lebrun*, Paris : Textuel, 2001, 190 p.

CORCUFF, Philippe. *Les nouvelles sociologies. Entre le collectif et l'individuel*, Paris : Armand Colin, 2007, 128 p.

COROUGES, Christian, PIALOUX, Michel. Chronique Peugeot. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, Année 1984, Volume 52, Numéro 1, p. 88-95

COULON, Alain. *L'école de Chicago*. PUF, 1994, 128 p.

COUSIN, Saskia, « Le tourisme à l'épreuve de l'enquête, à moins que cela ne soit l'inverse », *EspacesTemps.net*, Textuel, 08 04 2010 <http://espacestemps.net/document8086.html>

DAVILA, Thierry. *Marcher, créer : déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XX^e siècle*. Paris : Edition du Regard, 2002, 191 p.

DAVIS, Mike. *City of quarts. Los Angeles, capitale du futur*. Paris : La Découverte & Syros, 2000, 392 p.

DAVIS, Mike. *Au-delà de Blade runner, Los Angeles et l'imagination du désastre*. Paris : Allia, 2006, 154 p.

DAYAN, Daniel. « Les mystères de la réception », *Le Débat*, n°71, 1992, p. 146-162

DE CERTEAU, Michel. *L'invention du quotidien I. arts de faire*, Paris : Folio, 350 p.

DEBORD, Guy. *La société du spectacle*. Paris : Gallimard, 2002 [1967], 208 p.

DEGOUTIN, Stéphane. *Prisonniers volontaires du rêve américain*. Paris : Éditions de la Villette, 2006, 398 p.

DEVISME, Laurent. « Centralité et visibilité dans le projet urbain de l'Île de Nantes », in Tsiomis Y. (dir), *Échelles et temporalités des projets urbains*, Paris : PUCA/Jean-Michel Place, 2007, p. 123-141

- DEVISME, Laurent, « "Une semaine – une ville". À la recherche d'une expressivité de l'urbain », *Lieux communs*, Transpositions, n°12, 2009, p. 179-185
- DEWEY, John, *Le public et ses problèmes*. Pau : Farrago, 2003, 205 p.
- DEWEY, John. *L'art comme expérience*. Pau : Farrago, 2005, 418 p.
- DEWEY, John. « "La réalité comme expérience" John Dewey », *Tracés*, automne 2005, n°9, p. 83-92
Traduction P. Saint-Germain et G.Turc (introduit également).
- D'HAENE, Laurence, GILLARDOT, Irène, « Du musée à la ville. Un parcours d'interprétation du patrimoine nantais », *Cahier Espaces*, n°87, novembre 2005, p. 105-111
- DIBIE, Pascal. *La passion du regard*. Paris : Métailié, 1998, 186 p.
- DIDIER, Sophie. « L'ambiguïté de l'expérience Disneyland en matière de gestion des flux de visiteurs », *Flux*, 2002/4, n°50, p. 34-43
- DODIER, Nicolas, *L'expertise médicale. Essai de sociologie sur l'exercice du jugement*, Métailié, 1993a, 369 p.
- DODIER, Nicolas. « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, Année 1993b, volume 11, n°62, p. 63-85
- DOQUET, Anne, « La force de l'impact. Paradigme théorique et réalités de terrain », *EspacesTemps.net*, Textuel, 18 02 2010 <http://espacestems.net/document7988.html>
- DUBOIS-TAINE, Geneviève, *La ville émergente*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 1997, 285 p.
- DUBUISSON, Sophie, HENNION, Antoine, RABEHARISOA, Vololona, « Passages et arrêts en gare : border son temps, flotter, se réengager », in Joseph, I. (dir), *Villes en gares*, Paris : l'Aube, 1999, p. 212-241
- DUMONT, Marc. *La géographie. Lire et comprendre les espaces habités*. Paris : Armand Colin, 2008, 128 p.
- DURET, Pascal, ROUSSEL, Peggy. *Le corps et ses sociologies*. Armand Colin, 2005, 128 p.
- ELIAS, Norbert. *La civilisation des mœurs*. Calmann-Lévy, 1973, 509 p.
- ELIAS, Norbert. *La société des individus*, Fayard, 1991, 303 p.
- FOUCAULT, Michel. « Nietzsche, la généalogie, l'histoire ». In : *Dits et écrits I, 1954-1975*. Paris : Gallimard, collection « Quarto », 2001 [1971], p. 1004-1024
- FOUCAULT, Michel. « L'œil du pouvoir ». In *Dits et écrits I, 1954-1975*. Paris : Gallimard, collection « Quarto », 2001 [1977], p. 190-207
- FROMNOT, Françoise, LECLERC, David. « Bernard Tschumi. Pour quoi faire ? ». *Le visiteur*, n°5, automne 2000, p. 6-27
- GAUTHIER, Alain. *Du visible au visuel. Anthropologie du regard*. Paris : Puf, 1996, 197 p.
- GHORRA-GOBIN, Cynthia (dir). *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*. Paris : L'Harmattan, 2001, 268 p.
- GOB, André, DROUGUET, Noémie. *La muséologie. Histoire, développements, enjeux actuels*. Paris : Armand Colin, 2006, 293 p.
- GOFFMAN, Erving. *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2. Les relations en public*. Paris : Éditions de minuit, 1973, 372 p.

- GOFFMAN, Erving. *Les rites d'interaction*. Paris : Éditions de minuit, 1975, 230 p.
- GOFFMAN, Erving. *Les cadres de l'expérience*. Paris : Éditions de minuit, 1991, 568 p.
- GOTMAN, Anne. « La question de l'hospitalité aujourd'hui », *Communications*, Année 1997, volume 65, n°1, p. 5-19
- GRAFMEYER, Yves, JOSEPH, Isaac, *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*. Paris : Flammarion, 2004, 317 p.
- GREZKA, Aude. *La polysémie des verbes de perception visuelle*. Paris : L'Harmattan, 2009, 298 p.
- GROUT, Catherine. *L'émotion du paysage. Ouverture et dévastation*, La Lettre volée, 2004, 172 p.
- HAGEGE, Camille. « La forme d'une métropole. Le cas de l'aire métropolitaine marseillaise », in Boissonade, J., Guevel, S., Poulain F. (dir). *Ville visible, ville invisible. La jeune recherche urbaine en Europe*. Paris : L'Harmattan, 2008, p. 121-131
- HAROCHE, Claudine. « Façons de voir, manières de regarder dans les sociétés démocratiques contemporaines », *Communications*, n°75, 2004, p. 147-169
- HEINICH, Nathalie, *La fabrique du patrimoine. « De la cathédrale à la petite cuillère »*. Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2009, 279 p.
- HENNION, Antoine, LATOUR, Bruno. « L'art, l'aura et la distance selon Benjamin, ou comment devenir célèbre en faisant tant d'erreurs à la fois... ». *Les Cahiers de médiologie*, n°1, premier semestre 1996, Édition Gallimard.
Texte accessible en ligne : http://www.mediologie.org/collection/01_spectacle/hennion-latour.html
- HERMANT, Émilie, LATOUR, Bruno. *Paris ville invisible*. Paris : La Découverte. Les empêcheurs de penser en rond, 1998, 159 p.
- HOLLEVOET, Christel. « Quand l'objet de l'art est la démarche. Flânerie, dérive et autres déambulations ». *Exposé*, 1995, n°2, 1^{er} trimestre, pp. 112-123
- INGOLD, Tim, « The temporality of the lanscape », *World Archaeology*, 1993, volume 25, n°2, p. 152-174
- JARRIGEON, Anne, « Corps à corps urbains ». Séminaire *Marcher en ville*, Thomas, R. (dir.), Grenoble, novembre 2007.
- JAY, Martin, « Sous l'empire du regard : Foucault et le déclin du visuel dans la pensée française du vingtième siècle ». in *Michel Foucault, lectures critiques*, Bruxelles : De Boeck, 1989, p. 195-223
- JAY, Martin, « Les régimes scopiques de la modernité », *Réseaux*, n°61, septembre-octobre 1993, p. 99-112
- JAY, Martin. *Songs of experience. Modern american and european variations on a universal theme*. University of california press, 2005, 409 p.
- JAY, Martin, *Ojos abatidos. La denigración de la visión en el pensamiento francés del siglo XX*. Madrid : Akal, 2007, 445 p.
- JEUDY, Henry-Pierre, *Critique de l'esthétique urbaine*. Paris : Sens & Tonka, 2003, 165 p.
- JOLÉ, Michèle. « Trouver une place, prendre son tour ». *Les Annales de la recherche urbaine*, Année 1993, n°57-58, p. 81-88.

- JOSEPH, Isaac. *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*. Paris : Librairie des Méridiens, Klincksieck et Cie, 1984, 148 p.
- JOSEPH, Isaac (dir). *Prendre place : espace public et culture dramatique*. Éditions Recherches, 1995, 300 p.
- JOSEPH, Isaac. « Prises, réserves, épreuves ». *Communications*, Année 1997, Volume 65, N°1, p. 131-142.
- JOSEPH, Isaac. *La ville sans qualités*. Éditions de l'Aube, 1998a, 209 p.
- JOSEPH, Isaac. *Erving Goffman et la microsociologie*. Paris : Puf, 1998b, 124 p.
- JOSEPH, Isaac, « Activité située et régimes de disponibilité » in De Fornel, M., Quéré, L. (dir), *Raisons pratiques*, n°10, Paris, Éditions de l'EHESS, 1999, p. 157-172
- JOSEPH, Isaac. « La notion de public : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman », in Cefaï D., Pasquier D. (dir). *Les sens du public : publics politiques, publics médiatiques*, Paris : Puf, 2003, p. 329-346
- JOSEPH, Isaac. *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*. Paris : Economica, 2007, 494 p.
- JULIEN, Marie-Pierre, WARNIER, Jean-Pierre (dir). *Approches de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet*. L'Harmattan, 1999, 144 p.
- KALAORA, Bernard, « Les salons verts : parcours de la ville à la forêt ». in Roger, A. (dir), *La théorie du paysage en France (1974-1994)*. Champ Vallon, 1995, p. 109-132
- KANT, Emmanuel, *Projet de paix perpétuelle*, Mille et une nuits, 2001, 83 p.
- KAUFMANN, Jean-Claude. *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin, 2004, 353 p.
- KIRSH, David, « L'utilisation intelligente de l'espace » in De Fornel, M., Quéré, L. (dir), *Raisons pratiques*, n°10, Paris, Éditions de l'EHESS, 1999, p. 227-260
- LABORDE, Denis. « Enquête sur l'improvisation », in De Fornel, M., Quéré, L. (dir), *Raisons pratiques*, n°10, Paris, Éditions de l'EHESS, 1999, p. 261-299
- LAHIRE, Bernard. *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Armand Colin/Nathan, 2001, 400 p.
- LAHIRE, Bernard (dir). *À quoi sert la sociologie*. Paris : La Découverte, 2004, 197 p.
- LAHIRE, Bernard. « La nature du cognitif en question ». In Lahire B., Rosental, C. (dir). *La cognition au prisme des sciences sociales*. Paris : Éditions des archives contemporaines, 2008, p. 55-105
- LANDAUER, Paul. *Ordre dispersé. Les nouvelles conceptions urbaines de la sûreté*. PUCA, 2008, 104 p.
- LATOUR, Bruno. « Les vues de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques ». *Culture technique*, 1985, n°14, p. 4-29
- LATOUR, Bruno. *Le métier de chercheur, regard d'un anthropologue*. Paris : INRA, 2001, 103 p.
- Conférence débat à l'INRA Paris, le 22 septembre 1994.
- LATOUR, Bruno. *Petites leçons de sociologie des sciences*. Paris : La Découverte/Poche, 2006 [1993], 256 p.

- LATOURE, Bruno. *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. Paris : La Découverte/Poche, 2007 [1999], 347 p.
- LEE, John, WATSON, Rodney, « Regards et habitudes des passants. Les arrangements de visibilité de la locomotion, *Les Annales de la recherche urbaine*, année 1993, n°57-58, p. 100-109
- LE FLOC'H, Maud (dir). *Mission repérage(s). Un élu un artiste, 17 rencontres itinérantes pour une approche sensible de la ville*. L'Entretemps, Lieux publics, pOlau, 2006, 320 p.
- LEMIEUX, Cyril. *Le devoir et la grâce*. Paris : Economica, 246 p.
- LEMIEUX, Cyril. « Rendre visible les dangers du nucléaire. Une contribution à la sociologie de la mobilisation », in Lahire B., Rosental, C. (dir). *La cognition au prisme des sciences sociales*. Paris : Éditions des archives contemporaines, 2008, p. 132-159
- LENCLUD, Gérard. « Quand voir c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique », *Enquête, anthropologie, histoire, sociologie*, n°1, 1995, p. 113-129
- LEVIN, Miriam R., « De la tour Eiffel à *Paris.LasVegas.com* », in Bertho-Lavenir (dir), *La visite du monument*. Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 193-211
- LÉVY, Jacques. « L'habiter léger », *EspacesTemps.net* [en ligne], Mensuelles. 05 01 2003, (consulté le 16 janvier 2006). <http://espacestemps.net/document636.html>
- LÉVY, Jacques, LUSSAULT, Michel (dir), *Logiques de l'espace, esprit des lieux*. Géographies à Cerisy. Paris : Belin, 2000, 350 p.
- LÉVY, Jacques, LUSSAULT, Michel (dir), *Le Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin, 2003, 1033 p.
- LIPPMANN, Walter. *Le public fantôme*. Paris : Éditions Demopolis, 2008, 188 p.
- LIVET, Pierre (dir), *De la perception à l'action. Contenus perceptifs et perception de l'action*. Vrin, 2000, 236 p.
- LOEZ, André. « L'œil du chasseur ». *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, [en ligne], 31 | 2003, (consulté le 18 juin 2009) <http://ccrh.revues.org/index303.html>
- LUSSAULT, Michel. *L'homme spatial*. Paris : Seuil, 2007a
- LUSSAULT, Michel, « Le tourisme un genre commun », in Duhamel, P., Knafo, R. (dir), *Les mondes urbains du tourisme*. Paris : Belin, 2007b, p. 333-349
- LUSSAULT, Michel. *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris : Éditions Grasset, 2009, 222 p.
- MANGIN, David. *La ville franchisée. Formes et structures de la ville contemporaine*. Paris : Éditions de la Villette, 2004, 398 p.
- MARIANI-ROUSSET, Sophie, « La méthode des parcours dans les lieux d'exposition », in Grosjean, M., Thibaud, J-P. (dir), *L'espace urbain en méthodes*. Marseille : Parenthèses, 2001, pp. 72-44
- MARIOJOLS, Joël. « Pierre Bourdieu au Val Fourré : de quelques obstacles à la réception profane d'une sociologie critique ». *Sociétés contemporaines*, n°64, 2006, pp. 115-133
- MARIOT, Nicolas. « Nos fleurs et nos cœurs. La visite présidentielle en province comme événement institué », *Terrain* [en ligne], n°38, mars 2002 (consulté le 07 septembre 2006). <http://terrain.revues.org/document1936.html>

- MARIOT, Nicolas. *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002*. Paris : Belin, 2006, 352 p.
- MATTELART, Armand. *La globalisation de la surveillance. Aux origines de l'ordre sécuritaire*. Paris : La Découverte, 2008, 252 p.
- MATTHEY, Laurent. « Si loin, si proche ! ». *Articulo – revue de sciences humaines*, [en ligne], 3, 2007, (consulté le 01 février 2010). <http://articulo.revues.org/index613.html>
- MATTHEY, Laurent. MEZOZ, Jérôme. « De fragments en totalité : le paysage, un analyseur des mondes urbains ». *Articulo – revue de sciences humaines*, [En ligne], Hors série 2, 2009, (consulté le 29 janvier 2010). <http://articulo.revues.org/index1248.html>
- MELTON, Arthur W., « Effets des variations du nombre de tableaux exposés dans une salle de musée », in *Publics & Musées*, n°8, Presses Universitaires de Lyon, juillet-décembre 1995, pp. 21-41.
Traduction de *Publics et musées*, texte de 1935
- MERLEAU-PONTY, Maurice. *L'œil et l'esprit*. Gallimard, collection Folio/Essais, 2005 [1964], 102 p.
- MESURE, Sylvie, SAVIDAN, Patrick (dir), *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris : Quadrige/Puf, 2006, 1277 p.
- ÉQUIPE MIT, *Tourisme 1. Lieux communs*. Paris : Belin, 2002, 320 p.
- MONDADA, Lorenza. *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris : Economica, 2000, 284 p.
- MONDZAIN, Marie-José. *Le commerce des regards*. Paris : Seuil, 2003, 263 p.
- MONGIN, Olivier. *La condition urbaine : la ville à l'heure de la mondialisation*. Paris : Seuil, 2005, 325 p.
- MULLER, Severin. « Visite à l'abattoir : la mise en scène du travail ». *Genèses*, 2002, décembre, n°49, pp. 89-109
- NAHOUM-GRAPPE, Véronique. « Les choses échappées à la vue ». *Communications*, n°75, 2004, p. 197-218
- OSTROWETSKY, Sylvia, « la ferme urbaine », *Espaces et sociétés*, n°60-61, 1991, p. 27-59
- PAPERMAN, Patricia. « Les émotions et l'espace public », *Quaderni*, n°18, Automne 1992, p. 93-107
- PAQUOT, Thierry, « De l'accueil. Essai pour une architecture et un urbanisme de l'hospitalité » in Paquot, T., Younès, Chris (dir), *Éthique, architecture, urbain*. Paris : La Découverte, 2000, p. 68-83
- PAQUOT, Thierry, *Des corps urbains. Sensibilités entre béton et bitume*. Paris : Editions Autrement, 2006, 135 p.
- PATIN, Valéry. *Tourisme et patrimoine en France et en Europe*. Paris : La documentation française, 1997, 173 p.
- PECQUEUX, Anthony, « Les cultures visuelles des auditeurs-baladeurs. À propos de regards en action équipés par la musique », *Lieux communs*, n°11, 2008, p. 43-56
- PETITEAU, Jean-Yves, PASQUIER, Elisabeth, « La méthode des itinéraires : récits et parcours ». In : Grosjean, M., Thibaud, J-P. (dir), *L'espace urbain en méthodes*. Marseille : Parenthèses, 2001, p. 63-77

- PIETTE, Albert. *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris : Métailié, 1996, 201 p.
- PINÇON, Michel, PINÇON-CHARLOT, Monique. *Les ghettos du gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*. Paris : Seuil, 2007, 304 p.
- POTTE, Marie-Blanche, « Petite suite des convenances au jardin : Versailles, Stowe, Citroën », in Bertho-Lavenir (dir), *La visite du monument*. Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 159-174.
- QUÉRÉ, Louis. « Action située et perception du sens », in De Fornel, M., Quéré, L. (dir), *Raisons pratiques*, n°10, Paris, Éditions de l'EHESS, 1999, p. 301-338
- QUÉRÉ, Louis. « La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste », in D. Cefaï, & I. Joseph (dir), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*. Éditions de l'Aube, 2002, p. 131-160
- QUÉRÉ, Louis. « Le public comme forme et comme modalité d'expérience », in Cefaï D., Pasquier D. (dir). *Les sens du public : publics politiques, publics médiatiques*, Paris : Puf, 2003, p. 113-134
- RANCIERE, Jacques. *Le spectateur émancipé*. Paris : La Fabrique éditions, 2008, 145 p.
- RATOUIS, Olivier. « Le sens de la marche. Dans les pas de Walter Benjamin », *Les Annales de recherche urbaine*, Année 1993, n°57-58, p. 70-81
- RATOUIS, Olivier. *La plateforme du rêve. Figures américaines de la fonction de loisir*. Strasbourg : École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, 2004, 95 p.
- RAZAC, Olivier. *Histoire politique du barbelé. La prairie, la tranchée, le camp*. Paris : La fabrique éditions, 2000, 112 p.
- RAZAC, Olivier. *L'écran et le zoo : Spectacle et domestication, des expositions coloniales à Loft Story*. Paris : Denoël, 2002, 211 p.
- REMY, Catherine. *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Paris : Economica, 2009, 210 p.
- ROBINSON, Edward S. « Exit le visiteur type, les musées se penchent sur les hommes et femmes réels », in *Publics & Musées*, n°8, Presses Universitaires de Lyon, juillet-décembre 1995, pp. 11-17
- Traduction de Publics et musées, texte de 1931
- ROSSELIN, Céline. « Entrée, entrer. Approche anthropologique d'un espace du logement ». *Espaces et Sociétés*, n°78. Paris, L'Harmattan, 1994, p. 83-96.
- ROSSELIN, Céline, « L'habiter, un concept normatif ? À propos de l'appropriation des logements d'une seule pièce », *Alinéa*, n°10, Grenoble, Trapèzes éditions, 1999, p. 39-54.
- SALMON, Christian, *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris : La Découverte, 2007, 239 p.
- SASSEN, Saskia. *La globalisation. Une sociologie*. Gallimard, 2009, 350 p.
- SAUVAGEOT, Anne. *Voires et savoirs. Esquisse d'une sociologie du regard*. Paris : PUF, 1994, 256 p.
- SAUVAGEOT, Anne. *L'épreuve des sens. De l'action sociale à la réalité virtuelle*. Paris : PUF, 2003, 296 p.
- SENNETT, Richard. *La ville à vue d'œil*. Paris : Plon, 1992, 314 p.

SENNETT, Richard. *La chair et la pierre. Le corps et la ville dans la civilisation occidentale*. Paris : Éditions de la Passion, 2001, 287 p.

SHEPARD, Roger N. *L'œil qui pense. Visions, illusions, perceptions*. Seuil, 1992, 240 p. Traduit par Jacqueline Henry. Édition originale de 1990.

SICARD, Monique. *La fabrication du regard. Images de sciences et appareils de vision (XV^e – XX^e siècle)*. Paris : Odile Jacob, 1998, 280 p.

SICARD, Monique. « Du *de visu* à l'*in situ* : la production du monument par sa représentation ». *Les Cahiers de médiologie*, n°7, premier semestre 1999, Gallimard, p. 119-33

SIEVERTS, Boris. « Cologne, notes sur la rive aveugle ». *Le visiteur. Ville, territoire, paysage, architecture*, printemps 2002, n°8, p. 40-53

SIMMEL, Georg. « Excursus sur la sociologie des sens » in Simmel, Georg, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*. Paris : PUF, 1999, p. 629-644

SIMON, Gwendal. « La puissance prescriptive des guides à Paris. Eléments de standardisation du tourisme ? ». *Articulo – revue de sciences humaines* [en ligne], 4 | 2008, [le 1 février 2010]. <http://articulo.revues.org/index279.html>

SLOTTERDIJK, Peter. *Écumes : sphérologie plurielle. Sphères III*. Paris : Maren Sell éditeurs, 2005, 790 p.

SÖDERSTRÖM, Ola, *Des images pour agir : le visuel en urbanisme*. Lausanne : Payot Lausanne, 2000, 139 p.

STALKER, *Attraverso i territori attuali = à travers les territoires actuels*. Paris : Jean-Michel Place, 2000, 60 p.

STAR LEIGH, Susan, GRIESEMER, James R. « Écologie institutionnelle, "traductions" et objets frontières : des amateurs et des professionnels au musée de zoologie vertébrée de Berkeley 1907-1939 ». in Lahire B., Rosental, C. (dir). *La cognition au prisme des sciences sociales*. Paris : Éditions des archives contemporaines, 2008, p. 233-276

STAVO-DEBAUGE. « L'indifférence du passant qui se meut, les ancrages du résidant qui s'émeut » in Cefaï ; D. et Pasquier, D. (dir), *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Puf, 2003, pp. 347-371

STAVO-DEBAUGE, Joan, TROM, Danny. « Le pragmatisme et son public à l'épreuve du terrain. Penser avec Dewey contre Dewey », in Karsenti, B., Quéré L. (dir.) *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme, Raisons pratiques*, n°15, 2004, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 195-226.

STRAUSS, Anselm. *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*. Paris : L'Harmattan, 1992, 311 p.
Textes réunis et présentés par Isabelle Baszanger.

STOCK, Mathis. « Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? L'exemple des pratiques touristiques », *EspacesTemps.net*, Textuel, 25 05 2005 <http://espacestems.net/document1353.html>

STOCK, Mathis. « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles ». *EspacesTemps.net* [en ligne], Textuel, 26 02 2006, (consulté le 16 janvier 2006). <http://espacestems.net/document1853.html>

- THEVENOT, Laurent. « Le régime de familiarité. Des choses en personne ». *Genèses*, 1994, septembre, n°17, p. 72-101.
- THEVENOT, Laurent. *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. Paris : La Découverte, 2006, 312 p.
- THIBAUD, Jean-Paul. « La méthode des parcours commentés ». In : Grosjean, M., Thibaud, J-P. (dir), *L'espace urbain en méthodes*. Marseille : Parenthèses, 2001, pp. 79-99
- THIBAUD, Jean-Paul. *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*. À la croisée, 2002, 264 p.
Textes traduits par Pascale Joseph.
- THIBAUD, Jean-Paul. *La fabrique de la rue en marche : essai sur l'altération des ambiances urbaines*, Flux, n°66/67, 2007, p. 111-119
- THOMAS, Rachel. « La marche en ville. Une histoire de sens ». *Espace géographique*, 2007/1, Tome 36, p. 15-26.
- TROM, Danny. « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde ». *Politix*. 1997, volume 10, n°39, p. 86-108
- TROM, Danny. « Comment décrire un objet disputé ? Exercice de sociologie phénoménologique à la troisième personne ». In Benoist, J., Karsenti, B. (dir), *Phénoménologie et sociologie*. Paris : Puf, 2001, p. 65-81.
- TROM, Danny. « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle. Une pragmatique du regard sur le paysage ». In : D. Cefaï, & I. Joseph (dir), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*. Éditions de l'Aube, 2002, p. 287-299
- TUAN, Yi-Fu. *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*. Paris : Infolio éditions, 2006, 219 p.
- URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*. Paris : Éditions Payot & Rivages, 2002 [1991], 354 p.
- URLBERGER, Andrea. *Parcours artistiques et virtualités urbaines*. Paris : L'Harmattan, 2003, 224 p.
- URRY, John. « The tourist gaze and the "Environment" ». *Theory, Culture & Society*, volume 9, 1992, p. 1-26
- VIOLEAU, Jean-Louis. *Situations construites. « Était situationniste celui qui s'employait à construire des situations »*. 1952-1968. Paris : Sens & Tonka, 1998, 93 p.
- WEBER, Florence. Les visiteurs des jardins ouvriers. De la cérémonie à l'entre-soi (Ivry, 1909-1939). *Genèses*, n°22, mars 1996, pp. 40-63
- WHYTE, William Foot, *Street corner society : la structure sociale d'un quartier italo-américain*. Paris : La Découverte, 1996, 396 p.
- WINKIN, Yves. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. Éditions De Boeck & Larcier, Éditions du Seuil, 2001 [1996], 334 p.

Références concernant plus spécifiquement le XIX^e siècle

- BARRET-KRIEGEL, Blandine. « Les demeures de la misère. Le choléra-morbus et l'émergence de l'"Habitat" ». In : Foucault (dir), *Politiques de l'Habitat (1800-1850)*. Recherche Corda, 1977, pp. 73-143
- BATTEGAY, Alain, FRITSCH, Philippe, JOSEPH, Isaac. *Disciplines à domicile : l'édification de la famille*. Paris : CERFI, *Recherches* n°28, 1977, 347 p.
- BENJAMIN, Walter, *Paris, capitale du XIXe siècle*, Paris : Cerf, 1989, 972 p.
- BESSE, Jean-Marc. *Face au monde. Atlas, jardins, géoramas*. Paris : Desclée de Brouwer, 2003, 243 p.
- CARRE, Jacques (dir), *Les visiteurs du pauvre. Anthologie d'enquêtes britanniques sur la pauvreté urbaine (XIX^e – XX^e siècles)*. Paris : Karthala, 2000, 259 p.
- CHABARD, Pierre. « L'outlook tower, anamorphose du monde ». *Le visiteur*, n°7, automne 2001, p. 64-73
- CHABAUD, Gilles. « Les guides de Paris : Une littérature de l'accueil ? ». In : Roche, D. (dir), *La ville promise. Mobilité et accueil à Paris (fin XVII^e - début XIX^e siècle)*. Paris : Fayard, 2000, p. 77-108
- COMMENT, Bernard, *Le XIXe siècle des panoramas*. Paris : Adam Biro, 1993, 127 p.
- CORBIN, Alain. *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIII^e – XIX^e siècles*. Flammarion, 1986 [1982], 336 p.
- CORBIN, Alain. *Le territoire du vide. L'occident et le désir de rivage, 1750-1840*. Flammarion, 2000 [1988], 407 p.
- CRARY, Jonathan. *L'art de l'observateur. Vision et modernité au XIX^e siècle*. Nîmes : Jacqueline Chambon, 1994 (1990), 234 p.
- DAB, Sandra. « Bienfaisance et socialisme au tournant du siècle : la Société des visiteurs, 1898-1902 ». In : Topalov Christian (dir), *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*. Paris : EHESS, 1999, pp. 219-235
- DE GÉRANDO, Joseph-Marie, *Le visiteur du pauvre*, Paris : Jean-Michel Place, 1989, 548 p.
- FARGE, Arlette. *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*. Gallimard/Julliard, 1979, 249 p.
- FAURE, Bertrand. « Le professeur Geddes et son outlook tower ». *Le visiteur*, n°7, automne 2001, p. 76-89
Texte original de 1910.
- FIJALKOW, Yankel. « L'enquête sanitaire urbaine à Paris en 1900. Le casier sanitaire des maisons ». *Mil neuf cent*, 2004/1, N°22, pp. 95-106
- FORTIER, Bruno, et al., *La politique de l'espace parisien (à la fin de l'ancien régime)*. Paris : Corda, 1975, 308 p.
- FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Gallimard, 1975, 362 p.
- FOUCAULT, Michel. *Naissance de la clinique*. Paris : Quadrige/Puf, 2007 [1963], 214 p.
- FOUCAULT, Michel (dir), *Les machines à guérir (aux origines de l'hôpital moderne)*. Paris : Institut de l'environnement, 1979, 241 p.
- HOWARD, John. *L'état des prisons des hôpitaux et des maisons de force en Europe au XVIII^e siècle*. Paris : Les éditions de l'Atelier, 1994.

Traduction nouvelle et édition critique par Carlier Christian et Petit Jacques-Guy d'après la première édition de 1777 et la troisième de 1784, 599 p.

KALAORA, Bernard, SAVOYE, Antoine. *Les inventeurs oubliés. Le Play et ses continuateurs. Aux origines des sciences sociales*. Champ Vallon, 1989, 293 p.

LECLERC, Gérard. *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*. Paris : Seuil, 1979, 368 p.

LYON-CAEN, Judith. « Enquêtes, littérature et savoir sur le monde social en France dans les années 1840 ». *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2007/2, N°17, pp. 99-118

PERROT, Michelle, « L'œil du Baron ou le Visiteur du Pauvre ». In : Michaud, Stéphane, *Du visible à l'invisible. Pour Max Milner. Tome 1 : « Mettre en images, donner en spectacle »*. José Corti, 1988, p. 63-71.

PROCHASSON, Christophe. « L'enquêteur, le savant, le démocrate. Les significations cognitives et politiques de l'enquête ». *Mil neuf cent*, 2004/1, n°22, p. 7-14

RANCIERE, Daniel. « La loi du 13 juillet 1850 sur les logements insalubres ». Les philanthropes et le problème insoluble de l'habitat du pauvre. In : Foucault, M., et al., *Politiques de l'Habitat (1800-1850)*. Recherche Corda, 1977, pp. 185-209

RETIERE, Jean-noël. « Vivre sa foi, nourrir les pauvres. Sociohistoire de l'aide alimentaire confessionnelle à Nantes des années trente à nos jours ». *Genèses*, 2002, n°48, p. 4-29

SAVOYE, Antoine. *Les débuts de la sociologie empirique. Études socio-historiques (1830-1930)*. Paris : Méridiens Klincksieck, 1994, 244 p.

SAVOYE, Antoine. Les paroles et les actes. Les dirigeants de la Société d'économie sociale, 1883-1914. In : Topalov Christian, et al., *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*. Paris : EHESS, 1999, pp. 61-94

SCHIVELBUSCH, Wolfgang. *Histoire des voyages en train*. Paris : Le promeneur, 1990, p. 246

STEDMAN JONES, Gareth « Voir sans entendre. Engels, Manchester et l'observation sociale en 1844 ». *Genèses*, 1996, N°22, pp. 18-39
Traduction M. Charlot.

TOPALOV, Christian. « Maurice Halbwachs, photographe des taudis parisiens (1908) », *Genèses*, année 1997, volume 28, n°1, p. 128-145

TOPALOV, Christian. « Les "réformateurs" et leurs réseaux : enjeux d'un objet de recherche ». In : Topalov Christian (dir), *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*. Paris : EHESS, 1999, pp. 11-58

TOPALOV, Christian. « Raconter ou compter ? L'enquête de Charles Booth sur l'East End de Londres (1886-1889) », *Mil neuf cent*, 2004/1, n°22, p. 107-132

VINCENT-BUFFAULT, Anne, « Regards, égards, égarements dans la ville aux XVIII^e et XIX^e siècles ». *Communications*, n°76, 2004, p. 39-55

Rapports d'études, thèses, notes de lecture

BELAËN, Florence, *L'expérience de visite dans les expositions scientifiques et techniques à scénographie d'immersion*, Thèse de doctorat Sciences de l'information et de la communication, Université de Bourgogne, 2002

BORDREUIL, Jean-Samuel. *La production de la centralité urbaine*. Thèse de doctorat en sociologie, Toulouse le Mirail, 1987

BOSSÉ, Anne. « Un élu, un artiste. Mission repérage(s), 17 rencontres itinérantes pour une approche sensible de la Ville » in *Lieux communs* n°10, 2007.

BOSSÉ, Anne. « Petite planète de Martin Parr » in *Lieux communs*, n°11, 2008c.

DEVISME, Laurent. L'urbanisme de nouvelles centralités : théories, dynamiques, projets. Thèse de doctorat en aménagement de l'espace, urbanisme, Université François-Rabelais, Tours, 2001, 450 p.

DEVISME, Laurent. « Territorialités contrastées. Pour une analyse du versant territorial des identités. Les degrés de liens aux lieux observables à St-Florent-le-vieil », in Boissonade *et al.*, *Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement*, Rapport final, 2003, p. 15-54

DEVISME, Laurent, *et al.*, *L'analyse pragmatique d'un projet urbain : la mise à l'épreuve du "plan-guide en projet" de l'île de Nantes*, rapport pour le PUCA, 2006, 215 p.

DUCASSE, Ludovic. *Inquiétudes publiques*. Mémoire TPFE, 2004, 124 p.

FAUGOUIN, Mélanie. *Jeux de rencontres. Les métiers de la rue*, Mémoire TPFE, 2003, 100 p.

NICOLAS, Amélie. *Usages sociaux de la mémoire et projet d'aménagement urbain. Les héritages industriels et portuaires à l'épreuve du projet de l'île de Nantes*. Thèse de doctorat de sociologie, Université de Nantes, 2009

PINGAUD, Étienne. « La grammaticalisation du monde ». *Espacestems.net*, Il paraît, 12 01 2010 <http://espacestems.net/document7977.html>

Numéros de revue

Actes de la recherche en sciences sociales, n°170, « Nouvelles frontières du tourisme », 2007.

Annales de géographie, Staszak J.-F. (coord.), n°620, « Espaces domestiques », juillet-août 2001.

Cahiers Espaces, « Visite d'entreprise », décembre 2006, n°92, 159 p.

Enquête, n°6 : « La description I », éditions parenthèses, 1998

Les Annales de la recherche urbaine, « Individualisme et production de l'urbain », PUCA , n°102, juillet 2007.

Romans, films

BOYLE, T. C., *America* (titre original *Tortilla curtain*), Livre de poche, 1999

BURTON, Tim, *Edward aux mains d'argent*, États-Unis, 1990

GONZALES INARRITU, Alejandro, *Babel*, États-Unis, 2006

GUICHETEAU, Nicolas, *La visite*, France, 2004

JAUFFRET, Régis, *Microfictions*, Gallimard, 2007, 1010 p.

KLOTZ, Nicolas, *La blessure*, France, 2005

KOLIRIN, Eran, *La visite de la fanfare*, France Israël, 2007

LIORET, Philippe, *Je vais bien, ne t'en fais pas*, France, 2006

MENDES, Sam, *American beauty*, États-Unis, 1999

MEYER, Ursula, *Home*, France, Belgique, Suisse, 2007

MOIX, Yann. *Podium*, France, 2003

MULLIEZ, Bernard, *Un pied dans le jardin de miel*, Belgique, 2009

PALETTE, Jim, *Guide chez Proust*, Paris : Exils éditeur, 2006, 125 p.

SCOLA, Ettore, *Une journée particulière*, Italie, 1977

SEIDL, Ulrich, *Dog days*, Autriche, 2002

TATI, Jacques, *Mon oncle*, France, 1958

Table des schémas, diptyques, photographies, planches visuelles, encarts, figures,

Schémas

Schémas 1, 2 et 3. – Les 7 modalités de l'expérience de la visite.....	109
Schéma 4. – À gauche, le détail de finition n'est pas visible. À droite, il le devient.	182

Diptyques

Diptyque 1. – Prise de connaissance des lieux sur la passerelle panoramique.....	214
Diptyque 2. – Un axe de Nantes en redessin. Visuel et vision tous deux mobilisés par les visiteurs.	215
Diptyque 3. – Le visiteur affairé doit parfois tendre son corps vers l'intervenant pour l'entendre.....	216
Diptyque 4. – Passage par un intérieur. L'intervenant de l'office public HLM y aborde un sujet délicat.....	216
Diptyque 5. – Le visiteur ne veut pas repartir sans avoir vu l'intégralité de l'appartement dans lequel il se trouvait.....	218
Diptyque 6. – Les visuels destinés aux habitants servent également aux visiteurs.	218
Diptyque 7. – Le groupe reste longtemps sur la place du Pays Basque. Les visiteurs cherchent à soulager leurs corps.....	219
Diptyque 8. – Des habitants intrigués se joignent au groupe (à droite).....	220
Diptyque 9. – Des visiteurs émoussés. La matinée tire à sa fin.	220
Diptyque 10. – Finir en beauté l'expédition en passant à niveau (l'ironie veut que la vue de droite soit justement prise depuis la passerelle, l'appareil photographique ayant déclaré forfait, lui aussi émoussé !).	221
Diptyque 11. – Les visiteurs sont rassemblés pour le démarrage de la visite au milieu de cette perspective transformée.....	222
Diptyque 12. – Pouvoir faire le tour de l'île sera un jour possible.....	223
Diptyque 13. – Commenter ce qui est à portée du regard : une tentation des intervenants lors de la visite.....	224
Diptyque 14. – Un temps d'explication dans une salle vient scander la visite.....	224
Diptyque 15. – Faire le tour du bâtiment.....	225
Diptyque 16. – Les visiteurs sont bluffés d'accéder à des espaces privés privilégiés (ici franchement luxueux).....	226
Diptyque 17. – L'appartement de logement social n'inspire pas les mêmes commentaires.....	227
Diptyque 18. – Arnaud Renou arrive avec un nouveau matériel, micro et ampli roulant, ce qui devrait mieux répondre au problème d'écoute soulevé depuis que les inscriptions augmentent, proches d'une centaine pour cette expédition.....	228

Diptyque 19. – Pierrick Beillevaire s'arrête à un endroit stratégique et propose une lecture de ce qui entoure les visiteurs.	229
Diptyque 20. – Les visiteurs pénètrent dans un espace rarement visitable.	229
Diptyque 21. – Un objet discuté pendant la visite. Un objet installé pour la visite.	230
Diptyque 22. – Mise en rapport d'un futur espace public <i>in situ</i> (à gauche) avec sa représentation en plan de masse dans le projet tout juste lauréat.	230
Diptyque 23. – Amener les visiteurs au plus près de la Loire.	231
Diptyque 24. – Début de l'ascension et découverte d'un parc magnifique.	232

Photographies

Photographies 1 et 2. – À la suite de la visite il a fallu redescendre tous les extincteurs. Le personnel de l'école laisse les crochets, pour preuve (clichés de l'auteur, 2007).	186
Photographies 3 et 4. – Nouvelles inscriptions (clichés de l'auteur, 2007).	187
Photographies 5 et 6. – Des objets perçus comme points hauts en prévision de l'action (clichés de l'auteur)	249
Photographies 7 et 8. – ... en effet mobilisés lors du spectacle (clichés Bulles de Zinc). ...	249
Photographies 9 et 10. – Deux intervenants très connaisseurs du terrain se positionnent de façon à assurer la sécurité des visiteurs.	262
Photographies 11 et 12 – Position d'impatience (à gauche), geste d'activation.	263
Photographies 13 et 14– La ville de La Corogne en Galice (pointe ouest de l'Espagne), une région peu touristique par rapport au reste du pays, a récemment investi (2008) dans un ascenseur panoramique. La forme d'isthme de cette ville devient alors visible depuis ce point de vue en hauteur nouvellement accessible (clichés L. Ducasse).	352
Photographies 15 et 16– Visiteurs attardés sur le site en chantier.	356
Photographies 17 et 18– La passerelle du pont du Diable de l'architecte Rudy Ricciotti « <i>semble flotter au dessus du vide</i> », un « <i>trait de 72 mètres de long</i> » permis par l'emploi d'un nouveau matériau. « <i>Le cheminement vers le Pont du Diable depuis les stationnements est en situation de balcon sur la Vallée de l'Hérault, il permet aux visiteurs de rejoindre le Pont romain et l'autre rive du fleuve en étant protégés des nuisances de la route</i> » (http://www.cc-vallee-herault.fr/Pont-du-Diable-la-passerelle.html?retour=back). Cette intervention se fait dans le cadre d'une Opération Grand Site (sources : à gauche, <i>D'architectures</i> , n°191, mai 2010. À droite, <i>Télérama</i> , n°3097)	360
Photographie 19. – Aménagement d'une carrière romaine en Autriche par AllesWirdGut architectes. « <i>L'accès au site combine des passerelles et des plateformes d'observation</i> » afin de varier les perspectives. On ne peut qu'y être visiteur (source : AMC, n°186 ; mars 2009)	361
Photographies 20 et 21.- « <i>L'observatoire</i> », œuvre de Tadashi Kawamata à Lavau-sur-Loire. Le cheminement légèrement suspendu à travers des prairies humides typiques des paysages de l'estuaire pour accéder à l'observatoire et voir la Loire, se fait plus long et courbé immergeant le visiteur et lui offrant la surprise de l'apparition/disparition de l'objet à atteindre (clichés L. Ducasse, 2010).	361

Photographies 22, 23 et 24– Cette « sculpture belvédère » (en haut) conçue par Stefen Giers et Suzanne Gabriel est construite en Basse Saxe (Allemagne) dans une zone d’anciennes mines de charbon à ciel ouvert et vise à permettre la compréhension-observation du site. La quasi-totalité du site en reconversion se donne à visiter. De nombreux projets (IBA-SEE) cherchent à activer et inventer les activités futures sur les lacs et espaces ainsi libérés. (source : http://coalscapes.com/page5.php).....	362
Photographies 25 et 26– Le Brick Pit Aerial Walkway en Australie. « <i>Amener les visiteurs en cet endroit, en harmonie avec la nature, sans la déranger</i> » grâce à cet anneau panoramique en acier, une nécessité pour cette carrière où la grenouille <i>Litoria Aurea</i> a élu domicile. « <i>L’habillage du pourtour, qui protège les visiteurs, est composé de plaques de verres ainsi que de tôles perforées en aluminium, offrant ainsi une visibilité optimale</i> » (source : <i>Le Moniteur</i> , juillet 2009).	363
Photographies 27 et 28. L’entrée du terril dans les paysages « regardables ». À sa difficile ascension répond la vue très dégagée sur la région du nord de la France (clichés de l’auteur, 2008).....	363
Photographies 29, 30 et 31. – En haut et à droite, l’éléphant dans le paysage nantais et la vue qu’il panoramise sur la ville. En bas, les occupations affairées autour des points de vue (clichés de l’auteur, 2009, en bas 2008).....	364
Photographies 32 et 33– Mais que font-ils ? La visite n’est pas sans produire de l’incongruité. Sans nul doute conduit-elle à distribuer autrement les choses à voir (sur cet aspect de l’incongruité, on renvoie le lecteur au livre de Martin Parr (<i>Petite planète</i> , Paris : éditions Hoëbeke, 2008, 95 p.) (clichés de l’auteur).....	364

Planches visuelles

Planches visuelles 1 et 2. – Confrontation photographique des deux croisières. À gauche la croisière culturelle avec l’intervenant associatif. À droite, celle d’ <i>Estuaire</i>	243
Planche visuelle 3. - Séquence au cours de laquelle EL essaie d’envisager les déplacements du public, leur vision des façades dont il pense parler, et la place disponible (clichés de l’auteur).	248
Planche visuelle 4. – Exemples de calembours visuels ou de « détournements » interprétatifs que EL repère pour en parler au cours du spectacle. En haut à gauche, verre vert. À droite, « <i>la première œuvre abandonnée de Mondrian</i> » dit EL au cours du spectacle. Puis, Pier Import (Pierre un port – comme Trentemoult), deux animaux (l’âne et le chien). En bas, Mondrian, Rose et le 7 ^{ème} ciel. « <i>Rose peinte en bleue</i> » dit-il à propos de la statue (de la vierge).....	250
Planche visuelle 5. – Le lièvre. En haut, prendre la tête du groupe. Au milieu, marcher avec les prochains intervenants. En bas, partir devant « préparer » un intervenant déjà à poste. 259	
Planche visuelle 6. – Indiquer la direction, activer le rythme, guider le regard : autant de gestes « spectaculaires » (clichés Bulles de Zinc) (en haut le spectacle de Trentemoult, ensuite, celui de la fac).....	267
Planche visuelle 7. – Quatre configurations de prises de parole. Dans la première, l’architecte parle d’un futur projet situé dans son dos. Les visiteurs, face à lui, sont aussi plongés dans le document. Dessous, la sonorisation participe de la régulation des distances, les visiteurs tendant à s’éloigner. Dans une salle, les intervenants s’adosent au mur entourés par les	

visiteurs. En bas, l'intervenant parle face à un panneau, les visiteurs sont parfois derrière lui.	274
Planche visuelle 8. – Les aménités du site peuvent concurrencer fortement l'engagement des visiteurs qui se mettent parfois hors de portée auditive. Ces photographies de la visite d'étudiants de Rouen (les trois premières) nous permettent de reparler du « banc samoien » mentionné en note de bas de page ci-dessus. Le chargé de mission de la samoa (pull violet) est perché dessus.	275
Planche visuelle 9. – Voir au plus près, le visiteur et son appétit visuel.....	277
Planche visuelle 10. – De l'observation jusqu'à l'abordage raté de l'habitant.	281
Planche visuelle 11. – Des visiteurs en déplacement. Les longues processions, les conversations en duo (en bas de quelle nature peut bien être la discussion ?).....	283
Planche visuelle 12. – Les visiteurs font une haie d'honneur aux habitants ! En bas, le chargé de quartier (au tee-shirt bleu) connaissant la femme qui arrive, lui facilite le passage.....	329
Planche visuelle 13. – Le partage des attitudes.....	331
Planche visuelle 14. – La manifestation <i>Estuaire</i> (2007) équipe le territoire d'une signalétique et d'objets-infos temporaires, se donnant ainsi à voir. En bas, une signalétique permanente des parcours patrimoniaux dans le quartier du Vieux Lyon et de la Croix-Rousse (clichés de l'auteur, Lyon, 2008).	341
Planche visuelle 15. – Des prothèses classiques aux propositions artistiques : au centre « Les points de vue » de Marc-André de Figuières (Collioure), en bas, l'œuvre « You see me I see you » de Seamus Farrell dans le cadre de <i>Veilleurs du monde 3</i> (parcours d'art en vallée du Lot, 2009) (clichés de l'auteur).....	343
Planche visuelle 16. – Les débuts de l'activité sur le site. Redoublement de la signalétique parfois temporaire révélant les premiers ajustements à la venue du visiteur.	355
Planche visuelle 17. – Le moment où le Hangar à bananes est semi achevé fait parti des temps forts de motifs de visite sur le site. Sa succession de bars aux ambiances différenciées s'y prête à merveille.....	356
Planche visuelle 18. – Le site des chantiers. Multiplicité d'activités juxtaposées. Diversité des publics ?.....	358
Planche visuelle 19. – La gestion du temporaire aux fins d'une gestion des populations ?.	359

Encarts

Encart 1. - Première mobilisation du cinéma dans cette recherche.....	47
Encart 2. - Un exemple de spot publicitaire.....	169
Encart 3. - Extraits des sites Internet des compagnies concernées.....	201
Encart 4. - Courts synopsis des spectacles de l'enquête	203
Encart 5. – Des usages de la photographie dans cette recherche.	213
Encart 6. - 27 mars 2007 (reprise de notes).	252
Encart 7. - Cézanne à Aix-en-Provence le 31 août 2006, quand la visite devient un parcours du combattant (reprise de notes).	253

Encart 8. - Quand tout le monde peut être lièvre – la dérégulation par LE visiteur (reprise de notes).	260
Encart 9. - Quand les organisateurs délèguent, Patrick Henry et l'île de Nantes.	264
Encart 10. - Visite organisée par la SAMOA sur l'île de Nantes pour la presse nationale le 18 septembre 2009, se moquer du monde (reprise de notes).....	268
Encart 11. - Une visite au théâtre Graslin (reprise de notes).....	271
Encart 12. - Vices et vertus de la discipline – une visite mal organisée (reprise de notes) ..	278
Encart 13. – Deux expériences différentes : arriver à faire avec le parc ; une « réalité » indépassable.	337
Encart 14. – L'interprétation : un concept ? Le parc national : un modèle ?.....	346

Figures

Figure 1. - Page du carnet utilisé le jour de la visite. Il correspond au « sens » de la visite.	175
Figure 2. - Le carnet est ensuite dactylographié. Les réserves sont réparties par entreprise (ici celle des fluides).....	176
Figure 3. - Extrait des photographies de références que le responsable des entreprises apporte le jour de la visite (OPR 2008).	181
Figure 4. – À gauche le procès-verbal. À droite, une page du rapport joint au procès-verbal. La responsable logistique s'en sert pour suivre ce qu'ils ont à faire (fait écrit à la main en bout de ligne).....	185
Figure 5. - Productions utilisant les termes de kärcher et de racaille (sources : à gauche, <i>Manière de voir</i> , n°89, 2006. À droite, <i>Le canard enchaîné</i> , 13 janvier 2010).	195
Figure 6. – Visuel réalisé par la compagnie pour la communication du spectacle.....	203
Figure 7. – La maison méconnaissable (sources : en haut à gauche, communication officielle de la biennale, à droite, <i>Ouest-France</i> , 23-24 juin 2007. En bas, <i>Ouest-France</i> , 27 juillet 2007).....	241
Figure 8. – Les informations contradictoires (entourer le 5 alors que la visite est au 4) sont fatales au visiteur (sources : le plan donné à l'office de tourisme).	255
Figure 9 – Schéma de Sennheiser© montrant le réglage des distances respectives dans un espace équipé pour audioguides. Entendre et voir simultanément : une question de distance. (source : http://www.sennheiser.fr/ressources/telechargements/pdf/fiches-produit/01_Sennheiser/02X_Brochures/Sens_de_la_visite.pdf)	344
Figure 10. – Les dépliants standards « Laissez-vous conter... » du Label VAH.....	345
Figure 11. – Brochure de l'office du tourisme et exemple (en haut à droite) d'une plaque en lave émaillée sur les remparts du château (source : <i>Nantes passion</i> , hors-série, février 2007).	346
Figure 12. – Projet Manned Cloud du designer Jean-Marie Massaud. Il s'agit d'un hôtel dans un ballon dirigeable permettant d'« explorer le monde sans laisser de trace » : « La baleine géante devrait abriter dans ses entrailles, 20 chambres, un restaurant, une bibliothèque, un bar, une salle de gym, un spa, mais aussi des terrasses offrant de magnifiques vues	

panoramiques sur les paysages survolés » (source : *Tendances magazine*, édition Nantes, septembre 2008)..... 352

Figure 13 – Projet de tour pour Dubaï de l’architecte David Fisher qui « *permettra aux occupants de bénéficier d’un panorama sur 360° en trois heures de temps* » (source : *Le Moniteur*, juillet 2008)..... 353

Table des matières

Remerciements	5
Sommaire	7
Introduction	9
PREMIÈRE PARTIE : Exploration argumentée d'un objet de recherche.....	15
Chapitre I. Coups de sonde et tours d'horizon	16
1. S'ouvrir l'horizon.....	16
A- Échos dans le monde	16
B- État de la recherche contemporaine	29
2. Coups de sonde dans le XIX siècle	50
A- Le visiteur-observateur.....	51
B- Dispositifs de visualisation.....	73
Chapitre II. Resserrer l'investigation - s'inscrire dans le champ des études urbaines 83	
1. Le visiteur comme figure conceptuelle de l'analyse des espaces urbains.....	83
2. Construire un outillage théorique adéquat	92
3. Méthodologie	108
A- Une typologie des modalités de l'expérience.....	108
B- Le chercheur en situations.....	116
DEUXIÈME PARTIE : Microspatiologie de la visite	128
Chapitre III. Épreuve spatiale et engagement du visiteur : connaître à l'œil nu... 129	
1. Forces et faiblesses de l'œil	131
2. Juger à l'œil nu (le coup de cœur spatial)	136
3. Interpréter : entre visible et invisible.....	143
4. La visite dispositif	149
5. À l'épreuve du visiteur.....	156
6. Agir sur la perception : la figure de l'agent immobilier.....	164
7. Juger en actes et sur pièces.....	171
8. Inspecter : performer	183
9. Conclusion : Voir, un accomplissement pratique.....	189
Chapitre IV. Structure et dynamiques de l'expérience : éprouver en commun 192	
1. Préambule : Nicolas et la dalle, la visite une « aventure de franchissement »	192
2. Introduction et présentation des deux terrains d'études	198
A- La visite comme standard du théâtre de rue	200

B- Les expéditions urbaines à Nantes : une nouvelle forme de communication de la politique locale	206
3. Texture et caractéristiques de l'expérience	212
A- Trois restitutions photographiques de visites	213
B- Une expérience coproduite	234
4. Structure interactionnelle de l'expérience	245
A- La gestion logistique	245
B- Être en public	269
5. La visite comme activité collective de réception	287
A- Un dispositif de conviction	287
B- Traduire l'espace en actes	295
C- Une activité politique ?	308
6. Conclusion : le public des visiteurs	313
Chapitre V. L'urbain visité	318
1. Les horizons du visiteur	319
A- Sécuriser : les visiteurs, un flux maîtrisé	320
B- Rendre visible : les visiteurs, un flux d'attention	324
2. L'ordre du visitable	328
A- L'expérience urbaine et le visiteur	328
B- L'apprêtement des espaces à la visite	334
3. Conclusion : Le <i>Visitscape</i>	360
Conclusion générale	366
Bibliographie	366
Table des schémas, diptyques, photographies, planches visuelles, encarts, figures	390

